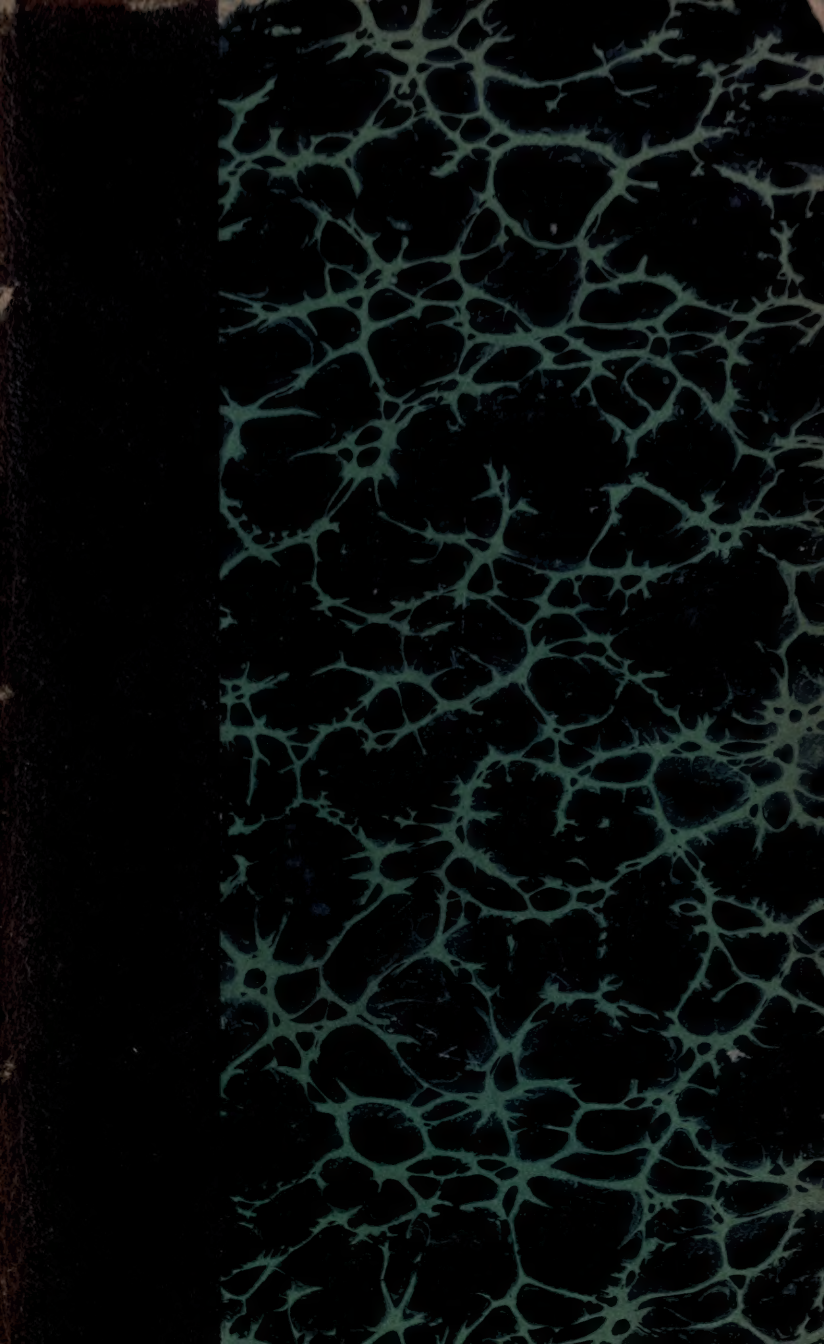
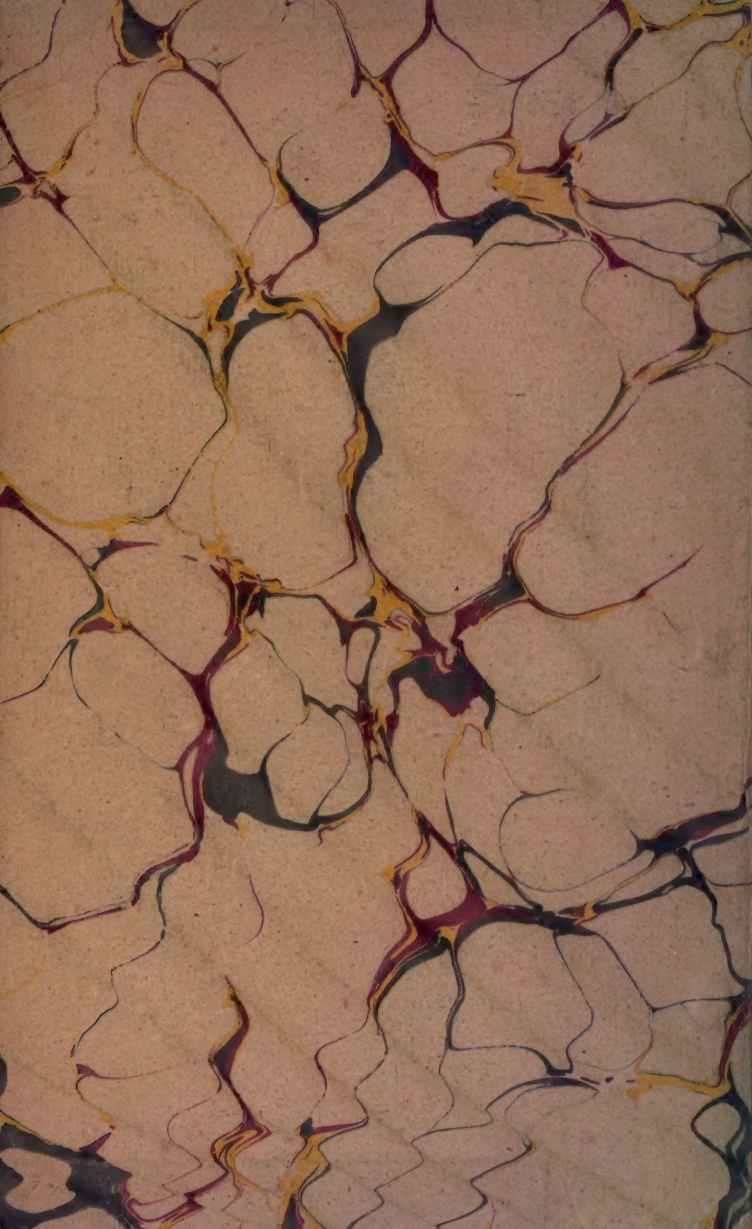
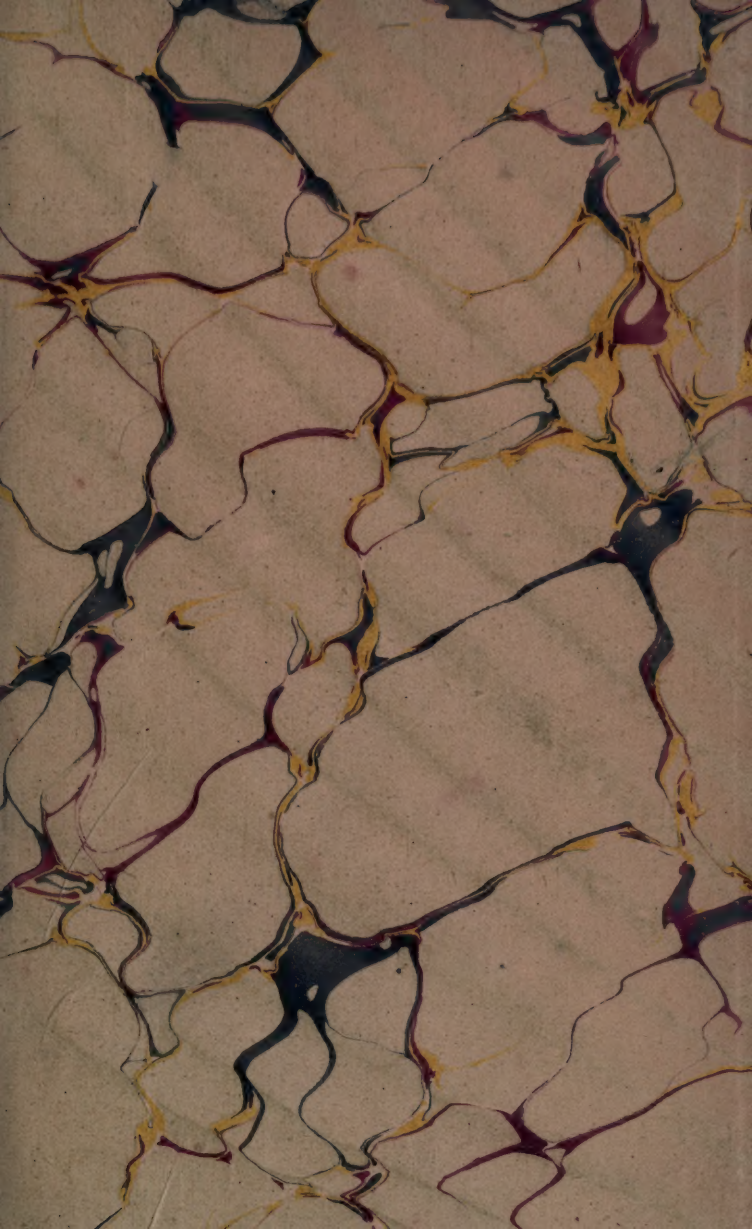








CHRONIQUES

DE

L'ŒIL - DE - BŒUF

H. TOULHAUD-LAFOSSE

722c

CHRONIQUES

DE

L'ŒIL-DE-BŒUF

DES PETITS APPARTEMENTS DE LA COUR ET DES SALONS DE PARIS

SOUS LOUIS XIV, LA RÉGENCE, LOUIS XV ET LOUIS XVI

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DU RÈGNE DE LOUIS XIII

PAR

G. TOUCHARD-LAFOSSE

TOME PREMIER

10232
8/6/10

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—
1908

AVERTISSEMENT

On lira plus loin une *Notice* détaillée sur la vie et les ouvrages de Touchard-Lafosse par Emile de la Bédollière, son ami et son émule en littérature, — car la manière de l'un ressemble de très près à celle de l'autre. Aussi nous bornerons-nous ici à rappeler que, né à la Châtre en 1780, mort à Paris en 1847, Touchard-Lafosse, journaliste, historien et romancier, fut un des littérateurs les plus féconds de son temps, un des fournisseurs patentés des cabinets de lecture, alors si en vogue, et que sa plume infatigable a enfanté plus de cent volumes. Qu'un grand nombre aient surnagé et vivent dans le souvenir des lecteurs d'aujourd'hui, il serait téméraire de le prétendre. Certes, cet écrivain était bien doué : il avait beaucoup d'imagination et de facilité, s'entendait à arranger une action dramatique, et savait camper assez vigoureusement ses personnages réels ou imaginaires ; mais il écrivait trop vite, avec trop de négligence, et ne professait pas pour la vérité historique, tout ou moins relative, le respect qui est de règle de nos jours jusque dans les romans. Un de ses ouvrages toutefois a échappé au flot du déluge

qui a recouvert la plupart des autres : c'est celui que nous réimprimons, les *Chroniques de l'OEil-de-Bœuf*, qui parurent de 1829 à 1833, en huit volumes in-8°, sous le nom fictif de la comtesse douairière de B***. (Elles ont pour suite et complément les *Réverbères, chroniques de nuit du vieux et du nouveau Paris*, 1833-34, 6 vol. in-8°.) Les *Chroniques de l'OEil-de-Bœuf* s'étendent du règne de Louis XIII à celui de Louis XVI, au lendemain de la prise de la Bastille. L'auteur fait des recherches dans les *Mémoires* si nombreux des époques qu'il décrit, mais en attachant peut-être plus d'importance aux inventions quelque peu romanesques des Sandras de Courtitz et autres écrivains aux gages des libraires de Hollande, au xviii^e siècle, qu'aux récits plus dignes de foi de M^{lle} de Montpensier, de Saint-Simon, de Dangeau, etc. Les *Chroniques de l'OEil-de-Bœuf*, qui ont à peu près les mêmes sources que les romans « historiques » d'Alexandre Dumas, ne sont pas indignes d'entrer, sous quelques rapports, en comparaison avec ces derniers : elles n'ont peut-être pas tout leur « diable au corps » et leur panache héroïque, mais la narration est limpide et parfois entraînante; elles renferment en somme de nombreuses parties qui suffisent à l'intérêt de l'ensemble. Il ne faut pas oublier, en lisant ce livre, que Touchard-Lafosse, devenu adolescent sous la Révolution, professa toute sa vie des opinions libérales et démocratiques qu'il se plut à afficher dans tous ses ouvrages, et dans celui-ci au moins autant que dans les autres : en décrivant l'ancien régime, en parlant du duc

d'Orléans, par exemple, il a des intentions de satire à l'adresse du règne de Louis-Philippe, qu'il n'aime ni comme homme, ni comme roi. Ces épigrammes plus ou moins déguisées ajoutent à la lecture un léger piment qui est de nature à chatouiller la curiosité du lecteur prévenu. En un mot, bien des mérites font des *Chroniques de l'OEil-de-Bœuf* un livre intéressant et digne d'être lu, et nous ne doutons pas que la réimpression actuelle ne leur assure un regain de cette popularité qu'elles ont connue à un si haut degré lors de leur apparition.

NOTICE SUR TOUCHARD-LAFOSSE

L'auteur dont nous réimprisons les deux principaux ouvrages, a laissé dans les lettres la plus honorable réputation ; néanmoins, il faut le dire, il ne jouit pas de toute la popularité qui serait due à la variété et à l'importance de ses travaux. C'est un de ces rares écrivains qui ont eu constamment pour but de joindre à la grâce de la forme la solidité du fond, d'amuser, d'instruire et d'éclairer à la fois.

Touchard-Lafosse, né le 5 août 1780 à la Châtre, dans le département de la Sarthe, appartenait à une famille de négociants qui avait une maison à Paris et une succursale à Londres. Ce fut dans cette dernière ville qu'il commença son éducation. Il vint ensuite au collège de Pont-Levoy (Loir-et-Cher), que dirigeait alors Dom Chapotin, un des derniers représentants de la savante congrégation des bénédictins de Saint-Maur. Il acheva ses études à Paris et se préparait à y suivre les cours de l'école de médecine ; mais le désir de voir et l'humeur inquiète l'entraînèrent dans les rangs de l'armée, et il alla faire son apprentissage militaire sur le champ de bataille de Marengo.

Après la paix d'Amiens, en 1803, Touchard-Lafosse fut investi d'une fonction administrative à Bourges, et comme il avait beaucoup de loisirs dans ce morne chef-lieu du Berry, il les employa à la création d'un journal intitulé le *Propagateur* et destiné, comme l'indique le titre, à répandre le goût de la littérature et des sciences.

La guerre arracha Touchard-Lafosse au journalisme.

Nommé commissaire des guerres, il fut envoyé d'abord à l'île d'Aix, rocher situé près de l'embouchure de la Charente, alors bloqué par les croisières anglaises. De ce poste périlleux il passa à Magdebourg, d'où il partit pour rejoindre la grande armée qui s'avancait vers la Russie. A Moscou, on lui confia la surveillance de deux hôpitaux contenant huit à neuf mille malades et blessés. Les circonstances étaient critiques pour tous, et principalement pour les hommes que leur faiblesse physique rendait incapables d'efforts personnels. Touchard-Lafosse devint leur interprète dévoué auprès de l'autorité supérieure ; il demanda pour ceux dont il avait la tutelle, des secours à M. d'Hervey, ordonnateur de la place ; à M. le baron de Joinville, ordonnateur en chef du quartier général ; à M. l'intendant général comte Dumas. Ne pouvant rien obtenir, il s'entendit avec un capitaine wurtembergeois dont la compagnie occupait la cour de l'hospice des enfants trouvés ; l'intrépide Allemand s'aventura sans hésitation aux environs de Moscou, et ramena au bout de deux jours cent cinquante têtes de bétail qu'il avait conquises sur les Cosaques.

Pendant la désastreuse retraite de l'armée, Touchard-Lafosse eut les mains gelées et subit de rudes privations. Son activité, son courage avaient été remarqués. On le chargea, en 1813, à Augsbourg, de faire des achats considérables de chevaux et d'approvisionnements. Au mois d'août, lors de la défection du roi de Bavière, Touchard-Lafosse intervint en faveur des dépôts des régiments français, qu'on songeait à retenir prisonniers de guerre, et par ses représentations énergiques il obtint qu'ils fussent dirigés sur Strasbourg.

En 1814, Touchard-Lafosse était à Saint-Germain-en-Laye, et s'occupait de la réorganisation des équipages militaires, quand il fut mis à la demi-solde. Rappelé à l'activité, le 15 mars 1814, et attaché au 4^e corps de cavalerie pendant la dernière campagne de l'Empire, il suivit le général Milhaud sur les bords de la Loire et y resta jusqu'au licenciement.

Rentré dans la vie privée, Touchard-Lafosse reprit ses travaux littéraires et débuta par de nombreux articles dans le *Journal du Commerce*, le *Courrier des Spectacles*, la *Nouveauté*, la *Réunion*, le *Journal de Paris*, et par un spirituel pamphlet : *l'Art de s'enrichir par les œuvres dramatiques, ou moyens éprouvés de composer, de faire recevoir et de faire réussir les pièces de théâtre*. C'est une satire piquante des intrigues, des démarches humiliantes, des manœuvres diplomatiques auxquelles les auteurs sont parfois condamnés. En 1820, époque de la vogue des *Ermites*, il publia une heureuse imitation du *Diable boiteux* de Lesage, le *Lutin couleur de feu, ou mes Tablettes d'une année, mœurs, politique, réputations en 1818 et 1819*.

De 1822 à 1825, Touchard-Lafosse rédigea une compilation immense en dix-sept gros volumes in-8°. Le *Dictionnaire chronologique et raisonné des découvertes* ; il y rendit compte des inventions, innovations, perfectionnements, observations nouvelles et importations en France, dans les sciences, les arts, les lettres, l'agriculture, le commerce et l'industrie, de 1789 à 1820. Cette longue énumération était accompagnée d'aperçus historiques sur les institutions fondées dans le même espace de temps ; l'auteur indiquait en outre les mentions honorables, décorations, primes d'encouragement, médailles et autres récompenses nationales qui avaient été décernées, ainsi que les contestations relatives à la priorité de telle ou telle découverte. Le titre attribuait ce vaste ouvrage à une société de gens de lettres ; mais, en réalité, la prétendue société ne se composait que d'un seul individu.

Un moment rédacteur en chef d'un journal libéral l'*Echo du soir*, qui ne tarda pas à succomber sous le poids des procès, Touchard-Lafosse prit une autre voie pour émettre ses idées politiques : il les exposa dans deux romans, l'*Habit de Chambellan* ou les *Jeux de la fortune* et l'*Homme du peuple* ; ensuite dans une étude de mœurs, les *Marionnettes politiques*. Il recueillit aussi, dans un livre intitulé *la Révolution, l'Empire et la Restauration*,

toutes les particularités intéressantes qu'il connaissait sur divers personnages célèbres français ou étrangers.

On remarque de Touchard-Lafosse, en 1820, des articles insérés dans l'*Album national* sous le pseudonyme du Solitaire du Puy-de Dôme ; mais les persécutions du parquet ne laissèrent pas longtemps vivre cette publication.

Depuis plusieurs années, Touchard-Lafosse consultait des mémoires, fouillait dans les bibliothèques, dépouillait d'énormes collections, réunissait une multitude de matériaux sur Louis XIV, la régence, Louis XV, Louis XVI. Il se proposait de mettre à la portée de tous les lecteurs l'histoire des xvii^e et xviii^e siècles, les anecdotes de trois grands règnes, la chronique de la cour, des petits appartements, des théâtres et des salons de Paris. Le résultat de ses recherches parut de 1829 à 1833 sous ce titre : *les Chroniques pittoresques et critiques de l'Œil-de-Bœuf* (8 vol. in-8). Touchard-Lafosse supposait dans sa préface que la famille d'une certaine comtesse de B... avait, pendant plusieurs générations, tenu note des événements. Dernier rejeton de ces chroniqueurs, la vieille douairière, retirée au fond d'un hôtel de la place Royale, avait revu les cahiers laissés par ses ancêtres et rédigé son propre mémorial depuis le 1^{er} janvier 1772, jour où elle avait été présentée à la cour de Louis XV, jusqu'au 6 octobre 1789.

Cette supercherie littéraire a été dévoilée, et Touchard-Lafosse s'est nommé en tête de l'édition de 1845. Il suffit aujourd'hui de rappeler, pour faciliter aux lecteurs l'intelligence des chroniques, qu'elles sont censées écrites au jour le jour par des contemporains, témoins oculaires ou auriculaires des faits qu'ils retracent.

En 1830, au milieu de ce mouvement révolutionnaire qui emportait tous les esprits, Touchard-Lafosse se souvint de son premier métier. Il adressa à M. le maréchal Gérard une lettre sur l'organisation du département de la guerre et de l'armée. On peut citer aussi de lui deux brochures également consacrées à combattre la bureaucratie

militaire : *Un mot sur l'ancien personnel de l'armée et une Lettre à M. de Latour-Maubourg sur les droits des anciens officiers*. Il fit paraître contre le gouvernement de Louis-Philippe un roman allégorique, *le Roi de la révolution, histoire trouvée sur les bords du Gange*, et tenta de fonder à Nevers un journal démocratique, la *Sentinelles de la Nièvre* ; mais, découragé par les tracasseries du pouvoir, l'auteur des *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf*, revint à ses chères études historiques. Le *Pont des Soupirs*, qu'il donna au public en 1832, est une curieuse peinture du règne de Louis XIII, et on nous saura gré sans doute de l'avoir joint aux *Chroniques*, dont il est le complément. On sait qu'il a été consulté avec fruit par un grand nombre de romanciers ou de dramaturges, et M. Alexandre Dumas n'a pas dédaigné de lui faire d'importants emprunts dans son roman si populaire des *Mousquetaires*.

De 1833 à 1847, l'infatigable écrivain fit paraître le *Bosquet de Romainville* ; les *Réverbères, chroniques de nuit du vieux et du nouveau Paris* ; l'*Histoire de Paris* et celle des *Environs de Paris*, une biographie de Demoustiers, la *Femme du brigand* et le *Boudoir d'une coquette*, nouvelles ; *Jean Ango*, histoire du xvi^e siècle ; *Marthe la Livonienne*, histoire russe ; les *Souvenirs d'un demi-siècle*, où il résume les impressions de toute sa vie ; *Rodolphe*, ou *A moi la fortune*, roman de mœurs ; les *Chroniques des Tuileries et du Luxembourg*, physiologie des cours modernes ; une volumineuse histoire de Charles XIV (Jean Bernadotte) roi de Suède et de Norvège ; les *Mémoires d'un frotteur* (sur la cour de Louis XVIII et de Charles X) ; la *Loire pittoresque*, dont le cinquième et dernier volume ne fut publié qu'après la mort de l'auteur ; l'*Homme sans nom* et les *Trois Aristocrates*, romans. Ses derniers ouvrages historiques, qui attestent l'étendue et la diversité de ses études, sont : *Hélène de Poitiers*, roman historique du xiv^e siècle ; les *Mémoires de Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette* ; les *Chroniques secrètes et galantes de l'Opéra de 1667 à 1844* ; le *Rémouleur* ou la *Jeunesse dorée*, roman historique du temps du Directoire.

Sa dernière publication fut l'*Histoire parlementaire et vie intime de Vergniaud chef des girondins*.

Indépendamment des livres que nous avons énumérés et qui forment seuls une bibliothèque, Touchard-Lafosse a composé divers ouvrages en collaboration. En 1826, il écrivit avec M. J.-J. Saint-Amant un *Précis de l'Histoire de Napoléon, du Consulat et de l'Empire*, excellent abrégé auquel sont annexées les réflexions de l'empereur lui-même sur les plus remarquables de ses contemporains. Le volume est terminé par un examen critique des historiographes de l'époque impériale. Il a publié encore les *Jolies filles* avec Lamothe-Langet (2 vol. in-8°), les *Amours d'un poète* avec M. Dutouquet, le *Caporal Werner* et le *Général Garrison*, histoires militaires de la jeune et de la vieille armée, avec M. Théodore Lustière ; un *Lion aux bains de Vichy*, avec le Dr Mettais ; les *Mémoires d'une sage-femme*, avec M^{lle} Jullemier. Il a travaillé à plusieurs pièces de théâtre, dont une seule, la *Poule aux œufs d'or*, comédie-féerie, a été imprimée en 1823.

Touchard-Lafosse mourut le 11 décembre 1847. La Société des gens de lettres, dont il était membre, nomma pour assister à ses obsèques une députation composée de MM. Charles Merruau, Michel Masson, Louis Lurine, Auguste Maquet, Molé-Gentilhomme, Paul Lacroix (bibliophile Jacob) et Frédéric Thomas. M. Louis Lurine prononça sur la tombe de son collègue cette éloquente et poétique oraison funèbre :

« Aujourd'hui, messieurs, nous venons conduire à sa dernière demeure un écrivain dont le souvenir m'inspire à la fois bien de la douleur et bien de l'orgueil : de la douleur, parce qu'il fut mon ami et une pareille amitié était pour moi une bonne fortune ; de l'orgueil, parce que j'ai à vous parler du talent et de l'honneur d'un homme de lettres.

« Touchard-Lafosse appartenait à cette génération d'hommes courageux, résolus, infatigables, qui ont préparé ou réalisé toutes les grandeurs de notre siècle. Ils commencèrent la vie par un combat, comme s'ils eussent

pressenti qu'ils vivraient toujours en luttant, en combattant.

« Notre confrère se glorifiait d'avoir servi l'Empire dans le commissariat militaire. Les commissaires dont il s'agit, messieurs, étaient les intendants du génie de la guerre. Ils n'organisaient pas la victoire, ils organisaient les apprêts et les résultats matériels de la conquête ; ils étaient de la veille et du lendemain par devoir, et ils se mêlaient aux vicissitudes du jour par héroïsme.

« Après la chute de l'Empire, M. Touchard-Lafosse n'avait plus rien à faire dans les batailles ; il se souvint de ses premières études, pour les achever, pour les compléter. Il ajusta une plume à la poignée de son épée, comme Viennet, comme Salvandy, comme Carrel, comme Paul-Louis Courier, et le commissaire des guerres se fit homme de lettres.

« Dès ce moment, messieurs, la littérature devint pour sa vie matérielle un secours, pour son esprit une distraction, pour son cœur un plaisir. Ce soldat si actif et si remuant n'était plus qu'un littérateur timide, calme, studieux ; il cultivait les lettres comme on devrait les cultiver toujours ; il écrivait loin des coteries, loin des cabales, loin des émeutes de la camaraderie ; il dédaignait même le bruit de ses succès, et il se contentait de réussir. Enfin, messieurs, il vivait en travaillant, il travaillait pour vivre, et quelquefois peut-être pour mal vivre : les ouvriers de l'intelligence, les artisans de la pensée, demandent à Dieu leur pain quotidien, et Dieu ne le leur envoie pas tous les jours !

« Touchard-Lafosse a publié cent volumes : il a imaginé des romans ; il a composé des mémoires ; il a essayé de la poésie ; il a écrit l'histoire ; il est presque mort la plume à la main, en nous racontant la vie républicaine de Vergniaud.

« Les livres de Touchard-Lafosse ne ressemblent point à ces feux d'artifice qui ne savent que briller, ce sont, comme on l'a dit, des œuvres d'un autre écrivain, des boulets littéraires qui ricochent et finissent par faire leur trou dans la littérature et dans la civilisation d'un pays.

« Voilà l'homme de lettres, messieurs, et voici l'homme : c'était l'alliance la plus noble du talent et du caractère, du courage et de la modestie, de la bonté et de l'esprit ; permettez-moi de vous le dire, puisque je l'ai bien connu, il avait une raison enthousiaste, une patience poétique, un cœur spirituel.

« Un religieux devoir a réuni deux familles autour de ce cercueil : l'une, qui est la famille du sang, de la loi et de l'affection ; l'autre, qui est la famille des lettres, de l'intelligence, de la confraternité. La première se tait parce qu'elle pleure ; la seconde n'a pas le droit de se taire, même en pleurant, parce qu'elle a besoin de revendiquer sur une tombe le talent et la probité qui honorent la littérature. »

Les auteurs de la *Biographie des hommes du jour* ont dit avec raison :

« Journaliste, historien et romancier, M. Touchard-Lafosse ne perdit jamais de vue cette noble bannière de l'indépendance à laquelle tout homme d'honneur qui tient une plume doit se rallier. Il n'est pas un seul de ses ouvrages où il n'ait atteint d'une critique ou grave, ou mordante, ou badine, l'arbitraire, la corruption, l'intrigue, la vénalité, le charlatanisme des hommes politiques. Dans la plus légère comme dans la plus sérieuse de ses productions, M. Touchard-Lafosse s'impose une tâche utile au pays. En littérature, il ne se montre pas moins l'ennemi de ces déplorables coteries qui ralentissent le vol de cette première des gloires actuelles de notre patrie. Romantique avec les classiques immobiles, cet écrivain blâme leur résistance au progrès ; classique avec les novateurs frénétiques, il condamne leurs excès, leurs abus, mais plus particulièrement l'insultante exclusion de leur école.

« La manière de M. Touchard-Lafosse est nerveuse, colorée dans les compositions historiques ; fine, malicieuse, ingénieusement critique dans le roman ; et surtout il sait captiver le lecteur par un plan tracé nettement, une action conduite avec régularité, un intérêt vif,

soutenu; aussi ses ouvrages sont-ils recherchés par toutes les classes de lecteurs. »

Nous ne saurions que ratifier, et le public ratifiera avec nous, ces éloges, surtout après avoir lu les *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf*.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

MOTIFS

Le poète de tous les âges, de toutes les écoles, la seule illustration, peut-être, que n'aient pas flétrie nos mobilités, Molière, traîna les travers au grand jour de la scène, et crut rendre un service à l'humanité. L'expérience prouva bientôt qu'il ne s'abusait point : on reconnut l'hypocrisie à son masque, l'avarice apprit à rougir, la médecine ignorante s'instruisit, le pédantisme en jupons se corrigea, et la galanterie devint, sinon plus sage, du moins plus réservée. L'auteur de *Tartufe* ne signala pas le premier la nécessité de peindre les mœurs, observées même dans leurs plus grands écarts : « Il faut connaître pour user ou s'abstenir », avait dit Lucien. Le philosophe grec appliquait assurément cette maxime aux hommes comme aux choses ; et, sous ce double rapport, elle est lumineuse de vérité. Mais les corruptions ne purent marcher longtemps à découvert : le sage eût voulu que ses actions fussent de verre ; le vice inventa la *vie murée*. Derrière cette commode clôture, qu'on se hâta de proclamer sacrée, se réfugièrent toutes les turpitudes que le monde eût méprisées ou punies ; les hommes qui déroberent le mieux leurs égarements, leurs fautes, leurs crimes, à force d'adresse ou de séductions, furent déclarés les plus purs, les plus vertueux, les plus grands.

Ainsi se forma cette histoire sophistiquée qui nous éblouit de ses lueurs factices, ou nous trompe par ses

mensonges officieux. Nous ne connaîtrions pas les mœurs de Rome la Grande sans l'âpreté véridique de Perse, sans le fiel mordant de Juvénal, sans la malignité moqueuse d'Horace. Nos propres annales, où sont-elles écrites avec quelque bonne foi, sinon dans les chroniques naïves du moyen-âge, et dans les mémoires des trois derniers siècles? C'est une tâche à refaire, maintenant que nous savons délayer des couleurs vives et fortes sur nos palettes, maintenant qu'il existe parmi nous des écrivains consciencieux, surgis de ces troubles civils où les hommes acquièrent au moins l'indépendance de l'esprit.

Et pourquoi les romanciers ne concourraient-ils pas à cette nouvelle œuvre? Pourquoi s'abstiendraient-ils de planter quelques jalons sur la pente des temps, que les historiens doivent remonter, libres de joug et d'entraves? Une critique sévère s'est attachée aux compositions romanesques qui ne présentaient que dénaturés les emprunts faits à l'histoire : en cela le blâme avait raison, encore que l'histoire mérite peu de confiance, car ce n'était pas pour la restaurer que les écrivains repris la changeaient. Il faut procéder autrement.

Lorsque je me place au sommet d'une montagne dominant le plus beau vallon de la Suisse, ma vue arrêtée sur le magnifique spectacle qui m'est offert, embrasse tout son ensemble; mais elle ne s'affectionne qu'à certaines parties de perspective, néglige les détails obscurs, et se compose un tableau brillant des objets de son choix. Ainsi doit se former un épisode historique sous la main du romancier : le domaine du vrai est assez vaste, assez riche de scènes intéressantes, de caractères saillants, de catastrophes terribles, pour qu'on puisse y choisir un drame, sans confusion, sans déplacer ni les personnages, ni les faits. Si les éléments réputés authentiques ont si peu marqué qu'ils ne puissent être reconnus sous la parure romanesque, pour-

quoi les faire revivre, surtout à des époques et dans des situations qui ne furent pas les leurs? Si, au contraire, ces éléments ont acquis une renommée universelle, il y a profanation à les montrer ailleurs qu'à leur place, ou autrement qu'ils ne se produisirent. Un talent distingué repousse ces faibles moyens : c'est une triste ressource que les déceptions évidentes, sous la plume d'un écrivain dont le principal mérite consiste à séduire habilement, lorsqu'il ne saurait persuader ; l'illusion et l'intérêt ne se composent que de vraisemblances. On regrette, par exemple, que dans une production aussi remarquable que *Cinq-Mars*, l'auteur ait déplacé de six ans le supplice d'Urbain Grandier ; qu'il n'ait emprisonné que vers l'année 1640 Bassompierre, dont l'arrestation remonte à 1631, et qu'il fasse agir en 1642 le Père Joseph, mort à la fin de 1638. Bien plus, l'*Éminence grise*, à l'époque où M. de Vigny la met en scène, n'eût point été le séide de Richelieu : dès 1636, ce moine condamnait les coups d'État sanglants frappés par le cardinal ; la violation de date entraîne donc ici une violation de caractère.

Des taches semblables, avec moins de talent qu'il n'en existe dans le livre que je cite, avaient discrédité le roman historique, lorsque Walter Scott sut le réhabiliter d'une manière éclatante. Or, cet écrivain doit particulièrement l'immense succès qu'il obtient à son exactitude scrupuleuse : toujours vrai, toujours fidèle observateur des temps, des lieux, des caractères, des physionomies, il fait éclore sans effort ce naturel si franc, si pittoresque dont ses pages sont empreintes. On ne s'égarrera donc jamais en prenant pour guide, mais non pas toujours pour modèle, l'habile Écossais. Il fera davantage, même sans faire aussi bien, le romancier qui, dans le silence des historiens, voudra remplir cette mission critique, à défaut de laquelle l'histoire ne sert à rien. La *vie murée* abonde en détails propres à

caractériser les hommes et les choses, obligeamment déguisés par la tourbe des servilités. Soulevons avec mesure, mais sans lâches ménagements, un voile qui nous abuse : il y a de la loyauté à démentir les réputations usurpées, à briser les autels des faux dieux, à montrer aux grands ce que pèse, dans une juste balance, leur illustration de par-chemin.

Considéré sous ce point de vue, mon sujet m'a paru démonstratif; il est d'ailleurs fécond et dramatique. Richelieu et la duchesse de Chevreuse soulevant, chacun de son côté, la destinée d'Anne d'Autriche avec le levier de l'intrigue ; cette princesse, tantôt subjuguée par le ministre, tantôt séduite par sa favorite ; Louis XIII, dupe de tous les trois ; les nobles, accrochant leur dévouement intéressé au char de la fortune triomphante, et prodiguant leur mépris à tout ce qui succombe ; enfin le peuple, subissant une longue guerre à cause des soupirs amoureux de sa belle souveraine... : voilà certainement une époque bien remplie ; surtout quand, pour dénouement de l'action dessinée à grands traits dans cette période, la France obtient ce Louis XIV, dont un valet peut dire : *Il est le fils de mon silence*. Ces mots sont gros d'illégitimité ; cependant je me suis efforcé d'y chercher une interprétation modératrice. Je n'avais point à m'emporter contre les descendants de l'enfant du silence : j'eus le bonheur d'échapper à l'épidémie des croix polluées, des préfectures greffées de restauration, des magistratures tachées de police. J'ai donc écrit sans fiel ; j'ai même laissé une tunique de gaze à la vérité. Je sais que ma réserve ne contentera pas encore ces honnêtes panégyristes du pouvoir, toujours prêts à dire : *Il est l'heure qui plaira à Votre Majesté* ; mais ce serait peine perdue que d'écrire pour eux. Leur pâture historique se trouve dans les œuvres complaisantes du jésuite Daniel et de l'honorable Vély. Ils la puiseront aussi,

abondante et toute parfumée d'encens aristocratique, dans la *Biographie* des frères Michaud : là, l'infante Anne d'Autriche est un agneau sans tache, Louis XIII un grand roi, Richelieu un ministre irréprochable. Ce recueil, composé par des gens amplement brodés, titrés, décorés, pensionnés, nous fait voir les souverains, les grands, le sacerdoce, étincelants de vertus ; on n'y rencontre le vice que parmi les philosophes, les républicains et les notabilités créées par *Buonaparte*. Je renvoie à cette source d'éloges monarchiques, héraldiques, apostoliques, tout ce qui se plaît à s'agenouiller, *quand même*, devant les puissances du monde... ; je ne convie à mon banquet que les consommateurs de cet aliment populaire qu'on nomme la franchise.

Ceci posé, passons à l'exécution ; car aujourd'hui le style compte pour moitié dans la valeur d'un ouvrage, et cette proportion me semble équitable quand le style ne se réduit pas à des phrases. Au jugement d'un public à part, qui, par bonheur, ne forme pas la majorité des lecteurs, l'art d'écrire doit avoir d'étranges allures : voulez-vous séduire cette coterie, mêlez, agitez, triturez violemment des mots sonores, des lambeaux arrachés à la science, des périodes hiéroglyphiques ; détronéz le verbe, dépouillez le substantif en faveur du pronom, proscrivez la conjonction, proclamez l'interjection avec sa forêt de points admiratifs... Ainsi hérissé de bizarreries, tourbillonnez, au gré du punch ou du vin de champagne, sans boussole, sans direction, sans but : un plan, une action régulière, une péripétie... Fi ! arrière, arrière ces vieilleries ! rien de classique, rien de *rococo* comme un livre visant au sens commun. Dans la brève étendue d'un chapitre, traînez votre lecteur des savanes d'Amérique au désert africain, de Pétersbourg à Madrid, de Londres à Constantinople ; passant par Athènes, Rome et Carthage ; accouplant Socrate avec Scapin, Cicéron avec Débureaux, Archimède avec Galimafré.

Cette turbulente agglomération de disparates sera proclamée sublime, pourvu que vous ayez quelques amis parmi les rédacteurs des revues fashionables ; pourvu que vous portiez un habit bien coupé et des moustaches agréablement disposées : ce sont, voyez-vous, deux points essentiellement caractéristiques d'un beau talent.

Pour moi qui, sur les traces d'un écrivain fort célèbre au café Anglais, ai fait tout récemment le plus laborieux voyage dans un de ces tourbillons littéraires, j'en suis revenu froissé d'anachronismes, meurtri d'incohérences, étourdi d'un pétilllement de mots, d'un cliquetis d'épithètes d'autant plus bruyants que tout était creux et vide... J'ai juré qu'on ne me reprendrait plus à faire une telle excursion. Vainement a-t-on voulu me prouver que c'était là du coloris, de la chaleur, du mouvement ; qu'il y avait un *immense* mérite à jeter ces grands traits à la Shakespeare au travers d'un sujet, avec une verve ardente, une verve d'artiste ; je n'ai pu comprendre comment le chaos représentait cette nature, admirable, précisément, par l'ordre éternel, par l'immuable simplicité.

Admirons le romancier lorsque son livre offre à l'imagination, complice de sa déception, les bosquets à la verte parure, le vieux château dont les créneaux se découpent sur l'azur des cieux, la ville lointaine que l'espace recouvre d'une vapeur bleuâtre, le rameau de jasmin badinant sur les vitres du pavillon solitaire où la vierge timide rêve à son premier amour... Ils peuvent naître aussi d'une plume féconde, ces groupes de beautés agaçantes qui peuplent le sommeil des jeunes gens ; enchanteresse prodigue, elle jonche l'horizon d'une vie ambitieuse d'épaulettes, de broderies, d'équipages, d'hôtels ; elle prête un corps à la gloire, ambrosie sans consistance qui nous affriande tous et ne nourrit personne. Le cœur s'émeut, le goût s'éprend à l'aspect de ces tableaux, qu'un coloriste habile sait nuan-

cer de teintes brunes, suaves ou éclatantes : voilà ce qui rend l'écrivain rival du peintre ; voilà le secret précieux qu'ont trouvé Chateaubriand, Walter Scott, Cooper toujours, Hugo souvent, Eugène Sue quelquefois ; secret que rencontre, dans son abandon spirituel, l'auteur, riche d'une vie expérimentée, à qui nous devons la délicieuse correspondance de *Bertinazzi* et le jeu ingénieux de passions exposé dans *Fragoletta*.

Mais qu'une fougue effrénée fasse jaillir d'un cratère cérébral mille descriptions qui se heurtent, se contredisent, se décomposent par le contact ; qu'on se plaise à inventer un prétendu naturel qui ne peut entrer en rapport avec aucune de nos sensations, c'est l'effet d'une frénésie. Où naîtront, dans une sphère inaccessible à l'intelligence, cette chaleur communicative, cet intérêt sympathique sans lesquels on ne parvient point à captiver le lecteur?... Mais, dira-t-on, nous sommes las des vieilles sources d'émotions ; il nous en faut absolument de nouvelles... Qui prétend le contraire, hormis la somnolente Académie ? Dans un monde composé de mobilités, la littérature ne doit pas rester immobile. On a dès longtemps abandonné les berceaux mutilés par les ciseaux de Lenôtre ; on s'est lassé de ses parterres, où la nature languissait emprisonnée dans le trait d'un compas. Nos édifices attestent mieux encore l'inconstance des goûts : nous avons sacrifié l'architecture de Corinthe et de l'Ionie aux audacieuses bizarreries des Maures, et celles-ci aux inspirations florentines. Toutefois cela prouve que les composés varient, et nullement que les éléments constitutifs changent : nos jardins renferment toujours des arbres, des fleurs, des gazons ; on bâtit constamment avec le marbre et la pierre. Poètes et romanciers, produisez donc le vrai, le beau, le tendre, le terrible, dans des situations oubliées par vos devanciers ; soyez originaux en sachant combiner autrement qu'eux les émaux

de votre mosaïque. Mais renoncez à refaire la création : son auteur n'a négligé aucune partie de sa tâche ; et quand votre cervelle enfiévrée croit découvrir, imaginer, créer, elle ne forme que des combinaisons monstrueuses de principes connus, quelquefois usés.

A part ces folies, les lettres doivent d'importantes améliorations à l'école romantique : elle a doublé leurs ressources, sans dépasser, sous la main de ses créateurs, les limites inviolables posées par la nature, la vérité et la raison. En respectant ces barrières, j'ai tenté de mettre en œuvre quelques parcelles des richesses qu'offre cette carrière agrandie. Dans l'emploi des couleurs puissantes que nos peintres-écrivains ont adoptées, j'ai tâché d'éviter qu'elles ne dérobaient les traits principaux de mon tableau. Je tenais à tracer une esquisse de la première moitié du xvii^e siècle, époque si animée, si pittoresque, où se fondirent la chevalerie expirante et le bel esprit naissant. Mais je ne voulais point abandonner le fil conducteur que j'avais saisi : mon sujet ne devait pas disparaître sous les accessoires et les ornements.

J'ai joint à l'action historique, telle que je l'ai trouvée, par fragments épars, dans tous les mémoires du temps, deux traits seulement de pure invention : la double rencontre d'Olivier Cromwell avec le Père Joseph, et l'indication précise de certaine paternité. Laporte avait déchiré le voile, je l'ai recousu officieusement : j'ai fait *l'enfant du silence* quasi-légitime... Qu'on se plaigne !

Dans l'intérêt même d'une fidélité que je recherchais, il m'a semblé convenable de reproduire le langage naïf, expressif, riche de figures, que l'on parlait sous Louis XIII. Le vieux français n'avait point encore subi entièrement cette réforme où sont venus s'engloutir, dans un océan de règles, les tours gracieux, les mignardises aimables qui devaient ajouter alors une dose de tendresse aux scènes

d'amour. En faisant tomber sous sa faux ces fleurs de *gentil parler*, le sévère grammairien a sans doute épuré notre langue; mais ne l'a-t-il pas desséchée? Quoi qu'il en soit, l'imitation du langage des siècles passés doit être employée avec une prudente réserve; s'il nous est permis de comprendre avec quelque contention d'esprit Brantôme et Froissard, nous ne pourrions, en conscience, remercier un romancier qui s'évertuerait à restaurer le style du sire de Joinville ou les beautés de la langue romane. Ce serait un rude plaisir que celui procuré par des compositions pour l'intelligence desquelles il faudrait, bon gré mal gré, reprendre le vocabulaire de Pépin.

Je le répète, la pensée à laquelle j'ai obéi en composant cet épisode est le mot de Lucien: « Il faut connaître pour user ou s'abstenir. » Je me suis proposé de montrer tels qu'ils étaient: Louis XIII, Anne d'Autriche, Gaston, Richelieu, la duchesse de Chevreuse, et leurs entours. Les esprits doués d'une justice indépendante pourront juger, d'après un écrit de bonne foi, jusqu'à quel point il est sage d'*user* des éloges décernés à ces personnages, et certainement ils *s'abstiendront* d'y ajouter. Mon but paraîtra légitime à la presque totalité de mes lecteurs: ils penseront, comme moi, qu'il faut enfin nettoyer de mensonges les grandeurs séculaires léguées aux familles par des plumes vénales. Du jour où l'on s'attachera sérieusement à signaler, à flétrir tout ce que les illustrations héréditaires contiennent d'or faux, les grands, moins fiers de ces *nobles* transmissions, prendront peut-être le soin de rechercher l'honneur personnel, et la société s'en trouvera bien.

Je livre avec confiance mon ouvrage au public, soumis d'avance au jugement de cet aréopage infailible. Quant à la critique littéraire, je l'accueillerai avec respect, indulgente ou sévère, si elle est juste et raisonnée. S'il en est

autrement, je me consolerais bientôt : quand la partialité loue à tort, l'opinion générale brise ses lauriers, effeuille ses couronnes ; se montre-t-elle malveillante, les traits acérés qu'elle décoche sifflent dans l'air sans frapper le but.

CHRONIQUES DE L'OEIL-DE-BOEUF

RÈGNE DE LOUIS XIII

CHAPITRE PREMIER

1624

Restauration de vieux édifices. — Le Louvre de Louis XIII. — Le pont des Soupirs. — Rive gauche. — Les raffinés d'honneur. — Anne d'Autriche. — M^{me} de Chevreuse. — L'amour d'un cardinal. — Réponse à la comtesse d'Altamira. — Le cabinet des armes. — Louis XIII. — Une lettre de Brienne. — Portrait du roi. — Jugement du père Caussin.

A l'aube d'un beau jour, et lorsque des essaims de population ne bruissent point encore aux rives de la Seine, appuyez-vous sur la balustrade qui ferme le terre-plein du Pont-Neuf, derrière le bronze héroïque de Henri IV. Là, si votre pensée est féconde, si vous avez une âme de poète, la Seine, miroir fantastique, page mobile des vieilles annales, roulera devant vous mille souvenirs, avec ses flots à la crête écumeuse. Tantôt vous croirez voir, réfléchi par le cristal limpide, l'airain poli des armes de César, tantôt l'onde blanchira sous les rames d'une flotte normande portant d'audacieux aventuriers. Quelquefois, un reflet affligeant vous montrera le coursier du Cosaque

s'abreuvant au fleuve conquis, dont le murmure ordinaire semblera s'attrister de l'accent d'un long soupir.

Ils tombent au gré de l'imagination rêveuse, ce Louvre moderne, ces colonnades opulentes de style, ces quais somptueux dont la double ligne s'enveloppe au loin de cette gaze vaporeuse qui s'étend à l'horizon. Trop peu de fastes sont écrits au front de ces chefs-d'œuvre d'hier ; l'écrivain artiste se plaît à chercher des inspirations sous la teinte noirâtre que le souffle des siècles imprime aux monuments. S'ils sont détruits, la pensée, sylphide obéissante, les réédifie d'une étincelle de sa flamme, comme elle exhume et ranime les générations endormies du sommeil de la tombe.

Le prestige s'opère ; voici le cours de la Seine en 1624. Le long de la rive droite s'étend le palais de nos rois, forteresse encore entourée d'un large fossé sur lequel s'abaisse, à la voix d'un capitaine des gardes, ce pont-levis où périt naguère l'infortuné maréchal d'Ancre.

Le Louvre, bâti par Louis le Gros, réédifié par François I^{er} et Henri II, continué d'après un plan nouveau par Louis XIII, conserve des traces de ses deux premiers âges parmi les constructions du troisième. Le principal corps de logis, qui règne de la rue Saint-Thomas à la rivière, offre les ornements tourmentés du moyen âge mêlés à l'élégance mieux entendue de l'école italienne. A l'aile opposée, deux grosses tours, surmontées de toits coniques que terminent de lourdes girouettes, flanquent un bâtiment irrégulier et noir. Une main insouciante a criblé au hasard sa façade d'une multitude de fenêtres... Ouvrez leurs vitres couvertes d'armoiries colorées, vous découvrirez les cicatrices de la Saint-Barthélemy creusées par l'arquebuse sur le portail gothique de Saint-Germain-l'Auxerrois. Peut-être au pied de ce temple apercevrez-vous encore quelques taches du sang qui baigna ses murs à cette lugubre époque.

De ces deux constructions, d'un caractère si différent, partent en équerre deux bâtisses, l'une regardant la rue Saint-Honoré, l'autre parallèle au cours de la Seine. Cette

dernière, appelée la galerie des rois, est presque achevée; son rez-de-chaussée ouvre extérieurement sur le petit jardin du Louvre, situé entre l'édifice et le fossé. Voyez-vous, derrière cette tonnelle de pampres dentelés, une arche en bois communiquant à la chambre des bains, c'est le *pont des Soupirs*. Au temps de la minorité de Louis XIII, Concini seul y passait pour se rendre à toute heure auprès de la reine Marie; on croit que les heures silencieuses de la nuit n'étaient point exceptées : de là, sans doute, le nom significatif de ce pont.

Au delà du gros pavillon d'où Charles IX arquebusait les protestants, commence la grande galerie. Henri IV la fit construire pour lier son palais à celui des Tuileries, bâti par Catherine de Médicis hors de l'enceinte de Paris, que le Louvre fermait sur ce point. L'étranger voit avec étonnement cette façade prolongée, dont la pierre encore blanche marque au bord de la Seine une longue page d'architecture que l'œil se fatigue à suivre jusqu'au bout.

La rive gauche, inégale, montueuse, creusée par les anses de la rivière, présente çà et là quelques manoirs d'origine féodale, avec leurs tourelles, leurs beffrois, leurs portes massives armées de fer. Près du Pont-Neuf s'élève le double cylindre de pierre formant la tour de Nesle, située à l'extrémité des jardins de l'hôtel de Nevers. Plus loin se projette sur les touffes d'arbres du grand pré aux Clercs la maison de Marguerite de Valois. C'est là que, répudiée par Henri IV, elle vint, à la vue du Louvre, mener une vie mêlée de dévotion et de galanterie, d'étude des lettres et de divertissements frivoles, de charités pieuses et d'infidélités iniques envers ses créanciers. Vis-à-vis les Tuileries, le petit pré aux Clercs fume chaque jour du sang des *raffinés d'honneur*, qui, pour un mot hasardé, un sourire équivoque, le froissement d'un manteau, courent s'égorger impitoyablement dans ce champ clos du préjugé. Une barque traverse en ce moment le fleuve, chargée de gentilshommes dont les panaches obéissent aux caprices du zéphir ; hélas ! elle reviendra peut-être allégée de la moitié de ces braves, tombés sous l'es-

toc homicide. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui se découpe là-bas sur l'azur des cieux, abaisse trop souvent ses ponts pour recevoir les victimes sanglantes du pré aux Clercs ; trop souvent la sonnerie de sa triple flèche apprend aux Parisiens que de nouvelles tombes alignées dans les sépulcres du couvent, ont offert à des hôtes illustres l'hospitalité de la mort.

Dans le gros pavillon du Louvre, au premier étage, une suite de pièces, surabondamment enrichies de peintures, d'ornements sculptés, de dorures et de pierres incrustées, forme l'appartement de la reine. Il est maintenant habité par Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, et mariée jeune encore à Louis XIII. Mais la reine préfère aux superfluités luxueuses qui l'entourent l'élégante simplicité de la chambre des bains, liée par le *pont des Soupirs* au petit jardin du Louvre. C'est là que, livrée aux ennuis, aux langueurs d'une union conjugale sans attraits, elle épanche ses tristes confidences dans le sein de la duchesse de Chevreuse, sa favorite. Presque toutes les soirées de cette princesse s'écoulent dans ces entretiens, que l'enjouement de la confidente rend quelquefois consolants.

Anne, selon l'habitude que les Espagnols tiennent des Maures, est assise sur des carreaux de velours ; l'un de ses bras entoure la taille de M^{me} de Chevreuse qui partage son siège moelleux. Sa Majesté est habillée d'un satin vert brodé d'or et d'argent, avec des manches pendantes rattachées par trois gros diamants. La fraise scrupuleusement fermée de la reine couvre, sans la cacher entièrement, une gorge admirable, qu'agitent en ce moment les vives émotions nées d'une conversation animée. Un petit bonnet de velours vert, surmonté d'une plume noire de héron, laisse échapper les boucles multipliées d'une chevelure blonde, assez rare parmi les Castillanes. Anne d'Autriche ne pourrait être citée comme une beauté parfaite ; elle a le nez un peu gros, son teint a plus d'éclat que de délicatesse, et ses yeux mêlés de vert ne seraient pas exempts de disgrâce, s'ils ne captivaient sou-

dain par leur étincelante vivacité. La nature n'a point affligé l'épouse de Louis XIII de ces lèvres épaisses que l'on reproche à la maison d'Autriche ; sa bouche est petite, vermeille, heureuse au sourire ; enfin, un front bien fait, un tour de visage agréablement dessiné achèvent de rendre la physionomie de la reine, sinon régulièrement belle, au moins noble et séduisante. On vit rarement des bras aussi beaux que ceux de cette princesse, et ses mains sont d'une blancheur éblouissante. Elle est grande ; sa taille paraît bien prise, comprimée par le corset qui déguise un léger excès d'embonpoint. Pour le pied, pour la jambe, Anne d'Autriche est Espagnole, cela sous-entend tout l'éloge qu'on en peut faire ; le désir se borne à penser le reste.

— Quoi ! disait la reine à sa favorite dans un entretien de la chambre des bains, auriez-vous la pensée que le cardinal osât élever jusqu'à moi ses vœux téméraires ?

— Vraiment, madame, il en a pris la résolution dans son cœur ; c'était le seul acte téméraire qu'il ne se fût pas encore permis et je tiens pour assuré qu'il songe à le hasarder.

— Sur quels indices vous est-il venu en idée qu'il soit occupé de cette folie audacieuse ?

— Je lis couramment dans ce naturel voilé de fourberie et de subtilités. Sur la politique, Richelieu en reviendrait aux plus habiles ; mais touchant l'amour, tant s'en faut qu'il soit aussi expert ; et je m'amuse, en plus d'une rencontre, de sa maladresse, tout en paraissant cajoler ses penchants. Personne n'est facile à tromper comme le cardinal d'abord qu'il entre dans la lice galante, où pourtant il se plaît fort. Les ruses de notre faiblesse passent la portée de ce fin renard : dupe des artifices d'une femme, plus dupe encore de sa propre vanité, il se laisse envelopper dans les rets les moins déliés de notre sexe. Moi qui vous parle, j'ai fait dévaler maintes fois ce fier ministre jusqu'aux minuties de l'art de plaire ; cachée dans un cabinet de mon appartement, Votre Majesté l'a

vu me faisant sa cour, habillé en cavalier, avec l'épée au côté et des plumes à son chapeau ?

— Cela est vrai, et j'en ai même beaucoup ri.

— Vous pourriez, madame, trouver plus de divertissement encore aux soupirs de la passion dont il est touché pour vous.

— Fi, le vilain ! Qui pourrait sentir son cœur battre aux douces paroles d'amour, après une telle profanation de ce langage ?

— Je sais des hommes qui le purifieraient aux oreilles de Votre Majesté... Le brave, le magnifique duc de Montmorency...

— Taisez-vous, duchesse !

Et c'était en ce moment que la fraise de la reine se soulevait convulsivement.

— Que mon auguste maîtresse daigne me pardonner !

— Parlez-moi plutôt, reprit la souveraine après avoir baisé sa favorite au front, parlez-moi de ce retour, si galant dans sa brusquerie, où le roi vainqueur des rebelles du Béarn parut un matin dans ma chambre avec les premiers rayons du soleil.

— Aussi radieux peut-être que cet astre, mais, hélas !...

— Surprise pleine de charme et de douceur !

— Seule marque de galanterie que vous ayez reçue du roi... Aussi n'en ai-je oublié aucune circonstance. Louis, sans être annoncé, rentre à Paris de grand matin avec cinquante-quatre seigneurs qui galopent comme lui à bride abattue, précédés de quatre maîtres de poste sonnant du cor. Au bruit que produit cette troupe leste et gaillarde, les bourgeois sortent de leur lit, mille curieux à demi nus paraissent aux fenêtres et font bruire dans l'air les cris de Vive le roi ! Le peuple accompagne en foule le cortège rapide jusqu'au Louvre... La garde, surprise et presque alarmée, songe à se mettre en défense. Mais bientôt le monarque est reconnu ; les ponts se baissent, les barrières s'ouvrent, la troupe joint ses acclamations à celles des Parisiens. Le roi franchit les montées, tra-

verse en hâte les appartements, embrasse vite ment sa mère, vole ensuite chez Votre Majesté, et la couvre de baisers... Madame, je quittai lors votre garde-robe, où je couchais...

— Que voilà une douce souvenance ! mais vous savez tout, duchesse...

— Quoi ! tout absolument ?

— A bien peu de chose près, chère amie, et le plaisir de ce retour prit fin avec la charmante surprise qu'il me causa.

— Cela ne vaut pas la peine de lui donner place dans vos pensées.

— Revenons au cardinal. Vous vous souviendrez s'il vous plaît, duchesse, de lui faire interdire l'entrée de mon cabinet : son insolent amour m'est encore plus insupportable que ses mauvais offices, et j'ai si grand mécontentement d'une telle audace que j'en prétends tirer vengeance du roi mon époux.

— Que Dieu garde Votre Majesté de s'arrêter à cette résolution ! La fortune du premier ministre est retranchée derrière trop de services rendus à l'Etat pour qu'il y ait prudence à l'attaquer de front ; vous auriez plus à perdre qu'à gagner en vous portant avec colère contre ce géant de la puissance. Sachons le combattre avec les armes de notre sexe : des coups d'éventail, des piqures d'épingle ou d'épine de rose... Il a de la vanité plus qu'homme au monde, laissez-moi l'attaquer de ce côté, et sans beaucoup de retardement, j'ose vous promettre que Votre Majesté sera vengée par son humiliation.

— J'en aurai l'âme ravie. C'est aussi chose trop étrange que cet homme ose entreprendre sur ma gloire après avoir tant fait contre mon bonheur...

Et le beau sein de la reine fut de nouveau soulevé par un long soupir.

Un élan de naturel échappé à la fille de Philippe III avant qu'elle fût unie à Louis XIII, peut, jusqu'à un certain point, faire juger de son caractère. L'ambassadeur français qui avait conclu le mariage, en prenant congé de

cette princesse, lui demanda si elle n'avait pas quelque chose à lui ordonner pour le roi son maître. « Dites-lui, répondit-elle, que j'ai une grande impatience de le voir. » Cette réponse parut trop légère à la comtesse d'Altamira, camarera-major de l'infante. « Ah ! madame, s'écria-t-elle, que pensera le roi de France quand M. le duc lui rapportera que vous avez une si grande passion pour le mariage ? — Vous m'avez appris, répliqua avec naïveté la jeune fiancée qu'il fallait toujours dire la vérité : je m'en tiens à cette leçon. » Or, on va pouvoir apprécier, d'après l'humeur et les habitudes du roi, le genre de réciprocité que les penchants de la reine ont trouvé dans le commerce de son époux.

Au fond d'une grande chambre appelée *le cabinet des armes*, un jeune homme d'une stature médiocre, assez bien fait, ayant les cheveux noirs, le teint pâle, le regard triste, languit à demi couché sur un lit de repos en tirant quelques accords d'un luth magnifique. Ses traits sont réguliers, mais altérés par la mélancolie ; il est habituellement taciturne, et, lorsqu'il parle, son accent, embarrassé par une difficulté de prononciation, lui cause des accès d'impatience qui dégénèrent souvent en colère. Ses habits, graves comme son humeur, conviendraient mieux à l'âge avancé qu'à un personnage qui ne paraît pas avoir atteint sa vingt-cinquième année. Le manteau de velours violet qu'il a jeté sur un fauteuil laisse à découvert son pourpoint gris crevassé de satin noir aux manches et sur la poitrine. Un col de point peu ouvragé couvre en retombant la moire bleue qui tient suspendu l'ordre du Saint-Esprit. Le haut-de-chausses, noir et sans plis, est rattaché sur les côtés par des ganses de soie ; une large dentelle à plis flottants le borde au-dessus du genou. Des chausses de tricot noir et des souliers à bouffettes, ayant des talons très élevés, complètent ce costume presque lugubre. Le jeune homme ainsi vêtu c'est Louis XIII, roi de France et de Navarre.

Le voilà qui pose son luth ; il prend un cor, où sa poitrine débile pousse une courte fanfare qui le fait haleter.

Au cor succède le tambour, et à cet instrument guerrier, des tuyaux de plume coupés, desquels le Roi Très Chrétien s'amuse à faire sortir de petits jets d'eau.

— Baradas, dit enfin le monarque à un courtisan qui depuis une heure se tient debout et découvert devant lui, en portant quelquefois la main devant sa bouche, donne-moi le contrôle de mes chiens ; j'ai grand dégoût de ne le pas savoir encore par cœur.

— Sire, c'est trop de sévérité envers vous-même ; foi de gentilhomme, Votre Majesté a merveilleusement appris les noms des douze coureurs anglais que le prince de Galles lui envoya le mois dernier.

— Par Notre-Dame, ce sont des chiens d'excellente race ; aussi en avons-nous remercié le prince dans une lettre de notre main...

— Peut-être Votre Majesté trouvera-t-elle séant d'en écrire une seconde à Son Altesse.

— Pourquoi faire, Baradas ?

— En réponse à ses pressantes sollicitations touchant son mariage avec la princesse Henriette votre sœur.

— Oh ! ceci est affaire au cardinal, et je pense que cette négociation touche à son terme.

— Je félicite toutefois Votre Majesté d'avoir envoyé, de son propre mouvement, à Londres, le marquis d'Effiat et le comte de Brienne...

— De son propre mouvement, répéta Louis XIII en faisant jaillir une étincelle de son grand œil noir, est-ce qu'il en peut être autrement?... Marquis, je veux bien que vous sachiez que s'il nous plaît quelquefois de confier au cardinal les rênes de l'Etat, nous savons en temps opportun les retenir dans notre main royale, ayant une grande passion du bien-être de nos sujets.

— Sire, je le sais, répondit Baradas en s'inclinant, et j'ai là, dans mon pourpoint, la preuve que le roi d'Angleterre vous tient pour le plus grand prince de la terre.

— Quelle est cette preuve ? demanda le roi en s'étendant de nouveau sur son lit de repos.

— Une lettre de Brienne.

— Lisez, marquis.

— Votre Majesté passera donc à mon ami quelques réflexions un peu légères à l'endroit du roi Jacques.

— C'est à savoir, si elles m'amuse ; lis toujours. Et Baradas lut :

« Ce n'a pas été un médiocre embarras que de décider à qui reviendrait l'honneur de haranguer Sa Majesté Britannique ; car nous étions avisés que les ambassadeurs doivent lui parler en latin, et qu'elle fait peu d'état de leur caractère s'ils ne sont pourvus d'une longue barbe, Or nous ne sommes l'un et l'autre ni trop érudits, ni trop barbus. Après mûre délibération, la parole m'est échue, d'Effiat et moi étant demeurés d'accord que j'avais les plus apparentes marques de virilité au menton, et le plus de ressouvenirs des humanités dans la tête.

« Il est à noter que Jacques est un prince moins propre à la politique qu'aux disputes de controverse : il se laisse prendre aux phrases de ses favoris, et éblouir par leurs figures de rhétorique ; ce qui ne lui permet de concevoir que des vues fausses sur les affaires, qu'il traite par syllogismes et par inductions, comme un professeur de collège... »

— Votre ami ne se fait pas faute d'impertinences sur le roi mon frère, interrompt le jeune monarque en soulevant un peu sa tête ; n'importe, continuez.

— J'obéis à Votre Majesté.

« C'est chose remarquable que, dans sa réponse à mon discours, Jacques I^{er} ait donné au glorieux Louis XIII, notre maître, le titre de *roi de France et de Navarre* contre l'usage ordinaire des chartes anglaises, où l'on qualifie Sa Majesté Très Chrétienne de *roi des Français* ; prétendant que si les peuples reconnaissent ce prince et lui obéissent, les pays et les terres de France appartiennent pourtant aux Anglais... »

— Oui-da, se prit à crier le roi, qui se trouva sur son séant par un soubresaut convulsif, qu'ils viennent en prendre possession, de ces terres ; par le panache de mon père, je les recevrai tôt en enfant de bonne maison !

— Sire, vous pouvez voir que le roi Jacques, en faveur de votre glorieuse personne, renonce de lui-même à cette incontinence de folles bravades.

— Et bien lui en prend !... une telle jactance ne pourrait qu'elle ne déplût à un roi de France ayant le cœur bien fait... Achevez votre lecture.

— Ceci est la partie mignonne de ma tâche.

« Au repas que le roi nous donna, Sa Majesté s'étant levée devant le dessert, prit sa coupe d'or remplie de vin et dit : Je bois à la santé du roi de France, et à l'alliance éternelle entre la cour de Saint-James et la cour du Louvre. Sa Majesté envoya ensuite la coupe au prince royal par le duc de Buckingham, premier ministre, qui la lui présenta un genou en terre. Le duc me l'apporta ensuite, puis elle passa au marquis d'Effiat. »

— Ce ton vaut mieux que l'autre, dit Louis XIII en se levant. Sur ce, espérance m'est donnée qu'au moyen du mariage de ma sœur Henriette avec le prince de Galles, je pourrai, Dieu aidant, châtier les huguenots de mon royaume sans que l'Anglais y fasse obstacle. A cette heure, allons-nous-en chasser à Vincennes.

A ces mots, Louis détacha de la muraille une légère carabine dont il s'était plu à forger lui-même la batterie, et qu'il avait ensuite enrichie d'incrustations précieuses. Il sortit du cabinet des armes, Baradas le suivit, et bientôt le cor retentit dans toutes les parties du palais.

A travers les habitudes languissantes et les accès d'humeur sombre de Louis XIII, on voit parfois étinceler quelques éclairs de courage moral, quelques paillettes de grandeur, et peut-être l'apathie habituelle de ce prince résulte-t-elle plutôt des vices de son organisation physique que des imperfections de son caractère. Digne héritier de Henri IV sous ce rapport, Louis chérit la gloire des armes ; jeune encore il affronta les dangers de la guerre, dont il entendait déjà passablement le métier. Tous les exercices du corps lui plaisent : il s'y livre avec grâce, avec habileté ; mais la chasse est son unique passion. Un goût aussi prononcé pour le plus laborieux des plaisirs

signale ordinairement un tempérament robuste et ardent ; ici néanmoins ce signe est trompeur. Louis XIII éprouve pour les femmes un éloignement qui tient de l'aversion, leurs charmes les plus parfaits lui inspirent du dégoût et presque de l'effroi. Chez lui la nature ne se tait pas seulement à leur approche, on la voit se révolter. De là cette réputation de chasteté que les courtisans ont fait à ce monarque, de là l'austérité farouche de ses mœurs et la haine qu'il voue à toute espèce de débauche comme à ceux qui s'y livrent ; de là l'infécondité d'Anne d'Autriche, après dix années de mariage, et le délaissement déplorable de cette princesse.

Assez malheureusement organisé pour ne sentir aucune impression pénétrer profondément dans son cœur, Louis se récrée des goûts qui voltigent à la surface. Quand le temps ne lui permet pas de chasser, il s'enferme avec son favori pour s'amuser de puérilités, s'exercer à quelque art mécanique, peindre ou faire de la musique. Les règles de la composition ne sont pas étrangères à Sa Majesté, et, dans ce genre de production, le chromatique découle naturellement de son âme encline à la tristesse. A vingt ans, le roi mit en musique l'office des ténèbres, qu'il fit exécuter dans sa chapelle.

Tel est, dans Louis XIII, l'homme considéré comme élément social ; examinons maintenant le monarque. Aucun de ses prédécesseurs ne fut plus jaloux de son pouvoir, aucun peut-être n'en connut mieux l'étendue ; mais la paresse, l'apathie, l'inhabileté à vouloir l'empêchent d'en user. Impatient du joug de Richelieu, Louis sent tout ce que l'immense talent de ce ministre fait jaillir de gloire sur son règne et de honte sur sa personne ; aussi ne peut-il s'empêcher de le haïr et de l'admirer tout à la fois. Le père Caussin, confesseur du roi, a résumé en peu de mots son caractère politique : « Il ne dit pas tout ce qu'il pense, il ne sait pas tout ce qu'il veut, il ne veut pas tout ce qu'il peut. » En effet, sous l'inspiration de ses idées naturelles, son esprit flotte incertain comme sa volonté, et par malheur tous deux, faciles à diriger vers le mal

comme vers le bien, deviennent inflexibles dans la direction qu'on leur a donnée.

CHAPITRE II

1625

Le Luxembourg. — Voyage à travers le vieux Paris. — Le cardinal de Richelieu. — Un abbé de ce temps-là. — M^{me} de Chevreuse. — Une petite chambre à coucher de duchesse. — Assaut d'intrigue. — L'habit de Pantalon. — Mystification.

A la majorité de Louis XIII, Marie de Médicis fit bâtir au faubourg Saint-Germain, le palais du Luxembourg ¹, dont le jardin fut formé d'une partie du terrain des chartreux. Ces moines agrandirent d'un autre côté leur enclos, en y enclavant une voie romaine, oubliée par le temps près de la rue d'Enfer, et l'échange devint profitable à leur couvent. Le Luxembourg, érigé sur les dessins du palais Pitti à Florence, plut d'abord au goût italien de la reine mère. Cette coupole, qu'un talent hardi éleva dans les airs; ces pavillons imposants dans leur élégance; ces galeries sous lesquelles fuit le coup d'œil; ces peintures allégoriques, aux traits larges, aux couleurs fortes, qui font vivre les plafonds, et jusqu'aux arabesques que l'on croit voir courir sur les volets, autour des miniatures qu'un pinceau léger y a tracées; tout devait captiver une imagination florentine, nourrie des beaux modèles : Marie se retira dans son nouveau palais.

Le cardinal de Richelieu, alors simple évêque de Luçon et surintendant de l'ex-régente, s'établit dans le petit Luxembourg, qu'il venait de faire construire à côté du grand.

Pour se rendre du Louvre au palais de la reine mère, on suit une route encore peu bâtie, et l'on doit s'en félici-

1. Il fut commencé en 1615.

ter ; car c'est presque un voyage périlleux qu'un trajet à travers le vieux Paris. Des rues tortueuses, étroites, fan^ggeuses, obstruées d'immondices, coupées de mares infectes, voilà l'intérieur de cette capitale en 1625. Vous y rencontrez, de loin en loin, quelques édifices somptueux, contrastant avec de laides maisons, sur lesquelles le ciseau est venu égarer son travail, en sculptant des poutres ou de longues gouttières, cascades symétriques qui versent la pluie sur les passants par des gueules de chimères et de dauphins. Les rues ne sont point pavées, ou ne le sont que d'un côté, ou seulement par intervalles. Le soir, les eaux stagnantes, les égouts à fleur de terre, deviennent autant de précipices où s'abîme l'infortuné citadin, s'il ne sort pas muni d'une lanterne, ou si les pages et valets, qui courent la ville pour chercher aventure, se sont divertis à éteindre sa lumière. Echappé aux espiègleries de ces aventuriers nocturnes, sauvé des fondrières qu'une police insouciant^e laisse exister sur la voie publique, on n'est point encore assuré de regagner sain et sauf son logis. De toutes parts d'innombrables *coupe-bourses* sont apostés le long des murailles et coupent avec dextérité la bourse que les hommes et les femmes portent pendue à leur ceinture ; tandis que d'autres larrons, appelés *tire-laines*, arrachent violemment les manteaux des passants. Retournons au Luxembourg.

Le cardinal de Richelieu est dans une chambre magnifique, plutôt couché qu'assis sur un vaste fauteuil de damas rouge, dont le bois a disparu sous une couche épaisse d'or moulu. Une nombreuse bibliothèque entoure le cabinet, éclaircie des livres jetés çà et là. Le ministre a le coude appuyé sur une table couverte de correspondance, de parchemins auxquels pendent les sceaux de l'État, de plans de forteresses, avec des corrections crayonnées par Son Éminence.

Richelieu est triste, réfléchi ; il y a de l'altération et une sorte d'abandon dans ses traits, qu'il sait ordinairement composer avec tant d'art. Ses lèvres immobiles n'offrent point ce sourire si fin, si âcre qu'on y trouve pres-

que toujours en message d'ironie et de mépris. Ses yeux aux regards vifs et pénétrants reposent sous de longs sourcils abaissés. En un mot, le découragement semble s'être emparé de l'âme ardente du ministre. Quelle puissance peut donc énerver ainsi cette grande capacité qu'aucun obstacle ne rebuta, que nulle opposition ne subjugué, et qui, naguère encore, révélait ainsi ses vues immenses : « Je ne prendrai de repos qu'après avoir accompli trois desseins, dont l'exécution peut seule assurer à toujours la gloire et la tranquillité du royaume. L'Espagnol nous presse trop vers les Pays-Bas ; j'ai grande impatience d'élargir nos frontières de ce côté. Il me sera hâte d'établir ensuite un poste sur le Rhin, à quelque prix que ce soit, pour assurer au roi la possession de l'Alsace, pour tenir en respect l'empereur, et pour secourir facilement les princes alliés des Français qui règnent au delà du fleuve. Enfin, et ce point est peut-être le plus important de notre politique, il nous sera donné, je l'espère, de nous ménager constamment une entrée en Italie. Quant aux grands de l'intérieur, c'est un champ de grain d'une belle venue ; mais il y a de l'ivraie, je l'arracherai ! »

Ces projets, qu'Armand Duplessis, duc de Richelieu, est capable de réaliser, sont en ce moment loin de sa pensée : une passion moins noble, mais aussi ambitieuse, l'absorbe entièrement. Un gros abbé à la face fleurie, au triple menton, à l'abdomen rebondi, jette vainement au plafond les saillies de son humeur enjouée, et le rire bruyant qu'il voudrait rendre communicatif ; le cardinal ne se déride point ; l'inopportune gaieté du gros bénéficiaire semble même l'importuner.

— Assez, assez, Boisrobert, dit-il languissamment ; j'ai raison d'être peu disposé à rire.

— C'est cependant une recette dont Votre Éminence peut tirer de grands avantages, et je suis là pour l'administrer. Citois l'a dit : « Tous les matins trois drachmes de Boisrobert, et foin de la mélancolie. »

— Ce remède serait à cette heure sans vertu... l'abbé, le mal est au cœur.

— Tant pis, monseigneur, car le cœur doit être le quartier de réserve impénétrable d'un ministre. Demandez au père Joseph.

— Homme de fer, qui pense comme un automate agit, sans éprouver de sensations.

— Eh ! mais ce ne serait pas un grand mal, n'était la barbarie du palais de ce capucin, qui confond le Suresnes et le Bourgogne.

— Boisrobert, je me tiens pour un homme sans force, sans résolution.

— Diable ! Votre Éminence avait donc la pensée de détrôner le Père Eternel. Les secrétaires d'État vous servent avec respect, la noblesse est à vos genoux. Condé, Conti, Soissons, les deux Vendôme vous caressent, Votre Éminence peut braver le duc d'Orléans, les deux reines vous craignent, le roi vous obéit... Sur quel ressort peut avoir plié votre main ?

— Tu viens de nommer les deux reines, dit le cardinal en relevant le sourcil qui recouvrait son œil flamboyant de pensée ; l'une d'elles a fait son temps : c'est un limon bien pressé qu'il faut laisser désormais sécher à l'écart. Pendant sa folle rébellion, Marie de Médicis m'a demandé des conseils, des égards et plus encore... En chacune chose, j'ai répondu à son attente. Elle m'a donné depuis l'entrée au conseil : c'était bien peu pour tant de services, mais j'ai su me faire moi-même premier ministre et cardinal. Je veux toutefois lui tenir compte de la fortune que je me suis procurée à son acquit. Je la protégerai si elle est docile, si elle ne se laisse pas égarer par ces reflets d'autorité qui ne lui siéraient plus avec moi ; cette vieille princesse doit sentir que la dépendance ne saurait être maintenant de mon côté. Il n'en est pas de même de la reine régnante, ajouta Richelieu en soupirant.

— Vous m'étonnez, monseigneur ; Votre Éminence n'a-t-elle pas su exploiter avec habileté l'éloignement que le roi montre pour cette princesse, à cause d'une stérilité dont il m'est avis pourtant qu'elle ne peut être accusée ?

— C'est là précisément que réside le danger. Jamais

postérité ne sortira de Louis XIII : cet arrêt, dès longtemps émané d'un conseil de médecins, a été confié par Sa Majesté elle-même à Beringhein, son valet de chambre ; et tu sais, Boisrobert, qu'un premier ministre sachant son métier n'ignore aucune chose de ce qui se passe à la cour. Mais que la couche d'une reine espagnole demeure stérile, garde-toi de le croire. Mes précautions vont loin sans doute, et néanmoins je crains qu'elles ne restent en deçà du manège d'une femme que dévorent des feux allumés au ciel du Midi. J'ai su éloigner déjà de l'appartement d'Anne d'Autriche Gaston, duc d'Anjou, dont l'adolescence se jouait avec trop d'abandon sur les genoux de son inflammable belle-sœur. Plus tard, l'assiduité fort bien accueillie du jeune duc de Montmorency a été révélée, par mes soins, à l'humeur jalouse du roi. J'ai surveillé jusqu'à la cour chevaleresque que le vieux duc de Bellegarde fait à la reine ; une flamme privée d'aliment peut s'attacher à tout.

— Oui, monseigneur, l'appétit prête de la saveur au mets le plus coriace.

— Maître fou !

— Il ferait beau voir notre jeune reine ronger les restes de Gabrielle d'Estrées¹.

— Un rejeton royal qui jaillirait de cette vieille souche n'en serait pas moins dangereux : Bellegarde me hait autant qu'on peut haïr un homme. Cependant le roi s'en va se mourant, et s'il venait à manquer...

— Il faudrait dire adieu au premier ministère, à l'autorité sans partage, au pouvoir suprême renouvelé des maires du palais, sauf le roi tondu : car ce serait trop grand dommage de raser les beaux cheveux noirs de Sa Majesté.

— Et par suite, dire adieu aux bénéfices dorés, aux grasses abbayes, prodigués en récompense de tes fadaises de tréteaux.

1. Bellegarde était, avant Henri IV, l'amant de Gabrielle ; il l'a été depuis.

— J'amuse Votre Éminence des facéties de mon théâtre quand elle est descendue du sien.

— Boisrobert, un Dauphin nous chasserait, à moins...

— Achevez, monseigneur...

— A moins qu'il ne vînt...

— Eh bien ?

— De ma part.

— Par sainte Geneviève ! je ne m'attendais pas à celui-là.

— Une sage ambition s'avise de tout pour retenir la fortune.

— Vive Dieu ! monseigneur, à voir les beaux yeux de la reine, on peut dire que votre politique n'est pas dégoûtée.

— L'abbé, quittons ces plaisanteries : j'ai pour cette princesse les pensées les plus tendres ; mais, par une faiblesse ordinaire à l'amour, je tremble devant celle que mon nom seul fait trembler.

— Il faut avoir patience ; Votre Éminence n'en est pas au début ; son cœur s'aguerrira.

— Je l'espère. Foi de ministre, Anne d'Autriche sera mienne avant trois mois... et l'héritier de la couronne... Tu m'entends ?

— Honneur à votre Éminence ! ce projet est digne d'elle ; et le meilleur moyen qu'un ministre puisse imaginer pour se perpétuer dans la faveur des rois, c'est de les faire lui-même.

— Au ton de la pasquinade près, tu viens de dire une grande vérité... Sonne mon valet de chambre, demande mon carrosse. Je vais me rendre à l'hôtel d'Alençon¹ : j'ai pris liaison avec M^{me} de Chevreuse ; je suis même assez avant dans ses bonnes grâces...

— S'il n'en était pas ainsi, Votre Éminence jouerait de malheur.

— Ces poètes sont d'une méchanceté... La duchesse a beaucoup de crédit sur l'esprit de la reine ; elle aime la faveur,

1. Depuis hôtel de Longueville, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Le duc de Chevreuse habitait cette maison.

craint la disgrâce, et je lui sais trop de pénétration pour ne pas voir que je tiens à la main tous les fils de sa destinée. Elle me servira.

— Je conseille toutefois à Votre Éminence de se donner de garde d'une si fine mouche. C'est un démon bien subtil qu'un diable en cotillon.

— Va, va, Boisrobert, j'en cache un plus adroit sous ma soutane rouge.

Le valet de chambre entra ; Richelieu fit arranger ses cheveux avec coquetterie sous sa calotte ; sa moustache fut légèrement imprégnée d'une eau de senteur d'Italie ; puis on lui passa son habit ordinaire. Il consistait en un long manteau couleur de feu attaché avec grâce sur une simarre de petite étoffe noire ayant le collet et le rebord d'en bas fourrés d'hermine.

Lorsque le cardinal traversa ses appartements pour sortir, il les trouva, comme de coutume, remplis d'une foule de gentilshommes parmi lesquels il en compta du rang le plus élevé. Composant alors sa mine sévère, réprimant son air habituellement fier, et souriant avec affabilité, il aborda quelques seigneurs en leur tendant la main. Il disait, dans son intimité, que cette coutume affectueuse l'avait sauvé de plus d'un danger, prétendant qu'un homme qu'on oblige à vous donner la main est empêché de jouer du poignard en vous abordant.

La duchesse de Chevreuse, dans tout l'éclat de cette beauté dont le renom doit retentir longtemps en Europe, use de ce trésor avec prodigalité. Douée d'une complexion puissante, d'une imagination inflammable, elle ne s'arma jamais du moindre principe contre les attaques de l'amour, et tout soupir d'un beau cavalier trouve de l'écho dans son cœur. Mariée en premières noces au connétable de Luy-nes, elle sema cette union de mille trahisons qui échappèrent à l'attention distraite de cet homme d'État, plus occupé de sa fortune que de l'honneur de sa couche. Devenue duchesse de Chevreuse, la faillible beauté ne respecte pas davantage les droits conjugaux de l'illustre maison de Guise ; et, par bonheur, son second mari se

montre plus distrait encore que le premier. M. de Chevreuse a pour maîtresse l'ambition, courtisane avide qui exige tant de soins de ses amants qu'elle les rend insouciants à toutes les autres intrigues de la terre.

« Les charmes d'une femme, dit quelquefois M^{me} de Chevreuse aux coquettes qui vivent dans son intimité, les charmes d'une femme, en brillant comme l'éclat des fleurs, ne rempliraient que la moitié de leur mission ; de même qu'on s'enivre du parfum de la rose, on doit s'enivrer des bienfaits d'une belle, pour peu qu'on en soit digne. Mesdames, il ne faut pas songer à le dissimuler, nous sommes nées pour remplir une tâche de bienfaisance, et ce n'est pas pour nous en éloigner que la Providence y attachait tant d'attraits. »

Ainsi livrée sans scrupule, et presque sans réserve, au culte de l'Amour, M^{me} de Chevreuse a fait de son appartement le temple de ce dieu ; sa chambre à coucher, son cabinet de toilette, surtout, semblent avoir été décorés par les mains des Grâces. Le lit de la duchesse, autel d'un si charmant sanctuaire, s'élève sur une estrade où l'on arrive par trois marches couvertes d'un tapis de Perse, travaillé à petits points et relevé de fleurs aussi fraîches, aussi vives que celles qui se balancent dans un jardin. La couchette est en bois d'ébène, avec incrustations de jaspe, de nacre, de perles et de calcédoine. Quatre colonnes torsées, plaquées de lapis, soutiennent un baldaquin de damas bleu à ramages de velours noir, auquel pend une riche crépine d'argent. Sur des rideaux de la même étoffe est jetée une gaze de Chine dont la transparence laisse apercevoir les dessins que recouvre son tissu. Des torsades et des glands d'argent rattachent les rideaux, disposés en plis onduleux, aux colonnes bleues semées de sable d'or qui supportent le baldaquin. Au fond du lit, un tableau de Rubens représente Phébé suivie d'une longue trace de lumière blanchâtre et surprenant Endymion endormi dans un bosquet. La déesse, dont on croit voir palpiter le sein, se dispose à épancher toute sa divinité dans les bras du mortel fortuné : le ciel d'une belle nuit favorise par un

voile de légères vapeurs le doux mystère qui va s'accomplir. La chambre est ornée d'une tapisserie de haute lisse, enrichie d'arabesques or et argent. Les fauteuils ont le dos sculpté à jour, avec filets dorés sur un fond rouge. Le siège est de corduan vermeil (cuir de Cordoue) et garni de longues franges de soie qu'attachent des clous dorés. Sous une glace de Venise, surmontée de dorures laborieusement découpées, on voit un cabinet (ou armoire) à colonnes d'agates, sur lequel des incrustations heureusement nuancées de corail, de jaspe, de cornalines, de lapis et d'aventurines, entourent de petits tableaux d'émail d'un travail précieux. Près du lit, un guéridon formé d'une écaille de tortue supporte un livre richement relié; ce sont *Les Baisers de Jean second* : chaque culte a son rituel.

Le cabinet de toilette est garni d'arbustes fleuris, entre lesquels se dessinent les croisées encore couvertes d'armoiries et de devises coloriées, selon la mode des siècles précédents. Un jour vif fait valoir les brillantes couleurs des vitraux. Au milieu de la pièce, une toilette de laque est couverte d'une multitude de flacons de cristal et de vermeil; arsenal odoriférant qui répand alentour une douce senteur.

M^{me} de Chevreuse est occupée du soin important de sa parure, quand le cardinal de Richelieu entre sans s'être fait annoncer, tant il se persuade que les bonnes grâces de la duchesse lui sont acquises. Elle ne veut point demeurer en reste de familiarité envers ce fier ministre; c'est pour se tenir hors de sa dépendance qu'elle feignit plus d'une fois d'écouter les tendres aveux qu'il lui fit : une belle qui se montre indulgente commande toujours, elle n'obéit jamais.

— Votre Éminence me permettra-t-elle d'attacher encore ce nœud de ruban? dit la surintendante en faisant signe à sa femme de chambre de sortir.

— Assurément, duchesse, les affaires d'État avant tout; si j'expédiais les provisions d'un ambassadeur au moment où vous m'honoreriez d'une visite, je vous demanderais licence d'en finir avec lui; et, dans la diplomatie des

dames, le miroir est un ambassadeur qu'elles n'ont garde de faire attendre.

— Heureux s'il peut nous aider à faire quelque chose qui soit dans la plaisance de nos fiers suzerains.

— Vous seriez bien marries, belles dames, que cette suzeraineté ne fût pas à vos genoux.

— Il n'en est pas toujours ainsi, et je m'assure que la beauté obéit quelquefois bien durement, même quand elle porte une couronne... la reine, par exemple.

— Hélas ! répondit le cardinal en levant les yeux et avec un gros soupir, vous venez de toucher une corde qui vibre douloureusement au fond de mon cœur : Dieu m'est témoin que je prends grande compassion aux souffrances de cette princesse. Mais vous connaissez Louis XIII, l'âpreté de son caractère, ses préventions contre le sexe... Anne d'Autriche ne pourrait sortir de la disgrâce de son auguste époux qu'en lui donnant un héritier, et malheureusement...

— En vérité, monsieur le cardinal, pour un grand politique, voilà des raisons trop aventurées. Que diriez-vous d'une puissance qui après avoir employé un plénipotentiaire inhabile, se plaindrait du mauvais résultat des négociations. J'ai su aviser la reine d'âme et de corps, et si la postérité de Louis XIII est encore à venir, je ne me fais faute de dire que l'on ne saurait s'en prendre qu'au négociateur.

— Vous me voyez bien tenté de le croire ; mais que voulez-vous, duchesse, les rois ne veulent jamais avoir failli.

— Il est pourtant d'une désobligeance infinie pour la reine de supporter le blâme d'un tort qu'elle n'a pas, et si j'étais à sa place...

— Vous donneriez raison tout à la fois à vous et au roi.

— On ne saurait mieux deviner, monsieur le cardinal.

— Ceci, madame, est une haute question d'État, dit le premier ministre avec toute la gravité qu'il apportait dans les grandes affaires. Je viens causer avec vous sur cet important sujet. Vous savez, poursuivit Son Eminence en mesurant ses expressions de manière à réfuter aisément

toute indiscretion, vous savez sous quelle main repose depuis dix-huit mois le timon de la monarchie, qui tient en respect les souverains étrangers, par qui les agitateurs ambitieux du dedans furent réduits; enfin ce n'est pas de cette heure que vous apprendrez à quelle intelligence Dieu joignit sa grâce, pour l'accomplissement des prospérités du royaume et la gloire de Sa Majesté.

— On sait, monsieur le cardinal, combien vous êtes passionné pour le bonheur de la France.

— La sagesse du roi a contribué au bon succès des entreprises que j'ai faites, puisque Sa Majesté a daigné réunir aux mains de son humble serviteur tous les fils de l'autorité suprême, tous sans en excepter un seul. Besoin est que cette unité du pouvoir continue, et sous le règne d'un monarque auquel la Providence n'a pas départi malheureusement autant de santé que de grandeur, les moyens de mettre ordre à l'hérédité de la couronne ne sauraient être détachés de ce faisceau de soins et d'efforts.

— Je vous comprends, et si, comme tout, hélas ! le fait pressentir, une seule qualité manquait à Louis XIII, parlons clairement, si c'était un effet de la Providence que ce prince ne fût pas destiné à continuer l'illustre descendance de Henri IV, il appartiendrait à votre prudence de choisir...

— Eh ! mon Dieu, oui, duchesse, car autrement nous pouvons voir s'écrouler tout l'édifice de gloire péniblement élevé sur un sol jonché des brandons à peine éteints de la guerre civile. La venue d'un Dauphin serait un événement tout à fait politique; j'oserais le dire, il faudrait qu'il me fût permis de l'obtenir d'une combinaison ministérielle bien prudente, bien secrète...

— Je conçois à merveille, monsieur le cardinal; et voulez-vous savoir toute ma pensée, en pareille occurrence un homme d'État comme vous doit pouvoir agir sans entremise.

— L'extrême passion que j'ai de plaire à la reine, mon dévouement indicible à la gloire du roi, et le soin que je prends du bonheur de la France, élèveraient mon zèle à la hauteur d'une si noble mission, si Dieu m'appelait à la

remplir. Il m'en coûterait, sans doute, continua Richelieu, qui venait de saisir la main de la duchesse, il m'en coûterait cher de perdre un seul instant la douce perspective d'espérances dont vous caressez mon âme.

— Ah ! cardinal, point de faiblesse ! ne sommes-nous pas en travail d'un grand projet politique, et chacun ne doit-il pas faire, dans le bien de l'État, le sacrifice de ses affections particulières ?

— Charmante, toujours charmante ! reprit avec feu le prélat en baisant la main qu'il tenait dans la sienne... Ah ! duchesse, ce sacrifice qui m'apporterait tant de déplaisir ne serait, en tout cas, que momentané. Mais, dites-moi, comment décider la reine à se relâcher de l'éloignement qu'elle a pour moi ?

— Que vous connaissez mal les femmes ! rien ne les touche comme les belles qualités...

— C'est que dans le projet dont nous formons la pensée, les perfections de l'esprit...

— La reine est Espagnole ; il se pourrait en effet qu'elle se plût à voir quelquefois le mérite revêtu des formes qui flattent les yeux... et cette soutane rouge est d'une jalousie...

— Vous m'avez, en plus d'une rencontre, amené au degré de condescendance mondaine des cardinaux romains, et j'échangeai pour vous divertir cette grave simarre contre un leste habit de cavalier.

— Leste n'est pas le mot. Aujourd'hui les hommes s'habillent d'une manière peu séante à faire valoir les belles proportions. Je voyais l'autre jour à la comédie un habit que je choisirais plus volontiers, et la reine en est folle.

— Lequel donc, madame ?

— L'habit de Pantalon. Je ne sache pas qu'il y ait rien de plus gracieux pour un homme bien fait ; et dans ce temps de carnaval, vous pourriez...

— Quelle folie !

— N'en faites pas mépris. Je connais les goûts secrets d'Anne d'Autriche, je la prierai d'accepter une collation en mon hôtel ; vous paraîtrez au signal convenu, et cette pantalonnade sera d'autant plus agréable à Sa Majesté

qu'elle verra votre front exempt de ce nuage d'austérité qui maintes fois l'effaroucha.

— Cette dernière remarque est lumineuse; mais cependant si le ridicule...

— Impossible, la chose plaira.

— Si elle nous ménage une bonne chance de réussite; si la reine, enfin revenue des injustes préventions qui me percent le cœur au vif, consent à voir en moi le plus zélé, le plus dévoué de ses serviteurs, alors, duchesse, elle commencera de régner; et si Dieu appelle à lui Louis XIII, la régence est assurée à sa veuve. Pour vous, madame, point de bornes à votre crédit, point de limites aux honneurs auxquels le duc pourra prétendre...

— Allons, monsieur le cardinal, faisons bon jugement de l'avenir, et vive l'éminentissime Dauphin né de la pourpre romaine! A demain le début du seigneur Pantalon.

— Soit, à demain, et sous le manteau d'un mystère impénétrable.

— Tous les intérêts l'exigent.

Le cardinal sortit de l'hôtel de Chevreuse comblé de joie et d'espérance. Il lui semblait déjà presser dans ses bras ambitieux la fille de Philippe III; il rêvait, dans son délire, le règne dérisoire d'un monarque futur, qui ne serait sous sa main puissante qu'un hochet royal, dont il se jouerait à son gré. Et cependant cet homme si fin, si subtil, allait être lui-même le jouet d'une femme; il venait de s'engager dans ce genre d'intrigue où, comme le disait la duchesse, ce grand politique devenait un faible écolier.

Le cardinal était à peine rentré au Luxembourg, et déjà M^{me} de Chevreuse s'égayait avec la reine de la mystification préparée à Son Eminence. Toutes deux étaient jeunes, enclines à la malice et peu disposées à calculer les conséquences que pourrait avoir le jeu dangereux qu'elles méditaient. Ainsi de faibles abeilles viennent piquer audacieusement le lion, sans se mettre en peine d'irriter ce puissant animal. Anne d'Autriche ne voyait que la prochaine satisfaction d'humilier un ministre qui, depuis son avènement aux affaires, n'avait cessé de la desservir auprès du

roi, de peur que le crédit d'une reine jeune et belle ne nuisît à l'empire illimité qu'il voulait exercer sur la volonté du monarque. Lui seul, en effet, s'était plu à refroidir progressivement l'inclination que Louis XIII avait d'abord pour son épouse, soit par des réflexions envenimées sur son infécondité, soit en faisant naître dans l'esprit naturellement jaloux de Sa Majesté des soupçons sur la vertu de cette princesse, soit en l'accusant d'entretenir des intelligences contraires aux intérêts de la France avec la cour de Madrid.

Richelieu espérait, à l'aide de ces perfidies, faire tomber Anne d'Autriche sous sa dépendance en lui enlevant ce partage de la souveraineté réservé aux compagnes des rois, en la réduisant à la triste extrémité de solliciter des grâces par son entremise, afin de lui faire payer de ses plus secrètes faveurs cette concession de puissance qu'elle ne pourrait tenir que de lui.

Mais la fière princesse s'était résignée à la privation de toute autorité plutôt que de subir le joug humiliant d'un ministre ; elle avait préféré le délaissement où elle vivait aux honneurs que lui eût mesurés la main d'un sujet. Le ressentiment espagnol, cet ulcère du cœur que le temps creuse sans cesse, dévorait cependant la reine : elle en épanchait chaque jour le fiel dans le sein de sa favorite ; et celle-ci par attachement pour Sa Majesté, peut-être plus encore par amour de l'intrigue, flattait une haine qu'elle n'eût jamais partagée si Richelieu eût été aussi beau qu'il était puissant. M^{me} de Chevreuse, outre la confiance qu'elle avait en son adresse, ne pouvait céder un seul instant à la crainte qu'inspirait généralement le colosse ministériel : elle appartenait à cette maison de Rohan si enflée de son illustration qu'elle pliait avec peine sous le poids du sceptre, et le projet imaginé par la duchesse prouvait qu'elle bravait la colère du cardinal aussi bien que son pouvoir. Il sera curieux d'observer cette lutte entre la force unie à la perfidie, et l'intrigue armée seulement de séductions et de subtilités.

— Nous le tenons, madame, disait la duchesse de Che-

vreuse en sautant comme une jeune biche dans le cabinet de la reine, demain je vous livre un prince de l'Église en habit de baladin, je jette à vos genoux une Éminence enamourée jusqu'à descendre aux farces de Turlupin. Parlez-moi de l'amour pour abaisser le superbe.

— Vraiment, duchesse, je ne sais s'il me sied bien de me prêter à cette facétie.

— Votre Majesté serait trop bonne de s'en faire faute, j'ai confiance que le jeu peut rapporter gros.

— Il pourrait me coûter davantage.

— Le cardinal ne saurait rien ajouter aux mauvais offices qu'il vous a rendus, et d'ailleurs nous l'arrêterions tôt dans les mailles du filet que nous allons jeter sur lui.

— Il faudra donc que je fasse mine d'encourager sa folle témérité?

— Nullement, il suffira de vous en moquer avec adresse. Ah ! si nous pouvions obtenir une bonne déclaration écrite...

— Le renard est trop fin pour donner dans ce piège...

— Amoureux qu'il est, madame, il y donnera tête baissée. Hélas ! ajouta la favorite avec un soupir, quand on est pressé d'amour, on ne s'arrête pas où l'on veut.

— Je m'en rapporte à vous, duchesse.

— L'expérience a ses charmes, et si le respect me retient de les dépeindre ici, Votre Majesté me permettra du moins de citer le plaisir que j'ai de pouvoir la servir aujourd'hui en connaissance de cause. Oui, madame, le ciel nous envoie, que j'espère, un moyen de démasquer la fourbe Éminence ; nous pourrons enfin dessiller les yeux du roi votre époux.

— Ah ! Louis, que j'ai raison de vous trouver coupable d'obliger une reine de descendre jusqu'à la ruse pour triompher d'un valet !

— C'est grand'pitié, madame, que le roi ne connaisse pas le prix d'une femme comme vous ; et, malheureusement, je crains bien qu'en ce point l'éducation de Sa Majesté ne soit impossible.

— Duchesse, la Providence peut être grandement en aide aux malheureux.

— Je le sais, ma gracieuse souveraine, et ses ressources ne manquent guère d'advenir à une reine aussi belle que vous l'êtes.

— Madame de Chevreuse...

— Prenez seulement au sérieux l'amour du cardinal.

— Chère amie, je vous tiens pour incorrigible.

— Je m'en félicite un petit quand je songe que cela vous console parfois de savoir Louis XIII incurable.

CHAPITRE III

1625

Le prélat baladin. — Un travestissement. — Le pas de ballet devant la reine. — Pasquin ou ministre. — Au plus fin. — Encore l'abbé. — Le chevalier Landry. — La fausse lettre. — Le grand maître de la *vauriennerie*. — Gaston. — Les grands seigneurs *tire-laines*. — Rochefort sur le cheval de bronze. — Marie de Médicis. — La jalousie du roi. — M^{me} de Comballet. — Épigramme de Boisrobert. — Visites nocturnes.

Il gelait fort. La terre, couverte d'une blanche nappe de frimas, bruissait sous les pieds du citadin qu'une affaire ou un désir arrachait à son foyer étincelant. Quelques carrosses, portant les grands dans le tourbillon des plaisirs, produisaient, en roulant sur la neige, un bruit sourd semblable au tonnerre lointain. De rares lanternes erraient, comme des feux follets, dans l'obscurité des rues presque désertes.

L'horloge du palais de la reine mère secouait lentement sept heures dans l'air raréfié de l'hiver, lorsqu'un homme d'une taille moyenne, qu'enveloppait un vaste manteau brun, sortit à peu près furtivement du Petit-Luxembourg. Des valets, qu'on pouvait croire armés, à en juger par le cliquetis qu'ils faisaient entendre en marchant, précédaient

l'aventurier nocturne pour éclairer sa marche ; les rayons de leurs flambeaux de cire blanche, en s'allongeant sur la terre neigeuse, la faisaient scintiller comme une robe de bal semée de diamants. Le personnage sorti du Petit-Luxembourg était le cardinal-ministre ; il se rendait à l'hôtel de Chevreuse avec tout le mystère d'un amant favorisé. Avant d'arriver à la rue Saint-Thomas-du-Louvre, il ordonna à ses laquais d'éteindre leurs flambeaux et de s'aposter jusqu'à son retour dans l'embouchure d'une porte cochère, prêts à le rejoindre dès qu'il reparaitrait.

Son Éminence entra seule chez la duchesse. Au signal d'une femme de chambre, la favorite vint au-devant de son hôte, qu'elle introduisit d'abord dans le cabinet où elle l'avait reçu la veille. M^{me} de Chevreuse parut si jolie au galant prélat, sa parure lui sembla si agaçante, qu'il eût bien voulu, dans ce premier moment, n'avoir pas à porter plus haut les prétentions de son amour. Il dévorait du regard des charmes que voilait à demi une coquette négligence : sa main, tremblante d'émotion, avait saisi celle de la duchesse, qu'il baisait avec transport. L'ambition perdait alors rapidement ses droits dans l'âme du ministre ; Anne d'Autriche s'évanouissait dans sa pensée ; la flamme de Son Éminence s'attachait à l'ambassadrice avant de s'élever jusqu'au trône de la souveraine, tant l'atmosphère de ce cabinet de toilette était enivrante et saturée de voluptés !

— Tout beau, monseigneur ! dit M^{me} de Chevreuse, dont le geste repoussait doucement Richelieu ; songez que la reine de France est là.

— Je l'oubliais, madame, car la reine des amours est ici.

— Mauvais protocole pour un homme d'État. J'aurais grande compassion de vous, Éminence, si vos fiers rivaux, les Buckingham, les Olivarès, pouvaient entendre ce langage de muguet.

— Les hommes d'État, comme les autres, ont leurs passions.

— D'accord, mais chez eux il faut encore que ces passions soient de telle nature qu'elles se trouvent dans le

bien général. Monsieur le cardinal, ayons garde d'ôter de notre vue l'avenir de la France, le rejeton à enter sur la souche de Henri IV, et la régence future, docile à votre autorité.

— Mon autorité, madame, sera, que j'espère, puissante pour tous, mais obéissante pour vous. Oui, je veux que nous partagions...

— Nous verrons, en son lieu, ce que nous partagerons... Préparons d'abord cette haute destinée... Vous avez votre habit de Pantalon ?

— Complet de la tête aux pieds, répondit Richelieu en écartant son manteau.

— Bon ! haut-de-chausses en tricot vert sans bouffantes, pourpoint de velours rouge, ceinture de buffle avec grande boucle de cuivre, sonnettes d'argent aux genoux, castagnettes aux mains... Eh mais, vous avez failli de prendre le bonnet pointu orné de grelots...

— Le voici, dit Son Éminence en tirant cette coiffure grotesque de dessous son manteau.

— A merveille. Maintenant, souffrez que je vous coiffe à l'air de votre visage, là devant mon miroir... Fi donc ! je ne puis faire état de cette calotte rouge... et la duchesse la fait voler loin d'elle ; et l'insigne du sacré collège tombe dans un bassin d'eau de senteur.

— Cet accoutrement est bien ridicule, mais des causes les plus bizarres on a vu sortir les plus grands résultats.

— Assurément, monseigneur ; et vous savez danser la sarabande ?

— Je n'y suis pas expert. Jusqu'à cette heure, les cabrioles n'entrèrent pas dans l'éducation d'un serviteur de Dieu.

— C'est selon. En tout cas, elles entrent d'ordinaire dans l'instruction d'un serviteur des dames. Et puis un Pantalon sans la sarabande, autant vaudrait Gros-Guillaume et Gaultier Garguille sans farce ; ou, si vous voulez, mieux vaudrait un diplomate sans artifices.

— Méchante... Enfin, s'il faut danser, j'y ferai de mon mieux.

— J'aime cette confiance en vous-même ; il serait par trop étrange qu'un ministre ne se dit pas maître passé dans tout ce qu'il ignore. Je vais annoncer M. Pantalon à la reine.

— Mais, duchesse, si Richelieu se montrait d'abord pour expliquer...

— Point d'explication, nous gâterions par là l'effet de notre pantalonnade... soyons en crainte de compromettre l'étoile, encore cachée, de l'éminentissime Dauphin.

— Je m'abandonne à vous, duchesse.

— A trois petits coups frappés dans la main, vous ferez votre entrée en laissant échapper cette brune draperie ; et j'espère que le coup d'œil mettra en bon train de réussite les choses qui regardent votre amour. Voilà qui demeure convenu.

Ici M^{me} de Chevreuse rentra dans le salon, où la reine attendait le singulier spectacle que la joyeuse politique de sa favorite lui réservait. Le cardinal, debout à la porte, l'oreille au guet, retenait son haleine pour mieux entendre les trois petits coups frappés dans la main de l'ordonnatrice ; mais, comme la réflexion est silencieuse, Son Éminence se disait à elle-même : « Que penserait le grave conseiller de Philippe IV et l'orgueilleux ministre de Jacques I^{er} s'ils me savaient, en habit de baladin, à l'entrée d'une garde-robe, attendant l'ordre d'une femme pour jouer une pasquinade ? Ils se divertiraient de ma faiblesse ; et pourtant il y a peut-être autant de sagesse dans cette folie que dans les actes les plus profondément combinés de mon ministère. »

Le signal se fait entendre, Richelieu s'élance dans la chambre, le manteau tombe, Pantalon paraît ; il prend une pose moitié comique, moitié gracieuse ; les sonnettes tintent, les castagnettes jouent. Anne et sa maligne favorite partent d'un grand éclat de rire... l'homme le plus subtil de la chrétienté vient de donner dans un piège grossier. Voulez-vous absorber le mérite jusqu'à la stupidité, rendez-le amoureux.

M^{me} de Chevreuse, assise devant son épinette, jouait

le prélude d'une sarabande fort à la mode, tandis que la reine, à moitié couchée sur le sofa, riait avec un abandon qui redoublait l'ardeur, maintenant toute royale, du saltimbanque sacré.

— Allons, seigneur Pantalon, dit la belle musicienne, nous attendons la cabriole de Votre Éminence, parlez.

A ces mots, le docile prélat frisa la jambe, arrondit les bras, sourit d'une façon gentille, et se prit à développer tout ce qu'un membre du conclave peut apporter de grâce dans un pas de ballet.

— Courage, monseigneur, s'écria la duchesse en frappant sur son instrument, voilà qui va bien. Biscambille de l'hôtel de Bourgogne n'est qu'un écolier auprès de Votre Éminence.

Et le cardinal de redoubler ses gambades et ses mines grotesques en dessinant avec affectation ses formes, d'assez maigre apparence, resserrées sous le tricot de soie. Enfin, harassé de fatigue d'un exercice ministériel si laborieux, haletant, le visage baigné de sueur, Richelieu tomba aux genoux de la reine sans force et sans mouvement.

— Votre Majesté, dit-il d'une voix affaiblie, voudra-t-elle maintenant avoir créance à mon respectueux dévouement, se laissera-t-elle encore surprendre à l'idée que je sois capable de rien faire contre son service?...

— Monsieur le cardinal, répondit Anne d'Autriche en détournant l'entretien de la direction que Son Éminence voulait lui donner, je m'assure que vous dansez à ravir la sarabande.

— Vraiment, si monsieur le duc n'était pas cardinal, on aurait pour agréable qu'il fût danseur, ajouta la favorite.

— Je me tiendrai heureux d'être tout ce que Sa Majesté voudra, fors indifférent à ses adorables qualités.

— Beau danseur et galant chevalier, dit la reine en riant, voilà qui forme deux courtoises perfections.

— La dernière naît d'elle-même au vu de tant de charmes.

— Ah ! voici venir les délicatesses de la pantalonnade, poursuivit Sa Majesté d'un ton plus composé.

— Les trésors ont toujours des admirateurs, reprit avec feu le cardinal : leur éclat éblouit, leur possession enivre, encore qu'on ne fasse que la rêver.

— Seigneur Pantalon, dit sèchement la reine, les licences d'une mascarade ont leurs bornes.

— Laissez-le donc aller, murmura M^{me} de Chevreuse à l'oreille de la souveraine.

— Si c'est un privilège de carnaval de brûler aux pieds de Votre Majesté l'encens d'une passion ardente, on voudrait, dans son âme, que cette saison durât toujours.

— Je vous savais bon comédien, monsieur le cardinal, continua la reine décidée à pousser loin la plaisanterie, mais je n'avais pas ouï que vous eussiez un talent si parfait dans le genre de rôle que vous jouez en ce moment.

— Ce n'est aucunement un jeu, madame ! s'écria le masque audacieux en osant baiser une main qu'on ne retira point, bien qu'une légère convulsion l'eût agitée.

— Comment donc, du naturel, de l'entraînement ! je fais, à cette heure, si beau jugement de votre habileté que je parierais qu'elle rendra Montfleury jaloux ¹.

— Ce n'est pas à lui, ô mon adorable souveraine ! que j'aurais une grande passion d'inspirer de la jalousie, mais à un prince assez fortuné pour posséder un trésor, assez malheureux pour en méconnaître le prix.

— De mieux en mieux, monsieur le duc, dit Sa Majesté en faisant violence à sa fierté, vous êtes le plus habile acteur qui ait jamais été vu. Mais restez, croyez-moi, dans la pantalonnade : c'est le côté le plus plaisant de votre art. Ma chère Marie, faites demander mon carrosse ; il faut que tout divertissement prenne fin, même le plaisir de voir la danse d'un cardinal.

— Les affaires de Votre Éminence prennent une bonne figure, dit la duchesse quand la reine fut partie. Vous venez d'ouïr que le costume a fait merveille, et la grâce que vous avez déployée dans cette mascarade a paru toute

1. Premier acteur de l'époque dans les amoureux.

charmante. « C'est le côté le plus plaisant de votre art », a dit Sa Majesté.

— Éloge propre à toucher Gros-Guillaume ou Biscambille, mais un cardinal ne saurait vivre dans une perpétuelle pasquinade.

— Pourquoi non, pasquin ou ministre, le genre n'y fait rien, pourvu qu'on plaise.

— Sans doute, il faut plaire avant tout.

— Doubteriez-vous ici de l'affirmative ?

— Mon Dieu ! je ne sais, les souverains sont si mobiles, si fantasques ; ils quittent avec tant de facilité ce qui les touche le plus !

— Oui, mais les ministres ont tant de souplesse !

— Tenez, duchesse, dit le cardinal en ceignant la taille de M^{me} de Chevreuse d'un bras caressant, je n'aurai d'aise qu'au jour où nous partagerons l'autorité suprême.

— Patience, monseigneur. Devant que de songer aux douceurs de la régence, arrivons donc à faire poindre une minorité.

— Ah ! si la reine voulait ! reprit Richelieu, qui pressait de plus en plus la favorite.

— Je vois bien ; mais, ajouta la duchesse en détachant de sa taille les mains du cardinal, nous ne touchons pas encore au jour d'une communauté de vœux entre vous et moi.

— Quoi, chère dame, toujours des rigueurs !

— Mon cher cardinal, je ne puis pas, en conscience, servir la reine jusqu'au point d'accepter la lieutenance de ses amours. A mon âge les engagements de cœur ne sauraient manquer, sans qu'il soit besoin d'écouter par procuration les soupirs des galants.

— Cruelle ! n'occupez-vous pas la première place dans mon cœur ?

— Je vous en ai une infinie reconnaissance, et m'en tiens d'autant plus honorée qu'une passion d'État remplit au moins votre pensée. Or, pour la distraire un petit, il suffit de Marion Delorme ; avec elle, Votre Éminence aura de la tendresse à heure fixe. Parlons maintenant d'affaires sérieuses.

— Soit, puisque me voilà mis au régime de la raison par votre froideur et cruauté.

— Vous allez voir que c'est vous tromper que d'appeler de ces noms mon amitié prévoyante : il faut que vous écriviez à la reine.

— Que j'écrive à la reine ! répéta le cardinal, dont le regard scrutateur se porta sur M^{me} de Chevreuse.

— N'allez-vous pas croire que j'aie la tentation de vous compromettre, dit en riant la maligne favorite, qui devinait la défiance du ministre, et qui sentait la nécessité de s'en garantir une bonne fois.

— Quelle idée ! duchesse, mais à quoi bon une lettre ?

— En vérité, monsieur, vous me jetez en une étrange surprise : qu'avez-vous donc fait de votre habileté dans les négociations ? Ne traitons-nous pas de puissance à puissance ? vraiment, je penserais bien desservir votre cause si je ne vous pressais de hâter la notification. Croyez-moi, ne perdez pas en cette rencontre un temps grandement précieux. Vous avez eu votre première audience, vos lettres de créance sont acceptées... Chauffez le tapis par une correspondance vive et pressante. Je connais, voyez-vous, la politique du cabinet avec lequel vous négociez : le moment est venu pour vous d'entreprendre sur le cœur de la reine ; ne laissez pas affaiblir l'impression de cette soirée ; une conclusion prochaine peut être l'effet de votre empressement.

— Je la tenterai sans retardement, répondit le ministre en reprenant la main de la duchesse, ne fût-ce que pour revenir ensuite plus vite à mes véritables affections : une conclusion avec Anne d'Autriche ne saurait m'offrir que le plaisir de l'intérêt, et nous sommes convenus qu'ensemble nous chercherons l'intérêt du plaisir.

— Cardinal, voilà qui est parler un peu témérairement : ce serait un autre traité à discuter, et nous verrions alors quelles seraient les vues des cours respectives. Un sage ministre ne mène pas de front deux alliances opposées dans leurs exigences.

— Non, madame ; mais dans le temps qu'il traite avec

une cour, il entretient au moins des intelligences avec l'autre.

— Voilà bien une lumière de votre naturel : vous êtes toujours Richelieu, en amour comme en politique.

Après cette conversation, où chacun des rusés champions avait cru jouer son adversaire, le cardinal prit congé de M^{me} de Chevreuse, laissant cette favorite persuadée qu'elle venait de commencer la ruine du ministre ; tandis qu'il s'éloignait tout aussi convaincu que sa puissance avait acquis deux nouveaux appuis, en laissant entrevoir à l'épouse de Louis XIII le partage de la souveraineté au prix d'une faiblesse, et en marquant un but élevé à l'ambition de la duchesse.

Le lendemain, de bonne heure, Richelieu vit entrer dans son cabinet Boisrobert, dont le teint était déjà fleuri par cinq ou six rasades du petit-lait de Henri IV.

— Votre Éminence, dit le gai bénéficiaire, voudrait-elle prendre ses trois drachmes de bonne humeur, je me sens adextre aux prescriptions médicales.

— Merci, l'abbé, j'ai toujours foi dans l'autre ordonnance.

— Ah ! j'entends, vous voilà, de corps et d'âme, livré à la Faculté des amours.

— Pas sans réserve, Boisrobert.

— Il y a sûreté à s'en rapporter aux soins et prudence de Votre Éminence... vivat, monseigneur, continua le jovial confident en se frottant les mains, je m'assure que le vœu de chasteté sacerdotale est diablement aventuré d'abord que le corps des cardinaux entre en campagne contre lui : quand viendra le tour des simples abbés ?

— Vauriens, vous n'attendez pas l'ordre de vos généraux ; il y a beau temps que vous guerroyez en partisans contre toutes les continences.

— Vous ai-je pas dit cent fois que c'était la faute des conciles ! Condamnez un gourmand à jeûner, vous en faites un maraudeur, un pillard. Est-ce que l'appétit raisonne ?

— Boisrobert, ce serait la matière d'un beau mémoire à consulter en cour de Rome.

— Les évêques, les chanoines et les carmes ne devraient d'y signer.

— Revenons à mes affaires.

— Oui, monseigneur, ce n'est pas pour rien que *je* est la première personne de chaque temps de verbe : j'ai la pensée que le grammairien qui fonda cette priorité avait bonne connaissance du cœur humain.

— Parviendrai-je à fixer un petit ta vieille légèreté ?

— La vie est si courte pour s'égayer, et l'éternité si longue pour... J'écoute Votre Éminence.

— Je m'en vais écrire à la reine, et lui donner à connaître, sinon le but final de mes projets sur elle, du moins l'intention d'être à l'avenir son serviteur... Tu me comprends, Boisrobert ?

— Oui, monseigneur, mais non pas sans un grand émoi. Écrire ! j'oserai vous représenter avec révérence que Votre Éminence n'y a peut-être pas assez réfléchi.

— Si fait, l'abbé. Je vois que tu calcules le danger d'une telle correspondance avec la reine, dont j'excitai plus d'une fois le déplaisir et ressentiment. Mais c'est précisément sur ce danger qu'il faut adextrement faire reposer sa confiance : songe donc que, sentant sous sa main un moyen infailible de me perdre, il ne pourra lui venir à l'idée que j'aie manqué d'expérience jusqu'au point de m'aventurer ainsi, ayant dans la pensée un venin perfide.

— Mais si le ressouvenir de vos mauvais offices, qui peut être si impérieux dans une âme espagnole, portait Sa Majesté à sacrifier son intérêt à sa vengeance, ce serait une rude besogne que de réfuter le témoignage de vos lettres parvenues au su du roi.

— Vieux enfant, vas-tu pas croire, dans ta cervelle étroite, que moi, Richelieu, j'irais mettre aux mains de mes ennemis les armes terribles d'Achille, sans avoir réservé un trait de son carquois, afin de guérir les blessures qui m'advieudraient des autres ¹ ? Expérimente-toi

1. On sait quo, d'après la Fable, les armes d'Achille avaient la vertu de guérir les blessures qu'elles avaient faites.

donc, une fois pour toutes, de ce dire : J'ai en défiance même ceux que je crois le plus de mes amis. Écoute, Bois-robot, je t'ai baillé toute ma confiance et tu la mérites, je crois ; cependant, je ne m'ouvre pas à toi du moindre projet, je ne t'admets pas au partage d'un chétif mystère que je n'aie pesé mon secret au poids de ma prudence, et qu'il ne soit déjà en mon pouvoir d'annuler l'effet d'une indiscretion. C'est ainsi, et avec plus de raison, que j'agis à l'endroit du père Joseph : si l'âpre capacité de ce capucin me sert, je me tiens en garde contre son ambitieuse témérité. Mon cher abbé, la confiance nous remet un flambeau dont il est bon de s'éclairer, mais en se donnant l'assurance qu'il ne portera pas l'incendie dans nos affaires. Ainsi, demeure bien rassuré sur l'usage malveillant qu'on ferait de mes lettres à la reine ; j'en espère tirer un grand avantage, sans avoir à redouter aucunement leur danger.

— Arrivez, chevalier Landry, j'ai besoin de votre main.

— Que Votre Éminence ordonne à son humble serviteur ; elle a sans doute en mémoire que mon zèle éclata dans toutes les rencontres où elle daigna l'éprouver.

— Mettez-vous à ce bureau.

— M'y voici, monseigneur. Vous faut-il une note du chancelier de Suède, qui vous promette son alliance, afin d'en épouvanter l'Autriche ?

— Vous n'y êtes pas.

— Est-ce une lettre interceptée du Roi Très-Catholique à l'infant des Pays-Bas donnant à craindre une rupture entre l'Espagne et la France, et dont Votre Éminence ait pour utile de s'appuyer contre la cour de Madrid ?

— Pas davantage.

— Il s'agit donc d'une dépêche de M. de Buckingham au duc de Rohan saisie sur un émissaire anglais aux portes de la Rochelle ?

— Rien de tout cela : mais une potence et une brasse de corde pour vous, chevalier Landry, si vous jasez des secrets de ma politique.

— Monsieur le cardinal sait que ma discrétion...

— Est bien payée, et qu'un mot de trahison serait le dernier qui passerait par votre gorge.

— Enfin, suis-je ce matin Espagnol, Suédois, Anglais ou Batave ?

— Non, Landry, vous allez être premier ministre de France par le bout des doigts.

— Alors ma responsabilité...

— Demeure la même : condamné à être pendu, si la fraude est découverte.

— Mais, dans ce cas, Votre Éminence...

— Ah ! Mon Éminence vous sauvera de l'exécution, à moins que...

— Eh bien, monseigneur ?

— A moins que le bourreau ne soit plus prompt que moi, et je ne pourrais, en légitime action, le punir d'un si juste empressement.

— A ce compte, monsieur le cardinal...

— A ce compte, chevalier Landry, il sera bon d'opposer celui de mille pistoles que je vous ferai donner en sortant de mon hôtel.

— Me voilà prêt, monseigneur. A qui Votre Éminence écrit-elle ?

— Voyons d'abord comment j'écris par votre main ?

Et Landry traça quelques lignes parfaitement imitées de l'écriture du ministre.

— Bien, très bien ; il n'y a que des experts qui pourraient reconnaître le faux, et il entre dans mes vues que l'expertise advienne si besoin est.

— Pourquoi cela, monseigneur ?

— Aujourd'hui plus que jamais, voyez-vous, il pourrait m'importer que vous méritassiez d'être pendu.

— Éminence, c'est trop fort ; permettez que je me retire ..

— A Charenton apparemment, où je vous fais conduire comme fou si vous me résistez une minute de plus... Comprenez mieux vos intérêts, chevalier de Landry ; je vous donne quinze cents pistoles au lieu de mille.

Le faussaire officieux ne répliqua plus ; Richelieu poussa

sous sa main une feuille de papier de Hollande, puis il dicta en marchant à grands pas :

« MADAME,

« J'ai une trop haute idée de l'esprit de Votre Majesté pour lui donner une explication qu'elle a déjà reçue d'elle-même, en lui faisant apercevoir ce qu'il y avait de sérieux dans la folle mascarade de l'autre soir. Les sentiments que j'ai découverts à Votre Majesté n'étaient pas dans ce qu'il vous a plu d'appeler mon rôle ; ils sont encore, ils seront pour la vie gravés au fond de mon cœur. Que Votre Majesté daigne en entendre avec bonté l'expression ; qu'elle en accueille les preuves, et tout changera à l'instant autour d'elle : sa beauté, si tristement négligée, ses qualités infinies, si peu appréciées, prendront aux yeux du roi un aspect plein d'agrément et de charmes. La puissance, le plaisir remplaceront dans la vie de Votre Majesté le délaissement, l'abandon sans crédit, où elle languit depuis sept à huit ans.

« J'arrivai à la direction des affaires ambitieux de vous faire asseoir sur la pourpre royale aussi haut que le roi votre époux, j'aurais trouvé tant d'heur dans la félicité de Votre Majesté ! Mais les mauvais offices de mes ennemis ont devancé, madame, les marques de zèle que je voulais déposer à vos pieds ; vous commenciez déjà à me haïr, quand je m'efforçais de vous prouver que j'étais le plus dévoué de vos serviteurs. L'humanité paye toujours au malin son tribut de faiblesse : j'ai voulu laisser voir à Votre Majesté qu'une alliance avec moi pouvait lui manquer, encore qu'elle fût placée au faite des grandeurs. Je vous conjure de l'accepter, cette alliance, maintenant que vous avez appris, trop amèrement, hélas ! ce que son absence vous enlevait d'heur et de gloire... Le passé s'effacera bientôt de votre souvenance, dérobé par un nuage de délices ; le présent s'embellira chaque jour des marques d'une grandeur reconquise ; et l'avenir sera pour

vous tout étincelant de glorieuses destinées, si vous vous abandonnez, mais en pleine conviction et confiance, à celui qui seul est habile à vous offrir sans danger tout ce que vous avez droit d'attendre de vos charmes, de votre âge et de votre rang.

« Je suis, avec une tendresse respectueuse et infinie, votre très humble, très obéissant et très dévoué serviteur,

« RICHELIEU. »

Cette lettre, d'une insolence habilement calculée, fut remise à la reine par M^{me} de Chevreuse, à qui le cardinal l'avait portée lui-même. Anne et sa favorite causèrent longtemps de cet écrit, dont elles espéraient tirer le plus grand parti dans les effets de la haine que Sa Majesté portait au ministre. Elles s'abusaient l'une et l'autre : un homme aussi prudent, aussi exercé à tout prévoir que l'était Richelieu ne se laisse point enlacer, tout amoureux qu'il soit, dans une intrigue avec des femmes, sans s'être ménagé d'avance une issue pour en sortir triomphant. Anne et la duchesse jasaient encore des espérances vengeresses de Sa Majesté, quand le jeune Gaston, que Son Éminence n'avait pas aussi sûrement qu'elle le croyait éloigné de l'appartement de la reine, entra subitement et sans s'être fait annoncer.

— Il faut que je vous divertisse, belle petite sœur, dit-il en tournoyant sur le talon élevé de l'un de ses souliers, vous savez que je suis souverain grand maître de la *vauriennerie*.

— Je le sais, prince, répondit la reine en riant, et j'estime que votre couronne n'est pas usurpée.

— Oh ! mais j'ai mis un ordre si admirable dans les affaires qui touchent mon nouvel empire, que je pourrais déjà vous en montrer la carte : villes, provinces, fleuves, forêts, montagnes... et des noms, oh ! des noms...

— Monseigneur, interrompit M^{me} de Chevreuse, Sa Majesté dispense Votre Altesse de toute citation, la géo-

graphie de votre royaume imaginaire est par trop gaillarde.

— On dit pourtant, duchesse, que vous ne dédaignez pas de voyager dans ce pays, reprit le prince en cherchant du doigt sur sa lèvre supérieure une moustache encore à naître.

— Gaston, dit la reine d'un ton sévère, vous oubliez à qui et devant qui vous parlez avec une telle incontinence de langue.

— Pardon, madame, pardon, pour cela et pour la suite ! C'est que, voyez-vous, j'ai su faire un merveilleux choix de grands officiers : point de *vauriens* hypocrites, point de Richelieu : tous mes garnements en place marchent à découvert. D'abord, j'ai nommé le petit comte de Moret¹, mon frère, grand prieur. Que vous en semble ? pour un bénéficiaire ecclésiastique, le poste n'est-il pas très sortable ? L'abbé de la Rivière, galant avec abandon, ivrogne par habitude, avait des prétentions à cette haute dignité, mais j'aurais failli grandement si je n'eusse donné la préférence au fils naturel de Henri IV, enfant né dans la *vauriennerie* de ce grand roi, et qui partant avait des droits incontestables aux premiers honneurs de la mienne. La Rivière a dû se contenter de la charge de grand monacal. Quant au comte de Rochefort, il ne pouvait avoir de concurrents pour celle de chancelier ès-galanterie pratique... Ah ! j'y songe, duchesse, vous auriez peut-être voulu que je la donnasse à M. de Chalais, qui, je crois, a fait ses preuves à vos genoux ?

— De grâce, Gaston, s'écria la reine, retenez-vous un petit de tant de choses immodestes.

— Laissez-le parler, dit la duchesse en passant les doigts dans les plis de la fraise du prince : c'est encore un enfant ; il faut qu'il s'amuse.

— Un enfant, je m'aperçois bien, morbleu, que la reine ne me prend plus pour tel... Ah ! que j'ai de regret des jours où Sa Majesté, vous et moi folâtrions sur le tapis

1. Antoine de Bourbon, comte de Moret, était fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret. Il naquit en 1607.

de ce cabinet... Vraiment on perd trop à devenir raisonnable.

— A ce compte, prince, il m'est avis que vous n'avez pas encore beaucoup perdu, dit Anne d'Autriche d'un ton badin.

— Je m'en vais mériter ce compliment en vous racontant ma dernière prouesse. Avant-hier, la comédie de l'hôtel de Bourgogne m'ennuyait ; il n'y avait pas de lansquenets à la cour ; je ne savais que faire de ma soirée. Il me vient une pensée, fis-je au comte de Rochefort et à quelques gentilshommes qui m'accompagnaient, allons nous-en sur le Pont-Neuf. Quand nous fûmes là, je proposai à ces messieurs de faire, seulement pour un quart d'heure, le métier de *tire-laines*.

— Fi, monseigneur ! s'écria la duchesse, le frère du roi détrousser les passants !

— La chose parut drôle à ces messieurs.

— Je le crois, sous la main d'un prince du sang, le crime même se fait illustre.

— Le commerce n'allait pas mal : nous avions déjà volé six manteaux, quand les archers accoururent. Nous nous dispersâmes comme une volée de perdreaux : pour mon compte, je regagnai vite le Louvre. Rochefort, au lieu de me suivre, eut la bizarre idée de se jucher sur le cheval de bronze placé au milieu du pont, et qui, depuis tantôt onze années, attend que le roi mon père vienne le monter. La nuit n'était pas trop noire ; l'un des soldats aperçut le comte, et se mit en devoir de l'atteindre. Que j'aurais bien voulu voir poursuivant et poursuivi se promener de la croupe au cou du cheval et du cou à la tête ! Enfin le pied manque à Rochefort, il se laisse choir et se démet un bras. Le pauvre diable est, pour comble de disgrâce, enfermé au Châtelet... Au Châtelet mon premier gentilhomme ! la chose serait divertissante s'il n'avait le bras démis. Je viens de le visiter, il fait la plus drôle de mine ¹...

1. Historique.

— La vôtre ne serait pas plus gaie, prince, dit gravement la reine, si, faisant feinte de vous méconnaître, les archers vous eussent aussi mené en prison. Louis, comme vous savez, a l'humeur peu joviale.

— Madame, en bon lieutenant du roi mon frère, je ris pour lui et pour moi ; malheureusement ma lieutenance...

— Monseigneur, interrompit M^{me} de Chevreuse, vous n'avez pas procuration générale de Sa Majesté, et votre dire s'en va déplaire à la reine.

— A propos de procuration, je vous apprends, mesdames, que le duc de Chevreuse arrive au premier jour de Londres muni de pleins pouvoirs pour épouser ma bonne sœur Henriette au nom du prince de Galles. Ce mariage demeure décidé : le cardinal vient de l'annoncer au conseil. Nous allons revoir le comte de Carlisle et milord Riche, deux gentilshommes expérimentés de fine galanterie, qui l'année dernière firent la première demande de la princesse. On parle même d'un voyage du favori de Jacques, M. de Buckingham... Duchesse, que voilà une gentille besogne pour vos noires prunelles !

— Vraiment ! s'écria la surintendante, mon mari arrive !

— Est-ce que je vous l'apprendrais ?... Remerciez-moi donc : en telle rencontre, un avis est chose grandement opportune.

— Mon frère, dit sévèrement la reine, vous oubliez tout à fait ce qu'on doit d'égards aux dames.

— Pure plaisanterie, chère sœur, et la duchesse prend à merveille le mot pour rire. Mais je vous quitte : voici venir le carrosse de la reine, madame ma mère : il me reviendrait une prêcherie sévère, j'esquive le coup. Adieu, mesdames.

Le jeune prince baisa sans trop de façon sa royale sœur sur la joue, donna à la favorite un baiser encore plus cavalier, et sortit en riant de sa double témérité, qui n'avait pas excité une grande colère.

Marie de Médicis ne tarda pas d'entrer dans l'appartement de sa belle-fille, qu'elle venait entretenir du mariage en effet arrêté de la princesse Henriette de France avec

Charles prince royal d'Angleterre. La reine mère avait alors cinquante-deux ans ; elle était belle encore : ses yeux surtout conservaient beaucoup d'éclat. Mais de grandes passions, des passions senties à l'italienne, avaient creusé leur empreinte sur le visage de cette princesse, où la fraîcheur du jeune âge était adroitement simulée par une couche épaisse de fard. Marie de Médicis portait un petit bonnet de velours noir laissant échapper un gros crêpé de cheveux restés bruns. Sa taille, un peu épaisse, était resserrée dans le corsage d'une robe de velours noir fort échancrée par devant, et qui laissait à découvert la gorge de Sa Majesté. Deux rangs de grosses perles entouraient son cou et descendaient jusqu'à la ceinture. Les bords de la robe étaient ornés d'une double rangée de mêmes perles. Des poires d'un grand prix pendaient aux oreilles de la reine. Enfin elle portait une fraise de point d'Angleterre dentelé, qui, garnissant de ses plis redoublés tout le derrière de la tête, s'abaissait progressivement à la partie antérieure du cou de manière à découvrir la poitrine. La veuve de Henri IV sortait démasquée de son palais, bien qu'à cette époque peu de dames élevées en dignité marchassent sans avoir le visage couvert d'un masque de velours.

Les deux reines avaient vécu longtemps assez mal ensemble, par suite de la jalousie qu'Anne inspirait à Marie et de l'attachement que celle-ci vouait au cardinal de Richelieu. Mais depuis que ce ministre payait sa bienfaitrice de la plus noire ingratitude, en la tenant éloignée du conseil, une communauté de disgrâce avait réconcilié la belle-mère et la bru. C'est ainsi que le malheur rapproche ceux que divisait le partage des prospérités. La fille du Florentin François II témoignait maintenant une vive tendresse à celle de Philippe III ; elle lui montrait même une indulgence qui pouvait être portée, comme on va le voir, jusqu'à excuser de grandes faiblesses.

On avait suggéré à Louis XIII des soupçons sur les assiduités que Montmorency montrait à la reine Anne ; la sombre jalousie du monarque, exaltée jusqu'à la frénésie par l'adroit Richelieu, se préparait à sévir avec éclat,

lorsque Marie de Médicis arrêta ce transport, qui pouvait être porté à de cruelles extrémités.

« Le peu d'inclination que vous avez pour les dames, lui dit-elle un jour, vous abuse, mon fils, sur les sentiments qu'une jeunesse moins indifférente exprime à la beauté. Ce qui vous effarouche dans les empressements de M. de Montmorency auprès de la reine votre épouse n'est qu'un hommage de galanterie fort ordinaire, et que le respect dû au rang suprême ne saurait permettre d'altérer par d'impurs désirs. Anne, croyez-moi, n'est pas plus touchée qu'elle ne doit de cette courtoisie chevaleresque, commerce tout à fait sans conséquence à la cour de Madrid. Mais remémorez-vous tout ce que les rois vos aïeux doivent à la maison illustre dont le duc descend ; ayez souvenance de ce que Henri de Montmorency a fait lui-même dans le bien de votre service, tout jeune qu'il est, et vous conviendrez, que j'espère, qu'il ne serait pas séant à la reine de traiter ce seigneur avec hauteur et dédain. »

Louis XIII fit remarquer brusquement à sa mère qu'il n'appartenait point à une souveraine, jeune encore et contre qui la malice pouvait s'exercer, de se croire obligée d'acquitter les dettes de reconnaissance du roi son époux, nommément envers un général de vingt-neuf ans.

« Aussi ne le fait-elle, mon fils, qu'en paroles, en égards d'une importance bien peu digne de votre attention et inquiétude. N'ai-je pas été en même position, au temps de ma jeunesse, lorsque les serviteurs du roi mon glorieux époux, les Sully, les Duplessis-Mornay, les Lanoue, les Bassompierre, les d'Épernon, me venaient faire leur cour?... Et pour cela ma gloire ne souffrit jamais un instant de ces hommages, étrangers aux témérités de l'amour. »

Le roi secoua la tête en signe d'incrédulité, sans considérer même qu'après les dernières paroles de sa mère il comprenait l'honneur de cette princesse dans son injurieux scepticisme. « Voilà qui suffit, madame, dit-il ensuite avec un visage sombre que traversait un sourire amer ; nous aimons à nous en rapporter à votre expérience. Mais

ayez pour agréable de faire entendre à la reine qu'il est de notre volonté royale qu'elle cesse de recevoir M. de Montmorency, qui bientôt d'ailleurs aura à satisfaire au commandement que nous lui ferons touchant notre service à une grande distance de la cour. »

Le jour même de cet entretien, Marie de Médicis en fit part à sa belle-fille, et elle appuya, par une attention bienveillante, sur la défense qui l'avait terminée. Une rougeur subite monta au visage de la reine Anne ; mais la pâleur succéda promptement à ce coloris d'une puissante émotion. Marie, plus familiarisée qu'elle ne l'avait avoué à son fils avec les tendres faiblesses, ne se méprit point à cette expression de physionomie : elle y vit le reflet d'un sentiment mal déguisé, et que contrariait vivement son récit. La duchesse de Chevreuse, qui était présente, chercha toutefois à dérouter la pénétration de la Florentine : elle apporta un flacon d'eau de senteur à la jeune reine, et dit avec un soupir que trois fois depuis le matin Sa Majesté s'était trouvée fort incommodée. « Sans doute, ajouta-t-elle négligemment, cette indisposition est due à l'influence des premiers jours du printemps. » Marie de Médicis eut l'air d'accueillir cette explication officieuse ; mais elle n'en resta pas moins persuadée que la jalousie du roi pouvait, au moins pour cette fois, avoir plus de poids sur la conviction de ce prince que les indulgentes interprétations qu'elle avait essayé d'y opposer. Revenons à la visite faite par la veuve de Henri IV à sa bru, au moment où le duc d'Anjou venait de quitter cette dernière.

L'entrevue fut courte : Marie était accompagnée de M^{me} de Comballet, nièce du cardinal, et la reine régnante souffrait impatiemment la présence de cette dame, qui souvent s'était associée contre elle aux menées ténébreuses de son oncle.

En effet, le premier ministre, en calculant le jeu de certaines intrigues, voyait dans cette parente un des principaux ressorts de sa puissance. Depuis la mort de M. de Comballet, plusieurs projets sur le second mariage de sa

veuve s'étaient croisés dans la tête du cardinal ; jusqu'alors l'opportunité lui avait manqué pour s'arrêter à aucun. Maintenant, le parti qu'il prendrait serait subordonné à la personne de la reine : s'il réussissait, sa nièce perdrait soudain, comme élément politique, toute son importance ; si, au contraire, les espérances audacieuses de Richelieu étaient trompées, M^{me} de Comballet deviendrait la plus puissante ressource de cet homme d'État. Il faut dévoiler à cet égard ses projets, afin de donner une juste idée de l'immense portée de ses vues ambitieuses.

— La reine, disait-il un soir à Boisrobert depuis le départ de la déclaration, la reine répondra à mes vœux, ou bien elle restera stérile.

— Ah ! monseigneur, quelle rude tâche, dans la dernière hypothèse, va s'imposer votre surveillance !

— L'abbé, je ne suis pas en doute qu'elle ne soit bien servie.

— C'est tout au plus, néanmoins, si j'ose compter sur l'infailibilité d'un tel soin, il faut si peu de temps pour que le diable tente une femme !

— Tu ne sais pas, vieux fou, dit le cardinal en secouant le bras du bénéficiaire, tout ce que pourrait l'orgueil humilié d'un Richelieu.

— Je n'en puis être expérimenté, Votre Éminence n'a point encore rencontré d'obstacle à ses desseins.

— Et si j'en rencontrais .., comme l'a dit Horace, l'esprit gêné par la contrainte en reçoit plus de vigueur et de vivacité.

— Sublime, monseigneur.

— Écoute-moi. Si l'épouse de Louis XIII était une fois condamnée à la stérilité, ce qu'à Dieu ne plaise ! au cas que sa grâce seconde mes projets, il y aurait nécessité d'aviser à d'autres moyens pour qu'il advînt un héritier de la couronne, et mon plan est déjà formé. Tu concourrais alors à son exécution.

— Moi ! concourir...

— Écoute donc. Tu sais que je n'aime pas à laisser un projet boîteux. Convenons sur l'heure de nos faits.

— Mais, Éminence, pour faire un Dauphin il faut une reine, et je ne vois pas...

— Une femme ordinaire peut suffire, et je fais la puissante résolution d'en désigner une.

— Qui donc ?

— M^{me} de Comballet.

— Votre... nièce ! La pape, pour venir à fin de vos intentions, aurait il promis de légitimer les fils de cardinaux ?

— Insolent !

— Je voulais égayer Votre Éminence : un sourire, comme un rayon de soleil, est toujours de saison.

— Boisrobert, si tu ne deviens plus sage, je t'envoie vivre des tréteaux du Pont-Neuf.

— Grâce, monseigneur, le métier n'en vaut rien encore ; j'aime mieux jouer la comédie avec Votre Éminence, elle paye mieux ses acteurs.

— Laisse-moi donc parler sans m'interrompre. Tu aimes la bonne chère plus qu'homme du royaume, l'ivrognerie te plaît fort...

— Le mot est incongru, monseigneur, substituez-y l'ivresse.

— En ta qualité de vaurien tu prends part aux orgies de Gaston...

— Votre Éminence me perdra dans l'esprit du nonce de Sa Sainteté.

— Un jour que le prince sera en pointe de vin, propose-lui, d'abord en riant, ensuite sur le ton sérieux, d'épouser M^{me} de Comballet.

— La chose serait difficile : étant vrai que Son Altesse est sur le point de se marier avec M^{lle} de Montpensier, fille de M. de Guise.

— Il y aura bon empêchement à ce mariage.

— La raison, monseigneur ?

— Belle demande ! parce que je n'y consentirai point, surtout en ce moment. Je suis trop mécontent des petits airs cavaliers de Gaston, qui a de grandes confidences contre mes intérêts avec le colonel d'Ornano. Il faut que

le prince soit plus de mes amis pour que je lui permette de se marier, et ce que je veux te charger de lui proposer peut nous réconcilier... Mais la négociation exige de l'adresse.

— Ce n'est pas pour rien que Votre Éminence m'honore de ses bontés... Ah ! j'y songe, la princesse Marie, fille du duc de Nevers, n'a-t-elle pas aussi des prétentions à la main de Son Altesse ?

— Boisrobert, tu sais que je suis l'homme du monde le mieux informé... Apprends donc que cette jeune princesse, d'ailleurs toute charmante, a donné trop d'arrhes dans le marché pour que le prince soit pressé du désir d'en achever la conclusion.

— Quoi, vraiment !...

— Rien de plus vrai. Il est arrivé de bonne fortune à Gaston, que Marie de Mantoue a continué à son endroit les soins d'initiation dont fut chargée, l'an dernier, la De Serre. J'ai là-dessus des notions de science certaine.

— Mais, monseigneur, il me semble que la reine mère recevrait beaucoup de contentement du mariage de Monsieur avec certaine princesse de sa famille.

— Foin des projets de cette vieille reine ! nous avons eu assez de deux Médicis. De quoi va-t-elle se mêler ? Au surplus, je saurai bien donner remède à son opposition... Il ferait beau voir qu'elle eût un vouloir contraire à mes vues !... Tu exécuteras ce que je t'ai prescrit.

— Je m'y emploierai à la plus prochaine occasion.

— Non, tu attendras, pour commencer, un ordre plus précis... C'est seulement chose convenue.

— Nous pourrions encore être empêchés à déterminer Gaston en faveur de M^{me} de Comballet par un inconvénient.

— Et lequel ?

— C'est qu'on dit assez généralement par la ville que Votre Éminence, en excellent oncle...

— Eh bien ?

— Je n'ose achever, de peur que Votre Éminence ne se témoigne offensée de mon dire ; mais j'ai là certaine épigramme...

— Donne, s'écria le cardinal en saisissant le papier que Boisrobert déplaît. Puis il lut :

O vous qui célébrez les faits de Richelieu,
Pourquoi vous donner la torture
Pour savoir s'il est homme, ange, démon ou dieu ?
Sa nièce, on l'assure en tout lieu,
Vous dira quelle est sa nature.

— Va, va, Boisrobert, dit le cardinal en lui rendant le papier avec un sourire, une épigramme pèse bien peu dans une balance aussi vaste que celle de la politique. Si je tiens à plaisir que Gaston épouse ma nièce, le roi lui ordonnera de la conduire à l'autel.

— Ah ! sans doute, le roi peut ordonner qu'un mari, même quand c'est son frère, soit... Monseigneur, c'est une belle chose que le pouvoir souverain.

L'épigramme n'était pas calomnieuse ; M^{me} de Comballet, depuis son veuvage, vivait dans la plus étroite intimité avec le cardinal son oncle ; et de peur que ce commerce éprouvât aucune gêne, Son Éminence avait donné sa nièce pour dame d'honneur à la reine mère. Richelieu, libertin hypocrite, cachait bien toutefois une intrigue qui, dévoilée, eût pu nuire à l'empire qu'il conservait sur cette princesse florentine. M^{me} de Comballet, à son entrée chez Sa Majesté, fit vœu hautement d'embrasser bientôt la vie austère des religieuses carmélites : elle promit à Dieu, de manière à le faire entendre aux hommes, de ne porter ni perles, ni diamants, ni habits somptueux ; de ne point découvrir sa gorge ; de ne jamais se farder ; d'ôter même à sa chevelure ces contours gracieux qui séduisent le regard. Elle s'abstint du spectacle, des bals, des concerts, des parties de chasse, où les beautés du temps faisaient admirer leur adresse à diriger un coursier. Enfin, la dame d'honneur de Marie de Médicis parut vouée à la plus austère dévotion : Sa Majesté avait en grande vénération une femme si jeune encore et si pieuse.

Mais le soir, lorsque les voiles de la nuit, assombris

encore sous les allées du jardin, favorisaient une marche mystérieuse et furtive, M^{me} de Comballet, enveloppée d'une vaste mante, se glissait le long des murailles du palais pour gagner l'élégante dépendance qu'habitait le cardinal ; à moins que prévenue dans la journée qu'il était survenu au ministre un travail important dont il aurait à s'occuper durant la nuit, elle ne dût se dispenser de l'excursion accoutumée. Lors de ces dispenses, qui n'affligeaient pas trop la dame d'honneur, elle n'ignorait point que Son Éminence recevait la belle Marion Delorme, courtisane que Richelieu se plaisait à disputer aux plus aimables cavaliers de la cour, et qui se moquait avec eux des soupirs de l'homme sacré en dissipant les pistoles qu'il lui prodiguait. M^{me} de Comballet, loin de s'élever contre cette inconstance, savait en tirer un grand parti, car la prétendue dévote doublait, triplait même, assurait-on, la réciprocité des caprices amoureux du cher oncle. Et comme ses yeux perdaient de leur vivacité, ses lèvres et ses joues de leur fraîcheur, on parlait déjà des extases d'une dame si sainte : il n'était bruit que de ses communications intimes avec Dieu dans l'oraison. Si l'on eût canonisé les vivants, nul doute que le pape ne se fût empressé d'accorder une place dans le calendrier à la béate Comballet.

CHAPITRE IV

1625

Mariage d'Henriette de France. — Mésaventure du cardinal Barberini. — Apparition de Buckingham. — Réponse par procuration. — Foi et hommage — Un tournoi entre le Louvre et les Tuileries. — Les chevaux danseurs. — Madame la princesse. — La duchesse de Montbazou. — M^{lle} d'Hautefort. — Marie de Mantoue. — L'amour d'une reine. — Un bal donné par Richelieu. — Le père Joseph.

Cependant on avait vu arriver à Paris les comtes de Carlisle et de Holland, ambassadeurs extraordinaires de

la cour de Londres, chargés d'assister au mariage d'Henriette de France, que le duc de Chevreuse devait épouser au nom du prince de Galles. Mais quelques exigences d'étiquette élevées par le cardinal de Richelieu retardèrent et faillirent rompre la conclusion. Son Éminence, s'appuyant de sa qualité de prince de l'Église, refusait de donner la main chez lui aux envoyés de Sa Majesté Britannique, ainsi que ceux-ci l'exigeaient. Louis XIII, toujours esclave de la volonté de son principal ministre, semblait approuver ce caprice orgueilleux tout à fait étranger à la gloire du trône, lorsque le comte de Brienne, courtisan subtil et avisé, fit accepter une transaction aux deux Anglais : il obtint d'eux qu'ils croiraient à une indisposition du cardinal, lequel les recevrait au lit.

Cet empêchement ne fut pas le seul qui retarda l'union projetée.

Charles professait la religion anglicane et la cour du Louvre tenait à ce que Henriette pût satisfaire librement à Londres aux devoirs du catholicisme romain. Après de longues et inutiles conférences à ce sujet, on demeura d'accord que le pape serait supplié d'envoyer un prélat en France avec mission d'aplanir cette difficulté : Sa Sainteté fit choix du cardinal Barberini. L'arrivée de ce membre du sacré collège donna lieu à un événement singulier, qui peint bien le reste de vandalisme dont notre civilisation était encore entachée au commencement du xvii^e siècle. M. le duc d'Anjou, frère du roi, avait été envoyé à la porte Saint-Jacques au-devant du légat avec le régiment des gardes, afin d'honorer un ambassadeur du chef spirituel de la chétienté. On va voir comment cette intention fut remplie. A peine les soldats aperçurent-ils le cardinal monté sur sa mule, qu'ils se disposèrent à le piller. Vainement *Monsieur* voulut-il s'opposer à cette profanation ; les pillards coururent sus au pauvre Barberini, que par bonheur sa monture défendit mieux que les intimitations du prince. L'animal, se sentant chatouillé par les piques, se prit à se cabrer, à se ruer sur les assaillants, qu'il parvint à faire lâcher prise, tandis que Son Éminence,

désarçonnée, faisait une triste expérience de la dureté des pavés de Paris ¹.

Dans l'espace de temps qui s'était écoulé pendant ces dernières négociations, Jacques Stuart avait cessé de vivre ; le prince fiancé à la sœur de Louis XIII venait de monter sur le trône, sous le nom de Charles I^{er}. Malheureux monarque ! la destinée avait marqué son règne d'une empreinte sanglante sur la route des temps : le bandeau royal qu'il ceignait devait tomber avec sa tête sacrifiée à la fureur d'une ambition hardie.

C'était désormais au roi d'Angleterre que la fille de Henri IV allait être unie par l'hymen ; la couronne tristement prédestinée de son époux allait remplacer immédiatement les fleurs virginales épanouies sur son front, image fidèle du trésor dont elles seraient l'emblème. On préparait à la cour des réjouissances multipliées pour célébrer ce mariage illustre ; mais la mort de Jacques fit apporter de notables changements à ces préparatifs : un ballet où la reine se proposait de danser fut abandonné ; les musiques, les comédies furent supprimées du programme. Des cérémonies graves, une pompe imposante, un tournoi, de grandes chasses durent être substitués aux fêtes qui eussent signalé un plaisir trop enjoué.

Enfin le jour de la solennité était fixé ² : le canon de la Bastille et les hérauts d'armes l'avaient annoncée aux Parisiens, lorsqu'on apprit que le duc de Buckingham, favori de Charles I^{er}, venait d'arriver à l'hôtel de Chevreuse. Le roi et le cardinal, qui n'attendaient pas ce premier ministre de la Grande-Bretagne, et qui redoutaient ses intrigues auprès des calvinistes puissants, le virent avec déplaisir. Richelieu surtout devait souffrir impatiemment à la cour cet étranger, auquel une courtoisie hospitalière l'obligerait de céder le pas en toute occasion. D'ailleurs le ministre anglais, jeune, beau, magnifique, galant avec recherche, généreux avec prodigalité, allait éclipser un

1. Scrupuleusement historique.

2. 11 mai 1625.

homme d'État déjà vieux, et que l'austérité du sacerdoce forçait de renoncer à toute rivalité de magnificence. Sérieusement attristé par la venue intempestive de Buckingham, ce prélat avait le vague pressentiment qu'elle nuirait au succès de ses projets sur le cœur de la reine, qu'un fol amour-propre lui montrait déjà soumise à ses désirs brûlants, à ses vues ambitieuses. A tout événement, le cardinal se promit bien de presser le départ du brillant favori de Charles. Toutefois, il ne laissa pas de lui sourire de la manière la plus bienveillante : il le traita même avec une sorte d'affection. Nulle part cet hypocrite ne se montrait plus affable qu'auprès des gens qu'il haïssait.

D'après les ordres du principal ministre, le prévôt des marchands et le corps de la ville s'empressèrent d'aller saluer le duc de Buckingham. Le premier magistrat municipal et les échevins étaient vêtus de leurs habits de soie noire et de leur robe ; le greffier et le receveur de la ville avaient leur manteau à manches de taffetas noir. La députation marchait précédée de trente archers en casaqucs de drap rouge galonnées d'or, et portant de longues hallebardes sur le fer desquelles couraient des dessins percés à jour.

Le duc attendait le corps de ville dans la cour de l'hôtel, les lords Carlisle et Holland étaient à ses côtés. Buckingham fit monter les magistrats dans son appartement, où, après l'avoir harangué, le prévôt des marchands lui présenta, selon l'usage, quatre douzaines de flambeaux blancs, avec autant de boîtes de confitures et de dragées ; plus six douzaines de bouteilles d'un vin choisi. Le ministre répondit « qu'il adresserait ses humbles remerciements au roi de France de l'honneur qu'il lui faisait, qu'il en avertirait le roi son maître, qu'en son particulier il s'en souviendrait toute sa vie, et qu'il priait messieurs de la ville d'agréer l'expression de toute sa gratitude. » Quand la députation prit congé des trois seigneurs anglais, ils la conduisirent jusqu'à la rue et attendirent, pour rentrer, qu'elle fût montée dans ses carrosses.

Le surlendemain, les cloches de toutes les églises jetè-

rent aux vents leurs branles, mêlés de sons graves et aigus pour apprendre dès le matin aux Parisiens que l'auguste cérémonie allait s'accomplir. Pendant que des corps armés défilaient le long des quais, aux rayons d'un beau soleil qui faisait flamboyer leurs armes ; tandis que mille carrosses, venant de toutes les directions, portaient sur le parvis Notre-Dame des seigneurs magnifiquement vêtus et des dames couvertes de pierreries, la jeune fiancée, soumise à la plus singulière épreuve, était déshabillée toute nue et visitée par des matrones, en présence d'une commission de dames anglaises, afin de reconnaître si sa conformation promettait des héritiers au trône d'Angleterre. Louis XIII avait voulu que Charles I^{er} eût, dans cette circonstance, une garantie que se procuraient autrefois les rois de France, garantie qu'il regrettait de n'avoir pas exigée pour son compte ¹.

Le duc de Chevreuse, fondé de procuration du roi d'Angleterre, épousa la princesse sous le porche de l'église métropolitaine, selon l'usage des chrétiens primitifs ; le cardinal de la Rochefoucauld bénit ce simulacre d'union conjugale. Henriette avait été conduite à l'autel par le roi et *Monsieur* accompagnés des princes et princesses du sang, ainsi que de tous les autres princes, princesses, ducs et duchesses. Néanmoins le comte de Soissons, qui voyait détruire par cet hymen l'espoir qu'il avait eu d'épouser Henriette de France, sa cousine, obtint la permission de se faire représenter à la cérémonie, en qualité de grand maître de l'artillerie, par le grand prieur de Vendôme, auquel il envoya à cet effet son bâton.

Après l'office, un somptueux repas fut servi à l'évêché² ; le roi, les reines et les ambassadeurs y furent servis par

1. Froissard, en parlant de cette formalité remplie par l'ordre de Charles VI auprès d'Isabeau de Bavière, dit dans son langage naïf : « Il est d'usage, quelque dame ou fille de haut seigneur « que ce soit, qu'elle soit regardée ou avisée toute nue par les « dames, pour savoir si elle est propre et formée pour porter « enfants. »

2. L'Église de Paris était suffragante de l'archevêché de Sens.

des seigneurs. Le lendemain on se prépara pour une grande chasse, que devait suivre un souper au Louvre. Le capitaine des levrettes et le chef des oiseaux firent leurs dispositions, dès l'aube, afin que le train royal se trouvât prêt au premier commandement de Sa Majesté. Pendant ces préparatifs, une armée d'officiers de bouche, de gentilshommes hâteurs de rô, d'inspecteurs chauffe-cire, parcourait le château et mettait tout en ordre pour le festin du soir.

Avant de se mettre en chasse, Louis XIII voulut donner à ses hôtes étrangers le spectacle de deux serments de foi et hommage prêtés entre ses mains. Les vassaux étaient un seigneur de la maison de Beaufort et une dame de celle de Lesdiguières, nouvellement envoyés en possession de terres érigées en souverainetés. Le serment fut reçu au milieu de la cour du Louvre, à la place où s'élevait jadis la grosse tour suzeraine de toutes les tourelles féodales de France. Abattue sous François I^{er}, cette tour, au temps de Louis XIII, régnait encore comme une grande ombre sur les préjugés des nobles : ils s'agenouillaient devant ce fantôme de leur souvenir, entretenu par l'adroit Richelieu afin de mieux s'assurer de la soumission des grands.

Le gentilhomme vassal mit un genou en terre devant le roi ; il avait la tête nue et se présentait sans épée, sans éperons. Joignant ses mains pour les mettre dans celles du monarque, il les y laissa un moment ; puis étendant la droite sur un Évangile qu'un page tenait ouvert, il prononça à haute voix : « Je jure de servir et de défendre le roi, mon seigneur et maître, tant à la vie qu'à la mort, envers et contre tous, sans aucune réserve ; soumettant et obligeant mon honneur, ma propre vie, comme aussi tous mes biens féodaux et roturiers. » Le seigneur ayant achevé cette formule, Louis XIII le releva et le baisa sur la bouche.

La jeune et jolie dame du sang de Lesdiguières se présenta à son tour, tête nue, mais elle ne se mit point à genoux, et prononça son serment après une simple inclina-

tion. Cette belle vassale ne fut point baisée sur la bouche : sous le règne de Henri II, une duchesse s'étant refusée à rendre au roi cet hommage trop intime, le parlement intervint et déclara le serment des dames valable sans le baiser. Depuis lors, la cour dispensa le sexe de cette formalité, et Louis XIII n'était pas prince à en invoquer le rétablissement.

Le second jour des fêtes du mariage, un tournoi fut donné dans une place située entre le Louvre et les Tuileries. Elle était entourée de gradins sur lesquels étaient étendus des tapis, et que garnissaient mille beautés illustres. Un magnifique pavillon s'élevait vers le sud pour recevoir le roi, les trois reines, les princes du sang, les ministres français et étrangers. Le surplus des grands officiers de la couronne, les dames attachées à la maison de Marie de Médicis, à celle d'Anne d'Autriche, et les nobles Anglaises venues aux noces d'Henriette de France, prirent place dans deux pavillons latéraux. Ces trois petits édifices étaient ornés de riches tentures, et des milliers de banderoles aux vives couleurs flottaient au-dessus.

Quand le roi eut donné le signal, on vit s'avancer, au grave appel des clairons, quatorze chevaliers blancs contre quatorze chevaliers jaunes, qui combattirent de pied ferme et à l'estoc. Ils furent suivis de quatorze chevaliers rouges et quatorze chevaliers verts : ceux-ci combattirent à cheval à la lance, et au tronçon de la lance. Les vainqueurs furent couronnés par la reine d'Angleterre, héroïne de la fête, et reçurent de ses mains chacun une épée à poignée de vermeil, avec son baudrier de buffle brodé d'or.

Le spectacle se termina, d'une manière aussi curieuse qu'inattendue, par un ballet de chevaux d'Espagne et de coursiers de Naples, qui dansèrent au son de la trompette avec une précision merveilleuse. Des hommes n'eussent pas mieux observé la cadence. Ces animaux, instruits par un Italien nommé Lanzoni, valurent à leur instituteur une pension de cent pistoles, que lui accorda le cardinal de Richelieu. Ce ministre avait été enchanté de voir que

cet étranger savait aussi bien dresser les chevaux qu'il savait, lui, dresser les êtres raisonnables et même raisonnants.

Mais toutes ces gentilleses, toutes ces merveilles occupèrent moins les dames de la cour que le magnifique Buckingham. Elles étaient frappées de sa bonne mine, de sa galanterie chevaleresque, et les plus élevées en dignité tentèrent de faire la conquête d'un si brillant cavalier. Son choix pouvait être difficile, même en s'arrêtant aux beautés du premier rang. M^{me} la princesse, quoique déjà âgée, conservait, dans tout leur éclat, ces attraits qui jadis avaient enflammé le grand Henri d'un amour trop fameux, dont le prince de Condé avait dû en éloignant sa femme prévenir l'humiliante conséquence... La prévint-il sans retour?... Cette dame, parvenue presque au déclin de la vie, voyait encore à ses pieds une cour idolâtre : on ne se lassait point d'admirer sa blonde chevelure, ses yeux remplis de langueur et l'extrême blancheur de son teint. Mais elle se montrait d'une fierté rude et pleine d'aigreur quand on lui déplaisait : ses charmes brillaient alors comme ces glaciers de la Suisse, qui de loin vous éblouissent par le jeu délicieux des rayons du soleil et vous navrent dès qu'on s'en approche. Plus heureux que les nombreux adorateurs de M^{me} la princesse, Buckingham obtint d'elle d'aimables sourires : le glacier eût eu des feux pour lui, même s'il s'en fût approché.

Non moins belle et plus coquette, la duchesse de Montbazon occupait davantage la renommée. Un désir de plaire immodéré communiquait à toute sa personne un air libre, que sa gaieté rendait fort piquant. Il y avait dans son attitude, comme dans ses manières, un abandon qui semblait dire : *Aimez-moi*. Son front était si heureusement taillé, qu'en dépit de la mode elle le portait toujours découvert et sans ornement de cheveux. Elle possédait de belles dents, des lèvres aussi fraîches que délicatement dessinées, une gorge parfaite. Subjugués par tant d'attraits, il était naturel que cent adorateurs répondissent ensemble à la duchesse : *Je vous aime*. Aussi faisait-on courir le

bruit qu'elle encourageait beaucoup d'amants à la fois.

La jeune marquise de Guemenée, belle-fille de M^{me} de Montbazon ne lui céda point en charmes non plus qu'en faiblesses ; mais toutes deux avaient une rivale, souvent préférée, et cependant peu redoutable, dans M^{lle} d'Hautefort. Cette jeune beauté avait autant de cruauté que de charmes : ses grands yeux lançaient autour d'elle des feux qui ne chauffaient point leur propre foyer, c'était une belle statue qu'on admirait sans l'émouvoir. De nombreux soupirants s'attachaient partout à ses pas ; hélas ! ils portaient une rude chaîne : sévère à l'excès, M^{lle} d'Hautefort accueillait leur hommage d'un ton dédaigneux ou d'un air railleur qui les désespérait. Peut-être devait-elle à cette absence de tendresse l'honneur d'avoir opéré une sorte de prodige. Seule de toutes les femmes présentées à Louis XIII, elle avait attiré le regard de ce prince farouche. Assez souvent, dans les cercles, il s'approchait de cette demoiselle pour l'entretenir ; singuliers entretiens où le monarque prouvait son inclination à la plus jolie personne de la cour en lui parlant de sa chasse, de ses chiens et de ses oiseaux.

Entre les femmes qui se pressaient en bouquets éclatants aux noces de la reine d'Angleterre, on remarquait encore Marie de Mantoue ¹, rose un peu pâlie aux rayons d'un astre trop ardent ; M^{lles} de Rohan, de Vendôme, de Guise et mille autres dont les noms formeraient une trop longue liste. Toutes, ou du moins presque toutes, eurent un soupir pour le bel Anglais. Mais sa vanité ne se contenta pas du choix qu'il pouvait faire aisément d'un cœur, parmi tant de cœurs qui s'offraient à lui ; ses vœux, en planant sur ce parterre de beautés, s'arrêtèrent à celle qui les dominait toutes par son rang : Anne d'Autriche fut l'objet pour lequel se prononça trop peu mystérieusement

1. La *Biographie universelle*, qui fait naître cette princesse vers 1612, commet évidemment une faute. On lit dans les mémoires du temps qu'elle avait près de trente-sept ans quand Cinq-Mars lui adressa ses vœux en 1637 ou 1638.

l'audacieux Buckingham. Au doux parler que ces dames faisaient entendre à cet étranger, aux agaceries qu'elles hasardaient dans le dessein de le captiver, on croyait voir un sérail empressé de plaire au chef des croyants, et la fille de Philippe III s'étant mêlée aux odalisques ne dut pas être surprise qu'on lui jetât le mouchoir.

La duchesse de Chevreuse devina promptement l'amour ambitieux du ministre, et l'impression fort vive qu'il produisait sur la reine. Cette favorite était habituée à lire dans les penchans de sa maîtresse : elle savait, en comptant les battemens de son cœur, mesurer le degré d'émotion qu'elle éprouvait, et jugeait d'avance avec précision des progrès qu'un sentiment ferait chez Sa Majesté. La duchesse vit donc clairement que Buckingham, tout audacieux qu'il était, élevait ses vues peu au-dessus du point où les condescendances d'Anne d'Autriche pourraient s'arrêter. Et ce terme mobile de la vertu d'une femme, personne ne savait mieux que la duchesse qu'un amant bien épris le repousse, hélas ! à son gré.

Mais la favorite n'avait pas moins de coquetterie que de pénétration : le charmant Buckingham l'enlaçait aussi de ses séductions, et personne autant qu'elle ne pouvait se flatter de le captiver. Depuis longtemps on ne la citait plus parmi les femmes les plus belles de la cour ; il demeurerait entendu qu'elle possédait une beauté hors ligne. M^{me} de Chevreuse se prêtait de bonne grâce à cette sorte de déification de ses charmes ; mais renoncer à l'exercice de leur pouvoir eût été par trop divin, et la duchesse rentra humainement au concours pour disputer aux mortelles le cœur du ministre anglais. Le cœur n'est pas bien dit : l'aimable confidente d'Anne d'Autriche avait les passions vives, mais nullement pénétrantes ; son amour faisait peu de progrès en profondeur, beaucoup en superficie. Tranchons le mot, elle obéissait à l'ambition du plaisir. Les dames ainsi ambitieuses manquent rarement le but qu'elles se proposent, lorsqu'elles ont de la beauté. Buckingham habitait l'hôtel de Chevreuse ; il voyait à toute heure la duchesse ; le duc, à qui le favori de Charles I^{er}

promettait l'ordre de la Jarretière, songeait beaucoup plus aux honneurs de cette brillante chevalerie qu'à l'honneur conjugal de sa maison ; M^{me} de Chevreuse compta une conquête de plus, si toutefois elle s'occupait encore du chiffre de ses adorateurs.

Après les exigences du plaisir, venait, dans les affections de la surintendante, le goût passionné de l'intrigue ; et déjà, lors du mariage d'Henriette, le tour de l'intrigue était arrivé. L'amour entendu à la manière de M^{me} de Chevreuse, met le temps à profit avec une grande habileté. Or, maintenant, rien ne flattait plus l'imagination de l'illustre intrigante, que l'espoir d'amener la reine à prêter l'oreille aux galanteries de Buckingham. Il y avait peu d'efforts à faire pour y réussir : une flamme subite courait dans les veines de cette princesse. Elle était livrée à cet entraînement de passion, à ces paroxysmes de délire qui caractérisent l'amour castillan. La jalousie ombrageuse de Louis XIII, les opinions malignes du monde, l'envie envenimée d'une rivalité déçue dans ses espérances, tout allait devenir indifférent à la reine. L'image de Buckingham effaçait en elle tout sentiment de crainte ; encore quelques jours, et la fille de Philippe III se laissait peut-être aller, corps et âme, à ce penchant qui l'entraînait en l'étourdissant.

Cette effervescence de pensées, disons plus, ce désordre de sens fut péniblement réprimé pendant une fête magnifique donnée par le cardinal de Richelieu à la nouvelle épouse de Charles I^{er} et aux hommes d'État qui devaient la conduire en Angleterre. Buckingham, que la mâle beauté de son visage, ses grands yeux noirs, ses cheveux bruns, surtout sa taille haute et l'admirable proportion de ses formes rendaient déjà si séduisant, parut à cette fête avec un costume d'une telle richesse que toute la magnificence des courtisans de Louis XIII fut à l'instant éclipsée. Le duc portait un habit de satin gris de lin, brodé de perles : cette broderie, disposée par bandes, n'offrait pas un point qui ne valût vingt écus. Chacun des boutons, faits de grosses perles, pouvait être évalué à cent pistoles.

Sur l'épaule gauche du premier ministre anglais, flottait un flocon d'aiguilletes, également brodé de perles, et dont les ferrets étaient aussi formés par un décroissement bien ménagé de ces précieux bijoux. Une chaîne de même nature et d'une grande valeur entourait six fois le cou du favori de Charles ; chacun de ses contours venait, en s'arrondissant, tomber avec grâce sur la poitrine, pour mieux faire ressortir, à travers une mate blancheur, l'éclat d'un ordre de Saint-Georges valant plus de huit cent mille écus. Le chapeau de Buckingham, que surmontait un bouquet de plumes de héron, était légèrement relevé sur le côté par cinq diamants d'une excessive grosseur, qui étincelaient entre des touffes de chevelure noire. Deux grosses perles pendaient aux oreilles du magnifique seigneur. Sur sa cape de velours vert tendre, d'autres myriades de perles circulaient en dessins remplis de goût et éclairés çà et là par les brillants qu'une main habile y avait mêlés. En un mot, jamais parure de gentilhomme, et peut-être de souverain, ne s'était élevée à la valeur de celle du fastueux Buckingham : quatre millions de notre monnaie ne l'eussent pas payée. On apprit sans étonnement que ce ministre, plus puissant que son maître lui-même, avait trouvé tout simple d'emprunter une partie des joyaux de la couronne pour satisfaire ses caprices, et que, contre le vœu des lois du royaume, il avait fait passer les mers à ces trésors de l'État.

Le duc s'était fait un peu attendre, afin que toute la cour l'eût devancé chez le cardinal ; son entrée produisit un effet prodigieux. A l'aspect de tant de richesses, que faisaient valoir une grâce exquise, une aisance toute charmante, les dames frémissaient d'émotion : leur sein hâlait et que trahissait sa nudité d'étiquette, repoussait, par des battements précipités, les pierreries qui l'ornaient : on eût dit que le cœur de ces beautés vivement impressionnées voulait briser son enveloppe de satin pour s'élancer vers l'enchanteur. M^{me} de Chevreuse, seule peut-être, M^{me} de Chevreuse qui connaissait bien ce que tout ce prestige cachait de réalité, demeurait calme observatrice

au milieu de cette foule enivrée ; heureux retour de sang-froid d'une passion satisfaite, qui tempéra le transport d'Anne d'Autriche quand trop d'imprudencé allait la perdre.

Au fond de la salle où l'on dansait, deux escarboucles, plus lumineuses encore que les pierreries de Buckingham, s'attachaient, étincelles mobiles, à tous les mouvements de la reine : c'étaient les yeux du cardinal. La favorite en prévint sa souveraine ; mais cet avis arrivait tard. Le duc avait figuré dans plusieurs quadrilles avec Sa Majesté, et l'on connaît le pouvoir de la danse sur une âme déjà troublée. Depuis le commencement du bal, Richelieu épiait tous les mouvements du couple dansant. Or, ces passes où les regards se rencontrent, cet enchaînement de doigts où la chaleur se communique, ce rapprochement du corps qui fait circuler une sorte d'électricité avec le sang ; en un mot, tout cet abandon du plaisir, déjà si remarquable quand le plaisir n'est qu'une récréation, prend un caractère bien autrement expressif lorsque l'amour est de la partie. Anne d'Autriche, enivrée, éperdue, avait plus d'une fois, par un entraînement invincible, pressé le bras de son danseur en tourbillonnant avec lui ; plus d'une fois ses jolis doigts, souples interprètes d'un sentiment trop tendre, s'étaient enlacés à ceux du bel Anglais, et cette chaîne vivante avait tardé de se rompre à la fin de chaque figure. Que d'indices convaincants pour un observateur aussi exercé que le cardinal ministre ! A des signes si imprudents de la part de la reine, d'une témérité si affectée de la part du présomptueux Buckingham, Son Eminence ne pouvait douter de l'intelligence qui régnait entre le duc et l'épouse de Louis XIII ; intelligence qui, dans l'état de délaissement où se trouvait cette princesse, pouvait être portée au premier moment jusqu'à la plus étroite intimité. Comment donner une juste idée de la fureur que cette découverte alluma dans le sein de Richelieu ? Une inclination brûlante trompée, trahie, une jalousie aigrie de tout ce que pouvait y ajouter de fiel la certitude d'avoir été joué ; enfin, la perspective d'un rejeton étranger jail-

lissant de la monarchie française ; tels étaient les terribles éléments de colère qui se combinaient dans le cœur du cardinal. Vingt fois il fut tenté d'arracher le roi de la salle où ce prince imprégnait un lansquenet de sa mélancolie habituelle : il voulait l'amener par le bras au milieu des danseurs et réveiller sa bile corrosive en lui montrant la reine languissamment penchée dans les bras de Buckingham. Le ministre se rendit cependant maître de ce transport, arrêté par la crainte d'un scandale éclatant, dont tout l'odieux retomberait sur Louis XIII. Mais depuis longtemps un valet à cheval galopait vers le couvent du père *Joseph*, conseiller du cardinal dans les circonstances orageuses, et que Son Éminence appelait à l'instant auprès de lui.

Dans l'intervalle du départ de l'express à l'arrivée du moine, le favori de Charles I^{er}, qui voyait tout à travers le prisme d'une passion encouragée, vint complimenter Richelieu sur la délicieuse ordonnance de sa fête. Soudain la physionomie du dominateur de la France, tout à l'heure si sombre, si contractée, prit l'expression d'une bienveillance expansive ; le sourire y accourut. Il remercia le ministre anglais, l'appela son cher collègue, lui serra la main, puis il ajouta qu'il était enchanté d'avoir rencontré avec quelque bonheur les goûts d'un hôte si digne des honneurs qu'il s'efforçait de lui rendre. Son Éminence complimentait encore, quand un page, qui lui parla à l'oreille, l'avertit que le père *Joseph* l'attendait dans son cabinet. Cet avis n'altéra nullement l'affabilité du cardinal : plus aimable, plus prévenant encore, il poursuivit, en reprenant la main du ministre anglais : « Retournez, mon cher collègue, au milieu de ces beautés, dont le regard semble me reprocher de vous retenir trop longtemps. » Et le fourbe s'éloigna en prodiguant des signes affectueux à l'homme qu'il eût volontiers poignardé.

Vous avez vu quelquefois, durant une douce matinée de juillet, un beau soleil répandre sur la nature sa chaleur vivifiante, sa lumière encore exempte des rayons qui dessèchent ; l'âme est réjouie par le sourire du grand astre ;

les oiseaux gazouillent leur reconnaissance ; la fleur se hâte d'entr'ouvrir son sein pour y recevoir l'influence bienfaitrice. Tout à coup les rayons s'éteignent, le ciel s'obscurcit, l'âme s'attriste, les oiseaux se taisent, la fleur tremble sur sa tige fragile, la nature paraît s'envelopper d'un crêpe, un bruit sourd mugit au loin. C'est la tempête, qui, par une brusque transition, succède au temps serein... Tel fut Richelieu : à peine avait-il quitté le duc, qu'un sombre nuage enveloppa ses traits ; son sourcil s'abaissa sur l'orbite où roulait son œil enflammé ; une grimace convulsive remplaça, sur ses lèvres, le simulacre de riante expression qui venait d'y passer ; un bruyant soupir s'échappa de son sein au moment où il se laissait tomber dans le vaste fauteuil placé près de son bureau.

A l'autre extrémité du cabinet, se tient, debout et silencieux, un religieux d'une taille moyenne : c'est le père Joseph ; il porte la robe grossière des franciscains ; son corps est ceint d'une corde ; ses pieds, souillés de boue, ne sont qu'à demi couverts par des sandales de peau crue. Cet homme a les traits âprement dessinés, le teint olivâtre, l'œil creux, la barbe noire et fournie. Un solitaire de la Thébaïde semblerait moins éloigné que lui des sensualités de la vie mondaine. Cependant, il se cache sous ces dehors austères plus d'ambition que n'en couvre communément le manteau des rois. Le conseiller de Richelieu sourit de pitié à l'idée de la pourpre romaine qui lui est promise : il médite la conquête d'une puissance plus vaste. La nuit, durant de bilieuses insomnies, l'imagination de ce moine, écartant les murs humides de l'humble cellule, prend possession de la moitié du monde : il lui faut l'empire de la chrétienté.

Déjà, nouveau Pierre l'Ermite, Joseph sut concevoir et presque réaliser une autre croisade. En Italie, en Espagne, des princes pieux s'émurent à sa voix, qu'ils croyaient inspirée. Des populations en armes s'ébranlèrent pour le suivre au centre de l'empire ottoman. Le duc de Nevers et de Mantoue, généralissime des croisés du ^{xvii}^e siècle, réunissait cinquante mille hommes, que devaient secon-

der les Valaques, les Moldaves, et d'autres peuples écrasés sous le poids du croissant. Enfin, dans le plan du père du Tremblay, les Allemands et les Polonais devaient attaquer le sultan par terre, tandis que les Espagnols, les Italiens et les Français auraient fait une descente en Morée. Louis XIII, prince facile à persuader, croyait déjà voir le Grand Seigneur amené en triomphe sur la place Royale. Mais Richelieu pensait, avec raison, que le temps des invasions sacrées était passé : il savait que les chaînes politiques se composaient dès lors d'autres chaînons que les croyances religieuses, et que, dans la nécessité déjà sentie par lui de former des familles européennes, c'était un triste argument diplomatique que « le baptême ou la mort ». Le ministre flatta la rêverie du père Joseph tant qu'il eut besoin des services de ce fanatique, dont il employait adroitement l'influence dans les cours qu'il parcourait pour grossir sa croisade. Mais aussitôt que cet agent cessa d'être utile au cardinal, celui-ci retira son assistance aux croisés ; plus tard, ils se séparèrent, ennuyés d'attendre en vain les subsides que Richelieu avait promis, et qu'il était bien déterminé à ne point accorder.

Son Éminence s'attacha alors étroitement le père Joseph, dont les lumières et l'expérience pouvaient être d'un grand secours à sa politique sinieuse. Sombre, inflexible, sans entrailles, comme tous les dévots, ce capucin marchait à son but sans avoir égard aux considérations que pèsent ordinairement les hommes sages : il écrasait tout sur sa route afin d'arriver plus vite et plus sûrement. Aussi le cardinal l'employait-il surtout dans les circonstances extrêmes : il fallait plaindre le gentilhomme qui voyait intervenir l'*Eminence grise*¹ entre le ministre et lui ; c'était une preuve qu'il avait eu le malheur de déplaire, et ce conseiller terrible croyait rarement à l'innocence.

Cependant, tout en paraissant dévoué au principal ministre, Joseph le détestait. Toujours confiant dans cer-

1. Nom donné à la cour au père Joseph depuis qu'on parlait de l'élever au cardinalat.

taines révélations, rêves ardents de son fanatisme, ce moine ne pouvait pardonner à Richelieu d'avoir paralysé sa croisade. Sous son front sillonné s'élaborait la pensée de renverser cet homme d'État : il se croyait assez grand, assez fort pour le remplacer. Mais, doué d'une constance infatigable, il était résolu d'attendre que le colosse fût ébranlé par une longue suite d'années et d'exactions. « Alors, disait-il dans la solitude de ses nuits, le pouvoir tombe naturellement dans mes mains ; alors, maître de la plus brave nation de la terre, j'arme le fils du huguenot Henri IV d'une croix qui sous sa main devient le sceptre du monde. Je renverse en passant ce prétendu saint siège, où le lévite suprême s'endort dans le faste et l'oisiveté ; et, la tiare en tête, l'épée du croisé au poing, j'achève d'exterminer l'hérésie... La religion, ou plutôt son chef, règne enfin comme il doit régner, sans rivalité terrestre, sans obstacle, sans partage. »

Tel est l'homme que nous avons laissé debout dans le cabinet du cardinal-ministre, se rendant avec soumission à l'ordre de Son Éminence en attendant l'empire du monde. Richelieu n'est pas dupe de ce fourbe, à chaque instant trahi par son regard farouche, et par la rébellion de ses rudes penchants. Le fin politique devine l'effort que Joseph fait sur lui même pour se plier au joug ; il le redoute, il l'observe sans cesse.

Richelieu avait à peine vu ce conseiller enfroqué, tant son agitation était vive et profonde ; il réfléchissait depuis un quart d'heure, la tête appuyée sur ses deux mains, lorsque le capucin, las d'attendre que l'Éminence rêveuse lui adressât la parole, se décida à parler le premier.

— Je suis là, dit-il d'un accent creux et traînant... Je satisfais au commandement que vous m'avez fait.

— Ah ! c'est vous, père Joseph, approchez ; de nouveaux ennemis se déclarent, et le péril est tout évident.

— Je le vois bien, puisque vous m'avez mandé... Votre Éminence fait état de moi comme les marins de l'ancre de miséricorde, pendant la tempête... J'écoute, monseigneur... Mais hâtez ce que vous avez à déduire ; cette folle musi-

que, qui parvient jusqu'à mon oreille, ces parfums du monde, dont votre simarre même est imprégnée, me fatiguent et me suffoquent. De quoi s'agit-il ?

— Vous avez entendu parler de l'arrivée de Buckingham ?

— Oui ; et j'avais vu à Londres ce papillon aux brillantes couleurs, qui, dans la carrière politique, voltige à la surface des affaires et croit y laisser des traces... Homme dépourvu de génie, et tout à fait sans danger pour vous.

— Vous vous trompez, Joseph ; mon repos est mis en compromis par le duc, depuis son arrivée à Paris. Il faut que vous m'aidiez à l'en chasser promptement.

— Je suis prêt à mettre toute pierre en œuvre pour combattre votre adversaire ; mais encore faudrait-il savoir comment et sur quel point il vous attaque.

— Qu'importe la nature de ses mauvais offices, qu'il vous suffise de savoir qu'on y mettra fin en l'éloignant. Il faudrait donc agir de telle sorte, en Angleterre, que Buckingham pût tenir à nécessité de hâter son départ. Ceci doit peu vous embarrasser, père Joseph : c'est un gentil joujou que je donne à votre adresse diplomatique.

— En vérité, monsieur le cardinal, je pourrais me lasser de seconder vos projets, car je ne suis pas si ignorant que je ne sache que vous avez mes intentions en défiance. Mais il m'est donné, grâce à Dieu, de me mettre au dessus de ces misérables amorces de la vanité qu'on nomme des égards. Toutefois, mon dévouement se fatigue à marcher dans l'ombre ; et si ma pénétration ne devinait le plus souvent ce que vous me cachez, il y a longtemps que j'aurais cédé au contre-cœur que j'ai de vous servir ainsi.

— Père Joseph, ce ton...

— Éminence, je ne taille point du courtisan. Revenons à vos projets, dont au surplus j'entrevois le motif...

— Vous l'entrevoyez ? dit le cardinal avec surprise.

— Le ciel permet que la vie mondaine vienne se réfléchir sur les murs de nos cloîtres, pour exciter notre compassion et réclamer nos prières ; Buckingham se met hors du respect qu'il doit à la reine au point d'élever jusqu'à elle son impure convoitise, et ..

— Et la gloire du roi défend que ce téméraire puisse venir à la fin de ses intentions.

— Sans doute, reprit Joseph avec un singulier sourire, la gloire du roi, que Votre Éminence a la plus grande passion de conserver sans tache...

Ici le regard de vautour du cardinal s'attacha au moine, comme pour pénétrer jusqu'à sa véritable pensée à travers l'évidente ironie qui la voilait...

— Qu'imaginez-vous, père Joseph ? poursuivit le ministre en déplaçant un peu le sujet de l'entretien.

— Repousser le duc en Angleterre me paraît chose facile. En se donnant de grands mouvements pour ouvrir à Londres des intelligences, en semant à propos quelques milliers de pistoles, j'ai la pensée qu'on trouvera le moyen d'inquiéter les parlementaires sur un prétendu danger de leur chère réformation, et les criailleries des communes feront tomber l'inexpérimenté Charles dans des frayeurs telles, qu'il ne manquera pas de rappeler son ministre pour calmer une alarme si chaude. Mais avec quelque activité qu'on agisse, le résultat ne saurait être précisément immédiat, et Lucifer marche vite à son but... Tenez, monseigneur, il faut que je vous le dise, cette affaire est besogne peu faite pour moi ; elle rentre plutôt dans les attributions de Lafeymas. Une négociation dénoue lentement l'intrigue ; c'est avec le poignard qu'il convient de la trancher, et Votre Éminence sait que celui de M. de Lafeymas est acéré.

— Ah ! que me proposez-vous, Joseph ?...

— Ce que Dieu m'inspire, répondit le moine en se croisant les bras sur la poitrine : tous les moyens sont légitimes s'ils tendent à sa gloire, et l'on doit rendre combat aux hérétiques.

— La politique exige plus de ménagements. Partez cette nuit même pour Londres, un crédit illimité vous sera ouvert dans cette ville, ne vous faites faute de semer l'or, et que devant quinze jours Buckingham soit rappelé par son souverain.

— Il le sera, monseigneur, dit froidement le capucin. Puis il s'inclina et sortit.

Quand Richelieu rentra dans l'assemblée, le superbe Anglais y excitait de nouveaux transports d'admiration. Les perles innombrables qui couvraient son habit, trop peu solidement fixées, soit par négligence, soit à dessein, s'étaient en grande partie détachées, et les salons en étaient jonchés... Aussitôt qu'on retrouvait ces perles, on se hâtait de les rapporter à M. de Buckingham ; mais celui-ci, sans s'occuper de leur prix, suppliait en souriant celui ou celle qui les lui présentait de vouloir bien les garder, en ajoutant qu'il était enchanté que l'heureuse maladresse de son tailleur lui permit d'offrir ces bagatelles à une cour qui le comblait de bontés. Le favori de Charles avait semé de la sorte cent mille écus sur les parquets du cardinal. Cette folle générosité acheva de faire évanouir ce qu'il restait de prudence et de raison à la reine : elle complimenta le duc en termes qui ne lui laissèrent aucun doute sur le succès de son amour ; il jugea qu'il pouvait tout oser.

CHAPITRE V

1625

Paroxysme. — L'aveu. — M. de Lafeymas. — Les raffinés. — L'embuscade. — Le roué anglais. — Le souterrain. — Le faux père Anselme. — Un duel près du confessionnal. — Pauvres nonnes ! — Un cadavre dans le lieu saint. — Une duchesse en jardinier. — La reine et le cardinal.

Anne d'Autriche, s'éloignant à regret de la fête du cardinal, retournait au Louvre dans son vaste carrosse, où le soleil levant éclairait les traits altérés de Sa Majesté. Le citadin matineux reconnut l'équipage de la reine, non seulement au riche harnachement de quatre chevaux anda-

lous, présent de Philippe IV, mais aux sculptures dorées qui se contournaient ambitieusement autour des larges ouvertures du carrosse, fermées en ce moment par des glaces de Venise. M^{me} de Chevreuse avait péniblement arraché sa souveraine des derniers groupes de danseurs, où Buckingham la retenait captive, comme l'aimant retient le fer.

Depuis longtemps Louis XIII et Marie de Médicis avaient quitté les salons ; mais l'étiquette était loin alors d'occuper la reine Anne : l'amour, même couronné, oublie aisément sa dignité ; il descend volontiers dans la foule, il se ferait peuple pour s'enivrer du murmure d'un soupir, pour frémir délicieusement de l'étreinte d'une main. Tant que les musiciens auraient tiré de leurs instruments quelques sons disputés au sommeil, tant qu'un seul flambeau de cire blanche eût jeté sa lueur pâissante à travers les feux du jour croissant, l'illustre Espagnole se serait mêlée aux quadrilles persistants qui prolongeaient les plaisirs de la nuit. Richelieu veillait aussi : son œil épiait sans relâche tous les mouvements de la reine ; il s'efforçait de deviner, à la moindre agitation de ses lèvres desséchées par un souffle brûlant, le sens des paroles confidentielles qu'elle paraissait faire entendre au ministre anglais. La favorite, malgré son empire sur l'esprit du cardinal, n'avait pu le distraire de cette attentive observation. Elle lisait sur son visage l'expression d'une jalouse fureur, que déguisait assez mal le sourire fallacieux de Son Éminence. Il était difficile en effet de ne pas partager les soupçons du jaloux observateur. Le dérangement qu'apportent dans la parure des dames les froissements d'une fête tumultueuse ne suffisait pas pour expliquer le désordre de la reine ; au mouvement de son sein, au langage mélancolique de ses yeux humides, à l'abandon de toute sa personne, on pouvait reconnaître les traces de cette agitation puissante que le cœur a cessé de combattre et dont il désire avec ardeur le triomphe. La duchesse, frappée de ces signes d'une passion que tout le monde allait découvrir, s'approcha de l'épouse de Louis XIII, et faisant vibrer une corde bien

sensible de ce naturel ému, la coquetterie, elle lui déclara qu'il était impossible qu'elle restât plus longtemps au bal, sa toilette étant tout à fait flétrie, et les charmes de Sa Majesté éprouvant une altération que le grand jour allait rendre fort disgracieuse. Il n'en fallut pas davantage : cinq minutes après cet avis, Anne d'Autriche, accompagnée de sa favorite, traversait, au grand trot, de son attelage espagnol, l'espace, encore coupé de halliers, de prairies et de terres labourées, qui séparait le Luxembourg du palais de nos rois.

— Ne me quittez pas, Marie, dit la reine à la duchesse quand elles furent au Louvre ; je vous prie, sur tous les plaisirs que vous me pourriez faire, de rester en ce moment près de moi ; j'ai besoin d'avoir à mes côtés quelqu'un que j'aime. Je ne dormirai pas, oh ! non, je ne saurais dormir... Cette foule mobile... ces mille lumières... les sons de cette musique qui pénètre au cœur... tout cela presse le cours du sang... Je me sens brûler.

— Ah ! madame, répondit la surintendante d'un petit ton boudeur, comment ai-je mérité la singulière disgrâce de cette réserve ? pourquoi me fermez-vous ce trésor de confiance où j'étais si fière de puiser ? Votre Majesté serait-elle si cruelle que d'avoir des secrets pour sa Marie ?... J'en mourrais, chère souveraine, j'en mourrais.

Et quelques larmes tombèrent des yeux de la duchesse.

— Tu pleures, chère amie ? que je suis malheureuse de t'avoir affligée !... va, personne au monde ne peut m'être moins suspect que toi en la matière qui m'occupe. Je t'ouvrirai ce cœur qui se met hors du chemin de la vertu ; ta particulière amitié me conseillera, elle me prêtera bonne assistance pour rentrer dans la droite route... car je m'en écarte, Marie, je m'en écarte beaucoup.

Puis, cédant à un désir d'épanchement irrésistible, se laissant aller au besoin impérieux de caresser un être aimé, Anne se prit à embrasser sa favorite en la serrant avec force contre son sein. Elle couvrit de baisers ses bras, ses épaules, sa gorge, qu'elle inondait de pleurs brûlants.

— Que Votre Majesté se mette au lit, dit la favorite attendrie du martyre qu'elle voyait errer parmi des fantômes d'adoucissement ; sur le point que son âme est tant émue, elle a besoin de repos ; je vais passer quelques heures à ses côtés, là, sur ce fauteuil.

— Non, non, Marie, c'est trop loin... je n'oserais à cette distance me découvrir sur ce que tu veux savoir... car il ne s'y rencontre pas un mot, une intention qui soit recommandable... Et d'ailleurs les princes sont-ils jamais seuls?... Le roi, cet homme qui n'a de pensées que pour la jalousie, qui ne trouve de plaisir qu'à me faire jeter des larmes, ne prête-t-il pas des oreilles à toutes les murailles de ce palais?... l'odieux cardinal laisse-t-il d'envoyer ses espions jusqu'aux portes de ma chambre?... Tu vas reposer près de moi, je te l'ordonne, je l'exige... Ne manque pas de fermer ces volets, étends sur ma couche cet épais rideau ; je veux me tenir en garde du moindre rayon de lumière, je ne dois pas rougir, même à tes yeux.

— Je m'en vais appeler une des femmes de Votre Majesté.

— Pourquoi faire, duchesse ? j'aurais à cette heure un déplaisir singulier à voir introduire ici un de ces visages glacés d'étiquette. Je suis fatiguée de la sorte dont ces gens me respectent. Voudrez-vous pas pour aujourd'hui me déshabiller ?

— Ce sera pour moi une allégresse grande, mais je suis mal adextre à me dépouiller de mes propres habits.

— Eh bien, je t'aiderai, Marie.

— Je ne saurais le souffrir.

— Enfant ! suis-je pas plutôt ton amie que ta souveraine?... Allons, commence, je t'imiterai après t'avoir vu faire.

M^{me} de Chevreuse, femme de chambre en effet assez maladroite, fut longue dans l'exercice inaccoutumé du devoir que la reine imposait à son amitié ; elle vint cependant à bout avec le temps, de débarrasser Sa Majesté de sa riche collection d'atours qui composait sa parure. Anne se montra, comme on le pense bien, encore plus inhabile,

et ce ne fut pas sans déchirer quelques dentelles, sans casser quelques lacets, qu'elle acheva sa tâche.

— Que tu es belle, Marie ! dit la reine quand elle eût écarté presque tous les vêtements de la duchesse... En vérité, je prends un plaisir extrême à voir tes formes parfaites et je partagerais presque les tendresses qu'elles inspirent.

— Votre Majesté n'a rien à m'envier, répondit la favorite ; mais à quoi bon recevoir tant d'orgueil de quelques perfections, mieux vaut savoir en être heureuse.

La petite-fille de Charles-Quint et la descendante des ducs de Rohan avaient jeté sur elles la même couverture : Anne se pressait auprès de son amie, elle la brûlait du contact de toute sa personne. Ce fut dans cette situation qu'elle lui avoua, sans le moindre détour, tout ce que le duc de Buckingham lui inspirait de tendresse, tandis que son cœur, bondissant contre celui de la duchesse, y portait l'orageuse conviction de ce récit.

M^{me} de Chevreuse consola de son mieux Sa Majesté, mais elle ne l'aida point à rentrer dans la droite route, se plaisant bien plutôt à semer de fleurs le sentier défendu où elle songeait à l'entraîner. Peu soucieuse des principes de la sagesse, passionnée à l'excès et ne trouvant rien de plus doux que le bruit de ses faiblesses, la surintendante acheva d'enivrer la reine par le tableau des voluptueux égarements de l'amour. Enfin, après un long entretien, Anne s'endormit dans les bras de sa favorite. Et les rêves trop vainement agités de Sa Majesté arrachèrent à la duchesse une larme de pitié, et cette exclamation s'échappa de son âme indignée : « Louis XIII, fantôme d'homme, était-ce donc pour un tel martyre qu'elle avait été unie à toi !... »

Pendant que, sous les rideaux de sa couche, Anne d'Autriche ouvrait son cœur à sa dangereuse confidente, le père Joseph, couvert d'un habit de cavalier, courait en poste sur la route de Londres afin de prévenir les suites de l'inclination pécheresse de la reine. Dans le même but et pour agir immédiatement, le cardinal avait fait appeler

Lafeymas, cet instrument tour à tour subtil et cruel de sa volonté.

— Vous connaissez M. de Buckingham ? lui dit-il.

— Qui ? ce paon au beau plumage venu d'Angleterre pour faire la chattemite autour des dames de la cour ?

— Lui-même. J'ai à vous faire des commandements à son endroit.

— Merci, monseigneur, je ne serais pas fâché de voir si ma dague arriverait au cœur de ce muguet aussi vite qu'il fait pénétrer les traits de l'amour dans celui de nos belles.

— Quittez, monsieur, ce ton de coupe-jarret.

— Je me suis fait un langage propre à mes fonctions quand j'agis dans les affaires de Votre Éminence... J'ai lu l'histoire, et je m'assure que le seigneur Tristan, prévôt du palais de Louis XI, ne parlait pas à la manière des femmelettes.

— Monsieur de Lafeymas, je n'admets que la moitié de la comparaison.

— A votre aise, monseigneur... Au demeurant, que dois-je faire dans cette rencontre touchant le favori de Charles I^{er} ?

— Rien encore de déterminé ; mais je me confie à vous pour observer toutes ses démarches, compter adextrement tous ses pas, surtout aux approches du Louvre et du Val-de-Grâce.

— J'entends... Ce n'est donc pas chose dépourvue de raison que de donner créance au bruit qui court, savoir que cet Anglais fait mine de flairer les charmes de la reine ?

— A ne vous rien celer, je crois qu'il en a formé la pensée. Tant que ce galant ne pourra voir Anne qu'en public, nous tiendrons son amour en bride ; mais s'il se prend à muguer Sa Majesté, qu'il se trouve partout empêché par votre surveillance ; vous savez mieux qu'homme de France tendre un guet-apens, et si Buckingham touchait au point de venir à fin de ses intentions... vous m'avez compris, monsieur de Lafeymas ? Ceci toutefois n'est entendu que pour un cas extrême. Dieu ne permet le sacri-

fice de sa créature, ajouta le cardinal en levant les yeux au ciel, que pour l'accomplissement de ses saintes lois.

— Ainsi soit-il !... Et vienne l'intendance de Champagne que Votre Éminence m'a promise à la première action marquante

— Elle est vôtre si la mission que je remets à votre adresse et expérience apporte le fruit que nous en attendons.

— Il faut que je l'avoue, monseigneur, voilà une intendance fort singulièrement hypothéquée.

— On voit tous les jours des emplois obtenus par des vertus qui se sacrifient, il arrivera de bonne fortune d'en voir au moins un obtenu pour une vertu conservée.

Lafeymas avait à ses ordres une troupe digne de lui et qui se composait de gens qu'il est utile de dépeindre. On voyait circuler au Louvre des gentilshommes de noblesse douteuse portant un manteau de velours richement brodé, qu'ils ramenaient fièrement sur un pourpoint de taffetas ou de satin orné de dentelles et de passements. Ils étaient coiffés sur l'oreille d'un large chapeau gris ou noir sur lequel se balançaient des plumes rouges ou blanches. A leur côté pendait leur pesant estoc, unique interprète de ce qu'ils appelaient leur honneur ; vertu commode qui ne les empêchait pas de piper les dés au jeu et de détrousser les sérapins ¹ retenus hors du logis après le couvre-feu. Toujours prêts à se battre, ils *appelaient* le premier cavalier qu'on leur indiquait dans l'intérêt d'une mauvaise comme d'une bonne cause ; leur sang était offert à prix égal au crime et à la vertu. Ainsi peuvent être signalés à peu près généralement les *raffinés*, bravaches qui, risquant à toute heure leur vie au jeu hasardeux de l'épée, ne se faisaient qu'une courte perspective d'existence et se hâtaient de dilapider leurs biens quand ils en avaient. Parmi ceux qui ne possédaient rien, quelques-uns vivaient d'escroqueries ; d'autres flattaient les passions persistantes de quelques vieilles femmes, qui se laissaient ruiner

1. Parisiens.

par reconnaissance. Plusieurs parvenaient à enjôler des filles de bon lieu ; puis, les déshonorant à titre de spéculation, se faisaient condamner à les épouser et empruntaient de l'argent à usure du juif Dabillon ou de l'Italien Jacomeny en attendant la dot, ainsi dévorée avant d'être reçue.

Au nombre des raffinés les plus hardis, il en était qui trouvaient plus expéditif d'enlever de riches héritières soit de gré soit de force et de se faire marier par le premier prêtre venu sans consentement de père ni de mère. Enfin presque tous ces débauchés, s'adressant aux jeunes femmes faillibles, les entraînaient chez les traiteurs ou les baigneurs étuvistes, centres ordinaires de prostitution, tandis que de crédules époux croyaient leurs dévotes moitiés à la messe, à confesse ou au sermon. Il est vrai que les églises, même pendant l'office, étaient aussi le rendez-vous de la débauche : les ministres du Seigneur louaient leurs confessionnaux aux riches galants ; ils vendaient certains charmes aux soupirants superstitieux. Quelques prières, quelques signes de croix couvraient le sacrilège du complaisant sacré et la faute plus légère des pécheurs qui se laissaient entraîner par leurs passions.

Telle était la milice dans laquelle le Tristan du cardinal recrutait ses affidés. En sortant de chez Son Éminence, il en réunit une cinquantaine chez un tavernier de la rue des Prouvaires, et leur fit part de la mission qu'il venait de recevoir en les appelant à l'aider dans l'exécution.

— Par Saint Christophe ! dit un des rodomonts de la troupe, voilà qui va fort bien pour vous, messire de Lafeymas, qui faites la chasse aux intendances ; mais nous, vos limiers ordinaires, nous ne gagnons en battant la ville que des coups d'épée, et ce serait chose malséante que nous n'eussions pas un appareil de pistoles à mettre sur nos blessures.

— Vrai Dieu ! le confrère parle à merveille, ajouta un chevalier gascon à l'œil fauve qui tortillait sa moustache autour de son doigt, et, par la poignée de mon estoc, le

seigneur cardinal est trop bon chirurgien pour ne pas disposer l'appareil à l'avance.

— Oui, oui, s'écrièrent les conjurés, des pistoles, beaucoup de pistoles, nous ne connaissons que cela !

— Ma vieille lanterne ¹ est défoncée, dit un cadet de Normandie.

— Il n'y a plus de l'eau à boire au lansquenet, reprit un chevalier de Balbedor dont le pourpoint était rapiécé, les grands seigneurs trichent plus adextrement que nous.

— J'ai déjà enlevé trois filles, et j'ai été si malheureux au rencontre, que je n'ai pu me faire condamner à en épouser une, continua un petit homme blondasse cambré et parfumé... *Messieurs* ² ont une passion démesurée d'indulgence sur l'article de la galanterie... Je crois, Dieu me le pardonne, qu'ils opinent du bonnet de leurs femmes.

— Des pistoles ! des pistoles ! répétèrent en chœur les cinquante garnements.

— Vous en aurez, messieurs ; mais, par saint Denis mon patron ! donnez-moi le temps de revoir M. le cardinal. Vous le savez, Son Éminence paye tôt et sa main est large. En attendant, ne manquez pas de vous rendre aux postes convenus. Si votre découragement me faisait faillir à la parole que j'ai donnée, je perdrais la confiance du ministre, et, par la vertu des estocades ! le canal des pistoles serait fermé sans retour.

— Nous allons nous embusquer, messire de Lafeymas, répondit le cadet de Normandie, mais après boire. Moi, qui dois observer le pont des Soupirs, je ne me soucie, maugrebleu ! de humer le brouillard de la Seine sans un bon lest de Bourgogne.

— Bien dit ! s'écrièrent tous les rodomonts, et à demain les portraits d'or où le béliet de la Monnaie a moulé la barbe du Vert-Galant.

On entendit bientôt de gais refrains, mêlés au cliquetis retentissant des verres, partir de la chambre enfumée où

1. Vieille femme galante.

2. Le parlement.

les conjurés venaient de délibérer. Ils sortirent enfin, pressés par Lafeymas, mais non pas sans que plus d'une querelle se fût élevée entre eux. Cinq ou six raffinés qui s'étaient appelés à voix basse coururent mettre pourpoint bas derrière l'abbaye de Saint-Germain ; les autres, le chapeau baissé, la figure enfoncée dans le haut de leur manteau, allèrent occuper les diverses embuscades qui leur étaient assignées pour guetter le galant des bords de la Tamise.

Le cardinal était bien servi, mais M^{me} de Chevreuse avait des agents parmi les valets de Son Éminence ; et si la jalousie du roi prêtait des oreilles aux murailles du Louvre, le dévouement de la duchesse en prêtait aussi aux murs du cabinet de Richelieu. Elle fut instruite des ordres donnés à Lafeymas avant que leur exécution commençât. Dès lors s'ouvrit une lutte d'adresse entre le ministre et la favorite. Tandis que l'homme sacré s'efforçait de prévenir les entrevues secrètes de la reine et de Buckingham, la dame compatissante mettait tout en œuvre pour réunir les amants sous le voile du mystère. Les deux adversaires habiles se surpassèrent en cette occasion. Chaque cause offrait, il est vrai, des motifs suffisants pour combattre à outrance : d'un côté, l'amour d'une Castillane, les prétentions orgueilleuses d'un Anglais, et l'intrigue d'une femme galante ; de l'autre côté, l'amour-propre blessé, la jalousie envenimée d'un homme fin, double, perfide, et qui pouvait tout oser. La victoire devait être glorieuse, et le cardinal se flattait de l'obtenir. Anne d'Autriche et le ministre anglais ne se voyaient pas un seul instant en particulier : à toute heure du jour et de la nuit l'espace qui séparait le Louvre de l'hôtel de Chevreuse était observé avec une indicible activité, toutes les avenues du palais étaient également étoilées de regards. A la porte de l'appartement de l'illustre Espagnole, les agents du ministre, mêlés aux gardes, ne laissaient arriver jusqu'à Sa Majesté que des personnes qui ne pouvaient être suspectées d'intelligence avec le favori de Charles I^{er}. Le Val-de-Grâce, que la reine avait fait bâtir en 1621

pour y faire ses retraites pieuses, se trouvait environné d'une autre division de la troupe de Lafeymas dès que cette princesse s'y rendait : alors personne n'en approchait sans être soumis à un examen poussé jusqu'à la plus insolente audace, dans le but de s'assurer que nul déguisement ne favorisait l'entrée furtive de Buckingham. Les femmes, soit qu'elles appartenissent au monde, soit qu'elles fussent religieuses, novices ou pensionnaires, devaient se résigner, après une excuse fort polie, à laisser reconnaître *infailliblement* leur sexe. Si quelque cavalier les accompagnait et voulait s'opposer à cette étrange investigation, désarmé soudain par deux ou trois adversaires, il était éloigné du lieu de la scène : heureux s'il s'en tirait sans avoir reçu de ces horions contondants, fort durs pour l'omoplate d'un gentilhomme.

La reine se rendait-elle chez sa surintendante, irrésistiblement entraînée par un attrait trop faiblement combattu, à l'instant la dame d'honneur, la dame d'atour, les dames pour accompagner, se pressaient autour d'elle et l'enlaçaient des liens de l'insipide étiquette avec un empressement, une ténacité tels, qu'il lui eût été impossible de s'en affranchir sans laisser pénétrer ses intentions secrètes. Pour surcroît de garantie, dès que les agents de Richelieu voyaient la reine entrer chez M^{me} de Chevreuse, Buckingham étant à l'hôtel, un gentilhomme se détachait de la troupe, se faisait annoncer au duc, et le prévenait que M. le cardinal allait se rendre auprès de lui pour une conférence du plus pressant intérêt. Son Éminence, avertie par un second exprès, paraissait, en effet, presque aussitôt... Il est si facile en politique de prêter beaucoup d'importance aux choses qui en ont le moins, que le ministre français n'était jamais embarrassé de justifier sa visite et de la prolonger à souhait.

L'épouse de Louis XIII, que la favorite eût difficilement trouvé le moyen d'isoler quelques instants de ses argus, trompée dans des espérances qui peut-être l'eussent emportée bien au delà de la limite de ses devoirs, s'éloignait en réprimant de gros soupirs, et, rendue à sa bril-

lante solitude, elle attendait des erreurs fantastiques du sommeil l'image d'un bonheur impossible.

C'est ainsi que la reine Anne faisait présumer, selon M^{me} de Motteville, que « les vœux de Buckingham étaient
« reçus comme on feint que les dieux souffraient les
« offrandes des hommes, c'est-à-dire sans laisser deviner,
« par leurs oracles, si la destinée des adorateurs était
« bonne ou mauvaise. » Cette indulgente interprète ajoute pourtant que, « malgré la pureté de son âme, la reine
« n'avait pu éviter de se plaire aux agréments de cette
« passion, dont elle recevait en elle-même quelque légère
« complaisance, qui flattait plus sa gloire qu'elle ne cho-
« quait sa vertu. » Voilà un aveu bien enveloppé de réserve ; mais il ne faut pas avoir l'intelligence des oracles pour reconnaître que si l'occasion eût favorisé les *offrandes* du seigneur anglais, elles n'eussent été ni moins complètes ni moins complètement accueillies que celles d'Adonis et d'Endymion.

La victoire aurait peu de charmes si le faste du triomphe n'y était attaché ; Richelieu, jusqu'alors vainqueur de l'amour, malgré l'assistance de l'intrigue, voulut jouir un matin du dépôt de sa jolie adversaire : M^{me} de Chevreuse le vit entrer dans son cabinet. Les traits du cardinal, empreints d'une joie maligne, réfléchissaient bien la satisfaction intérieure qu'il éprouvait ; la duchesse se sentit outragée de ce petit air triomphant, et se promit d'humilier à tout prix Son Éminence.

— Je viens me conjourer avec vous, duchesse ; voilà M. de Chevreuse chevalier de l'ordre de la Jarretière ; l'amitié que lui porte M. de Buckingham fructifie... *Honni soit qui mal y pense* : savez-vous que cette devise de l'ordre est toute charmante ?

— Je le confesse, monseigneur ; mais, à n'en point douter, j'ai la pensée que Votre Éminence pourrait bien avoir déjà mérité d'être honnie.

— Ah ! chère dame, qu'allez-vous penser... Il me siérait mal de prendre à mépris un joli péché...

— Dont vous tiendriez à courtoisie d'être complice.

— Il serait de mon devoir de dire nenni ; mais le ciel nous refuse quelquefois les vertus de notre état.

— Ainsi, M. le cardinal me fait l'honneur de croire que le favori du roi d'Angleterre a brodé par reconnaissance la jarrettière de mon mari ; et je parie que Votre Éminence prend un singulier plaisir à penser que cette jarrettière consomme un aimable échange entre les maisons de Chevreuse et de Buckingham.

— Je suis trop de vos amis pour recevoir dans l'âme une telle croyance, je ne m'y laisserais surprendre qu'autant que madame la duchesse me l'ordonnerait. Mais ce que je m'efforcerais vainement de mettre hors de mes soupçons, c'est l'amour du ministre anglais pour la reine, et, donnez-moi licence de vous le dire, le soin que vous prenez de faire réussir cette flamme téméraire.

— C'est un conseiller bien plus téméraire que la jalousie.

— Au moins la mienne ne peut-elle être accusée de malveillance aucune : étant vrai qu'informé comme je le suis, je pourrais rendre à la reine un bien mauvais office.

— En prévenant le roi... Monsieur le cardinal, Celui qui donne le vouloir favorise trop votre fortune pour vous inspirer un tel dessein.

— Pourquoi donc, madame ?

— Parce qu'une explication vous mettrait à la miséricorde de la reine, répondit avec feu la favorite.

— Vous croyez, duchesse ? reprit en riant le cardinal. Hélas ! continua-t-il d'un ton plus grave et avec une sorte de componction, que Dieu sauve Anne d'Autriche des malheurs qui lui adviendraient si, par une incontinence de langue dont elle aura sans doute le bon esprit de se garantir, elle me forçait d'invoquer contre elle la sévérité de Louis XIII.

— Et que déduiriez-vous pour preuves de votre accusation : le tort qu'elle s'est donné en écoutant vos soupirs, en recevant votre déclaration d'amour ?

— Faibles créatures, dit le ministre d'un accent nuancé de sarcasme et de gaieté, serait-ce donc le rempart que vous prétendriez élever contre un adversaire de ma sorte ?

Eh bien ! je veux que vous sachiez, duchesse, qu'il me suffirait d'un souffle pour l'anéantir...

— S'il en était ainsi, vous auriez déjà soufflé.

— Non, madame ; car, si je me portais à dire au roi tout ce qui serait dans mon devoir, la reine serait soudainement réduite à la plus rude destinée, et lui faire tomber des larmes amères ne saurait convenir à mes vues.

— Encore moins à vos intérêts, cardinal.

— Je l'avouerai si vous sous-entendez la passion que j'ai de conserver les bonnes grâces de la reine et le regret que j'aurais de me mettre hors de son obéissance.

— Est-ce, par hasard, pour lui plaire que vous l'entourez d'espions !

— C'est au moins pour agir dans son service, et je m'assure qu'il serait d'une belle âme de m'en remercier.

— Cette prétention...

— Vous l'attribuez à vanité, et c'est vous qui faillez dans cette pensée. Sans mes précautions, Anne serait déjà compromise : avez-vous pas vu les imprudences où elle est tombée à ma fête ?

— En admettant que vos précautions, comme vous les appelez, aillent droit en besogne, je doute que Sa Majesté vous sache gré d'une conduite tant injurieuse à sa vertu.

— Peu importe, duchesse ; en fidèle serviteur du roi mon maître, je ne manquerai pas de persévérer : l'honneur du prince est la chose du monde qui touche le plus un ministre qui a le cœur bien placé.

— Hormis le cas où ce ministre nourrit dans l'âme le projet de déshonorer son maître au profit de ses propres passions.

— Je ne me tiendrai point offensé de ce mot piquant, madame la surintendante ; vous savez trop que je ne saurais quitter la singulière inclination que je sens pour vos divins appas ; or, en voici un nouveau témoignage ; que je fasse observer la reine par devoir ou par dépit, ou, si vous l'aimez mieux, par jalousie, il faut qu'elle ait patience, et qu'elle songe à se résigner...

— Monsieur, voilà qui est aussi trop impertinent...

— Et vous, duchesse, vous êtes trop vive ; mais souffrez que j'achève. Agenouillée dévotement avec Sa Majesté, ne laissez pas de demander chaque jour au ciel que ma surveillance ne tombe pas en défaut ; car si l'objet de ses vœux et de vos gentilles intrigues se réalisait, elle serait perdue.

Ici le regard du cardinal s'éclaira d'un feu rapide, semblable à ces lueurs qu'on voit quelquefois briller et s'éteindre à l'horizon pendant l'obscurité des nuits. Puis il reprit avec plus de calme :

— Vous sentez qu'alors je devrais au roi la vérité toute entière, et je la lui dirais sans retardement.

— Cardinal, je vous en défierais...

— Vous ne parviendrez pas à me fâcher, reprit Richelieu en baisant la main de M^{me} de Chevreuse ; je ne veux absolument remarquer dans cette colère que ce qu'elle ajoute de roses à votre teint, et d'éclat à vos yeux... Adieu, chère duchesse, poursuivit Son Éminence, qui venait de répéter son baise-main ; sortez de l'appréhension où vous êtes sur ma bonne foi, vivons ensemble en paix et intelligence bénigne. Si je relevais le gant que me jette votre jolie main, si je rendais combat à vos dépits imprudents, la guerre entre nous n'aurait pas des chances égales, et la cour reçoit un tel lustre de vos charmes que je ne me consolerais pas de vous la voir quitter.

La duchesse de Chevreuse fut si puissamment irritée de cette recommandation sardonique, qu'elle ne put répliquer. Elle tomba, presque suffoquée, sur son ottomane, tandis que le cardinal se répandait en révérences de retraite, et sortait de la chambre avec le sourire de l'ironie sur la bouche.

La favorite sortit promptement de l'accablante stupeur où l'insolence railleuse du cardinal venait de la plonger ; on pouvait étonner sa constance, mais il était difficile de la lasser ; et la petite humiliation qu'elle recevait au moment où sa vanité s'était flattée d'intimider Richelieu ne fit que stimuler son humeur féconde en subtilités ; elle pensa qu'elle s'était laissée trop facilement emporter jusqu'à la

colère, conseiller maladroît, qui presque toujours nous fait dévier sans profit du sentier de la prudence. Se croyant mieux éclairée par la réflexion, M^{me} de Chevreuse se persuada que le cardinal, malgré l'assurance qu'il affectait, ne pouvait être tranquille sur la présence entre les mains d'Anne d'Autriche de certaine lettre d'amour écrite par lui à cette souveraine. Dans l'opinion de la duchesse, cet écrit serait toujours un préservatif assuré contre les rapports contraires au repos de la reine que l'amour méprisé du ministre pourrait être tenté de faire au roi. Se basant donc sur cet obstacle, qu'elle regardait comme insurmontable, la surintendante, plus empressée que jamais de favoriser les projets hardis de Buckingham et la tendresse à peu près désarmée de la reine, jura de travailler avec d'autant plus d'ardeur à la félicité des amants, qu'elle avait maintenant à venger l'espèce d'échec que pour la première fois venait de lui faire subir un homme dont elle voulait en toute occasion braver la puissance.

La duchesse en était là de ses réflexions, lorsqu'une main discrète, en grattant doucement la porte du cabinet, annonça une visite apparemment familière, puisqu'elle ne s'était pas fait annoncer. Sans attendre une réponse, on entra.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Buckingham, dit la favorite avec vivacité, j'en suis ravie dans l'âme. Venez-vous-en ici, nous avons à causer.

— Oui, je sais bien, répondit le ministre anglais, qui, déjà placé près de la duchesse, avait passé son bras autour de sa taille, et la serrait avec force contre son cœur. M. de Chevreuse vient de se rendre au Louvre, et...

— Non, non, monsieur le duc, vous ne savez pas du tout, reprit la surintendante en écartant des mains trop affectueuses : il ne s'agit nullement de cela.. Votre Excellence a de l'ambition plus qu'homme au monde : enlever au cardinal Marion Delorme et M^{me} de Farges, tout en détruisant ses illusions sur les condescendances de la reine, c'est faire à la fois bien des résolutions... Voilà qui est assez pour le moment.

— Mais vous oubliez, chère duchesse...

— Monsieur de Buckingham, je n'ai pas de mémoire ; causons sensément. Les travaux souterrains avancent-ils ?

— Demain, à l'entrée de la nuit, l'ouverture que mes gens ont fait dans une cave de la porte Saint-Jacques aboutira, que j'espère, aux caveaux de l'église du Val-de-Grâce ; et le jardinier, qui est à mon commandement, m'aura ménagé un moyen de m'introduire dans la nef en soulevant une tombe de marbre.

— Cette fois le succès me semble assuré, à moins que le cardinal n'ait, de science merveilleuse, gagné les bonnes religieuses endormies sous les dalles funéraires.

— De leur vivant, peut-être ; mais à cette heure elles ne songent point à troubler une félicité qu'elles ont, foi de gentilhomme, rêvée elles-mêmes dans le silence de leur cellule... Mais la reine...

— La reine s'est laissé décider par moi à se rendre dans la nef du Val-de-Grâce, au pied du second pilier de droite en sortant du chœur, quand neuf heures sonneront à l'horloge du couvent... Étant vrai que Dieu nous ferme quelquefois les yeux sur nos imprudences, quand nous sommes le jouet de certaines fatalités.

— Et Sa Majesté viendra de son plein gré ? Elle serait touchée jusque-là des sentiments dont elle a daigné me laisser apercevoir les marques... Duchesse, je me tiens pour le plus heureux des hommes.

— Dites le plus fier, le plus enflé d'une vaine gloriole... Duc, ce n'est point de la sorte que s'exprime le véritable amour. Agréez que je sois assez de vos amis pour vous remonter ce que ce transport a de téméraire ; quittez ces airs de rodomont, abaissez un petit le premier ministre. Anne viendra chercher au Val-de-Grâce, non pas le superbe, le vaniteux Buckingham, mais un vénérable religieux aux pieds duquel Sa Majesté veut peut-être abjurer la faiblesse dont votre orgueil se laisse caresser. Elle ignore que vous deviez remplacer le saint homme ; cette substitution, le choix du lieu, celui de l'heure, tout est sorti de ma pensée, et je ne suis point assurée que mon

auguste maîtresse, en courroux de l'imprudence avec laquelle j'aurai trahi son honneur mis à ma garde, ne m'enlève ses bonnes grâces.

— Chère duchesse ! s'écria le duc, aux yeux de qui la femme présente était toujours la plus belle, que je m'estime peu digne de vos bontés ! moi qui, possesseur d'un trésor inépuisable de séductions et d'attraits, me suis fait assez ingrat pour en rechercher un autre !

— Ingrat, mon cher duc, mais nullement, la convention que vous rappelez est à terme ; vous et moi nous en avons accompli merveilleusement les clauses : c'est bénédiction que de s'en souvenir. A tort ou à raison l'opinion du monde m'a décerné à la cour le trône de la beauté ; j'aurais tenu à déshonneur que vos premiers hommages ne fissent pas d'abord élection de ma personne ; le plus galant cavalier d'Angleterre a donc traité avec moi de puissance à puissance : affaire d'étiquette, mon cher duc, pas davantage. Ensuite le cœur a repris ses droits. Maintenant que vos vœux s'élèvent jusqu'à la reine de France, je me laisse dévaler doucement de mon trône de fleurs pour vous aider comme alliée et je me renferme scrupuleusement, entendez-vous, dans mes devoirs de confidente.

— Ah ! duchesse, vous me faites payer d'un trop rude sacrifice un bonheur encore incertain.

— J'en suis bien marrie, milord ; mais il est des consolations qui excèdent les pouvoirs d'un ambassadeur.

— Il est aussi des subtilités politiques...

— Que ces hommes d'État sont gens de mauvaise foi !... En tous cas, ministre félon, s'il arrivait d'aventure que la considération de la reine, ma maîtresse, ne fût pas assez puissante pour vous détourner de quelque pensée malséante, je laisserais sur votre conscience tous les détours diplomatiques dont vous cherchiez à vous prévaloir à mon encontre.

Le lendemain au soir, neuf heures sonnaient à l'horloge du Val-de-Grâce, lorsque la reine, enveloppée d'une mante de satin, et donnant la main à sa favorite, entra dans l'église par la porte communiquant du grand chœur à ce-

lui des religieuses. Une seule lampe brûlait sous la voûte ténébreuse, comme une petite étoile attachée au firmament des nuits. Les pas de Sa Majesté et de la duchesse, quoique discrets et légers, éveillaient les échos de l'enceinte sonore : peu s'en fallait qu'ils ne répétassent le battement précipité du cœur des illustres aventurières.

— C'est ici, dit M^{me} de Chevreuse en s'arrêtant auprès du pilier indiqué; il ne saurait tarder à paraître.

— Tu l'as voulu, Marie; mais que me voilà devenue coupable ! Ouïr les propos d'amour de cet étranger... et dans la maison du Seigneur...

— Chut ! n'ôtez donc pas de votre souvenance que vous venez ouvrir votre cœur au vénérable père Anselme, et que Votre Majesté doit tomber fort étonnée, fort courroucée, de trouver en ce lieu M. de Buckingham... Le point essentiel, quand on se montre faible, c'est de sembler l'être par surprise.

— Ah ! sire, voilà encore un effet de votre cruel abandon.

— Encore me paraît par trop sévère, ma gracieuse souveraine; Votre Majesté a l'âme si belle, que ses vengeances ne valent pas jusqu'ici la peine d'être citées... Mais j'entends du bruit, j'aperçois une lumière qui s'élève lentement du sol, et projette un pâle rayon sur les dalles... là, vers l'entrée de cette chapelle...

— Que signifie ceci, chère duchesse, dit la reine en pressant son corps tremblant contre celui de sa favorite, les morts sortent-ils de leurs tombeaux pour me reprocher ma faute ?

— Calmez-vous, répondit tout bas M^{me} de Chevreuse, c'est, à ce que je présume, un vivant bien enamouré qui vient rendre hommage à vos charmes et hautes qualités... Dieu lui pardonnera d'avoir, à si belle fin, emprunté l'issue de la tombe pour arriver jusqu'à vous ; l'amour se produit comme il peut...

— Marie, vous me faites frémir !

— Voici le père Anselme.

En ce moment le duc de Buckingham, revêtu d'un froc,

aborda la reine d'une manière étrangement apostolique, lui baisant les mains avec transport.

— Que faites-vous, mon père ? balbutia Sa Majesté, dont l'émotion simulait assez mal l'erreur où elle devait être.

— Ah ! madame, pardonnez cette surprise au plus amoureux des hommes !

— Dieu ! qu'entends-je ? vous, monsieur le duc ? s'écria l'épouse de Louis XIII ; et vous avez osé... dans ce lieu... avec moi... moi, la reine de France !... Et malgré ces vagues reproches, la main de l'indulgente princesse restait dans celle du seigneur anglais, qui la serrait tendrement.

— Hélas ! madame, cette témérité même vous peint mieux que tout ce que je pourrais dire l'excès de mon amour...

— Au moins, monsieur, reprit Anne d'Autriche un moment dominée par le sentiment de sa grandeur, au moins eût-il dû vous venir à la pensée qu'une démarche tant extraordinaire outragerait la fille des rois.

— Non, madame, poursuivit le duc en se précipitant aux genoux de la reine, non, je n'ai garde d'outrager Votre Majesté en lui offrant ici, dans le temple de Dieu, un cœur aussi brûlant, aussi religieusement épris que si je l'apportais au pied de son autel...

— Sacrilège ! craignez-vous pas que ces arceaux, subitement entr'ouverts par la foudre, ne s'écroulent sur votre tête ?

— Je ne redoute que la foudre de vos yeux. Et Buckingham s'était relevé ; et son bras téméraire, engagé sous la mante de Sa Majesté, pressait une taille palpitante, qui d'abord rebelle à l'attraction qu'on lui imprimait, s'abandonna promptement à cette puissance... Le duc sentit battre contre sa poitrine un cœur qu'animait le sang du grand Charles-Quint ; sa joue fut doucement effleurée par les cheveux de la reine, dont la tête penchée sur l'épaule du ministre anglais annonçait trop éloquemment un abandon qui ne pouvait plus avoir de bornes... Le plus entreprenant des hommes venait d'éteindre l'expression du

dernier scrupule de l'illustre Espagnole sous l'empreinte brûlante d'un baiser...

Tout à coup un bruit lugubre, que prolongèrent les voûtes retentissantes, se fit entendre à quelques pas. La duchesse de Chevreuse, qui, confidente discrète, s'était éloignée du couple soupirant, rejoignit avec effroi la reine; tandis que Sa Majesté, ivre tout à la fois de tendresse, de frayeur et de superstition, trouvait peut-être un secret bonheur à mourir, frappée du carreau céleste, dans les bras d'un profanateur trop cher.

— Ne tombez point en des frayeurs désormais sans motif, le danger est passé ! dit en s'approchant de Buckingham un gentilhomme anglais qui l'avait accompagné. Notre route souterraine était découverte, les agents du cardinal allaient pénétrer dans l'église, mais, par la pointe de ma dague ! leur alarme doit être plus chaude que la nôtre : je viens de laisser retomber sur eux le marbre de la tombe qui nous servit d'entrée. C'est la cause du bruit que vous avez entendu.

— Sir William, demanda le duc, est-ce chose certaine qu'aucun de ces misérables n'ait pénétré par l'ouverture que j'avais mise en votre garde ?

— Je ne le pense pas, répondit le confident.

— Vous vous trompez, monsieur, dit la duchesse à voix basse, assurément je viens d'ouïr le frôlement d'un manteau de soie près de ce pilier.

— Malheur au téméraire ! s'écria sir William, dont l'épée nue reçut soudainement un reflet de la lampe. Mais, poursuivit-il, ne laissez pas de demeurer sans crainte : j'ai pris dans mon cœur la résolution d'éloigner de vous tout danger. Seulement, entrez ici pour continuer votre entretien. Et, d'un bras vigoureux, le gentilhomme anglais poussa la reine, ensuite le duc, enfin la favorite, dans un confessionnal, dont il referma la porte sur eux.

On peut aisément se figurer l'espace qu'offrait une telle salle de conférence, où trois personnes se trouvaient refoulées. Anne d'Autriche, tombée sur le siège du confesseur, avait présenté forcément ses genoux au duc de Buckin-

gham, qui lui-même portait sur les siens la duchesse de Chevreuse... Quelles furent dans cette position critique les réflexions de Sa Majesté, de la favorite et du ministre anglais ? Il serait difficile de s'en rendre compte avec quelque précision. On peut affirmer du moins qu'invinciblement cramponnés ainsi par la fermeture du confessionnal les acteurs de cette scène étrange n'avaient de libre que l'imagination, et que, nonobstant toute possibilité d'écart intentionnel, l'honneur du roi de France et de Navarre ne reçut aucune atteinte notable pendant l'entrevue du Val-de-Grâce.

La circonstance était d'ailleurs tellement imminente que l'âme la plus encline aux tendres épanchements en eût été distraite par ce qui se passait dans l'église. M^{me} de Chevreuse n'avait point été abusée par ses appréhensions : un des suppôts de Lafeymas s'était déjà introduit avant que sir William eût fermé l'entrée du souterrain. Le gentilhomme anglais ne tarda pas à rencontrer ce dangereux témoin du rendez-vous royal. Un combat terrible s'engagea soudain : mille étincelles, qui jaillissaient des estocs violemment heurtés, éclairaient par intervalles les visages contractés des champions, tandis que, dans cette lutte furieuse, leurs pieds, en frappant les tombes, arrachaient de lugubres sons de la demeure des morts. On eût dit deux satellites de Lucifer se disputant, à la pointe du glaive, une âme nouvellement échappée de son enveloppe humaine pour l'entraîner plus vite au séjour ténébreux. Enfin, le cliquetis cessa : ce bruit sourd que produit en tombant un corps privé de vie apprit aux réfugiés du confessionnal l'issue de la rixe. Sir William, qui se hâta d'ouvrir leur étroite prison, calma les craintes qu'ils avaient conçues pour lui, et les assura qu'il n'était pas même blessé.

— Vite, monseigneur, ajouta-t-il, emmenons ces dames par la porte du chœur des religieuses, si, de merveilleuse fortune, elle est encore libre ; dans quelques minutes peut-être il ne sera plus temps.

— Hélas ! monsieur, murmura tout bas la reine, que le

duc emportait en quelque sorte, ma faiblesse ne pouvait qu'elle ne déplût à Dieu ; sa juste colère s'est signalée.

— Contre nos adversaires, répondit le duc, car ils se trouvent empêchés de faire le mal qu'ils promettaient à leur vilaine âme. Mais la gloire du triomphe, c'eût été le bonheur... Il nous échappe... Nous le retrouverons si vous agréez que je sois dans l'espoir de le ressaisir.

— L'instant est peu séant pour de si douces paroles, dit M^{me} de Chevreuse, qui s'était emparée du bras de sir William, notre sûreté à tous est en compromis. Éloignez-vous sans plus de retardement, messieurs ; et que Dieu vous soit en aide...

— Nos amis n'auront pas failli de nous attendre au pied de la muraille qui ferme le verger, reprit le confident ; mais il faudra peut-être quelques estocades.

— Qu'importe, s'écria le duc en dépouillant son froc menteur, qu'il fit voler au loin, j'ai mon épée. Je veux que l'adorable princesse sache que je ne penserais pas payer trop cher de ma vie l'éclair de félicité qui m'a lui.

— Adieu, monsieur de Buckingham, dit la reine à voix basse et en serrant irrésistiblement la main du lord... adieu, peut-être pour jamais.

— Je n'ai garde d'accepter ce présage... Sur ma parole, nous nous reverrons, madame, j'en ai pris l'obstinée résolution.

— Et je tiens à conduire ce dessein au but, ajouta vivement la favorite ; je ne puis avoir une plus forte passion que celle de voir ma douce souveraine triompher de cette méchante bête en robe rouge.

A ces mots la duchesse, que ne pouvaient étonner ces petites vicissitudes, ombres passagèrement jetées sur les aventures galantes, entraîna la reine dans l'obscurité d'un long corridor au fond duquel était l'appartement de Sa Majesté. Ainsi fuyait, haletante, éperdue d'amour et de crainte, cette princesse élevée dans des principes sévères, mais que l'indifférence insultante du roi livrait, avide de consolations et peut-être de vengeance, aux transports

d'une âme vive, aux impérieuses sollicitations d'une constitution puissante.

— Pendant ce trajet ténébreux, ralenti par l'hésitation fréquente du pied d'Anne d'Autriche, quelques soupirs partis des cellules ouvrant sur le corridor parvinrent jusqu'aux belles aventurières.

— Pauvres nonnes! murmura M^{me} de Chevreuse à l'oreille de la reine, elles ont aussi leur délaissement, leurs tentations, qui font tomber d'amères larmes des yeux qu'on les a forcées de fermer sur les séductions du monde, et Votre Majesté sait bien que, par le temps qui s'en va courant, les confessions ne sont pas toujours complètes.

— Folle, tourner d'une façon si malséante en plaisanterie un événement qui peut avoir les plus funestes conséquences!

— Ayez meilleure confiance en votre bonne étoile, répondit la duchesse, qui guidait en ce moment la reine vers une petite lampe allumée chez elle avant l'expédition de l'église, nous voici dans votre appartement; vous étiez au Val-de-Grâce depuis deux jours, ce ne saurait être chose suspecte que Votre Majesté s'y trouve encore demain matin. Pour moi, je sors du monastère une heure avant l'aube, je sème par la ville quelques dizaines de pistoles; le cardinal, à son réveil, est assourdi du bruit d'un vol nocturne tenté en cette maison, et qu'aura prévenu le jardinier, qui ne se fera aucunement faute de mentir dans le service de Votre Majesté.

— Dieu vous seconde, duchesse!

— Le corps du spadassin mis à mort par sir William appuiera notre dire d'une signalée preuve, étant vrai qu'un des agents de Lafeymas doit être pris aisément pour un voleur. Que Votre Majesté calme donc ses inquiétudes; il y a bénédiction à n'avoir point laissé de dépouilles entre les mains de l'ennemi, et notre honneur est sauf.

— L'honneur, Marie, hélas! les choses qui viennent de se passer ne sauraient servir d'otage au mien.

— Votre Majesté tient-elle à scrupule de convenir que l'honneur consiste moins dans ce qu'on fait que dans ce

qu'on fait dire ? Il faut que j'ose vous l'avouer, madame, j'ai la pensée que, pour la plus haute vertu qui soit au monde, l'honneur n'est point une suite d'actions licites, une succession de sons agréables à entendre. Or pourquoi se donner du souci touchant un péché qu'on a pris soin de cacher ? Il n'a pas plus de retentissement qu'une cloche que l'on frapperait avec un peloton de fil.

— Mais, la conscience, duchesse, la conscience...

— Jolie petite lanterne dont la lumière n'est aucunement à redouter : elle n'éclaire qu'en dedans... Si Votre Majesté essayait de prendre quelque repos ?

— Impossible, duchesse ; les choses qui me sont entrées ce soir dans l'imagination m'ont trop agitée.

— On le serait à moins. La situation du confessionnal...

— Ne m'en parle plus, Marie... je veux entrer dans le chemin de la pénitence, mettre le duc en oubli, demander à la religion un aide contre moi-même et me consoler dans son sein du mépris injuste de Louis XIII.

— La religion ! ah ! madame, le Seigneur m'est témoin du respect que je lui porte ! mais gardons-nous d'anticiper sur ses trésors ; tenons-les plutôt en réserve pour l'âge où nos imperfections seront devenues un holocauste digne d'elle, et, ne fût-ce que pour rendre son triomphe plus éclatant, faisons maintenant, aussi grande que nous le pourrons, la part de ses saintes miséricordes.

Lorsque le premier coup des matines sembla, par ses sons jetés étourdiment dans les airs, rappeler que la piété même peut avoir ses jeux, M^{me} de Chevreuse quitta l'appartement de la reine et s'engagea de nouveau dans le long corridor. Cette fois elle y rencontra vingt nonnes sortant de leurs cellules pour se rendre à l'office matinal. On pouvait deviner, au pas indécis des jeunes, le regret que leur laissaient la douce chaleur du lit et les rêves séduisants qu'elle avait fait éclore. Les vieilles, en pressant leur marche pesante, révélaient, au contraire, le dégoût d'une couche refroidie, l'indifférence d'une existence aride où le bonheur ne croissait plus, et qui, ne laissant en arrière que l'ennui, s'élançait d'intention vers un monde meilleur. La

favorite, au milieu de cette double file de pieuses recluses, ressemblait assez à un joli démon jeté parmi les vierges du Seigneur pour y exciter les tentations. Elle en fit mentalement la réflexion, et peu s'en fallût que l'indévote beauté ne troublât, par un éclat de rire mondain, le concert de patenôtres que les religieuses faisaient entendre en marchant.

La duchesse était à peine parvenue à la porte donnant sur les jardins quand un cri aigu, formé du concours de plusieurs cris, partit de l'église où les nonnes arrivaient successivement. Elle n'en chercha pas un instant la cause : il lui parut évident que les saintes filles venaient de découvrir le cadavre du spadassin. M^{me} de Chevreuse pressa davantage sa marche afin d'être rendue chez le jardinier avant les religieuses, qui ne manqueraient pas d'y être poussées par l'effroi. La confidente d'Anne d'Autriche eut le temps, toutefois, de communiquer à l'honnête paysan le thème du vol nocturne et de lui annoncer que le voleur devait avoir été tué par lui jardinier. Cet homme, habitué à favoriser les intrigues de couvent, si communes au xvii^e siècle, s'attribua d'autant plus volontiers l'action héroïque dont la duchesse le gratifiait, qu'il sentit qu'au fond de cette affaire se trouverait infailliblement un surcroît de récompense. Brodant même sur la donnée primitive, il dit :

— J'ai sur les cornes de cerf qui garnissent ma cheminée, à côté de ma vieille arquebuse, l'estoc que feu mon père, devant Dieu soit son âme ! portait à la guerre, du temps qu'il servait dans les gardes de notre bon roi Henri... je vais pendre cette rouillarde à mon côté ; je mettrai sur l'oreille mon petit chapeau gris, surmonté d'une plume de coq, et, puisque c'est le service de madame la duchesse, je me présenterai bravement à notre supérieure comme le sauveur de la communauté.

— C'est cela, père Richard ; vous entrez à ravir dans l'esprit de votre rôle... Je savais bien que ce n'était pas à tort que je vous tenais pour un homme capable de brasser une affaire délicate. Mais dites-moi vite si le duc et son ami sont sortis.

— Sans avoir risqué un cheveu de leur tête, par la petite porte donnant sur le verger. Que la bonne sainte Vierge en soit remerciée !...

— Hâtez-vous donc de m'ouvrir aussi cette porte.

— A voir les choses qui se passent, j'imagine que M^{me} la supérieure va me demander ; si madame la duchesse veut le tenir pour agréable, mon fils René, un maître garçon que je m'en vante, l'accompagnera derrière les grands framboisiers jusqu'à la sortie des dépendances du couvent.

— Jusqu'à mon hôtel, père Richard. Mais, comme je dois prendre un soin particulier pour n'être pas reconnue, vous allez me prêter un de vos habits, et serrer les miens dans votre coffre.

— Je suis corps, âme et biens, l'humble serviteur de madame la duchesse... Je m'en vas lui bâiller un pourpoint de drap gris, encore tout luisant de son neuf, avec mon haut-de-chausse des fêtes carillonnées... Ah ! jarnigoi ! la bonne aubaine pour lui... caresser une peau du plus biau satin...

— Abrégeons, galant jardinier, répondit M^{me} de Chevreuse en riant, je vois les tourières s'avancer de ce côté : ne tardez pas d'aller leur offrir vos offices, votre fille Brigitte ne sera point en peine de me procurer tout ce qui m'est de nécessité. Faites seulement à René le commandement de se tenir prêt à me conduire.

Laissant le compère Richard se prévaloir auprès des béguines de ses prétendus exploits nocturnes, la favorite, aidée de la jolie fille du jardinier, ensacha pour ainsi dire ses membres délicats dans les habits du bonhomme.

— Comment donc, Brigitte, mais vous auriez une fortune tout assurée à servir de valet de chambre au cavalier le plus difficile, je n'ai vu femme au monde habiller un homme d'une façon plus adextre !

— Je prie néanmoins madame la duchesse de croire...

— Je conçois, c'est un effet naturel de votre intelligence et habileté.

— Madame la duchesse est bien bonne... Non, le haut-de-chausse ne s'attache pas de la sorte...

— Attachez donc vous-même, ma belle enfant, je n'ai garde de jouter avec vous, dit le joli masque en comprimant un sourire malin.

— Madame la duchesse a-t-elle vraiment reçu quelque contentement de mon zèle ?

— A tel point, Brigitte, que si vous et votre père n'y avez point de répugnance, je veux que vous soyez à moi en qualité de femme de chambre.

— Ah ! madame, que d'honneur...

— Non, ce n'est pas chose que vous puissiez tenir à grande faveur ; mais du moins vous auriez près de moi quelque aisance et agrément : nous en reparlerons.

— Quand il plaira à madame la duchesse.

Personne, dans le long trajet du Val-de-Grâce à l'hôtel de Chevreuse, ne chercha la noble descendante des Rohan sous les habits d'un jardinier ; encore moins put-on se douter que les mitaines grossières du faux paysan dérobaient ces jolies mains où s'étaient imprimés tant de baisers brûlants, et que cette épaule maintenant chargée d'une bêche, attirait chaque jour sur son albâtre mille regards étincelants d'amour.

Nos deux jardiniers entrèrent à l'hôtel sans qu'un monde de valets français et anglais qui se croisaient dans les cours, daignassent jeter un coup d'œil sur ces inconnus. L'un d'eux, dirigé par un signe, se rendit à l'office, tandis que l'autre se glissait inaperçu jusqu'à l'appartement de M^{me} de Chevreuse.

Après avoir fait recommander au maître d'hôtel l'honnête René, Marie se faisait débarrasser en toute diligence de son costume rustique, lorsque Buckingham, qui, déjà plusieurs fois, avait envoyé demander si la duchesse était visible, pénétra sans façon jusqu'à son cabinet, et la surprit à peu près à ce point négatif de parure qui révèle les sexes par les attributs distinctifs que la nature leur a donnés.

— Pardon, madame, d'une visite si peu opportune, dit

le favori de Charles ; mais l'impatience, l'inquiétude remplissaient mon âme par-dessus même le respect.

— Les sentiments que vous me montrez se sont levés tôt aujourd'hui, monsieur le duc, répondit M^{me} de Chevreuse, qui ne voulait pas mettre sa femme de chambre dans toute sa confiance ; Votre Excellence me permettra bien de jeter sur moi une robe du matin.

— Je me retire...

— Restez, monsieur : il est difficile, à cette heure, d'ajouter à l'inconvénient de votre arrivée un peu brusque, il faut que je l'avoue.

— Un inconvénient qui procure un triomphe, répliqua spirituellement Buckingham, est peu sujet à laisser des regrets.

— Les dames, d'ordinaire, ont pour déplaisant de triompher en si grand déshabillé, repartit la surintendante.

— Madame la duchesse n'a plus de commandements à me faire ? dit la femme de chambre, qui crut en cet instant devoir à sa maîtresse un témoignage particulier de discrétion.

— Ne manquez pas de rester dans ma chambre à coucher, répondit M^{me} de Chevreuse enchantée d'avoir, pour le moment, à dérouter une maligne idée de sa camériste, et mettez ordre à ce que la porte reste ouverte : je puis avoir besoin de vous appeler... Sur ce, monsieur, causons, poursuivit à demi-voix la duchesse assise devant sa toilette.

— Rien, que j'espère, n'a transpiré d'exact touchant les événements de cette nuit... Je viens de parcourir la ville avec sir William : on ne parlait que d'une tentative de vol dans l'église du Val-de-Grâce.

— Dont j'ai fait répandre le bruit par le jardinier de la maison, qui, à cette heure même, prend un plaisir singulier à se vanter d'avoir tué le voleur d'un grand coup d'épée au travers du corps.

— C'est merveille que d'avoir imaginé ce conte.

— Il ne faut nous faire faute de l'accréditer au coin de tous les carrefours.

— Par saint Georges ! je vous seconderai : des gens à moi vont avoir l'office de semer mille pistoles dans les mains de ces renommées en guenilles qui fourmillent sur le pavé de la ville.

— Ne nous flattons pas toutefois de recevoir le contentement d'avoir trompé le cardinal : il n'est pas du nombre de ces hommes qui se laissent surprendre aux apparences ; la vérité ne se dérobera point à sa profonde expérience.

— Mais les preuves lui échapperont.

— J'en ai la pensée. Et si Dieu, qui donne le vouloir, permettait que Richelieu essayât de faire saisir au roi l'amorce d'un soupçon, je tiens en garde un moyen de lui faire quitter un si funeste projet.

— Et la reine...

— Couchée, avec un grand mal de tête, dans son appartement du Val-de-Grâce... Elle doit tout ignorer.

— Richelieu, sans nul doute, va se rendre auprès de cette princesse, sous prétexte de faire voir une empressée fidélité : le devoir sera là pour servir de masque à sa curieuse envie.

— En pareille rencontre, monsieur le duc, l'adresse d'un homme ne brille pas auprès de la nôtre : Anne sait tout à souhait que ce vieux chat ne fait patte de velours que pour se donner le loisir de préparer ses griffes.

— Ainsi, duchesse, après cet orage, qui nous a pensé ravir tout espoir, nous pouvons attendre encore de beaux jours !

— *Nous* arrive ici, que je présume, pour *je*... Il est de l'amour-propre des hommes de croire toute la terre intéressée à leur félicité particulière. Heureusement pour vous, mon orgueil trouve son compte à faire cause commune avec vos tendresses ; mais plus d'église, plus de confessionnal...

— Étrange supplice de Tantale... Je l'ai donné à tous les diables.

— Regretter une damnation échouée au saint tribunal de la pénitence, ce n'est pas d'un très-homme de bien...

Enfin nous ferons en sorte, une autre fois, d'être moins empêchés à ménager des œuvres à la divine miséricorde.

Le duc et la duchesse se quittèrent après cet entretien. Bientôt la surintendante arriva au Val-de-Grâce conduite en apparence par l'étiquette, qui fit rouler ce jour-là presque tous les carrosses de Paris vers la porte Saint-Jacques. Mais personne n'y avait précédé le cardinal : on l'introduisait chez la reine au moment où M^{me} de Chevreuse se présentait.

— J'ai voulu, monsieur le cardinal, qu'on vous fit entrer, quoique je sois un peu malade, dit Anne d'Autriche d'une voix simulant bien l'altération. Vous venez, m'avez-vous fait dire, par le commandement exprès du roi... Je n'avais qu'à obéir.

— Les ordres du roi, madame, auxquels se joint ma singulière inquiétude, ne me permettaient aucun retardement après l'attentat commis tout contre l'appartement de Votre Majesté.

— Quel attentat, monsieur ? demanda la fine Castillane, qui se montra en cela comédienne bien au-delà des espérances de sa favorite.

— La reine, reprit Son Éminence en se tournant vers M^{me} de Chevreuse, est-elle demeurée dans l'ignorance de ce qui s'est passé cette nuit ?

— On m'a dit en entrant que, dans l'état d'indisposition où se trouve Sa Majesté, M^{me} la supérieure, dont l'affection pour elle est grande, avait jugé sage de lui taire cet événement.

— Je confesse ma maladresse, continua Richelieu avec un demi-sourire ; j'aurais dû deviner qu'il y aurait une particulière bienséance à ce que la reine ignorât cette tentative hardie... C'était dans les règles.

— Mon Dieu ! aurais-je couru quelque danger ! s'écria la souveraine sans paraître s'arrêter à l'intention douteuse des paroles du cardinal.

— Je ne pense pas dans l'âme que le danger de Votre Majesté ait été jusqu'à lui causer de l'effroi ; mais il pourrait devenir plus redoutable pour sa sûreté et pour le repos

du roi mon maître. Je satisferai donc à des appréhensions légitimes en vous mettant, madame, hors de crainte de toute chose semblable, et je ne manquerai pas d'y apporter une surveillance que rien ne pourra tromper. Ces derniers mots furent accompagnés d'un regard lumineux de malice lancé à M^{me} de Chevreuse.

— Quant à la surveillance, répondit cette dame, il faudrait être novice en telle matière pour ne pas s'en rapporter à vous ; mais il est des hommes contre la renommée desquels vous feriez sagement de recevoir une juste défiance : on vient de m'assurer nommément qu'on avait reconnu dans le voleur que le brave jardinier a tué cette nuit un ami du sieur de Lafeymas, confident intime de Votre Éminence.

— Le champ de la méchanceté humaine est vaste, madame ! répliqua le principal ministre en ajoutant à l'amertume de son sourire... Ne prétend-on pas aussi que les larrons, dignes du gibet, qui ont creusé une route souterraine pour arriver à l'église de ce monastère, étaient des hommes attachés au service de M. de Buckingham !

— Quelle folie ! s'écria la surintendante.

— Vous pensez bien, duchesse, reprit Son Éminence, que je tiens ma croyance fort éloignée d'un propos tant extraordinaire, et je m'assure que vous faites le même mépris du dire qu'on vous a rapporté.

— Sans doute ! se hâta de répondre la reine, qui craignait que le dépit n'entraînât trop loin sa favorite.

— Et pour déconcerter à l'avenir de si vaines calomnies, poursuivit le cardinal ; pour éviter surtout qu'elles ne prennent quelque confiance dans l'esprit du peuple, toujours malin au juger, je me fais fort d'entourer la reine d'attentions surveillantes telles, que les prétextes mêmes des méchants discours ne pourront l'atteindre. A cette heure, madame, dit le ministre en se tournant avec respect vers la souveraine, j'espère que je n'entrerai point dans votre disgrâce pour ce qui me reste à vous déduire de la volonté du roi : il désire que Votre Majesté retourne au Louvre, dès que son indisposition aura cessé, et qu'elle

renonce, quant à ce moment, à l'entretien d'une retraite au Val-de-Grâce. Mais, jusqu'à son rétablissement, elle peut y demeurer sans crainte aucune : il y aura bonne et sûre garde aux approches de ce couvent.

— Votre Éminence, interrompit la duchesse avec un sourire ironique, prendrait un soin digne d'elle, si elle ordonnait aux soldats du régiment des gardes de former une chaîne autour de la maison en se tenant par la main.

— Le moyen ne serait pas mauvais, répondit Richelieu en affectant le même air d'hilarité sardonique ; cela ferait un branle fort plaisant à voir, et le roi mon maître pourrait espérer au moins de n'en pas payer les violons.

A ces mots le cardinal s'inclina profondément et sortit en lançant sur M^{me} de Chevreuse un regard sombre, où, pour la première fois peut-être, ne se mêlait pas la moindre expression de tendresse. Il était aisé de voir que Richelieu, assuré désormais qu'il avait été joué par la reine et la duchesse, n'écouterait plus que sa jalousie, et qu'il ne s'arrêterait dans ses projets de vengeance qu'après avoir épuisé le fiel de son cœur.

CHAPITRE VI

1625

La belle Clarick. — Les capucins en mission. — Une taverne anglaise. — Olivier Cromwell. — Une recrue de la réformation. — Londres en 1625. — Le baron Leclerc. — Un banquet de réformistes. — Une lettre d'Olivier Cromwell. — Émeute à Londres. — Le masque arraché.

On se tromperait si l'on croyait que les Anglaises, avec leur regard languissant, leurs airs langoureux, et ces habitudes mélancoliques qu'elles affectent, n'aient pas une âme aussi vive, des passions aussi impérieuses que les dames des autres pays. C'est le tourbillon caché sous la

surface d'une onde paisible. La comtesse de Clarick était une grande femme à la taille souple, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, dont la peau éclatante de blancheur couvrait un réseau d'azur, transparent animé, qu'on voyait palpiter à travers le satin diaphane qui le voilait. L'Albane aurait pris pour modèle cette beauté des rives de la Tamise, s'il eût voulu peindre la Volupté. Dans le calme de sa vie, M^{me} de Clarick semblait privée d'énergie et de vivacité : ses manières avaient toute l'apparence d'une insouciance apathie. Mais rien de moins réel que cette sorte de torpeur, qu'on pouvait attribuer au mépris que la comtesse faisait des relations ordinaires du monde. Une impression arrivait-elle à son cœur, soudain mille étincelles en jaillissaient pour embraser son naturel inflammable ; le réveil de cette nature engourdie était un orage. L'œil naguère à demi fermé, qu'ombrageait un long cil, se dégageait de sa paupière, brillant de pensée et d'amour. Cette Anglaise, entrée dans la sphère des passions, retrouvait son élément ; elle n'y reconnaissait point d'obstacles ; les bienséances, la pudeur même, n'avaient plus pour elle que des liens impuissants ; l'opinion publique lui devenait complètement indifférente.

Telle s'était offerte la belle Clarick au moment où plus séduisante que toutes ses rivales, plus tendre, plus faible peut-être qu'aucune, elle avait contracté une liaison intime avec M. de Buckingham. Mais cette inclination, au moins de la part du ministre, ne tarda guère à subir le sort de tout bonheur dont la perspective d'espérances est fermée, et qui se voit réduit à se replier sur une carrière de délices déjà parcourue. La tendresse du favori était devenue verbeuse, prodigue de protestations, mais tiède et peu démonstrative, lorsqu'il partit pour son ambassade extraordinaire, et l'on sait avec quelle rapidité il prit de nouvelles chaînes à la cour de France.

La Renommée qui porte sur ses ailes le chagrin et le désespoir, vole plus vite que lorsqu'elle se fait messagère des consolations : M^{me} de Clarick fut promptement informée de l'infidélité du léger Buckingham. La perte d'une

conquête aussi brillante causa à cette dame une cuisante douleur, que vinrent soudain aigrir mille projets de vengeance. Or, rien de ce qui occupait l'attention publique, même à l'étranger, n'était ignoré de Richelieu : il apprit avec plaisir le dépit jaloux de la beauté délaissée, et se promit bien d'en tirer parti. Le père Joseph, métamorphosé en agent séculier, emportait donc des lettres pour la comtesse, que M^{me} de Comballet et quelques autres dames amies du cardinal avaient connue pendant un voyage qu'elle avait fait récemment à Paris. Cela suffisait pour une entrée; l'adresse du moine, quoique un peu dépaysée dans les voies de la galanterie, devait, selon les circonstances, s'appuyer du courroux ou des renaissantes espérances de la noble Anglaise.

M^{me} de Clarick ne croyait pas avoir affaire à Pierrel'Ermitte second : elle reçut Joseph comme un gentilhomme du monde, qu'une jolie coquette est toujours ambitieuse de rendre plus ou moins tributaire de ses charmes. Son négligé, dont elle ne se mit point en peine de diminuer le désordre, eut enivré tout autre homme; mais, soit insensibilité naturelle, soit appréciation rationnelle de ces lueurs fugitives de bonheur qui s'allument aux yeux de la beauté, le capucin ne laissa lire sur ses traits aucune marque d'émotion. Peu habituée à ce genre de stoïcité, la comtesse en fut presque piquée; et l'on ne sait jusqu'à quel point, dans cette lutte malheureuse de la coquetterie contre le calme impassible de l'étranger, elle eût poussé ses manœuvres pour obtenir la victoire, si Joseph ne se fût hâté d'arrêter sa tactique.

— M. le cardinal duc de Richelieu, dit-il en bon anglais, connaît la profonde pitié de madame la comtesse et l'intérêt qu'elle porte à M. de Buckingham, tant pour sa gloire dans ce monde que pour son salut dans l'autre...

— Monsieur, je suis de la religion réformée ! interrompit en riant M^{me} de Clarick.

— Son Éminence le sait, madame ; mais les religieux de toutes les croyances sont les enfants du Seigneur, tous ont place dans les prières de M. le cardinal.

— Si ma souvenance me sert bien à me rappeler un mot des papistes, je vous dirai, monsieur, que ceci me paraît peu orthodoxe. Car la charité universelle n'est pas un article de foi dans l'Église *hors de laquelle il n'y a point de salut*.

— Je ne viens point auprès de vous, madame la comtesse, pour aborder une vaine controverse; ma démarche va se montrer tout évidemment dirigée par la charité.

— Me voici disposée à vous écouter, répondit M^{me} de Clarick, qui pensa peut-être que ses charmes avaient trop peu de part aux vues charitables de l'envoyé.

— Vous avez foi à l'enfer, madame ?

— Quelquefois, monsieur.

— Au paradis ?

— Plus souvent.

— Ah ! comtesse, quel langage !...

— C'est ce que j'avais dans la pensée touchant le vôtre, car nous ne sommes ici ni à l'église ni au prêche, mais dans un boudoir, et vos habits, monsieur, ne montrent pas plus un ministre protestant qu'un confesseur catholique. Je vous réponds non comme je le ferais au pied de l'autel ou de la chaire, mais comme une femme du monde peut le faire devant sa toilette, son miroir et ses flacons d'eau de senteur.

— La miséricorde du ciel est grande, dit Joseph, après un gros soupir.

— M. le cardinal-ministre l'a pensé dans plus d'une rencontre.

— Ce n'est pas de lui qu'il m'a chargé d'avoir l'honneur de vous entretenir, mais de M. le duc de Buckingham ; et je m'assure que je vais rencontrer votre piété en vous disant que le premier ministre du gracieux Charles I^{er} se perdra d'âme et de corps s'il ose persévérer dans ses projets insensés sur le cœur d'une reine de France.

— Assurément, monsieur, il se perdra ; sa conduite ne saurait s'excuser : je la trouve affreuse, abominable.

— Je ne me trompais pas, reprit Joseph avec un sourire plein d'amertume ; voici votre religion excitée au plus

haut point, nous ne pouvons faillir de nous entendre à cette heure. Je vous dirai donc qu'il importe que le duc soit rappelé immédiatement.

— Rappelé par qui ?

— Un ordre de la cour suffira apparemment.

— C'est une des choses du monde sur lesquelles je compte le moins, monsieur.

— Cependant, madame, si la volonté du roi se faisait voir ferme et stable à M. le duc... ?

— Elle courrait le risque de glisser sur ses résolutions comme le vouloir de Louis XIII glisse sur celles de votre Richelieu : à Londres, de même qu'à Paris, le sceptre du monarque c'est le sceptre du premier ministre.

— Je m'étonne que le roi son maître...

— Il ne l'est que de nom, mon cher monsieur.

— Enfin, madame, Charles I^{er}, lié par des nœuds sacrés à l'auguste Henriette de France, fera voir en son lieu qu'il peut au moins exiger...

— Que M. de Buckingham lui amène au plus tôt son épouse ? Erreur. Charles est de bon naturel : il goûtera les douceurs de l'hymen quand son premier ministre s'avisera de l'idée qu'il en jouisse, si toutefois M. de Buckingham ne juge pas la chose malplaisante à ses fins.

— Un prince couronné n'est-il pas en Angleterre le maître, au moins dans son ménage ?

— L'est-il en France ? Non. La couche même des souverains ne s'ouvre, au temps où nous vivons, que par décision de leur conseil, et Leurs Majestés ne deviennent pères que sous le bon plaisir des ministres. Il faut donc que d'autres expédients nous entrent tôt dans l'imagination, vu la nécessité pressante où nous sommes de faire repasser le détroit au duc ; car, malgré la légèreté avec laquelle je vous ai d'abord parlé, j'ai la plus grande passion de travailler à son salut. Or, avisons, sans aucune remise, à ce qu'il conviendra de faire pour ressaisir son cœur.

— Comtesse, vous voulez dire son âme... Si l'autorité de la couronne a peu d'empire sur M. de Buckingham, le

public doit en avoir beaucoup. Je suis loin de l'opinion qu'un homme doué de quelque pénétration politique fasse mépris des avertissements de ce roi des rois. Or, vous avez en Angleterre plusieurs partis qui, pour un rien, auraient envie et plaisir à se soulever contre le gouvernement : amas d'éléments combustibles qu'une étincelle embraserait. Sans compter les parlementaires, apôtres ardents de cette liberté dont l'Angleterre ne caresse que l'ombre, ici manœuvre la faction écossaise, là s'aigrissent les pensées hérétiques des *presbytériens*, des *niveleurs*, des *puritains*. Ailleurs s'agitent, pour la véritable gloire du Seigneur, les catholiques romains, que vous appelez les *demi-sujets* du roi, à cause de leur dévouement au pape. Qu'un petit mouvement, provoqué par une main adextre, se prononce de l'un ou de l'autre côté, et le duc, repassant soudain la Manche, rentre dans le giron de la *piété*.

— La vôtre, monsieur, procède d'une manière un peu chaude. Je me persuade que pour sauver une âme, vous ne seriez pas arrêté par la considération de quelques centaines de têtes à sacrifier. Que voilà bien les inspirations d'un franc papiste ! Au reste, ce moyen, employé bellement, me paraît fort bon à tenter ; et Buckingham, une fois revenu, saurait vite éteindre ce feu d'alarme, allumé pour le rappeler de la terre étrangère.

— Assurément, répondit avec vivacité le capucin, qui pourtant avait une tout autre idée de la difficulté d'apaiser une sédition, et l'on pourrait parvenir à cette fin sans se donner de grands mouvements, si l'on employait quelque homme remuant, quelque audacieux prêt à se jeter dans la lice hasardeuse des révolutions. Indiquez-moi cette sorte de tribun ; et si la fortune ne se complaît pas dans le désaveu de nos espérances, une mutinerie insignifiante procurera à M. de Buckingham l'occasion d'augmenter encore son pouvoir et sa gloire.

— C'est une chose à mettre en la garde de la Providence ; mais vous venez au nom du cardinal de Richelieu ; vous êtes à lui, monsieur ; qui me garantira que sous le

sens de vos paroles ne se cache pas quelque artifice contraire à l'honneur de mon pays ?

— Je ne me porterai point avec aigreur contre un soupçon que peu de mots peuvent détruire : la gloire de Dieu et le salut de la créature sont les uniques motifs de Son Éminence.

— Monsieur l'envoyé, je vous tiens pour un homme habile : M. le cardinal n'en emploie point d'autres. Or, vous avez déjà compris que je me prête à votre *pieuse* diplomatie dans un intérêt où la créature a plus de part que la Divinité.

— Oui, madame, la religion est entrée dans l'imagination de chacun de nous par le chemin de ses affections ordinaires.

— C'est cela même, et je ne vous dispute pas, en ceci, la plus haute vertu. Mais, devant que de prendre liaison avec vous sur des matières dangereuses, je recevrais quelque contentement d'une explication claire de ce que, dans cette rencontre, vous entendez par la religion.

— Ma réponse ne se fera point attendre, madame la comtesse, et je m'assure que le ridicule, le déshonneur, la honte suspendus sur la tête du roi mon maître vous convaincront de la nécessité pressante des efforts du cardinal-duc.

— J'avais bien en présomption que telle était la véritable cause de votre voyage... Hélas ! puissions-nous agir assez tôt et assez vite dans les affaires du roi de France, pour tenir une addition humiliante éloignée de sa couronne ! Dans le temps que vous franchissiez les cent lieues qui séparent Londres de Paris, l'amour a pu faire bien du chemin sous la conduite d'un guide comme le duc ; et si nous admettons la supposition que l'aimant qui le retient au Louvre conserve toute sa puissance, nous aurons un rude combat à soutenir avant de triompher.

— Pourquoi chercher à nous divertir du succès, mettez-moi seulement sur la voie ? s'écria le moine avec une vivacité qui révélait en peu de mots son penchant pour l'intrigue.

— Écoutez, monsieur. A l'extrémité du quartier où s'élève le palais de White-Hall, en approximant Westminster, se trouve une taverne que les parlementaires réformistes ont adoptée pour s'entretenir des choses qui sont de leurs desseins. Vous reconnaîtrez de prime abord cette maison à sa devanture vitrée, garnie, derrière le vitrage, de demi-rideaux en soie verte, de bols de porcelaine chinoise, de pots à bière d'étain luisant. Dans une salle basse, la fumée du tabac forme un nuage perpétuel, au milieu duquel, sans se mettre en peine d'un air si malplaisant, trafiquent les commerçants, jurent les marins, discutent les savants, déclament les poètes, disputent les politiques, et s'enivre à peu près tout le monde. En traversant cette région d'âcres vapeurs, se combinant aux senteurs mêlées qui proviennent des liqueurs diverses, on rencontre un escalier court, que borde une double rampe de fer poli : il conduit à une chambre haute, où l'on fume peu. C'est là que se rassemblent les gros joueurs et les partisans intrépides de la réformation : les premiers, la chevelure en désordre, les traits altérés, l'œil étincelant de cupidité ou sombre de désespoir, voient évanouir ou grossir, selon le vouloir capricieux du sort, les monceaux d'or qui couvrent le tapis ; dans le temps que les autres, un coude posé sur la table, une joue appuyée dans la main, se plaisent à discourir, le plus souvent à voix basse, sur ce qu'ils appellent les droits du peuple. Parmi les plus passionnés en ces matières votre attention discernera tôt un jeune officier, de vingt-cinq à vingt-six ans, dont la figure est sans noblesse, la tournure dépourvue de grâce, la voix aigre et discordante, le langage presque ignoble, mais ayant la physionomie expressive, les mouvements brusques, le ton tranchant. S'il s'engage en votre présence dans une dispute, vous serez soudainement frappé de ce que son discours recevra d'énergie et de chaleur habiles à persuader. Ce parler vulgaire, incorrect, incohérent, embarrassé, qui naguère vous fatiguait, aura pris sur vos pensées et opinions une autorité pressante, dominatrice, invincible. L'homme qui, d'une réunion de défauts, fait

jaillir tant de supériorité, se nomme *Olivier Cromwell* : sa mince fortune le retint jusqu'ici dans les rangs inférieurs de l'armée, mais il en sortira dès qu'il aura pris en son âme la résolution d'en sortir ; car il possède cette puissance que les vieux bardes prêtaient aux dieux du Nord, dans leurs chants runiques : il sait appeler la tempête...

C'est avec ce jeune homme qu'il y aurait plaisir à combiner une petite rumeur de carrefour, une simple démonstration de révolte, dont le retentissement, ouï de l'autre côté de la mer, aurait incontinent pour résultat de ramener le duc de Buckingham en Angleterre.

— Je mettrai à grand profit vos avis, madame, et j'espère que je parviendrai à la fin que nous nous proposons dans le bien de la religion. Le moine accompagna ce dernier mot d'un sourire malicieux, dont lady Clarick saisit parfaitement l'intention.

— Et comme dans les matières religieuses, répondit-elle sur le même ton, nos sentiments et croyances diffèrent essentiellement, je prendrai soin, quand vous viendrez en conférer avec moi, de vous recevoir de telle sorte que ni vos oreilles ni vos yeux ne puissent être blessés de ce qu'ils rencontreront en mon logis.

Une réserve pudibonde dans un homme déjà âgé, qui ne porte point un froc, a quelque chose de si étrange, disons mieux, de si niais, que le Père Joseph, malgré son bigotisme, ne put s'empêcher de rougir en songeant à la singularité de l'engagement ironique que prenait M^{me} de Clarick. Il se retira un peu confus d'avoir mérité le reproche, mal déguisé, que l'une des plus belles femmes de la Grande-Bretagne venait d'adresser, pour la première fois sans doute, à un cavalier, et, qui plus est, à un cavalier français.

La honte légèrement mondaine du religieux ne dura qu'un moment : l'austérité sauvage qui le caractérisait reprit tous ses droits avant qu'il eût quitté l'hôtel de la comtesse. Alors son imagination fanatisée, où s'était imprimé secrètement le souvenir des charmes qui venaient de s'offrir à lui, s'irrita contre l'image impure dont elle

se croyait souillée. Obsédé par de pieux scrupules, en même temps peut-être qu'un désir profane excitait en lui cette nature humaine qui se réveille d'autant plus impérieuse qu'elle a dormi plus longtemps, Joseph sentit fermenter dans sa pensée les impressions les plus incohérentes... Une chapelle catholique se trouva sur son chemin : il se précipita sous sa voûte protectrice ; et longtemps prosterné au pied de l'autel, le front courbé jusque sur les dalles, le moine un moment défroqué fit rentrer dans son âme le calme et la contrition. Il ne songea point, durant ses longues dévotions, à solliciter la miséricorde divine pour l'action qu'il méditait : provoquer la sédition ouvrir une issue à des flots de sang, embraser peut-être tout un empire, dans l'unique but de flatter la jalousie d'un prêtre, semblait au capucin-diplomate des moyens politiques ordinaires. Un prétexte, l'honneur du roi de France, couvrait cette trame de sa gaze mensongère, c'en était assez pour satisfaire la conscience commode du siccaire de Richelieu. « Et si l'enfer, se disait-il mentalement, a des flammes vengeresses, pour les manœuvres « illicites des hommes d'État, c'est au cardinal qu'elles « sont réservées ; il est l'âme de l'attentat, je n'en suis que « l'instrument... On essuie le sang qui tache l'épée homicide, et l'éclat de l'acier reparaît : ainsi l'agent passif « du crime se purifie par la prière. »

Le père du Tremblay courut, en sortant de la chapelle, à la taverne de White-Hall. Il n'eut pas de peine à reconnaître Olivier Cromwell : M^{me} de Clarick avait tracé fidèlement le portrait de ce jeune officier. Assis seul à une table devant un pot de porter, le parlementaire ardent semblait attendre un champion qui pût lui procurer le seul plaisir qu'il recherchât : une polémique chaleureuse sur les affaires du temps. Joseph, jugeant qu'il ne pourrait trouver une occasion plus favorable pour lier conversation avec Olivier, sollicita poliment de lui la permission de s'asseoir à sa table, et demanda tout aussitôt un pot de bière au garçon, sans remarquer le petit cotillon de drap brun qu'il portait comme signe distinctif de sa profession

— L'hospitalité de la taverne est chose peu digne de remarque, répondit Cromwell en assez bon français, langue qu'il se faisait une courtoise obligation de parler en faveur de l'étranger, dont il avait reconnu la physionomie française. Et soudain il passa le pot d'étain à son nouvel hôte. Le moine but.

— Voilà les manières par lesquelles se fait voir la franchise singulière d'un loyal Breton, répondit Joseph en posant le pot sur la table... Je m'y entends mal, ou ce serait commettre une lourde méprise que de prêter une telle cordialité à un courtisan... Je m'engagerais jusque par-dessus les yeux à soutenir que j'ai l'honneur de parler à l'un de ces braves réformistes, qui, à grande raison, font l'admiration de tout homme ayant le cœur bien placé.

— Touchez là, monsieur, répliqua le jeune homme en tendant la main à l'étranger communicatif, je me plais à voir en vous un de ces croyants qui font quelquefois sentir la tête du bélier au berger orgueilleux qui les parque,

— Foin du pape ! dit le moine perfide en se penchant à l'oreille de Cromwell, et vive la liberté !

— Par les versets de la Bible ! je suis charmé de tomber en votre compagnie ; nous allons jaser à cœur joie sur un chapitre qui me plaît fort, et je vois que vous ne le tenez pas pour malplaisant. Continuons à parler votre langue : ces machines digérantes qui ruminent près de nous leur pesant dîner et leurs lourdes affaires, sont par trop indignes d'ouïr notre conversation. Je les connais bien : ils font partie de ce bétail stupide qui paît, avec une détestable insouciance, partout où la main du maître l'attache. Ce serait pour eux paroles perdues que d'entendre raisonner des hommes.

— Bétail qu'on trouve en tous les États, mon cher monsieur, broutant à ses pieds, faute d'oser lever la tête... Mais en tous les États aussi il se rencontre des gens de cœur, capables d'affranchir le troupeau. L'étincelle qui enflamma les Brutus, les Rienzi peut briller de nouveau.

— Je veux être damné, si je ne crois pas la chose pos-

sible, en Angleterre surtout, dit Cromwell en baissant un peu la voix.

— Et moi je la tiens comme prochaine, s'il advient un de ces généreux parlementaires qui ont des pensées si grandes touchant la liberté ; un de ces niveleurs indignés de voir que des hommes taillés sur le même patron, chauffés au cœur des mêmes passions, sujets aux mêmes maladies, arrivant à la destruction par une route commune, n'aient pas une part égale au festin de la vie.

— Sans doute, brave Français, mais peu d'hommes ne se trouveraient pas empêchés par l'absence d'une des conditions qui rendraient la réussite certaine... Et quel supplice, monsieur, que de trouver sur l'écueil l'arrêt du monde qui vous condamnerait à une renommée éternelle !

— La vraie grandeur consiste plus souvent à planer au-dessus des obstacles qu'à les attaquer.

— Et qui osera se croire assez sûr de ses ailes pour tenter un vol si audacieux ?

— En France, moi peut-être ; en Angleterre, vous !...

Ici le jeune officier tressaillit sur sa chaise ; un souvenir puissant sembla revivre dans sa pensée et colora son visage du plus vif incarnat.

— Je ne saurais vous connaître encore, monsieur, dit Cromwell avec entraînement, mais votre conversation porte les marques d'une supériorité singulière, et les sentiments que vous faites voir sortent rarement d'un cœur perfide. Il faut que je vous confie une circonstance étrange de ma vie... J'étais de service, il y a deux ans, à Windsor. La nuit n'était pas prochaine ; mais, fatigué de plusieurs rondes faites à l'accoutumée autour du château, je venais de m'étendre sur un lit sanglé, dans la grande salle du conseil qui précède l'appartement du roi. Je ne me sentais nulle envie de sommeiller ; rêveur et mélancolique, je promenais ma vue : tantôt sur le plafond, où les rois ont fait peindre de courtoises allégories de ce qu'on appelle la gloire de leur règne ; tantôt sur les vitraux, que la gloire couronnée a couverts d'armoiries fastueuses. Tout à

coup une forme humaine, une femme¹, m'apparut dans la demi-lumière que ménageaient les vitres aux divers coloris ; sur sa longue robe blanche vinrent se montrer, en vifs reflets, les nuances de ces peintures transparentes... Je me mis sur mon séant, auquel état l'apparition demeura toujours présente. Je tâtais tour à tour chacun de mes membres, dans la pensée de mieux m'assurer que je veillais, et la figure restait debout devant moi... Qu'elle était belle ! Etranger, je n'aimerai de ma vie, ou mon amante aura cette ressemblance. « Olivier Cromwell », me dit l'adorable fantôme d'une voix dont les sons, doux comme l'accent du luth, pénétraient vite jusqu'à mon cœur, « tu sers aujourd'hui, mais un jour le commandement t'advient. Cromwell, la destinée a marqué ta place bien haut. Que quelques années encore tombent dans le gouffre des âges, et tu seras le premier de l'Angleterre. » Puis, désignant du doigt la table autour de laquelle le conseil a coutume de délibérer, l'être mystérieux ajouta : « On te verra assis là, au-dessus des ministres du royaume... Olivier tu gouverneras. » A ces mots, la vision se dissipa comme une vapeur ; je me retrouvai seul livré à mes réflexions, qui tourbillonnèrent, trois heures durant, au-dessus de cet océan sans fond, sans limites, appelé l'incompréhensible, où toute imagination s'agitait par s'engloutir et se noyer.

— *Vir fortissimus !* s'écria le père Joseph dominé par une exaltation facile à exciter en lui, les avis de la Providence ne furent jamais vains : vous avez reçu la révélation de vos destins à venir par la voix de ce spectre aux paroles prophétiques... J'eus aussi d'étranges visions : je pourrais, en consultant ma souvenance, me croire prédestiné à de nobles choses. Qui sait si, dans le temps que vous ferez flotter sur toutes les mers le pavillon triom-

1. Cette vision d'Olivier Cromwell est un point historique constaté par un grand nombre d'écrivains ; lui-même en a donné l'assurance verbalement et par écrit ; le fantôme se borna, dit-on, à lui annoncer qu'il serait le premier homme du royaume.

phant de la Grande-Bretagne, je ne porterai pas jusqu'en Asie le drapeau des Francs... Puis, comme s'il eût regretté de s'être trop ouvert vis-à-vis d'un homme qui n'approuverait, à coup sûr, ni sa croisade, ni l'empire universel du catholicisme, le moine continua d'un ton plus calme : Cependant l'âge a blanchi mes cheveux devant que la gloire ait ceint mon front de ses couronnes ; peut-être n'est-ce qu'au ciel qu'il me sera permis d'en jouir. Mais vous, généreux Anglais, vous qu'on voit tout brillant de cette jeunesse si prompte à caresser les flatteuses illusions, courez sans retardement au-devant de l'illustration qui vous est promise.

— J'en ai, dans plus d'une conjoncture, cherché la route de toutes les forces de mon âme, répondit Cromwell, dont les yeux étincelaient d'expression, je l'aurais trouvée peut-être en d'autres temps... Mais, hélas ! monsieur, poursuit le parlementaire après un soupir, dans notre siècle cupide, les partisans s'en vont secondant les hommes qui peuvent les acheter : à qui possède l'or arrive la puissance, et la fortune m'a dénié ses dons.

— Sortons, monsieur ; ce qui me reste à vous déduire de mes vues courrait peut-être hasard devant les témoins qui nous entourent, car la langue de mon pays pourrait n'être pas étrangère au savoir de quelques-uns, et les faux frères abondent en toute occasion.

— Soit, quittons cette taverne... Aussi bien les pensées se resserrent dans une enceinte tellement étroite, l'âme manque d'espace pour s'épancher. Ici près coule la Tamise, gagnons incontinent sa rive ; voici venir la nuit, et nous ne serons ouïs que par les vents qui se jouent à la surface du fleuve en ridant ses flots.

En peu d'instants, le couple conspirateur fut rendu au lieu indiqué : on n'y voyait point alors ce magnifique pont de Westminster, chef-d'œuvre des arts modernes. La Tamise coulait, en cet endroit, noble, sans obstacles ; mais deux cents toises plus bas, elle portait mille vaisseaux marchands dont on voyait les mâts, forêt brune et svelte, se dessiner sur un ciel rendu blanchâtre par les

pâles lueurs de la lune. Tout près des conjurés s'élevait, noire de l'empreinte des siècles, la gothique abbaye où dorment les rois jadis couronnés d'or, côte à côte avec les grands génies qui portèrent aussi des couronnes et plus belles et plus justement acquises.

— Jeune homme, dit Joseph en tendant le bras vers ce vieux monument, les illustrations de l'Angleterre vous attendent à ce dernier rendez-vous... Le spectre de Windsor vous l'a dit.

— Inconnu, vous discourez si doctement que je sens, à vos paroles, palpiter jusqu'à la dernière fibre de mon cœur. Votre éloquence ferait éclore incessamment toute inspiration qui manquerait à ma pensée. Mais, hélas ! nulle séduction ne peut découler de mes mains...

— Ne vous faut-il que de l'or, je vous en procurerai.

— Vous ?

— Ma fortune est bornée ; mais, sans y apporter aucun désordre, j'en puis distraire dix mille écus : ils sont à vous, si vous me bâillez votre parole qu'après-demain un mouvement aura éclaté à Londres...

— Le délai est court.

— Je le sens bien ; mais j'ai déjà pris des engagements avec les calvinistes de la Rochelle et de Montauban, gens que les persécutions de la cour rendent sujets à désaveu en matière de conjuration. La prudence me commande d'aller vite en besogne, et l'émeute de Londres doit être le signal de ces religionnaires.

— Sur ma foi, vous avez là l'idée d'une belle combinaison.

— Vous et moi tenons peut-être de la Providence l'office de changer la face des deux plus puissants États du monde. Si, d'aventure, je ne vous avais pas offert assez d'argent pour subjuguier ce qu'on appelle un parti, parlez, d'autres ressources...

— Vous voulez rire : avec cent guinées je me fais fort d'enivrer une bonne moitié de la chambre basse, dont les motions orageuses répandront à Windsor l'alarme la plus chaude ; tandis que deux cents autres guinées soudoieront une nuée de parlementaires subalternes, qui parcourront

la ville en poussant de grands cris. Le gant sera jeté. Si cette amorce ne suffisait pas pour allumer une révolution, il faudrait s'abstenir d'avancer plus vers ce but dès lors reconnu trop éloigné : il me serait évident que nous aurions attaqué la poire devant sa maturité; force serait aux francs Bretons de garder encore la dague dans le cœur. Mais ils sauraient du moins, dans une rencontre plus heureuse, où trouver leur point d'appui.

— Cela peut assurer, pour un temps, l'accomplissement de mes desseins, et plus tard mon aide pourrait vous empêcher de défaillir.

— J'y compterais, comme il ne tient qu'à vous de compter en toute conjoncture sur moi.

— Le jour n'est peut-être pas loin où j'aurai sujet de vous remémorer cette promesse pour de vastes intérêts, dit le capucin avec une exaltation marquée.

Le messager du cardinal était en ce moment dominé par l'homme qui dans ses extases rêvait l'empire de la chrétienté, et, déposant à la face du ciel même son masque d'hypocrisie, Joseph songeait à s'appuyer d'un calviniste pour faire réussir l'ambition du prêtre catholique subitement réveillée en lui. Puis, ramené par la réflexion à une appréciation plus sensée des difficultés que ses vues gigantesques pourraient rencontrer, il ajouta :

— Mais, capitaine Cromwell, nous avons en France un Richelieu.

— Toujours Richelieu... Eh ! je veux que Dieu me damne si l'on ne fait pas à cet abbé cent fois trop d'honneur en le croyant redoutable.

— Monsieur, vous le connaissez mal.

— Je le connais bien. Écoutez : le cardinal est un colosse aux pieds d'argile. Sa supériorité, comme celle du renard, réside uniquement dans sa fourbe et ses artifices. Et voyez ce que devient le renard poursuivi à outrance par nos intrépides chasseurs. Monsieur, je n'ai vu nulle part de fortune, tant élevée qu'elle fût, subsister sans la force, et votre prêtre usurpateur du pouvoir est faible. Qui le soutiendrait, si quelque parti imposant, le calvinisme, par

exemple, venait à l'attaquer avec des inspirations par-dessus ce fanatisme qui seul ne mène à rien ? Seraient-ce les grands ? Il les humilie. Serait-ce la nation ? Elle le hait. L'étranger ? Richelieu lui fit prendre en haine sa politique cauteleuse. Pour qu'un tyran soit fort, besoin est qu'il sache paraître populaire ; autrement, trois enfants, qui oseront agiter résolument un drapeau au-dessus de leur tête, feront choir ce potentat du sommet de sa puissance... Ah ! je voudrais bien que notre monarchie hautaine montrât aussi peu de consistance que votre despotisme en robe rouge ! moi, simple officier, moi, citoyen obscur, perdu dans la foule, je soufflerais, et elle tomberait. Mais nos ministres, moins subtils que les vôtres, ne laissent pas de se faire voir beaucoup mieux avisés : ils savent appuyer l'autorité royale sur une aristocratie caressée, enrichie, qui caresse et enrichit à son tour tout ce qu'il y a d'impur dans le peuple ; et c'est ainsi que, par un ricochet de corruptions, l'oppression se soutiendra en Angleterre tant qu'une main généreuse, une main forte ne se prendra pas à dessiller les yeux de la brave nation qui subit le contre-cœur de si tristes destinées.

— Une révolution est possible dans la Grande-Bretagne, vous avez un peuple. Louis XIII, ou plutôt son ministre ; ne compte que des sujets.

— Et ne saurait-on faire éclore en France une popularité ?

— Peut-être... mais il sera sage d'attendre qu'un homme ait paru qui sache la museler d'une main ferme après s'en être servi.

— Monsieur, dit Olivier avec expression en serrant la main du moine, nos âmes sont entrées en accord.

— Revenons à notre émeute. Je me suis confié à vous de l'incendie qui est près d'éclater en France ; l'étincelle que je vous demande peut l'allumer, et je m'étonnerais peu que ma prudence elle-même fût heureusement trompée par les suites d'icelui. Je loge dans le Strand, accompagnez-moi jusque-là et je vous remets la somme convenue.

— Je vous suis, monsieur.

Les deux conjurés se mirent en devoir de gagner le logement du père Joseph, suivant silencieusement des rues où l'on ne marchait point encore sur de beaux trottoirs qu'on y a construits un siècle plus tard, et longeant des rangées monotones de maisons en briques qu'avait noircies la vapeur du charbon. Ils buttaient souvent contre un pavé inégal ; car Londres n'était éclairé alors que par les lanternes des watchmen, leurs errantes qui se montraient çà et là dans l'obscurité de la ville.

En entrant chez lui, le père du Tremblay fit signe à son domestique, qui l'attendait près de la cheminée, de quitter l'appartement.

— Oui, mon père, répondit le valet étourdiment, sinon par malice ; inattention ou malveillance qu'accueillit un coup d'œil foudroyant.

La qualification n'échappa point à Cromwell ; dans son active sagacité, il conçut un soupçon qui le rendit, durant quelques secondes, rêveur et méditatif. Mais l'expression d'une calme sécurité reparut promptement sur son visage ; et l'œil exercé du moine put voir que si le réformiste anglais avait craint un instant de s'être compromis, son esprit avait trouvé rapidement une ressource en lui-même contre toute appréhension.

— Capitaine, dit Joseph avec la même assurance que s'il n'eût rien remarqué du jeu de physionomie d'Olivier Cromwell, dix mille écus d'or sont comptés dans ce sac... emportez-les ; j'ai votre parole, et je ne vous demande que cela.

— Je n'y ai jamais manqué. Sur la sainteté du synode, ajouta-t-il comme par inspiration soudaine, il est temps enfin qu'en vous parlant je mette un nom après la qualification générale de monsieur

— Je me nomme le baron Leclerc ¹ ; mais, entre nous, le nom importe peu à l'affaire.

1. Le père Joseph se nommait en effet *Leclerc*, mais il était peu connu sous ce nom ; et quand il vivait dans le monde, on l'appelait le baron du Tremblay.

— Vous avez raison; et si je me suis enquis du vôtre, c'est qu'il faut bien que j'aie une direction ¹ pour me présenter à votre logis. Du reste, je veux que vous sachiez que je n'ai de ma vie redouté la trahison : attendu que je n'ai jamais rien entrepris sans m'être ménagé une garantie contre elle.

— Ce serait aujourd'hui chose superflue, dit Joseph avec un sourire assez franc.

— J'en reçois sans conteste la conviction. A propos, allégeons un peu ce fardeau d'or; je vous ai tantôt établi le compte, assez bref, de mes frais de campagne; ajoutons quelques dizaines de pistoles pour les dépenses qu'on ne saurait prévoir; cela pourra nous conduire à trois mille écus : c'est tout ce que j'emporte... Vous n'avez pas, que je présume, la pensée, baron Leclerc, qu'Olivier Cromwel songe à vendre son zèle. J'ai une passion démesurée de travailler à l'affranchissement de mon pays; un petit mouvement à Londres, propre à mettre en lumière les amis que je cherche, convient d'aventure à vos desseins : j'en reçois une allégresse grande; mais, souffrez que je l'avoue, ma convenance est d'abord ce qui me détermine en cette affaire. J'apporte la résolution, vous apportez l'argent; nous brassons une combinaison de moyens, ou, si le mot vous agréé mieux, une alliance. Partant, point de reconnaissance réciproque, puisque chacun de nous agit dans le sens de son propre intérêt. Si l'arrangement vous convient, entendu de la sorte, nous pourrons y revenir plus d'une fois. Adieu, il sera sans utilité aucune de nous voir demain; assuré que je suis qu'il vous reviendra quelque chose de mes faits et gestes avant la fin du jour.

Ici le papiste et le calviniste, qui venaient de s'entendre si bien sous l'influence de leur ambition respective, car dans les derniers moments Joseph avait presque toujours suivi l'élan de la sienne, le papiste et le calviniste, disons-nous, se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre, avec pro-

1. Le mot *direction* est employé ici, à la manière des Anglais, pour *adresse*.

messe de se retrouver, le surlendemain de bonne heure, à la taverne de White-Hall.

Cromwell était trop habile pour aller brusquement convier les réformistes influents de la chambre basse à un banquet que lui, simple officier, n'avait aucune raison valable de leur donner. Ce fut un de leurs collègues, avec lequel Olivier était lié, qui fit, en son propre nom, cette invitation. Aucun parlementaire ne manqua d'y répondre. Au dix-septième siècle, les grands repas, qu'on voyait ordinairement dégénérer en orgie, étaient recherchés avec ardeur, surtout chez les Anglais. Des guerres à peu près continuelles réduisaient alors les hommes à une existence précaire, où le lendemain ne s'offrait à leur pensée qu'à travers un doute. De là naissait le désir avide de jouir d'une vie qui pouvait à chaque instant leur échapper, et l'intempérance les flattait d'autant plus, qu'elle les rendait oublieux d'un avenir incertain. La réunion des réformistes de la chambre basse se grossit d'un certain nombre de niveleurs, étrangers aux honneurs de la représentation, mais parmi lesquels on ne comptait point l'avisé Cromwell. Elle fut bruyante du cliquetis des verres, de la chaleur des toasts patriotiques; puis elle finit par d'orageuses motions qu'un commencement d'ivresse rendit hostiles au pouvoir. Des drapeaux aux couleurs britanniques, mais non pas aux armes de la couronne, avaient été, selon l'usage, attachés en dehors des fenêtres ouvertes de la salle du banquet; selon l'usage aussi, les convives, la serviette au cou, le verre à la main, le visage empourpré, vinrent sur le balcon pérorer le peuple rassemblé aux portes de la taverne. L'enthousiasme que ces harangues enivrées produisirent se manifesta bientôt au sein des masses, d'ailleurs animées et échauffées par les copieuses libations de porter. Des meneurs, payés largement, divisèrent la foule; de nombreuses bandes se mirent à parcourir la ville en tumulte: on entendit de toutes parts les cris de *Vive la liberté! Vivent nos braves réformistes du parlement! À bas les royaux! Mort aux papistes!* De temps en temps, les devantures des magasins appartenant aux antagonistes

de la réformation volaient en éclats avec un retentissement aigu de vitres brisées ; tandis que dans quelques carrefours on brûlait l'effigie des hauts partisans de la cour, et particulièrement celle du premier ministre.

Pendant tout ce désordre, le père Joseph, rasant les maisons comme un oiseau nocturne, observait avec une sombre joie ce terrible résultat de sa mission, et se rendait chez M^{me} de Clarick, dans le but sans doute d'en être félicité. La comtesse le reçut sous un berceau de son jardin, où elle était descendue pour écouter le bruit lointain de la sédition.

— Entendez-vous, madame ? dit le moine d'un accent creux après une brève révérence.

— Ah ! monsieur, je frémis.

— Voilà, comtesse de Clarick, ce que les passions humaines traînent à leur suite, quand ceux qui s'y livrent ne sont pas arrêtés par la considération de Dieu.

— Quels cris sinistres !... hélas ! le sang coulerait-il ?

— Je n'en serais pas surpris... quelquefois le péché ne peut être racheté que par le crime. Écoutez ! écoutez !

En ce moment Joseph, debout devant la comtesse, le bras et les yeux élevés dans la direction où l'on entendait un mélange confus de clameurs diversement accentuées, de vitres se brisant, de pétillantes étincelles s'élevant des bûchers allumés par la vindicte populaire, Joseph ressemblait au prince de l'enfer. Son attitude effraya un instant sa belle interlocutrice.

— Ah ! s'écria-t-elle d'une voix qui exprimait bien son effroi, que je suis marrie d'avoir concouru par mes conseils à ces funestes excès !

— Calmez-vous, madame, répondit le moine avec un sourire plus hideux encore que sa noire gravité ; ces gens marchent du bon pied pour vous donner tout contentement : des courriers expédiés de Windsor vont tirer le magnifique Buckingham des molles délices de Capoue ; il aura tôt arrêté cette mutinerie, et les suites en seront aussi douces que son effet est effrayant... Recevez mes salutations. J'ai cru qu'il était séant que vous apprissiez autre-

ment que par le tumulte de la place publique les conséquences de vos avis officieux... Me voilà quitte d'une politesse dont vous eussiez pu me reprocher le manquement, car ce qui se passe à cette heure est en partie votre ouvrage... Ah ! ah ! le désordre augmente... conjouissons-nous, madame, l'œuvre fructifie.

— Cessez, cessez, monsieur, vous me faites horreur !

— Ce n'était pas dans ma pensée ; je voulais uniquement être poli, mais le favori de Charles I^{er} remplira cet office auprès de vous beaucoup plus adextrement que moi.

A ces mots le capucin s'inclina brusquement et quitta la comtesse, qui ne se leva point pour accompagner le redoutable étranger.

En rentrant chez lui, Joseph trouva le billet suivant écrit en caractères évidemment déguisés :

« Vous ne me taxerez pas de lenteur, monsieur le baron ; la soirée vous a montré assez d'événements pour que vous en receviez les effets signalés. Demain la scène se fera voir plus animée encore. Le débile Charles, tout en cachant sa terreur derrière les vieilles murailles crénelées de Windsor, fait avancer vers Londres quelques centaines de gardes ; mais on ne sera pas si imprudent que de leur ordonner de tirer, et les réformistes tomberaient dans une grande faute en commençant le feu. La ville sera donc à nous toute la journée, et je serai trop embesogné pour vous voir.

« Si vous devez, comme vous m'en avez fait avis, quitter notre capitale pendant la plus prochaine nuit après celle qui commence, je serai à dix heures du soir au pied de la tour de Londres, où vous avez formé la résolution de vous embarquer : c'est là que nous prendrons congé l'un de l'autre. »

Cet écrit n'était pas signé ; mais Joseph ne pouvait méconnaître son auteur, dont il ne se lassait point d'admirer la prodigieuse activité, mais surtout la prudente adresse. En effet, Olivier avait été le moteur du mouvement qui s'accomplissait ; il s'était trouvé partout pour attiser le feu de la sédition, et nulle part on avait pu le

remarquer. Le second jour, cet habile conspirateur surprit encore davantage le capucin lorsqu'il le découvrit à la tête d'une des compagnies des gardes, marchant contre la révolte dont il était l'âme, et influençant du regard et du geste les révoltés lorsqu'il semblait prêt à les combattre.

Durant cette seconde journée, la sédition prit un caractère plus imposant et plus dangereux en même temps. Plusieurs coryphées du parti réformiste furent saisis dans les rues et portés sur les bras du peuple à la chambre basse ; tumultueuse ovation à laquelle ils se prêtèrent de fort bonne grâce. D'un autre côté, des parlementaires voués servilement à la monarchie étaient assaillis, dans leurs carrosses, d'une grêle de pommes, d'œufs, de carottes, de navets. Leurs chapeaux, enlevés par de hardis aventuriers, devenaient le jouet de la foule, au-dessus de laquelle on les voyait voltiger. A tant d'excès la troupe n'opposait que d'insuffisantes représentations ; empêchant, pour toute action répressive, que les sévices lassent jusqu'aux coups et les projectiles jusqu'aux pierres.

Le soir, en se rendant au pied de la tour de Londres, Joseph vit quelques hôtels en feu : peut-être ces incendies avaient-ils été allumés par des vengeances individuelles, toujours promptes à s'exercer à l'ombre d'un mouvement populaire. Le moine attendit quelque temps Cromwell, debout sur le canot qui allait le porter à son vaisseau. Il levait les yeux avec une sorte de vénération vers cette antique forteresse flanquée de tourelles, dont les Anglais ont fait tout à la fois un arsenal, une prison d'État et une ménagerie. Les créneaux et les toits de cette masse colossale de constructions se découpaient alors sur un ciel sans nuages, nuancé de pourpre par les flammes s'élevant d'une maison qui brûlait derrière le vieux édifice. C'était un aspect imposant que celui de ce sombre repoussoir s'appuyant ainsi contre un fond ardent. Par intervalles, du Tremblay suivait de l'œil, le long de la Tamise, des flambeaux mobiles, portés sans doute par les révoltés, et dont la lueur rougeâtre se projetait en pas-

sant sur les palais qui bordaient le fleuve. Bientôt Olivier Cromwell parut.

— Eh bien ! êtes-vous content ? dit-il d'un accent plus brusque qu'il ne l'avait eu dans le précédent entretien.

— Oui, capitaine ; je vous tiens pour un homme d'une haute capacité... je plains ceux qui se feront vos ennemis.

— Conseillez donc aux papistes de ne jamais jouter avec moi ; c'est un bon office que vous pouvez leur rendre, père Joseph du Tremblay.

A ce nom le moine demeura quelques instants stupéfié ; mais ayant facilement deviné que son incognito avait été trahi par son valet, il ne tarda pas à répondre :

— Puisque vous êtes si connaisseur des choses humaines, vous devez savoir que ni ma robe ni la situation que je tiens de la nécessité ne pourraient nous empêcher d'associer, dans toute rencontre, nos résolutions. Je suis vrai du cœur en vous disant qu'un homme de ma trempe ne se donne point âme et corps à un Richelieu, et qu'il le sert à la manière dont les chrétiens retenus en captivité servent le dey d'Alger ou de Tripoli.

— Je le sais, et moi, qui ne saurais souffrir de dissimuler, il faut que je vous dise, père Joseph, qu'en lieu opportun la différence de nos croyances ne nous diviserait pas.

— Tous mes sentiments seraient à vous, fors ce point sacré.

— Allons, mon père, un élande bonne foi ! il n'y a pas là de clerc pour l'écrire... convenez-en avec franchise, quand on est organisé comme vous et moi, ce serait demeurer stupide à toute bonne politique, que de se laisser prendre à la considération des dogmes religieux, à moins qu'ils ne paraissent servir un intérêt plus solide. Et moi aussi, je suis en renommée de grande dévotion¹ :

1. Cromwell, étant déjà protecteur et dînant avec ses amis, voulait déboucher lui-même, par raffinement de précaution, une bouteille de vieux vin de Tokai. Ses officiers de bouche cherchaient un tire-bouchon, qu'ils ne trouvaient pas ; le grand homme s'impatientait, lorsqu'on vint lui annoncer une députation de presbytériens, qui désirait savoir si *Son Honneur* s'était occupé

il y a quatre ans déjà que je marche à la tête des puritains, excitant leurs pratiques, échauffant leur exaltation, et ne paraissant porter que Dieu dans mon cœur. Mais si je favorise de la sorte ces bons sectaires, c'est que je sais qu'ils forment un parti puissant dans les Royaumes-Unis. Or, que le pouvoir m'advienne un jour, par l'accomplissement des promesses du spectre de Windsor, alors je fais peser le niveau sur tous les cultes, afin qu'aucun ne devienne une faction redoutable, dont un ambitieux, comme moi, puisse tirer avantage. Voilà, père du Tremblay, ce que fera Votre Révérence elle-même, si la fortune lui est bénigne ; et je vous sais, par saint Georges ! homme trop habile pour croire que la route qui vous aura conduit au pouvoir ne soit pas fermée soudain derrière vous par votre prudence bien avisée. Ai-je tort de penser ainsi ?

— Non, par ma foi ! capitaine, s'écria le moine, qui laissa tomber en cet instant de sa bouche le seul aveu sincère qui lui soit jamais échappé.

— Encore un mot, père Joseph, reprit Cromwell, et veuillez ne pas maudire la légèreté de ma langue. Votre mission tendait à rejeter sur la rive anglaise notre premier ministre beau danseur, parce que Richelieu tenait à grande importance que Louis XIII... Vous comprenez : voilà qui est de la charité dans toutes les religions de la terre. Vous m'avez fait votre instrument pour ce sujet : je suis parbleu bien éloigné de vous en savoir mauvais gré. Grâce à cette entremise, j'ai mesuré une carrière que je parcourrai, n'en doutez pas, lorsque je serai parvenu à vaincre les obstacles qui sont les ennemis de mes desseins ; vous avez payé le toiseur, c'est moi qui me trouve obligé, et je veux que Dieu me damne si nous ne

de faire discuter par les Pères de l'Église réformée quelques points litigieux de leurs dogmes. Cromwell fit répondre à ces coreligionnaires qu'il y songeait mûrement. « Ils croient, dit-il » ensuite en riant à ses convives, que nous sommes à la recherche « des saintes vérités, et nous cherchons un tire-bouchon. » Ce trait donne la mesure des sentiments pieux du protecteur.

devons pas nous quitter en bonne intelligence. Si votre étoile vient à grandir là-bas, ajouta Cromwell en étendant le bras vers la France, ayez souvenance que vous avez laissé au pied de la vieille tour de Londres un homme résolu, un homme capable de pousser à la roue de votre char... Adieu.

— Je n'aurai garde de l'oublier ! répondit du Tremblay, dont les yeux parurent en ce moment étinceler d'un éclair d'exaltation.

Ainsi finirent les relations de ces deux hommes supérieurs. Ils se serrèrent la main en silence ; puis le père Joseph, faisant signe au patron du canot de pousser au large, s'assit à la poupe, enveloppé d'un vaste manteau brun. Les rames de huit robustes matelots, en frappant avec ordre la surface tranquille du fleuve, eurent mis promptement l'intervalle d'un gouffre entre les deux plus grandes ambitions peut-être que le monde contînt alors. Olivier, resté debout sur le rivage, suivit quelque temps du regard le flambeau qui éclairait la barque de Joseph, et dont la lueur fugitive traçait sur les flots un sillon lumineux. Mais bientôt cette petite flamme, emportée par le courant, disparut dans les brumes de la nuit. L'Éminence grise avait quitté, peut-être pour jamais, ce Cromwell qu'on devait voir un jour régner sur l'Angleterre, et soumettre à sa domination usurpée la politique de tous les États de l'Europe.

CHAPITRE VII

1625

Retour en France. — Entrevue avec le roi. — Le nouvel abbé de Fécamp. — Voyage de Compiègne. — Arrangements intérieurs. — La reine et sa confidente. — Le serpent tentateur. — Une aventure de garde-robe. — Julienne et le chevalier du Vezay. — Sir William. — Belle-mère indulgente. — Voyage à Amiens. — Le bosquet. — Les Mémoires de Laporte. — Départ

précipité. — Tristes adieux. — Les ferrets d'aiguillettes. — Délire d'amour. — Dignité tardive. — Scrupules de la comtesse de Lannoy. — Promenade de la princesse de Conti. — L'illustre espionne.

Après une traversée que le beau temps favorisa, Joseph débarqua à quelque distance de Calais : une chaise de poste l'attendait ; il y monta sans perdre une minute ; et, couvert de nouveau du sale capuchon des franciscains, il descendit à sa capucinière, soixante heures après son départ de Londres. Le moine resta quelques instants prosterné devant son prie-Dieu, essayant d'abuser la Divinité sur cette foi religieuse dont nous connaissons maintenant le pivot. Pendant cette courte prière, des chevaux frais étaient attelés à la chaise de poste : Joseph allait se rendre à Rueil, où le cardinal donnait à la reine d'Angleterre et aux ambassadeurs de Sa Majesté Britannique une fête d'adieu. Car il est temps de dire que Buckingham, averti des événements de Londres par vingt courriers successifs, messagers de la terreur du pauvre Charles Stuart, se disposait à quitter Paris dès le lendemain. Informé toutefois du véritable état des choses, grâce à des correspondants moins effrayés que le monarque anglais, le duc calma les craintes de la reine Henriette sur le caractère d'une sédition déjà apaisée, et lui donna l'assurance que rien ne s'opposait à ce que la cour de France l'accompagnât jusqu'à Amiens, ainsi qu'on en était convenu avant les nouvelles alarmantes. Tout était donc en mouvement au Louvre, au Luxembourg et à l'hôtel de Chevreuse pour le départ du lendemain, tandis qu'on dansait au château du cardinal.

Le père Joseph reconnut d'une lieue le théâtre de la fête à l'espace lumineux marqué par une brillante illumination sur un ciel sans étoiles ; et bientôt la brise du soir apporta jusqu'au voyageur les sons d'une musique harmonieuse, réglant les pas de l'élégante cohorte des danseurs.

Le moine, ayant laissé sa chaise à la porte du château,

se glissa le long des murailles pour gagner l'appartement du ministre, esquivant avec soin les lumières, comme une chouette qui cherche son refuge dans les crevasses d'une vieille tour. Richelieu n'était point à son cabinet ; mais l'huissier de service avait ordre de l'ouvrir à toute heure au père Joseph. Celui-ci aperçut d'une croisée Son Éminence se promenant dans ses magnifiques jardins, où des milliers de flambeaux attachés aux arbres prêtaient à leur feuillage une nuance dorée, tandis que les fleurs recevaient un reflet plus brillant. Le cardinal montrait une humeur charmante, signe infailible qu'il se réjouissait alors du chagrin de quelqu'un. En effet, le duc de Buckingham, dont l'illumination faisait étinceler les riches habits au milieu d'un groupe de gentilshommes, avait le visage soucieux, malgré les sourires qu'il s'efforçait d'appeler sur ses lèvres. Ce ministre n'était pas aussi indifférent qu'il affectait de le paraître aux nouvelles reçues de Londres : il ne pouvait voir avec mépris les démonstrations hostiles faites par les réformistes, parti toujours redoutable en Angleterre. D'ailleurs, cette circonstance, en l'obligeant à quitter inopinément la France, ruinait ses espérances galantes, devenues d'autant plus impétueuses qu'elles avaient été jusqu'alors plus contrariées.

De son côté, la reine, que le père du Tremblay voyait se promener avec Louis XIII dans une allée d'orangers combattait mal une extrême tristesse : ses traits, altérés par un chagrin aussi vif que le sentiment trahi qui le causait, recevaient un surcroît de mélancolie de l'insipide société du roi. Lui, bâillant à toute seconde, et laissant endormir ses yeux sous leurs noirs sourcils, s'embarrassait fort peu du soin de cacher l'ennui dont il semblait dévoré.

Le reste de la cour, essaim léger dispersé dans les bosquets illuminés, les parcourait, peut-être littéralement pour quelques dames et quelques courtisans, à la manière des ombres *heureuses* de l'Élysée. On voyait par intervalles scintiller sous la voûte des platanes ou des marronniers la parure des beautés qui s'y égaraient, et que dérobaient ensuite d'épais massifs de verdure. Tel était

l'abandon de ce siècle galant, que les cardinaux donnaient des bals où presque tout ce que les belles possédaient de charmes s'offrait à la vue ; où tout ce qu'elles faisaient désirer de faveurs était quelquefois accordé. Vainement un monarque atrabilaire offrait-il à sa cour l'exemple d'une chasteté tristement déterminée, les jeunes seigneurs, mieux servis par la création, paraissaient peu disposés à se corriger des écarts que Sa Majesté blâmait. Richelieu lui-même n'avait pas fait interdire aux convives de sa fête un pavillon élégant construit au fond de ses jardins, petit temple dont la jolie Marion Delorme était souvent la prêtresse durant les suaves matinées du printemps. Des dames curieuses tournèrent la clef de ce réduit enchanteur : et l'ameublement qu'elles y virent leur prouva d'une manière irréfragable que si le cardinal faisait quelque part de pieuses retraites, ce ne pouvait être en ce séjour.

Quoique le principal ministre eût été prévenu sur-le-champ de l'arrivée du père Joseph, ce religieux attendit longtemps dans le cabinet. Son Éminence, satisfaite du résultat obtenu à Londres par son agent, ne voyait maintenant aucune urgence à l'entretenir, tant un témoignage de reconnaissance coûtait à cette âme envieuse. Richelieu parut enfin, et, prompt à simuler les sentiments les plus éloignés de son cœur, il complimenta le capucin avec une effusion que le meilleur comédien de l'époque n'aurait pas certainement imitée aussi bien.

— Il arrive, de bonne fortune, poursuivit le cardinal après ce déluge de félicitations, que l'abbaye de Fécamp est venue à vaquer pendant votre voyage. Le roi reçoit un grand contentement à vous la donner, père Joseph : demain mon secrétaire ne manquera pas de vous en expédier le bref.

— J'en témoigne une singulière gratitude à Votre Éminence au nom de mon pauvre couvent, qui va prendre le soin particulier de faire reconstruire une partie du bâtiment, laquelle menace ruine.

— Ma volonté, père Joseph, est que ce bénéfice vous

revienne en propre. Il faut que je vous dise que votre pauvre couvent est assez riche pour subvenir à ses réparations ; et si j'ai des renseignements de bon lieu, vos frères les mendiants ne se font pas moins de trente mille écus de rente.

— Ils regardent autour d'eux, monseigneur, et ont des pensées pour une pauvreté plus pressée que la leur. Les mains de nos frères sont des navettes de charité. Puis, que ferais-je, moi, capucin indigne, des biens de la terre ? Je me nourris au plus juste de mes besoins ; mon corps serait énervé par un linge moelleux, et la cendre de ma couche doit donner tout contentement au serviteur de Dieu qui dort peu afin de prier beaucoup.

— Père du Tremblay, dit Richelieu piqué en saisissant le froc de Joseph, cette bure n'est pas si épaisse qu'un œil comme le mien ne reçoive à travers la démonstration du cœur vaniteux qu'elle cache. Quittez une comédie qui n'a pas même le mérite d'amuser ceux qui sont à portée de l'ouïr ; et si vous voulez que nous restions amis, méprisez moins le prix que je trouve bon de mettre à vos services. Autrement je pourrais me laisser toucher par l'idée qu'il me serait aisé de m'en passer.

Le franciscain sortit sans répliquer à ce discours hautain ; mais la haine secrète qu'il nourrissait contre le cardinal en devint plus acrimonieuse. Ce moine, quoique habile politique, manquait parfois de tact : il ne sentait pas que vouloir tromper un homme aussi pénétrant que Richelieu sur un sentiment comme l'orgueil, qui le plus souvent se trahit aux yeux les moins clairvoyants, était une entreprise follement téméraire ; et l'on ne conçoit pas comment Joseph pouvait oublier que le plus grand art de Son Éminence consistait à ne rien ignorer. En effet, le cardinal-duc savait que sous son froc crasseux, du Tremblay portait une belle robe de soie ; que, retiré dans sa cellule, il ne faisait pas faute de savourer des mets délicats et des vins généreux, qu'un frère discret, admis au partage de ces provisions mystérieuses, apportait du dehors dans sa besace de mendiant. Enfin le ministre n'ignorait

point que sous son misérable grabat, Pierre l'Ermitte II cachait un coffre renfermant plus de cent mille écus d'or.

Cependant toute la cour se mit en route le lendemain avec Henriette, reine d'Angleterre. On vit de bonne heure une longue file de carrosses sortir de Paris, et le soleil, en éclairant d'un vif rayon la flèche du vieux Saint-Denis, semblait lui prêter un sourire pour saluer la fille du meilleur des rois endormis éternellement sous les voûtes de cette abbaye. Dans le carrosse de Louis XIII étaient le duc d'Anjou son frère, le prince de Condé, le prince de Conti, ses cousins, et les maréchaux de Bassompierre et de la Force. Marie de Médicis avait avec elle la comtesse de la Flotte, M^{me} de Comballet, et cette belle d'Hautefort que le roi honorait d'une affection si peu dangereuse. Anne d'Autriche emmenait seulement quelques-unes de ses filles avec la vieille comtesse de Lannoy, sa dame d'honneur, attachée à Sa Majesté par les crampons inflexibles de l'étiquette. La duchesse de Chevreuse, au grand regret de sa souveraine, avait pris place dans le carrosse de la reine d'Angleterre, qu'elle devait accompagner jusqu'à Londres. Près de cette jeune princesse étaient aussi deux nobles Anglaises, la comtesse d'Ambie et la marquise d'Hamilton.

Le cardinal-duc n'était point du voyage, mais sa défiance accompagnait les illustres voyageurs. Lafeymas et ses affiliés les plus adroits, les plus braves surtout, mêlés à la suite d'un si grand nombre de hauts personnages, veillaient en véritables cerbères sur les amants qu'ils avaient jusqu'alors condamnés au martyre d'une passion contrariée. La tâche touchait à son terme : le Tristan du jaloux Richelieu n'avait plus qu'un effort à faire pour s'élancer dans son intendance, et ses dignes compagnons rêvaient déjà le son des pistoles qu'ils avaient encore à palper. Tous s'attendaient, il est vrai, à des entreprises désespérées de la part du bouillant Buckingham ; mais leurs dernières instructions étaient précises : à tout excès d'audace ils devaient, sans aucune hésitation, opposer l'excès de la férocité. Les feux du favori de Charles devaient jusqu'à la fin brûler

sans succès ou s'éteindre dans son sang. Or, après avoir ordonné cette mesure extrême, le principal ministre crut qu'il serait imprudent d'en être le témoin ; il craignit que sa perfidie ne fût pas à l'épreuve d'une telle catastrophe et que son âme, encore peu façonnée au crime, ne se trahît par quelques signes de terreur. Il ne manqua pas de prétextes pour rester à Paris : Buckingham s'en réjouit ; il ne pouvait lui venir à la pensée que cette circonstance, heureuse à son avis, fût la conséquence d'un arrêt de mort porté contre lui.

Quoique des relais eussent été placés sur la route parcourue par la cour, elle n'arriva que fort tard à Compiègne, où elle devait coucher. Les grands chemins, mal entretenus, sillonnés de profondes ornières, même dans les directions les plus suivies, ne permettaient qu'une lente circulation aux voitures de maître, dont les roues dorées s'embourbaient à chaque instant. Bientôt la lumière jaillit de toutes les fenêtres du château, qui se dessinaient tout à l'heure en noir sur ses façades grisâtres. Une bruyante circulation commença dans l'intérieur : la salle des gardes, naguère déserte et silencieuse, retentit des saillies militaires ; on y entendit bruire les armes d'une compagnie des gardes écossaises, tandis qu'un feu pétillant s'allumait dans une cheminée où la moitié de cette compagnie eût pu facilement se ranger. Le long des corridors, des officiers, des dames, des valets de pied faisaient résonner le carreau sous leurs pas empressés ; les portes s'ouvraient et se fermaient avec bruit ; les sonnettes retentissaient ; des factionnaires étaient posés à l'entrée des appartements principaux.

Un mouvement non moins tumultueux régnait dans la ville. A peine la moitié des voyageurs avait-elle trouvé place au château ; le surplus reflua chez les habitants, car on ne pouvait attendre aucun secours des hôtelleries, misérables gîtes fréquentés uniquement par les porteballes, les juifs et les rouliers, à une époque où l'hospitalité n'avait pas encore cessé d'être un devoir. Il serait difficile de préciser ce que l'exercice de cette vertu antique coûta ce soir-

là aux bons riverains de l'Oise : les denrées de toute nature furent prodiguées pour faire honneur aux courtisans qui encombraient leurs maisons. Échevins, bailli, subdélégué, secrétaires du roi, bourgeois, marchands, tout subit l'invasion de ces nobles affamés. Heureux les hôtes de qui les femmes ou les filles, par un surcroît particulier de sacrifices, ne payèrent pas à cette volée passagère de gentillâtres un tribut mystérieux, qui n'entre dans les obligations hospitalières d'aucun pays.

En descendant de carrosse, le roi s'était plaint d'un frisson ; vers dix heures du soir une fièvre légère se déclara. La plus petite déviation d'habitudes ébranlait le frêle tempérament de ce prince : les réjouissances de la nuit précédente, auxquelles le regard seul de Sa Majesté semblait avoir pris part, avaient suffi néanmoins pour détruire l'équilibre de ses fonctions vitales ; et la fatigue du voyage, que les femmes les plus délicates de la cour ressentaient à peine, achevait de déterminer l'indisposition du caco-chyme Louis XIII. Deux médecins déclarèrent que cette courbature n'aurait aucune suite dangereuse ; que le lendemain, selon toutes les apparences, le roi se trouverait en état de continuer sa route. Mais Louis, qu'une sombre terreur gagnait dans les moindres anomalies de sa débile santé, soutint qu'il était fort malade, et décida dès ce moment que son voyage s'arrêterait à Compiègne. « A moins, » ajouta-t-il d'un accent lugubre, qu'il ne soit besoin de « me faire rebrousser chemin jusqu'aux demeures souter-« raines de Saint-Denis, devant lesquelles Dieu m'a per-« mis de passer vivement ce matin. » On eut alors le secret d'une maladie dont les traces échappaient à la science : elle résidait tout entière dans les préoccupations funèbres qu'on voyait trop fréquemment traverser la vie du monarque, et qu'avait apparemment excitées l'aspect du monument sépulcral.

Les trois reines, les princes et princesses se hâtèrent de visiter le roi ; mais, dominé par de noires idées, il se montra peu sensible à cette attention, ainsi qu'à l'intérêt respectueux que le duc de Buckingham vint lui exprimer

en ce même instant. Les hauts personnages se retirèrent, bien tranquilisés toutefois sur l'état de Sa Majesté, que les docteurs garantissaient tout à fait rassurant.

Buckingham, en sortant de l'appartement du roi, saisit la main d'Anne d'Autriche, qui frémit soudain dans la sienne. Le prince de Condé, nonobstant le souvenir cuisant de son arrestation dans la chambre de l'Italienne Marie¹, offrit avec empressement d'être son chevalier. Le prince de Conti, quoique blessé d'avoir perdu l'espoir d'appeler Henriette sa belle-sœur par le rejet humiliant des vœux du comte de Soissons, reconduisit chez elle la reine d'Angleterre.

La duchesse de Chevreuse n'était pas demeurée étrangère aux dispositions intérieures des logements de Compiègne faites par le comte de Chalais, alors placé en première ligne dans les tendres affections de cette favorite. L'appartement ordinaire de la reine régnante avait été cédé par honneur à la jeune épouse de Charles I^{er}. Anne, reléguée pour cette fois à l'extrémité d'une aile du château diamétralement opposée au pavillon que Louis XIII habitait, ne devait avoir pour voisine que la reine mère, dont les soupçons étaient, comme on sait, difficiles à exciter en matière de galanterie. Le choix d'une telle localité doit être expliqué. La duchesse, qui dans toutes les habitations royales s'était abandonnée aux doux épanchements de l'amour, connaissait les ressources secrètes qu'offrait cette partie du château. Les filles de Sa Majesté devaient coucher, au nombre de quatre, dans une garde-robe communiquant à la chambre de Sa Majesté. Cette garde-robe joignait, d'un autre côté, une suite de pièces que Chalais eut le soin de déclarer pour le moment inhabitables, et qui établissaient de faciles communications entre l'appartement de la reine et celui que le gentilhomme complaisant avait destiné au duc de Buckingham. Grâce à cet intervalle inhabité, le ministre anglais paraissait logé fort loin

1. Allusion à l'arrestation de M. le prince à l'instigation du maréchal d'Ancre.

de la sensible souveraine ; mais il pouvait marcher à couvert de toute suspicion jalouse jusqu'à sa chambre, si, comme tout devait porter à le croire, les quatre filles qui allaient coucher près d'elle étaient fidèles et discrètes. Or, M^{me} de Chevreuse avait trop d'habileté pour avoir omis de subjuguer ces témoins dangereux, qu'on ne pouvait éloigner sans éveiller les soupçons de la vieille dame d'honneur, toute dévouée au cardinal. Des mariages brillants, plus flatteurs pour ces jeunes personnes que les récompenses pécuniaires, leur avaient été promis, sans que toujours on se fût ouvert à elles jusqu'au point de leur faire une confiance entière. On verra bientôt si toutes s'en tinrent à cette perspective de bonheur.

La comtesse de Lannoy, se reposant sur la surveillance des sentinelles posées à la porte d'Anne d'Autriche, tranquille sur la garde-robe dont elle ignorait la seconde issue, adroitement masquée par un lit, occupant enfin elle-même une pièce qui dépendait de l'appartement de Sa Majesté, la comtesse, disons-nous, crut pouvoir sans danger, mais non sans dépit, déférer à l'ordre de se retirer que lui intima la reine en ajoutant qu'elle avait à causer avec sa *bonne Marie*.

— Dites votre tendre Marie, ma chère souveraine ! s'écria la duchesse en embrassant Anne d'Autriche avec transport dès qu'elle fut certaine de n'être pas entendue par l'espionne de Richelieu. Ah ! s'il appartenait au dû de ma charge ou s'il était donné à mon cœur de parachever votre félicité, que je serais heureuse moi-même ! Mais, hélas ! cela ne saurait être : l'amour qu'une femme porte à sa pareille est défaillant à communiquer ces joies où se noient toutes les peines de la vie ; elles sont mises en la garde de l'autre sexe, et les bizarres conventions du monde...

— Tais-toi, petite, répondit Anne en mettant sa main sur la bouche de la surintendante, ce que tu dis n'est pas bien.

— Je le sais, madame, reprit la duchesse, car les paroles entrent pour bien peu de chose dans le bonheur.

— Hélas ! Marie, n'ai-je pas aussi à me reprocher des actions dont je dois être contrite ?

— En vérité, c'est de la conscience à l'excès pour un mince profit.

— Folle créature !

— Raisonçons, poursuit M^{me} de Chevreuse en baissant un peu la voix. Nous touchons à l'heure où le duc va quitter la France.

— Oui, duchesse, dit la reine après un long soupir, *nous avons rêvé quelques instants un bonheur auquel Dieu nous faisait défense d'aspirer. Voici venir le réveil.*

— Sans que ce bonheur ait été *nôtre*, interrompit la surintendante.

— Remercions-en la Providence.

— La contrainte est l'ennemie de mon humeur, et je ne saurais me conjoindre à cet acte de gratitude. Je regarde ce manquement d'heur comme la sensible cause du chagrin qui va derechef briser votre pauvre cœur, et qu'un amour vraiment très politique pouvait bannir sans retour.

— Tu sais, Marie, répondit en riant la fille de Philippe III, que j'ai fait promesse de ne point m'embesogner des affaires d'État.

— Ce mot spirituel m'est un otage que vous m'avez entendue ; mais j'ai grand'peur que vous n'entendiez pas même vos intérêts...

— T'avises-tu donc de la pensée que j'aie dû me séparer assez de mes devoirs pour acheter au prix d'une coupable faiblesse ce titre de mère dont je suis en peine ?

— Je tiens cette vérité pour évidente : vous devez, madame, des rois à la France.

— Je ne lui en dois que de légitimes.

— Ah ! bon Dieu, que ce serait grande compassion des dynasties si ce mot de légitimité était si délicat à l'entente qu'il dût signifier quelque chose ailleurs que dans le discours !

— Quoi ! vous croiriez, Marie...

— Je crois, madame, grâce à l'habitude que j'ai des choses du monde, qu'il faut proclamer la légitimité des

princes comme les miracles, sans l'examiner et même sans y croire.

— Reste toujours, pour une femme qui ne sait pas faire la puissante résolution de demeurer fidèle à ses devoirs d'épouse, le remords d'avoir failli.

— L'entraînement est là : il sauve l'intention... Hélas ! on glisse sur une pente si douce...

— A qui le dis-tu, Marie ? Mais où serait la vertu, n'était dans une courageuse résistance aux choses qui nous touchent le plus ? Ah ! j'espère que Dieu ne fermera pas mes yeux jusque-là que je consente...

— Est-ce qu'une femme consent jamais ?... Au surplus, ajouta la duchesse en appuyant sur les mots, le sort lui-même va prendre soin de vous mettre en garde contre votre cher ennemi. Vous ne le verrez plus qu'au moment d'un adieu bien grave, bien royal, devant la vénérable comtesse de Lannoy, l'étiquette personnifiée, qui ne vous permettra pas de jeter une seule larme. Le duc, vous le savez, a nouvelle qu'il ne peut différer son retour en Angleterre à cause des événements de Londres. Il nous quitte demain.

— La cour ne doit-elle pas accompagner Henriette jusqu'en la ville d'Amiens ?

— Oui, mais vous ne pouvez hasarder votre renommée à la suivre quand le roi, malade à ce qu'il croit, a déclaré ce soir qu'il s'arrêterait ici.

— La reine mère continue sa route, je l'accompagnerai.

— Impossible, et je m'étonne qu'un esprit comme le vôtre soit si peu connaissant des choses, qu'il chicane sur certaines bagatelles, tout en méditant un compromis sérieux de votre honneur.

— Comment cela, Marie ?

— Eh ! madame, il ne saurait y avoir de cour aux yeux d'une reine de France que sous le manteau du roi son époux. Votre Majesté se ferait faire les plus grands outrages par la médisance en se rendant à Amiens, quand Louis XIII reste à Compiègne.

— Quoi ! lorsque je voyagerais en compagnie de la reine ma belle-mère !

— Votre conduite dans cette occasion ne pourrait, comme la sienne, recevoir une explication bénigne. Il est du bon naturel qu'une mère se sépare le plus tard qu'elle peut de sa fille chérie, tandis qu'on trouverait qu'une épouse marche du mauvais pied en accompagnant sa belle-sœur dans le temps que son mari est malade.

— L'est-il réellement, duchesse ?

— On fera mine de le croire, ne fût-ce qu'afin de vous accuser. Alors vos sentiments pour M. de Buckingham, qui peut-être ne sont pas encore parvenus au su du public, feront éclat par le fait d'une démarche si peu séante, et ce sera beaucoup de bruit sans effet.

— Sans effet, tant mieux, Marie.

— Tant pis, madame ; Dieu est miséricordieux, et le monde ne l'est aucunement. Il y aurait bien plus de sagesse à préférer beaucoup d'effet sans bruit.

— Mon esprit est en défaut de te comprendre, chère amie.

— Mes desseins ne tarderont pas à recevoir une démonstration tout évidente ; mais que Votre Majesté daigne répondre auparavant à une simple question : Par quelle cause êtes-vous si touchée du voyage d'Amiens ?

— Mais, duchesse... mes tendresses pour Henriette... et puis les honneurs qu'il est juste... politique même de rendre à la souveraine d'un grand Etat...

— Et puis, il y a douce bénédiction à voir encore un seigneur charmant...

— Ce n'est pas à toi que je voudrais le nier, murmura la reine en se jetant dans les bras de sa favorite.

— Or, ma bonne souveraine, ce plaisir des yeux on ne doit pas le rechercher, mais bien l'éviter, quand il est défaillant d'espoir.

— Cruelle, que veux-tu donc que je t'avoue ?

— Rien... laissez-moi tant seulement deviner les élans de votre cœur, et ne faites pas désaveu des soins que j'ai pris pour une félicité que vous désirez ardemment.

— Je n'ai plus à me mettre en peine de la repousser : elle va me fuir.

— Si vous lui laissez le loisir d'échapper...

— Tu me le conseilles toi-même.

— Nullement, chère souveraine. Vous bercez vos espérances d'un avenir toujours trop incertain ; moi je veux tenter quelque chose par-dessus, en vous ménageant un bonheur présent, que rien à cette heure ne saurait vous empêcher de parfaire.

— Marie, que veux-tu dire ?

— Le duc de Buckingham sera dans un instant à vos pieds...

— Qu'entends-je ! quoi ! vous avez osé, quand la trahison est si grande auprès de moi... Duchesse, vous me perdez.

— Je vous sauve. Je suis vraie du cœur en assurant à Votre Majesté qu'elle ne doit être en appréhension d'aucun danger, et l'heure qui va sonner peut être le signal de sa délivrance. Les quatre filles couchées dans cette garde-robe sont engagées par-dessus les yeux à nous garder le secret ; le duc arrivera jusqu'ici sans risque d'être aperçu par les agents de Lafeymas, quoique le château en soit rempli ; enfin, cette porte qui communique à la chambre de M^{me} de Lannoy ferme de notre côté. Toute surprise est donc impossible, tant dedans que dehors ; personne ne saurait entrer en soupçon des choses que nous projetons... C'est le temps d'en finir, ou l'occasion nous échappe sans retour.

— Ah ! bonne Marie, s'écria la reine avec une extrême exaspération, tu vas mettre ma vie en désordre, m'entraîner dans le précipice... Dieu, mon divin Sauveur, ne me recevra plus en la gloire de ses élus.

— Je vous fais reine de France ; je vous venge de l'infâme cardinal, et vous assure la régence du royaume.

— Ainsi ma vertu... mon honneur... cette couche qui m'attend...

— Cette couche doit être le premier berceau d'un Dauphin.

— Serpent séducteur ! as-tu porté tes désirs jusqu'à là ?

— Mes désirs, répéta la favorite, dont les traits et l'accent devinrent tout à coup calmes et froids, est-ce donc à moi que cet événement s'en va profiter ? Est-ce moi qui ai persuadé M. de Buckingham à l'espérance ? Ai-je, de ma main, laissé tomber dans le cœur de Votre Majesté la première étincelle du feu qu'elle me reproche d'attiser ? J'ai vu votre martyr ; j'en expérimentais mieux que vous les angoisses ; et mon tendre dévouement à tout ce qui touche votre service s'est porté au-devant de vos souffrances. J'avais la pensée de faire servir le bonheur qui vous advenait à ruiner la tyrannie du cardinal, en mettant fin à la cause qui tient Louis XIII éloigné de vous. Mais, puisque je n'exerçais ainsi qu'une misérable séduction, dont ma souveraine se tient offensée, j'émousserai le dard envenimé du serpent tentateur ; étant vrai qu'il est plus noble de triompher d'une sienne passion que de ses plus signalés adversaires. La résignation aux peines de ce monde conduit droit au ciel : restez en butte aux traits acérés que Richelieu ne se fera faute de lancer contre vous, tant que l'infécondité de votre couche lui captivera l'oreille prévenue du roi ; continuez d'endurer la responsabilité d'une défaillance dont le défaillant lui-même vous punit avec une rigueur sans seconde. Ne laissez pas toutefois d'opposer uniquement vos soupirs à celui qui vous tient la dague dans le cœur ; et si ce monstre parvient, comme il en flatte sa vilaine âme, à vous faire répudier par Louis XIII ; si, rejetée, vergogneuse et déchue, à la cour du roi votre frère, monarque trop faible pour vous venger, vous n'êtes abreuvée que de fiel, à l'âge où notre sexe règne partout ; couronnée au moins de vertus toutes blanches, vous ravirez la France et l'Espagne en admiration, et la palme des saintes vous sera réservée.

— Ah ! Marie, que tu te venges cruellement ! quel sort tu me fais envisager ! répudiée, chassée, que serait-ce de moi ?... plutôt mourir.

— Et pourtant vous avez maudit la légèreté de ma lan-

gue, d'abord que je vous ai fait voir un chemin tout semé de fleurs pour fuir une telle destinée.

— Mais, duchesse, les principes... le devoir.

— Le devoir ! Louis y demeura-t-il fidèle à votre endroit ?

— Non, sans doute, et je pourrais...

— Vous abandonner à de justes ressentiments... Voilà que l'heure en est sonnée, madame ; écoutez... on approche... c'est Buckingham : recevez votre vengeur.

— Dieu de miséricorde, soutiens ma faiblesse !

Un léger tumulte entendu dans la garde-robe avait fait effectivement présumer à M^{me} de Chevreuse que le seigneur anglais approchait ; elle écouta, et la reine écouta avec elle. Un profond silence succédait à ce bruit passer... La duchesse n'entendit durant quelques instants que les palpitations bruyantes du cœur de la reine, qui frappait sa prison d'albâtre comme pour en rompre les parois. Mais bientôt le mouvement se renouvela ; puis les oreilles du couple ému furent frappées de ces paroles effrayantes, prononcées par une voix d'homme, qui n'était pas celle de Buckingham :

— J'ai moins à craindre ici que vous ; si vous avancez davantage, c'en est fait de votre vie.

Aucune réponse ne fut faite à cette menace ; mais un piétinement très vif y succéda. La favorite, qui venait d'appliquer son oreille contre la porte du cabinet, saisit les accents d'une femme parlant à voix basse, et s'interposant sans doute entre les deux champions. Enfin la porte communiquant aux chambres inhabitées fut fermée avec quelque fracas ; tout rentra dans le silence, et ce ne fut qu'à l'aide d'une laborieuse attention que M^{me} de Chevreuse put entendre le colloque suivant :

— Chevalier, je m'en vas à ma perte ; que de larmes me fera jeter la coupable faiblesse où je me laisse tomber par amour pour vous !

— Quittez vos craintes, bonne Julienne. Nous sommes maîtres des deux issues de cette garde-robe, dont les verrous nous servent d'otages. D'ailleurs, ni Buckingham ni

les habitantes de la chambre voisine n'oseront donner l'éveil sur cette aventure, et vos compagnes nous font ouïr le bruit d'un profond sommeil.

— Mais comment sortirez-vous ?

— Avant que d'entrer ici sous les habits de votre amie, dont j'ai pris la place, j'avais jeté autour du balcon de cette croisée une échelle de soie verte, qu'on ne peut apercevoir dans le feuillage qui tapisse la muraille. Nul mauvais office ne saurait donc mettre empêchement à ma retraite. Sur le point que voici, ne songeons qu'à jouir d'une nuit fortunée ; car, chère Julienne, je suis plus touché du bonheur qu'elle me promet, que de la récompense réservée à mon zèle pour le service du cardinal.

Un baiser scella cet entretien, qui dès lors changea complètement d'objet. Dans la conversation qu'à partir de cet instant M^{me} de Chevreuse entendit, les discoureurs parurent de plus en plus émus ; elle ne jugea pas à propos d'écouter plus longtemps leur dialogue, et s'éloigna avec dépit. Il est à présumer que les compagnes de Julienne avaient promis de ne pas s'éveiller, quoiqu'une demoiselle doive avoir le sommeil léger en tel voisinage.

La surintendante retourna toute décontenancée auprès d'Anne d'Autriche, qui, pâle, palpitante, éperdue, s'était jetée sur une bergère. Elle pleurait amèrement.

— Ah ! duchesse, dit la reine d'une voix étouffée par les sanglots, c'est une chose affreuse que l'aventure de cette garde-robe : les espions du cardinal avaient pris liaison avec ces misérables filles en qui vous aviez placé trop de confiance, ils auront reconnu le duc ; ils diront tout... je suis perdue, Marie, perdue à tout jamais.

— Vous tombez en des frayeurs trop grandes, ma bonne souveraine. Je viens d'écouter à la porte, un seul homme a pénétré dans le cabinet, et cet homme, qui s'est bien fait connaître, je vous l'assure, pour l'amant de Julienne ne sortira pas du silence : il craindrait par là de compromettre cette fille. Au surplus, madame, l'accusation à laquelle il se porterait ne pourrait faire outrage à votre réputation : le duc n'a point été reconnu dans l'obscurité,

rien ne soutiendrait le soupçon que l'aventurier nocturne eût la pensée d'arriver jusqu'à vous. Que Votre Majesté feigne de tout ignorer, et son repos ne court aucun hasard.

— Craintif comme est mon cœur, il ne saurait être rassuré sur les rapports de cet homme.

— Et comment auraient-ils effet ? Dépourvu de preuves, de probabilités même, ce dire ne serait-il pas sujet à désaveu ! Croyez-moi, madame, vous pouvez le braver... A cette heure, taisons-nous. Je m'assure que les amants de la garde-robe ne songent guère à nous écouter dans le déduit qui les préoccupe ; mais la curiosité peut leur revenir... Mon Dieu ! chère princesse, vous voilà glacée ; laissez-moi vous mettre au lit...

Et Marie pressait la reine contre son sein presque nu, dont elle essayait de communiquer la chaleur à celui de Sa Majesté.

— Oui, tu as raison, je frissonne ; mais ce lit si froid... Viens çà près de moi, Marie ; autrement je ne pourrais me réchauffer.

Un soupir profond s'échappa du sein de la pauvre Anne au moment où sa favorite l'enlaçait de ses bras caressants ; elle s'endormit bientôt, mais M^{me} de Chevreuse continua de veiller. Beaucoup moins rassurée qu'elle n'avait affecté de le dire, elle ne se dissimulait pas que l'aventure du cabinet pouvait avoir des suites dangereuses. L'amant de Julienne, qu'on devait supposer peu soucieux de ménager la réputation, déjà fort équivoque, d'une beauté si complaisante, résisterait-il à l'élan cupide qui le porterait à se prévaloir d'un fait important, décisif même, dans le temps que les illustres amants touchaient à leur séparation ? La nuit n'était pas tellement sombre que les traits du ministre anglais, si remarquables par leur mâle beauté, fussent restés décidément inconnus ; et si l'espion était bien informé sur ce point, les communications faciles entre l'appartement du duc et celui de la reine n'achevaient-elles pas de révéler une intrigue, sinon démontrée, du moins très probable, dont l'habile cardinal saurait à coup sûr tirer parti ?

En calculant ces diverses chances, le repos de la reine semblait hasardé. La duchesse se livrait à de pénibles réflexions sur ce grave sujet, lorsque le silence de la chambre laissa parvenir jusqu'à son oreille ce bruit, cet entretien qu'elle avait dédaigné d'écouter en dernier lieu... Jetez un charbon ardent sur un monceau d'éléments combustibles, et l'incendie est inévitable... Marie, impatientée, tourmentée, agitée à l'excès, n'osait pourtant bouger, craignant d'éveiller la reine endormie dans ses bras, et qu'elle inondait d'une âcre chaleur. Pauvre Marie ! sa situation était digne de compassion.

— Cher Georges ! murmura en cet instant la reine, enfin tu as trompé leur surveillance... Le voilà réalisé ce bonheur si longtemps rêvé et que le sort jaloux nous pensa ravir... C'est toi qui es le roi... l'autre n'était qu'un fantôme... une ombre glacée... Ils viennent, dis-tu ! oui, je reconnais la voix de Louis XIII ; la porte va tomber brisée à sa parole souveraine... Je vois son œil nous dévorer d'un feu sombre comme sa pensée... Mais il nous reste un instant... qu'importe après la vie...

Et dans le songe délirant qui l'abusait, Anne étreignit à tel point sa favorite, qu'elle poussa un faible cri, qui réveilla Sa Majesté.

— Ah ! je suis ravie que ce rêve fatigant ait pris fin, dit M^{me} de Chevreuse en embrassant la reine...

— Ai-je donc parlé ? demanda la souveraine en balbutiant.

— Votre Majesté ne m'a rien appris que je n'eusse déjà deviné ; mais elle a ravivé le regret que je sens de ne pouvoir donner remède à son mal.

— Hélas !... je suis bien malheureuse... Mais, toi, Marie, comme te voilà brûlante... Et ton sein, il bat avec une force...

— Il faut que je l'avoue, ma bonne maîtresse, j'éprouve au cœur une agitation peu commune : les événements de la soirée, mes réflexions, votre songe... et puis le voisinage de ce cabinet...

— Oui, je comprends... Par bonne fortune, le jour com-

mence à poindre ; il va chasser toutes ces pensées fatigantes... J'aurai néanmoins en grand regret...

— Votre rêve, je gage ?

— Tu dis vrai, Marie.

— Tout espoir de réalité n'est pas évanoui, car...

Ici l'entretien fut interrompu par un cliquetis d'épées qui se fit entendre sous les fenêtres ; presque aussitôt une exclamation aiguë partit de la pièce voisine. M^{me} de Chevreuse, lancée hors du lit comme par un ressort, court au cabinet, dont la porte n'est plus barricadée. Julianne, qui se trouve devant la croisée ouverte, ne paraît pas s'apercevoir de l'entrée de la duchesse. Son sein nu, convulsivement agité, son cou tendu, ses yeux hagards fixés vers la terrasse, où deux adversaires acharnés se battent, tout dans cette jeune personne annonce une préoccupation puissante.

— Divin Jésus ! il est mort, s'écrie-t-elle enfin avec l'accent du désespoir... Et elle tombe évanouie dans les bras d'une de ses compagnes, qui s'est levée pour la prévenir qu'un témoin dangereux de ses transports immodérés se trouve derrière elle.

La duchesse, penchée un moment à la croisée, aperçut, éclairé des premières lueurs de l'aurore, un homme fuyant, l'épée au poing, à travers les jardins ; tandis que son adversaire, étendu au pied de la muraille, paraissait en effet privé de vie... Il portait des habits de femme. M^{me} de Chevreuse, en se retournant, vit la pauvre Julianne agenouillée devant la reine, qui, après avoir jeté sur elle une robe du matin, était entrée dans la garde-robe.

— Malheureuse ! s'écria Sa Majesté effrayée de tout ce que la faute de Julianne pouvait entraîner de conséquences funestes, comment avez-vous osé sortir du respect dû à votre reine jusqu'à venir à la fin de vos passions à quelques pas de ma chambre ? Ce serait justice que je vous fisse plonger pour le reste de vos jours dans les souterrains d'un couvent.

— Grâce ! grâce ! répondit cette fille prosternée sur les pieds de la reine, qu'elle baisait avec transport en les inon-

dant de larmes... Je suis tombée en de grandes misères ; mais mon crime est moindre qu'il ne paraît : on m'a rendue victime d'une fourbe. Oui, je le jure à la face du Seigneur, qui m'entend, Marguerite, la perfide Marguerite, seule, n'allait pas droit en ses intentions. Ayant fait la résolution de recevoir son amant dans sa chambre, elle a noué cette intrigue avec le chevalier, qui s'est introduit parmi nous, couvert des habits de cette indigne ; témérité dont le ciel l'a tôt puni.

— Quel est ce chevalier ? demanda la reine d'un ton plus doux.

— Hélas ! madame, il gît noyé dans son sang au pied de cette croisée. Sa faute est déjà dans la miséricorde du Sauveur.

— Répondez, comment se nomme-t-il ?

— Le chevalier du Vezay. Mes yeux se sont arrêtés sur son visage livide... Il est mort ; mais si, de grâce toute miraculeuse, il en revenait, que Votre Majesté lui fasse paix ; il n'a rien brassé contre le service de sa souveraine, ma bonne maîtresse peut m'en croire.

— Relevez-vous, mademoiselle, reprit Anne d'Autriche sans paraître avoir entendu la dernière assertion de Julienne... Relevez-vous et cachez vite la fatigue de vos traits et votre désordre hideux... J'ai formé le dessein de vous faire conduire au Val-de-Grâce : si vous y vivez en la considération de Dieu, six mois durant, je laisserai votre famille dans l'ignorance de la triste vérité ; et si votre repentance répond à mon souhait, j'oublierai tout, fors la promesse que j'avais faite de vous établir convenablement.

— Hélas ! madame, le chevalier, s'il survivait...

— Sa conduite servirait d'otage à mon indulgence... Allez, Julienne, n'apportez plus de retardement à vous retirer derrière vos rideaux ; il est grandement temps que l'état honteux où vous voilà cesse d'être, au vu de vos compagnes, un sensible témoignage des signalés outrages que vous avez faits à la vertu.

A ces mots, la reine rentra dans sa chambre avec la duchesse. S'étant approchées d'une fenêtre, elles virent

quatre gardes, appelés apparemment par une sentinelle, emportant le chevalier, qui paraissait privé de tout mouvement. La robe blanche, pareille à celle des filles d'honneur, qu'il avait revêtue, était toute sanglante. — Cet homme est mort, dit après quelques instants d'examen un chirurgien survenu pendant la marche des soldats ; il ne lui faut plus qu'un cercueil.

— Voici, murmura la reine en poussant un long soupir voici le funeste effet d'une coupable passion...

— Dites, madame, répondit vivement la duchesse, que c'est la punition due aux agents de l'homme qui met toute pierre en œuvre pour vous perdre. Du Vezay, que je savais l'ami de Lafeymas, avait été conduit dans le cabinet par une pensée sinistre plutôt que pressé d'amour. Le duc se sera mis en appréhension d'une personne à la recommandation du cardinal, et je ne fais pas de doute qu'il n'ait chargé un gentilhomme habile, sir William peut-être, d'attendre le chevalier, l'estoc au poing, et d'éteindre dans son sang le secret important qu'il pouvait divulguer. Ce faisant, Buckingham a bien montré ses tendresses extrêmes et le soin qu'il prend de votre gloire.

— Il faut que j'en convienne... Ah ! Marie, quel rêve j'ai fait...

L'événement de la nuit occupa fort peu les courtisans ; on ignora presque généralement dans quelle partie du château il s'était passé, et l'on ne s'en inquiéta guère, tant les galanteries nocturnes et leurs suites sanglantes étaient communes alors. La favorite vit de bonne heure le duc, qui lui confirma ce qu'elle avait soupçonné touchant la mission du spadassin sir William.

Buckingham, ivre d'un amour porté jusqu'au délire, jura à sa confidente qu'il était déterminé à tout hasarder pour rendre ses efforts supérieurs aux obstacles opposés à son amour, et qu'à la première occasion favorable rien ne pourrait l'arrêter, pas même les scrupules de la reine.

— Vous n'en serez pas réduit à vous emporter jusque-là, mon cher duc, répondit en riant la duchesse ; de la façon que nos lois procèdent contre le crime auquel se

laissent entraîner vos desseins, il irait d'un trop gros jeu ; mais le plus bel attribut des têtes couronnées est la clémence.

— Il y a trop grande malice, duchesse, à vous faire une moquerie d'une chose si sérieuse.

— C'est aussi très sérieusement que je vous en parle, bien que cette matière ait, quoi que vous en disiez, plus d'un côté plaisant. Mais je voulais vous faire entendre au moins congrûment, moi qui suis assez faible pour agir avec vous de commune main, qu'il agréera plus à la reine de vous voir heureux que criminel.

— Cela suffit, duchesse, et par saint Georges...

— Vous n'êtes pas le seul, interrompit la favorite, qui invoquiez votre patron : durant la dernière nuitée, ce nom de Georges a été prononcé avec de grandes tendresses par une jolie bouche ; et bien que lors elle fût endormie, je m'assure qu'elle ne démentira pas ce doux parler après le réveil.

— Merci, merci, bonne duchesse, dit le duc avec ardeur en couvrant de baisers les mains de la belle messagère... que je vous aime, et que je ressens de chagrin de ne pas vous aimer toute seule !

— Ah ! ah ! ah ! l'excellent aveu ! reprit M^{me} de Chevreuse en éclatant de rire... ce pauvre duc qui, par reconnaissance, se met en souci de me promettre les écornures de son amour... C'est par trop plaisant... Et la favorite s'éloigna du pétulant Anglais en continuant de s'abandonner à l'explosion de fou rire qu'il avait excitée.

Louis XIII était rétabli et debout ; mais, frappé de l'idée qu'il ferait une grande maladie s'il accompagnait plus loin la reine d'Angleterre, il déclara qu'il allait retourner sur ses pas et se rendre à Fontainebleau. La reine mère avait été prévenue, dès le matin, de cette détermination par un page du roi : elle alla trouver Sa Majesté, afin de régler le surplus du cérémonial à observer avec l'épouse de Charles I^{er}. A l'arrivée de Marie de Médicis, le monarque jaloux, quoique bien éloigné de soupçonner ce qui se pas-

sait sous le manteau, se promettait de remmener Anne d'Autriche ; il commença par en avertir sa mère.

— Ceci, répondit-elle, se fût trouvé dans les convenances si votre maladie eût continué ; mais à cette heure que vous voilà gaillard, c'est déjà quelque chose de peu révérend à l'endroit du roi Charles, notre frère, que vous abandonniez ici la princesse, votre sœur, qui lui est conjointe, sans que vous emmeniez la reine, dont, au su de tout le royaume, vous n'êtes pas d'ordinaire le mari pressé.

— Par Notre-Dame ! Votre Majesté parle à son aise sur ce point ; mais je n'ai nullement l'oreille émerveillée des dires qui me reviennent touchant les assiduités du sieur de Buckingham auprès de la reine.

— En vérité, mon fils, vous vous laissez entraîner à des soupçons bien peu dignes de la majesté du trône. Il n'est dans vos États si petit gentilhomme, voire si mince procureur, savonné de noblesse à finance, qui ne se tînt en garde contre cette jalousie de bas aloi.

— Quoi ! madame ma mère, c'est chose trop vulgaire que de prendre soin de son honneur.

— L'honneur, hélas ! on lui a fait prendre en cette matière une singulière direction.

— Je l'avoue, et dans cette même direction nous le voyons cheminer sous une étrange garde. Mais, enfin, madame, les idées du monde vont ainsi, et le ridicule s'attache...

— A l'homme possédé d'une ire assez folle pour jeter clameur de haro sur la légèreté, réelle ou prétendue, de sa femme, et qui, dans sa hâte à se mettre en appréhension d'être déshonoré, se déshonore en effet.

— Ainsi, madame ma mère, vous avez la pensée qu'un époux doit recevoir le plus sanglant outrage sans se plaindre.

— Ce serait trop assurément, quoique après tout il y gagnât encore le silence des langues malignes. Mais quand, ses doutes ne reposent que sur les chimères de son esprit, il m'est avis qu'il y a sagesse de sa part à s'abstenir de plaintes qui ne servent qu'à le donner en risée..

— Puisque vous le voulez, dit Louis XIII d'un ton rempli de brusquerie, que la reine s'en aille donc avec Votre Majesté jusqu'à Amiens ; mais je ne saurais souffrir de dissimuler, et je vous le dis haut et clair, ce n'est qu'avec déplaisir que je me prête au désir que vous me montrez touchant ce voyage. Dieu veuille que je n'en aie point de repentance !

— Allons, mon fils, quittez ces sombres pensers, plus dignes d'un vieux Castillan que d'un roi de France jeune comme vous l'êtes. Je vous verrais avec une grande liesse revenir à des sentiments plus tendres à l'endroit d'une princesse charmante ; c'est par d'affectueuses attentions, non par une humeur pleine d'ombrages, que vous parviendrez à la captiver sûrement. Alors, mon fils, les mauvais augures qui vous agitent et qu'entretient la conscience de vos propres torts envers la reine s'évanouiront au sein des égards d'une particulière amitié, et ce serait cas surprenant que ce changement en vos manières ne vous garantît pas sa fidélité.

— Je suis le maître, madame, et je ne sache pas que j'aie des devoirs à remplir envers personne, sinon au bon plaisir de Votre Majesté. Que serait-ce donc des rois s'ils devaient, comme la commune engeance, se voir assujettis sur le trône à ces plates délicatesses qu'on appelle galanteries ? j'en ai le cœur affadi lorsque, dans mes appartements du Louvre, je vois une nuée de muguets voltiger autour d'un cercle de femmes comme des papillons autour d'une lumière. Allez, je prends ces futilités en trop grande pitié pour les imiter jamais, et je m'assure que Dieu m'en tiendra compte en l'autre vie.

— Mais non pas en celle-ci, où vous laisserez tomber en des mains cadettes le sceptre que vous reçûtes du roi mon glorieux époux.

Louis ne répondit point, mais ses sourcils bruns s'abaissèrent soudain ; le plus sombre nuage se répandit sur sa physionomie naturellement chagrine. Il tourna le dos à sa mère. Marie de Médicis regretta d'avoir touché, dans un entraînement qu'elle se reprochait, une corde qui vibrait

toujours douloureusement chez ce prince, encore plus jaloux de son frère qu'il ne l'était de la reine.

Le roi reçut les adieux de Buckingham avec une froideur presque dédaigneuse ; mais il s'efforça d'éclairer d'un sourire son pâle visage lorsque MM. de Carlisle et de Holland prirent congé de lui. Le ministre anglais fut choqué de cette différence affectée ; il jura secrètement de se venger du monarque français ; et le baiser de glace que celui-ci donna à la reine Anne ne la disposa que trop à confondre son ressentiment dans celui du brillant ambassadeur.

Les trois reines se rendirent ce même jour à Amiens, accompagnées des princes et princesses du sang. Le lendemain, M. de Chaulnes, gouverneur de la Picardie, offrit aux illustres voyageurs une fête magnifique à l'occasion du baptême d'un fils dont la duchesse, sa femme, venait d'accoucher, et que Buckingham tint avec la reine régnante. Un bal termina les réjouissances de cette journée. Anne d'Autriche, libre de la jalouse surveillance du cardinal, se livra sans réserve aux plaisirs d'une enivrante soirée, ambitieuse de partager, grâce au charme de sa danse, les applaudissements universels qu'obtenait Buckingham, son danseur fidèle. M^{me} de Chevreuse voyait avec plaisir que la reine, au sein de ce tourbillon d'enchantements, ne conservait pas le moindre souvenir des lugubres événements de la nuit de Compiègne ; son âme, emportée dans une sphère de délices, n'y pouvait entrevoir le plus léger nuage.

Cette veille charmante passa comme la lueur d'un éclair : on la croyait à peine commencée, lorsqu'une porte, ouverte sur les jardins de M. de Chaulnes, découvrit aux yeux sourcillants des danseurs le plus beau soleil d'août, éclairant une verdure émaillée de fleurs et dégouttante des perles d'une douce pluie survenue avant l'aurore.

Le déclin de ce même soleil devait être témoin de certaine aventure dont le retentissement a traversé les siècles.

Anne d'Autriche habitait une maison située sur le bord de la Somme. Le jardin, coupé, comme tous ceux du temps, de charmilles et de berceaux, s'étendait le long de la rivière ; la reine et les dames de sa cour s'y promenaient

entre sept et huit heures du soir ; l'air était embrasé ; on cherchait avec empressement la fraîcheur des bosquets. Le duc de Buckingham menait la reine ; M^{me} de Chevreuse, conduite par lord Holland, marchait à quelque distance de Sa Majesté ; le chevalier de Putange, son écuyer, se trouvait plus près d'elle ; le surplus des promeneurs était dispersé dans le jardin. Tout à coup, et lorsque déjà la nuit devenait sombre, Anne d'Autriche et le seigneur anglais disparurent sous un berceau. Soit réserve discrète, soit effet d'une séduction, Putange s'arrêta. Au même instant la favorite retourna sur ses pas pour montrer à son conducteur une fleur rare, dont l'examen fut long. On peut évaluer à dix minutes le temps qui s'écoula avant qu'un cri aigu, parti du berceau, ramenât l'attention de toute la société sur le couple illustre engagé sous cet ombrage maintenant assez obscur. L'écuyer, s'élançant alors dans la direction où le cri s'était fait entendre, trouva Sa Majesté plus qu'assise sur un banc de gazon, et le duc se tenait debout devant elle, fort ému, fort décontenancé. Il est sage d'expliquer cet événement à l'aide d'un récit contemporain : en si délicate occurrence, le devoir de l'historien est d'éclairer l'opinion du lecteur plutôt que de l'influencer. « M. de Buckingham, dit le naïf Laporte dans ses mémoires, se voyant seul avec la reine, à la faveur de l'obscurité qui commençait à chasser la lumière, s'émancipa fort insolemment jusqu'à vouloir caresser Sa Majesté, qui, *en même temps*, fit un cri, auquel tout le monde accourut. Putange arriva le premier et arrêta le duc, qui se trouva fort embarrassé. Les suites eussent été fort dangereuses pour lui si l'écuyer ne l'eût laissé aller ; il s'évada, et l'on convint d'assoupir la chose autant qu'on pourrait. »

Il serait hasardeux de déterminer jusqu'où put aller la témérité du trop passionné Buckingham, et de préciser à quel degré de danger intervint le cri d'alarme qu'Anne d'Autriche poussa *en même temps* ; mais il faut toutefois avoir une foi religieuse en l'infailibilité de la reine pour convenir que par une exclamation si tardive, et dont l'in-

tonation est demeurée au moins équivoque, cette princesse « ait fait voir sa sagesse et sa vertu », ainsi que l'assure l'indulgente M^{me} de Motteville.

Quoi qu'il en soit, Buckingham parla le lendemain de continuer sa route vers Boulogne, malgré l'empêchement de la reine mère, qui, depuis son arrivée à Amiens, gardait le lit, retenue par une assez forte fièvre. Jusqu'alors, Henriette de France avait dû comprimer le désir fort légitime qu'elle pouvait avoir de connaître enfin les sentiments du roi son époux, autrement que par l'entremise circonscrite d'un ambassadeur. Peut-être n'apprit-elle pas sans quelque plaisir que l'amour un peu moins pur de son bouillant conducteur allait lui laisser entrevoir enfin le terme de ce long noviciat conjugal. Le seigneur anglais ne manqua pas de raisons propres à justifier son départ : la sédition de Londres se réveillait, disait-il ; les affaires s'accumulaient dans le cabinet de Windsor ; quelques puissances menaçaient l'Angleterre d'une rupture ; enfin Charles I^{er}, dont la tendresse pour sa nouvelle épouse s'était tenue un grand mois calme et résignée, commençait à s'aviser d'une nouvelle impatience. Tout cela parut plus probable que démontré à la reine mère. Sa Majesté avait appris l'aventure des jardins par la maligne Comballet, qui, indépendamment de son dévouement aux haines comme aux intérêts du cardinal son oncle, étouffait avec peine un amour malheureux, ou plutôt trop passagèrement heureux pour Buckingham. La veuve de Henri IV se faisait une juste idée de l'inconstance des hommes ; toutefois elle concevait difficilement que, quelque tardif qu'eût été le cri d'alarme du bosquet, le duc se fût décidé à partir si promptement.

Ici le devoir de l'historien devient austère : il faut dire que Marie, dès longtemps initiée à la passion du ministre anglais, et différemment impressionnée que Louis XIII sur les suites qui pouvaient en advenir, éprouva un vif regret en voyant la précipitation que le duc mettait à s'éloigner. Il ne serait pas difficile d'expliquer par des vues de haute politique cette excessive indulgence de la princesse ita-

lienne, et ces grands intérêts couvrent bien des immoralités. Marie de Médicis, mère encore vigoureuse d'un monarque valétudinaire, prévoyait tout ce que la régence d'une souveraine inexpérimentée laisserait retomber de pouvoir en ses mains; et brûlant de ressaisir les rênes de l'État sous un roi mineur, elle sentait qu'avant tout il fallait qu'il naquît. Or, dans l'impossibilité trop constatée d'obtenir un rejeton de la souche royale, on devait assurer un appui à l'héritier du trône, de quelque source qu'il surgît, dans la tige qui le produirait au défaut d'une légitimité virile. Il est temps de dire que la reine mère, outrageusement trahie par Richelieu, ne ressentait plus pour lui qu'une profonde aversion, et qu'elle faisait reposer sur Buckingham des espérances d'autant plus grandes que ce ministre était plus puissant. L'ambitieuse Marie avait nourri d'autres projets, fondés sur le mariage prochain de son second fils, le duc d'Anjou, avec une princesse du sang des Médicis; mais, outre que la vie prématurément galante de ce jeune prince donnait à craindre que les excès ne l'eussent déjà rendu impuissant, sa légèreté extrême, la faiblesse de son caractère, la versatilité de ses idées et l'inconstance de son humeur, faisaient présumer qu'il serait peut-être impossible de le maintenir dans une direction fidèle de vues, et qu'il demeurerait accessible à toutes les influences. Ces appréhensions avaient donc reporté les espérances de Marie sur la reine sa belle-fille. C'était depuis ce changement de desseins qu'elle vivait en bonne intelligence avec cette princesse espagnole; à partir de la même époque, elle s'était empressée de la défendre des soupçons jaloux du roi, qui certes ne pouvait deviner l'arrière-pensée de sa mère.

Marie de Médicis dissimula, comme on le pense bien, le déplaisir qu'elle éprouvait du départ précipité de Buckingham. Elle reçut dans son lit les derniers embrassements de sa fille, et lui fit entendre une touchante exhortation sur ses devoirs de reine et d'épouse. Toute la cour assistait à ces adieux, durant lesquels la douce Henriette ne cessa de pleurer. Si, malgré les promesses toujours flat-

teuses de l'hymen, la jeune fille quitte péniblement le sein de sa mère, dont une rue, quelquefois une simple muraille doit la séparer, que sera-ce donc lorsque les mers devront jeter leurs gouffres entre elle et cette tendre protectrice ; lorsqu'elle ne sera plus en rapport qu'avec des figures, des habitudes, des cœurs étrangers ! Au sein de la patrie nous trouvons encore une famille hors des liens du sang : la communauté des pensées, des affections, des gloires nationales constitue aussi une parenté. Mais loin du ciel qui nous vit naître, nos alliances, nos intimités semblent offrir quelque chose d'incomplet, d'artificiel, jusque dans la tendresse de nos enfants, dont les sentiments, exprimés en langue étrangère, parviennent moins touchants à notre oreille prévenue.

Le jeune duc d'Anjou, le prince de Condé, le prince de Conti, MM. de Vendôme et les maréchaux de Bassompierre et de la Force devaient conduire Henriette de France jusqu'à son embarquement ; la reine régnante et le reste de la cour l'accompagnèrent au delà des portes d'Amiens. Au moment où M. de Buckingham vint au carrosse d'Anne d'Autriche prendre congé de cette souveraine, ainsi que des princesses de Condé et de Conti, qui se trouvaient à ses côtés, on le vit, dit-on, baiser avec transport la robe de Sa Majesté ; puis, favorisé par le rideau de la portière, qu'une brise interposa l'espace d'une seconde entre elle et ses compagnes, il lui dit quelques mots à l'oreille ; et lorsque le zéphyr laissa retomber la soie protectrice, une grosse larme s'échappa des yeux du ministre anglais. Dans tout ceci, le visage de la reine exprimait peu le ressentiment qu'on pouvait attendre d'elle après l'attentat de la veille : ses traits trahissaient, au contraire, le plus tendre regret, et ses beaux yeux, noyés de langueur, semblaient se couvrir de leurs longs cils pour dérober les pleurs qui les remplissaient.

On sait peu de chose d'un long entretien qui avait eu lieu, avant le départ d'Henriette, entre la reine et M^{me} de Chevreuse : cependant il en a transpiré quelques détails que nous devons rapporter ici. A la première audience donnée

au Louvre à M. de Buckingham, Anne portait sur l'épaule une touffe de rubans dont les bouts, au nombre de douze, étaient enrichis d'autant de ferrets d'aiguillettes de diamants : cette parure, fort recherchée alors, avait été offerte à la reine par Louis XIII quelques jours avant la réception du seigneur anglais, qui en avait admiré le bon goût et la magnificence. Au moment de se séparer d'un homme qui lui témoignait tant d'amour, la reine se plaça au-dessus des scrupules jusqu'à vouloir qu'il eût une preuve non équivoque que sa tendresse était payée de retour, et la duchesse de Chevreuse, qui devait accompagner Henriette à Londres, fut chargée de remettre au duc les ferrets d'aiguillettes de Sa Majesté. Anne confia en conséquence à sa favorite l'écrin qui les contenait pendant la conversation dont nous ne connaissons pas bien les détails et dont cette circonstance éclaire toutefois quelques points en se groupant avec d'autres probabilités non moins démonstratives. Malheureusement, à l'instant où ce dépôt passait dans les mains de M^{me} de Chevreuse, la comtesse de Lannoy, qui connaissait la boîte de chagrin vert contenant le bijou, en aperçut un coin mal caché par la duchesse. Ce fut une découverte précieuse pour cette dame d'honneur, vouée, comme on le sait, au cardinal, et qui ne douta nullement de la destination que les diamants allaient avoir.

Après le départ d'Henriette et de sa suite, une correspondance active s'établit entre Anne d'Autriche et la complaisante Marie : le sieur Laporte, valet de chambre portemanteau de Sa Majesté, lui servait de courrier. Les allées et venues du fidèle serviteur sur la route de Boulogne furent si fréquentes que le gouverneur reçut l'ordre exprès de faire tenir les portes de la ville ouvertes à toute heure de la nuit, afin que rien n'arrêtât ce messenger diligent. Le but secret de cette correspondance ne tardera guère d'être soupçonné.

Quel que fût le besoin qu'éprouvait l'affectionnée princesse de s'entretenir avec sa favorite, il ne pouvait suffire pour expliquer une correspondance si animée ; mais personne ne devina d'abord son véritable but : tout au plus

la médisance tourna-t-elle à l'entour, en présument que les feux de la reine et de Buckingham s'exhalaient dans quelques tendres missives, faibles calmants d'une fièvre d'amour encore ardente.

Peu inquiet des résultats ultérieurs d'une passion dont les témoignages ne s'échangeaient plus que par écrit, Lafeymas l'était davantage de la renommée qu'aurait infailliblement l'aventure du jardin. Son intendance de Champagne, déjà payée par tant de veilles, d'efforts et de dangers, était, hélas ! dépendante de l'idée que Richelieu attacherait à l'opportunité du cri d'alarme poussé dans le bosquet, et tout faisait craindre que Son Éminence ne le crût assez tardif pour être dégagée de la parole donnée au moderne Tristan. Lafeymas se hâta de réunir ses gens dans une hôtellerie d'Amiens : leur ayant distribué quelque argent, il les invita d'une manière pressante à retourner à Paris, où lui-même, ajouta-t-il, allait courir pour réclamer leur récompense commune.

— On nous chicanera peut-être, poursuivit-il d'un ton chagrin, touchant l'efficacité de la campagne qui se termine ; mais vous pouvez prendre confiance en ma prudence pour le soin de relever avec éclat tous nos exploits. Par ma bonne épée, s'écria-t-il en terminant, j'appuierai en tant que besoin mon dire du tableau des victimes tombées au Val-de-Grâce et à Compiègne.

— Très bien, s'écria avec emphase un spadassin qui avait été abbé ; ainsi Marc-Antoine acheva d'attendrir les Romains en leur montrant la tunique sanglante du grand César.

— Vive le seigneur de Lafeymas ! s'écrièrent tous les assistants.

— Nous lui baillons une couronne civique, reprit l'éru-dit défroqué, pour n'avoir pas désespéré de notre cause.

Cette saillie, qui termina la séance, excita une explosion bruyante d'hilarité, au milieu de laquelle la bande insou-ciente se sépara. Quelques-uns des mauvais sujets se mirent en route immédiatement ; les autres, se mêlant aux pages effrontés des grands seigneurs, parcoururent la ville

avec eux, éteignant les lanternes des paisibles bourgeois, volant des baisers aux femmes qu'ils rencontraient, et poussant l'audace jusqu'à les caresser au bras même des maris picards, qui n'osaient défendre leur bien conjugal contre de si hardis larrons.

Le calme régnait dans la ville d'Amiens : la plupart des grands accompagnaient la reine Henriette ; quelques seigneurs, quelques dames étaient retournés à Paris ; tous les compagnons de Lafeymas s'acheminaient vers cette capitale ; il ne restait enfin auprès des reines que la faible partie de leur maison respective qui les avait suivies. Marie de Médicis gardait encore le lit. Anne d'Autriche, de son côté, vivait fort retirée : Sa Majesté se plaisait à changer en paisible solitude sa riante habitation des bords de la Somme. Cette morne tranquillité, succédant aux plaisirs bruyants, durait depuis deux jours, lorsque l'on apprit que le duc de Buckingham revenait seul à Amiens. Ce retour tout à fait inattendu, du moins pour la reine mère, la surprit beaucoup dans le premier moment ; mais, après un long séjour à la cour de Henri IV, il n'était pas d'intrigue galante dont elle ne sût pénétrer les détours : elle découvrit promptement le but de celle-ci. Quant à la reine Anne, elle joua merveilleusement l'étonnement lorsqu'on lui annonça la démarche du favori de Charles, déjà descendu à l'hôtel qu'habitait Marie de Médicis. « Encore revenu, » Nogent, dit-elle à son gentilhomme d'honneur, qui se « trouvait alors dans sa chambre, je pensais que nous en « étions délivrés. » Molière, quarante ans plus tard, n'aurait pas fait parler mieux l'honnête Tartufe.

Buckingham, en quittant la reine d'Angleterre près de Calais, avait supposé qu'il venait de recevoir des dépêches du roi son maître, lesquelles l'obligeaient à retourner auprès de la reine mère, afin d'entrer en communication sur une alliance plus intime encore que celle concertée entre les cours du Louvre et de Windsor. Tel fut le prétexte que l'amoureux ministre fit annoncer à Marie de Médicis, en sollicitant d'elle une audience préalable, indis-

pensable pour être admis chez Anne d'Autriche. Ce retour, imaginé par M^{me} de Chevreuse, était un expédient ingénieux : l'adroite favorite avait pensé avec raison qu'une fois les amants séparés, l'espionnage de Lafeymas et l'attention maligne de la cour tomberaient d'eux-mêmes, et que la rapide expédition de Buckingham ne leur laisserait pas le temps de reprendre leur investigation. Le parti le plus prudent eût été sans doute de revenir secrètement à Amiens ; mais ce mystère, qui, au premier coup d'œil semblait devoir moins compromettre la reine Anne, l'aurait en définitive compromise davantage par l'interprétation trop naturelle qu'on pouvait donner à la fugue inexpiquée que le duc eût faite du cortège d'Henriette.

La veuve de Henri IV accorda l'entrevue demandée, bien qu'elle fût dans son lit ; elle reçut le prétendu négociateur en riant et l'écouta avec une malice dont l'expression troubla plus d'une fois le récit de la fable, d'ailleurs fort embarrassée, qu'il s'efforçait de débiter.

— Monsieur le duc, répondit la mère de Louis XIII sans penser que la matière fût assez grave pour bannir le sourire de ses lèvres, je ne mets point en doute que le roi mon fils ne tienne à courtoisie d'accepter les nouvelles propositions de Sa Majesté Britannique, car il ressent au cœur une forte passion de voir régner la bonne intelligence entre les deux cours : on conférera de ce négoce au premier conseil.

— Que Votre Majesté daigne assurer le glorieux Louis XIII que le roi mon maître verrait avec une allégresse grande un lien perpétuel entre les deux cours.

— Et ce qui m'est un gage que vous partagez des dispositions si pacifiques, si chaudement amicales, c'est le voyage rétrograde que vous faites aujourd'hui pour me les annoncer de vive voix...

— J'ai pris un plaisir singulier, madame, répondit le ministre avec quelque embarras, à vous donner nouvelle en personne des intentions de ma cour, et j'ai pensé dans mon cœur que je ne pouvais apporter trop d'empressement...

— A l'exécution du dessein qui vous ramène, interrompit la reine; voilà ce que je prends aisément en créance, monsieur de Buckingham, et je m'assure que vous y êtes porté d'âme.

— Votre Majesté me rend justice.

— Et je veux que la reine ma belle-fille vous la rende même. Allez voir cette princesse devant que de partir, monsieur le duc, et quand vous aurez rejoint ma bonne Henriette, dites-lui bien que je vous ai chargé de lui porter derechef mes bénédictions.

A ces mots Marie de Médicis tendit la main au favori de Charles, qui, charmé des dernières paroles de Sa Majesté, baisa cette main avec transport et se retira.

A peine était-il sorti que Marie vit entrer M^{me} de Lannoy. De son propre mouvement, elle venait demander à la reine mère si la reine sa bru pouvait, sans blesser les bien-séances, accorder au ministre anglais l'audience qu'il avait déjà fait solliciter de cette jeune souveraine.

— Pourquoi, répondit la Florentine, serait-elle empêchée de recevoir le duc? je l'ai bien reçu, moi.

— Mais, madame, je ne sais s'il est séant que Sa Majesté permette l'entrée de sa chambre à des hommes dans le temps qu'elle est encore au lit.

— N'ai-je pas permis l'entrée de la mienne?

— J'oserai faire remarquer à Votre Majesté que l'âge où la voilà parvenue...

— Mon âge, madame! si vous voulez recevoir la démonstration de l'intervalle qui le sépare encore de la vieillesse décrépite, regardez-vous dans ma glace.

Cette repartie, rendue plus expressive encore par l'accent et le coup d'œil italiens, si propres à seconder une amère ironie, tempéra le zèle réformateur de M^{me} de Lannoy.

— Je me tiendrais pour bien malheureuse en paroles si j'avais pu déplaire à Votre Majesté, reprit-elle d'une voix tremblante; mais on sait que le roi a reçu du ciel de grands principes de chasteté...

— Allez, madame, la suite nous fera voir si d'une humeur si différente de celle du grand roi son père, Louis saura

s'élever aussi haut que lui. Retournez incontinent auprès de la reine ma bru, et ne manquez pas d'introduire M. l'ambassadeur dans sa chambre. Il ne saurait vous être donné de mesurer ce que la politique doit de ménagements et d'égards au favori d'un monarque puissant, et vos scrupules sont des considérations trop frivoles en de si grands intérêts.

La comtesse s'inclina et sortit. Mais, entêtée comme toutes les vieilles femmes qui se croient infaillibles, elle ne laissa pas d'envoyer quérir, sans en omettre une, les dames de la cour qui se trouvaient à Amiens, pour assister à l'audience accordée, contre son gré, au duc de Buckingham. Cette précaution persistante demeura sans succès : la seule princesse de Conti se rendit à cet appel d'une pudeur de soixante ans.

Lorsque le ministre anglais entra chez la reine Anne, sa vieille dame d'honneur fut un peu rassurée par les révérences qu'il prodiguait : l'étiquette ne recevait point, au moins en cela, de notable injure. La comtesse avec une grimace qu'elle s'efforça de faire ressembler à un sourire, poussa derrière le duc un siège apporté d'avance pour lui, selon l'usage immémorial qui veut que les reines de France, pendant les audiences qu'elles donnent, fassent asseoir ceux dont le droit est de se couvrir devant elles. Mais, abjurant dès ce moment le cérémonial usité, Buckingham courut se mettre à genoux au chevet d'Anne d'Autriche, alléguant que dans son pays les reines étaient servies ainsi. La comtesse s'était précipitée pour relever le courtisan trop expansif ; il ne l'écoutait plus : penché sur le lit de la reine, il baisait son drap avec un des transports si extraordinaires et laissait échapper des exclamations telles qu'on eût pu croire sa raison troublée. Cependant M^{me} de Lannoy, ceignant de ses maigres bras le corps du délirant Anglais, s'obstinait à le tirer d'une situation trop peu respectueuse ; car son visage, en se dérochant sous les dentelles dont l'oreiller était orné, s'approchait si près de la bouche de Sa Majesté qu'on devait craindre que des lèvres hardies ne s'y attachassent. En même temps, le duc s'était

emparé d'une des mains de la reine et la pressait convulsivement contre son sein. A ces démonstrations assurément sans exemple dans les fastes diplomatiques, Anne n'opposait pas un seul mot : soit émotion, soit embarras, soit étonnement, elle semblait muette ; se bornant à pousser quelques soupirs arrachés sans doute à son indignation, qu'eussent incontestablement exprimée ses yeux s'ils n'avaient été fermés à demi par le sentiment indéfinissable qui dominait Sa Majesté.

— Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas que vous sortiez du respect jusqu'à rester ainsi, s'écriait la duègne dont les ongles s'accrochaient au pourpoint soyeux de Buckingham pour l'arracher d'auprès du lit. Ce n'est point la coutume en France que l'on rende aux reines des hommages tant extraordinaires.

— Eh ! vénérable comtesse, répondit impatiemment le duc en se cramponnant aux draps, je ne suis pas Français ; j'ignore ce qui est de vos coutumes, et l'on ne saurait me forcer à les accomplir.

— Au moins, milord, le respect que vous devez à Sa Majesté devrait-il vous rendre plus délicat à le lui exprimer.

— Personne n'éprouve dans le cœur autant de respect que moi pour Sa Majesté, car je porte ce sentiment jusqu'à l'adoration.

— Voilà précisément ce qui n'est pas séant, et je dois vous empêcher de rendre des marques d'un respect si étrange : ceci est un devoir de ma charge.

— Je n'estime pas à propos d'y demeurer soumis, répliqua le ministre en combattant toujours.

Pendant toute cette discussion et la pantomime chaleureuse qui l'accompagnait, M^{me} de Conti, debout au pied du lit, était restée neutre entre les deux camps. Son œil scrutateur se fixait sur la reine, quand l'extrême proximité du galant ambassadeur permettait de découvrir les traits de Sa Majesté, et le sourire le plus malicieux errait sur les lèvres de l'attentive observatrice. Cette expres-

sion peu charitable de physionomie fut ce qui frappa d'abord Anne d'Autriche ramenée enfin à quelque présence d'esprit.

— Levez-vous, monsieur, dit-elle en retirant pour la première fois sa main, levez-vous, ou craignez ma colère, qu'un plus long retardement pourrait attirer sur vous.

— J'obéis, madame, vos commandements sont des lois adorables... et le duc n'obéissait pas.

— En vérité, poursuivit Anne avec un ton qui simulait mal le courroux qu'elle venait d'annoncer, une semblable témérité ne saurait se concevoir... Otez-vous de ma présence... Sortez, monsieur...

Sur cette intimation sévère on cessa d'entendre parler la reine ; mais M^{me} de Conti observa, au mouvement de lèvres de Sa Majesté, qu'elle prononçait à voix basse quelques mots de plus, et l'oreille subtile de la princesse crut saisir une terminaison en *oir*.

Quoi qu'il en fût, ces dernières paroles agirent comme un talisman sur la volonté du premier ministre : il se leva, fit un salut aussi profond que grave et quitta la chambre au parfait contentement de la comtesse de Lannoy, qui ne manqua pas de s'attribuer tout l'honneur de cette retraite tardive.

Peu d'instants après on vit Buckingham remonter en carrosse et s'éloigner d'Amiens précipitamment. Mais la princesse de Conti, qui avait assisté à ce départ, n'en demeura pas moins préoccupée de la terminaison en *oir* qu'elle croyait avoir entendue. Le soir, quand le crépuscule commençait à remplacer la lumière du jour, Son Altesse ayant pris le bras de son écuyer, dirigea sa promenade vers une jolie prairie située sur le bord de la Somme devant l'hôtel occupé par Anne d'Autriche. On sait que les jardins de cette habitation s'avançaient jusqu'au fleuve, qu'ils bordaient des touffes épaisses de leurs bosquets, sur la rive opposée à celle où se trouvait M^{me} de Conti. La soirée était belle, quoique peu lumineuse ; la princesse et le cavalier qui l'accompagnait s'assirent sur un petit tertre de gazon, et l'attention de Son Altesse, arrêtée sur

les berceaux noirâtres du jardin, parut s'endormir dans une silencieuse contemplation.

Plusieurs fois le gentilhomme dit à cette dame étrangement attentive que la nuit devenait froide, et qu'il était à craindre que Son Altesse ne s'enrhumât. Elle, sans répondre à cette observation prévoyante, sans détourner un instant son regard du point vers lequel il était tourné depuis deux heures, se saisit d'un coin de manteau de l'écuyer et l'attira sur ses épaules ; ce qui établit une singulière connexité entre les personnes formant ce groupe.

Enfin, au moment où minuit sonnait à la cathédrale d'Amiens, un point noir se détachant des massifs d'arbus-tes s'avança sur la rivière que blanchissait un pâle reflet de lune. M^{me} de Conti reconnut bientôt une barque montée par trois personnes, et qui traversa la Somme en ligne directe. « Levons-nous », dit Son Altesse en voyant deux des trois passagers se diriger vers le tertre du gazon, tandis que le troisième, qui sans doute était un batelier, laisser allait son léger esquif au courant. [Le couple observateur se jeta en toute hâte derrière un hallier pour n'être pas aperçu des aventuriers, car ils passèrent tout près de la curieuse princesse. Ses pressentiments ne l'avaient point trompée : elle venait de reconnaître Buckingham et le brave William. La terminaison en *oir* pouvait donc maintenant s'expliquer par : *Je vous recevrai au jardin ce soir*. S'avançant du connu vers l'inconnu, comme dans un problème mathématique, on arrive assez naturellement à dévoiler la scène qui s'était passée le matin au lit de la reine. Selon toutes les probabilités, Sa Majesté avait consenti à revoir le duc ; mais une audience solennelle ne pouvait suffire à cet amant impétueux, et tout porte à croire qu'il ne l'avait sollicitée que pour amener Anne, par la crainte de ses emportements, à lui accorder une entrevue secrète. On voit qu'il avait réussi.

Le carrosse du ministre l'attendait sur cette même rive de la Somme, que pour plus de mystère il avait passée et devait repasser ailleurs que dans la ville d'Amiens. M^{me} de Conti et son écuyer entendirent bientôt le bruit des roues,

qui, s'affaiblissant avec une proportion rapide comme la course de l'équipage, ne tarda pas de s'évanouir dans le lointain.

Le surlendemain on apprit, par le retour des princes qui avaient accompagné la reine d'Angleterre jusqu'à Calais, qu'elle s'était embarquée la veille dès que le duc l'avait eu rejointe. Une belle flotte anglaise avait rangé à cette occasion les côtes de France : elle salua de toutes ses batteries la jeune souveraine des Royaumes-Unis tandis que les forts de Douvres et de Deal répétaient sur le rivage britannique ce salut martial, dont les vents de l'Océan emportaient le bruit et la fumée. Henriette, conduite à bord d'un magnifique vaisseau de guerre par le duc d'Anjou son frère et les autres princes du sang, y fut reçue aux accords d'une musique harmonieuse. Des matelots cachés sous les voiles, obéissant au même instant à un signal parti de la dunette, laissèrent tomber sur le pont un nuage de roses blanches et de fleurs d'oranger effeuillées, qui couvrit la princesse d'un givre parfumé. L'amiral, souverain de cette ville flottante qui célébrait l'arrivée de sa reine, la conduisit, à travers une double haie d'élégants officiers, dans la salle du conseil, où le plus magnifique dîner était servi. La vanité anglaise s'était bien révélée dans un service dont toutes les pièces étaient d'or massif, et qu'on pouvait évaluer à trois millions de notre monnaie. Après le repas, les princes français, étant descendus sur le yacht qui devait les conduire à terre, assistèrent au départ imposant de l'escadre. Pendant que la douce Henriette, du haut de son superbe vaisseau, envoyait le dernier baiser d'adieu à son frère, la brise du soir enflait les voiles et se jouait des pavois aux mille couleurs, que le duc d'Anjou et ses compagnons virent longtemps briller à l'horizon.

CHAPITRE VIII

1626

Haine et fourberie. — La mère et le fils. — Ordre d'exil. — Réception d'un chevalier de la Jarretière. — Plans sinistres. — Lettre du cardinal à la comtesse de Clarick. — Une omelette sur le ventre. — Chez la Neveu. — La piété de M^{me} de Comballet s'évanouit. — Windsor — Les ferrets d'aiguillettes. — Une lettre de Louis XIII. — Réponse de la duchesse de Chevreuse. — Combat d'intrigue. — Les ferrets reconquis. — La cour de Louis XIII. — Entrevue décisive. — L'habile comédien. — Le faussaire calomniateur. — Un crime secret.

L'amour extrême est imprudent, inattentif au danger; posséder à tout prix, telle est sa devise. Anne d'Autriche ne l'avait que trop adoptée pendant le voyage d'Amiens: elle s'était compromise aux yeux les moins clairvoyants. Comment ne l'eût-elle pas été à ceux du roi, dont la jalousie s'irritait si souvent à tort! Avant même que la reine fût de retour à Paris, sa vieille dame d'honneur avait donné au cardinal les plus amples détails sur les intrigues assez ouvertement affichées de cette princesse. Ce récit était tellement circonstancié, que Son Eminence, après l'avoir entendu, ne douta pas un instant que le triomphe de Buckingham n'eût été complet. Il est aisé de se faire l'idée de l'accueil que reçut Lafeymas lorsqu'il vint réclamer son intendance de Champagne et le complément de pistoles promis à ses affidés. L'irascible Richelieu envoya ce gentilhomme à la Bastille, malgré le démenti qu'il essaya d'opposer au rapport de la comtesse, malgré le beau mouvement d'éloquence romaine dont il attendait un si grand effet. Quant aux vauriens qui l'avaient si malheureusement quoique si chaudement secondé, ils se vengèrent de leur déconvenue en volant quelques manteaux de

plus sur le pont Neuf, en ruinant quelques vieilles femmes plus dégoûtantes que celles qu'ils avaient précédemment ruinées, en escroquant à l'extraordinaire aux jeux de la cour et de la ville.

Louis XIII, irrité au dernier point contre la reine, voulait la jeter au fond d'un cloître. Richelieu, selon son habitude, étalait dans ses insinuations perfides les torts de cette princesse, sous prétexte de les atténuer; et chert chant avec une infernale adresse l'endroit le plus ulcéré du cœur de son maître, il y appliquait un corrosif sous l'apparence d'un calmant.

Anne d'Autriche ne pouvait se décider à paraître devant son époux furieux. Privée des consolations de sa favorite, elle pleurait nuit et jour dans sa pompeuse solitude du Louvre, où la reine mère seule osait venir la consoler. Marie de Médicis se chargea même de calmer autant qu'elle le pourrait l'effervescence jalouse du roi. Le cardinal était avec lui, lorsqu'un matin elle entra dans son cabinet. L'Eminence voulut se retirer.

— Restez, monsieur, lui dit-elle, j'éprouverai quelque contentement à vous faire ouïr ce que je viens dire au roi mon fils.

— J'obéis, madame, répondit le ministre en posant sur la table le sac de velours renfermant les papiers de l'État¹ et en reprenant sans invitation son siège.

— Je viens, mon fils, poursuivit la veuve de Henri IV, vous entretenir touchant les bruits qui se sont répandus sur la reine ma belle-fille dans le temps du voyage d'Amiens.

— Auriez-vous formé la résolution de l'excuser encore, madame ma mère? répondit Louis XIII en foudroyant cette princesse de son noir regard. Par tous les saints du paradis ! mes soupçons ne faillaient nullement quand vous

1. C'est de la fin du règne de Louis XIV que datent les portefeuilles des ministres, et les nombreux écrivains qui en ont donné précédemment à ces hommes d'État ont commis de lourds anachronismes.

vous mettiez tant en peine de les combattre... L'événement l'a prouvé.

— Appelez-vous l'événement, reprit avec calme Marie, la fable qu'une vieille folle a débitée à M. le cardinal pour achever de se mettre en bonne posture auprès de lui et pour tirer vengeance de la sermonce assez verte que je lui ai faite à Amiens ?

— Votre Majesté, dit Richelieu avec un sourire forcé, me croirait-elle assez fortuné pour entretenir un tendre négoce avec la vénérable comtesse de Lannoy ?

— Non, mais un commerce d'intelligence.

— Et dans quel dessein, bon Dieu ! demanda Son Éminence avec une feinte surprise.

— Monsieur le cardinal, je ne viens pas ici me porter contre vous à des accusations.

— Je m'en félicite, madame, dit le ministre avec une évidente ironie : il m'eût été dur d'être quitté de vos bonnes grâces.

— Ce serait injustice, monsieur, répliqua la reine du même ton, car c'est chose connue que vous avez bien mérité de les conserver... Mais brisons sur cela. Je veux donc vous assurer, mon fils, continua Marie en se tournant vers Louis XIII, que toutes les pensées malveillantes qui ont pu entrer dans quelques mauvais esprits sur les démarches de la reine sont gratuites et calomnieuses.

— Quoi ! s'écria le roi, même la déduction toute naturelle qu'on a pu tirer de l'aventure du bosquet ?

— Eh ! vraiment, sire, si vous connaissiez mieux les dames, cette circonstance devrait précisément calmer l'alarme trop chaude que vous avez prise... Une femme qui veut faillir n'appelle pas à son secours.

— Eh ! que sais-je, moi, si ce cri donnait avertissement de son effroi, ou... qui diable sera connaissant du naturel d'une femme ?

— Qui ? ceux, mon fils, qui, respectant le sexe auquel appartient leur mère, ne font point jugement d'icelui sur d'aveugles préventions ou d'après des conseils intéressés. A quoi se réduit véritablement la démonstration des cho-

ses dont on fait tant d'éclat ? aux façons singulières d'un étranger qui reçoit une audience à genoux au lieu de la recevoir assis, et ce au vu de deux témoins. Après tout, quand il serait vrai que M. de Buckingham eût pris pour la reine Anne de l'admiration, même de l'amour, une féale prud'homie en peut-elle conclure que cette princesse ait failli à l'honneur, et doit-on la punir parce qu'un Anglais rend à ses charmes et aux qualités de son âme une justice que vous leur déniez ? Était-il séant qu'elle dît au duc : Haïssez-moi, afin d'être agréable à mon mari ? Ah ! sire, c'est trop exiger d'une femme pour laquelle vous rendez si froides, si pesantes les chaînes de l'hymen ?

— Mais ses devoirs, madame, ses devoirs ! s'écria Louis XIII d'une voix tonnante.

— Qui prouve, qui donne tant seulement à croire qu'elle les ait mis en oubli ?

— La reine parle sagement, dit le cardinal ; les preuves manquent. Je l'ai déjà fait remarquer à Votre Majesté au plus juste de ma conscience, et ce n'est que sur leur témoignage qu'une bonne justice peut avoir effet. Les preuves, continua Richelieu avec une chaleur d'expression qui décelait un sinistre espoir, les preuves seules sont irrécusables ; mais, ajouta le fourbe d'un ton plein d'unction, à Dieu ne plaise que la reine régnante voie s'élever jamais contre elle rien de semblable !

— Il suffit, madame, dit Louis XIII d'une voix sombre, je veux bien que vous annonciez à la reine que, pour cette fois encore, je me montrerai clément.

— Clément ! pour quel crime, mon fils ?

— Eh ! madame, répondit le roi, veuillez ne plus m'échauffer sur un point qui ne saurait nous trouver d'accord : c'est un crime, dans ma pensée, que d'avoir excité mes soupçons ; et vous pouvez ajouter, en redisant à la reine le sujet du présent entretien, que je ne suis nullement disposé à changer de sentiment.

A ces mots le roi se précipita dans le cabinet des armes, dont il ferma la porte avec colère. Le soir même, plusieurs dames et gentilshommes de la maison d'Anne d'Autriche

furent chassés ignominieusement. L'écuyer Putange, qui s'était montré si discret en s'arrêtant à l'entrée du berceau; Laporte, dont le service avait été si actif en qualité de courrier galant, et le médecin de la reine, coupable de je ne sais quelle participation aux intrigues d'Amiens, furent exilés hors de France; l'épouse de Louis XIII se trouva privée de tout ce qui lui restait de serviteurs fidèles.

Ce n'était pas sans une noire pensée que le cardinal s'était appesanti sur les *preuves*, dans l'entrevue de la reine mère et du roi. M^{me} de Lannoy lui avait touché quelque chose des ferrets d'aiguillettes de la reine, remis à sa favorite pour être offerts au duc. L'intrigante comtesse croyait bien avoir aperçu l'écrin entre les mains de la duchesse au moment de son départ, mais elle n'en était pas sûre; et elle avait promis à Son Éminence d'acquérir une certitude à cet égard. Tandis qu'elle y travaillait, M^{me} de Chevreuse, pressée par sa souveraine de revenir à Paris, où Sa Majesté mourait d'ennui, se hâtait de quitter Londres; regrettant un peu les honneurs, les plaisirs, la galanterie surtout, qui l'avaient accueillie dans cette capitale. Les prières d'Anne étaient telles, que l'affectionnée surintendante crut devoir se mettre en route la veille d'une grande fête qui devait être donnée à Windsor pour célébrer l'admission de son mari dans l'ordre de la Jarretière. Laissons voyager l'amie d'Anne d'Autriche; et, nous initiant aux rites mystérieux de cette solennité, rapportons-en la formule, vestige encore subsistant des institutions chevaleresques du vieux temps.

Le chapitre était assemblé dans une salle tendue d'une étoffe bleue. Les chevaliers avaient revêtu leur grand habit, consistant en une robe de velours cramoisi, aussi courte que la tunique des Grecs, et sur laquelle était jeté un vaste manteau de velours violet. A l'un des côtés du manteau l'on remarquait un écu blanc portant une croix rouge. La coiffure était une espèce de toque noire, ornée de trois plumes blanches. Les chevaliers de la Jarretière avaient pour arme l'épée plate à poignée cruciale; au-dessus de leur genou gauche était attachée, sur un pantalon de soie

blanche, une jarretière de velours noir, sur laquelle étincelait en lettres formées de diamants cette devise française : *Honni soit qui mal y pense*. Tout ce costume, adopté par une cour magnifique, resplendissait de pierres; le roi, qui le donnait aux chevaliers, leur faisait ainsi un don de trente ou quarante mille écus.

Après quelques préalables empreints d'une sorte de mysticité, le maître des cérémonies ayant pris la jarretière s'avança vers le duc de Chevreuse et dit : « A la gloire de
« Dieu tout-puissant, et à la souvenance de la valeur de
« celui en l'honneur duquel cet ordre a été institué, l'honorable compagnie de la Jarretière, par le consentement
« et commandement de notre roi, nous a donné commission de lier votre jambe de cette jarretière, en signe de
« quoi vous vous souviendrez, s'il vous plaît, d'entreprendre avec résolution toutes choses justes et raisonnables
« ès quelles vous vous mettrez, et non autrement. » Puis, après avoir passé la robe au récipiendaire, l'officier poursuivit : « Prenez aussi cet habillement en accroissement
« d'autant d'honneurs que votre personne en peut endurer, comme aussi en signe qu'avez été reçu en cet ordre;
« et vous souviendrez de n'épargner votre sang à la défense de la foi chrétienne, de la justice et de ceux qui,
« par nécessité, sont opprimés, et auront affaire de votre secours. » Enfin, le maître des cérémonies, attachant au duc le manteau violet, ajouta : « Prenez encore le manteau de cet ordre : l'écu blanc et la croix rouge que vous
« y voyez vous feront souvenir qu'étant armé de vertu,
« le moyen vous est offert de ruiner vos ennemis, et qu'espérance vous est donnée qu'après avoir guerroyé dans
« ce monde, la paix éternelle vous est réservée dans l'autre. »

Cette partie du cérémonial étant terminée, le duc s'approcha du pupitre sur lequel reposait l'Évangile ouvert ; et, la tête nue, le genou droit en terre, il prononça ce serment : « Nous promettons et jurons que nous garderons
« et maintiendrons les statuts et ordonnances de l'ordre
« de la Jarretière, en tout ce et suivant qu'ils ne soient

« contraires ni déroatoires d'aucun ordre ou serment que nous aurions pris précédemment. »

M. de Chevreuse se leva, le maître des cérémonies lui ceignit l'épée, et le chapitre se sépara dans un silence religieux, après avoir donné l'accolade au nouveau chevalier.

Ce pendant, à force d'adresse, de recherches indiscretes et de séductions exercées sur les femmes attachées aux atours de la reine Anne, M^{me} de Lannoy était parvenue à savoir que les ferrets d'aiguillettes n'étaient plus en la possession de Sa Majesté ; et dès lors le coin de l'écrin les renfermant, entrevu à Amiens dans les mains de M^{me} de Chevreuse, suffisait pour compléter une conviction. La comtesse affirma donc résolument au cardinal que ce joyau avait été envoyé en Angleterre, et l'on sait que c'était la vérité.

Richelieu n'attendait que cette certitude pour dérouler un vaste plan déjà combiné, et dont la perte d'Anne d'Autriche semblait devoir être le résultat infaillible. Il est presque superflu de répéter que le mépris fait par cette princesse des feux du principal ministre avait changé son amour en haine : haine corrosive, impitoyable, inextinguible. Ce n'était plus à noircir l'infante dans la pensée du roi, afin d'y régner sans partage, que cet homme d'État bornait ses vues : il lui fallait une répudiation éclatante. Or au divorce du couple royal se liait, dans les desseins de l'ambitieux prélat, l'union de M^{me} de Comballet avec le duc d'Anjou, de qui l'on devait attendre un héritier du trône. Ce point était important pour que Son Eminence, à la mort présumée prochaine du valétudinaire Louis XIII, pût régner immédiatement sous le nom du nouveau monarque. L'abbé de Boisrobert, dès longtemps appelé à négocier cette affaire en qualité d'agrégé à la *vaurienne*, dont le frère du roi était grand maître, reçut l'ordre d'agir incontinent.

Le cardinal, voulant faire marcher de front tout ce qui se rattachait à cette grande intrigue, écrivit à la comtesse de Clarick pour l'intéresser à ses projets : leur exécution,

lui disait-il, amènerait une fâcherie certaine entre la reine et le duc de Buckingham. Après avoir fait luire cette espérance aux yeux de la tendre Anglaise, le ministre lui expliquait ainsi ce qu'il attendait d'elle : « Puis-
« que, grâce aux dispositions que nous avons faites pour
« repousser le duc en Angleterre, vous l'avez derechef
« entouré de vos chaînes, qu'il est trop heureux de porter,
« vous avez tout loisir de me rendre le service signalé que
« j'implore de vos bontés. J'ai pu acquérir l'assurance
« qu'Anne d'Autriche a fait au duc de Buckingham le
« courtois abandon de douze ferrets d'aiguillettes de dia-
« mants qu'elle avait portés, et dont ce seigneur aura pour
« singulier plaisir de faire parade aux fêtes qui se donne-
« ront à Londres environ le carnaval. Il vous sera d'au-
« tant plus facile de reconnaître ces ferrets, que le minis-
« tre, en chevalier plus galant que discret, les portera,
« selon le pressentiment que j'en ai dans la pensée, avec
« le même nœud de ruban bleu dont s'est parée la reine
« de France. Saisissez, comtesse, une rencontre favorable
« pour couper deux ou trois des aiguillettes, et faites-moi
« tenir, sans perte de temps, les ferrets. Cette négociation
« ne tardera guère d'apporter le fruit que vous en atten-
« dez : Buckingham, accusé d'avoir fait assez de mépris
« des diamants qu'il tenait d'Anne d'Autriche pour les
« abandonner à une autre femme, excitera la colère
« de cette princesse par un si sensible outrage ; et comme
« il s'embesognera vainement à détruire le témoignage
« que nous tiendrons sous notre main, une rupture irré-
« vocable entre le duc et sa Majesté remettra en votre
« dépendance un cœur qui n'aurait dû jamais vous être
« enlevé. »

Milady Clarick embrassa avec ardeur les projets du cardinal, et se flattant de fixer enfin son infidèle amant, elle répondit à l'Éminence qu'elle allait mettre tout en œuvre pour s'emparer des ferrets demandés. Pendant que cette partie des intrigues du fourbe prélat se nouait en Angleterre, le joyeux Boisrobert, dans une fête offerte au duc d'Anjou par les *vauriens*, ses sujets féaux, esquissait

le plan matrimonial qu'il était chargé de dresser. Au premier mot de mariage, le prince s'était fortement récrié contre la gravité d'un tel lien. Rien ne pouvait plaire autant à cette Altesse, fort précoce dans le vice, que la vie insouciant et sans frein qu'elle menait, depuis une couple d'années, sous la direction des Rochefort, des la Rivière, des Chalais et d'une foule d'autres gentilshommes laïcs ou tonsurés, mais également fous, ivrognes et dissolus. Monsieur sentait fort bien qu'une fois marié, le décorum d'un état si imposant ne lui permettrait plus de porter aussi bien ses récréations, et cette pensée l'éloignait beaucoup de ce parti. Cependant Boisrobert, qui n'était pas moins adroit que jovial, parvint à faire vibrer dans le cœur du cadet de Louis XIII une corde toujours sensible chez les grands : il excita son ambition ; et, lui faisant envisager la couronne suspendue sur sa tête par un fil prêt à se rompre, il l'amena à reconnaître la nécessité d'un mariage qui pût rassurer son peuple, aussitôt que ce brillant héritage lui serait échu. L'agent de Richelieu, versant alors à Gaston trois rasades consécutives d'aï pétillant, ajouta que la bravoure déjà signalée du second fils de Henri IV, secondée par l'insigne prudence d'un ministre habile, placerait incontinent le jeune roi à la tête des potentats de l'Europe, et que, pour arriver à cette position glorieuse, il ne pouvait mieux faire que de s'unir par le sang au premier génie du monde, le cardinal de Richelieu.

— Si je ne faux dans mon entendement, répondit Gaston, qu'étourdissaient les fumées de la vanité et les vapeurs du vin, ce que vous me proposez, l'abbé, ressemble fort à un mariage avec la nièce du cardinal.

— Ce serait, monseigneur, une merveille de haute politique.

— Et de haute résignation, mon gros Silène... car il me semble que cette jolie veuve n'est pas embaumée de vertu... moi-même un soir...

— Chétive considération, mon prince : c'est grand'pitié que le scrupule des souverains, qui s'en vont accrocher

leur gloire à si petit déduit... Ce qu'il faut tenir pour désirable en telle matière, c'est une forte somme de fortune et de puissance, apportée par la fiancée à son royal époux ; et quelle princesse du monde sera plus riche de ce côté que M^{me} de Comballet ? Le seul apport des immenses talents du cardinal son oncle vaut cent provinces. Car remarquez bien, monseigneur, qu'aucune chose ne pourrait faire craindre que Son Éminence ne marchât du mauvais pied après cette union, puisque les intérêts du trône et des Richelieu se trouveraient confondus et invisibles. Quand ces vastes combinaisons se présentent tout évidentes, Votre Altesse irait-elle chicaner sur des frivolités de couchette ? Il y aurait délire ! A présent, si nous en venons à examiner le mariage sous un petit point de vue bourgeois, il faut que nous reconnaissons qu'un homme qui se pique au cœur d'épouser une vertu, doit se prescrire certains devoirs pour tenir en garde ce trésor : nul mari n'a droit de compter sur la chasteté d'une épouse s'il lâche lui-même la bride à ses passions. Oh ! l'argument est invincible, poursuivit Boisrobert, qui s'aperçut que ses dernières paroles avaient fait impression sur l'Altesse libertine : le contrat oblige également les deux conjoints ; le premier qui l'enfreint délie l'autre de ses serments. Je vois donc mon seigneur et maître en la *vauriennerie*, prince que je soupçonne plus qu'homme au monde passionné de la variété, forcé de s'accoutumer tout doucement à une petite galanterie domestique, qui, dit-on, n'est pas des plus vives, et qui, par-dessus le marché, ne conjure pas bien le coup d'épingle féminin donné dans le contrat.

— Par les prouesses de mon père, s'écria Gaston, oncques je n'en passerai par là...

— Et vous ferez sagement, monseigneur, puisque, tout en jouant un jeu si serré, on ne saurait être sûr encore de ne pas perdre la partie.

— Vous m'avez fait entendre là de fort bonnes choses, l'abbé, dit Monsieur en avalant une dernière rasade, j'y réfléchirai mûrement ; et la première fois que je serai

réjoui par la vue de votre grosse face rubiconde, nous reparlerons de cela.

— Je ne dois pas faillir de vous dire encore un mot utile, reprit Boisrobert empressé de prémunir le prince contre les conseils qui pourraient tendre à le détourner du parti vers lequel il le poussait. Il y a sagesse à se défier de cette raison routinière qui ne sait cheminer que sur une route battue : si vous soumettez la question à certains hommes à vue courte, ils repousseront Votre Altesse dans la voix insipide que je lui montrais tout à l'heure, et ne manqueront pas d'accumuler sur la mienne des montagnes de difficultés. Presque tous les conseillers sont ainsi faits : ils ont mille idées pour vous faire voir des obstacles, et pas une pour vous aider à rendre combat aux monstres tombés de leur esprit.

— Au diable de tels fâcheux ! soyez tranquille Boisrobert, ajouta Gaston en frappant sur le ventre de son interlocuteur, je serai sourd aux conseils qui viseraient à me fermer le chemin des plaisirs et à me mettre au régime de l'ennui.

— Dites aussi, monseigneur, à priver votre règne futur d'un appui signalé.

— Mais le plaisir, le plaisir surtout, vous y êtes connaisseur, vous, l'abbé, qui priez aux pieds d'un tendron, vous mettez en retraite dans son alcôve, et comptez vingt flacons sur votre table comme un grain de chapelet sous vos doigts. Tenez, je veux à cette heure raconter l'emploi de ma journée d'hier : vous verrez ce que je perdrais en renonçant à si joyeuse vie...

— Le saint père ne défend pas à ses ouailles tonsurées d'ouïr le petit mot jovial ; mais, monseigneur, je crains fort que votre récit...

— Allons donc, papelard, on sait des vôtres ; ne manquez pas d'écouter.

— Je laisserai donc tomber le péché de mon oreille sur la conscience de Votre Altesse...

— Bon, bon, aussi bien, vieux pécheur, il n'y a plus de place sur la vôtre. Je m'étais levé en bonne disposition

d'hilarité, et je me mis tout d'abord à rire à la barbe du gros colonel Walon, qui venait d'entrer en garde dedans mon appartement. Je ne sais pas, l'abbé, si vous avez jamais fait rencontre de cet officier ; mais, par le panache du grand Béarnais ! vous ne pouvez avoir rien vu d'aussi plaisant que les sept à huit nez bourgeonnés qui se sont coalisés sur sa face. D'ailleurs il n'est besoin de voir cette drôle de figure pour faire connaissance avec la bedaine du colonel : on la trouve par les rues six pas en avant de son maître. En voyant cette réalisation du ventre imaginé par le facétieux Rabelais, il me vint la plus drôle d'idée qui se soit jamais produite dans une tête folle : j'imaginai qu'une omelette serait excellente mangée sur cet abdomen à nu, et je pris la résolution de m'en passer la fantaisie. Pour ce, j'emmène incontinent Walon à ma maison de Chaillot, avec trois ou quatre garnements de mon intimité, et nous commençons par boire à coups redoublés. A ce point d'ivresse où le vin est indulgent, je fais ouverture de mon dessein au colonel, lui demandant s'il serait assez joyeux grivois pour y faire accueil. Il se prête de bonne grâce à l'amusement : le cuisinier se met à l'œuvre. Pendant qu'il fricasse, mon officier se dépouille de ses habits, s'étend sur la table, et nous présente la démonstration d'une montagne charnue qui provoque un prélude universel de rires bruyants. L'omelette arrive ; le chef l'applique toute bouillante sur le ventre du patient ; les convives se rangent à l'entour ; et, ni la chaleur extrême de ce mets, ni les coups de fourchette dont on larde doucement Walon ne lui arrachent si petite plainte que ce soit. Mais je gage, mon gros abbé, que vous avez regret de n'avoir pas vu l'omelette sauter sur son plat vivant, soulevée par les éclats de rire du colonel, qui ne laissait de se conjourir avec nous... Vrai Dieu ! c'était un spectacle plus gai que toutes les comédies de l'hôtel de Bourgogne

— J'avoue, monseigneur, que j'ai manqué là une belle occasion de faire danser ma propre bedaine... Voyez, voyez, la voilà qui se met en train, rien qu'au narré de cette bonne facétie.

— Attendez un petit, je ne suis pas au bout ; j'étais en veine. Pour varier la récréation, on vient à Paris à pied et le plus dextrement qu'on peut. Nous allons chez la *Neveu* ; là, folies, tapage, meubles brisés, enfin tout ce qui peut faire plaisir et envie en tel lieu. La courtisane se désole ; je la rassure, et, pour calmer son ire, je lui promets un divertissement qui vient d'entrer dans ma pensée. J'envoie quérir un quartenier ¹ sous prétexte de tumulte. Dans le temps qu'il arrive, on dispose tout pour le recevoir selon le plan que j'ai formé : la *Neveu* se couche, sur mon commandement, entre le colonel *Walon* et moi ; tandis que le reste de notre falote compagnie se cache en une pièce voisine. Le quartenier, affublé de sa robe, le bonnet magistral en tête, ordonne avec menace aux deux hommes qu'il voit dans le lit de se lever à l'instant ; les deux hommes se gaussent de lui et de son ordre. Furieux, il fait monter son escorte pour régenter les insolents qui osent faire outrage à un respectable magistrat des carrefours. Alors les amis cachés se font voir, s'inclinent respectueusement devant le lit où je suis couché, demeurent la tête nue, et se mettent en devoir de m'habiller. Le quartenier et ses alguazils ne conçoivent rien à cet étrange hommage ; mais bientôt ils tombent dans une alarme des plus chaudes en me reconnaissant aux marques de ma dignité. Le pauvre officier prosterne à mes pieds sa robe, et, les mains jointes, le front cliné, il demande merci. Calmez-vous, lui dis-je, vous en serez quitte à bon marché. Sur ce je fais signe à *Roche fort*, mon grand maître des cérémonies, d'exécuter le commandement que je lui ai fait. Lors arrivent à la file toutes les pensionnaires de la *Neveu* ; elles se rangent devant le quartenier, comme s'il devait en faire la montre ; mais devinez, mon gros abbé, en quelle posture.

— Je ne sais, monseigneur, et véritablement j'ai bonne envie de me signer en songeant que nous tenons un saint temps de vigile.

1. Commissaire de quartier ou de police.

— Ouvrez l'oreille, insigne cafard... Mes dociles beautés présentent donc à découvert la partie de l'individu qui ne reçoit guère que les offices d'un fauteuil... Vous voyez, l'abbé, que tout prince des vauriens que je suis, je ne laisse pas de parler congrûment. Tous ces visages étant bien alignés, je commande au magistrat et à ses archers de prendre en main chacun un flambeau et de faire amende honorable devant ce que ces demoiselles montrent si galamment ; ce qui est à l'instant exécuté... J'ai dit, mon joyeux bénéficiaire, et je m'assure que vous louerez ma piété, car je termine mon récit par une adoration.

Boisrobert, enchanté des espérances que son entretien avec Gaston pouvait faire concevoir, courut en rendre compte au cardinal.

— Voilà qui va bien, monseigneur, lui dit-il en se frottant les mains, nous en viendrons, maugrebleu ! à notre honneur. Nous enterons sur la tige du Plessis un bourgeois royal, puisque la tige royale s'est montrée rebelle à la sève du Plessis.

— Tu vas vite dans tes conjectures, répondit Richelieu en secouant la tête : cette conclusion projetée laisse voir plus d'obstacles que tes yeux n'en ont aperçu. A part quelques concessions un petit légères que tu me sembles avoir faites sur les principes de ma nièce, ta folle tête n'avait pas trop mal combiné cette affaire ; mais avec un homme aussi débile, aussi changeant que Gaston, il ne faut donner créance aux déterminations que lorsqu'elles sont accomplies. Tu as conquis sur lui tout ce que l'ivresse laisse flotter de vouloir ; revenu au sang-froid, le prince reprendra, que je présume, ses scrupules ; et ce faible esprit se remettra dans l'obéissance du colonel d'Ornano ¹, son conseiller ordinaire, dont la malveillance à mon endroit est chose connue.

1. M. d'Ornano, dont la famille était liée à celle d'où sortit plus tard le grand Napoléon, était lieutenant général en Normandie ; mais on l'appelait simplement le colonel, parce qu'il avait conservé le commandement des gardes corses.

— Encore un de ces Italiens au visage sombre, que l'ambition dévore... Il finira à la manière de Concini.

— Tais-toi, Boisrobert ! s'écria le cardinal en tressaillant au nom d'un bienfaiteur qu'il avait abandonné à ses assassins ; puis il reprit avec calme : Le colonel est un très homme de bien ; mais son humeur fâcheuse se hasarde souvent dans ma déplaisance, et je pourrais à la fin me lasser s'il persistait à porter Gaston contre mes projets. Qu'il prenne garde surtout que je ne le trouve au travers de mon chemin touchant le mariage de ma nièce, car je me verrais forcé... Richelieu n'acheva pas sa phrase ; mais Boisrobert put lire dans son regard une sinistre pensée.

— J'ai bon espoir que nous ne serons pas empêchés par la sagesse inopportune du colonel. Auprès de Gaston, les faces réjouies comme la mienne ont meilleure chance que les traits rembrunis d'austérité. Laissez-moi faire, monseigneur, je prendrai soin de tenir toujours un rempart de flacons entre la raison du prince et les conseils fâcheux de son favori.

Dans une entrevue que le cardinal eut le soir même avec sa nièce, il lui annonça que le temps était venu de jeter le masque dévot dont elle se couvrait le visage, et de se montrer ouvertement dans le monde, où elle n'entrait précédemment que par une porte bâtarde. Cette dame avait de la beauté, de la jeunesse encore, et un jargon visant à l'esprit, qu'elle s'était formé dans l'étroite intimité de son oncle. Richelieu lui recommanda de mettre à profit ces divers éléments de conquête, avec toute l'adresse dont elle était susceptible, afin de captiver le jeune Gaston, et de lui donner, par cette combinaison de séductions, le désir d'aspirer au bonheur qu'elles lui promettaient. La dame, qui se garda bien d'avouer à Son Éminence que le prince savait, sur ce point, tout ce qu'il pouvait apprendre, promit d'obéir, sans trop compter sur la réussite d'une intrigue devant aboutir à un dénouement consommé d'avance.

En effet, on vit tout à coup la grande piété de M^{me} de Comballet s'évanouir ; elle se chargea de pierreries,

inventa de nouvelles modes, se montra dans les promenades, montée sur une haquenée blanche, avec une cape-line de plumes et un habit doublé d'hermine. On ne voyait plus que cette coquette beauté aux cercles de la cour, aux bals, à la comédie. Beaucoup de jeunes seigneurs ne tardèrent pas de papillonner à l'envi autour d'elle : les uns revendiquaient le droit d'aubaine que leur donnaient d'anciennes liaisons qu'elle paraissait toujours avoir oubliées ; les autres lui proposaient, avec une légèreté qu'autorisait l'indiscrétion des premiers, de nouvelles chaînes, qu'elle repoussait avec dédain. Gaston, en se mêlant à ces groupes galants, faisait palpiter le cœur de l'ambitieuse veuve et soutenait les espérances de son oncle. Boisrobert, lorsqu'il voyait Son Altesse happer cette amorce, relevait son rabat et se frottait les mains, signes ordinaires de la satisfaction du gros abbé. Mais la principale actrice de ces petites scènes encourageantes prenait bientôt un air rêveur, et elle se disait mentalement : Hélas ! le prince en sait trop.

Tandis que ces menées occupaient l'ambition des uns et la malignité des autres, Anne d'Autriche oubliait ses chagrins, mais non pas ses plaisirs, dans le sein de sa bonne Marie. La duchesse avait rejoint Sa Majesté au grand déplaisir de lord Holland, qui lui rendait en Angleterre un hommage encore trop nouveau pour être refroidi. Cette favorite, de son côté, ne s'était pas éloignée de Londres sans jeter en arrière quelques regards humides, sans se fâcher doucement contre les devoirs tyranniques. Mais, dans la vie d'une femme aussi faible que jolie, il est peu de peines privées de consolations. M^{me} de Chevreuse retrouvait à Paris le tendre Chalais, et n'y trouvait plus son mari. Cette perspective, indépendamment des éventualités, pouvait constituer un petit bonheur usuel très confortable.

D'ailleurs l'intrigue, cet autre amour de la surintendante, allait incessamment lui rouvrir sa carrière tortueuse : de grands événements étaient près d'éclater à la cour ; le plaisir même n'occuperait plus que la seconde

place dans les affections de Marie, et tous les ressorts de son adresse seraient mis en jeu contre le seul adversaire qui fût digne de descendre dans la lice avec elle.

Au-dessous de la populeuse cité de Londres, la Tamise, grossie du tribut des marées, traverse les prairies en reine superbe, couverte d'une parure de vaisseaux. Ces magasins voyageurs portent au loin les richesses de l'Angleterre et rapportent dans cette ruche d'un peuple industrieux le butin qui doit alimenter son activité. Le fleuve, fier d'être le canal d'une haute intelligence manufacturière, semble battre ses rives avec dédain : à son embouchure, on dirait qu'il mêle à regret ses ondes à celles de l'Océan où va se perdre un cours si glorieux. Mais à dix milles au-dessus de la capitale, l'orgueilleuse Tamise n'est encore qu'une humble rivière serpentant à travers de riantes campagnes, dont elle emprunte son charme pittoresque, et qu'elle caresse d'un flot timide. Non loin de ses bords, semés de bosquets et riches d'une végétation favorisée par des mains soigneuses, s'élève le gothique château de Windsor, qui, s'adossant à des massifs de gros arbres aussi vieux que lui, brunit l'horizon de ses formes irrégulières et fortement empreintes du caractère féodal. Des tours flanquent sur toutes ses faces cet édifice royal ; elles conservaient, sous le règne de Charles I^{er}, leurs meurtrières, leurs créneaux. Plusieurs portes cintrées en ogive, à côté desquelles on remarquait de longues ouvertures où jouaient jadis les ponts-levis, étaient encore armées de herses pesantes, mais suspendues irrévocablement aux arceaux du porche. Au-dessus de l'entrée principale, un roi d'Angleterre à cheval, ouvrage de la statuaire inhabile du moyen âge, apprenait à l'étranger que Windsor fut dès longtemps la demeure des souverains. Derrière le monument, une chapelle consacrée à la religion catholique révélait, par une apparence d'abandon et de ruine, que ces monarques, en politiques sensés, avaient secoué les entraves romaines.

Au commencement du xvii^e siècle Windsor était habité

presque toute l'année par les rois de la Grande-Bretagne, que tourmentaient sans cesse les rivalités religieuses ou les projets menaçants des réformistes. Ils se retranchaient avec prudence derrière les murailles de ce château, capables d'arrêter l'effort d'un premier coup de main. Le faible, l'irrésolu Charles I^{er} surtout, victime promise à l'invincible fatalité, dérobaît, autant qu'il le pouvait, sa tête à l'orage au fond de cette résidence fortifiée ; et son règne pusillanime, en augmentant l'audace de ses ennemis, ne faisait que rendre plus certaine la chute de ce malheureux souverain. Son âme, peu susceptible d'élan magnanimes, mais encline aux tendres penchants, s'enivra quelque temps des charmes et de la douceur angélique d'Henriette, épouse si vertueuse, si pure, dont les aimables qualités s'étaient conservées sans tache, grâce au destin qui l'avait tirée à seize ans d'une cour intrigante et dissolue. Les fêtes qui suivirent le mariage de Charles se prolongèrent plusieurs mois. Ce prince, en enfermant avec lui la jeune reine dans une sombre habitation, voulut du moins que d'aimables divertissements vinssent en dissiper souvent la tristesse : on ne voyait à Windsor que bals, mascarades et comédies. La route conduisant de Londres à ce château était couverte, jour et nuit, de carrosses ; tandis que la Tamise, sillonnée par des yachts élégants ou des gondoles de forme vénitienne, portait à la cour une jeunesse empressée d'y grossir le cortège des plaisirs.

Vers le commencement du carnaval, une fête, plus brillante qu'aucune des précédentes, réunissait à Windsor tout ce que l'Angleterre offrait d'illustre ; jamais peut-être cette noblesse, assez sage pour ne pas dédaigner les sources d'opulence qu'ouvre le commerce, n'avait paru aussi brillante. Des filets de pierreries, attachés aux robes, aux pourpoints, aux manteaux, aux coiffures, ruisselaient dans trois vastes salles tendues d'étoffes foncées, afin de faire ressortir la richesse des parures. Ce luxe éclatant prêtait un charme inexprimable aux physionomies si fines, si délicatement dessinées des Anglaises ; en

même temps qu'il animait les figures, généralement régulières, mais un peu froides, des seigneurs anglais. Malgré tant d'appareil, le bal paraissait peu animé à huit heures ; le roi et la reine étaient au milieu des danseurs, et l'on pouvait croire qu'on attendait encore quelque acteur plus important. Les jeunes ladys tournaient de temps en temps leur regard mélancolique vers la porte, comme si chacune d'elles eût guetté l'arrivée de cet ami du cœur sans lequel il n'est, pour une femme tendre, ni séductions ni divertissements. Enfin, à huit heures et demie, on vit paraître un superbe cavalier tenant assez négligemment par la main une très jolie femme. Il portait un pourpoint de velours noir brodé en or ; sur son épaule droite, et pour retenir le baudrier, était un gros nœud de ruban bleu, d'où pendaient douze ferrets d'aiguillettes de diamants... Buckingham, paré du présent d'Anne d'Autriche, venait d'entrer dans l'assemblée et, dès ce moment, le bal parut avoir reçu le complément de la gaieté, l'âme du plaisir qui lui avaient manqué jusqu'alors. Tel était cependant l'empire de cet homme sur toute la cour, qu'elle ne savait pas s'amuser en son absence : exemple malheureux du prestige que les agréments extérieurs et la magnificence qui les relève encore, exercent sur les frivoles humains.

La dame que le principal ministre accompagnait était milady Clarick. On sait que, par des manœuvres habiles, elle avait renoué, mais faiblement, les liens qui l'unissaient au favori de Charles avant son voyage en France. La comtesse dansa plusieurs fois avec son amant ; souvent on la vit circuler dans les salons appuyée sur le bras de ce vainqueur, dont elle s'enorgueillissait d'être la conquête. Mais ce triomphe de sa faiblesse ne l'occupait pas uniquement ; elle songeait à consolider ses droits en rendant impossible tout commerce ultérieur de celui qu'elle voulait fixer avec une rivale couronnée. M^{me} de Clarick, munie d'une bonne paire de ciseaux, attendait impatiemment l'occasion de couper deux ou trois des ferrets qui, sous la main du cardinal, devaient servir si

puissamment son amour. A diverses reprises elle sut engager le duc dans des groupes épais, se flattant de pouvoir, à l'aide des ondulations de la foule, consommer le larcin qu'elle méditait. Ce moyen lui réussit : elle parvint à s'emparer de deux aiguilletes, qu'elle cacha précipitamment dans son sein vivement agité par le sentiment de cette victoire décisive.

Après le bal, quand Buckingham fut retiré dans l'appartement qu'il occupait au château, ses valets de chambre, en le déshabillant, s'aperçurent qu'il lui manquait deux aiguilletes, et lui firent voir qu'elles avaient été coupées. Le ministre, en recherchant dans sa mémoire toutes ses démarches de la soirée, afin d'asseoir quelques présomptions sur ce vol, se rappela facilement l'espèce d'obsession de lady Clarick ; il ressaisit aussi le souvenir des efforts qu'elle avait faits pour le pousser de préférence vers les lieux où l'affluence se portait. Les incertitudes de ce seigneur furent à peu près fixées ; ses soupçons pénétrèrent même une partie de la vérité : il devenait évident à ses yeux que la reine de France pouvait être aisément compromise, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour courir au-devant de cette extrémité.

Tandis que ces événements se passaient à Windsor, Richelieu se hâtait d'ébaucher une noire perfidie dirigée contre la reine : il sentait que, pour perdre cette princesse dans l'esprit de Louis XIII, il était important de ne pas laisser refroidir la colère où les aventures d'Amiens avaient jeté le prince jaloux. Le moyen que Son Eminence comptait employer était de mettre dans la tête du roi d'ordonner à son épouse de venir le trouver, à jour dit, parée des ferrets d'aiguilletes qu'elle en avait reçus en cadeau. Le ministre se proposait d'insinuer ensuite que cette princesse avait fait assez peu de cas de ces ferrets pour les avoir donnés, et qu'un joaillier anglais faisait offrir à l'Éminence de lui en céder deux. Mais Sa Majesté montrait toujours une grande répugnance à recevoir Anne d'Autriche ; il fallait pourtant ménager un raccommode-

ment pour arriver au but désiré : le cardinal y perdit beaucoup de temps. Enfin, la reine, étant un matin avec M^{me} de Chevreuse, fut frappée d'un coup de foudre en recevant ce billet de Louis XIII :

« Madame et chère épouse, nous avons plaisir à vous
« dire que nous désavouons du plus profond de notre
« cœur les soupçons téméraires, et conséquemment
« injustes, où notre esprit était tombé touchant ce qui
« s'est passé à Amiens. Il est de notre volonté royale de
« vous exprimer tout le déplaisir que nous ressentons de
« cette erreur et injustice. Pour ce, venez donc nous trou-
« ver demain, neuvième de janvier, en notre château de
« Saint-Germain ; et si vous voulez nous prouver qu'il ne
« reste en votre âme aucun ressentiment contre notre
« personne, veuillez venir parée, dans cette occasion, des
« ferrets d'aiguillettes qu'il nous a plu de vous donner 'au
« commencement de l'année dernière : notre cœur en
« éprouvera une grande joie et satisfaction.

« Sur ce, madame et chère épouse, nous prions Dieu de
« vous avoir en sa sainte garde. Écrite à Saint-Germain
« le huitième de janvier mil six cent vingt et six.

« LOUIS. »

M^{me} de Chevreuse, qui observait le visage de la reine pendant qu'elle lisait ce billet, vit tout à coup succéder à l'expression de joie qu'elle y remarquait une pâleur extrême, et les mains de Sa Majesté tombèrent sur ses genoux avec l'écrit qu'elle tenait.

— Je suis perdue, Marie ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée... Tenez, lisez.

— Ah ! fatale imprudence ! s'écria à son tour la favorite après avoir parcouru rapidement la lettre ; comment ai-je pu me mettre hors de la prévoyance jusqu'à vous laisser dessaisir de ces ferrets au mépris d'un péril tant évident ?

— Qui pouvait s'attendre à ce coup ?

— Moi, madame, ne suis-je pas expérimentée qu'il ne

faut rien négliger, quand on combat un ennemi comme le cardinal ! N'en faites aucun doute, nous avons été vendues par votre dame d'honneur : jamais trahison n'a paru en personne plus qu'en cette mégère abominable. L'absence des ferrets sera parvenue à sa connaissance : c'est elle qui a fait naître dans l'esprit de Richelieu l'idée de ce terrible assassinat.

— Marie, chère Marie, faites tout au monde pour calmer les frayeurs où cet événement me jette. Qu'un courrier parte à l'instant pour Londres ; redemandez au duc le funeste bijou, sans manquer de lui donner confidence de ce qui nous arrive. Sous quatre jours nous pouvons avoir la réponse et l'écrin. Cependant je vais me mettre au lit ; je serai malade, bien malade, jusqu'à ce que nous ayons bonnes nouvelles d'Angleterre... Allez, courez, duchesse, il y va de mon repos, de ma liberté, que sais-je ? peut-être de ma vie.

— Hélas ! chère souveraine, dit la duchesse en pleurant, je me vois forcée, avec le plus cuisant chagrin, d'enfoncer encore la dague dans votre pauvre cœur ; apprenez que tous les ports d'Angleterre sont fermés depuis quatre jours ; pas un vaisseau, pas la moindre barque, ne peut en sortir ; l'épée du bourreau trancherait la tête de celui qui mettrait sur aucun point de la Grande-Bretagne un canot en mer. Au moment où je vous parle, cette nouvelle, qui était aisément sortie de ma souvenance, tant elle me paraissait éloignée de ce qui tient à votre service, remplit la ville de clameurs et d'inquiétudes. On croit que les Anglais ont pris soudain parti pour les Rochelais, qui sont près de lever plus haut qu'ils n'ont fait devant l'étendard de la révolte, et je tremble que mon mari, auquel Dieu me pardonne d'avoir songé un peu tard, ne soit déjà prisonnier à la tour de Londres.

— Ainsi, dit la reine avec l'accent d'un morne désespoir, faut-il donc que je meure de ma douleur présente ?

— Gardez-vous, madame, de perdre courage ; tout ceci ne saurait durer... j'ai la confiance qu'avec quelques jours devant nous des expédients s'en vont sortir de notre

embarras même... Ce qui doit surtout persuader Votre Majesté à l'espérance, c'est que je suis à ses côtés, et que le sort ne lasse pas aisément ma constance. Je vais, aidée des avis de la prochaine nuit, rêver à tout cela. Prenons-nous d'abord à feindre adextrement la maladie ; couchez-vous, ma bonne maîtresse ; je fais mon affaire de répondre au roi pour cause de votre prétendue défaillance.

— Ah ! Georges ! Georges ! murmura la reine à demi-voix, que je payerai chèrement les rapides... Elle se tut, et se prépara à se mettre au lit, de peur d'être surprise par un nouveau messenger de Louis XIII.

M^{me} de Chevreuse écrivit :

« Sire,

« La reine, ma maîtresse, au vu du billet que Votre
« Majesté a daigné lui faire de sa main, s'est agenouillée
« devant son prie-Dieu pour remercier la Providence du
« soin qu'elle a pris de dessiller vos yeux. L'erreur où
« Votre Majesté était tombée faisait tort à sa propre
« gloire plutôt qu'à celle de cette princesse d'une vertu
« singulière, et qui ne saurait se reprocher, me dit-elle
« en jetant des pleurs, que d'être assez peu méritante
« pour demeurer dans votre déplaisance. La reine n'au-
« rait pas manqué de se rendre demain au commande-
« ment de Votre Majesté si l'état présent de sa santé le
« lui eût permis ; mais les amers chagrins et déplaisirs
« qu'elle éprouvait d'être en butte aux soupçons de
« Votre Majesté ont allumé la fièvre en ses veines ; et
« ses yeux, d'où sont tombées tant de larmes pendant
« trois mois, ne pourraient supporter les rayons d'un jour
« trop vif, non plus la vivacité d'une froidure piquante ;
« auquel état même Sa Majesté, ne pouvant écrire, doit
« se servir de ma main comme de sienne pour faire cette
« présente lettre.

« Au premier adoucissement que recevra sa santé, la
« reine aura pour empressé devoir de se rendre en votre
« château de Saint-Germain ; mais, outre le danger d'un

« exercice téméraire, elle aurait à redouter à cette heure
« une émotion extrême dans l'entrevue dont Votre
« Majesté fait voir le désir.

« Je suis avec un respect infiniment dévoué, sire, de
Votre Majesté la très-humble servante,

« *Marie DE ROHAN, duchesse DE CHEVREUSE.*

« Écrite au Louvre, chambre de la reine, le huitième
« de janvier 1626, à quatre heures de relevée. »

La favorite s'était abstenue soigneusement de toucher un mot au roi des ferrets d'aiguillettes, qui pourtant étaient l'unique objet du billet qu'il avait écrit. L'ingénieuse correspondante avait trop de finesse pour avoir paru s'attacher à cette circonstance, et d'ailleurs la prétendue négligence d'un point qui pouvait paraître indifférent ménagerait en cas extrême une ressource de plus à la reine. En effet, si, devinée dans l'expédient assez léger d'une indisposition simulée, elle se voyait forcée d'aller à Saint-Germain, il serait assez naturel qu'elle eût oublié de se parer du fatal bijou, et ce serait encore quelques jours de gagnés.

Le lendemain, dans la matinée, Louis XIII envoya demander des nouvelles de la reine par un de ses gentils-hommes. Une heure plus tard le médecin du roi, chargé par Sa Majesté de donner ses soins à cette princesse, se présenta à son chevet. Il était facile d'abuser le premier visiteur sur la véritable situation de la malade ; mais tromper le second paraissait beaucoup plus difficile. L'adresse allait échouer devant la perspicacité technique du docteur, si la nature elle-même n'eût venue aider l'intrigue. Heureusement l'émotion d'Anne d'Autriche, la crainte qu'elle avait d'être découverte, le sentiment des funestes conséquences qui découleraient d'un tel malheur, tout se réunissait pour exciter une sorte de révolution chez Sa Majesté : les pulsations de son artère, hâtées par cet état violent, trompèrent le savoir et l'expérience ; le médecin

déclara qu'elle avait une forte fièvre, ajouta qu'elle devait garder le lit, puis écrivit une ordonnance, qu'il prescrivit de suivre rigoureusement. Anne et sa favorite sentirent leur poitrine soulagée d'un poids accablant.

On pouvait donc espérer quelque répit, et la duchesse, plus que personne au monde, était capable d'en profiter. Elle se retira à son hôtel pour écrire à Buckingham ; un homme sûr, qu'elle avait déjà découvert, promettait d'aborder en Angleterre malgré tous les obstacles, et de rapporter au bout de trois jours la réponse du seigneur anglais. Marie se mettait à son pupitre, lorsqu'on lui annonça M^{me} de Comballet, déjà parvenue si près du cabinet, qu'il était impossible d'esquiver sa visite inopportune. On l'introduisit.

M^{me} de Chevreuse voyait peu la nièce du cardinal ; il était à sa connaissance que cette parente, admise dans les plus intimes confidences du ministre, partageait la haine vengeresse qu'il vouait à la reine, et qu'elle avait dans plusieurs circonstances secondé ses intrigues malveillantes. Mais cette dame, formée à l'école d'une flexible perfidie, simulait à ravir des impressions entièrement contraires à ses véritables penchants ; elle courut, les bras ouverts, à la surintendante, et l'étreignit contre son sein dans un embrassement qui fut reçu avec assez de froideur.

— Que je suis contrainte, dit la perfide Comballet, de vivre dans les entraves de cour qui me tiennent éloignée de vous ! j'aurais grand plaisir à vous voir chaque jour, à m'expérimenter de tout ce qu'il y a d'aimable en votre esprit et caractère.

— Vous êtes trop flatteuse à mon endroit, madame, répondit la duchesse, qui s'avisait tout à coup du danger qu'il y aurait en ce moment de fâcher la nièce du cardinal. Les avantages que je rencontrerais dans votre société compenseraient, et au delà, ceux que vous avez l'indulgence de croire attachés à la mienne.

— Je ne suis pas tellement aveuglée, chère dame, que je puisse me prévaloir d'un compliment si courtois. Tou-

jours est-il vrai que notre position respective auprès des deux reines nous permettrait de prendre liaison ensemble, et j'essaye aujourd'hui de former ce lien en venant vous demander un office d'obligeance.

— Il m'est doux de faire espérance de pouvoir vous le rendre, madame.

— Vous connaissez, duchesse, l'empire de la mode, son charme, son ravissement, portés maintes fois jusqu'au délire : on a vu des femmes s'abandonner à la désespérance aux plus orageuses passions par amour d'une dentelle, d'un passement au goût du jour, et tout franchement je suis peut-être femme deux fois sur ce point frivole.

— Vous m'étonnez : si j'ai bonne souvenance, on citait encore naguère votre piété fervente.

— Que Dieu a punie comme une vanité de l'âme en me repoussant de son autel à un âge où ce divin Créateur lui-même veut qu'une femme se jette dans le monde, ne fût-ce que pour rendre combat aux séductions qu'on y rencontre.

— La gloire qu'on trouve en telle guerre est belle, madame, répondit la surintendante en souriant, mais convenez qu'elle est laborieuse.

— Et je plains la femme, répliqua bien bas Mme de Comballet, qui nie sincèrement combien sont rudes les combats de la vertu... Mais revenons. Il n'est bruit à la cour que de l'heureuse conciliation des royaux époux. Ah ! duchesse, j'en reçois un vif contentement. Convenez que le maître a quelquefois du bon ; on surprend même dans son naturel des lueurs de galanterie ingénieuse. Trouvez-vous pas que c'est une gentille délicatesse que l'idée des ferrets d'aiguillettes ?

— Ah ! vous savez, madame, interrompit la duchesse avec plus de vivacité que de prudence.

— Oui, reprit l'interlocutrice, mon oncle m'a donné confiance de cette particulière circonstance, et c'est précisément ce qui m'amène.

— Expliquez-vous, dit Marie en cachant de son mieux une vive inquiétude.

— La pensée toute chevaleresque du roi, l'occasion signalée d'une réconciliation entre personnes illustres, l'agrément du bijou lui-même, tout va se conjoindre pour le mettre immédiatement à la mode, et s'il faut que je confesse ma faiblesse, mon chagrin serait grand de voir qu'une seule dame de la cour eût paravant moi des ferrets d'aiguilletes.

M^{me} de Chevreuse tressaillit.

— Je vous comprends, se hâta-t-elle de répondre afin de mieux dissimuler son trouble en abordant la première le sujet délicat, et votre plaisir serait que les ferrets d'aiguilletes de la reine vous fussent prêtés, afin que votre joaillier, ayant arrêté ses yeux dessus, eût facilité d'en faire une parfaite imitation.

— Je ne voudrais pour rien au monde que Sa Majesté en fût dessaisie l'espace d'une heure dans le temps qu'elle doit avoir hâte de se rendre au commandement du roi. Mais si vous consentez à apporter quelques instants ici l'écrin, un bref coup d'œil de mon joaillier, que je tiens pour un homme habile, l'expérimentera sur la forme du bijou et la grosseur des diamants.

— Il m'en coûte de vous refuser un si léger office, repartit gravement Marie, qui venait d'arrêter un plan de conduite propre à prouver qu'elle n'était pas la dupe de M^{me} de Comballet, mais ce dont vous faites espérance serait contraire à la gloire de mon auguste maîtresse.

— Je perdrais temps et peine à deviner comment.

— Je vais éclaircir mon dire. Vous seriez touchée de vous montrer en cour parée la première de ferrets d'aiguilletes pareils à ceux de la reine. Or cet empressement révélerait d'une façon toute évidente le prêt qui vous aurait été fait du bijou de Sa Majesté devant qu'elle-même s'en fût servie.

— Quel dommage y voyez-vous, duchesse, quand mes ferrets ne paraîtraient qu'après ceux de la reine ?

— Écoutez-moi jusqu'au bout, madame. Personne à la cour n'est dans l'ignorance des pensées que M. le cardinal a contre l'épouse de Louis XIII, et, permettez-

moi de vous le dire, on n'ignore pas davantage les mauvais offices que Son Eminence se plaît trop souvent à rendre à cette souveraine. C'est un fait de publique notoriété. La démarche que vous faites aujourd'hui, poursuit M^{me} de Chevreuse avec un sourire malin, est loin de mettre en soupçon qu'elle soit un effet des pratiques du ministre : on pourrait le croire néanmoins. Serait-il tant étrange que, sous prétexte d'une coquetterie, vous eussiez commandement de voir les ferrets, que votre oncle croirait hors la possession de Sa Majesté ? Qui sait, d'aucuns pourraient peut-être jusqu'à penser que la réconciliation elle-même n'est qu'une fourbe imaginée par la défiance du roi et de son principal ministre... Je puis même l'assurer, madame, ajouta vivement la surintendante en lançant au travers de l'entretien un trait de hardiesse décisive, auquel, en cas extrême, on pourrait se rallier : si la reine prenait d'aventure en conviction une semblable intrigue, elle mourrait plutôt que de faire un pas à la rencontre de Louis XIII... Elle ne saurait perdre souvenir qu'elle appartient à deux lignées de rois, et descend de l'illustre empereur Charles-Quint ; son noble sang s'arrêterait en ses veines avant de se dégrader par une action humiliante.

— Que voilà, duchesse, d'étranges préventions, répliqua M^{me} de Comballet rouge de la honte d'être devinée ; rien de tout de ce que vous craignez ne saurait arriver, et la reine elle-même se ferait scrupule de prêter jusqu'à au cardinal des pensées perfides qu'il n'eût jamais...

— Soit, madame, mais à tout événement je m'abstendrai d'une imprudence capable d'ouvrir la porte aux conséquences que je crains. Dès que la reine ma maîtresse se sera parée de ses ferrets d'aiguillettes, s'il lui est agréable de satisfaire sur ce point le désir du roi son époux, ils seront à votre commandement ; je m'assure que Sa Majesté se fera une signalée satisfaction de vous les prêter, et ce assez tôt pour qu'aucune autre dame de la cour ne puisse adopter semblable joyau paravant vous.

— Je demeure sans réplique, dit froidement la nièce du

cardinal ; il serait malséant d'en faire à une difficulté qui prend sa source dans l'appréhension de déplaire à la reine... Je désire, duchesse, ajouta-t-elle avec un pincement de lèvres remarquable, que tout ceci arrive à terminaison au gré de Sa Majesté... Et elle fit une grande révérence.

— J'espère qu'il en sera ainsi, répondit la surintendante en faisant une révérence plus profonde encore que celle de la perfide messagère.

M^{me} de Comballet sortit, et courut rendre compte à Son Eminence de la conversation qui se terminait.

— Victoire, petite, s'écria le ministre, victoire signalée ! Anne n'a plus l'écrin, votre dire me le confirme... Mais quelle femme que cette duchesse de Chevreuse !... Je baillerais mille pistoles pour être l'auteur de l'expédition héroïque qu'elle a fait sortir de son imagination en se ménageant, pour éluder le commandement du roi, d'exciter l'orgueil de la reine. Toutefois, poursuivit Son Eminence après avoir réfléchi un instant, je suis suspect dans cette matière, ou la fine mouche calcule mal l'effet du ressort qu'elle touche... Il faut bien le confesser, me voici débordé par son adresse ; mais la force me demeure... la force ! répéta l'irascible prélat en lançant un éclat de voix au plafond de son cabinet ; et dût Anne d'Autriche mourir désespérée, j'en viendrai aux fins d'éteindre le reste de faveur qu'elle peut avoir dans l'esprit du roi, ou la superbe implorera ma miséricorde.

La duchesse, de son côté, s'empressa d'aller raconter à la reine, qu'elle trouva levée, l'entretien qui venait d'avoir lieu entre elle et M^{me} de Comballet, et peu s'en fallait qu'elle ne fût tentée aussi de crier victoire !

— Oui, chère princesse ! s'écria-t-elle avec un regard étincelant de résolution, si la fortune nous faisait un si sensible outrage que nous fussions inhabiles à ressaisir les ferrets (et que Dieu nous garde d'un tel malheur !), notre unique ressource serait d'opposer une fière obstination à la défiance du roi.

— Quel orage, Marie, j'attirerais alors sur ma tête !...

— L'éviteriez-vous, madame, en confessant aux pieds du jaloux Louis XIII que vous avez disposé de son cadeau en faveur d'un amant ? Tempête pour tempête, il vaut mieux braver celle capable de changer votre destinée en vous faisant remonter du rang des sujets à celui des reines plutôt que de céder au coup qui vous précipiterait jusque dans la tourbe des esclaves.

— Hélas ! après une démonstration si rude, si soudaine, qui ferait la hardie résolution d'entrer dans mon service ?

— Madame, les hautes qualités de Votre Majesté, autant que ses malheurs, ont tiré des larmes de tous les yeux, et lui assurent des amis que je sais préparés à devenir ses partisans l'estoc au poing. Conti, Soissons, MM. de Vendôme, si mécontents d'être sacrifiés au cardinal par l'aveugle Louis XIII ; Gaston lui-même, dont la jeune fierté commence à se fatiguer secrètement du joug d'un prêtre insolent : voilà, chère souveraine, voilà les champions qui ne manqueraient pas de se déclarer en votre cause contre le cardinal.

— Que dites-vous, duchesse ! une conjuration...

— Dont le roi tout le premier se tiendrait obligé ; car ayez pour assuré, madame, que Richelieu pèse plus encore sur son règne que sur votre vie privée. Mais ce prince, en toutes choses défaillant, est inhabile au vouloir comme à l'œuvre. Que d'autres veuillent et agissent pour lui, ce double office aura, j'en répons, son assentiment.

La conversation était parvenue à cette hauteur de vues politiques, lorsqu'un domestique de la duchesse lui fit remettre une dépêche ; le mot *pressée* était écrit sur la suscription. M^{me} de Chevreuse ouvrit précipitamment le paquet.

— Nous sommes sauvées, ma bonne maîtresse ! dit avec transport la favorite après avoir parcouru l'écrit. Les ferrets d'aiguillettes sont à mon hôtel...

— Mon divin Sauveur !... s'écria la reine. Et elle tomba agenouillée au pied d'un grand christ d'argent appliqué sur velours noir appendu au-dessus de son prie-Dieu.

A la suite des actions de grâce rendues à Dieu vinrent des témoignages de reconnaissance, moins fervents peut-être, mais plus expressifs adressés à l'attentif, au prudent, au délicat Buckingham. M^{me} de Chevreuse, dans cet expansif élan de gratitude, eut peine à s'élever au ton d'enthousiasme de la reine : c'était un véritable culte, et Sa Majesté sentait ardemment tout ce qu'elle prêtait de divinité à un simple mortel. Ce premier hommage étant accompli, la curiosité eut son tour : on voulut savoir comment le prévoyant Anglais s'était déterminé à renvoyer avec tant d'à-propos les ferrets d'aiguillettes dans le temps que les ports d'Angleterre étaient fermés, et lorsque par cet empêchement il n'avait pu connaître l'embarras extrême où se trouvait Anne d'Autriche. La lettre du ministre contenait à ce sujet d'amples détails ; Marie en fit lecture à sa chère souveraine, non sans avoir pris la précaution de s'assurer que personne n'écoutait aux portes.

Le duc, après avoir fait le récit du larcin de Windsor, poursuivait : « Craignant qu'il n'y eût en cela quelque « fourbe nuisible au repos de la reine, j'expédiai sur « l'heure à tous les commandants des ports l'ordre de les « fermer et de ne laisser partir aucun bâtiment. Je justifiai « le lendemain cette mesure aux yeux du roi, en lui donnant l'assurance que ce moyen était le seul qu'on pût « mettre en œuvre dans le premier moment pour apporter « obstacle aux pratiques des parlementaires, présentement « embesognés d'envoyer des secours aux révoltés roche- « lais, contrairement à l'esprit des traités conclus avec « Sa Majesté Très Chrétienne. Cette cessation non seule- « ment de commerce, mais de toutes liaisons entre l'An- « gleterre et la France, aura fait, que je présume, grand « éclat à Paris, mille bruits de guerre auront pris cours « par la ville ; mais l'intérêt le plus cher à mon cœur « n'était pas là.

« Cependant le joaillier de Londres le plus habile et le « plus expéditif ensemblement s'évertuait de son savoir- « faire pour confectionner deux ferrets de tout point con-

« formes aux dix qui me restaient ; et vous y verrez, chère
« duchesse, que l'œil, tant clairvoyant fût-il, s'y laisserait
« tromper.

« L'ouvrage venant d'être parachevé, j'expédie sur
« Paris un courrier secret, emportant ma lettre et l'écrin
« complété par une si bonne fortune. Les ports de l'An-
« gleterre ne seront rouverts que demain au soir ; vous
« aurez tout le loisir de faire telle disposition que vous
« estimerez nécessaire, en votre sagesse et prudence, pour
« ruiner une trahison que pourraient favoriser les deux
« aiguillettes volées.

« Dites bien à Sa Majesté que jamais, sans la considé-
« ration de sa gloire, je ne me serais, avant que de mou-
« rir, séparé de mon cher bijou : il recevait, chaque
« matin, mes empressés et premiers hommages. Toute ma
« félicité sera désormais dans mes souvenirs, et celle-là
« du moins ne sortira de mon cœur que lorsqu'il cessera
« de battre. »

Il y eut, après cette lecture, un nouvel épanchement mêlé de soupirs. La duchesse, excellent juge en matière de galanterie, put se convaincre que ce transport renaissant n'avait pas uniquement pour motif la conduite généreuse de Buckingham, et qu'il s'y joignait quelques marques de reconnaissance se rattachant à des soins antérieurs.

Les précieux ferrets, rapportés immédiatement au Louvre, reprirent leur place dans le coffret où la reine renfermait ses diamants, et l'on attendit, avec le pressentiment d'un triomphe, l'instant d'entrer en lice contre le cardinal.

M^{me} de Chevreuse se flattait que le démenti matériel qu'allait recevoir Richelieu, en dévoilant toute la noirceur de son âme, devait enfin ouvrir les yeux de Louis XIII, et mettre au néant le crédit du principal ministre. Mais, voulant le précipiter plus sûrement dans l'abîme, la duchesse pensait qu'il fallait, en cette circonstance décisive, produire la lettre d'amour écrite à la reine par Son Eminence, et donner ainsi le coup de grâce à ce redoutable

ennemi déjà terrassé. Anne d'Autriche allégua que ce serait brûler ses vaisseaux ; qu'après une action si hostile, il n'y aurait plus ni paix ni trêve possible entre elle et le cardinal, et que tout ce qu'elle pouvait conserver de repos et d'espérance, allait être mis en compromis par ce terrible coup.

— Aussi, répondit vivement Mme de Chevreuse, rend-il la victoire infaillible.

— Hélas ! qui sait si tu ne faux pas, chère Marie, en évaluant trop peu, dans ta pensée, ce que l'apathie du roi peut lui faire endurer d'audace, de la part d'un homme tel que le cardinal.

— Tranquillisez-vous sur ce point, madame, je sais que penser de la jalousie : elle ne raisonne guère plus que l'amour. L'idée de l'office galant que Richelieu se flattait en son âme de rendre au roi, par la condescendance de Votre Majesté, annulera dans l'esprit du monarque tous les mérites de son ministre. D'ailleurs, vous ne pouvez faire espérance d'aucune réconciliation avec Son Eminence depuis l'apparition du favori de Charles... L'irrité prélat vous hait de toute la puissance d'un amour méprisé. Rien au monde ne saurait désormais éteindre son aversion, rien, si ce n'est un abandon égal à celui qui, seul peut-être, fait votre crime dans la pensée de cet ennemi. Croyez-moi, madame, il ne fera miséricorde à Votre Majesté que si elle tombe à sa merci : c'est à vous de voir s'il existe en votre cœur assez de place pour une telle vergogne.

— Je souffrirais mille morts plutôt que de la subir.

— Immolons donc Richelieu, puisque nous lui tenons la dague au cou : l'occasion qui nous est offerte ne se retrouvera plus.

Cette conversation durait encore, lorsque le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux, et le roulement sourd des carrosses sous la porte principale du Louvre, annoncèrent l'arrivée du roi, ramené à Paris par l'arrière-saison. Sa Majesté, renonçant à chasser dans des bois sans verdure, et dont les percées étaient obstruées de

neige, allait reprendre ses occupations favorites de la ville : c'est-à-dire forger des arquebuses ¹, passer deux heures avec ses oiseaux, et, pour complément d'un si royal emploi du temps, mettre dans sa tête le nom de ses chiens. Car c'est ainsi que *Louis le Juste* régnait.

Mille jeunes seigneurs allaient reprendre les nobles occupations auxquelles ils se livraient à la cour : les pompeuses salles du palais, désertes pendant la belle saison, devaient se repeupler bientôt de ces oisifs brillants, pour qui servir le roi était jouer aux dés, jurer, se quereller dans les antichambres, ou faire pis encore en se glissant, le soir, chez les filles de la reine, afin de divulguer le lendemain, les faiblesses qu'on y avait provoquées. Dans les intervalles d'un si beau service, ces gentilshommes, qui s'honoraient des noms de coupe-jarrets, de fendeurs de rodomonts, remplissaient les boutiques tenues par des marchandes réputées jolies et sensibles. Leurs maris, en calculateurs intrépides, voyaient, sans sourcilier, une nuée de tels chalands débiter à ces dames des propos lascifs, accompagnés de regards, quelquefois d'atouchements deshonnêtes ; le tout dans l'espoir de vendre une douzaine d'aiguilletes, un collet à la mode, une dragme ou deux de parfums.

Le soir même, Louis XIII envoya M. de Chalais, grand maître de sa garde-robe, saluer la reine et la complimenter sur son rétablissement qu'il avait appris. Anne fit répondre par le comte qu'elle était mal remise ; mais qu'elle aurait néanmoins grand plaisir à recevoir Sa Majesté le surlendemain. Ce dernier délai était demandé sur l'avis de la favorite, qui tenait à ce que le cardinal eût le temps de recevoir des nouvelles d'Angleterre.

Au jour dit, le roi entra chez la reine à midi ; Sa Majesté était accompagnée du cardinal. M^{me} de Chevreuse, déjà rendue au Louvre, tressaillit d'aise en voyant Son Eminence venir au-devant des coups assurés qu'elle se dis-

1. Louis XIV, encore jeune, fit présent au comte de Brienne d'une carabine entièrement confectionnée par Louis XIII.

posait à lui porter. Richelieu ne se présentait pas moins d'assurance : il lui semblait impossible qu'Anne d'Autriche pût échapper au précipice vers lequel il la poussait, et l'atteinte était combinée de telle manière, qu'en attaquant cette princesse il paraissait encore la défendre.

— Votre Majesté me pardonnera, dit la reine avec un sourire gracieux, si je l'oblige à venir à moi ; mais je suis encore bien faible, et j'ai hâte pourtant de satisfaire à son commandement.

— Ce lieu convient mieux que tout autre à notre entrevue, répondit Louis XIII d'un air sombre qu'accompagnait un sinistre regard. Il n'est pas de nécessité absolue que le roi de France soit déshonoré au su de toute sa cour.

— Que signifient ces paroles, sire ? demanda la reine d'un ton calme mais qui n'était pas exempt de trouble.

— Oh ! je me tenais bien dans l'attente de vos artifices, répliqua Louis avec le sourire d'une amère ironie ; mais, par le sang du Christ ! cela ne saurait m'en imposer... Vous ne portez point les ferrets d'aiguillettes que je vous donnai l'an passé.

— Sire, une telle parure, reprit Anne tout à fait remise, ici, dans ma chambre...

— Ceci m'est témoin comme la sincérité est dans votre cœur, répliqua le roi, et c'est pour éluder mon ordre, auquel vous êtes empêchée d'obéir, que vous avez voulu me voir ici...

— Madame, dit alors Richelieu d'une voix pleine de douceur, j'ai fait la résolution de vous éviter en cette orageuse rencontre tout le déplaisir qu'entraînerait pour vous un artifice inutile. Votre Majesté, jeune encore, et peu expérimentée de l'abus qu'une coupable légèreté ferait de ses dons, a pu, sans faillir gravement, se laisser entraîner à un acte de générosité qui blessait les bienséances. Heureusement mon zèle est sur la voie d'en arrêter les suites, qui seraient funestes à la gloire du roi mon maître et à votre honneur. Déjà mes efforts sont couronnés de quel-

que succès : j'en tirerai grand profit, car j'espère détourner Votre Majesté de toute surprise semblable à celle exercée sur son inexpérience, en lui apportant le témoignage trop irrécusable de l'éclat qu'elle a produit. Voici, madame, ajouta Son Eminence en présentant à la reine les deux ferrets coupés à Windsor, voici une partie du bijou que Votre Majesté avait innocemment offert au duc de Buckingham ; je l'ai fait racheter d'un juif de Londres, et ceci doit vous persuader à l'idée du cas qu'on a fait de votre cadeau.

— Sire, dit Anne d'Autriche en se tournant vers Louis XIII avec la plus impassible tranquillité, il y a merveille à voir comme Votre Majesté est servie en toutes choses par son premier ministre ; je vais vous en donner une démonstration nouvelle. Et la reine alla prendre sur une table le coffret renfermant ses bijoux ; puis en remettant la clef à Louis XIII, elle le pria de l'ouvrir lui-même : ce qu'il fit.

— Que vois-je ! s'écria le monarque, qui aperçut les ferrets d'aiguillettes.

— Ce que je vous ai promis, sire, continua la reine avec le même sang-froid, une preuve miraculeuse du zèle que M. le cardinal exaltait tout à l'heure : il a voulu vous en donner la plus signalée marque en tirant de son imagination une fable horrible qu'il appuie d'un témoignage faux, pour entretenir dans sa défiance jalouse l'humeur de Votre Majesté.

— Qu'osez-vous dire, madame ? s'écria Richelieu d'une voix altérée et tremblante. Sire, on me calomnie !

— Oh ! monsieur, pour cette fois, vos efforts demeureront vains, et le prestige de vos artifices est défaillant, reprit vivement la reine... Voilà bien les douze ferrets d'aiguillettes que je tiens de la bonté du roi... Ils ne sont pas sortis un instant de ma cassette. Sa Majesté peut voir maintenant ce qu'il en est de votre loyauté ; le roi n'a besoin, que je pense, de plus amples déductions pour juger de quel côté vient la calomnie.

— Eh bien ! qu'opposez-vous à cela, mon cousin ?

dit Louis XIII en regardant avec colère le cardinal.

— Votre Majesté, répondit fièrement Richelieu, pourrait mieux savoir que je n'eus jamais frayeur des explications, et je devrais laisser peut-être de dire que mes adversaires sont toujours sortis confus d'une lutte avec moi... Néanmoins je vais me justifier, sire, puisque vos ennemis, vaincus au dehors, soumis au dedans, éblouis partout par la splendeur de votre règne, parlent trop bas de mes humbles efforts. On s'entretenait beaucoup, on s'entretenait trop à la cour du cadeau des ferrets d'aiguillettes. Ce propos m'était revenu parmi d'autres bruits non moins affligeants sur le voyage d'Amiens : j'en ressentais de cuisantes angoisses. Une personne sûre, chargée d'éclairer à Londres cette malheureuse affaire, m'écrivit, après sages démarches et informations, que le duc ayant fait une ou deux fois parade de ce bijou dans un bal de Windsor, en révélant sans scrupule son origine, l'avait ensuite abandonné à une maîtresse, laquelle s'en était dé faite presque aussitôt. Assurément ma faible expérience peut avoir failli ; mais j'avais estimé à propos, je ne dis pas seulement par la considération de mon devoir, mais pour l'honneur de Votre Majesté, que je fisse racheter ces diamants, afin d'éteindre le scandale que leur présence en Angleterre ne manquerait pas de causer. Or, hier au soir, j'ai reçu les deux ferrets que voici... Puisque je puis avoir été trompé, poursuit le fourbe prélat, il entre trop de plaisir dans mon cœur pour que je songe à m'obstiner à l'encontre d'une preuve, quand bien même j'en expliquerais la présence autrement qu'on ne le désire. Mais j'oserai dire à Votre Majesté que je devais être loin d'attendre une accusation de sa part, et j'ajouterai, sire, qu'il est rude de voir reconnaître ainsi une conduite qui tendait à sauver d'un outrage la renommée de mon roi... Ceci m'est un gage assuré que mes services vous sont devenus déplaisants, ajouta l'habile comédien en versant des larmes ; je me dispose donc à quitter la cour ; ce soir, je ferai déposer dans le cabinet de Votre Majesté tous les papiers de l'État ; et...

— Arrêtez, mon cousin ! interrompit le roi, qui tremblait que Richelieu ne lui jetât sur le dos les affaires de la monarchie, j'ai pour agréables les soins que vous avez pris en cette triste occurrence... Je m'étais laissé entraîner sans cause à vous accuser, et je rétracte du cœur ce que mes paroles ont pu avoir d'amer.

— Fort bien, sire, dit impétueusement Anne d'Autriche, voilà des excuses toutes royales ; vous n'êtes plus en reste que de remercier cet homme d'avoir, avec une méchanceté déguisée pour vous seul, essayé de réduire à honte et déshonneur la reine votre épouse, la fille des rois.

— Madame, reprit le cardinal, dont l'accent redevint tout à coup aussi doux qu'il l'était au commencement de l'entretien, j'accepte, dans toute l'humilité d'une respectueuse résignation, le dur traitement que me fait Votre Majesté : ce n'est aucunement à elle d'apprécier ce que mes démarches ont eu de légitime en cette occasion. Toutefois, j'espère que, dans le recueillement de son oratoire, elle me fera miséricorde de messoupons, peut-être trop légers, mais excusés par leur motif.

— Dites justifiés, Monsieur le cardinal, s'écria M^{me} de Chevreuse, qui n'avait pas encore parlé, car ce motif, impérieux en votre âme, c'est le mépris que la reine a fait de l'amour que vous avez eu l'audace de lui déclarer.

— Ce que vous dites là, madame la duchesse, prononça Louis XIII avec toute la puissance d'organe qu'il possédait, comment pourriez-vous le soutenir ?

— Par un écrit de la main de M. le cardinal, répondit la favorite en tendant au roi la lettre de Son Eminence.

On entreprendrait vainement de peindre l'effet que cette démonstration produisit sur le roi au moment même où cet esclave couronné venait de descendre jusqu'aux excuses auprès de son ministre-souverain. La transition produite sur son humeur fut convulsive : ses traits se décomposèrent soudainement ; ses lèvres tremblèrent, agitées par une fureur concentrée ; son œil ardent parcourut en flamboyant le papier fatal.

— Armand du Plessis, dit enfin Sa Majesté avec ce cri de l'âme qui effraye, qui déchire, faut-il donc absolument que je voie en toi un monstre vomé par l'enfer pour tourmenter aussi le plus malheureux prince de la terre !

— Sire, regardez-moi au visage, repartit Richelieu, qui n'avait pas fait un mouvement, et dont la figure était calme comme le soir d'un beau jour. Votre Majesté, nonobstant une apostrophe si chaude, aperçoit-elle rien en mes traits qui décèle le remords, la crainte, le plus léger trouble ?

— Ah ! personne, dit vivement la favorite, n'est si peu connaissant de vos talents que de vous disputer d'être le premier comédien du siècle.

— Que Dieu prenne en sa grâce cette injure, madame, ainsi que l'infamie dont je vais vous convaincre.

— Mais cet écrit, monsieur, reprit le roi avec le ton de la rage, cet écrit dont vingt bourreaux ne me vengeraient pas assez en déchirant vos chairs palpitantes, en broyant, en pulvérisant vos misérables os !

— Cet écrit est faux, répondit Richelieu avec un sourire dédaigneux... Puis, ouvrant la porte, Son Eminence dit en parlant au dehors : Faites entrer l'homme qui attend mes ordres.

C'était le chevalier Landry.

— Parlez, monsieur, continua le cardinal en lui présentant la lettre, qui a tracé cet écrit ?

— Moi, répondit le faussaire après avoir examiné un instant le papier.

— Votre Majesté l'entend, ajouta froidement Son Eminence.

— Quel motif a pu te porter à cette action ? demanda à son tour Louis XIII d'un ton moins emporté.

— Une forte récompense, répliqua Landry sans hésiter.

— Et qui te l'avais promise ?

— M^{me} de Chevreuse, que voici.

— Moi ! s'écria avec l'accent d'une surprise inexprimable la pauvre surintendante à coup sûr bien éloignée de s'attendre à cette accusation.

— Vous-même...

— Voici de l'encre, une plume, continua Louis comme par inspiration, écris quelques lignes de ces mêmes caractères.

— Rien de plus facile, sire... Et le faussaire obéit.

— Voilà qui me semble prouvé, jamais évidence n'a paru plus qu'en ceci, dit Louis XIII après avoir comparé attentivement les deux écrits... Duchesse, il faut que je vous dise que mon indignation est grande; sur ma foi, n'était la considération de votre mari, mon ambassadeur à Londres, et l'un de mes affectionnés serviteurs, je ne manquerais pas de vous faire sortir à l'instant de mon royaume.

— Sire, répondit avec une calme fierté la duchesse en montrant le cardinal, monsieur ment à Votre Majesté, ou bien c'est moi. Si vos prétentions n'étaient si obstinées, le passé serait à vos yeux l'otage du présent: dans la nécessité malheureuse de choisir entre nous deux l'auteur d'une action déloyale, vous n'hésiteriez pas un instant entre le sieur Vignerot, dont la fortune est tissée d'ingratitude, de fourbes, de perfidies, et la descendante d'une famille de qui le nom attaché à la vieille couronne de France y brille à l'égal de celui des Montmorency.

— Je jure devant ce christ, dit Anne en élevant la main près de l'auguste effigie, que cette insolente déclaration m'est venue de la part du cardinal.

— Je jure, dit Marie de Rohan avec la même solennité, que cette lettre n'a point été écrite par mon commandement.

— Et moi, proféra noblement le cardinal, je ne polluerai point la sainte religion dont je suis le ministre par un serment fourvoyé en de déplorables intrigues. Cet homme a donné une démonstration tout évidente, que Sa Majesté daigne accueillir en sa haute sagesse: je tiens ce témoignage pour suffisant. Au jour du jugement suprême, ajouta l'hypocrite prélat avec onction, le parjure recevra sa punition. Je n'ai plus qu'un mot à dire: il y a longtemps qu'il m'était parvenu avis sur l'existence de cet

écrit faux ; j'avais d'abord pris la ferme résolution d'en faire le mépris qu'il mérite ; mais, en y réfléchissant mieux, j'ai pensé qu'une telle ruse était assez adextre pour être combattue ; et comme j'étais en présomption qu'on ferait jouer aujourd'hui ce faible ressort, j'avais amené un témoin irrécusable.

— Ayez soin qu'on s'assure de lui, dit le monarque en sortant d'une sombre rêverie.

— Sire, répondit Richelieu, sa révélation témoigne de sa repentance, et lui mérite peut-être la clémence de Votre Majesté...

— Et l'indulgence de son complice, ajouta la duchesse en lançant un coup d'œil de mépris sur le ministre.

— Que Votre Majesté daigne fermer l'oreille à cette dernière injure, reprit Son Eminence avec sa douceur de tigre ; les dames qui ont des prétentions à l'adresse regrettent de s'y voir défaillir, et leur sexe a droit à la compassion du nôtre.

— Je ne vois que confusion dans cette double affaire, murmura le roi d'une voix creuse ; tout le monde trompe ici peut-être, et seul je suis trompé... A ces mots Louis XIII ouvrit la porte et sortit lentement.

— Je m'assure, monsieur le cardinal, dit la duchesse avec un sourire plein de malice, que vous ne vous attendiez pas à voir tourner ainsi les choses, et qu'il vous est rude d'avoir été en nécessité de vous défendre au moment même où votre profonde tactique portait une accusation.

— Madame, dit sans la moindre émotion le principal ministre en s'adressant directement à la reine, je sais que vous avez pour agréables les services de cette dame ; quoi qu'on en dise, je suis trop le serviteur de Votre Majesté pour la lui enlever : à moins qu'un commandement exprès du roi ne m'y oblige ; mais la patience de ce prince peut se lasser... Ordonnez donc à madame votre surintendante de refréner ses intrigues ; elles me paraissent à moi fort gaies, fort gentilles ; mais Louis XIII n'est pas jovial ; il est à craindre qu'un exil prochain...

— Que M. Vignerot ne se donne aucun trouble sur ce

point, répondit la favorite en riant avec une franchise admirablement jouée. Puisque mes gentillesse ont le don de l'amuser, je ne me ferai faute de lui fournir ce divertissement de loin comme de près. Car je veux que M. le cardinal tienne ceci pour certain : on me verra toujours fort peu soucieuse de son immense pouvoir. Il peut, sous le manteau royal, l'exercer avec rigueur à mon endroit ; mais il ne me le fera jamais redouter. Dans aucun temps, dans aucun pays, je ne laisserai de lui rendre combat ; nous verrons à qui restera la victoire. En attendant, monsieur l'homme habile, il faut que je vous le dise, c'est faire un vergogneux parti que d'éloigner son adversaire pour ne pas se mettre en travail de le combattre. Je suis ignorante du nom qu'on donne à cette conduite en politique ou diplomatie, mais dans le monde vulgaire on appellerait cela de la lâcheté !

Ici le cardinal fit une profonde révérence à la reine, abaissa un regard dédaigneux sur M^{me} de Chevreuse, et quitta l'appartement sans répondre à la dernière apostrophe de cette dame.

— Que l'on mène cet homme à la Bastille, dit le principal ministre quand il fut rendu avec Landry à la salle des gardes.

— Quoi, monseigneur ! est-il possible ? s'écria le faussaire avec l'accent de l'effroi...

— Calmez-vous, chevalier, répondit Son Eminence en le tirant à l'écart, cette nuit les portes du donjon vous seront ouvertes, un homme à moi remettra en vos mains deux mille pistoles, et vous passerez sur-le-champ aux colonies, où mes bienfaits vous suivront.

Richelieu fut fidèle à cette promesse : le chevalier sortit à minuit de la prison d'Etat, dont le gouverneur était vendu au ministre. Deux hommes à cheval, qui amenaient une troisième monture pour le prisonnier, le reçurent à la porte Saint-Antoine, et se mirent sur l'heure en route avec lui. Ils traversaient le bois de Vincennes pour gagner à la traverse le chemin de Marseille, où Landry devait s'embarquer. Tout à coup un des cavaliers s'arrête,

sous prétexte d'arranger quelque chose à ses arçons; il saisit vivement un pistolet, ajuste le pauvre Italien, et lui brise le crâne. Les deux mille pistoles passèrent dans la poche des deux scélérats, les gazons du bois dérochèrent la victime, et le cardinal-duc fut rassuré sur les indiscretions de son complice.

CHAPITRE IX

1626

Buckingham éconduit. — L'encrier brisé. — Anne d'Autriche au Val-de-Grâce. — *Fortune de Baradas*. — M. de Chalais. — Le maréchal d'Ornano à Vincennes (4 mai 1626). — Remontrances du commandeur de Valencé. — Révélation. — Ventre à terre à Fontainebleau. — Le château de Fleuri. — Le prince et le cardinal. — Arrestation de MM. de Vendôme. — Voyage de Nantes. — A Amboise. — Souvenirs de Marie de Médicis. — La rapière de Coigneux. — Le roulier.

Ces jours tissés de délices, que, par une figure tout orientale, les modernes ont nommés la lune de miel, durent peu chez les rois; le plaisir afflue de tant de côtés dans leur carrière! Charles I^{er} et l'aimable Henriette ne tardèrent pas d'éprouver l'un pour l'autre une froideur qui n'alla jamais jusqu'à l'éloignement, mais qui sortit bientôt des limites de la sympathie. La reine d'Angleterre a dit depuis que Buckingham n'avait pas été étranger à cette sorte de dégoût réciproque, et qu'il s'était même vanté librement devant elle des efforts tentés par lui pour exciter une mésintelligence ouverte entre les époux. Quelques mémorialistes ont avancé, mais sans fondement, que le duc, sensible aux charmes de la jeune souveraine, se proposait alors d'enchaîner à son char cette autre conquête royale: il demeure prouvé aujourd'hui que l'unique but de ce ministre, en rompant l'intimité conjugale du couple cou-

ronné, fut de prévenir l'empire qu'une princesse belle et vertueuse pouvait prendre sur le monarque anglais, au grand préjudice du crédit colossal de son favori. Buckingham ne copia donc Richelieu qu'en ce dernier point, et nullement dans les prétentions amoureuses qu'on lui a supposées.

Au premier moment de ce refroidissement, Henriette désira de venir en France voir sa mère et se consoler avec elle. Cette princesse confia son dessein au duc, bien certaine que le désir passionné qu'il avait de se retrouver auprès de la reine Anne le porterait à seconder l'envie qu'elle lui exprimait. En effet, il s'y prêta avec ardeur et lui fit obtenir du roi Charles la permission de faire ce voyage.

Henriette avait écrit à Marie de Médicis pour la supplier de trouver bon qu'elle amenât M. de Buckingham, l'agrément de son époux n'ayant été donné qu'à cette condition. La reine mère pressentit sur cet objet le principal ministre, puis le roi. Richelieu, au grand étonnement de l'ex-régente, ne s'opposa nullement à la venue du brillant Anglais : soit que le cardinal espérât prendre enfin Anne d'Autriche en flagrant délit d'adultère et achever par là sa ruine, soit qu'il méditât une horrible vengeance sur son rival, il accueillit vivement ce projet. Il l'appuya même de tout son pouvoir auprès de Louis XIII, assurant qu'à une époque où Charles pouvait à tout instant être forcé par les parlementaires de secourir les révoltés rochelais, cette entrevue diplomatique était à peu près indispensable pour prévenir une si fâcheuse extrémité. La jalousie du roi l'emporta sur les considérations d'État : on ne put obtenir de lui que le duc reparût à la cour du Louvre ; et Marie de Médicis se vit obligée d'annoncer à sa fille qu'elle devait renoncer à son voyage, à moins qu'elle ne fût autorisée à venir en France sans le dangereux Buckingham.

L'amant d'Anne d'Autriche apprit avec fureur cet empêchement. Jamais il n'avait été bien sincère dans l'alliance de la France : ses yeux étaient habituellement fermés sur les tentatives des réformistes en faveur de la Rochelle ;

mais, amoureux avant tout, il eût conclu vingt traités défavorables à l'Angleterre pour prix d'une seule caresse de sa royale conquête. Après le refus obstiné de Louis XIII, le duc n'écoula plus qu'une passion haineuse qu'il brûla de déchaîner contre le roi de France et son ministre.

— Périssent la paix de l'Europe avec mon bonheur ! s'écria-t-il en brisant un encrier formé d'une magnifique calcédoine. Par saint-Georges ! je leur ferai voir que si je ne suis pas né roi, ma puissance n'est pas inférieure à celle des têtes couronnées. Puisqu'on refuse de me recevoir en France comme ambassadeur qui vient d'apporter la paix, j'y entrerai, malgré les Français, en général d'armée qui traîne après lui la guerre.

Dès ce moment, toutes relations franches cessèrent entre les deux royaumes ; la mésintelligence et l'aigreur survinrent ; de nombreux courriers portèrent de l'un à l'autre cabinet des notes tour à tour perfides et menaçantes, tandis que les vaisseaux légers de la Grande-Bretagne jetaient presque ouvertement des secours d'hommes, de vivres, de munitions dans les murs de la Rochelle. Enfin une rupture devenait imminente. Telle était cependant la funeste conséquence d'un amour coupable, arrêté dans ses déportements. Pauvres nations ! ainsi vos destinées flottent incertaines non seulement au gré de ces hommes que le caprice du sort a fait vos maîtres, mais selon le bon plaisir de ministres ambitieux, cupides ou simplement amoureux.

Anne d'Autriche, depuis la scène orageuse des ferrets d'aiguillettes, vivait plus retirée que jamais : se nourrissant de doux souvenirs, faisant murmurer à l'oreille de sa favorite les soupirs qu'ils lui arrachaient, et se plaisant à renfermer, à quelques éclairs de bonheur près, toutes les délices de sa vie dans un espace de trois mois. Un rayon d'espoir enivrant apparut à la tendre Espagnole, lorsqu'il fut question du voyage de Buckingham. Tout dans cette perspective s'offrait en beau à l'imagination de Sa Majesté : une myriade de séductions dérobait à ses yeux les nouveaux dangers dont elle allait être menacée ; qui craint en aimant est près de ne plus aimer, et la fille de Philippe III était

bien loin de craindre. Ces beaux jours renaissants ne brillèrent point : avec l'espérance que leur attente avait réveillée s'évanouit le bonheur de la reine. Elle revint à ses chères reliques : des lettres, une mèche de cheveux, trois plumes, quelques passements, quelques rubans, qu'elle s'était laissé donner... Et que l'amour est ingénieux jusque dans ses faiblesses ! Le panache, les fragments d'or et de soie qui avaient appartenu à la parure de Buckingham furent attachés à l'autel d'une chapelle consacrée à la Vierge dans l'église du Val-de-Grâce... Anne y faisait de fréquents pèlerinages : là, saintement agenouillée sur un carreau de velours, elle priaït des heures entières... Mélange bizarre du profane et du sacré, qui montrait tout ce que la passion entretenait d'incohérence dans ce cœur vivement épris.

Telles étaient les pieuses occupations de l'épouse du sombre Louis XIII, lorsque, vers la fin de janvier 1626, c'est-à-dire environ cinq mois après son retour d'Amiens, elle fut saisie d'une fausse couche. Cet accident était, selon toutes les apparences, la suite d'une chute faite par Sa Majesté dans ses appartements, où elle folâtrait sans discrétion avec M^{me} de Chevreuse. Quoi qu'il en soit, on eut grand soin de cacher au roi cet événement ; fut-ce un accès de jalouse fureur, fut-ce l'espoir déçu de la paternité que l'on prétendit épargner à ce prince ? c'est ce qui n'a pas encore été éclairci.

Le marquis de Baradas, que nous avons vu favori du bilieux Louis XIII, ne fit qu'apparaître dans les affections de ce prince ; son crédit fut grand, mais passager. Décoré de tous les honneurs, enrichi, pourvu d'un gouvernement, il s'était élevé sans raison, il tomba sans motif. C'est ainsi que les souverains ont coutume d'accorder et de retirer leurs bonnes grâces. Henri de Talleyrand, comte de Chalais, succéda au disgracié marquis, dont l'éclair de faveur passa en proverbe. *Fortune de Baradas*, disait-on quand on voulait désigner un bonheur promptement évanoui.

Chalais était ambitieux ; mais l'ambition est un art, et peu de personnes à la cour de Louis XIII s'y montraient expérimentées. De là, peut-être, l'immense pouvoir du

cardinal, qui possédait si bien ce savoir. Si le comte eût été plus adroit, Richelieu se serait bien gardé de le souffrir à cette hauteur, car il appartenait à l'une des premières familles de la monarchie. Son Éminence laissait un favori au roi comme on laisse aux enfants un joujou, après avoir eu soin de le choisir assez innocent pour que Sa Majesté n'en pût faire un usage dangereux. Monsieur avait reçu Chalais dans la société des *vauriens*, parmi lesquels il tenait un rang distingué. L'inconstance de son humeur, sa légèreté, son enjouement poussé jusqu'à la folie, l'habileté extrême avec laquelle il buvait sans dépasser un médium d'ivresse amusant, en faisaient un modèle précieux pour ces mauvais sujets. Au milieu d'une orgie, ce seigneur paraissait éloquent et spirituel; rentré dans les relations sociales, on ne retrouvait plus en lui deux idées suivies. Son esprit était mobile, sans portée, incapable d'une résolution. Ardent jusqu'à la témérité sous l'empire d'une soudaine inspiration, il se laissait entraîner au premier avis contraire à celui qu'un instant plus tôt il eût soutenu au péril de sa vie. En un mot, Chalais n'avait, comme presque tous les gentilshommes braves et ignares de cette époque, qu'un courage purement physique, une ténacité essentiellement matérielle; qualités qui sans doute avaient paru recommandables à M^{me} de Chevreuse, quoique peu sympathiques avec ce que nous connaissons de ses qualités fines et déliées.

Un soir que le comte s'entretenait avec la favorite en un lieu et à une heure où les épanchements sont d'ordinaire sans réserve, elle lui dit dans un à-propos favorable à la louange :

— Ce serait merveille, mon ami, si l'on pouvait en toutes choses compter aussi bien sur vous...

— Voilà, duchesse, une singulière réflexion.

— Pas autant que vous le pensez : écoutez-moi. Vous devez recevoir beaucoup de contentement du chemin que vous avez fait dans la faveur du roi, je vois votre fortune grandement avancée; et Louis XIII venant à manquer, elle resterait debout auprès de Gaston son frère... Mais

tout cet éclat, tout ce crédit sont à la miséricorde du cardinal.

— Pourquoi recevrais-je les effets de sa colère !

— Quoi ! vous êtes assez peu connaissant de cet homme pour me demander cela ? Pauvre Chalais, malgré quelques bonnes marques de maturité, que vous êtes enfant ! Eh ! sachez donc qu'une démarche équivoque, une parole hasardée que Richelieu prendrait en défiance, porterait à terre l'édifice de votre faveur. On ne saurait tailler du favori hors de sa dépendance sans qu'il s'en témoigne offensé, et tant qu'on le laissera peser sur nous il faudra demeurer ses humbles serviteurs.

— N'en croyez rien pour ce qui est de moi. Il n'oserait m'attaquer.

— Non ? Dieu vous tienne en garde néanmoins d'une telle attaque, et je crains, à ne vous rien celer, que déjà votre crédit ne soit dans la déplaisance du cardinal ?

— Comment cela, duchesse ?

— N'avez-vous pas plaisanté avec une grande légèreté de langue, dans votre compagnie des *vauriens*, touchant le projet que Son Eminence a formé d'unir sa nièce avec Gaston ?

— Voudriez-vous pas, chère amie, que je prisse en sérieuse croyance une telle facétie ?

— Je ne me hasarderais pas à espérer meilleure réussite d'un tel moyen. Vous savez que M. d'Ornano, encore tout éclatant de sa nouvelle dignité de maréchal de France, vient d'être enfermé au bois de Vincennes, et ce pour avoir détourné sérieusement Monsieur d'épouser la belle Comballet.

— C'est un véritable assassinat.

— Eh bien ! mon petit comte, autant peut vous en advenir, s'il arrive que Son Éminence prenne à mal vos plaisanteries.

— Sur ma bonne épée, c'est aussi pour la France trop de vergogne qu'avoir en patience l'insigne tyrannie de cette robe rouge.

— Ah ! si l'épée dont vous parlez pendait à mon côté,

que je la saisisrais vivement pour trancher les liens d'un si honteux esclavage !

— Je la tiens prête à vous servir, féale duchesse, comme tout ce qui est de moi.

— Et si je vous prenais au mot ?

— L'histoire a-t-elle révélé la couardise d'un seul Talleyrand ?

— Jamais, en tout cas, l'épée de vos aïeux ne trancha en plus noble cause. Et quelle récompense serait vôtre ! La noblesse rendue franche d'une indigne servitude, les princes du sang reprenant leur dignité trop longtemps empêchée, la reine tirée hors d'une vie sans honneur, sans pouvoir, sans crédit ; le roi lui-même, le roi qui vous aime, ressaisissant son sceptre mis en compromis par un prêtre qui ne porte point Dieu dans son cœur : voilà, brave Chalais, voilà les fleurs dont se formerait votre couronne ; Louis XIII ne penserait pas payer assez de l'épée de connétable le parti fait pour un si favorable changement ; alors votre fortune serait fondée sur de véritablement bons services ; alors personne ne vous montrerait de jalousie, parce que vous seriez autant honoré que puissant.

— Belle amie, que vous me faites luire un beau rêve !

— Il est aisé d'en obtenir la réalité. Je vois disposés à vous prêter aide, et Gaston qui se tient offensé de l'emprisonnement du maréchal d'Ornano, et les deux Vendôme, fils trop méprisés du grand Béarnais.

— Marie, que faut-il faire ? dites, dites, sans retardement, mon sang brûle les veines qu'il parcourt.

— J'aime cette belle résolution, répondit M^{me} de Chevreuse en passant une main caressante sur le front du comte ; mais il ne faut pas laisser d'agir adextrement, dans une affaire que le cardinal a su colorer, aux yeux du maître, avec sa fourbe ordinaire. D'après les explications artificieuses qu'il lui a données, Ornano n'est qu'un traître, qui, profitant de l'ascendant qu'il a sur l'esprit du jeune duc d'Anjou, l'a porté à se mettre en prétendue rébellion contre le roi son frère. Louis XIII, ainsi échauffé sur les

pratiques supposées du maréchal, a pris un plaisir singulier à le faire emprisonner, et ce avec une perfidie qu'eût enviée l'Éminence elle-même. Je veux vous en rendre juge. La cour venait d'arriver à Fontainebleau, dans le temps que vous étiez en message pour le service de Sa Majesté. Un matin qu'Ornano se promenait avec le roi devant une des façades du château, le monarque s'arrêta, et montrant une fenêtre grillée à cet officier : « Tenez, mon cousin, « lui dit-il, cette chambre est celle où fut mis Biron, lorsque mon père, de glorieuse mémoire, le fit arrêter pour « haute trahison... » Et le regard sombre de Louis XIII se fixa sur la face du maréchal, qu'il dut trouver calme comme celle de tout homme innocent. Environ midi, qui est le temps de la parade, on renforça le nombre des gardes ; Louis se prit à les exercer lui-même, et leur donna l'ordre de rester en armes sous les avenues. Soudain que Sa Majesté fut rentrée en son appartement, quelques centaines de chevaux reçurent le commandement d'entourer le château à la nuit tombante. Le pauvre Ornano, dans l'ignorance de tout cet appareil, soupait chez lui, sans défiance aucune, avec le cardinal de la Valette, Chaudelbonne et Brion. A dix heures du soir, un garçon de la chambre du roi vient dire au maréchal que Sa Majesté lui enjoint de se rendre à l'instant près d'elle ; il se lève et suit ce valet. Puylaurens ayant fait rencontre d'Ornano sur l'escalier, veut s'attacher à ses pas ; mais un huissier barre le passage à cet ami officieux, et déclare au maréchal que la volonté du roi est de le recevoir seul. Ce dire étrange, accompagné d'un extraordinaire mouvement parmi les gardes, fait entrer Puylaurens en soupçon : il court exprimer à Monsieur la crainte que le maréchal ne soit arrêté. Son Altesse, espérant donner remède à la disgrâce de son ami, se rend avec précipitation chez le roi ; mais, déjà averti de cette venue, il a fait sortir Ornano par une porte dérobée, et du Hallier, qui l'escorte, le mène à la chambre du maréchal de Biron... Le lendemain de bonne heure, le prisonnier fut conduit au bois de Vincennes.

— Quelle détestable intrigue !

— Ne vous récriez pas, Chalais ; c'est précisément cette intrigue qu'il faut imiter.

— Je ne vous saurais comprendre, duchesse.

— Tout est préparé pour un coup de main que j'ai dans la pensée, et je fais bonne espérance qu'il réussira. Monsieur et tous ses gentilshommes, MM. de Vendôme et tous leurs amis, ont formé la résolution de faire main basse sur Richelieu.

— Au milieu de la capitale ?

— Non, à sa terre de Fleuri, sur la lisière du bois de Fontainebleau. La cour s'en retourne demain à cette résidence, et, dès qu'elle y sera, les conjurés s'embesogneront à faire le coup. Sous prétexte d'une grande chasse, ils tombent, au petit jour, chez le cardinal ; on l'enlève, on le mène, sous la garde de gens de cœur, dans une bonne forteresse à la disposition de Monsieur. Tandis que le ministre en interdit signe l'élargissement d'Ornano, pour racheter sa propre liberté, la reine, Gaston, les princes mettent le temps à profit auprès du roi : ils lui ouvrent les yeux sur les pratiques du méchant homme, qui, n'étant pas là, est incontinent sacrifié par un monarque qui le hait autant qu'il le craint. Nous ne pourrions trouver une occasion plus favorable : Louis XIII boude l'indigne prélat depuis l'affaire des ferrets d'aiguillettes, d'où la subtile Éminence s'est tirée en véritable écolier... Je tiens le colosse pour ébranlé ; poussons un peu, et nous le renverserons. J'ai dit mon plan : tous nos féaux l'ont goûté ; si Dieu le seconde, Richelieu, dépouillé de la pourpre royale qu'il attire à lui, demeurera sans pouvoir et sans griffes. Mais pour recevoir tous les effets d'un si beau dessein, nous devons faire élection d'un homme de haute vertu, dont l'âme soit belle, la volonté ferme, l'épée forte. Un Montmorency, ou bien...

— Un Talleyrand, duchesse : on sait que ces deux noms se valent réciproquement.

— C'est ce que nos illustres se sont pris à dire devant que vous l'ayez pensé, et d'un commun accord, monsieur le comte, ils ont fixé leur choix sur votre personne.

— Je me ferai voir digne de leur confiance.

Le comte se fût montré fidèle à sa promesse s'il eût agi immédiatement : ni les obstacles, ni les dangers ne pouvaient ébranler ses résolutions ; mais, comme toutes les impressions des hommes emportés, elles étaient fugitives. Pendant que M^{me} de Chevreuse, dans une réunion secrète chez la reine, achevait de combiner l'expédition de Fleuri avec Gaston, le grand prieur de Vendôme, le comte de Moret, Puylaurens, Rochefort et d'autres conjurés, le volage Chalais, qui sans connaître assez les opinions du commandeur de Valencé, voulait en faire un prosélyte, commettait la dangereuse indiscretion de lui confier le plan arrêté. Ce gentilhomme était précisément un des chauds partisans du cardinal : il représenta vivement au comte qu'il était infâme qu'un grand officier de la couronne entrât dans une conspiration contre le principal ministre du roi, surtout contre un prêtre : action doublement criminelle, qui, si elle échappait aux punitions de la terre, ne manquerait pas de mériter à ses auteurs une damnation éternelle. Chalais, faible comme nous l'avons représenté, incapable de combattre le moindre argument, superstitieux au delà même des crédulités du temps, Chalais fut soudainement frappé des chaleureuses représentations du commandeur. Celui-ci, voyant la sensation profonde qu'il produisait, ajouta, d'un ton encore plus rassuré, que la tentative qu'il appelait criminelle échouerait, infailliblement éclairée par l'active surveillance du cardinal, à laquelle il était insensé de se jouer ; qu'alors le glaive des lois, ce glaive qui frappe en même temps et la vie de l'homme et l'honneur des familles, brillerait suspendu sur la tête des coupables... « Aviez-vous, comte Henri, s'écria Valencé en terminant, « aviez-vous compris l'échafaud dans vos chances hasardeuses ? »

Chalais demeura stupéfait à cette terrible question ; toute sa résolution l'avait abandonné : il ne voyait plus que le bourreau, n'entendait plus que le retentissement honteux de sa hache dans les siècles à venir.

— C'en est fait, mon ami, s'écria-t-il en prenant la main

du commandeur, vous avez retiré le bandeau que l'amour avait attaché sur ma vue ; je prends en haine cette terrible conjuration.

— Ce n'est pas assez, comte, pour sauver vos jours ; si, comme tout porte à le croire, ce complot arrive au su de Son Éminence, je vois votre tête mise en compromis par le seul fait de la non-révélation. Vous ne pouvez faire espérance de salut qu'après un aveu sincère et entier.

— Y songez-vous, Valencé ? moi, devenir délateur !

— Vous voulez dire révélateur ; il n'y a que la calomnie qui dénonce... D'ailleurs, pourquoi vous montrer si délicat, à cet aveu, quelle chance dangereuse s'en vont courir des princes du sang ? Quelques réprimandes, une simple bouderie royale, peut-être... Et vous pouvez faire réserve du nom des autres conjurés. Courons à cette heure chez Son Éminence ; j'ai l'appréhension que demain l'heure de la clémence ne soit passée, et le rayon d'éclatante fortune qui vous luit, en sauvant un homme dont la puissance est sans bornes, peut, avec l'occasion perdue, s'évanouir à jamais.

A ces mots le cardinaliste entraîna Chalais au Petit-Luxembourg ; ils y arrivèrent au moment où Richelieu allait se rendre au château de Fleuri, le roi étant déjà arrivé à Fontainebleau. Le ministre, rentré dans son cabinet pour recevoir les deux seigneurs, les fit asseoir avec cette politesse exquise qu'il affectait toujours lorsqu'il jugeait convenable d'épargner ses dédains à ceux qui le visitaient ; lui-même se laissa tomber sur son vaste fauteuil, puis joignant les mains et fermant les yeux, selon son hypocrite habitude, il écouta la communication que le grand maître de la garde-robe avait annoncé vouloir lui faire.

Aux premières paroles de Chalais, le cardinal rouvrit les yeux ; sans prendre le caractère de la frayeur, son visage se rembrunit ; un sourire amer fit contracter légèrement ses lèvres sous la moustache déjà grisonnante qui les garnissait.

— Je vous sais gré, dit-il avec douceur, de m'avoir

révélé cette conjuration, dont il m'était déjà revenu quelque bruit : le ciel, en vous ôtant l'idée d'y participer, a signalé à votre endroit sa grâce infinie ; la trahison aurait terni le beau nom qui est vôtre.

— Messire de Valencé a pris le soin judicieux de m'encourager à la présente action ! répondit Chalais, qui voulait que Richelieu tint compte à son ami des conseils qu'il lui devait.

— J'ai toujours vu le commandeur dans de fort bons sentiments, reprit Son Éminence. Hélas ! messieurs, s'il n'y avait que moi de menacé dans cette affaire, poursuivait le prélat avec humilité, je ne sais si j'entrerais en besogne de soustraire aux tribulations une vie si malheureuse que les plus signalés efforts vers le bien, les plus saintes intentions dans le service du roi ne m'ont attiré que des ennemis... Mais, c'est la gloire de Sa Majesté, c'est le repos de l'État, que ces grands coupables songent à mettre en danger. Néanmoins, ajouta Richelieu en levant les yeux au ciel, à Dieu ne plaise que je veuille, dans une cause qui paraît être toute mienne, exciter l'ire du maître contre des personnes lui tenant de si près ! Lui seul fera justice : je n'y veux intervenir pour rien au monde. Ainsi, messieurs, allez-vous-en trouver Louis XIII dans son palais de Fontainebleau, et faites-lui part de ce que je viens d'ouïr. Je verrai Sa Majesté ce soir, et le Seigneur me permettra, que j'espère, de détourner l'orage que les conjurés ont attiré sur leur tête... Vous ne m'avez pas dit tous leurs noms : j'ai en ma parfaite connaissance ceux que vous me taisez... La duchesse de Chevreuse, par exemple...

— Je vous jure, monsieur le duc, dit avec feu le comte effrayé de la profondeur du précipice qu'il venait d'ouvrir sous les pas d'une femme qu'il adorait, je vous jure, par mon épée, que cette dame est étrangère...

— Jeune homme, interrompit le cardinal, les serments sont écrits au ciel, tenez-vous en garde de les profaner... Puis il continua en souriant : On sera indulgent pour la dame de vos pensées : ce sera votre première récompense ; mais j'y mets une condition.

— Que Votre Éminence me fasse entendre ses commandements.

— J'exige que la surintendante demeure dans l'ignorance de notre entrevue.

— Monseigneur, je promets de la lui celer.

— Ce n'est pas tout. Vous ne laisserez pas, comte, de vous mettre demain matin à la tête des partisans qui doivent m'enlever de mon château, et d'agir comme si rien ne se fût passé entre nous.

— Si cette démarche agréée à Votre Éminence ?

— Beaucoup, monsieur de Chalais, et elle importe encore davantage à votre crédit, car si la conjuration était arrêtée, le roi pourrait vous accuser de l'avoir trompé en la révélant.

— La réflexion de M. le duc, dit le commandeur, est d'une merveilleuse justesse.

— Je me tiens heureux d'avoir parlé, reprit Chalais en se levant, puisque Votre Éminence daigne m'assurer que Monsieur, mon auguste bienfaiteur, ne court aucun hasard dans cette affaire.

— Bonté divine ! s'écria le cardinal, Son Altesse ! je l'affectionne comme si c'était mon propre enfant ; je serai toujours en toute chose son humble serviteur... Allez, messieurs, que Dieu vous tienne en joie ; ceci ne sera rien : fors une occasion de faire voir votre zèle pour le service du roi, dont il ne manquera pas de se tenir très obligé.

Et le cardinal, qui s'était placé entre les deux gentils-hommes pour leur prendre la main, les reconduisit jusqu'à leur carrosse ; puis, s'étant jeté sur l'heure dans le sien, il s'écria d'une voix brusque au postillon : Ventre à terre à Fontainebleau.

Le lendemain, au point du jour, soixante cavaliers sonnèrent à la grille du château de Fleuri. On courut leur ouvrir avec d'autant plus d'empressement que deux escadrons de cavalerie étaient cachés dans la forêt voisine, où ils avaient été envoyés la veille, à onze heures du soir, par ordre du roi. Les conjurés, à la tête desquels étaient Chalais, Puylaurens, Senneterre, Rochefort, et le comte de

Moret, fils naturel de Henri IV, déclarèrent assez lestement que Monsieur devant chasser pendant cette journée aux environs, ils avaient ordre de prévenir M. le cardinal que Son Altesse viendrait déjeuner à son château ; et que, pour ne point causer de dérangement à Son Éminence, le prince envoyait une partie de sa maison prendre part aux embarras que sa visite allait causer. M^{me} de Comballet, chargée par son oncle de recevoir les gentilshommes de Gaston, s'acquitta de cette commission avec une politesse affectée, que Chalais trouva mêlée de sarcasme et de plaisanterie malicieuse...

— Son Altesse, dit-elle en souriant, prenait-elle donc en si grande défiance les ressources de ce château, qu'elle crût nécessaire d'envoyer aux officiers de mon oncle tant et de si nobles aides... En vérité, messieurs, je ne sais si je ne dois pas m'attendre à voir arriver des chariots chargés de provisions.

— Votre jolie bouche prête à tout ce qu'elle dit une grâce toute charmante, même quand elle y met de la malice ! répondit le comte de Moret. Sur mon âme, il faudrait être bien malappris pour ne pas lui en savoir gré ! Je ferai plus, ajouta le digne fils du Béarnais en ôtant son chapeau gris sur lequel flottait une seule plume blanche, j'oserai remercier cette fraîche diseuse par un baiser, si vous daignez me permettre de le déposer dans son voisinage ; et, par les beaux yeux qui me regardent ! ce baiser aura de l'écho.

La nièce du cardinal se prêta de bonne grâce à cette galanterie, qui, comme l'avait prévu le gentil légitimé, fut imitée par tous ses compagnons.

— Ne serons-nous pas si heureux que de saluer M. le cardinal-duc ? dit Puylaurens, qui ne perdait pas de vue le motif du voyage.

— Pas ce matin, répondit M^{me} de Comballet avec un sourire qui ne laissa découvrir qu'au seul Chalais qu'elle était instruite des projets révélés à Son Éminence. Mon oncle, mandé hier au soir par le roi, vient de partir pour Fontainebleau.

— Sitôt ! dit Rochefort d'un air réfléchi.

— Oui ! monsieur le comte, répliqua la dame avec une finesse plus marquée, Son Éminence ne dort pas autant qu'on le pense.

— La gloire du royaume en est une noble marque ! repartit Puylaurens, qui craignait que Rochefort n'eût fait concevoir des soupçons à la nièce de Richelieu.

— Nous avons troublé trop matin votre repos, belle dame, dit le galant Moret en ramenant la conversation à son sujet favori, il est à peine jour ! et l'Aurore ne devait pas nous apparaître avant l'heure de son lever.

— Voilà qui est bien galant pour un abbé, monsieur le comte ! répondit la nièce avec un sourire malin.

— Ventre saint gris ! qui était le juron de mon glorieux père, ce serait payer trop cher une méchante prébende que de lui sacrifier l'amour des belles : vivent les pistoles du bénéfice ! mais foin des continences religieuses ! C'est affaire à celui qui chante mes offices et dit mes patenôtres... Pour moi, charmante dame, je lis mon bréviaire en des yeux noirs comme les vôtres, et je ne jeûne que lorsque la beauté m'est cruelle.

L'entretien se termina sur ce mot joyeux, M^{me} de Comballet demanda à ses hôtes la permission de rentrer dans son appartement. Les gentilshommes se mirent à jouer aux dés, en attendant Monsieur et le grand prieur de Vendôme, tandis que les officiers de Son Altesse se joignaient à ceux de la maison pour faire les apprêts du déjeuner.

Pendant que les conjurés étaient ainsi déçus au château de Fleuri, le cardinal arrivait à Fontainebleau et se rendait directement à l'appartement de Gaston. Car Son Altesse, se reposant sur le zèle et le courage de ses gentilshommes, attendait dans son lit l'avis de la capture importante qu'on devait lui faire annoncer par un piqueur aussitôt qu'elle serait effectuée. On peut se faire l'idée de la surprise qu'éprouva le prince en voyant Son Éminence entrer dans sa chambre.

— Quoi, monseigneur ! dit en riant le dissimulé prélat, qui s'avança vers le lit de Gaston, encore couché à six

heures, un jour de grande chasse... Eh! morbleu! Votre Altesse risque fort de ne plus trouver la bête au gîte.

— Ah! vous voilà, monsieur le cardinal, balbutia l'embarrassée Altesse... Oui, je me suis oublié... J'allais...

— Bon, bon, monseigneur, je vois que vous vouliez n'entrer en chasse qu'au moment de l'*hallali*¹.

— Oui, c'est cela... je faisais la résolution d'arriver pour mettre ordre à la curée.

— Par saint Hubert! dit Son Éminence en affectant le ton du métier, ce ne sont là les allures d'un bon chasseur; la bête me fait mine d'être plus difficile à forcer qu'on ne s'y attendait: le vieux sanglier, voyez-vous, a des ruses, qui déroutent maintes fois les chasseurs.

— Je crois que votre jugement n'est pas défailant en ceci, monsieur le cardinal, répondit Gaston, qui cherchait dans les yeux de Son Eminence le sens de ses dernières paroles.

— Vraiment, monseigneur, continua Richelieu en prenant un ton sérieux, j'ai raison d'être un peu piqué que vous n'ayez pas voulu me commander de vous donner à déjeuner; je vous aurais régala de mon mieux. Mais vous souhaitez apparemment d'être en liberté; je vous abandonne ma maison: Votre Altesse peut en disposer comme il lui plaira...

— Je voulais vous faire une surprise, monsieur; mais on ne saurait rien vous cacher.

— J'avoue que c'est difficile.

— Au moins je vais vous remmener; il faut absolument que vous preniez part à la fête.

— Je suis forcé de m'en excuser: le roi tient ce matin son conseil; mais, tant qu'il durera, je ne laisserai pas d'avoir en mémoire la partie à laquelle je ne saurais assister. Au reste, poursuivit Son Éminence, dont l'accent redevenait léger et badin, c'est une chasse manquée, et je ne me hasarde guère en disant que le vieux sanglier vous échappera.

Ici le cardinal, avec une liberté de ton et de manières

1. Moment où la bête est forcée et mise aux abois.

dont lui seul peut-être eût été capable en telle occurrence, donna au prince sa chemise ; puis, après l'avoir salué en riant, il courut ouvrir le conseil pour demander ou plutôt pour ordonner une vengeance éclatante.

Quelques jours se passèrent sans que l'on pût soupçonner que l'affaire de Fleuri dût avoir des suites, tant les conseils que l'on tenait à cet égard étaient mystérieux. Les conjurés se désolaient d'avoir manqué une occasion qui peut-être ne se retrouverait plus. On s'en occupait souvent chez la reine ; et, quoiqu'elle ne le dit pas, M^{me} de Chevreuse se livrait à de fortes présomptions sur l'indiscrétion du trop léger Chalais. Elle tenta plusieurs fois de lui arracher un aveu, dans ces moments où l'amour est d'ordinaire expansif : mais il ne voulut rien avouer et s'emporta même contre un doute qui, disait-il, blessait sa conscience. « Hélas ! mon ami, lui répondit en riant la duchesse, « votre conscience est de bonne composition : mais c'est « un vase qui fuit. »

Enfin on apprit un matin que MM. de Vendôme venaient d'être arrêtés, dans leur lit, par ordre du roi, et conduits l'un à Amboise, l'autre au bois de Vincennes. Le motif avoué de l'emprisonnement des deux frères légitimés de Louis XIII ne fut pas, comme on le pense bien, l'expédition de Fleuri, qui, tentée contre un simple sujet, n'eût pas justifié suffisamment cet acte de rigueur. Le cardinal était trop habile pour faire une pareille école : les princes furent accusés d'avoir détourné Monsieur de ses devoirs envers Sa Majesté, ce qui, dans l'opinion des gens bien informés, signifiait que Leurs Altesses s'étaient élevées contre le mariage du jeune prince avec la galante Comballet. Pour surcroît de charges, la cour déclara qu'elle avait avis que le grand prieur était entré en conjuration, dans son gouvernement de Bretagne, avec l'Espagne et l'Angleterre : cette accusation fut même le sujet d'un voyage que le roi résolut de faire à Nantes, afin, disait-il, d'éclairer la conduite de son frère naturel ; ou plutôt afin d'appuyer sa détention d'une espèce de procès.

En apprenant ces rigoureuses mesures, Chalais ne put se contenir davantage : il aspira à se venger du perfide cardinal, qui l'avait si complètement joué avec sa prétendue clémence, et s'accusa, aux pieds de la surintendante, d'avoir été, par sa fatale légèreté, la première cause du malheur des princes emprisonnés. Puis, se relevant plein de colère, il dit que, dût-il périr à la peine, il se jetait corps et âme dans le parti de Monsieur.

Ce parti, depuis l'emprisonnement de M.M. de Vendôme, avait changé de but : Gaston, outré de l'audace du cardinal, et craignant d'être privé lui-même de sa liberté, songeait à quitter la France. Ses conseillers ordinaires, Puy-laurens, Larivière, Rochefort et le président Coigneux, le berçaient de l'espoir d'entrer en alliance soit avec l'Espagne, soit avec le duc de Lorraine, et de revenir, à la tête d'une armée, arracher le sceptre à Richelieu pour le rendre au roi. Le ministre n'ignorait pas ce dessein, qu'il regardait comme très favorable à ses vues. En effet, il se proposait, lorsqu'il en serait temps, de peindre cette émigration projetée sous les plus sombres couleurs aux yeux du crédule monarque, sur les bras duquel, aurait-il soin d'ajouter, elle devrait jeter infailliblement la guerre civile. Une vive terreur étant produite dans l'âme du roi, il deviendrait aisé de combattre victorieusement le dégoût qu'il montrait pour le mariage de son frère, sujet présumé plus propre que lui à former lignée ; car il serait évident que Gaston, une fois marié, ne songerait plus à troubler la paix d'un État devant revenir à son fils, s'il en avait un. Or, rien n'étant préparé pour l'union du prince avec une princesse, et le cas étant urgent, Son Éminence proposerait hardiment sa nièce, que le roi accepterait vite afin d'éviter les troubles civils, et que Monsieur épouserait soudain pour échapper à la prison. Mais l'accomplissement d'un si beau projet, c'est-à-dire la continuation du pouvoir de Richelieu sous Gaston et son fils, ce prix des constants efforts du prélat ambitieux, Anne pouvait l'anéantir par une grossesse. Il fallait donc éloigner cette princesse, que le cardinal haïssait maintenant avec ardeur ; ou si l'on

n'amenait pas l'irrésolu Louis XIII jusqu'à la répudiation, il fallait au moins le faire rompre sans retour avec son épouse. Autrement, un prince illégitime pouvait surgir des intrigues de la surintendante, évidemment dirigées vers ce but.

La conspiration tendant à l'émigration de Monsieur ne compromettant pas Anne d'Autriche, laissait en cela un point capital indécis. Richelieu, après mûres réflexions, fit de cette conjuration un moyen secondaire, et résolut seulement de s'en servir pour prétexter un complot plus grave qui perdrait la reine. Tel était le motif secret du voyage de Bretagne: le cardinal-duc pensait avec raison que Monsieur mettrait à profit cette circonstance pour exécuter son projet; et comme Son Éminence avait l'œil ouvert sur les démarches du prince, elle se crut certaine d'avoir en main le fil principal de l'intrigue.

Dans une telle affaire, le cardinal sentit qu'un agent comme Lafeymas lui serait nécessaire; il le fit sortir de la Bastille, lui donna l'intendance de Champagne, restée vacante, et cet homme vil, dont la plaie se trouvait cicatrisée par le baume des âmes cupides, fut plus dévoué que jamais à son sévère mais généreux patron. La cour partit pour Nantes.

Le roi, les reines, Monsieur, les ministres, les grands officiers, et tout ce qui composait les maisons de Leurs Majestés, descendirent la Loire sur des bateaux construits exprès pour ce voyage et dont la magnificence était extrême. Le bois avait été peint et doré avec soin, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les bancs étaient garnis de cordouan vermeil, et les voyageurs foulaient des tapis turcs, aussi remarquables par la vivacité des couleurs que par la disposition des dessins. Chaque bateau était couvert d'un vaste baldaquin en velours cramoisi, que soutenaient douze colonnes élancées de forme mauresque, près desquelles se drapaient, à l'aide de volumineux glands d'or, des rideaux d'étoffe pareille à celle du baldaquin, qui lui-même était entouré d'une crépine d'or. Les mariniers faisant le service portaient un riche costume vénitien. Douze vio-

lons et douze trompettes montaient le bateau du roi.

C'était un spectacle vraiment enchanteur de voir glisser ces barques, éclatantes de pourpre, étincelantes d'or, entre les bords du fleuve couverts de richesses non moins séduisantes et plus utiles. Si l'élégante flottille captivait le regard par son luxe mobile, ceux qu'elle portait étaient enivrés à la vue de ces côtes superbes sur lesquelles s'échelonnaient en amphithéâtre brillant de verdure et de fleurs tous les trésors d'une nature prodigue. La brise matinale apportait jusqu'à la caravane nautique les parfums de cette belle végétation, et complétait ainsi les jouissances qu'un tel spectacle envoyait aux sens. Quelquefois une ruine féodale, un débris de construction romaine apparaissaient sur la colline comme pour rappeler aux voyageurs que les rives de la Loire eurent des amants dans tous les siècles. Plus fréquemment, de jolis pavillons, bâtis à mi-côte, semaient de masses blanches les vignobles touffus, tandis que des habitations, taillées dans le roc vif, offraient çà et là l'insigne singularité de leurs cheminées jetant la fumée en colonnes vaporeuses du milieu des ceps aux pampres verts.

La cour était passée sans s'arrêter devant les murs de Blois. Seulement, à l'aspect du vieux manoir dont le sang d'un Guise tacha les lambris, en même temps que la vie de Henri III, l'italienne Marie avait poussé un profond soupir, puis serré la main de M^{lle} d'Hautefort. Les yeux de cette princesse s'étaient portés sur Louis XIII, qui avait baissé les siens tout aussitôt.

Le soir, quand la reine mère fut couchée dans un gothique appartement du château d'Amboise, elle parla de Blois à sa demoiselle d'honneur. « Quel moment cette vue m'a remémoré, dit-elle en soupirant encore, et combien j'ai raison d'y songer avec grand émoi ! Mettez-vous là, tout près de mon lit, chère enfant, je veux vous narrer comment, il y a tantôt huit ans, j'échappai à la captivité où le roi mon fils me laissait languir contre tout sentiment pieux. Le duc d'Épernon, qui fut toujours porté de cœur à mon service (nouveau soupir de la reine), m'avait

donné avis, par un message, qu'il m'attendait, depuis deux jours, au faubourg de Vienne, et me conviait à prendre confiance dans le gentilhomme porteur de son écrit, lequel aurait avec moi des secrets aux fins de ma fuite. Humiliée d'être en si déplorable état, à quelques mois du temps où je régnais encore sans conteste sur la France, je fis la résolution de quitter à tout prix cette situation honteuse, en me jetant corps et âme entre les bras de la Providence. Sur le coup de minuit, donc, suivie seulement d'une femme jeune et courageuse, qui portait la cassette renfermant mes pierreries, je me laissai glisser, non sans risque de la vie, dans le fossé, assise sur un manteau que mon conducteur avait attaché au bout de mes draps liés ensemble et solidement fixés à ma fenêtre. Une échelle était tenue le long du fossé par un second gentilhomme, pour ce aposté. J'escaladai la douve, et je me pris à traverser vite la ville, silencieuse et sombre, avec des frayeurs infinies. Devant que d'arriver au pont, et comme je marchais côte à côte de l'envoyé du brave d'Épernon, un de mes propres domestiques, quelque peu dans l'ivresse, s'arrêta devant moi, et, me mettant la main sur le sein : « Voilà, dit-il, une drôlesse qui a bien la mine de ne pas « passer la nuit à enfiler des perles. — Oh ! oh ! fis-je à « mon cavalier en pressant le pas, ce vivant-là me prend « pour une franche aventurière ¹. » Par delà le pont, nous fîmes rencontre de l'archevêque de Toulouse, aujourd'hui cardinal de la Valette, qui me conduisit à d'Épernon son père. Nous commencions à nous conjourir d'une bonne fortune inespérée, lorsque m'étant enquis de ma cassette, la dame que j'en avais chargée s'aperçut soudainement que, troublée d'une crainte extrême, elle avait perdu ce coffret, valant plus de trois millions. Malgré le singulier danger qu'un retard pouvait attirer sur nous, le gentilhomme rebroussa sur le chemin que nous avions parcouru et, devers les fossés du château, il retrouva, par un signalé bonheur, ma pauvre cassette, dont un reflet de

1. Paroles littéralement historiques.

lune éclairait la garniture de vermeil. Je me retirai d'abord à Loches, ensuite à Angoulême, où je connus cet évêque de Luçon, qui devait un jour se montrer le plus ingrat et le plus discourtois des hommes. »

En achevant ce récit, Marie de Médicis soupira pour la troisième fois, et dit à M^{lle} d'Hautesfort : « De présent, chère fille, allez vous mettre au lit, je ne saurais trop vous féliciter de prendre les hommes en grande défiance ; en vous tenant éloignée d'eux votre cœur perd peut-être quelques doux élans, mais votre âme conserve un véritable bonheur. »

Cependant Gaston songeait à effectuer son projet d'émigration, agité avec ses amis chaque soir à la couchée. Le prince s'était ouvert de ses desseins aux ducs de Lorraine et de Savoie, ennemis déclarés du cardinal, qui les humiliait ; il avait reçu des réponses favorables de ces deux Altesses régnantes. Elles lui offraient d'abord un asile, ensuite des secours d'hommes pour le coup de main qu'il méditait. Or, Tours semblait être le point le plus convenable à une évasion : à droite aboutissait le chemin du Maine, d'où l'on pouvait gagner la Normandie, la Picardie et la Lorraine, en formant une pelote de neige des seigneurs mécontents ; à gauche correspondaient les routes du Midi, par lesquelles on se jetterait aisément dans la Savoie ou dans la Catalogne, en ramassant d'autres ennemis de la cour, les calvinistes. Il était donc temps d'agir, et les partisans de Monsieur y songeaient.

Le comte de Rochefort et le marquis de Puylaurens, pour l'exécution ; le président de Coigneux, pour le conseil ; le comte de Chalais, pour la correspondance avec Monsieur, qui, jusqu'au dernier moment, devait rester auprès du roi ; tels étaient les agents actifs de la conspiration. Ils conféraient d'ordinaire dans les hôtelleries sur l'important objet qui les occupait, et se croyaient en sûreté loin des oreilles vendues au cardinal.

Un soir, sur les bords de la Loire et six lieues environ plus bas que Tours qui ne laissait plus voir que dans un lointain bleuâtre sa vieille collégiale de Saint-Martin, Puy-

laurens, Rochefort et Coigneux entrèrent dans un pauvre cabaret. L'occasion paraissait favorable pour tenter, la nuit même, de se jeter dans le Perche, et l'on s'arrêtait en ce lieu afin d'expédier un message à Chalais. Ce jour-là, le président, préparé à l'expédition, se montra en habit de cavalier, et fut accueilli par une double explosion d'hilarité, qui lui était bien acquise ainsi qu'on va le voir. Coigneux portait un pourpoint de drap gris, pardessus lequel était attachée, avec une jarretière, la plus rouillée des rapières qu'avait pu fournir le quai de la Ferraille. Ses bottes jaunes, en cuir desséché et probablement achetées à la halle, étaient fendues à la partie antérieure ; des rubans servaient tant bien que mal à les rattacher. La coiffure du noble robin travesti se composait d'un castor jadis noir, que retroussait sur le devant une épingle recourbée ; au-dessus flottait une maigre plume rouge, fortement endommagée par les vers. A tout prendre, M. de Coigneux dans cet équipage ressemblait à un Amadis ; mais à un Amadis des tréteaux du Pont-Neuf. Après avoir ri lui-même à l'unisson de ses amis, il prit place comme eux à une table boîteuse, non sans avoir trébuché trois fois coup sur coup par l'enchevêtrement malheureux de ses éperons, attribut chevaleresque peu familier avec les talons d'un président au parlement.

Dans la chaleur de leur entretien, les partisans de Gaston ne prirent pas garde à une sorte de roulier qui était entré après eux dans la chambre et avait demandé du vin à l'hôtesse. Le comte de Rochefort aperçut le premier ce nouveau venu.

— Par les beauxyeux de ma belle ! dit-il à demi-voix, j'ai l'appréhension que dans ces derniers instants notre langue n'ait été un petit légère ; voyez-vous ce rustre, messieurs ?

— Il n'a pas la mine d'un agent du cardinal, répondit Puylaurens ; je le crois, sur ma foi, plus occupé de sa chopine que de nos paroles...

— Je pense comme le marquis, ajouta Coigneux ; c'est quelque Angevin, quelque Bas-Normand inhabile à comprendre le langage des sérapius de bon lieu.

Et comme si l'inconnu eût voulu confirmer cette opinion, il demanda à l'hôtesse une seconde chopine dans un jargon si barbare qu'elle eut quelque peine à l'entendre.

— Je vous tiens du pays où l'on vendange avec une gaule, brave homme ! dit cette femme en servant au roulier ce qu'il demandait.

— Vraiment oui, ma bonne dame, répondit-il d'un accent aigu et traînant, v'là que j'en arrive.

— Voyez-vous, reprit Coigneux, ce pauvre diable n'est aucunement à redouter ; et puis, messieurs, le cardinal n'a plus tant d'oreilles à son commandement, depuis qu'il a fait emprisonner ce coupe-jarret de Lafeymas, que Dieu veuille envoyer en enfer...

— Pour vous servir, mes bons gentilshommes ! dit le Normand, qui, son verre élevé, se tourna vers les trois amis et les salua...

— Dieu vous bénisse, bonhomme, répondit gaiement Rochefort, et ménage deux aunes de chanvre filé à celui dont nous parlons.

— Merci, nobles seigneurs, grand merci.

La conversation des partisans de Gaston continua sur un ton peu élevé ; mais des oreilles exercées eussent pu en faire encore leur profit. Enfin le message, objet principal de la halte, étant terminé, les trois gentilshommes se levèrent, payèrent grassement quelques gorgées de vin qu'ils avaient bues et partirent.

— Oui, oui, dit sur le seuil de la porte M. de Puylaurens, je tiens pour ce sujet mon domestique prêt ; je vais lui faire le commandement de monter à cheval, et sous deux heures il sera rendu au château où la cour s'arrête cette nuit.

CHAPITRE X

1626

Le complot découvert. — Une lettre compromettante. — Promesses de grâce. — Un billet dans une fraise. — Confusion du cardinal. — Les deux frères. — Le mariage de Monsieur. — Chalais en prison. — Le procès. — Intégrité de Marillac. — Supplice de Chalais (19 août 1626). — Horribles détails.

Le cardinal est assis devant une table couverte de papiers, qu'il lit tour à tour avec attention. Il oublie, malgré les itératifs avertissements du gros Boisrobert, qu'un consommé fume à côté de lui dans une coupe de vermeil. La préoccupation de Son Éminence paraît forte et profonde : par intervalles ses yeux s'arrêtent sur une pendule, monument vénérable du ^{xv}^e siècle, ainsi que tous les meubles qui garnissent la chambre. Le ministre se trouve en ce moment dans le vieux château de Nantes, résidence appelée royale, mais où les rois ne font plus que de rares apparitions.

— Eh bien ! l'abbé, dit enfin le cardinal, tu l'as vu, quelle nouvelle ?

— Nous viendrons à la fin de nos desseins, monseigneur ; mais je voudrais que Votre Éminence bût son bouillon... Soutenir la vie est chose plus importante encore que le soin de l'occuper.

— Ah ! parle, ou par le sang du Christ !...

— La la, monseigneur, gardez que, par humeur importune, il ne passe dans vos veines autant de chaleur que ce pauvre consommé en exhale en pure perte. J'ai vu Monsieur bien triste, bien déconfit de savoir ses projets éventés.

— Je le crois. Si je faisais un pari contre lui, le port

qu'on découvre de cette forteresse pourrait être longtemps son unique point de vue.

— Il le sait; et je le tiens décidé à suivre en toutes choses votre commandement, si vous laissez Sa Majesté dans l'ignorance de la lettre venue en vos mains.

— Tu peux avoir bonne raison de ses craintes, dit Richelieu avec un sourire amer, par le contenu de cet écrit. Tiens, écoute :

« Mon cher comte de Chalais, l'instant est venu où
« mes projets doivent recevoir leurs effets. Sur la rive
« droite de la Loire s'étend une vaste lande ferme sous
« le pied des chevaux, et qui n'en garde aucune trace.
« Elle nous conduira, sans qu'on puisse avoir vent de
« notre piste, à six lieues du fleuve; et là, soudain que
« le jour luira, nous reprendrons une route praticable, et
« dirigerons notre marche devers la Normandie. Cent cin-
« quante gentilshommes affectionnés à notre cause nous
« attendent sur cette pelouse, bien montés, en armes, et
« nous pouvons faire état de huit cents autres. Ce parti
« est suffisant pour nous persuader à l'espérance de gagner
« la frontière de Lorraine. Amenez donc vite le prince,
« selon l'engagement que vous en avez pris. Nous devons
« tous nous conjoindre sur le bord de la rivière au lieu
« dit la *Patte-d'Oie* : un flambeau attaché à la cime d'un
« arbre servira de fanal aux cavaliers, à moins que le
« temps ne se mette en désordre; auquel cas des pièces
« d'artifice rendraient le même office aux survenants.

« Il y aurait merveille à pratiquer, devant que de par-
« tir, une petite boutonnière au côté gauche de la robe
« rouge; mais on peut y revenir.

« Venez vite.

« P.—R.—C. »

— Par les reliques de sainte Geneviève! le cas est pendable, même pour un frère du roi! s'écria l'abbé.

— Je ne fais pas seulement la résolution d'emprisonner les trois signataires de cet écrit, répondit froidement le cardinal : j'ajourne à une autre époque le règlement de

leur compte ; et ne crains pas, Boisrobert, que j'en perde la souvenance. De présent, l'escapade de Monsieur ne doit m'être bonne qu'à le livrer pieds et poings liés à ma nièce.

— Je vous l'ai dit, monseigneur, c'est un homme à vous.

— Retourne auprès de Son Altesse, l'abbé, dis-lui bien que je ne lui veux point mal pour ce qu'on m'a dit touchant ses projets ; mais, comme par une inspiration de ta pensée, donne-lui l'appréhension des rigueurs du roi, et finis par ajouter, en grande confiance, que le mariage peut tout concilier au souhait de Sa Majesté... Allez, monsieur l'évêque futur, travaillez dans le mieux de votre fortune : l'exemple du cardinal de la Valette vous est un otage qu'il ne faut ni sagesse ni piété fervente pour faire un prince de l'Église.

— Ni scrupules, monseigneur... Je vais satisfaire à vos recommandations.

A peine le joyeux bénéficiaire était-il sorti que Chalais entra dans le cabinet, conduit par le capitaine des gardes du Hallier.

— Saurai-je enfin, monsieur, dit Henri de Talleyrand d'un ton haut et fier, en nécessité de quels intérêts, moi, grand officier de la maison du roi, me voici arrêté sans qu'on se soit mis en peine de me dire pourquoi ?

— C'est un office que je me suis ménagé, monsieur le comte.

— Ah ! sans doute monsieur le cardinal voulait ainsi se témoigner reconnaissant du soin que j'ai pris, au grand dommage de mon bonheur, de sauver sa liberté et peut-être sa vie.

— Messire du Hallier, dit Richelieu en s'adressant avec douceur au capitaine des gardes, agréez que je vous prie d'aller attendre en la chambre voisine les ordres que j'aurai bientôt à vous donner, dans le service de Sa Majesté.

L'officier s'inclina et sortit.

— Tenez, monsieur de Chalais, poursuivit tranquillement Son Éminence, qui tendit au comte la lettre inter-

ceptée : lisez en grande attention, et dites-moi, dans toute la sincérité de votre cœur, ce que vous auriez fait en mon lieu.

Chalais, après avoir lu, demeurait interdit et silencieux.

— Eh bien ! comte, reprit le cardinal, ceci montre-t-il que vous et vos amis ayez été droit en besogne, n'est-ce que par malveillance et malice que j'ai vu dans cette dépêche la trahison révélée clairement ?

— Clairement, on pourrait le contester, monsieur, mais vous plus que tout autre devez avoir des soupçons.

— Maintenant vous allez juger si j'ai mis en oubli l'office que vous m'avez rendu. Un tel écrit suffit pour vous perdre : c'est une vérité peu sujette à désaveu, et cependant, si vous le voulez, le feu qui brûle dans l'âtre¹ aura anéanti cette preuve terrible devant que vous quittiez ma chambre.

— Il se pourrait !

— Je m'y engage du fond de l'âme ; mais je dois vous dire que, sans mettre mes devoirs en compromis, je ne saurais faillir de vous imposer certaines conditions. Prêtez une oreille attentive à mon dire, et, pour le juger, ne vous séparez pas de votre bon naturel. Le roi sait qu'une intrigue contre son service a été formée ; il faut que des noms soient portés à sa connaissance : je puis les choisir, et le passé a dû vous offrir la démonstration que, dans l'État, sont coupables ou innocents ceux que je déclare tels. Or, ni vous, ni MM. de Puylaurens, de Coigneux et de Rochefort n'aurez sujet de craindre, si vous entrez en liaison avec moi. La reine et Monsieur seront seuls accusés. Ceci vous annonce d'une façon tout évidente, qu'il n'y aura personne de puni ; non pas seulement parce que les tendresses que Sa Majesté porte à son épouse et à son frère leur assurent sa clémence, mais aussi parce que je me donnerai de grands mouvements afin de faire comprendre

1. On était à la fin du printemps ; mais il ne faut pas oublier que cette scène se passait sur les côtes de l'Ouest, où des vents froids soufflent assez souvent, et obligent à entretenir du feu même l'été.

au maître tout ce qu'un tel pardon aura de politique en ces temps de troubles où les partis ont hâte de s'agiter. Cette conjuration simulée, que je me prends à substituer aux menées coupables qui se faisaient voir trop véritables, a simplement pour but de mettre enfin un terme à la conduite injuste autant qu'imprudente de Gaston. Elle donnera remède en même temps aux petites pratiques sourdes d'Anne d'Autriche, soutenues par l'ambassadeur du roi son frère. On fera beaucoup de bruit, il y aura enquête, commission judiciaire, appareil de jugement; puis le tout prendra sa terminaison en une réprimande à la reine, au duc d'Anjou, sans que toutefois la semonce aille jusqu'à des paroles rigoureuses qui répugneraient à mon souhait. Je me résume en une déduction brève et lucide : il est cas de mettre au néant tout document relatif à une rébellion réelle, pour le fait de laquelle votre tête et plusieurs autres seraient en péril ; et de faire montre d'une conspiration qui ne compromettant, au moins avec quelque gravité, que deux personnages inviolables, s'évaporerait en vaines réprimandes du chancelier, que suivra le pardon du roi. Le vrai complot éclatant, il ne m'est pas donné de vous sauver ; si je reçois votre aide pour l'affaire feinte, votre vie ne court aucun hasard.

— Que dois-je faire, monseigneur, pour répondre à votre attente ?

— Une chose bien simple, et dont les suites seront, comme je viens de vous le faire voir, un véritable jeu d'enfant... Il faut me promettre d'affirmer que dans un conciliabule, en la chambre de la reine, il a été décidé, Anne d'Autriche, Gaston et vous présents, de faire déclarer Louis XIII en état d'impuissance, de rompre son mariage, de le faire enfermer en un monastère, et de rejoindre Monsieur avec la reine.

— J'affirmerais une telle fausseté !

— Fausseté ! c'est beaucoup dire, monsieur de Chalais ! J'ai à ce sujet des renseignements...

— Alors, monseigneur, que Votre Éminence les mette en œuvre, et me laisse...

— Monter à l'échafaud... Il le faudra bien, puisque vous le voulez. Au moins ne portera-t-on pas contre moi l'accusation d'être demeuré indifférent à votre salut. Il était tout assuré, si vous eussiez compris mes raisons... En songeant à la fatalité qui me dispute vos résolutions, je jetterai plus d'une fois des pleurs.

— Mais attirer l'orage sur la reine, ma souveraine ! sur le duc d'Anjou, mon bienfaiteur !...

— Quoi ! seriez-vous assez ignorant des choses de la terre pour ne pas voir qu'en ravissant un cheveu à la sœur de Philippe IV nous attirerions toute l'Europe contre la France, et que le simple emprisonnement de Monsieur nous jetterait la guerre civile sur les bras ?

— Cette double conséquence serait infaillible.

— Or, vous ne pouvez avoir la pensée, reprit le cardinal en souriant, que, moi Richelieu, je ne l'ai pas prévue. Si donc vous agissez avec moi de commune main, vous donnez uniquement effet à la plaisanterie judiciaire dont je vous entretenais tout à l'heure. Parlez-vous ?

— Si vous me donnez votre parole qu'à ce prix les signataires de la lettre et moi aurons la vie et la liberté sauves pour le sujet des choses mentionnées en cet écrit.

— Mon Dieu, mon cher comte, continua le perfide ministre en usant de la faculté qu'il avait de pleurer à volonté, que je suis marri de vous voir dans un pareil doute ! *Foi de prêtre ! vous aurez tous votre grâce, et je réponds de votre vie sur la mienne* ¹.

— Je tiens pour inviolable cet engagement scellé d'une parole religieuse ; faites dresser la déclaration, me voilà prêt à signer.

— Je ne dois pas faillir d'ajouter un mot : votre déposition va porter que c'est de vous, comte de Chalais, que les conjurés avaient fait élection pour arrêter la personne du roi pendant le présent voyage.

— Quoi, monseigneur, me livrer jusque-là !

1. Les larmes du cardinal et les paroles soulignées sont d'une exactitude constatée par tous les mémoires du temps.

— En quelles frayeurs allez-vous retomber? ai-je pas engagé ma foi de prêtre?

— Et l'éternelle damnation en punirait le manquement.

Richelieu ne répondit à ce pronostic dévot que par un sourire amer.

— Un secrétaire, dit Son Éminence au valet appelé par la sonnette.

Le scribe entra et traça, sous la dictée de Chalais, la déclaration du prétendu complot formé contre Louis XIII, avec toutes les conditions précédemment stipulées. L'écrit fut ensuite lu à haute voix au déposant, qui le signa sans la moindre réflexion; après quoi Son Éminence fit signe au clerc de se retirer.

— Monsieur le comte, reprit Richelieu en saisissant un papier sur la table, je prends un grand plaisir à vous satisfaire sur le point capital de notre convention, empressé que je suis d'agir dans le bien de vos intérêts. Voici la lettre fatale; reconnaissez-en l'identité, ajouta Son Éminence penchée vers Chalais pour la lui montrer.

Et le ministre posa l'écrit accusateur sur le brasier de l'âtre, qui le consuma à l'instant. L'air souleva les débris légers du papier, puis les laissa bientôt retomber en cendres, que son souffle dispersa.

— Vous allez retourner dans votre prison, poursuivit le cardinal. C'est avec contre-cœur que je vous y renvoie; mais cette démonstration est nécessaire pour ôter la croyance de toute intelligence entre nous. L'affaire va marcher maintenant de bon pied, et sous huit jours nous n'aurons plus qu'à l'oublier.

Henri de Talleyrand ne répondit point au ministre; mais il lui avait semblé voir errer sur sa figure une expression étrange pendant qu'il prononçait les derniers mots de son discours. Le comte sortit oppressé, et l'esprit frappé d'un sinistre pressentiment.

En brûlant la lettre interceptée, le cardinal n'avait anéanti qu'un document désormais inutile. Lafeymas, qu'on aura reconnu facilement dans le rustre du cabaret,

après avoir fait saisir cet écrit sur le domestique chargé de le porter à Chalais, l'avait remis aux mains de Son Éminence, qui s'était jusqu'alors abstenue d'en parler au roi. Seulement l'adroit prélat faisait redouter à Monsieur, par l'intermédiaire du docile Boisrobert, d'être forcé de mettre l'accablant témoignage sous les yeux de Sa Majesté. Cette insinuation suffisait pour tenir Gaston en respect ; Richelieu pensait même que ce moyen aurait le pouvoir de jeter Son Altesse dans les bras conjugalement ouverts de sa nièce. Il regardait déjà ce dernier résultat comme infaillible, lorsque son agent tonsuré vint tout haletant lui dire que le duc d'Anjou avait très positivement ajourné le mariage à huitaine, pourvu que Louis XIII et la reine mère y consentissent. Le cardinal se chargea d'obtenir ce double consentement.

— Tout va bien, l'abbé ! s'écria le ministre en faisant sept ou huit bonds sur son fauteuil, signe qui marquait le plus haut point de la satisfaction de Son Éminence.

— A ce compte, je m'en vas commander ma crosse et ma mitre.

— Et faire, pour marque de mortification, une retraite de quinze jours en lieu clos, où le vin de Champagne soit prohibé.

— Mais où les vins de Bourgogne et de Bordeaux aient libre accès.

— Où le maigre soit de règle si dure qu'on n'y puisse faillir un instant ! poursuivit Son Éminence, qui se trouvait en verve de gaieté.

— Pourvu que l'anguille, la sole, le turbot et autres poissons de semblable mortification s'y rencontrent en abondance.

— Sans qu'on en laisse approcher les chrétiennes au-dessous de soixante ans.

— Votre Éminence vend cher les évêchés.

— Je n'en saurais rien rabattre.

— La calotte rouge n'eût jamais approximé la tête de monseigneur si le pape lui eût tenu la dragée semblablement haute.

— Ton office auprès de Gaston n'est en aucune façon achevé, dit le cardinal, qui avait repris un ton sérieux et même quelque peu fâché ; nous songerons au sacre de ta grosse personne quand il y aura dans tes services la moindre raison d'une récompense tant signalée. En attendant, que tes saillies de baladin, tes propos égrillards, ton amour pour la bouteille, seules qualités épiscopales qui, jusqu'à cette heure, se soient fait voir en toi, concourent à tenir Monsieur ferme en ses bonnes dispositions. Moi je vais parachever, en nécessité de plus grands intérêts, un négoce dont le succès fixera, sans appréhension de retour, dame Fortune sous nos étendards.

On voit que Richelieu se croyait bien près d'atteindre le double but de son ardente ambition : à savoir le mariage de sa nièce avec Monsieur, et la répudiation d'Anne d'Autriche. Ainsi ce ministre, dans son omnipotence, se proposait d'obtenir un résultat dont en même temps il allait faire poursuivre ailleurs la prétendue tentative : il se rendait criminel d'un attentat qu'il songeait à punir sur des coupables supposés. Car le perfide prêtre n'avait pas tout dit au comte de Chalais : outre une arrière-pensée sinistre relative à ce seigneur, il s'était appliqué à lui taire la vengeance qu'il méditait contre M^{me} de Chevreuse. Nantes paraissait être le théâtre où tout ce que Richelieu nourrissait de noirs desseins devait s'accomplir si le destin ne trompait pas ses efforts.

Mais la surintendante ne dormait nullement en vue du volcan entr'ouvert sous les pas de plusieurs personnes ; sans tenir précisément le fil des complots du cardinal, elle interprétait en partie ses vues. Déjà cette femme pénétrante avait été vivement surprise que Son Eminence n'eût pas jusqu'alors sévi contre les gentilshommes compromis dans les projets de fuite du prince ; déjà ses soupçons s'étaient arrêtés sur le mariage immédiat de Son Altesse avec la tendre Comballet, mis pour condition à l'assoupissement d'une procédure imminente. Elle ne fut donc pas étonnée d'entendre Gaston déplorer un soir chez la reine son prochain hyménée, qui ne lui permettait de

neuf, disait-il avec quelque licence, qu'une renommée fort peu recherchée des maris.

— Eh! monseigneur, s'écria la favorite, qui vous met en contrainte de former ce lien honteux ?

— La prudence, vive Dieu ! rien que la prudence. A voir l'audace de ce cardinal, sais-je si ma tête tient à un fil ? Au demeurant, mieux encore il m'agréa de la sentir ornée d'un panache qui ne soit pas de mon goût que d'être en danger de la perdre un beau matin. Il était entré dans mon imagination un excellent moyen d'écarter le joug de ce prêtre félon : une bonne vingtaine d'escadrons me le livraient, et je plaçais sa calotte rouge en plus haut point qu'elle ne fut jamais par la pendaison du drôle au gibet de Montfaucon ; mais les étourneaux qui devaient être miens dans cette conjuration ont tout gâté, et maintenant me voilà l'humble serviteur de ce mécréant.

— Quittez cette croyance, monseigneur, les choses n'iront pas au juste comme il l'entend. Le projet de vous conjoindre sans retardement avec sa nièce, afin de mettre un terme à ce qu'il appelle vos intrigues, n'est pas une pratique tant mal raisonnée. Il y a bonne chance d'agir vite ment sous un roi paresseux jusqu'au point de craindre le travail d'une simple réflexion, et qui se fait hâte de croire pour s'épargner la peine d'objecter. On peut toutefois vous mettre en la garde d'une prévoyance salutaire, et nous avons l'occasion belle de rendre combat au cardinal. Il croit sa partie gagnée, parce qu'il a sous la main M^{me} de Comballet, dans le temps que vos diverses prétendues, Marguerite de Médicis, Marie de Mantoue et M^{lle} de Montpensier, retenues loin de vous, ne sauraient, selon qu'il s'en flatte, nuire aux fins de ses desseins. Mais écoutez-moi, monseigneur, et parlons bas. La dernière, celle qui, j'en ai la pensée, s'est acquis le plus de droits à votre cœur, n'est qu'à vingt lieues d'ici, en la terre de sa mère. Que je reçoive l'encouragement d'un seul mot de votre bouche, j'écris à M^{me} de Guise, ma parente, et demain matin ces dames sont à Nantes.

— Vive Dieu ! vous ne sauriez, duchesse, me donner à jouer plus belle partie : M^{lle} de Montpensier a quelque beauté, un nom illustre, je la tiens pour sage, et ce dernier point m'agréa fort, à moi qui ne me sens guère en disposition de viser à la sagesse.

— L'aveu me semble d'une discourtoise franchise, dit Anne d'Autriche en rajustant une boucle de ses cheveux. Le féal beau-frère se plaît à blesser les gens sans craindre leur vengeance : ce faisant, il faut convenir qu'on prend de la guerre trop à son aise ; et peut-être convient-il, cher Gaston, qu'en fait de conjonction par sacrement vous y réfléchissiez un petit plus sensément.

— Je vous comprends, madame : Votre Majesté aurait grand plaisir à voir devant mon mariage l'effet de neuvaines qu'elle renouvelle maintes fois pour obtenir lignée ; mais ce n'est en rien ma faute, si, depuis tantôt onze ans qu'elle est en ménage, elle n'a pas invoqué le bon saint.

— Quand trouvera-t-on dans votre cervelle une drachme de raison ? s'écria la reine en rougissant.

— Aussi Votre Majesté n'a pas pris en patience mes avis quand je voulais l'adresser à la véritable chapelle.

— Gaston, vous quittez les bienséances.

— Pardon, ma royale sœur, voilà que j'y rentre. Ne laissez cependant de continuer vos plaidoiries aux pieds des bienheureux qui s'embesognent là-haut à féconder les mariages d'ici-bas : je consens à ce que Votre Majesté gagne le procès si elle a dans mon frère un avocat assez puissant pour cela. Mais, par ma future moustache, je ne faudrai d'épouser M^{lle} de Montpensier. Si la jeune dame aime aussi les neuvaines, j'ai confiance qu'elle n'en fera qu'avec moi, et, mort de ma vie ! la nièce du cardinal est femme à s'adresser à tous les saints du paradis.

— Mariez-vous donc, mon frère ! poursuivit gravement Anne d'Autriche. Vos présomptions s'en vont s'égarant bien loin de ce que je me proposais en mes conseils. Je n'ai rien tant à cœur que votre félicité, et ce que je disais exprimait seulement la crainte qu'elle ne vous

advienne pas en ménage avec une tête tant légère.

— M^{me} de Guise est posée, réfléchie ; elle donnera du poids à ma tête, et ce ne sera pas, que j'espère, à la façon de M^{me} de Comballet.

— Pour éviter l'indigne conjonction de Monsieur avec la nièce *cardinalisée*, reprit M^{me} de Chevreuse, j'estime sage de mettre à profit les instants ; car, jeté en des frayeurs extrêmes sur les prétendues trahisons de son frère, le roi donnerait la main du prince à telle servante d'hôtellerie qui adviendrait, protégée par un coin de la robe rouge. Or nous savons que le cardinal est prompt à saisir aux cheveux l'occasion... gagnons-le de vitesse.

— Faites donc tout présentement votre lettre à M^{me} de Guise, dit Gaston avec vivacité. Sur le point que vous écrirez je solliciterai, dans une chaude persistance, l'assentiment de la reine, Madame ma mère ; et jusqu'à ce que le roi mon frère m'ait baillé le sien je tapisserai de ma personne son cabinet, en telle sorte que le malin renard n'aura pas une minute d'audience que je n'y sois en tiers... J'ouïrai bien s'il parle touchant ce qui est de moi.

— Il parlera, répondit la surintendante, ce précisément parce que vous serez là, et pour tirer effet de la lettre interceptée... Lancez soudainement le nom de M^{mo} de Montpensier tout au travers de l'entretien, dès que le mot mariage sera tombé des lèvres du cardinal ; tenez bon surtout, point de frayeur, point de tergiversations, et la victoire vous demeure.

— Je ne manquerai pas, duchesse, de suivre votre avis. Allez expédier votre exprès.

— J'y cours.

En rentrant à son logis, M^{me} de Chevreuse apprit que le cardinal avait entretenu Chalais secrètement : cette nouvelle la jeta dans une grande inquiétude. Elle se flattait que le comte pouvait se reposer sur la commission judiciaire qu'on s'occupait de réunir, et dont la composition autorisait quelque sécurité. Le garde des sceaux Marillac, magistrat sévère mais intègre, en était le prési-

dent ; elle se formait d'ailleurs de conseillers et de maîtres des requêtes au parlement de Bretagne avec lesquels l'habile favorite se trouvait déjà en rapport de coquetterie. Tous l'assuraient que la vie de l'accusé ne pouvait être compromise, persuadés qu'ils étaient qu'on allait instruire sur la tentative d'émigration du prince. Toutefois, nous le répétons, la duchesse se sentait vivement préoccupée de l'entrevue que Chalais avait eue avec le cardinal, dont elle redoutait beaucoup l'influence artificieuse sur un homme faible et mobile dans ses résolutions. Mais, espérant au moins que le comte n'aurait pas été assez imprudent pour se compromettre de prime abord, elle résolut de lui écrire pour éviter ses indiscretions ultérieures. Il était difficile de faire parvenir un écrit à ce prisonnier qu'on tenait rigoureusement au secret. M^{me} de Chevreuse fatigua longtemps sa féconde imagination de la recherche d'un moyen heureux ; enfin s'étant rappelée qu'on affectait de servir au comte des repas splendides, elle fit venir le laquais qui les lui portait le gagna sans peine, et glissa dans une grosse fraise ananas, artistement creusée, ce billet concis : « Gardez qu'il ne vous échappe aucun aveu, aucune déclaration devant le cardinal. Un seul mot hasardé aggraverait votre position. Espérance ; vous avez des amis, une tendre amie : ils veillent. »

Par malheur le valet, bien payé par la surintendante, espéra l'être magnifiquement par le cardinal, et deux récompenses lui parurent préférables à un scrupule. Riche lieu poussait la défiance jusqu'à visiter tous les aliments que l'on portait à Chalais ; mais il est probable qu'un papier assez petit pour être contenu dans une fraise eût passé inaperçu, si le cupide servant ne se fût empressé de poser un doigt délateur sur le facteur végétal. Son Eminence en tira l'écrit avec adresse, le lut, et, le replaçant sous son enveloppe vermeille, dit avec un sourire : « Rends-lui ce message, mon garçon ; c'est un gentil expédient qui l'amusera sans dommage pour moi ¹. »

1. Littéralement historique.

On sait en effet que l'avis prudent de Marie était, hélas ! trop tardif. Mais le comte, qui se flattait d'avoir sauvé sa tête en déferant à la demande du ministre, ne prit point l'alarme. Le pauvre gentilhomme croyait avoir fait un chef-d'œuvre de politique ; il essaya de le prouver à son amie en lui répondant par le retour du courrier empourpré : « J'ai parlé, lui disait-il ; bien plus, j'ai écrit ; mais demeurez calme, chère Marie, ma tête est sauvée ; mes yeux ont vu tomber en cendres la lettre fatale. »

Cette réponse ne tranquillisa pas entièrement la duchesse ; toutefois l'anéantissement d'une pièce aussi dangereuse que celle interceptée par Lafeymas, quelle que fût la condition mise à sa destruction, ne pouvait qu'exercer une heureuse influence dans l'affaire qu'on se disposait à instruire. Elle devait d'ailleurs assurer la contenance de Gaston auprès de Louis XIII. La favorite ne voulut pas se coucher sans avoir prévenu Son Altesse de cet incident favorable. Un page fidèle fut chargé de remettre au prince ce peu de mots : « Mesdames de Guise sont mandées. Ne quittez plus le roi, et chauffez votre fermeté au souvenir du grand Béarnais. La fameuse dé-
« pêche des fugitifs Puylaurens, Coigneux et Rochefort, est brûlée ; si l'on vous menace de son exhibition, ce
« seront paroles vaines ; les écrits ne renaissent pas plus
« de leurs cendres que le phénix. »

M^{me} et M^{lle} de Guise reçurent avec joie le message de leur parente. La première aspirait depuis longtemps, mais sans trop d'espoir, à la conclusion d'un mariage qui pouvait relever encore l'éclat de son illustre famille ; la seconde aimait tendrement Gaston, et la vie licencieuse de ce prince, en l'éloignant d'elle, lui avait arraché bien des larmes. Ni l'une, ni l'autre n'ignoraient qu'il serait difficile de fixer l'humeur légère et aventureuse de Monsieur ; M^{lle} de Montpensier était capable d'une haute stoïcité, et la glorieuse perspective de donner le jour à l'héritier du trône ne pouvait se couvrir à ses yeux d'aucun nuage assez sombre pour l'attrister. Les vingt lieues

qui séparaient de Nantes le château des dames de Guise furent franchies en dix heures ; circonstance remarquable en raison du mauvais état où se trouvaient alors les routes, et de la pesanteur des carrosses que les chevaux devaient traîner dans ces chemins négligés.

Le mariage fut décidé, autant qu'il pouvait l'être sans l'assentiment du roi, dans l'appartement de la reine mère, qui, sacrifiant à la nécessité ses vues sur une princesse de sa famille, était heureuse de voir marier le duc d'Anjou. Sa Majesté espérait que le prince renoncerait, sous les lois de l'hymen, à des habitudes vicieuses qui compromettaient gravement en lui les sources de l'hérédité, nulles chez le roi son frère. Après cette convention arrêtée, sauf la confirmation du maître, Gaston, avec plus d'assurance que son caractère n'en pouvait faire espérer, surtout dans la circonstance, se rendit au lever du roi, bien déterminé à ne pas s'éloigner que le cardinal n'eût reçu son audience. Louis XIII, malgré les sujets de mécontentement qu'il croyait avoir contre son frère, le reçut avec cette douceur qui marquait ses relations habituelles, même avec les personnes qu'il faisait emprisonner au sortir de sa chambre. Copiste servile des perfidies du principal ministre, ce prince n'était jamais plus à craindre que lorsqu'il caressait : il cachait, comme Richelieu, sous les airs câlins du chat la férocité du tigre.

Le cardinal fronça le sourcil en voyant Monsieur dans la chambre du roi ; mais, prompt à réprimer ce mouvement d'humeur, il s'avança, le sourire sur les lèvres, vers le prince, après avoir salué Sa Majesté, et fit à Son Altesse une respectueuse révérence. Depuis deux jours, Richelieu s'occupait presque exclusivement du mariage de sa nièce avec Gaston ; il avait discuté à part lui les divers moyens d'aborder cette question auprès de Louis XIII, et, le matin même, il s'était arrêté au projet de prédisposer adroitement le monarque à cette union, afin d'avoir le temps de détruire ses objections, s'il en élevait, dans le délai de huit jours que l'Altesse demandait. Mais la rencontre de Monsieur chez le roi et la dé-

termination qu'il laissait apercevoir d'y rester, malgré l'arrivée du cardinal, décidèrent soudain ce dernier à changer de plan et à procéder par la terreur. Le coup était hardi ; mais l'habile prélat pensait que, tenté par lui, il était infaillible.

— Je vois avec grande joie, dit Son Éminence en abordant brusquement le sujet délicat, que la bonne intelligence est rétablie entre les augustes frères, et...

— Par tous les saints ! interrompit Louis XIII en faisant jaillir sur son ministre une étincelle de sa noire prunelle, nous vous avons fait voir, monsieur, tout le déplaisir que nous aurions à traiter directement cette affaire...

— Je ne l'ai point mis en oubli, sire ; aussi n'y suis-je revenu que dans la croyance où j'étais qu'elle avait été agitée devant ma venue.

— Monsieur mon bien-aimé frère, poursuivit le roi d'un accent sombre et chagrin, n'a point assez défendu son oreille contre les mauvais conseils ; mais si, pour une imprudence dont son âge est la plus sensible cause, il a quitté quelques moments son devoir à notre endroit, il ne saurait douter que notre clémence royale ne lui soit acquise... Pour ce qui est de ses félons de serviteurs, je jure Dieu qu'ils seront punis... Et Chalais, ajouta Louis XIII en faisant de nouveau flamboyer son regard, un serpent que nous réchauffions dans notre sein...

— Sire, le comte avait aussi des conseillers ! interrompit Richelieu dans un moment où la langue de Louis XIII s'embarrassait saisie d'un bégaiement habituel... Une voix si douce, poursuivait le ministre en souriant, une voix si persuasive résonnait à son oreille, qu'il y aurait eu vertu de saint à résister.

— Je vous ai compris, mon cousin ! s'écria Louis. Sur ma foi, les outrages de cette part se renouvellent aussi trop souvent, et je fais bonne résolution d'y mettre ordre.

— Je viens, sire, dit Gaston d'un accent modeste mais assuré, je viens confesser mes erreurs dans le sein de Votre Majesté. Je veux vous donner bon otage qu'elles

ne se renouvelleront plus, et j'ai promis d'accomplir sous huit jours un dessein...

— Il est à moi ! murmura pour lui seul le cardinal.

— Nous vous croyons du fond de l'âme, monsieur et bien-aimé frère, répondit doucement le monarque. Mais les vôtres... ajouta-t-il en s'animant.

— Leur pardon, sire, est une condition que Votre Majesté ne refusera pas à mes prières. M. le maréchal d'Ornano...

A ce nom, le cardinal fit un mouvement involontaire.

— Le maréchal d'Ornano, reprit Son Altesse, dans le soin particulier qu'il prenait de mon service, a pu déplaire en quelque point à Votre Majesté ; mais il n'est jamais sorti de votre obéissance, et son emprisonnement déjà prolongé est une bien rude punition... Daignez y mettre fin.

— Quels sont donc les gages que vous m'offrez, monsieur mon frère, pour me demander autant ?

— Je ne laisserai pas de les déduire, reprit Gaston, quand j'aurai dit à Votre Majesté que MM. de Vendôme, maintenant prisonniers...

— Eh bien ! monsieur ? interrompit Louis XIII du ton de l'impatience.

— Eh bien ! sire, continua Monsieur avec le cri de l'âme, Votre Majesté n'a pu perdre la souvenance qu'ils sont nos frères... les fils de Henri le Grand...

— Illégitimes, balbutia Louis XIII.

— Le sang a-t-il donc deux sources ?

Et ces mots firent explosion.

— Enfin cette preuve signalée, qui devant le terme d'une semaine doit me bailler bonne et due sécurité ? dit le roi d'un accent rempli d'amertume.

— Encore un mot, sire, et je satisfais sur ce point à votre commandement. MM. de Puylaurens, de Rochefort et de Coigneux sont absents ; souffrez que j'ose me montrer assez leur ami et défenseur pour implorer de votre clémence qu'ils ne soient aucunement pourchassés. Quant au comte de Chalais...

Le cardinal tressaillit de nouveau.

— Celui-là, monsieur, interrompit le roi, était entré bien avant dans ma confiance, qu'il a trahie indignement. Sa félonie a creusé une plaie profonde en mon cœur... Il faut du sang pour la cicatriser ! ajouta Louis XIII avec une contraction convulsive des muscles de la face.

— Dieu permettra que la bonté de Votre Majesté l'emporte sur son ire, reprit Gaston. Vous pardonnerez, même aux vraiment coupables, dans le temps que je vous crierai merci aux pieds des autels, où, sauf le bon plaisir du roi mon seigneur et maître, j'aurai conduit une femme du choix de mon cœur.

— Le projet est sage en effet, dit le roi d'un ton adouci.

— Très sage, mais surtout grandement politique ! s'écria Richelieu avec la plus chaleureuse véhémence. Et si j'osais être assez hardi que de hasarder un avis sans le commandement de mon maître, je dirais qu'en la considération d'un tel événement, amnistie pleine et entière pourrait être accordée aux personnes tombées en la juste disgrâce de Votre Majesté, mais que recommande l'intérêt de Son Altesse.

— Et qui faites-vous dessein d'épouser, mon frère ?

— M^{lle} de Guise, répondit vivement Gaston.

— M^{lle} de Guise ! répéta involontairement le cardinal, que venait d'atteindre un coup d'autant plus terrible qu'il était moins prévu.

— Ce choix ne comporte aucune objection, reprit le roi. Notre désir est de favoriser, autant qu'il peut être de nous, la maison de Guise. Mon frère, nous vous octroyons notre assentiment royal ; et pour ce qui est des personnes en faveur desquelles vous invoquez notre clémence...

— Sire, interrompit Richelieu sans montrer la plus légère trace du dépit qui le dévorait, les juges instruisent, je l'avais mis en oubli dans l'élan de satisfaction qui m'a frappé doucement au cœur... Louis le Juste n'arrêtera pas l'action sacrée des lois.

— Gaston, continua Louis XIII avec une riante préoccupation, ne manquez pas de me présenter M^{mes} de Guise dès qu'elles seront arrivées.

— Elles le sont, sire...

— Oh ! ces dames, dit le cardinal avec un sourire véritablement diabolique, ces dames ont à la cour une parente dont le zèle ne s'endort pas.

— Pas plus que celui de Votre Éminence ne s'endort sur les intérêts de sa nièce, repartit Monsieur.

A cette réplique, un masque pourpre comme la robe du cardinal lui couvrit subitement le visage. La place cessait d'être tenable. Il se disposa à sortir.

— Votre Majesté n'a plus d'ordres à me donner ? dit-il en souriant avec une peine infinie.

— Non, mon cousin.

Son Éminence quitta la chambre après une double inclination.

— Mariage infernal !... vociféra le principal ministre rentré dans son cabinet. Il se conclura... je n'y puis porter obstacle ; mais, ajouta l'irrité prélat en frappant le plafond d'un terrible éclat de voix, les livrées seront vermeilles aux noces de Gaston. Infâme favorite, j'ouvrirai dans tes yeux deux sources fécondes de larmes !... Ah ! si je ne puis avoir espérance de faire rouler ta belle tête dans le sang de Chalais, j'effacerai du moins, à force de tourments, les roses de ton teint ; j'épandrai la langueur sur ces traits dont tu te montres si fière ; je minerai par le chagrin ce tempérament, foyer avide de tant d'impuretés !... Eh bien ! ces pratiques infernales apporteront-elles quelque adoucissement au fiel dont une femme, un enfant ont pris le malin plaisir de noyer mon cœur ?... En serai-je moins un sot aux dépens de qui ces misérables se sont conjoints ? Non, non... C'est une tache, une tache ineffaçable imprimée à ma vie ! J'aurai beau me prendre, puis me reprendre à la couvrir de sang, je ne l'effacerai pas !...

Et Richelieu tomba dans un anéantissement profond.

Il eut cependant l'espoir dans la soirée de faire marcher l'accusation portée contre la reine et contre Monsieur assez vite pour arrêter le mariage du prince. Voulant à cet effet éluder l'action de la justice, qu'il invoquait le

matin même, il redemanda au garde des sceaux Marillac la déposition de Chalais pour la mettre sous les yeux du roi ; mais ce magistrat retint d'une main de fer l'écrit réclamé, dont il prévint et allégua même l'emploi illégal. Ainsi cet homme courageux prépara dès ce moment sa perte ; il le sentit peut-être, et demeura fidèle à son devoir.

Le ministre ne pouvant faire entendre au roi que des allégations vagues, puisque la procédure était appuyée d'un témoignage unique retenu par Marillac, se vit forcé de laisser conclure le mariage, sauf à envelopper ensuite Madame dans la disgrâce de Gaston et à venger ainsi le triomphe de cette princesse sur l'humiliée Com-ballet.

Les livrées qu'on vit aux noces de Gaston, appelé de ce jour duc d'Orléans, ne furent pas vermeilles, ainsi que l'avait entendu l'irascible cardinal en parodiant un mot de l'infortuné Coligny ¹ ; mais on ne célébra jamais à la cour un mariage aussi triste. Monsieur ne portait pas même un habit neuf ; la princesse, vêtue d'une robe de satin blanc tout unie, n'avait qu'une terne parure de perles, encore se composait-elle de bijoux empruntés aux écrins des deux reines. L'ameublement dont la chambre nuptiale fut garnie était également emprunté, et son élégance eût à peine été enviée par un boutiquier de la ville. On n'entendit pendant la fête ni chants ni musique. Le roi n'y parut qu'un instant. Comme il transpirait déjà quelque chose du procès instruit devant la commission, ce fut avec un visage sombre que le soir Sa Majesté donna la chemise à son frère, et qu'elle le conduisit dans la chambre de Madame, que les reines venaient de mettre au lit.

A dix heures aucune lumière ne brillait plus aux fenêtres de la maison où couchaient les nouveaux époux. A

1. *Les livrées en seront vermeilles*, dit l'amiral en parlant des noces de Henri IV et en faisant allusion aux massacres de la Saint-Barthélemy.

cette heure seulement commença pour eux un bonheur qui du moins ne manque jamais à ce premier rendez-vous. Il faut pourtant ajouter, avec le scrupule de l'historien, qu'alors même la félicité des illustres mariés ne fut pas exempte de trouble, car un chien avait été enfermé dans leur chambre, et cet animal réclama d'une manière si bruyante contre sa captivité, que M^{me} de Guise, qui couchait à côté, fut obligée de se lever pour le chasser.

L'infortuné Chalais, au fond du cachot où Richelieu l'avait fait plonger, apprit le mariage de Monsieur par le bruit du canon. Ce signe de réjouissance lui sembla d'un bon augure : il paraissait probable en effet que Gaston, enfin fixé, et promettant un héritier à la couronne, serait désormais l'objet des égards au moins simulés du puissant cardinal ; et le comte caressait d'autant plus volontiers cette idée, qu'il ne croyait pas Son Éminence capable d'avoir laissé échapper une si belle occasion de faire épouser sa nièce au prince. Or, indépendamment des promesses solennelles que le ministre lui avait faites, Chalais se persuadait qu'un homme si délié ne se montrerait pas assez dépourvu de prudence pour encourir le ressentiment du duc en sacrifiant des hommes qui n'étaient devenus coupables qu'en servant Son Altesse... Du reste, le pauvre prisonnier se flattait encore que Monsieur aurait exigé dans cette circonstance favorable la délivrance du maréchal d'Ornano, de MM. de Vendôme et de lui Chalais. « Non, non ! s'écria-t-il à plusieurs reprises dans l'obscurité de son humide basse-fosse, Richelieu, si méchant qu'il soit, ne fera pas jaillir du sang d'une source de prospérités ; cette procédure qu'il méditait, il va lui-même la mettre au néant : la reine, dont il voulait se venger, la voilà trop humiliée ; une femme obscure promet à la monarchie un héritier qu'elle n'a pu lui donner... »

Et le captif prêtait une oreille attentive au moindre bruit : à chaque instant il croyait entendre des pas libérateurs. Illusions consolatrices du naufragé qui se noie, du malade qui s'éteint, du condamné qu'attend l'échafaud, vous

berciez aussi l'infortuné Chalais. L'espérance, sylphide des cachots, soulevait ses chaînes pour en alléger le poids ; elle inondait de sa flamme fantastique des arceaux vierges peut-être de lumière. Enfin cette marche souterraine que guettait l'ouïe subtile du comte, elle se fit entendre, d'abord faible, douteuse, lointaine ; bientôt assurée, progressivement bruyante, puis aiguisée d'un sinistre cliquetis d'acier : des hommes d'armes s'approchaient... Henri pâlit... Alors, il sentit toute la pesanteur de ses chaînes : alors, la flamme fantastique s'évanouit ; mais l'espérance resta, car elle ne prend son vol qu'au bord de la tombe. Peut-être cette amie constante de l'homme lui est-elle laissée jusqu'à l'heure suprême pour emporter sur son aile ce quelque chose précieux, inconnu, incompréhensible, que nous avons appelé l'âme : principe ou satellite de la vie, qui n'est rien toutefois sans elle, et dont l'existence au delà du monde connu s'enveloppe d'un doute, mais d'un doute consolateur... c'est encore l'espérance... L'espérance est donc l'unique bonheur parfait qui nous soit donné. Quel plaisir, en se réalisant, n'est pas une copie incolore de celui que l'enchanteresse nous avait promis ? Quel homme, amant, ambitieux, altéré d'or, n'a pas regretté, après l'accomplissement de ses vœux, les jours où il espérait ? Ainsi l'apogée des félicités humaines est une chimère, que la baguette du destin dépouille, en lui donnant un corps réel, de sa plus éclatante parure. Heureux qui meurt en espérant !

On venait prendre Henri de Talleyrand pour le conduire devant les commissaires réunis dans le vieux château de Nantes. Là seulement il apprit que Gaston n'était point marié à M^{me} de Comballet, mais à M^{lle} de Montpensier ; que nulle mention sérieuse des amis du prince n'avait été faite durant les négociations relatives à la conclusion ; et que, depuis lors, Louis XIII, informé de la conjuration sur laquelle on instruisait, se livrait à tous les transports d'une sombre fureur contre la reine, Monsieur et tous les prétendus complices de l'attentat imaginé par Richelieu. Chalais avait, il est vrai, pour garant de

salut, la parole du principal ministre ; mais, humilié par la conversion inattendue de Gaston vers M^{lle} de Guise, cet homme d'État, si peu habitué aux échecs, ne cramponnerait-il pas sa vengeance au premier être dont il pourrait faire une victime ? L'aspect des juges était bien propre à confirmer ce funeste pressentiment : leur visage se montrait en général grave, austère, farouche. Le scul. Marillac, président d'un tribunal évidemment corrompu, révélait, par une tristesse mélancolique, par l'altération de ses traits et de son accent, la répugnance qu'il apportait dans ce fatal procès, où sa voix seule ne pouvait, hélas ! absoudre.

La comparution de l'accusé ne servit qu'à lui faire subir un long interrogatoire. Le procès roulait sur une preuve à peu près unique, la déclaration même de l'accusé. A peine quelques dépositions sans poids venaient-elles se grouper autour de cette pièce principale : l'une d'elles, supposée comme tout le reste, mentionnait explicitement que Chalais devait, avant de s'emparer du roi, mettre à mort le cardinal. Le malheureux comte n'osa pas élever la voix contre ce document mensonger, de peur d'irriter l'arbitre puissant de son salut, et de trancher le seul fil auquel tint sa vie.

Les gardes remmenèrent l'accusé dès qu'il eut cessé de parler ; mais l'audience continua longtemps après qu'il en fut sorti. Comparut-il des témoins ; furent-ils confrontés entre eux, quoiqu'ils ne l'eussent pas été avec le prévenu ; d'autres personnes prirent-elles place sur le banc des criminels ? Telles sont les questions qui demeurèrent irrésolues non seulement pour l'innocent Chalais, mais pour la France. Jamais il n'a rien percé de cette étrange procédure ; les pièces en furent enlevées, soustraites à toute investigation, et, dit-on, brûlées dans la chambre du cardinal...

La commission, au moment où les premières lueurs du jour n'étaient encore annoncées que par le chant du coq, porta contre Henri de Talleyrand, comte de Chalais, une condamnation capitale, pour crime de lèse-majesté. Le

tribunal opina pour la mort, sauf trois membres incorruptibles, parmi lesquels les descendants des Marillac compteront avec gloire le garde des sceaux de ce nom... « Messieurs, dit ce magistrat descendu de son siège et « étendant le bras vers une mer orageuse qu'on apercevait « dans le lointain, cet Océan, encore privé des clartés du « soleil, se dépouillera tantôt de la teinte sombre qui le « tient à cette heure enveloppé; ainsi, messieurs, il n'en « sera pas de la conscience des juges qui viennent de condamner: elle demeurera noire et tourmentée comme ces « flots... L'orage du remords est éternel. Grâce à Dieu, « ma vie restera blanche d'une telle iniquité; bien plus, « je ne manquerai pas de l'exposer, s'il y a nécessité de « le faire, pour déchirer le bandeau lugubre étendu sur « la vue du roi. Puissé-je dérober une victime à Richelieu « et effacer une tache du règne de Louis XIII! »

L'arrêt du grand maître de la garde-robe lui fut lu vers le lever du soleil; il l'écouta avec un calme parfait. Le malheureux voyait toujours la religion du cardinal entre lui et l'échafaud; il s'attachait à ce roseau comme à un talisman. Chalais devait être exécuté sur l'heure; mais ses amis avaient fait cacher le bourreau. Pendant qu'on le cherchait, une partie de la cour affluait auprès de Louis XIII et faisait retentir ses appartements des cris de *Grâce! grâce! il est innocent!...* Ce fut en ce moment que Marillac, le visage défait, les cheveux en désordre, et couvert encore de sa simarre poudreuse, perça comme un trait la foule suppliante pour arriver au roi, qui marchait à grands pas dans sa chambre les yeux entièrement couverts par ses épais sourcils. Hélas, il trouva ce prince revêtu d'une dure cuirasse de jalousie, et lorsqu'il s'en couvrait, son cœur devenait inaccessible à tout sentiment humain.

— Que voulez-vous de moi, monsieur? s'écria Louis en relevant, par un mouvement convulsif, sa terrible paupière.

— Sire, la grâce d'un homme, d'un grand officier du trône.

— Dites d'un monstre de trahison, qui ne s'est fait faute

de me déchirer le sein au moment où je l'étreignais dans mes bras.

— Votre Majesté tomberait en de cruelles alarmes si elle voyait la base fragile où repose l'accusation.

— Ne l'avez-vous pas condamné ? demanda Louis XIII avec le cri de la rage.

— Moi, sire ; que Dieu sauve à ma vie le soupçon d'un si horrible assassinat ! Si j'avais pu participer à cet arrêt inique, je ne paraîtrais à cette heure devant Votre Majesté que pour me poignarder en sa présence.

— Monsieur de Marillac, l'infâme Chalais doit périr ! s'écria le monarque d'une voix retentissante. Puis, saisissant le bras du garde des sceaux, Louis ajouta d'un accent étouffé : — Écoutez, je suis clément, très clément... Si je ne l'étais pas, la tête de mon frère, la tête de la reine heurteraient en tombant celle de leur complice... Mais Dieu, qui n'est plus dans leur cœur félon, demeure encore au fond du mien... il me crie d'épargner le sang royal... et pourtant l'échafaud en a soif.

Les courtisans frémirent, Marillac recula de deux pas.

— Allez, monsieur, reprit le roi d'un ton qui n'était plus que celui de l'insensibilité, allez mettre ordre au supplice du traître.

— Sire, le bourreau, plus équitable que les juges, mes indignes confrères, a fui devant sa tâche horrible : il a disparu.

— J'étais avisé de cela. Les amis du condamné ont fait cacher cet homme : mais les instruments de mort ne sauraient manquer à la justice.

— Non, sire, dit Marillac avec explosion, quand elle sert les fureurs de la vengeance.

— Monsieur de Marillac !

— Pardon, sire, la conscience a son entraînement.

— Entendez, monsieur le garde des sceaux, notre dernier commandement. Vous êtes venu demander une grâce, vous allez l'emporter.

Tous les yeux se fixèrent avec intérêt sur le monarque, tous les cœurs battirent d'espérance.

— Qu'on choisisse un condamné adextre dans les prisons de Nantes, reprit Louis XIII, et qu'il mette à mort le comte de Chalais. J'accorde la vie à cet homme en échange de celle du coupable. Allez... Une réplique de plus, et vous êtes perdu.

— Sire, repartit Marillac avec un calme noble et fier, j'en ai dit assez pour me perdre, et les échos de votre appartement ne manqueront pas de répéter mes paroles... Mon tour n'est peut-être pas loin; mais quelque rude destinée qui puisse être mienne, je mourrai dans le cercle de mes devoirs, dans le service fidèle de Votre Majesté.

Cessant de parler, le garde des sceaux fit un salut, puis il traversa, pour sortir, la foule qui l'avait précédé dans la chambre, et qui s'écoula triste et silencieuse, sur les pas du vertueux magistrat.

Les amis de Chalais et son éplorée maîtresse, déjà frappée d'un bannissement, n'avaient réussi qu'à prolonger son supplice. Le cardinal, que l'infortuné demandait à grands cris et qui seul pouvait obtenir ou plutôt prononcer sa grâce, fut introuvable toute la journée : il se cacha sans doute, afin d'échapper à une entrevue que n'aurait pu supporter son courage, aussi faible, aussi nul que sa ténacité était forte et persistante. Le comte parut sur l'échafaud au déclin du jour : il espérait encore, et son œil égaré cherchait des sauveurs dans cette populace, plus curieuse que cruelle, entraînée au spectacle hideux d'une exécution... Quand la dernière lueur d'espérance se fut évanouie aux yeux de la victime; quand le glaive étincela, suspendu sur sa tête par une main inhabile qui tremblait en le brandissant, Chalais s'écria d'une voix qu'on entendit au loin : « Ah! traître cardinal, voilà donc l'effet de ta parole sacrée ! » Je ne te reprocherai pas en l'autre monde ta lâche trahison, car les feux de l'enfer te dévoreront, et je m'en vas au paradis. » Un coup d'épée mal asséné, en tombant sur le cou du comte, éteignit son discours, mais non pas sa vie. La douleur lui fit pousser des cris déchirants, auxquels se mêlaient les noms de sa mère, de sa maîtresse et de la bienheureuse vierge Marie. Plusieurs coups furent

aussi peu décisifs : le martyr du patient, ses soubresauts, ses hurlements glaçaient d'effroi tous les assistants... Un murmure d'indignation grondait dans la foule comme la tempête qui s'approche. En ce moment, un tonnelier jetant sur l'échafaud sa doloire, nouvellement affilée, dit d'une voix formidable au bourreau : « Tiens, misérable, finis de « hacher ce pauvre homme, et que Dieu te pardonne !... » Malgré l'emploi du lourd instrument, Chalais cria jusqu'au vingtième coup... Il lui en fut porté trente-quatre. Lorsque la fin de cet assassinat fut marquée par l'immobilité du corps, l'exécuteur avait le visage couvert des traces jaillissantes d'un sang tiède encore... Des lambeaux de chair palpitante, qu'avait enlevés la doloire, jonchaient l'échafaud...

Mais l'auteur de la fausse déclaration était mort, le cardinal n'avait plus à redouter son désaveu. Quelques jours après l'exécution on fit disparaître un frère minime, dépositaire de la dernière confession du comte... L'œuvre infernale de Richelieu demeura donc ensevelie dans un mystère impénétrable.

CHAPITRE XI

1626-1627

Vengeances de Richelieu. — Retour de la cour à Paris. — Édit pour la réforme des mœurs religieuses. — La Madeleine de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Mort du maréchal d'Ornano (4 septembre 1626). — Grossesse de Madame. — Lettre de Richelieu au prévôt des marchands. — Un bal à l'hôtel de ville. — Peu de confiance dans les autorités. — Le ballet des sorciers. — La veillée du cardinal. — Foi et hommage du duc d'Orléans. — Le siège de la Rochelle. — Ruse de guerre. — Lettre d'Anne d'Autriche au duc de Buckingham. — Amour de Louis XIII pour M^{lle} d'Hautefort. — Une gorgée de vin sur une gorge. — Arrivée du roi au camp d'Estrée (10 octobre 1627). — Le projet de Fontenac. — L'intrépide gueur.

Le cardinal ne triomphait pas sans restriction : la plus

complète victoire n'est jamais exempte de sacrifices. Mais si l'ambitieux venait d'échouer quant au mariage de sa nièce, il demeurerait vainqueur sur tous les autres points. Louis XIII ne doutait pas que la reine n'eût voulu attenter à son règne, à sa vie peut-être pour se jeter dans le lit de Monsieur. Vainement cette princesse, interpellée en plein conseil sur ce prétendu attentat, avait-elle répondu « qu'elle « aurait trop peu gagné au change pour vouloir se noircir « d'un crime. » Cette déclaration, propre à faire soupçonner une étrange expérience, ne rassura nullement Sa Majesté. Anne lui devint odieuse, et l'on sait que l'éloignement de ce prince ne laissait espérer aucun retour. La voix du sang était également éteinte dans le cœur du roi, étouffée [par cette sombre jalousie qui pouvait en exclure tous les autres sentiments : Gaston n'était plus qu'un étranger pour son frère, dont les égards couvraient d'un voile perfide, sinon la haine, du moins la froideur mêlée de défiance. MM. d'Ornano et de Vendôme, accusés d'avoir pris part à diverses conspirations, allaient continuer d'expié dans les fers l'âcre ressentiment du cardinal. Il paraissait pourtant difficile que leur détention fut perpétuelle, mais on connaissait des moyens de l'abrégé autres que le retour à la liberté. Enfin, et cet événement faisait une partie essentielle du triomphe de Richelieu, M^{me} de Chevreuse, cette ennemie active autant qu'ingénieuse, dont les efforts venaient de tromper la plus chère espérance du ministre, M^{me} de Chevreuse s'éloignait d'une arène où elle avait combattu avec trop d'avantage : le roi l'exilait sur les pressantes sollicitations de son adversaire sacré. Il s'était appliqué à peindre cette dame comme la principale instigatrice de toutes les fautes de la reine, portrait qui véritablement ne manquait pas d'exactitude.

Lorsque la cour revint à Paris, un pauvre abbé bien déconfit, mais non pas bien triste, parce que la tristesse ne pouvait avoir prise sur lui, Boisrobert voyageait presque inaperçu à la suite du cardinal. Le long du jour il lisait Rabelais pour bréviaire ; le soir on le voyait se glisser sous le toit des hôtelleries, où, dans sa disgrâce, il expé-

diait en cachette un succulent souper fortement humecté de vieux médoc. Le pauvre homme, se laissant à l'occasion égarer par l'esprit tentateur, courtisait chemin faisant les servantes tourangelles, blaisoises ou orléanaises lorsqu'elles lui semblaient accortes et gentilles. Le ministre savait pertinemment que tant qu'il resterait au gros bénéficiaire de tels éléments de consolation il serait difficile de le punir, même en l'emprisonnant : « Il n'y a porte si bien close, « avait coutume de dire Boisrobert, qui ne laisse passer « le plaisir et la bonne humeur tant qu'il y a des flacons « pleins au logis. » Son Éminence voulait pourtant infliger une pénitence à son bouffon, quoiqu'il l'amusât quelquefois et qu'il fit souvent des madrigaux au profit de la galanterie cardinale. Richelieu n'imputait pas à l'abbé le principal tort de l'échec matrimonial subi par sa nièce, mais il se croyait du moins fondé à lui reprocher de s'être trop légèrement abandonné aux promesses de Monsieur et d'avoir ainsi laissé endormir la ruse de son patron. Or, le ministre voulait rarement voir impunies les fautes de ses subordonnés. Après une longue recherche animée par la malice, l'homme d'État s'arrêta à certain projet de réforme dans les coutumes religieuses tendant à faire revenir le clergé à l'exacte observance des continences et surtout de la chasteté. Ce plan fut soumis secrètement au nonce Barberini, qui l'approuva de tout point au nom du pape ; et, sans que personne s'y fût le moins du monde attendu, il parut un beau matin un édit, dûment enregistré au palais, qui renfermait la gent ecclésiastique, tondue ou tonsurée, dans un cercle de règles inflexibles. Les abbés courtisans, dont plusieurs portaient le panache et l'épée, tandis que des prêtres mercenaires chantaient la messe pour eux, jetèrent les hauts cris à l'aspect d'un arrêt si fatal, mais personne n'en fut plus vivement affecté que Boisrobert. L'édit le garrottait cruellement, car l'honnête bénéficiaire avait le malheur d'être faillible sur les quatre points cardinaux de la faiblesse humaine : le vin, la bonne chère, les femmes, et le jeu.

Tout enclin à la vengeance que fût le cardinal, il faut

pourtant avouer qu'il n'aurait pas fait une mauvaise loi pour le plaisir de se venger ; parmi trop d'ambitions coupables, Richelieu nourrissait le noble désir de laisser après lui de bonnes institutions. L'édit réformateur des mœurs religieuses, que hâta peut-être la malice de son auteur, était dès longtemps sollicité par un relâchement scandaleux de tout ce qui tenait à l'Église. Le clergé vivait encore, à quelque hypocrisie près, sous la bénigne sauvegarde d'un édit de Louis le Gros, qui permettait aux prêtres d'avoir des concubines, pour assurer, disait-il, leur continence, à condition qu'ils ne tiendraient point une femme et un bénéfice à la fois. Cette latitude ecclésiastique, d'ailleurs nettement expliquée au concile de Sens en 1269, n'avait point été négligée : la fornication sacerdotale allait paisiblement son train sans exciter les censures de Rome. Non seulement les prêtres entretenaient des maîtresses, mais ils se faisaient honneur de les entretenir magnifiquement et montaient sans scrupule à l'autel au sortir de leurs bras. Au milieu d'un tel relâchement, les religieuses ne pouvaient guère demeurer chastes sous la direction de leurs confesseurs : elles devenaient assez communément leurs favorites. D'autres préféraient l'épée au froc. Tous les mémoires publiés sous le règne de Henri IV mentionnent les amours de ce prince avec l'abbesse de Montmartre, dont l'exemple fut mis promptement à profit par toutes les jeunes nonnes du monastère. Ce commerce galant devint tel vers la fin du siècle de Paris, que la commode abbaye était comptée parmi les magasins de l'armée.

Sous Louis XIII, la dégénérescence morale du clergé ne se ralentit point ; on pouvait plutôt craindre que sa progression ne devînt plus rapide. Richelieu essaya de l'arrêter. L'édit nouveau portait surtout des punitions sévères contre les prêtres qui favoriseraient les intrigues galantes dans les églises, ainsi que cela se pratiquait journellement. Les chapelles furent mieux éclairées, les confessionnaux moins isolés, les chaires à prêcher fermées à clef. On épura en même temps les vitraux de certaines images fort licencieuses bien qu'elles fussent empruntées à la *Genèse*, livre

beaucoup plus saint que décent. Par exemple on cessa de voir, à Saint-Germain-l'Auxerrois, la Madeleine ayant sa robe levée bien au-dessus du genou devant un batelier prêt à user de grandes licences avec elle, scène au-dessus de laquelle une main prévoyante avait écrit pour plus de clarté : « Comment la sainte offrit son corps au pontonnier
« pour acquitter son passage. »

Après s'être vengé de ses ennemis les plus puissants et les plus habiles, Richelieu voulut se mettre à l'abri de leurs tentatives futures contre sa sûreté, contre sa vie même, disait-il en s'appuyant sur le document faux qu'il avait glissé dans la procédure de Nantes. Il se fit accorder par le roi la permission d'entretenir à son service particulier une compagnie de gardes, distinction qu'aucun ministre n'avait encore obtenue.

Dans la même année, le maréchal d'Ornano, prisonnier à Vincennes, et qui, malheureusement pour lui, n'avait pas une garde de sûreté, mais des gardiens malveillants, mourut des suites d'une rétention d'urine. Ce fut du moins ce que l'on constata sur les registres du château ; mais la mort de ce brave officier fut trop prompte, trop imprévue pour sembler naturelle. Un crime encore s'attacha à la renommée du cardinal, et peu de personnes crurent qu'il ne dût pas en rendre compte à Dieu.

Ornano était tendrement attaché à Gaston. Ce prince perdait en lui un ami sûr, un conseiller vertueux qui l'eût détourné des intrigues aventureuses où Son Altesse se laissa entraîner sans honneur durant la moitié de sa vie. Léger, insouciant, sans inclinations méchantes, mais aussi sans qualités recommandables, Monsieur donna cependant quelques larmes au guide affectionné de son enfance ; peut-être se rappela-t-il tardivement que si, la veille de son mariage, il se fût montré prince l'espace d'une heure devant un roi assez faible pour souffrir le joug de son ministre, il eût certainement intimidé le cardinal avec d'autant plus de facilité qu'il était engagé dans une voie plus criminelle. Alors, et cette idée traversa sans doute la pensée de Gaston, la liberté d'Ornano et des princes de Vendôme pou-

vait être obtenue ; alors l'échafaud de l'infortuné Chalais croulait au moindre effort sérieux de son royal protecteur. Mais, tristement prédestiné, le frère de Louis XIII, sans être jamais criminel, devait vouer au malheur, au supplice ses plus zélés serviteurs : c'est ainsi que chez les grands, la faiblesse et l'irrésolution ne sont guère moins funestes que le crime.

Un événement glorieux pour Gaston vint le distraire promptement du chagrin que lui causait la perte de son ami : Madame fut déclarée grosse, et la France conçut l'espoir d'obtenir un prince qui pût lui tenir lieu de Dauphin. La princesse eut dès lors beaucoup de crédit sur l'esprit de son mari et sur celui de la reine mère. Mais Louis XIII vit, à partir de cette époque, sa belle-sœur avec un chagrin réel, qu'il ne se mit point en peine de dissimuler. Anne d'Autriche, non moins touchée, mais plus patiente, gémissait dans son intérieur et mouillait d'un déluge de larmes les lettres qu'elle écrivait à sa chère Marie. Toutes les réponses de l'exilée pouvaient se résumer ainsi : « Ce qu'on appelle communément la vertu d'une femme doit être subordonné sur le trône à des nécessités d'un ordre supérieur. Que deviennent vos scrupules, en présence d'un événement qui, le roi venant à manquer, vous ferait redescendre parmi les sujets ? Pensez-vous que la fureur jalouse de Louis XIII elle-même eût subsisté si elle se fût éclairée à temps de la crainte de voir un rejeton produit par une tige cadette ? Croyez-moi, reine de France, n'oubliez plus, à l'occasion, de si grandes considérations ; et si vous ne retrouvez pas l'insignifiante tendresse du roi, vous ressaisirez, ce qui vaut mieux, votre dignité, votre rang. » La surintendante ne perdait jamais de vue ces arguments plus politiques que moraux : elle y revenait comme Caton le censeur au conseil de détruire Carthage.

Cependant Madame, quoique simple et modeste, faisait parade de son ventre dans les appartements du Louvre. Chacun lui portait ses vœux, ses hommages, ses acclamations. Le prince son époux avait plus de courtisans que le roi : ces agiles touruesols s'inclinaient vers le soleil levant.

On fondait de grandes espérances sur cette maison d'Orléans, qui, cette fois et tant d'autres ensuite, devait tenir bien peu de ce qu'elle promettait sans mesure. Ce n'était pas toutefois par ses vertus que Monsieur acquérait des partisans : aussi libre qu'avant son mariage, il continuait ses orgies avec les *vauriens*, jouait en désespéré et s'abandonnait au plus effréné libertinage. Sa femme, douée d'une longanimité peu commune, ne se bornait pas à fermer les yeux sur les travers du prince : quand il avait perdu tout son argent au jeu, elle lui donnait le sien ; et, chose plus rare en ménage, dès que l'excellente princesse lui voyait quelque penchant pour une femme, elle s'efforçait de la lui procurer. La cour fut de tout temps un pays d'exceptions.

La grossesse de Madame était célébrée par de nombreuses fêtes. Les échevins de Paris se disposaient à en donner une, lorsque ce projet excita la colère jalouse de Louis XIII. Outré d'avoir à jouer le second rôle dans cette réjouissance, il voulut la faire défendre. Richelieu, mieux inspiré, lui conseilla de s'en emparer. En conséquence le ministre dicta sur-le-champ la lettre suivante :

« Monsieur le prévôt des marchands de notre bonne
« ville de Paris, nous avons fait la résolution d'aller dan-
« ser notre ballet en l'hôtel de ville le vingt-cinquième de
« février de la présente année 1627 ; ayez donc à donner
« ordre aux préparatifs nécessaires et à mander toutes les
« plus belles dames et de conditions relevées, que nous
« voulons honorer de cette action. »

En reportant ainsi le bal à un temps assez éloigné, époque à laquelle la grossesse avancée de Madame ne lui permettrait peut-être plus d'y assister, l'avisé ministre changeait complètement le but de cette fête. Louis XIII, et non le duc d'Orléans, en devenait le héros. Richelieu se plut un moment à sourire de sa malicieuse finesse.

Vers le 10 février, MM. de Valletot, lieutenant civil, et de Lassy, prévôt des marchands, songèrent aux préparatifs à faire pour les réjouissances ajournées au 25 du même mois : quelques détails sur leurs dispositions nuanceront d'une couleur contemporaine le tableau que nous traçons.

Les échevins ayant fait venir l'épicier de la ville, lui commandèrent une grande quantité de gros flambeaux blancs, pour être mis dans de hauts chandeliers, semblables à ceux que nous ne voyons plus aujourd'hui que sur les autels ; il dut en préparer aussi de plus petits, destinés à garnir les lustres de cuivre doré pendus aux plafonds des salles, chambres, galeries et bureaux. Le même épicier eut à fournir trois cents livres de confitures diverses, pour les collations du roi, des princes, seigneurs, masques et autres personnes. Dans le même temps, un menuisier confectionnait les chandeliers et plaques de murailles propres à recevoir les flambeaux : travail que notre siècle fastueux confie à l'orfèvre, ou tout au moins à l'élégant bronzier.

La veille du mardi gras, jour fixé pour le bal, les magistrats firent venir la veuve Croisier, cuisinière, qui se chargea de faire le festin. Il est probable qu'en 1627 la veuve Croisier était un *cordon bleu* fort renommé à Paris, mais on est frappé de la distance qui existe entre cette notabilité culinaire et nos orgueilleux *chefs* du faubourg Saint-Germain. Le 25, M. de Lacoste, enseigne des gardes du corps, s'étant rendu chez le prévôt, se fit remettre les clefs de toutes les portes de l'hôtel, que les gardes occupèrent à l'instant ; précaution qui ne témoignait pas que Sa Majesté eût une grande confiance dans les autorités de sa bonne ville de Paris.

Les invités commencèrent à arriver vers cinq heures du soir : douze cents femmes prirent place successivement sur des amphithéâtres ; les flambeaux furent allumés, et la beauté parut éclatante d'attraits, de parure, de pierreries. Toute la nuit s'écoula sans que l'on dansât, quoique les vingt violons de la ville *sonnassent*. Les dames, voulant voir à leur aise le roi quand il arriverait, refusèrent de quitter leurs gradins ; et l'espace fut seulement parcouru par une foule épaisse de cavaliers, qui, selon leurs inclinations, lançaient des œillades aux belles, assises les unes au-dessus des autres, autour de la salle.

On eût voulu deviner ce que ces charmantes convives se communiquaient à l'oreille sur la bonne ou mauvaise

mine des gentilhommes, bourgeois, poètes, clercs, commis et autres acteurs qui s'offraient en spectacle à elles, tandis qu'elles-mêmes en étaient un pour eux. Ce monde bigarré, au-dessus duquel on voyait se balancer un parterre de panaches, présentait le plus singulier mélange de dignité, d'élégance, d'audace et de gaucherie : incohérence qu'achevaient de caractériser la macédoine de couleurs qui papillotait aux yeux, et le pot-pourri de parfums qui saisissait l'odorat. Chaque cavalier faisait valoir à sa manière son manteau, son pourpoint, surtout son haut-de-chausse étroit, si la nature obligeante avait placé dessous des formes que pût faire ressortir ce vêtement indiscret. Les rubans incarnats, les collets de point, les passements d'or et d'argent, les bottes blanches bordées de dentelle, jouaient, comme on le pense bien, des rôles importants dans cette cohue élégante, et la longue rapière ornée d'un nœud brodé n'y était pas négligée.

Pour le ton, il consistait, au bal de l'hôtel de ville comme ailleurs, à relever sa moustache, soit avec deux doigts, soit avec le bout d'une baguette mince et haute, que l'on portait partout, ou bien encore à affiler délicatement sa royale ; le tout en blasphémant à chaque mot ; en jurant par sa naissance, son patron, sa belle, ses exploits ; en persiflant sans pitié les femmes qui s'efforçaient de plaire sans être *en leur jour*, c'est-à-dire qui s'y prenaient gauchement.

Ce fut au milieu d'une compagnie ainsi caractérisée que la cour arriva masquée, vers quatre heures du matin, et bientôt on annonça le roi. Alors le prévôt des marchands et les échevins, couverts de leurs robes, en dépit de la mascarade, allèrent au-devant du monarque précédés des sergents de ville, également en robes, et portant des flambeaux blancs. Louis XIII ayant été conduit immédiatement dans le cabinet du prévôt des marchands, y prit sa chemise et son déguisement, tandis que Monsieur se couvrait du sien dans la chambre du greffier. Tous les princes qui devaient danser avec Sa Majesté s'habillaient en diverses pièces disposées pour eux ; et les violons de la ville

firent place à ceux du roi, qui se prirent aussitôt à sonner le ballet. A cinq heures du matin, Louis XIII, habillé en magicien, comme les onze seigneurs de sa suite, entra dans la salle, et dansa au milieu d'eux le branle des sorciers, arrangé par un Italien dont le nom pourra bien ne pas arriver à la postérité. Après ce ballet, que la compagnie avait admiré dans un silence respectueux, le roi et les grands qui l'accompagnaient dansèrent avec des dames qu'ils choisirent sur l'amphithéâtre : car, ainsi que Richelieu s'en était fort bien avisé, Madame, parvenue aux derniers temps de sa grossesse, n'avait pu se rendre à la fête ; et la reine, qui s'était excusée d'y aller, rêvait, dans la douce chaleur du lit, au bal d'Amiens, tandis que Louis combattait un moment ses ennuis habituels à celui des magistrats parisiens.

A sept heures, le roi fut conduit dans la salle du festin ; il y mangea debout et fort longtemps, disent les annales contemporaines, des viandes et du poisson. Sa Majesté ayant enfin cessé de faire honneur à la partie solide du repas, fut menée vers une table sur laquelle étaient rangées les confitures, recouvertes de deux nappes, qu'on enleva fort adroitement. Frappé de la belle disposition des friandises offertes à sa vue, Louis XIII s'éloigna un peu et s'écria : *Que voilà qui est beau !* Après ce premier élan d'admiration friande, le monarque choisit trois boîtes de confitures ; tout aussitôt, les princes, seigneurs, gentilshommes et pages se jetèrent sur le surplus. En une minute, le tout fut pris, dissipé, renversé à terre, foulé aux pieds ; ce à quoi Sa Majesté prit un singulier plaisir, que les échevins partagèrent faiblement.

Le festin étant terminé avec ce ton de plaisanterie gracieuse, le roi se disposa à quitter l'hôtel de ville sans dépouiller sa mascarade. Le prévôt des marchands, les échevins et le greffier, toujours en robes au milieu des masques illustres, conduisirent Sa Majesté jusqu'au perron. Lorsqu'elle y arriva, les canons et boîtes de la ville commencèrent à tirer ; ce qui fit éprouver une grande satisfaction au monarque. Il resta longtemps sur les de-

grés, montrant son costume cabalistique à une foule immense qui remplissait la Grève. On cria *Vive le roi !* avec de grandes démonstrations de joie ; les chapeaux sautèrent en l'air ; les mouchoirs furent agités aux croisées ; et pourtant chacun savait bien que le magicien célébré de la sorte n'était pas un grand sorcier.

Sur toute la route que le roi parcourut pour retourner au Louvre, on voyait, encore allumées aux fenêtres, des lanternes en papier huilé de diverses couleurs ; illumination prescrite aux quarteniers, et exécutée sous peine d'amende. Alors, comme aujourd'hui, le peuple se réjouissait, par ordre, à la gloire de ses souverains.

Pendant que Louis XIII dansait à l'hôtel de ville et s'égayait d'un pillage de confitures, le cardinal veillait aussi, mais un peu plus utilement. Son Éminence, pensive, courbée sur son bureau, à minuit, entre deux flambeaux de cire blanche, étendait quelquefois ses mains refroidies vers une cheminée dans laquelle brillait un énorme brasier. Le grand politique jetait en ce moment le premier plan d'une campagne devenue inévitable. Une escadre imposante armait dans les ports d'Angleterre, pour aller au secours des Rochelais révoltés ; on savait déjà qu'elle mettrait à la voile au printemps, et le cardinal était informé par ses agents secrets que Buckingham devait la commander. Richelieu avait prévu cet événement : il ne pouvait manquer de suivre le refus d'admettre l'amoureux Anglais à la cour du Louvre. Cependant tout impolitique qu'avait semblé ce refus au ministre français, il ne le blâmait pas précisément. Il est vrai que si les souverains exigent d'ordinaire que les intérêts publics ne gênent en rien leurs goûts particuliers, à plus forte raison peuvent-ils répugner à faire au bien de l'État le sacrifice de leur propre femme. Pour être roi on ne cesse pas d'être mari, et même, à l'occasion, mari jaloux. Il était donc évident que la France aurait bientôt à soutenir une guerre redoutable ; que le sang de deux peuples braves allait couler ; que les trésors formés du produit de leurs sueurs allaient être épuisés peut-être ; et cela parce

qu'un ministre galant n'avait pas eu le temps de laisser refroidir son amour aux pieds d'une belle reine.

La favorite exilée voyait avec plaisir les progrès de l'orage, et tout se réunissait pour lui faire désirer qu'il frappât son propre pays. Outre qu'elle était liée par le sang au duc de Rohan, chef des calvinistes révoltés, elle se flattait qu'une campagne malheureuse renverserait enfin le colosse qui pesait sur la France, vengerait la reine outragée, et qu'elle-même, rentrée en grâce, prodiguerait à souhait ses dédains à son ennemi vaincu. Mais des vœux n'étaient pas assez pour l'esprit inquiet de la duchesse : il lui fallait de l'activité, une intrigue à conduire, des séductions à exercer. Lasse de la vie languissamment oisive qu'elle menait dans son château, bien qu'elle s'y fût ménagé certaines consolations galantes, cette femme aux conceptions fécondes quitta le royaume, et se rendit en Lorraine. L'idée de ce voyage était une inspiration politique : M^{me} de Chevreuse savait que le duc régnant, blessé des liens dont Richelieu l'avait garrotté, attendait impatiemment qu'un ennemi formidable se déclarât contre Louis XIII, pour joindre ses armes à celles de cette puissance. Arrivée à la cour de Nancy, Marie s'attira facilement les bonnes grâces du prince, et ne lui épargna point les siennes. Son Altesse, enivrée comme tous les hommes qui soupiraient pour cette autre Armide, lui promit tout ce qu'elle voulut. Philippe IV, irrité des traitements rigoureux que Louis XIII faisait subir à sa sœur, chancelait alors dans l'alliance du Louvre ; ce fut particulièrement vers ce monarque mécontent que l'intrigante duchesse tourna ses vues. Anne d'Autriche, dirigée par sa favorite, s'ouvrit au marquis de Mirbel, ambassadeur espagnol à Paris, des projets belliqueux du prince de Lorraine, et ce diplomate promit d'y faire accéder sa cour. Tandis qu'il y travaillait, la reine formait des vœux ardents pour la réussite des Anglais, moins peut-être parce que Buckingham devait commander leur expédition, que dans l'espérance de voir enfin tomber le despote sacré. Telle était la direction que M^{me} de Chevreuse donnait

aux idées d'une princesse humiliée : les faiblesses de l'amour étaient ainsi voilées par un juste ressentiment, et Sa Majesté pouvait, jusqu'à un certain point, être excusée.

Cependant un mouvement de troupes considérable s'opérait vers la Rochelle. Richelieu, que Buckingham avait prévenu dans les préparatifs de la guerre, le devança promptement par les résultats : des forces rassurantes occupaient le pays d'Aunis avant que la flotte anglaise parût sur nos côtes de l'Ouest. Toutefois, cet appareil martial n'était pas encore assez complet pour que Louis XIII, qui voulait commander l'armée en personne, pût s'y rendre immédiatement ; le cardinal proposa au roi d'en donner à Gaston le commandement provisoire.

— Y pensez-vous, mon cousin, s'écria Sa Majesté, puis-je donc compter sur mon frère ?

— Non, sans doute, sire, et c'est précisément parce que vous le prenez en juste défiance qu'il faut le mettre à la tête de votre armée.

— Monsieur le cardinal, vous devriez savoir que je me complais peu en la raillerie.

— Eh ! bon Dieu, sire, qui songerait à railler en de si grands intérêts ? Voici ma pensée : Monsieur, dans le temps que son épouse va donner le jour à un enfant qui sera peut-être l'héritier du trône, ne resterait pas sans danger à Paris, lorsque vous serez retenu par la guerre à l'extrémité du royaume.

— Non, sans doute.

— Il faut l'éloigner de la capitale, mais adextrement, et sans lui laisser prendre l'idée qu'on le redoute. Or il y aura bonne politique à faire élection de sa personne pour une ombre de commandement supérieur, sous l'attentive tutelle des maréchaux de Bassompierre et de Schomberg... Ce faisant, Votre Majesté tiendra Monsieur surveillé, bien plutôt que surveillant, à la tête de l'armée, poursuivait le ministre avec son âpre sourire, il sera plus sûrement gardé à ce poste que dans le donjon du bois de Vincennes ; j'en fais mon affaire d'adoption.

— Oui, par saint Louis ! je comprends à cette heure

votre plan, mon cousin, faisons partir sans retardement Gaston.

— Devant son départ, continua Richelieu après un instant de méditation, et plus essentiellement aux approches des couches de Madame, ne laissons pas d'obliger Son Altesse à vous prêter foi et hommage comme duc d'Orléans. Au temps où nous sommes, les serments lient quelque peu vainement les hommes forts en pensées et résolutions ; mais je connais la portée de Monsieur : ce moyen est bon avec lui.

— Employons-le dès demain, et que Marillac en dresse la formule.

— Messire de Marillac, répondit sèchement le cardinal, assistera au serment : c'est l'office de sa robe d'y être présente. Pour ce qui est de l'acte, il doit appartenir à un dévouement plus sûr d'en combiner les expressions... Je vais m'en occuper.

Le jour suivant, après avoir entendu la messe, Louis XIII s'étant rendu dans le cabinet de la reine mère, reçut son frère en présence de cette princesse, venue du Luxembourg sur l'avis de Richelieu. Nous conservons ici le texte littéral du procès-verbal dressé en cette occasion.

« Le huitième jour de mai, le roi étant à Paris, en son
« château du Louvre, dans le cabinet de la reine mère,
« assisté de MM. le cardinal de Richelieu, de Marillac,
« garde des sceaux, et de Schomberg, maréchal de France ;
« les sieurs de la Ville-aux-Clercs et de Beauclair, secré-
« taires des commandements, présents ; Sa Majesté étant
« assise dans sa chaise, couverte de son manteau, le cha-
« peau sur la tête, un carreau de velours à ses pieds ;
« Monsieur s'est présenté devant Sa Majesté, et là, sans
« épée ni éperons, mondit sieur le maréchal de Schom-
« berg a pris le chapeau du prince, qui s'est mis en devoir
« de s'agenouiller sur ledit carreau : de quoi il a été em-
« pêché par Sa Majesté, combien qu'il en ait fait très
« grande instance. Lors le roi ayant ôté son chapeau et
« icelui remis aussitôt, mondit seigneur joignant les

« mains, et Sa Majesté les ayant prises entre les siennes, « mondit sieur le garde des sceaux a dit :

« Monseigneur, vous rendez au roi, notre souverain seigneur, la foi et hommage que vous lui devez à cause « des duchés-pairies d'Orléans et de Chartres et du comté « de Blois, leurs appartenances et dépendances, que vous « tenez en apanage de Sa Majesté, et relevez d'elle à cause « de sa couronne. Vous promettez et jurez à Sa Majesté « toute la fidélité, obéissance et service qu'un bon et « fidèle vassal doit à son seigneur, envers et contre tous, « sans aucun excepter, et de ne permettre qu'en l'éten- « due desdits duchés et comté, ni par les sujets de Sa Ma- « jesté en iceux, il soit fait aucune chose contre le service « de Sadite Majesté ; comme aussi de conserver ses droits « en tout et partout : ainsi le jurez et promettez.

« Monsieur a répondu : Oui, et de bon cœur ; lors le « roi l'a embrassé et baisé. »

Le soir même, Madame fut prise des douleurs de l'enfantement : à cette nouvelle, Louis XIII se retira dans le cabinet des armes, son refuge ordinaire quand il tombait en son humeur sombre. Le roi était livré depuis environ deux heures à de noires réflexions, lorsque le cardinal, entr'ouvrant la porte, lança dans le cabinet une parole qui fit bondir Sa Majesté sur son fauteuil.

— Sire, c'est une princesse ! s'écria Richelieu d'un accent animé.

— Gloire soit faite à Dieu ! dit le monarque avec transport en courant à son ministre, qu'il embrassa.

— Oui, sire, car de ce jour Gaston cesse d'être redoutable, le père de Louise d'Orléans rentre dans la foule des sujets.

— Besoin est que nous sachions l'y maintenir avec des bras de fer, un prince peut venir au jour après *Mademoiselle*... Quand vous êtes entré, je songeais aux détestables suites d'un tel événement. Mon esprit, en fouillant les ténèbres de l'avenir, se faisait l'image des conséquences fatales entraînées par l'infécondité de mon lit... J'avais là, devant ma vue, poursuivit le roi, dont le regard était

fixe et hagard, j'avais une lignée nombreuse de princes de la maison d'Orléans... Ils régnaient, mon cousin... Ils régnaient...

— La joie du peuple en était-elle plus grande ?

— Ils avaient été salués par l'enthousiasme... mais ils ne paraissaient touchés que du soin de régner... et vous savez, mon cousin, ajouta Louis XIII avec son triste sourire, vous savez ce que c'est que de régner...

— A merveille, sire, et je ne saurais manquer d'en déduire résolument que la France ne se portera jamais d'un pas au-devant de cette branche cadette que vous avez en appréhension. Toutes les nations de la terre sont expérimentées, croyez-moi, des allures moutonnes que prennent les races nouvellement régnautes : l'histoire est pleine des promesses et serments qu'elles ont faits de n'avoir pour agréable que le bonheur des peuples ; mais il ne faut pas tourner le feuillet.

— Allons-nous-en voir Madame, dit le roi en se levant ; et le cardinal l'accompagna chez cette princesse.

Quelques jours après l'accouchement de son épouse, le duc d'Orléans, père peu satisfait, parti pour la Rochelle ; et la mort de Madame, mal rétablie d'une couche laborieuse, ne tarda pas à faire évanouir les espérances d'hérédité souveraine que cet événement avait fait concevoir. Monsieur regretta peu cette princesse, digne d'un meilleur sort et d'un meilleur époux.

Le prince avait établi son quartier général dans la plaine d'Estrée, d'où, selon les ordres exprès du souverain, il se bornait à observer la Rochelle, lorsque les habitants de cette ville aperçurent, du haut de leurs remparts, la flotte anglaise qui venait les secourir. L'Océan fut soudain couvert de vaisseaux grands et petits ; dans les airs s'agitèrent mille pavillons, se déployant au souffle de la brise pour montrer l'écusson éclatant de l'Angleterre, tandis qu'à la cime des mâts les flammes, plus légères, ondulaient en serpentant avec grâce sur un ciel d'azur. Cette escadre, commandée par le superbe Buckingham, offrait un appareil galant peu compatible avec les nécessités de la guerre :

le costume élégant des officiers, les délicatesses de la table, les musiques placées sur les vaisseaux, tout semblait plutôt disposé pour une suite de fêtes que pour la succession de combats meurtriers à laquelle on devait s'attendre. Le généralissime portait un habit magnifique ; sa riche épée pendait à un baudrier sur lequel il affectait de montrer le chiffre d'Anne d'Autriche en lettres de diamants. Dans les repas somptueux qui se succédaient à son bord, à la vue de nos côtes, le duc parlait presque toujours en amoureux, rarement en guerrier ; et s'il s'entretenait quelquefois des hostilités, ce n'était qu'avec l'arrogance passionnée d'un rodomont qui voyait dans les faveurs de la reine le prix d'une victoire assurée. Informés de ces galanteries, nos jeunes officiers surnommèrent l'armée britannique la *flotte de Cléopâtre* ; mais le favori du trop confiant Charles I^{er} prouva bientôt qu'il n'était ni un Antoine ni un César.

Les troupes françaises réunies à l'île de Ré, encore peu en mesure de la défendre tout entière, durent laisser Buckingham opérer une descente sur ce point, et se renfermèrent dans Saint-Martin. Si le siège eût été poussé avec vigueur dans ce premier moment, la place, mal armée, pourvue d'une garnison trop faible, pouvait être enlevée facilement. L'armée royale, inquiétée alors sous les murs de la Rochelle par un ennemi si voisin, n'eût continué le blocus qu'avec une extrême difficulté ; il est présumable même qu'elle eût été forcée d'y renoncer. Une fourberie, dont Richelieu seul était capable, prévint cette extrémité : c'est peut-être le trait le plus marqué du caractère de cet homme d'Etat astucieux.

Avant même que les troupes anglaises fussent débarquées, le cardinal savait que leurs premiers efforts seraient dirigés sur l'île de Ré ; les plus simples notions de tactique l'indiquaient. Or Son Eminence sentait que tous ses projets sur la Rochelle étaient renversés si le port de Saint-Martin tombait au pouvoir des ennemis. Malheureusement on ne se trouvait point en état d'y porter secours ; il fallait dix jours au cardinal pour être rendu avec le roi au

camp d'Estrée, muni de toutes les ressources qui manquaient encore à l'armée. Le principal ministre, qui ne consultait guère Louis XIII touchant les intérêts de l'État, eut néanmoins une conférence avec lui dans cette occurrence délicate : l'entretien fut long et animé. Il venait de finir, lorsque la reine, retirée comme de coutume dans la chambre des bains, et rêvant avec mélancolie aux lueurs rapides de son bonheur évanoui, entendit gratter timidement à sa porte. Sur son injonction, on entra ; et Sa Majesté, avec une surprise inexprimable, vit le cardinal... le cardinal, son terrible ennemi, qui ne s'était pas approché d'elle depuis six mois.

— Je supplie Votre Majesté, dit-il respectueusement, de ne point se tenir offensée si je suis entré en son cabinet devant que de m'être fait annoncer ; mais il est de nécessité que j'entretienne ma souveraine seule, et maintes fois l'on ne saurait éloigner entièrement les serviteurs appelés dans une rencontre capable de piquer leur curiosité.

— Je n'imagine pas, monsieur, que nous ayons aucune chose sérieuse à traiter ensemble, balbutia Anne d'Autriche avec un ton mêlé de fierté et de vive émotion.

— Je supplie Votre Majesté de m'ouïr, et ses idées pourront changer.

— J'écoute, monsieur, répondit la reine en montrant au cardinal un siège, qu'il prit.

— Je ne dissiperai pas des moments précieux à convaincre Votre Majesté que je ne me suis jamais porté contre elle aux mauvais offices qu'on s'est plu à me prêter : je me bornerai à répéter, de l'accent du cœur, que je n'ai laissé en aucun temps d'avoir plaisir et envie de travailler à votre bonheur. Si, en ce qui touche ce point, j'ai pu faire voir dans ma conduite quelque action qui ne fût pas recommandable, mes sentiments étaient hélas ! bien éloignés de la haine. Mais vous étiez alors livrée aux conseils d'une femme artificieuse qui a mis grandement votre repos en compromis, et ces conseils ont entraîné Votre Majesté en d'extrêmes afflictions. Oui, madame, j'ose vous le dire la main sur cette croix que je porte en

commémoration du sacrifice de mon Sauveur, j'ai donné une preuve signalée de mon attachement à ma souveraine lorsque j'ai cessé de défendre M^{me} de Chevreuse des trop justes soupçons du roi. Me voici en ce cabinet pour un sujet où mon dévouement ne paraîtra pas moins, car je viens vous offrir l'occasion tout assurée de rentrer dans les bonnes grâces et affections de votre auguste époux.

— Ah! parlez, monsieur le cardinal, parlez.

— Une formidable armée aux ordres de M. de Buckingham est débarquée à l'île de Ré; elle se porte contre la ville et forteresse de Saint-Martin, qui ne saurait encore se défendre; et si cette place tombe aux mains des Anglais, de grands malheurs ne manqueront pas d'être la suite de cette capture. Les calvinistes de la Rochelle lèveront la tête, ils entreront en liaison avec ceux de Montauban, du Languedoc, des Cévennes; et ces pratiques, soutenues par les étrangers, ne pourront qu'elles ne causent un grand dommage à la couronne du roi.

— Qu'entends-je?

— Une appréhension qui me paraît avoir trop de fondement; mais il est au pouvoir de Votre Majesté d'y donner remède.

— Moi, monsieur le cardinal?

— Vous-même, madame. Que Votre Majesté daigne prendre le soin de lire ce billet du roi mon maître.

Alors Richelieu tendit un papier à la reine, qui l'ouvrit avec empressement, et lut ces mots : « Remettez à notre
« cousin le cardinal de Richelieu une lettre de votre main
« pour le duc de Buckingham; c'est notre volonté qu'il
« vous fasse cette demande, et si vous satisfaites sur ce
« point notre désir, nous pouvons oublier de trop justes
« sujets de ressentiment.

« LOUIS. »

— En vérité, monsieur, je ne sais que penser du contenu de ce billet. Le duc de Buckingham a pu concevoir dans son âme des espérances audacieuses au temps de son séjour en France; il ne m'était pas donné de lui faire quitter ces

étranges idées ; mais l'éclat qu'elles ont fait est une croix que j'ai reçue, comme tant d'autres, sans la mériter. Or, n'ayant jamais donné à cet étranger aucun sujet de se féliciter de ma complaisance, je ne puis ni ne dois rien attendre de la sienne.

— A Dieu ne plaise, madame, que je croie Votre Majesté coupable de choses dont une haïssable malice s'est plu à l'accuser ; le roi lui-même n'a plus de créance en de telles calomnies.

— Pourquoi donc Sa Majesté me fait-elle un nouvel outrage en m'écrivant ce billet, car il est tracé en l'opinion tout évidente d'une intelligence extrême entre moi et M. de Buckingham ?

— Votre Majesté se méprend sur ce point, et l'opinion du roi est l'opposé d'un sentiment tant éloigné de la vérité.

— Quoi ! monsieur, attendre d'une femme des recommandations auprès d'un homme qu'une détestable méchanceté a fait passer pour son amant...

— C'est donner un sensible témoignage qu'on ne croit pas, au moins, qu'il ait été son amant favorisé.

— Ce témoignage peut être une fourbe.

— Il est cependant fondé sur l'expérience. Daignez, madame, me pardonner une parole hardie en faveur de la pensée flatteuse à votre vertu qui en est l'essence. Le roi et son humble ministre ont pris la conviction que c'est précisément parce que Buckingham n'est aucunement l'obligé de vos bontés qu'il vous est permis d'attendre tout de lui.

— Prétend-on à cette heure que j'encourage ses espérances ?

— Votre Majesté ne saurait le croire de Louis XIII.

— C'est alors une infâme perfidie qu'on me propose.

— Ceci s'appelle une ruse de guerre, dit Richelieu en souriant, et pour celui qui juge bien des choses du monde, la droiture, à l'endroit d'un ennemi, c'est la nécessité.

— Un tel raisonnement, monsieur le cardinal, peut agréer à la politique, mais Dieu me défend d'y prêter l'oreille.

— Prenez garde, madame, que le roi en apprenant votre refus de rendre à Buckingham les mauvais offices d'une ennemie, n'aille croire que vous faites espérance de le traiter en ami.

— Horrible fatalité !

— Il se laissera d'autant plus aisément persuader à cette pensée, que vous aurez repoussé la main amie qu'il vous tendait... Réfléchissez-y.

— C'est un cas bien étrange que le roi lui-même me porte à compromettre sa gloire... car l'écrit dont vous me faites demande, monsieur le cardinal, il restera pour accuser mon imprudence et ma légèreté.

— Non, madame, son contenu même vous mettra en garde des mauvais discours : on ne saurait faillir d'y voir l'intention de sauver l'État. L'amour seul, dans son aveuglement, pourra faire un jugement plus téméraire ; mais c'est lui qu'il importe d'abuser. D'ailleurs, si Votre Majesté daigne m'en donner la licence, je saurai dicter le billet de telle façon qu'il remplira nos vues sans renfermer un mot qui puisse faire outrage à votre honneur.

— Monsieur le cardinal, je ne dois pas obéir au commandement du roi.

— Madame, dit Richelieu en se levant avec vivacité et en étendant le bras vers la Seine, voici le pont Neuf...

— Quel rapport a-t-il avec notre entretien ?

— Un trop véritablement immédiat, reprit le cardinal après un gros soupir... Le roi mon maître m'a donné le douloureux message de vous dire, si vous lui résistiez en cette occasion...

— Eh bien ! monsieur ?

— Le roi m'a chargé de rappeler à Votre Majesté qu'au pont Neuf commence la route de Madrid...

A ces mots la reine retomba sur son siège, où elle resta longtemps plongée dans une profonde rêverie. Enfin elle se leva, se mit silencieusement à son pupitre, et tournant vers Richelieu des yeux tristes mais exempts de larmes, elle dit d'un accent étouffé :

— Dicter, j'écris.

Et Son Éminence dicta ce qui suit à l'humiliée souveraine :

« MONSIEUR LE DUC,

« S'il est vrai que vous ayez jamais eu pour moi quelque
« considération, vous m'en donnerez une marque signalée
« en différant de quelques jours l'attaque du fort Saint-
« Martin. Cela ne saurait empêcher la prise de cette place,
« puisque les Français ne sont point en état de la secourir.
« Mais ce bref délai donnera le temps au roi mon mari
« d'arriver à son armée, et de voir de ses propres yeux les
« mauvais ordres que son ministre a donnés pour s'oppo-
« ser aux Anglais. L'abandon d'une forteresse si impor-
« tante fera grand dommage à la renommée du cardinal ;
« ceci me facilitera, à moi, les moyens, avec l'assistance
« de ceux qui ne peuvent souffrir son excessive autorité,
« de ruiner son crédit, et nous serons vengés de notre
« ennemi commun. Sur ce, monsieur le duc, je prie Dieu
« de vous avoir en sa sainte garde.

« ANNE, *infante d'Espagne, reine de France.* »

— C'est vous qui avez estimé à propos de me dicter des choses déplaisantes à votre endroit, dit la reine avec un léger sourire en posant la plume.

— Et Votre Majesté n'a pas crié holà ! répondit Richelieu en souriant aussi.

— Je n'ai pas dû me mettre en peine sur ce point, répondit Anne avec une certaine expression de malice : Votre Éminence ne serait pas si imprudente que de se faire de telles blessures sans avoir un baume pour les guérir.

Ici le cardinal se leva ; il répéta à Sa Majesté qu'elle venait de rendre à l'État un grand service, s'inclina profondément devant elle, et se retira.

Le rusé ministre n'avait pas exposé dans cette entrevue tous les motifs qui le portaient à solliciter d'Anne d'Autriche une lettre pour Buckingham ; car rarement Richelieu employait un expédient sans être assuré d'y trouver

plusieurs ressources. Il n'ignorait pas les négociations tentées par M^{me} de Chevreuse et le duc de Lorraine auprès du roi d'Espagne ; il savait, sans toutefois en être aussi certain, que la reine se prêtait à ces pourparlers, dont on pouvait attendre en définitive une alliance entre l'Angleterre et le Royaume Catholique maintenant en guerre l'un contre l'autre. Raisonnant d'après ses prévisions sur cette coalition future, Son Éminence pensait que le message adressé au général anglais et qui pour premier résultat aurait donné le temps aux troupes françaises de secourir Saint-Martin, prendrait alors aux yeux du trompé Buckingham le caractère d'une perfidie. Dans les opinions du grand politique, cette circonstance pouvait éloigner un accord entre Charles I^{er} et Philippe IV ; parce qu'il deviendrait prudent de suspecter les intentions d'Anne d'Autriche, qu'on aurait dû précédemment regarder comme l'âme de ce traité secret. Le cardinal seul, peut-être, était capable de suivre jusqu'à ses conséquences présumées l'effet d'une simple lettre : tels étaient en général les replis tortueux sur lesquels se fondait son immense supériorité.

La dépêche d'Anne au généralissime fut remise d'une manière mystérieuse ; ce seigneur ne put concevoir le moindre doute que Richelieu eût pris part à cette affaire. Flatté jusqu'à l'exaltation du témoignage de confiance qu'il recevait d'une souveraine adorée, il résolut, pour lui marquer son entier dévouement, d'accéder à sa demande : condescendance inimaginable à une époque où le tacticien le moins expérimenté eût découvert le danger d'un retard. Tandis que le duc s'endormait ainsi, sur la foi des amours, dans les lacs que lui tendait son ennemi, celui-ci mettait les heures à profit : de grosses barques portant chacune deux cents hommes traversaient, sous le manteau des nuits, l'étroite mer qui sépare l'île de Ré du continent, Saint-Martin s'approvisionnait en vivres et en munitions de guerre ; des canons armaient ses remparts. On réparait nuitamment les murailles démantelées, à l'aide de lanternes qui répandaient une lueur vive sur l'ouvrage de maçonnerie ; et le jet lumineux était calculé de telle manière que

la lanterne même, le couvrant de sa masse opaque, en dérobaît la vue aux Anglais.

Cependant Louis XIII et son principal ministre avançaient vers la Rochelle avec toute la rapidité que les ressources du temps permettaient. Au moment où le monarque avait quitté la reine, elle s'était aisément rendu compte du sentiment que ce prince apportait dans la réconciliation promise par Richelieu : une politesse cérémonieuse, un baiser glacial, des exhortations piquantes, telles avaient été les circonstances de cette séparation. S'il eût dû en être autrement, le cardinal se serait bien gardé d'employer auprès d'Anne d'Autriche le moyen qui nous est connu ; il lui importait trop d'entretenir la mésintelligence entre les deux époux. Mais il sondait habilement l'ulcère que sa main corrosive avait creusé à Nantes dans le cœur de son maître : il savait que la plaie était incurable. D'ailleurs, si Louis XIII eût pu vaincre son ressentiment, ce qui ne se vit pas une seule fois en sa vie, ce phénomène n'aurait point été produit en lui par une femme : déjà nous avons dit que ce fils atrabilaire d'un père si galant haïssait le sexe en général. L'inclination qu'il éprouvait pour M^{lle} d'Hautefort ne dément point cette assertion, elle l'appuie au contraire d'un sensible témoignage. Louis s'était attaché à cette jeune personne parce que, organisée apparemment à la manière de Sa Majesté, elle ne laissait voir aucune des faiblesses naturelles aux dames. L'humeur revêche qu'elle montrait lorsqu'un cavalier se hasardait à ses côtés, les rebuffades impolies dont elle payait sa galanterie, le soin qu'elle prenait d'enfouir sous un monceau d'atours des charmes que tant d'autres étalaient avec affectation, tout dans cette beauté sauvage semblait sympathique aux penchants ou plutôt à l'absence de penchants du roi. M^{lle} d'Hautefort ne paraissait pas être femme plus qu'il n'était homme, et les glaçons qui flottent sur un fleuve peuvent avoir aussi leur affinité. Un écrivain ingénieux a dit que Louis XIII n'était amoureux que depuis la ceinture jusqu'en haut, et que ses amours étaient vierges.

Pendant la route, cette virginité se permit une impoli-

tesse que nous devons citer ; elle est caractéristique. Au passage de Sa Majesté à Poitiers, il y eut un grand couvert ; on recherchait avidement alors ces exhibitions de souverain, comparables à celles des ménageries sauf l'argent donné à la porte. Une jeune spectatrice de l'appétit royal avait le sein découvert ; Louis XIII ayant arrêté un moment sa vue sur cette indignité, enfonça son chapeau sur ses yeux et les tint baissés pendant tout le reste du dîner. Jusque-là ce n'était que de la chasteté, voici quelque chose de plus. La dernière fois que le prince pudibond but, il retint une gorgée de vin dans sa bouche, puis, visant en chasseur habile, lança cette réserve sur les appas indiscretement exposés. La pauvre fille, dégouttante du liquide projectile, sortit toute confuse, et s'évanouit dans la pièce voisine. Un écrivain jésuite, le père Barri, en rapportant cette anecdote, assure que « cette *gorge* découverte méritait bien cette *gorgée* » : jeu de mots pitoyable qui ne persuadera point qu'un souverain, encore même que ce ne soit pas tout à fait un homme, puisse se conduire de la sorte avec une femme.

Louis XIII arriva le 10 octobre au camp d'Estrée. Gaston lui remit ce même jour le commandement, et se retira dans un château situé à deux lieues de la côte. Le lendemain on annonça au roi un gentilhomme nommé Fontenac qui depuis huit jours attendait avec une vive impatience l'arrivée de Sa Majesté pour lui proposer, disait-il, un moyen infaillible de prendre la Rochelle. On introduisit l'industriel conseiller.

— Parlez, monsieur, lui dit le cardinal, qui se trouvait là : Sa Majesté prendra grand plaisir à suivre vos avis si l'objet en est praticable.

— Rien, monseigneur, n'y saurait mettre empêchement, et Votre Éminence est plus qu'homme du monde en état de juger que le succès est tout assuré puisqu'il dépend de la piété du roi.

— S'il en est ainsi, monsieur, répondit Sa Majesté, ne manquez pas de déduire votre plan.

— Sire, le voici : que Votre Majesté enrôle seulement

tous les combattants de son armée dans la confrérie du Rosaire, faisant le commandement à chaque officier ou soldat de porter un chapelet béni par un religieux jacobin, et dont il égalera les grains, chaque matinée et nuitée, par autant d'*Ave* dévotement récités.

— Sans doute, monsieur, dit le cardinal en comprimant une forte envie de rire, ce moyen ne saurait manquer de faire merveille; mais je tiens de bon lieu que chaque combattant calviniste porte sous ses habits un feuillet de la Bible. Vous voyez donc bien que, vu l'égalité des armes spirituelles, Dieu, dans sa justice infinie, ne pourrait qu'il ne se tînt neutre entre les deux camps.

— Votre Éminence se garde assurément de la pensée que le Seigneur accorde sa divine protection aux huguenots...

— Ceci, messire de Fontenac, fournirait matière à controverse en un concile, et ne saurait devenir le sujet d'un conseil de guerre. Or les discussions théologiques sont d'ordinaire fort longues; si j'ai bonne souvenance, on agita six mois durant, dans certaines conférences, la question de savoir si en cas extrême il était séant d'administrer le saint baptême avec du bouillon gras. Une pareille lenteur s'accommoderait mal aux nécessités d'un siège. Si le roi mon maître accorde quelque créance à mes humbles avis, il préférera pour le moment l'artillerie et les mousquetades aux chapelets consacrés même par un religieux jacobin. Car, voyez-vous, ajouta Son Éminence autant pour le superstitieux Louis XIII que pour le dévot Fontenac, les rois qui vont droit en besogne font état, plus que de toute chose au monde, des pratiques éprouvées par l'expérience; ils ont foi aux miracles, mais ils ne s'en servent pas parce que les vues du Seigneur sont cachées, et que celles des souverains doivent être évidentes.

— Nous ne vous en savons pas moins gré, ajouta Louis XIII, de vos bonnes et pieuses intentions: nous voulons bien vous dire qu'il est de notre ferme volonté qu'en toute occasion nos armées se conduisent dévotement, et nos lieutenants y tiendront la main devant la Rochelle.

On introduisit le même soir dans la chambre du roi un soldat venant de Saint-Martin. Il avait passé le détroit à la nage pour apporter une lettre importante. Ce courageux militaire, que l'on félicitait d'avoir, au mépris du plus grand danger, traversé un espace de deux lieues, répondit que sa plus grande peine avait été d'écarter les poissons qui se collaient à toutes les parties de son corps. La dépêche qu'il remit à Sa Majesté était renfermée dans une balle de plomb creuse pendue à son cou. Elle annonçait que le gouverneur de Saint-Martin ferait le lendemain une sortie contre les troupes assiégeantes, lesquelles ne s'étaient environnées d'aucune des précautions usitées en pareille situation. Le nageur intrépide fut admis dans les gardes avec une haute paye de vingt écus par mois.

Dès ce moment on fit au camp les plus promptes dispositions pour attaquer sérieusement la Rochelle. Louis XIII, abandonnant le château, dans lequel il s'était d'abord établi, planta son pavillon royal au milieu de l'armée. A partir de ce jour, le conseil tint chaque matin sous la tente.

CHAPITRE XII

1627-1628

Visite d'Olivier Cromwell au père Joseph. — Le poignard du maire Guyton. — Les prélats guerriers. — Le cardinal de la Valette. — Bon mot de Bassompierre. — La flotte de Cléopâtre. — Un conseiller d'étrange sorte. — Echantillon des délicatesses d'esprit de Louis XIII. — Le cours la Reine. — Les *cache-bâtards*. — Les cavaliers. — Les garçons. — Le *badin*. — Le bijou. — Outrage à la beauté. — La marquise de Senneçay dame d'honneur. — La jardinière Brigitte. — Le page supposé. — Anne et Buckingham. — Le pont des Soupîrs. — Assassinat de Buckingham (23 août 1628). — Le ballet. — Vengeance d'un jaloux.

La nuit est sombre et orageuse, à peine aperçoit-on les longues files de tentes alignées le long de la côte. A

L'ouest du camp royal, une grosse masse grisâtre se fond avec l'horizon obscur, sur lequel tranche toutefois un drapeau blanc fleurdelisé dont cette masse est surmontée, et que la tourmente agite violemment. Là sommeille le roi de France. A l'est, et non loin du fossé profond qui ferme le camp, les tours gothiques, les flèches aiguës, les édifices élevés de la Rochelle se hérissent sur le ciel des nuits, tandis que des fortifications imposantes développent dans la plaine leurs angles redoublés. Par intervalles égaux, le flot d'une marée montante, en arrachant aux rochers un sourd mugissement, couvre le *qui-vive* réitéré des sentinelles. De temps en temps, à la noire surface des ondes scintillent ces lueurs phosphorescentes qu'on voit ordinairement précéder les tempêtes nocturnes. Un œil perçant peut découvrir en mer quelques lumières lointaines, brillant à fleur d'eau : ce sont les feux des Anglais campés sous les murs de Saint-Martin. Plus loin encore, deux tours au sommet desquelles étincellent des flammes tournoyantes indiquent les pointes des îles de Ré et d'Oléron ; entre elles se trouve l'étroite passe qu'on nomme le *pertuis Breton*. L'armée britannique a conquis ce canal important ; et c'est pour guider les vaisseaux vers la rade rochelaise que des phares sont allumés sur ce point.

A quelque distance du pavillon royal, deux tentes rapprochées et communiquant entre elles forment le quartier du cardinal. Au mouvement qui se fait remarquer à l'entour, à la garde formidable qui veille, au nombreux domestique qui circule, on croirait que Louis XIII est là plutôt que dans la tente silencieuse et moins bien gardée au-dessus de laquelle flottent les fleurs de lis. A cinquante pas environ, une toile modeste abrite quelque personnage, apparemment moins illustre, qu'un seul factionnaire défend d'une surprise possible en cet endroit à peu près isolé. Une lumière qu'on aperçoit à travers la toile éclaire la veille prolongée de celui qui campe sous ce tissu.

Au moment où le gros temps semble défier les plus

hardis marins de se hasarder sur une mer furieuse, un canot vient d'aborder néanmoins dans une anse creusée entre des rochers, sous lesquels se cache cet esquif monté par trois hommes seulement. L'un d'eux, longeant la rive, protégé par l'obscurité, arrive au quartier du principal ministre. Se montrant alors, il marche vers la tente isolée où veille le personnage que nous ne connaissons point encore, en répondant *France* aux interpellations multipliées des sentinelles. « De la part du cardinal », dit-il brusquement au dernier factionnaire ; puis il soulève la toile.

« Salut, père Joseph du Tremblay ! articula lentement l'aventurier en découvrant sa tête.

— Est-il possible ! s'écria le capucin, qui avait bondi sur sa chaise ; vous, messire Olivier Cromwell !

— Parlons plus bas, mon révérend, j'ai foi dans votre loyauté.

— C'est justice : mais, bon Dieu ! songez donc en quel lieu vous voilà !

— Demeurez calme, répliqua le réformiste anglais à demi-voix ; ne voyez-vous pas que je porte l'habit français ? De plus, j'ai su me procurer votre mot d'ordre, et sauf le cas de trahison, ma démarche est peu hasardeuse. D'ailleurs notre entretien sera bref.

A ces mots Cromwell, posant son chapeau sur la table, prit place à côté du capucin.

— Mon père, continua l'Anglais confidentiellement, je viens vous offrir la France.

— Que voulez-vous dire ? demanda Joseph en souriant quoique ses yeux exprimassent en ce moment l'inquiétude.

— Il me semble, reprit Olivier avec aigreur, que je vous ai donné à Londres la démonstration qu'il n'y a rien de risible dans mes projets.

— Mais celui dont vous venez de vous ouvrir...

— Est d'une exécution facile, si vous savez vouloir résolument.

— Je n'ai pas coutume de faillir dans mes résolutions !

dit le moine, chez qui l'exaltation fataliste commençait à dominer la raison.

— Si je n'avais cette pensée, viendrais-je devers vous à travers la tempête et m'exposerais-je sur une terre dont on peut, au retour du soleil, couvrir avec dédain mon cadavre descendu de la potence ?

— Parlez vivement, messire Olivier ; ce sera grand hasard si nous ne sommes surpris par quelque envoyé du cardinal.

— Impossible. Entendez-vous la pluie d'averse bruire sur la tente qui nous couvre?... Entendez-vous les vents fougueux de l'ouest faire rage contre les arbres du voisinage ? Ces marques insignes d'une nature en désordre endorment l'ambitieux satisfait. Richelieu dort.

— Il veille : n'a-t-il pas encore devant lui le but de Charles-Martel ?

— J'ai la pensée qu'un homme peut atteindre plus haut sans prendre le soin hasardeux de se faire roi, répliqua Cromwell avec chaleur. Quant à votre cardinal, il est défaillant à viser au sommet de la puissance. Il y a folie, père Joseph, à darder jusque-là un regard d'aigle quand les ailes du noble oiseau manquent pour s'y élever, et ses fortes serres pour s'y retenir. Agissez avec moi de commune main, et nous portons à terre ce titan orgueilleux. J'ai grandi en Angleterre depuis notre séparation auprès de la tour de Londres. Lancé en un jour de tempête populaire à la chambre basse, je prends un soin particulier à réunir sur la cour tous les éléments d'orage qui fermentent au cœur des réformistes : mais cette marche conduirait trop lentement aux fins de mes desseins ; votre assistance m'agrée, je viens vous la demander.

— Le moment vous semble-t-il favorable à former un parti, qu'on doit se proposer rapide en ses effets ?

— Sans doute, il faut agir sur le point que l'esprit de nos adversaires est pris ailleurs. Ecoutez : le duc de Rohan, qui commande dans la Rochelle, possède un grand courage, des vues élevées, une aptitude militaire sans seconde. En un mot, ce seigneur a fait preuve en plus

d'une rencontre d'autant de grandeur réelle que votre cardinal cache de misérable subtilité seulement sous le voile d'une réputation usurpée. Cet homme supérieur, je l'ai vu hier; il fait grand état de vos talents, père Joseph : vous tenant pour le flambeau du ministre dont vous paraissiez être le simple agent. Eh bien ! que votre bouche me fasse ouïr une parole d'adhésion, et Rohan jette sur vous la dépouille superbe de Richelieu; Louis XIII devient votre esclave comme il est celui de cet intrigant.

— Henri de Rohan est calviniste; en prenant liaison avec lui, je mettrais mon salut en péril.

— Messire du Tremblay, je serais tombé en un grand mécompte touchant votre caractère, si vos scrupules se traînaient, débiles et rampants, sur de si misérables sentiers. Mais j'ai su mieux lire à travers ce froc, qui, pour la tourbe seule, enveloppe votre cœur généreux. Par notre pacte, vous seriez en aide à la vraie religion, à celle assise sur l'équité. Rohan s'est fait trop grand pour songer à soumettre son pays aux sectateurs de Calvin. Il ne se prend à combattre que pour conquérir une foi libre, une pensée inaliénable, dont le catholicisme dénie l'exercice. Vous les octroieriez, vous, père Joseph, ces libertés, ces garanties de croyance qui doivent être, aux yeux des hommes sages, le droit sacré de tous. Vous accompliriez un changement si désirable; car, les destinées amies nous ayant favorisés, la France, que votre ministère rendrait calme, prospère, forte, et l'Angleterre, dont vous auriez pris en protection les franchises religieuses, vous donneraient, en récompense de ces signalés offices, la triple couronne du souverain pontife.

— La triple couronne ! s'écria du Tremblay mis debout par un soubresaut convulsif.

— Le temps s'écoule, la pluie cesse, l'orage s'éloigne; je fais, à tort peut-être, mépris du péril qui m'environne; gardez maintenant de m'interrompre. Si l'on apprécie avec une particulière sagesse les ressources d'attaque remises aux mains de Louis XIII et les moyens de défense dont Rohan est homme à tirer si grand effet, on concevra dif-

facilement que la Rochelle coure le hazard d'être soumise cette année : la famine seule pourrait la réduire, et quand notre saltimbanque de Buckingham échouerait contre l'île de Ré, ce dont vos généraux peuvent faire espérance en raison du temps perdu, votre armée navale ne serait pas, que je présume, habile à empêcher la nôtre de ravitailler les Rochelais. Rohan, sans risque, sans dommage aucun, ferait donc sortir de cette place une partie de sa garnison avec lui-même. Les calvinistes pourraient prendre en grande confiance les dignes lieutenants de cet homme fort, surtout s'il laissait en leurs murs cette Marguerite de Béthune, sa femme, noble fille du grand Sully, qui défendit Castres en 1625 plus réellement que votre Pucelle à demi fabuleuse ne défendit jadis Orléans. Par une belle nuit, poursuivit Cromwell en s'approchant du capucin, six mille assiégés quittent la forteresse, s'embarquent sur une partie légère de notre flotte et cinglent vers l'Angleterre. Le chef calviniste ayant grossi son détachement d'Anglais adextrement choisis parmi les parlementaires, lève l'ancre derechef, débarque au nord de la France et marche sans retardement sur Paris, tandis que l'armée royale canonne la Rochelle à cent vingt lieues de là.

« Un appel est fait par bouches et plumes secrètes aux calvinistes, aux partisans de la reine mère, à ceux d'Anne d'Autriche, à ceux de Gaston, à tous les ennemis du cardinal. Cent mille hommes armés entrent en la capitale et reçoivent avec une allégresse grande le commandement d'un renommé capitaine, qui met le royaume hors d'un esclavage honteux. La reine Anne est proclamée régente. Rendu en temps opportun au Louvre, vous prenez en main les rênes de l'État, vous devenez le maître et n'accordez même un royal service à Louis XIII qu'en la considération de certaines promesses qui font bonne garantie à tous les partis. Gaston reçoit le titre de lieutenant général, Rohan ceint la couronne de Navarre et l'épée de connétable, Richelieu est livré au ressentiment de ceux qu'il a trahis et tourmentés... Qui peut apporter obstacle à ces

divers résultats? Louis se voit menacé du débarquement des Anglais, les Rochelais donnent l'appréhension d'une sortie; l'Espagne, la Lorraine, la Savoie arment contre la France : le salut ne se fait voir que dans la résignation.

« Toutes choses étant ainsi réglées, on songe à se procurer un rejeton royal. En cette matière délicate, la duchesse de Chevreuse sera d'un grand secours à Votre Révérence; mais j'aurai à vous faire agréer que le plus beau danseur de l'Angleterre ne prenne si petite part que ce soit à cette combinaison; car vous pensez bien, vénérable Joseph, que je n'aurais pas choisi un plan si vaste en haine de mes intérêts; voici venir mon tour. Trente mille hommes ayant le duc de Rohan à leur tête descendent en Angleterre, chaudement servis par les parlementaires. Les brandons de la discorde brûlent, vous le savez aux plaines britanniques; le trône chancelle sous ce Charles que dirige l'incapable et vaniteux Buckingham. Un homme résolu peut dès aujourd'hui porter à terre cette monarchie qui croule... Je serai cet homme... Alors ma destinée se fait voir dévoilée, je tombe dans le précipice qu'ouvrit mon audace, ou bien sur le front d'Olivier Cromwell brille l'auréole de gloire promise par la sylphide de Windsor. Je connais la force du parti dont les passions m'obéissent : mon sort en Angleterre ne saurait être inférieur à celui que j'aurai aidé à vous faire en France... Ces destins accomplis, la tiare peut vous luire. Qui serait si téméraire en Europe que de la disputer à nos efforts unis?... Vous êtes-vous pris à suivre, à peser en votre sagesse et prudence tout ce que je viens de déduire? Des obstacles, je n'en vois point sur les chemins que j'ouvre par la pensée à votre fortune et à la mienne. Rohan et moi avons compté sur votre génie, acceptez-vous? »

Le père Joseph était habile, entreprenant, enthousiaste surtout; mais une entreprise aussi gigantesque étourdisait sa raison : il l'avoua franchement à Cromwell.

— Olivier, lui dit-il, sans être devin on peut vous pro-

mettre une grande et prochaine élévation : les fastes en sont écrits dans votre âme et vos projets en donnent la démonstration évidente. L'expédition dont vous faites espérance peut même tout d'un coup réaliser tant d'heur, tant de gloire, et je la tiens pour exécutable, fors un seul point douteux.

— Et lequel ? demanda vivement Olivier.

— Celui du départ. Il n'est point échappé à votre expérience que M. de Buckingham a perdu l'occasion d'attaquer Saint-Martin avec avantage. A cette heure, la place est capable de résister, et votre général aura que je présume, à combattre en rase campagne l'habile maréchal de Schomberg. Si l'armée anglaise est en nécessité d'abandonner l'île, réfugiée sur ses vaisseaux elle trouvera tôt notre escadre, que je tiens, quoi qu'on die, pour imposante et que le brave Montmorency commande. Or, le succès de votre tentative demeure en la dépendance d'un combat maritime. Si vous succombez, le plan arrêté entre Rohan et vous s'évanouit : étant vrai que vous ne pouvez rien faire sans vaisseaux. Toute la question est là, messire Olivier.

— Mais si nous agissions dès demain ?

— Vous en auriez licence si vous étiez généralissime ; mais votre crédit dans l'armée anglaise, moins sûr qu'au parlement, est encore proportionné au rang d'un simple colonel, et Buckingham tout léger qu'il est, ne se défera pas sur votre avis d'une partie de son escadre, même en espérance d'une diversion qu'il estimerait utile, tant que son propre sort lui semblera courir quelque hasard.

— Ceci est à craindre, dit Olivier d'un air réfléchi. Il faudrait, pour tomber en telle imprudence, qu'il entrevît la jupe de votre reine.

— Ce talisman est resté dans Paris.

— Enfin si de bonne fortune nous pouvions agir ce que Dieu veuille permettre en sa grâce, compterais-je sur vous, père Joseph ?

— N'en doutez pas.

— Voilà tout ce que j'ai le droit d'attendre de vous,

continua l'Anglais en pressant la main du moine. Puis, dérangeant un coin de la toile et levant le bras vers une haute tour de la Rochelle, il ajouta : — Au sommet de ce vieux monument apparaîtrait un feu inaccoutumé le soir du départ. A trente jours de là, nos tambours battraient aux portes du Louvre.

— Vous m'y trouveriez.

— J'y compte.

Ici les deux ambitieux se serrèrent de nouveau la main. Cromwell s'éloigna. La tempête était apaisée quand il rejoignit le canot caché sous les rochers. Il restait encore deux heures de nuit, et la moitié de ce temps suffit à deux robustes rameurs pour traverser le détroit qui sépare les plaines de Saint-Martin du pays d'Aunis. Lorsque le réformiste rentra dans son camp tout dormait encore autour de sa tente, et le sommeil du soldat était généralement appesanti par de copieuses libations du vin assez médiocre qui croît entre les marais salants dont l'île est couverte.

Au moment où Louis XIII établit son camp sous les murs de la Rochelle, les habitants songeaient à élire un maire dont le caractère exempt de faiblesse répondît au serment qu'ils avaient fait de supporter toutes les rigueurs d'un long siège plutôt que de perdre leurs privilèges et leur liberté. Les Rochelais portèrent les yeux sur Guyton, citoyen jeté par la création dans ce moule désormais brisé d'où sortirent les deux Brutus. Il refusa d'abord la magistrature, mais vaincu par les instances de ses concitoyens, cet homme fort accepta. « Puisque vous le voulez, dit-il « en tirant son poignard, je suis maire, mais à condition « que j'aurai licence d'enfoncer cette dague dans le sein « du premier d'entre vous qui parlerait de se rendre. « Vous tous qui m'avez élu, ne manquez pas d'en user de « la sorte avec moi si je devenais infidèle à l'honneur « jusqu'à proposer une capitulation. Je dépose cette arme « affilée sur la table du conseil afin qu'elle soit toujours « prête à punir le Rochelais dégradé qui demanderait à « porter sa soumission aux tyrans. » Le soir même de

son élection, un des amis de Guyton lui représentait que la famine, plus terrible encore que le fer ennemi, pourrait réduire les assiégés à la plus affreuse détresse. « Sans doute, répondit le maire avec calme, mourir de faim est une chance que j'ai prévue. Il faudra bien que vous et moi en venions là si nous ne sommes secourus. Mais Dieu permettra qu'il reste un citoyen pour fermer les portes de la ville. »

Une forteresse gouvernée par un tel homme et dont la défense était confiée au duc de Rohan paraissait difficile à réduire, ou du moins le siège semblait devoir se prolonger. On s'y attendait dans le camp de Louis XIII, aussi l'armée royale se préparait-elle à des attaques d'une vigueur soutenue. Le cardinal de Richelieu, qui voulait bien laisser le roi son maître se livrer à la témérité d'un soldat, se ménageait toute l'autorité d'un généralissime. Les maréchaux venaient au conseil à son quartier. Le mot d'ordre en partait journellement; les rapports s'y concentraient chaque soir : Son Eminence se réservant, disait-elle, d'informer Sa Majesté de tout ce qu'elle devait apprendre. Pour donner plus d'appareil à ses attributions martiales, le prélat guerrier paraissait aux revues cuirassé, le casque en tête, l'épée au côté. Mais comme cet accoutrement militaire n'avait pas le pouvoir d'effacer du souvenir des généraux, la calotte, la croix pectorale et la soutane qui encadraient ordinairement le visage du ministre, ces officiers souriaient quelquefois à l'aspect de l'Achille tonsuré, moquerie mal réprimée dont il s'offensait secrètement.

Ce genre de métamorphose donna souvent lieu à des incidents comiques. Le cardinal de la Valette, archevêque de Toulouse, avait été appelé aussi au commandement des troupes; mais joueur intrépide, prodigue à l'excès, acquéreur à tout prix des faveurs du sexe, il montait en même temps à l'autel et à l'assaut afin de cumuler les bénéfices ecclésiastiques et les émoluments militaires. Un jour, pendant le siège de la Rochelle, la Valette, après avoir dit sa messe, se hâtait de revêtir ses armes pour se

rendre au conseil. Dans sa précipitation, il saisit l'étole qu'il venait de quitter, au lieu du baudrier qu'il devait prendre, et passa son épée dans la ganse destinée à lier ensemble les deux parties de l'ornement du lévite. Le maréchal de Bassompierre, malin plaisant, rieur à tout propos, fut le premier à s'apercevoir de la bévue du cardinal. S'approchant de lui, il lui demanda, en touchant son étrange ceinturon, si le roi s'était enfin décidé à suivre le plan de campagne du dévot Fontenac. « J'éprouve
« quelque contentement d'en avoir avis, ajouta-t-il, et je
« vais commander une étole, puisqu'elle doit faire partie
« du costume des généraux. »

Le généralissime cardinal ne pouvait avoir pour aide de camp un capucin proprement dit. Le père Joseph, appelé à des fonctions guerrières, dut modifier un peu son habit ordinaire : il ceignit donc ses reins d'une écharpe frangée d'argent dans laquelle il passait son épée, à peu près comme un arlequin de nos jours engage sa batte dans une ceinture de cuir. Sa Révérence n'osant pousser la mascarade jusqu'au casque se contenta d'envelopper sa tête, entièrement tondue, d'un morceau d'étoffe rouge, en sorte que l'honnête moine franciscain légèrement altéré par le corps, était à peu près mahométan par la tête.

La *flotte de Cléopâtre* ne s'était pas éloignée des côtes, et le superbe Buckingham eut à s'en féliciter. Battu d'abord sous les murs de Saint-Martin, il se retira en assez mauvais ordre vers la tête de l'île, où M. de Schomberg l'attendait. Le général anglais possédait cette valeur, première vue du soldat, qui n'est que la dernière du capitaine. En voyant les formidables dispositions du maréchal français, ce guerrier de parade s'avisa un peu tard de son inexpérience sans toutefois l'avouer à ses lieutenants. Habitué à dominer tout ce qui l'entourait, il ne pouvait souffrir le moindre conseil ; il eût été trop pénible de faire soupçonner sa nullité. Buckingham prit une position essentiellement vulnérable sans même s'apercevoir que Schomberg, par des manœuvres habiles, avait assigné un

campement à son ennemi. Le duc s'abandonna dès lors à une confiance chevaleresque, admirable dans les ballades, mais insuffisante dans les camps, et qui consista à penser que la vaillance est l'unique arbitre des combats. Croyant commander à des troupes invincibles, il reçut la bataille avec empressement et la soutint avec intrépidité. Mais l'art militaire, cette science qui plus tard faisait préférer à Turenne les petites armées aux grosses ; ce tact né de l'expérience et du jugement triompha bientôt des malheureux efforts de l'armée britannique : elle fut défaite et contrainte, après de grandes pertes, à regagner son escadre. La fortune trahit encore Buckingham sur ce théâtre flottant. Henri II, duc de Montmorency, créé amiral de France à l'âge de dix-huit ans, Montmorency, héros par succession, grand capitaine par inspirations héréditaires, livra plusieurs combats à la flotte de Cléopâtre, qui, vaincue dans tous ces engagements, dut enfin s'éloigner des parages de la Rochelle. Mais si la marine anglaise ne montra pas en cette occasion sa supériorité devenue depuis aussi constante qu'irrécusable, elle continua néanmoins d'entretenir avec la place assiégée des relations suivies qui la mirent en état de résister aux attaques réitérées des troupes royales. Louis XIII fut gagné par l'arrière-saison sans avoir obtenu aucun avantage marquant sur les calvinistes.

Des vents furieux soufflant de la haute mer assiégeaient chaque nuit les tentes françaises et les inondaient d'un déluge d'eau salée. Quelquefois des rangées entières de ces tentes, enlevées par la tempête, laissaient à découvert nos soldats endormis, qui, le matin, s'éveillaient frissonnants et pénétrés d'humidité. Le roi se décida à lever son camp, sans toutefois abandonner le blocus. Les troupes prirent des cantonnements dans un demi-cercle d'environ deux lieues ; le militaire, commensal obligé de son hôte, devint souvent quelque peu plus auprès de l'hôtesse. Le pays était pauvre, clairement semé de châteaux et même d'habitations bourgeoises : l'armée n'y trouva point les délices de Capoue. Des officiers généraux, voire des maré-

chaux de France, occupaient de simples cabanes où le contact habituel d'une population misérable les exposait à plus d'un genre de désagrément. Un jour le maréchal de Bassompierre parut au conseil avec un pou sur ses habits. Louis XIII aperçut le premier ce témoin inaccoutumé des conférences royales.

— Par saint Louis ! dit le roi en désignant du doigt l'épaule du vieux guerrier, il m'est avis, mon cousin, que vous amenez là un conseiller d'une étrange sorte.

— Quel est-il donc, sire ?

— Montrez-le au maréchal, reprit Sa Majesté en faisant signe à un jeune page de saisir l'intrus.

— Un pou, dit tranquillement Bassompierre en le regardant sur une feuille de papier ; je le tiens pour être de la belle espèce. Sire, ce sont là des profits ordinaires à la guerre ; et j'ai souvenance que le roi, votre glorieux père, en eut sa part en plus d'une rencontre. Ce prince illustre n'était point tant mal adextre à donner le tour d'épaule : foi de gentilhomme ! on eût dit qu'il s'y était appris en la cour des Miracles sous la direction du prince des gueux.

— Sur mon âme, cher cousin, continua Sa Majesté en regardant avec intention l'insecte ignoble, il faut que je l'avoue, vous avez fait là un élève dodu.

— Je n'en ferai pas vanité, sire, de peur qu'on n'ait la pensée qu'il n'y a que des poux à gagner à votre service.

— Votre embonpoint serait, en tout cas, une marque du contraire, répondit Louis XIII légèrement piqué mais toujours riant. Je maintiens même que vous fûtes de tout temps entretenu en bonne chair : si ma mémoire ne faut, vous étiez déjà gras lorsqu'en 1621 vous faisiez votre entrée d'ambassadeur à Madrid caracolant sur une mule... Ce devait être chose assez plaisante à voir qu'une mule montée par un gros âne ¹.

1. Cette plate plaisanterie est historique : on l'a conservée ici pour donner une idée des délicatesses d'esprit de Louis XIII dans ses rares éclairs de gaieté.

— Ah! sire, le mot est par trop jovial : de grâce, ayez souvenance que j'avais l'honneur de représenter Votre Majesté.

A cette repartie spirituelle toutes les lèvres se pincèrent avec force pour comprimer un sourire; et le roi, qui ne riait plus, fronça rudement le sourcil.

Les désastres de l'armée anglaise avaient paralysé le hardi projet d'Olivier Cromwell; vainement Joseph tourna-t-il longtemps les yeux au retour de chaque nuit vers la plus haute tour de la Rochelle: le signal lumineux ne s'y montra point. Ce capucin, qui après avoir mûrement pesé les chances de l'expédition qu'il devait partager s'était convaincu qu'elle en présentait peu de contraires, déplora secrètement la défaite des Anglais, cause unique de sa déception : les ambitieux n'ont une patrie que sauf le bon plaisir de leur intérêt personnel. Du Tremblay espéra toutefois que la campagne suivante serait plus favorable à ses vues. Buckingham s'était éloigné des côtes de France; mais en les menaçant de son retour prochain à la tête d'une expédition tellement formidable, et, disait-il, si évidemment invincible, que nulle armée ne pourrait lui disputer la victoire, et que les Rochelais seraient sans peine délivrés.

Le roi, Gaston, Richelieu et bon nombre de courtisans revinrent à Paris vers la fin de décembre, les beautés de la cour s'en applaudirent; et comme l'hiver fut beau cette année-là, nos guerriers, fiers d'une campagne pourtant assez insignifiante, se prodiguèrent dans les lieux publics aux yeux des dames longtemps privées d'une si noble vue.

Il était alors du meilleur ton de se montrer au cours¹, promenade plantée sur la rive droite de la Seine par Marie de Médicis au temps de sa régence. Les femmes de condition relevée y paraissaient soit en carrosse, soit montées sur une haquenée richement couverte; et depuis quel-

1. La promenade appelée encore aujourd'hui le *cours la Reine* et qui borde les Champs-Élysées du côté de la Seine.

que temps la coquetterie avait conquis sur l'austérité des confesseurs que les belles sortissent sans le masque jaloux sous lequel, durant de longues années, elles avaient dû cacher leurs traits en public. Le cours, dont le nom est formé du mot italien *corso*, se composait de trois allées parallèles longues de 1.550 pieds chacune; elles étaient environnées de fossés, et l'on y entraît, aux extrémités, par deux grandes portes que fermaient des grilles de fer. Cette enceinte, où la bourgeoisie n'osait guère paraître, était, à la moindre lueur de soleil, le rendez-vous du grand monde. La galanterie heureuse demeurait seule fidèle au port Saint-Bernard, à Vincennes, au pré aux Clercs, surnommé le cours mélancolique.

Dans la promenade à la mode on se salue sans se connaître. Les cavaliers se tiennent presque toujours découverts. Si les dames quittent leurs carrosses pour se donner quelque exercice, l'étranger qui les voit est frappé du luxe d'ampleur des vertugadins qu'elles portent et qui permettent à peine à deux femmes de se promener côte à côte dans des allées larges de dix pieds. Ce vêtement, imaginé sans doute pour couvrir les suites fréquentes des amours faillibles, a reçu le nom de *cache-bâtard*. A l'époque que nous peignons, on se plaisait à choisir des dénominations clairement significatives.

En passant de Florence à Paris, les habitudes du cours n'ont point été altérées : ici, comme aux bords embaumés de l'Arno, les femmes, en se promenant, montrent pour signaux à leurs amants des nœuds de rubans ou d'autres atours dont la couleur, le placement et la forme, convenus d'avance, constituent un langage mystérieux inconnu des maris. Dans ce joli dialecte, un nœud placé sur le cœur s'appelle le *mignon* ; un autre attaché bien au-dessous et vers la pointe inférieure du corset, se nomme le *favori*. Une touffe de soie rose mise au sommet de la tête prend le nom de *galant*. Mais heureux le mortel qui voit sur la gorge de sa belle un dizain de perles ! c'est l'*assassin*, et l'hymen est absolument sans défense contre les coups qu'il porte. On reconnaît encore dans l'empire des modes

une autre sorte d'assassins : ce sont, parmi les mouches dont les femmes se couvrent le sein, de petites bandes affectant la forme oblongue, comme pour cacher une blessure au cœur.

En général, tout usage, tout caprice de la beauté décèle une inspiration galante : les cheveux frisés sur les tempes sont les *cavaliers* ; ceux pendant le long des joues ont la dénomination plus vulgaire de *garçons*. Un nœud qui joue au bas de l'éventail est le *badin*. A l'église, on ne saurait se produire sans le *bijou*, petit livret renfermant le plus souvent tout autre chose que des prières, et dont les estampes sont plus propres à faire battre le cœur qu'à le sanctifier.

Pendant que toute la brillante noblesse revenue de la Rochelle retrouvait, après une longue continence, les encouragements des *mignons*, des *favoris* et des *assassins*, Louis XIII faisait à la reine quelques visites du matin, courtes, à peine polies, et mêlées de ces bâillements qui chez ce prince étaient des phénomènes physiologiques assez fréquents. Hors de cette insipide société, Anne d'Autriche, habituellement seule, retrouvait ses souvenirs et les lettres de sa chère Marie. Une seule fois durant l'hiver le roi, sollicité par je ne sais quel vouloir inaccoutumé, emmena la reine à Versailles, et passa vingt-quatre heures avec elle dans le petit château qu'il venait d'y faire bâtir. Trente-quatre ans plus tard, une chambre mystérieuse de ce rendez-vous de chasse devait retentir doucement des soupirs d'une chasteté expirante ; là, M^{lle} de la Vallière s'abandonnerait, âme et corps, à un amant auquel son cœur enivré ne reconnaîtrait qu'un défaut : celui d'être roi. Rien de semblable ne put s'accomplir dans l'entrevue du couple royal. Une fille d'honneur, témoin caché de cette scène stérile, en donna, quelques jours après, de tristes détails. Elle avait vu de belles formes, une nature puissante, des charmes créés pour exciter le délire, prodigués par une complaisance fervente dans l'espoir d'un sacrifice légitime. Et malgré ce trésor d'appas, un outrage ! cet outrage si sensible à la beauté...

Le misérable hiérophante, défaillant aux mystères d'un culte charmant, avait fait retomber les voiles du sanctuaire sur une victime rouge de honte, et dont l'amour-propre seul était sacrifié.

M^{me} de Lannoy, retenue depuis plusieurs mois chez elle par une maladie, ne faisait plus qu'à de rares intervalles son service de dame d'honneur, qui d'ailleurs était fécond en désagréments pour elle. Anne n'avait pu oublier que cette femme n'était placée près d'elle qu'en qualité d'espionne : elle l'accablait d'un silencieux mépris. La marquise de Senneçay, admise en survivance de cette vieille titulaire, remplissait déjà ses fonctions. Sa jeunesse, son affabilité, les grâces de sa personne rendaient ses services aussi agréables à la reine que ceux de sa devancière lui avaient été déplaisants. Cette dame montrait beaucoup de dévouement à Sa Majesté ; elle s'attachait à la distraire, écoutait ses plaintes, essayait de la consoler, et, faute d'y réussir, pleurait quelquefois avec elle. M^{me} de Senneçay ne tarda point à inspirer une certaine confiance à l'isolée souveraine ; mais celle-ci ne lui disait pas tout, et les vrais secrets de son cœur ne pouvaient encore s'épancher entièrement que dans ses lettres à sa chère Marie.

Anne ayant certain soir terminé un de ces écrits consolateurs, appela Brigitte, sa fidèle femme de chambre, pour porter ce message au courrier, non moins fidèle, chargé de remettre ordinairement cette correspondance secrète. Brigitte n'est point un personnage nouveau : on ne peut avoir oublié l'adroite jardinière du Val-de-Grâce, qui, le lendemain d'une nuit fatale, se montrait si prompte à boutonner le haut-de-chausse sous lequel la surintendante cachait ses charmes enchanteurs. M^{me} de Chevreuse, selon sa promesse, prit cette fille à son service : l'intelligence qu'elle montrait sous le chaume de son père s'accrut prodigieusement à ce nouveau poste. La petite posséda bientôt un fonds d'adresse et d'expérience digne de s'exercer au Louvre même ; aussi plusieurs courtisans en avaient-ils enseigné les éléments à la jolie Brigitte dans le mystère de sa mansarde. La duchesse, qui voulait pres-

que autant de bien que ces messieurs à sa protégée, l'offrit comme un cadeau précieux à l'épouse de Louis XIII. Elle entra profondément dans les bonnes grâces de sa maîtresse : Brigitte seule, depuis l'exil de Marie, fut véritablement la confidente de sa maîtresse ; seule elle couchait dans son appartement. En un mot, si cette princesse eût possédé les prérogatives de son rang, la fille d'un jardinier aurait eu des intendants, des lieutenants généraux, voire des maréchaux de France pour protégés. Le ciel ne permettait pas qu'il en fût ainsi ; Richard continuait de cultiver les potagers du Val-de-Grâce, avec une grande indépendance toutefois : qui eût osé donner des ordres au père de M^{lle} Brigitte ? Il avait dans le couvent toutes les allures d'un conseiller ; peut-être en certaines circonstances en prenait-il le titre ; c'était, dans cet empire mystique, un Richelieu au petit pied, à la perfidie près. Du reste, quand sa fille venait le voir, elle ne manquait jamais de recevoir la visite des nonnes, l'abbesse en tête : ces bonnes religieuses avaient du savoir-vivre, ou, si l'on veut, du savoir-faire, et leurs chapelles en étaient mieux ornées.

Brigitte, appelée par Anne d'Autriche, n'entra pas seule dans sa chambre.

— J'aurais cru faillir à mon devoir, dit la fille de Richard, si je n'avais présenté à Votre Majesté un mien parent, page à la cour de Lorraine, et qu'un négoce touchant de près son cœur appelle à Paris.

— Dieu ! s'écria la reine, les traits de ce jeune homme...

— Sont fort ressemblants à ceux de votre plus affectionnée servante ! interrompit le page, que son justaucorps bombé vers la poitrine trahissait grandement.

— Serait-il vrai ? Toi, chère Marie !...

— Moi-même, répondit la surintendante en pressant Anne sur son cœur.

— Ah ! Marie, en l'état où je suis, j'avais besoin de grandes consolations, reprit Sa Majesté après un long embrassement ; le ciel me devait les tiennes.

— Peut-être, ma gracieuse souveraine, son infinie bonté vous en réserve-t-elle de plus touchantes.

— Que veux-tu me faire entendre ?

— Écoutez, les moments sont chers, car la nuit peut être rapide plus qu'à l'accoutumée, et mes paroles doivent se garder d'y tenir trop de place. Votre lettre au duc de Buckingham, arrachée par la trahison de l'infâme cardinal, avait fait une vilaine peinture des intentions de Votre Majesté aux yeux du seigneur anglais après l'échec dont cet écrit a été la cause sensible. Ma bonne souveraine, qui ne fit jamais voir en son esprit une pensée perfide, passait cependant pour avoir usé d'une fourbe, au grand dommage de l'homme du monde le plus touché de ses charmes et qualités. Je n'ai pu souffrir que semblable soupçon ternît une aussi belle vie. Je quittai donc vers la fin de l'automne la cour de Nancy, où mon cœur commençait à s'affadir un petit des soupirs du seigneur duc, et je fis voyage vers l'Angleterre. Buckingham s'occupait déjà à Portsmouth de former une seconde et toute-puissante expédition destinée à secourir la Rochelle...

— Et je fais espérance, interrompit vivement Anne d'Autriche, que tu as pris grand soin de dire au duc que cette malheureuse lettre ne fut écrite en aucune intention méchante de ma part, et qu'elle tomba tout entière de l'enseigne malice du cardinal.

— J'allais en Angleterre pour cela ! répondit la surintendante, qui mentait un peu en cachant le charme que le souvenir du comte de Hollande avait prêté à ce voyage.

— Dis-moi, chère Marie, Buckingham est-il de présent assuré de mon innocence ?

— Je le tiens du moins merveilleusement disposé à s'en convaincre. Mais Votre Majesté se mettrait difficilement dans la pensée tout ce que les hommes font voir d'incrédulité touchant les sentiments des femmes ; il leur faut toujours des preuves... Le duc vient vous en demander, ajouta tout bas M^{me} de Chevreuse.

— Il vient ! dit avec feu la reine, dont le visage se colora subitement d'un vive rougeur... Faudra-t-il, pour lui paraître innocente... ?

— Être le contraire au jugement des casuistes. L'amour

est ainsi fait, madame, on ne saurait rien lui prouver que par des sacrifices.

En ce moment Anne d'Autriche se rappela, par malheur, la scène humiliante de Versailles, arrivée le matin même; ses traits, teints naguère d'une couche légère de carmin, devinrent alors pourpre.

— Où se trouve à cette heure M. de Buckingham? s'écria la reine, dont le regard étincela tout à coup de honte et d'amour...

— Vous allez le voir, dit la duchesse avec une sorte de solennité. Et courant ouvrir la croisée communiquant au *pont des Soupirs*, Marie introduisit un cavalier qui, laissant tomber son vaste manteau brun, parut dans tout l'éclat d'une riche et séduisante parure... C'était le favori de Charles I^{er}.

— Ah! Georges! Georges! balbutia la reine d'une voix étouffée en se laissant aller presque évanouie dans les bras de Buckingham.

— Anne! chère Anne! s'écria l'Anglais en couvrant de baisers la fille de Philippe III, à toi jusqu'à mon dernier soupir!

Le duc avait à peine prononcé ces mots, où tout ce que nous ignorons des mystères d'Amiens était révélé, et déjà le faux page, Brigitte et la lumière avaient disparu. Un rayon adouci de la lune, voilée d'un nuage diaphane, éclairait faiblement cette scène passionnée. Quelques instants plus tard, des rideaux semés de fleurs d'or ondulaient en plis soyeux autour d'un couple enivré, qu'ils déroberent bientôt.

— Ah! oui, vengeance! vengeance d'un horrible outrage, murmura l'accent éteint d'une personne qu'on ne pouvait plus voir...; mourir ensuite s'il le faut, mais mourir vengée!...

Et l'accent se tut... et le pâle rayon de la lune, qui glissait obliquement sur les rideaux, semblait caresser le sanctuaire qu'ils fermaient.

Le plaisir veille avec persévérance; mais ce n'est pas au profit de la raison. Une voix douce, une voix impor-

tune pourtant, dut faire entendre un prudent avis sous la voûte de soie où se balançaient, invisibles émanations de bonheur, les soupirs issus d'une nuit trop rapide. Déjà quelques traces enflammées se montraient à l'orient, comme les déchirures d'une étoffe éclatante. A peine un coin du manteau des nuits pouvait-il encore protéger la retraite de Buckingham à travers les arbres dépouillés de feuilles qui entouraient le pont des Soupirs. Pour arriver jusqu'à l'appartement d'Anne d'Autriche, le duc avait semé de guinées l'espace parcouru ; mais au retour du soleil, nulle séduction ne pourrait le sauver d'un danger imminent. Il partit... Anne, palpitante d'une vengeance toujours trop imparfaitement accomplie au gré des dames espagnoles, Anne, presque nue, et livrant au regard des charmes qui pouvaient en défier la critique, suivit le beau vengeur jusqu'à la croisée. Elle avait une main jetée autour de son cou, l'autre était engagée dans l'une des siennes, et la fixait contre un cœur dont rien ne déguisait ni la douce chaleur ni le battement précipité : rien que le tissu vivant qui l'enveloppait. L'adieu fut lent, malgré les prudentes exhortations de Marie, qui fuyait aussi. Le baiser final se prolongeait, il se compliquait d'un dernier transport et d'une invincible tristesse. Le mot *Pour jamais!* expira entre les lèvres de Buckingham ; il vint heurter douloureusement celles de son amante... Enfin on se sépara.

Longtemps la reine, un pied sur le pont des Soupirs, l'autre dans sa chambre, eut les yeux fixés vers le point où le corps du ministre anglais venait de se fondre avec les ombres. Tout à coup un groupe de nuages couvrit en partie les traces enflammées qui croissaient à l'horizon ; puis, se dentelant de lumière, ces masses vaporeuses affectèrent bientôt la forme d'une auréole semblable à celle dont le peintre se plaît à ceindre la tête des bienheureux. Ravie en extase par son effervescence autant que par cette combinaison fantastique des vapeurs éthérées, Anne crut voir apparaître, derrière les nuages, Buckingham magnifique, resplendissant de picreries, tel enfin qu'il se

montra pour la première fois au Louvre. Il s'élevait majestueusement dans l'espace céleste ; mais son visage était pâle, un jet sanglant s'échappait de son côté gauche... Illusion inexplicable, avertissement incompréhensible ! A six semaines de cette nuit fortunée, la reine apprit que Buckingham venait de tomber sous les coups d'un assassin (23 août 1628).

On a dit que le duc, victime du fanatisme, avait payé de sa vie son éloignement pour les doctrines du puritanisme. Cette version offre peu de vraisemblance : les exaltés de la secte écossaise, sans être encouragés par le favori, ne lui inspiraient pas plus d'antipathie qu'il n'éprouvait de sympathie pour les calvinistes anglicans. Il faut chercher ailleurs la cause de sa mort.

Nous croyons l'avoir rapporté déjà, Richelieu faisait surveiller partout ses ennemis et ses amis ; les agents secrets qu'il soudoyait dans toutes les cours lui faisaient tenir des renseignements scrupuleux sur ce qui s'y passait ; et sa politique, éclairée de ce qu'on méditait à l'étranger pour ou contre la France, agissait d'après ces données mystérieuses bien plus que d'après les documents authentiques des ambassadeurs. Or le cardinal sut qu'au retour de son expédition malheureuse Buckingham s'était rendu à Portsmouth afin d'accélérer l'armement d'une nouvelle flotte, qu'il se proposait d'amener encore lui-même sur nos côtes. Lorsque précédemment il avait reparu à Londres, les courtisans ne lui avaient pas épargné le sarcasme et les amères ironies ; maître absolu de l'esprit du roi et conséquemment des ressources de l'Angleterre, il voulut racheter à tout prix ces critiques, et prit la résolution de tout prodiguer pour ressaisir la victoire. Ce ministre souverain jura d'engloutir dans la rade des Basques ¹ le dernier vaisseau, le dernier homme, la dernière guinée de son pays, plutôt que de succomber une seconde fois.

Cette détermination ne laissait pas d'inquiéter le car-

1. Grande rade de la Rochelle, située entre l'île d'Oléron, l'île d'Aix, l'île de Ré et le continent.

dinal. Son Eminence sentait tout ce qu'on devait craindre d'un homme qui ne savait mesurer ni l'or ni le sang, et dont les efforts désespérés pourraient retarder longtemps la soumission des Rochelais. Aux jeux inconstants de la destinée il peut suffire d'un coup de dé pour ruiner le crédit d'un homme ; il suffit aussi pour le consolider à jamais. Richelieu, dans ses fatalistes prévisions, se persuadait ou que le canon de la Rochelle tuerait sa fortune, ou que sur les ruines fumantes de cette place s'élèverait le bronze impérissable de sa réputation : ce dernier pressentiment devait se réaliser. Au sein de ses graves appréhensions, le ministre de Louis XIII sentit plusieurs fois naître en lui la tentation de sacrifier Buckingham : il la réprima toutefois, tant que ses inspirations ne furent que politiques. Mais quand l'agent de Son Eminence caché à Portsmouth eut découvert que le duc avait quitté cette ville avec M^{mo} de Chevreuse ; lorsque cet espion vit siller le navire emportant ces deux personnages à travers l'Océan, et que son maître sut qu'ils avaient touché les côtes de France, la crainte du prélat se changea en fureur. Il expliqua tout d'abord le projet de l'exilée : une nuit, une heure, une minute fortunée allait peut-être donner un héritier à la couronne, réhabiliter Anne dans l'esprit du roi, assez abusé pour se croire père, et tromper à la fois les haines, les espérances, les jalousies du principal ministre. Malheureusement la découverte de cette entreprise ne put être aussi rapide que son exécution : les démarches de Buckingham et de Marie furent éclairées jusqu'aux portes du Louvre, jusqu'à l'entrée du pont des Soupirs ; mais au moment où les faits demeurèrent constatés, ils étaient accomplis, consommés... Consommés ! et Richelieu écuma de rage en répétant ce mot, avec l'idée des résultats qu'il y attachait.

Dans l'impossibilité de prévenir les funestes conséquences d'une intrigue que l'homme d'État appelait diabolique, il voulut du moins s'en venger. On assure que quelques jours avant l'assassinat de Buckingham on vit rôder son assassin, nommé Felton, aux environs de Rueil ;

quelques écrivains ont même ajouté que Louis XIII n'avait pas ignoré la mission lugubre confiée à ce misérable. Quoi qu'il en soit, Felton ayant été introduit dans la chambre du favori de Charles sous prétexte de lui remettre un mémoire, le frappa tandis qu'il lisait cet écrit. En apprenant le mort de son rival, Richelieu, toujours à son rôle, montra des marques de regret, peut-être pleura-t-il. Pour l'époux d'Anne d'Autriche, on surprit à cette nouvelle un sourire amer effleurant ses lèvres et traversant son visage comme une lueur d'enfer.

Mais que la situation d'Anne d'Autriche fut affreuse ! Elle adorait Buckingham, le seul homme encore par lequel son cœur eût connu la félicité. Car en admettant que le duc de Montmorency l'eût aimée précédemment, son amour, tout aussitôt déçu, n'avait pu devenir entreprenant. Quant au très jeune Gaston, licencié avec sa belle-sœur vers l'année 1624, le seul effet qu'il eût produit sur elle peut être comparé à celui de ces aliments légers de la flamme qui jetés sur un brasier ardent le font briller, sans profit, d'un éclat passager.

Louis XIII apprit la douleur déchirante d'Anne d'Autriche, ses soupirs, ses nuits éplorées : en un mot, tout le deuil empêché dans ses habits et répercuté dans son âme. Cette connaissance porta jusqu'au délire la jalouse fureur du roi : mille projets de vengeance se croisèrent dans sa pensée ; mais comment sévir ouvertement ? Les preuves, les plus simples probabilités du crime manquaient ; il n'existait que des présomptions fondées sur un voyage dont le but n'apparaissait pas aussi clairement à l'opinion publique qu'à la jalousie du monarque, et, quoi qu'ils disent, les rois sentent qu'ils sont justiciables des nations. La punition que Louis adopta reflète bien son humeur : elle caractérise ce sombre naturel formé tardivement des passions du x^e siècle. Un matin de bonne heure ce prince entra chez la reine ; il avait composé son visage, adoucison accent : une affabilité inaccoutumée apparaissait dans ses manières.

— Vous me voyez satisfait plus qu'homme du monde,

dit-il en entrant et sans paraître s'apercevoir que les traits de la reine étaient livides ; d'heureuses nouvelles sont parvenues à mon su : les Rochelais ont été battus en plusieurs sorties, et ma volonté est de célébrer ces fortunés événements par des réjouissances en mon château du Louvre. Je viens donc vous dire que j'ai fait la résolution de danser un ballet avec vous le vingtième jour du présent mois.

— Je me conjouis avec Votre Majesté des signalées victoires qu'elles a remportées sur ses ennemis, répondit Anne en appelant une lueur de sourire sur sa pâle figure ; mais je suis à cette heure malhabile à la danse : ma jeunesse tantôt passée...

— Passée !... par saint Louis ! je n'en saurais rien croire, repartit Louis XIII avec ce rire laborieux et bruyant qui marque une malice de démon... Vous êtes jeune, madame, toujours jeune...

— Au moins, sire, ai-je mis en oubli l'habitude des ballets.

— Pure modestie ; la cour est encore pleine de la souvenance des grâces toutes charmantes qu'on vous vit déployer dans les danses d'Amiens... Un talent si merveilleux ne se perd pas en quelques années. Je fais grande espérance de votre habileté dans le ballet que j'ai résolu... Nous voulons que vous y dansiez...

— Je danserai, sire.

La reine avait prononcé ces mots avec l'accent qu'elle eût pris pour dire : Je mourrai.

Tout ce qu'il y avait à la cour d'âmes sensibles fut ému de compassion le jour du ballet. Anne, faible, abattue, chancelante, d'une effrayante pâleur, mais extrêmement parée, entra lentement dans une vaste salle du Louvre, où se trouvaient mille beautés fraîches et jolies. On crut voir une belle femme habitante nouvelle des tombeaux, et reprenant ses atours de fête pour danser un branle nocturne sur la pelouse du cimetière.

— J'étais en grande impatience de votre arrivée ! dit Louis XIII en s'emparant de la main de la reine, que ses doigts étreignirent comme des crampons.

— Je suis passionnée de montrer toute mon obéissance à Votre Majesté, répondit Anne d'une voix éteinte; mais je me sens défaillir... je suis malade.

— La danse vous ragaillardira, madame ! répliqua le roi avec son rire satanique... Partons, voici les violons qui commencent à sonner le ballet.

Après une demi-heure de secousses violentes, la reine qui avait vainement averti son terrible danseur que ses jambes tremblantes refusaient de la porter plus longtemps, tomba, haletante, épuisée, sur le parquet poudreux.

— Qu'on la relève ! s'écria Louis XIII d'un accent étrange et en laissant voir ses dents serrées... Mais, sur mon âme, le remède est bon, et nous y reviendrons... Je m'entends mieux qu'homme du monde à traiter semblable maladie.

On emportait la reine privée de toute connaissance, de tout mouvement, lorsque le roi tirant à part Richelieu, lui dit :

— Mon cousin, croyez-vous que le cloître, voire la prison, l'eussent tellement punie... Allez, allez, il faut pour venger l'outrage s'en rapporter aux gens outragés.

CHAPITRE XIII

1628-1629.

La digue de la Rochelle. — Procès-verbal du 16 septembre 1628.

— Le coup de poignard du maire Guyton. — Sommation. — Prise de la ville (1^{er} novembre 1628). — Campagne du Languedoc. — Le corps des Gastadours. — Le duché de Mantoue. — Le cardinal généralissime. — Prise de Suze. — Montmorency et de Portes au lever du roi (4 mai 1620). — Apparition du marquis de Portes à Montmorency. — Pillage de Privas.

La mort de Buckingham n'arrêta point les préparatifs immenses faits en Angleterre pour une seconde expédi-

tion : les vers du tombeau devaient se prendre à dévorer son corps avant qu'on vît finir une guerre née de ses passions. Ainsi les malheurs des peuples survivent quelquefois longtemps aux hommes vicieux qui les ont produits. Les Rochelais, si impatients sous le joug avant les promesses mal réalisées des Anglais, ne pouvaient se résigner à recevoir une chaîne ressoudée par le despotisme du vindicatif Richelieu. De son côté, le comte d'Emby, beau-frère de Buckingham, se disposait à prendre le commandement de la nouvelle flotte, dont il pressait l'armement avec cet orgueil national qui chez les Anglais est le plus actif des sentiments.

Mais Louis XIII devança sur la côte rochelaise l'escadre destinée à secourir les révoltés ; il fut rendu à son camp d'Estrée avant la fin de l'hiver. Dès la campagne précédente, on avait commencé à l'entrée du canal qui porte les vaisseaux dans le bassin de la Rochelle une digue que les historiens ont beaucoup vantée, sans toutefois la décrire, et qui ferait aujourd'hui sourire dédaigneusement le plus jeune élève de notre école polytechnique. Le cardinal s'attribuait tout l'honneur de cette invention ; elle lui appartenait pourtant comme les victoires appartiennent aux souverains ; c'est-à-dire pour la gloire, non pour le travail.

Cette digue, dont on voit encore quelques vestiges pendant les plus basses marées, fut, selon les rapports les moins suspects, imaginée par un ingénieur obscur : Richelieu n'intervint dans ce projet que pour hâter son exécution, parce qu'il sentit que la Rochelle tombait infailliblement si l'on parvenait à rompre ses communications avec les vaisseaux anglais qui ravitaillaient la place.

L'ouvrage se composait principalement d'une espèce d'estacade compacte, s'avancant dans le canal d'environ deux cent cinquante pas de chaque côté, et dont l'épaisseur excédait vingt pieds. Elle était formée d'énormes poutres enfoncées dans les vases, et que liaient ensemble d'autres pièces de bois cramponnées au sommet des pre-

mières, tandis que de grosses chaînes les attachaient par le bas. De troisièmes pièces placées transversalement, présentaient vers la haute mer leurs pointes ferrées et aiguës. Dans les intervalles, on avait coulé des pierres, des quartiers de roche, qui contribuaient à consolider la palissade en arrêtant le sable qu'apportaient les marées. Un espace de cent pas était ménagé entre les deux bouts de la digue pour le cours des eaux ; mais il se trouvait défendu par trente vaisseaux à l'ancre, et s'enchaînant entre eux à l'aide de câbles croisés. Chacune de leurs proues, tournée du côté des ennemis, portait dix gros canons, et bon nombre de soldats tenaient garnison sur les bâtiments. Entre ces navires qu'on appelait la digue flottante, d'autres avaient été coulés à fond, remplis de pierre ou de sable. Enfin une multitude de barques voguaient jour et nuit derrière cet appareil défensif, afin de prévenir toute surprise ou trahison.

Tant que le travail, souvent contrarié par les tempêtes, ne toucha point à sa perfection, il fut un objet de moquerie pour les assiégés, convaincus que les flots emporteraient une belle nuit tout l'amalgame de bois, de pierres et de fer qu'on s'efforçait d'accumuler pour consommer leur ruine. Mais la persévérance et l'or des assiégeants parvinrent à tromper l'espoir des Rochelais ; le canal fut fermé, ils se virent réduits à leurs uniques ressources. En peu de mois la place tomba dans un dénûment affreux, quoique deux expéditions récentes eussent tenté des efforts inouïs pour la secourir. Vainement M. de Rohan s'était-il mis dans le même but à la tête des calvinistes du Languedoc, laissant son héroïque épouse diriger la défense de La Rochelle, avec sa jeune et belle fille, qui lui servait d'aide de camp ; contenu par le prince de Condé et l'illustre Montmorency, le duc ne put, comme il en avait formé le dessein, opérer une diversion en tombant sur les derrières de l'armée royale.

Cependant les Rochelais endurcis à la voix du Spartiate Guyton, exaltés par la duchesse de Rohan, qui tour à tour commandait sur le rempart et faisait entendre au

prêche la parole évangélique, les Rochelais mouraient glorieusement de faim. *Nos privilèges! Nos libertés!* tels étaient les seuls cris qui partaient de chaque maison.... Et bientôt le silence, un silence lugubre y régnait : leurs habitants étaient libres... la mort les avait affranchis. Nous transcrivons en frémissant un document contemporain, conservé à l'hôtel de ville de la Rochelle; il porte la date du 16 septembre 1628, « Il est mort de faim, dit « le narrateur, plus de quinze mille personnes depuis « deux mois, et ceux qui demeurent encore en vie sont « tellement maigres, faibles et défaits, qu'ils portent « l'image de la mort sur leur visage. Aussi sait-on des « choses épouvantables de la famine qu'ils ont endurée ; « une mère a dévoré sa fille morte; une sœur a rongé « les doigts de son jeune frère; d'autres ont entamé des « corps déjà putréfiés. Les cadavres ne s'enterrent plus, « on les laisse amonceler dans les maisons, dans les « places, dans les rues. La faiblesse des habitants est si « grande qu'elle leur ôte la force et le désir d'enterrer « les trépassés. Plusieurs, se voyant réduits à l'agonie, « font creuser leur fosse, se couchent dedans pour y rendre « le dernier soupir, priant leurs parents survivants de les « couvrir de terre lorsqu'ils seront expirés. Bref, c'est « une triste image de trépas : étant impossible qu'en une « famine enragée il ne se commette des actes excédant « l'imagination ¹. »

Malgré cette hideuse extrémité, il ne s'était pas élevé une seule voix au 15 octobre pour demander une capitulation. L'inflexible fermeté du maire, l'exemple de la duchesse de Rohan et de sa fille, qui depuis un mois partageaient toutes les privations imposées aux assiégés, soutenaient le courage des habitants les plus abattus. Mais à cette époque quelques Rochelais parlèrent de se rendre; un échevin osa même en aborder la proposition

1. Nous n'avons pas altéré un seul mot de cette pièce authentique, qu'on trouve, à la date de 1628, dans les remarques d'Etat et d'histoire, par le sieur de Saint-Lazare, édition de 1639.

dans une assemblée municipale. Guyton, indigné, saisit alors le poignard qu'il a déposé lors de son élection sur la table du conseil municipal ; il lève cette arme acérée sur le lâche magistrat, puis en baissant tout à coup la pointe, il l'enfonce d'un bras rendu miraculeux par la fureur dans le marbre autour duquel on délibère. Les Rochelais montrent encore avec orgueil le coup de poignard du maire Guyton : l'empreinte a trois lignes de profondeur... Il est douteux qu'on obtint autant d'une impulsion patriotique du xix^e siècle.

Cet événement amena quelque mésintelligence entre les membres du conseil de ville, plusieurs échevins ayant pris le parti de leur confrère, que Guyton avait maltraité jusqu'au point de le souffleter. Le cardinal, informé de cette désunion, résolut d'en profiter pour faire sommer les Rochelais d'une manière solennelle. En cette occasion, Breton, roi d'armes de France, au titre de *Mont-joie Saint-Denis*, revêtit sa cotte d'armes, mit sa toque en tête, prit son sceptre, et, suivi de deux trompettes, il alla faire cette sommation au maire de la Rochelle : « A toi, « Guyton : je te somme, au nom du roi mon maître, mon « unique et souverain seigneur et le tien, de faire présen- « tement une assemblée de ville, où chacun puisse enten- « dre de ma bouche ce que j'ai à signifier de la part de « Sa Majesté. »

Le Brutus des bords de l'Océan refusa de convoquer la réunion demandée. Breton se retira, mais il laissa tomber par terre cette seconde sommation : « A toi, Guyton, « maire de la Rochelle, à tous les échevins, pairs, et « généralement ceux qui ont part au gouvernement de la « ville : je vous somme de la part du roi mon maître, « mon unique et souverain seigneur et le vôtre, de quitter « votre rébellion, de lui ouvrir vos portes et de rendre à « Sa Majesté l'obéissance que vous lui devez comme à « votre seul souverain et naturel seigneur. Je vous déclare « qu'en ce cas il usera de sa bonté en votre endroit et « vous pardonnera vos crimes de félonie et de rébellion. « Au contraire, si vous persistez en votre dureté, refusant

« la clémence d'un si grand prince, je vous déclare de sa
« part que vous n'avez plus rien à espérer de sa miséri-
« corde, mais que vous devez attendre de son autorité, de
« ses armes, de sa justice, la punition que vos fautes ont
« méritée: en un mot, toutes les rigueurs qu'un si grand
« roi peut et doit exercer sur d'aussi méchants sujets. »

Guyton lutta quelques jours encore contre les demandes de capitulation que renouvelait à toute heure une faible partie de la population, demandes que repoussait un pied dans la tombe le surplus des habitants. Le courageux magistrat avait espéré jusque-là que le gros temps d'hiver, en rompant quelque portion de la digue, permettrait aux Anglais de jeter enfin des secours dans la Rochelle. La chose était tellement probable qu'elle arriva lorsqu'il n'était plus temps d'en profiter. Le 7 novembre, un vent furieux, survenu pendant la nuit, emporta quarante toises du fameux ouvrage; mais la place était soumise: Louis XIII avait pénétré en triomphateur dans ce grand tombeau le jour de la Toussaint.

Après la soumission des Rochelais, Guyton, forcé de plier ses fières habitudes à la vaine étiquette, contraint d'humilier son noble front devant le cardinal, Guyton vint faire une visite à Son Eminence charmée d'entretenir un homme de cette rare supériorité.

— Monsieur, lui dit le maître de la France, je sais une conquête qui tiendrait Sa Majesté plus flattée que celle de la ville dont vous avez si vaillamment défendu les remparts, c'est vous-même.

— Le roi a conquis de moi tout ce qu'il pouvait conquérir: mon bras est désarmé, monsieur le cardinal.

— Ce n'est pas assez: Sa Majesté se plairait encore à ranger vos intentions et volontés dans le bien de son service.

— Les armes, monseigneur, ne sont habiles qu'à donner la soumission.

— Au moins avez-vous quelques pensées de plus pour le roi de France que pour celui d'Angleterre.

— D'accord: mieux vaut se rendre à un roi qui a su

prendre la Rochelle que de se donner à celui qui n'a pas su la secourir...

— Eh ! vous en êtes expérimenté, monsieur, répondit Richelieu, qui voulait s'attirer un compliment ; la fortune des Etats reçoit un grand émoi du mérite de leurs serviteurs : l'obstinée résistance de la Rochelle en est une sensible marque.

— Et sa conquête une autre... répondit Guyton.

Mais, comme si le franc Rochelais se fût repenti de ce mot d'éloge, il reprit sur-le-champ :

— Monsieur le cardinal, je me suis pris souvent à regretter qu'un aussi beau génie que le vôtre ne servit pas un pays au lieu d'un maître.

— Messire Guyton, répondit Richelieu sans hésiter, je n'ai pas vu dans l'histoire que les peuples fussent moins ingrats que les souverains... Thémistocle, Aristide, Camille, Annibal...

— Oui, j'en ai souvenance, ils ont crié à l'ingratitude, car ils jugeaient en ambitieux de la valeur des choses du monde ; mais s'ils eussent donné leurs services à la patrie au lieu de les vendre, auraient-ils songé aux récompenses qui leur manquaient ?

Le cardinal ne répondit rien à cet élan d'une haute philosophie ; mais il se baissa vivement pour dire un mot à l'oreille du P. Joseph, qui sortit aussitôt.

Quand Guyton quitta la maison du principal ministre, il ne trouva plus dans l'antichambre les hallebardiers, revêtus de ses livrées, qui l'avaient accompagné conformément au privilège des maires de la Rochelle. Comme il cherchait de l'œil ces hommes d'armes, Richelieu lui dit :

— Je vois ce que vous cherchez, messire Guyton ; mais le roi mon maître a supprimé la prérogative dont vous aviez usé en vous faisant suivre par des gardes.

— Si je m'étais fait un pressentiment de cette humiliation, répondit le maire, j'aurais conduit le siège à tel point, que Louis n'eût pas trouvé un seul habitant en vie à son entrée dans la Rochelle... Il y aurait eu alors soumission entière...

— Je déduis donc de votre humeur ici exprimée, que vous êtes aussi passionné qu'un autre des honneurs, voire des plus frivoles. Allez, allez, monsieur, l'on a beau faire, il faut que l'homme se retrouve.

— Votre déduction fait erreur : si je suis humilié, ce n'est pas pour moi, mais pour une grande cité insultée en ma personne...

Et Guyton sortit brusquement.

Ainsi se termina le siège de la Rochelle, objet de tous les efforts, disons plus, de toutes les craintes de Louis XIII. Il faut convenir, en effet, que cette ville, puissante par le nombre de ses habitants, mais surtout par sa position, pouvait non seulement incommoder la monarchie, mais lui faire courir de grands dangers en ouvrant son port aux Anglais sûrs de trouver en France un appui formidable dans le parti protestant. Cromwell l'avait bien senti, et l'ambitieux réformiste s'était flatté de détourner ce secours étranger au profit de ses vastes projets. Il importait donc à Richelieu d'éteindre, de disperser un foyer de rébellion aussi redoutable. S'il lui restait encore à conquérir quelque pouvoir dans le royaume, il comprit qu'une victoire, ardemment désirée par le roi, devait lui procurer ce complément de puissance. Aussi déploya-t-il tout son zèle, toute sa féconde capacité dans les dispositions du siège ; tant qu'il dura, Son Eminence, ridicule par ses prétentions aux dignités militaires seulement, développa une prudence, une activité, une sagesse admirables. Grâce à cet homme supérieur, la discipline, encore entièrement inconnue aux troupes françaises, parut sous les murs de la Rochelle, et maintint dans le camp un ordre sans lequel un si long blocus eût été impossible. Parler de désordres prévenus à cette époque, où l'armée ne se composait guère que de bandes irrégulières, c'est dire que la paye était faite avec ponctualité, et que les approvisionnements ne manquaient jamais. Pour satisfaire aux besoins du soldat, Richelieu leva sur les provinces voisines d'énormes contributions en numéraire, en denrées, en étoffes : l'abondance et la gaieté régnaient au

camp ; la misère s'accroissait, les larmes coulaient dans les villes et campagnes d'alentour. Mais Louis XIII ne voyait que les résultats favorables accomplis sous ses yeux : comme tous les souverains, il n'appliquait à sa vue que le beau côté du prisme.

Le cardinal obtint avec éclat le prix de ses soins persévérants : Louis reconnut en lui seul le vainqueur de la Rochelle. Les maréchaux de Schomberg et de Bassompierre avaient dirigé les opérations militaires ; le duc d'Angoulême s'était glorieusement conduit durant le siège ; M. de Marillac, par une attentive surveillance, avait doublé l'utilité de la digue ; mais on leur tint compte avec parcimonie d'une si active coopération. Le héros de la campagne fut Richelieu. Peu de temps après, ce prêtre prenait les titres de généralissime des armées du roi et de surintendant de la marine : dominant ainsi par provision la dignité de connétable s'il plaisait au roi d'en investir quelqu'un, et mettant pour le présent en sous-ordre celle de grand amiral possédée par un prince du sang.

Ainsi parviennent les hommes qui savent planer sur leur siècle avec les ailes du génie et l'étonner par leur audace. Une carrière infinie est ouverte devant eux ; seuls ils en posent les limites là où leur volonté veut s'arrêter. Mais l'ambition de Richelieu offrait cette particularité qu'il avait pu la rendre de plus en plus usurpatrice, sans redouter de rivaux, sans que même le vouloir souverain pût lui opposer une digue ; car l'intérêt du trône, simple prétexte pour lui, avait été un motif réel, évident aux yeux de tout le monde.

En effet, Louis XIII, au sortir de sa minorité, était dominé dans le conseil par Marie de Médicis ; il est affranchi de cette régence renaissante, grâce à l'ingratitude du cardinal oublieux des grâces, des bontés intimes de sa bienfaitrice. L'aristocratie dressait orgueilleusement la tête : elle devenait menaçante ; elle armait de nouveau ses vieux créneaux, et songeait à secouer le joug royal. Le ministre oppose à sa rudesse hautaine la finesse, l'astuce, la perfidie : il désarme, dépouille, dégrade les grands.

Sûr enfin de leur faiblesse, il les atterre et leur tient le genou sur la gorge. Un parti puissant, qu'excitait sans cesse une monarchie injuste et partielle, relevait contre elle cette bannière de Calvin, que chaque siècle empreint d'une teinte nouvelle de sang. Richelieu, armé du courage de la noblesse, qui n'est plus sous sa main qu'un instrument passif, abat la principale tête de l'hydre rebelle, et la laisse désormais sans vigueur se consumer en efforts impuissants. Comme résultat de ces grands travaux, le pouvoir de Louis XIII réhabilité, le salut de son règne assuré, ne peuvent être révoqués en doute. Quel moraliste, quel législateur oserait nier cette double et frappante vérité ? Mais il est une autre vérité que les gouvernants ne doivent jamais perdre de vue s'ils veulent rester réellement les maîtres : l'empire des hommes et des choses demeure attaché à la main agissante. Le prince qui songe à se faire grand, qui veut devenir fort, doit travailler immédiatement à sa fortune ; autrement la gloire et la force seront pour l'agent. Richelieu les conservait impunément : il n'était plus au pouvoir du roi de les lui reprendre, car le ministre pouvait dire au monarque : « C'est en votre nom que je les exerce », lorsqu'il était évident que tout le profit lui en revenait. Mais ce qui fera toujours surgir une idée de grandeur du sentiment des crimes que cet homme a commis, ce qui le maintiendra perpétuellement parmi nos illustrations, c'est qu'en soumettant à son despotisme toutes les classes de Français, il n'humilia jamais la France au dehors, et fut constamment le maître de la partie aux jeux politiques de l'Europe.

Tout le parti réformé n'avait pas été soumis en même temps que la Rochelle ; le duc de Rohan réunissait ses débris dans le Languedoc. Montauban, Castres, Nîmes avaient fermé leurs portes aux troupes royales, et la bannière de Calvin flottait sur les remparts de ces villes. Le prince de Condé, le duc d'Épernon, Montmorency harcelaient les révoltés depuis le milieu de l'année 1628, campagne désastreuse et sans gloire qui consista à brûler les blés, à couper les arbres, à déraciner les vignes pour met-

tre, disait-on, les calvinistes hors d'état d'entretenir des gens de guerre. On frémit en citant la formation d'un corps de mille *gastadours*, que les généraux firent abattre, comme un essaim de sauterelles malfaisantes, sur les moissons pour les détruire avant maturité. Le descendant du premier baron chrétien, si digne d'ailleurs d'admiration et de regrets, s'acquit une horrible célébrité dans cette dévastation impie des bienfaits du Seigneur, que l'insensé croyait servir pieusement par la destruction. Les fertiles campagnes situées entre Nîmes et Uzès étaient couvertes de gros bourgs dont la courageuse population songeait à défendre les biens de la terre. Or Montmorency, ne pouvant dévaster la plaine avec sécurité, résolut de brûler tout le pays. L'ayant envahi à la tête de toutes les troupes qu'il commandait, il incendia bourgs, villages, hameaux ; rôtit tout ce que la vieillesse, l'enfance et la maladie rendaient incapable de fuir. Tel était le système de prosélytisme qu'on mettait en œuvre au nom de *Louis le Juste* envers des Français qu'on appelait *les ennemis* parce qu'ils voulaient prier Dieu autrement que les sanguinaires apôtres du catholicisme. Le ciel, qui n'impose aux hommes ni l'heure, ni le lieu, ni la forme des prières qu'il en attend ; le ciel, vengeur de ces désastres sacrilèges, ajournait à quatre ans la punition d'un si funeste attentat. Tout le sang de l'infortuné Montmorency devait retomber en expiation sur un coin du Languedoc et pénétrer, offrande brûlante, le terrain saccagé de la malheureuse province.

Cette grande fortune, cette vie illustre allaient flotter entre deux fatalités : l'une marquait l'incendiaire de ses invisibles stigmates, l'autre pouvait répandre sur lui le poison mortifère des soupirs d'Anne d'Autriche. Car Montmorency s'était trouvé, il devait se retrouver encore sous le charme qui déjà avait tué Buckingham.

Au commencement de l'année 1629, le duc reparut à la cour avec tout le prestige d'une haute naissance, d'une valeur éclatante et d'un extérieur imposant et fastueux. Les sentiments nés de l'amour sont par essence fugitifs : on apprécie peu de temps ses plus douces faveurs ; il

serait trop affligeant que ses regrets fussent plus durables. La reine n'avait point oublié Buckingham ; mais une réalité vivante qui nous apparaît belle et tendre nous distrait, au moins momentanément, d'un fantôme que nous ne voyons plus qu'avec la vue de l'âme. Anne d'Autriche fit un accueil sans doute encourageant aux témoignages de respect du brave Henri ; peut-être même, tant le cœur humain offre de bizarrerie, Sa Majesté pensa-t-elle en secret que le vainqueur de Buckingham s'était acquis par sa victoire un droit d'aubaine sur ceux que le seigneur anglais avait précédemment vaincus. Toujours est-il constant que la fille de Philippe III revit Montmorency avec trouble, et ce trouble n'échappa point à Richelieu.

Un autre mortel fortuné traversa-t-il le *pont des Soupirs* par une nuit sombre ? la fidèle Brigitte vit-elle grossir le trésor de confiance que son illustre maîtresse versait dans son sein ? enfin de nouveaux secrets firent-ils presser les lignes mystérieuses écrites par la reine à M^{me} de Chevreuse ? Des bruits affirmatifs circulèrent bien bas à la cour, et les soupçons du jaloux Louis XIII y grondèrent bien haut.

Le cardinal expédia promptement au duc de Montmorency l'ordre d'aller prendre le commandement d'un corps de troupes dans le Vivarais, où les calvinistes se montraient en force. Henri partit sur-le-champ. On perdit à la cour le souvenir de sa galanterie, mais il ne s'effaça point dans le cœur du roi. Là les ressentiments se gravaient avec un burin de feu. Nous retrouverons un jour, ardente, profonde, sanglante, cette impression de l'an 1629.

L'année précédente une guerre avait éclaté en Italie à l'occasion de la succession des duchés de Mantoue et de Montferrat laissée au duc de Nevers, neveu du prince décédé. Un duc de Guastalla, parent éloigné du défunt élevait des prétentions à ce riche héritage, se fondant sur le singulier motif qu'il était né Italien, tandis que son concurrent avait reçu le jour en France. Tel fut cependant le prétendu droit que se décidèrent à soutenir l'empereur, le roi d'Espagne et le duc de Savoie. Mais cette nationa-

lité dont s'appuyait Guastalla couvrait une autre cause d'hostilité : on savait au delà des Alpes qu'au moment où le nouveau souverain s'était séparé de Louis XIII devant la Rochelle, Sa Majesté lui avait promis le secours de ses armes s'il lui devenait nécessaire. Or le Roi Catholique et le duc de Savoie trouvaient l'occasion d'une rupture avec la cour du Louvre, objet persistant des vives sollicitations d'Anne d'Autriche bien secondées par les intrigues de la favorite. Plusieurs fois déjà M^{me} de Chevreuse, qui aimait plus que tout au monde une vie nomade et aventureuse, s'était rendue en Angleterre, en Espagne, en Savoie pour hâter une grande alliance contre la France, idole de ses vœux ardents, cause probable dans ses opinions de la chute du cardinal souverain. Partout, elle s'était montrée prodigue d'un trésor inépuisable chez elle, celui de ses faveurs. A Nancy, Marie en avait enivré le grand-duc ; à Londres, plus d'un homme d'État ; à Turin, un prince de Piémont ; à Madrid, Philippe IV lui-même. Les événements d'Italie commençaient à récompenser la duchesse d'une activité si constante, et ses espérances se retrempeaient à ce premier succès.

Quatorze mille hommes de pied et trois mille cinq cents chevaux s'étaient réunis en Dauphiné dès la fin de 1628 pour marcher au secours du nouveau duc de Mantoue ; ils avaient traversé la France en la dévastant comme un pays conquis, et le marquis d'Uxelles, qui prenait le commandement de cette armée, dut signaler son arrivée en faisant fusiller cent vingt pillards.

Le roi se rendit en mars 1629 dans la Savoie pour y commander en personne les troupes françaises : sauf le bon plaisir du cardinal généralissime, qui, bardé d'acier comme au siège de la Rochelle, accompagnait Sa Majesté. Ce prélat guerrier, décidé à s'ouvrir un passage à travers les Alpes sourcilleuses, ainsi que l'illustre Carthaginois, changea pourtant d'avis sur les représentations des ingénieurs militaires : il eut en cela le bon esprit de reconnaître qu'il avait pu acquérir au séminaire moins de connaissances topographiques qu'il n'en avait été enseigné

à ces officiers dans les écoles de fortification. On se contenta de marcher, par des routes praticables, sur la ville de Suze, qui fut enlevée d'assaut. Cette rude démonstration effraya le duc de Savoie : il accourut à Suze et s'engagea, nonobstant ses précédentes promesses, à livrer passage sur ses terres aux vivres nécessaires pour ravitailler Casal, assiégée par les Espagnols ; plus à quatre mille hommes que M. de Thoyras menait au secours du prince de Mantoue. La défection de l'inconstant Savoyard ralentit les opérations des alliés. L'Espagnol Cordoña se vit contraint d'abandonner le siège de Casal, et les troupes milanaïses entrées dans le Montferrat durent s'y concentrer.

M^{me} de Chevreuse fut vivement affligée en apprenant ces événements, que suivit de près une nouvelle plus triste encore à son avis : celle du traité de paix signé à Suze le 24 avril entre la France et l'Angleterre.

Cependant les calvinistes, maîtres d'une partie du Vivarais, avaient jeté une forte garnison dans Privas sous le commandement du cadet de Montbrun. Louis XIII voulut marcher lui-même contre cette ville révoltée, que le duc de Montmorency et le marquis de Portes, son oncle, canonnaient déjà à l'arrivée de Sa Majesté. Dans la matinée du 4 mai 1629, Montmorency et de Portes furent admis au lever du roi. A la vue d'un homme qui avait excité sa jalousie, l'époux d'Anne d'Autriche pâlit et un sombre nuage enveloppa ses traits ; il parvint toutefois à sourire, mais seulement en faveur du marquis de Portes, auquel il annonça qu'il allait lui faire expédier les provisions de maréchal de France. Cette promotion était, il faut le dire, bien moins une récompense accordée à l'oncle qu'une punition infligée au neveu, car le dernier avait mérité la plus haute dignité de l'armée vingt fois contre le premier une seule. Mais le prince vindicatif manqua son but. Henri montra une grande joie de l'honneur fait au marquis, et ce fut lui qui en remercia Sa Majesté avec le plus d'expansion.

Le soir de ce même jour, vers minuit, Montmorency,

dormant dans sa tente, fut éveillé par la voix du marquis de Portes, qui murmurait tristement un adieu... Le duc ouvrit les yeux : la lune éclairait l'intérieur de la tente ; il ne vit point son oncle et se rendormit, persuadé qu'il avait été abusé par un songe. Mais à peine de légers pavots étaient-ils retombés sur sa paupière, que les mêmes accents résonnèrent plus près de son oreille et l'éveillèrent de nouveau. Alors Henri aperçut distinctement le marquis debout à son chevet : sa tête était ceinte d'un bandeau sanglant ; il regardait son neveu d'un air attendri, quelques larmes roulaient dans ses yeux. Le duc s'étant mis sur son séant étendit les mains vers la figure, mais elle était impalpable... Le brave guerrier retomba sur son lit, surpris mais non pas effrayé.

— Que Dieu vous prenne en sa sainte garde, mon oncle ! dit Montmorency, dont le regard était fixé sur la terrible apparition.

— Je suis en attente de sa miséricorde, répondit le fantôme d'une voix lente et douce. Mais, toi, mon ami, toi...

Et l'ombre parut trembloter en poussant un soupir, comme la flamme légère qu'agite le souffle du zéphyr.

— Au nom du Seigneur, pourquoi vois-je à cette heure votre image ? demanda Henri d'un accent ému.

— Rappelle à ta souvenance qu'un jour, touchés au cœur d'entendre discourir le philosophe Pitart sur la séparation de l'âme d'avec le corps, nous jurâmes que le premier de nous qu'appellerait à lui le Maître du monde viendrait dire adieu à l'autre si cette action lui était permise au jour de son entrée dans l'éternelle vie. Etant vrai que je possède toujours le *moi* et la pensée, encore qu'il n'y ait plus rien de palpable en mon être, j'accomplis ma promesse... Adieu, cher Henri, adieu, non pour toujours : douze cent soixante-douze jours s'écouleront, et l'éternité...

Ici la voix se tut et le fantôme s'évapora. Montmorency, sautant de son lit, frappé d'un avertissement rendu trop sensible par l'impénétrable Providence, éveilla un domestique couché près de lui et l'envoya, malgré l'heure avan-

cée, demander des nouvelles du marquis de Portes, dont le quartier se trouvait dans une autre partie du camp. L'envoyé revint au bout d'une demi-heure. Le marquis avait été atteint, vers huit heures du soir, d'une mousquetade à la tête : il était mort sans avoir repris connaissance à minuit moins un quart ¹... Ainsi se renouvela pour l'un des plus braves chevaliers français l'apparition qu'eut le second Brutus la veille du jour où périt la liberté romaine. L'histoire a constaté les deux faits : nous ne prononcerons point entre le scepticisme et la foi crédule.

Le 11 mai, Privas fut enlevée de vive force après une défense héroïque. La garnison périt par le fil de l'épée ; les habitants furent pillés. Une soldatesque effrénée ajouta aux fastes atroces du viol des faits qui soulevèrent l'indignation de l'Europe : plusieurs femmes reçurent le dernier outrage ayant pour oreiller leur époux vivant et proclamé jaloux ; des monstres cherchèrent le plaisir dans un sein où dix printemps n'avaient fait naître encore qu'un bouton informe de virginité ; d'autres ouvrirent avec le sabre une route sanglante à d'horribles voluptés ; d'autres, libertins aux sens éteints, forcèrent une mère, jeune encore, à se livrer en leur présence aux caresses infâmes de son fils... Les hommes qui se conduisaient ainsi étaient pourtant les propagateurs de la *meilleure religion*, les vengeurs pieux des *indignités* du prêche, c'est-à-dire d'une morale tout évangélique qui consiste essentiellement à mettre d'accord les lois divines et les lois sociales.

1. L'apparition du camp de Privas n'est point une anecdote combinée pour un roman, toute romanesque qu'elle est ; on la trouve consignée dans presque tous les mémoires du temps, et plusieurs écrivains disent la tenir de Montmorency lui-même. L'historien de ce héros est du nombre.

CHAPITRE XIV

1630

Le roi malade. — Projets contre Richelieu. — L'hôtellerie de la Tour-du-Pin. — Julio Mazarini. — La nièce galante. — Michel Danse. — L'avortement. — La marquise de Fargis. — Les amours du roi. — Discours de Richelieu. — L'écrit. — Les pincettes. — Mario de Médicis et l'astrologue Fabroni. — Prédications. — La journée des Dupes. — Richelieu s'apprête à partir (10 novembre 1630). — Arrestation de Marillac. — M. de Châteauneuf chez la reine. — Bassompierre chez le roi. — Le maréchal à la Bastille. — Fureur de Gaston d'Orléans. — Captivité de la reine mère. — Sa fuite.

Après la soumission de Privas, le roi se rendit dans les Cévennes ; bientôt furent réduites les villes d'Anduze et d'Alès ; celles de Nîmes, Castres, Milhaud, Uzès en Bas-Languedoc se soumirent ensuite, et le duc de Rohan posa les armes. Montauban résistait encore ; mais le roi, pressé de revenir à Fontainebleau, laissa faire le siège de cette place à son belliqueux ministre. Le cardinal généralissime resta sous les murs assiégés pour recueillir la gloire d'une nouvelle conquête ; le maréchal de Bassompierre y demeura pour en supporter le travail et les dangers.

La position géographique de l'Etat de Savoie tiendra toujours sa politique dépendante des événements militaires. Qu'une guerre survienne entre la France et les puissances qui règnent en Italie, soudain le Piémont devient un camp. Son souverain, satellite obligé du vainqueur, incline vers lui sa petite planète, reflète ses feux, roule dans son système jusqu'à ce que la fortune, en volant sous d'autres drapeaux, entraîne après elle l'Altesse invinciblement inconstante. Cédant à sa destinée, le prince sarde, menacé par les Espagnols, rompit en 1630 le traité qu'il avait signé à Suze l'année précédente. Les vivres n'arrivè-

rent plus à Casal, toujours assiégée; la guerre éclata entre Louis XIII et le duc de Savoie. Richelieu, devenu décidément connétable de fait, dirigea les hostilités, le maréchal de la Force aidant. Le roi s'était mis en route pour se rendre à son armée; mais, atteint dans la Maurienne d'une fièvre continue, ce prince fut contraint de revenir à Lyon afin de recevoir des secours plus actifs et plus éclairés.

La maladie de Louis XIII fit des progrès si rapides, qu'en peu de jours il fut aux portes du tombeau, et laissa fort peu d'espérance aux médecins. Les deux reines accoururent. Humble et repentant comme tous les hommes qui croient avoir atteint l'heure suprême, le royal moribond confessa d'une voix éteinte les torts qu'il avait envers sa mère, et même envers son épouse; car les mourants n'ont les yeux ouverts que sur leurs propres fautes, et leur vue affaiblie ne voit plus de tache sur la conscience d'autrui. Louis jura que si Dieu daignait lui accorder des jours encore, il serait plus respectueux, plus soumis avec Marie de Médicis, plus juste, plus tendre avec Anne d'Autriche. Allant même au-devant des vœux de ces deux princesses, outragées par le cardinal, il prit l'engagement de le renvoyer aussitôt que la France serait en paix avec l'Espagne.

Anne avait trop à se plaindre de Louis XIII pour être sensible à ce discours, tardivement inspiré par les terreurs qui précèdent la mort. Tandis que le roi luttait, avec quelques chances de salut fugitives, contre une fièvre ardente, M^{me} de Fargis, dame d'atour de la reine, insinuait à Gaston qu'en cas de mort du roi, sa veuve, suivant le penchant de son cœur, donnerait sa main au second fils légitime de Henri IV.

— Ce projet sort-il de votre imagination, madame la marquise? demanda Monsieur à cette messagère hâtive.

— Quoi qu'il en soit, monseigneur, la reine est touchée à votre endroit d'une assez particulière amitié, en ne donnant à ce mot qu'une signification bien au-dessous de l'effet, pour que je puisse vous assurer qu'elle se tiendrait grandement flattée de cette union.

— Avez-vous commandement de me le dire ?...

— S'il en était ainsi, je ne pourrais l'avouer qu'après une déclaration de vos propres sentiments ; et je suis vraie du cœur en vous disant qu'elle serait, plus que votre simple question, dans les bienséances suivies à l'accoutumée.

— De l'amour pour ma belle-sœur, j'en eus ; elle en est avisée, et cet amour alla, trois mois durant, jusqu'à la frénésie... Mais depuis...

— Depuis, votre cœur a reçu d'autres impressions ; toutefois une main mignonne comme celle de la reine peut rouvrir, avec bien du charme, une ancienne blessure qu'elle a faite.

— Marquise, ce négoce me paraît un petit prématuré ; nous pourrons y revenir ¹.

Pendant que cette intrigue secrète était entamée, Marie de Médicis formait un parti contre le cardinal, et faisait engager plusieurs personnages marquants à s'assurer de ce ministre, dès que le roi serait mort. Une conférence fut même tenue à cet effet entre MM. de Guise, de Montmorency et de Bassompierre.

— N'ôtons point la vie à cet homme, tout coupable qu'il s'est fait, dit le premier de ces seigneurs ; il se montre fier d'être prince de l'Eglise, eh bien ! qu'on l'exile à Rome : par le sang du Balafre ! il aura tout le temps d'y réciter son bréviaire, et nous n'aurons plus rien à redouter de sa fourbe et félonie.

— Cette proposition ne vaut rien, répondit Bassompierre : envoyer Armand du Plessis en Italie serait faillir grandement ; il ne manquerait pas d'y former des orages, qui fondraient tôt sur la France. *Ecclesia abhorret a sanguine*, dit la sainte parole ; ce qui n'apporte nul empêchement à ce que les dévots tuent avec grande aisance ceux qui leur déplaisent. Ne les imitons pas ; mais faisons bonne résolution d'enfermer le cardinal en la Bastille. Par le

1. Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston, affirme dans ses *Mémoires*, tome 1^{er}, page 395, que la reine traita ainsi d'un second mariage du vivant de son mari.

panache du Béarnais mon patron ! c'est le vrai jeu pour tirer de la docte Eminence quelque bon livre touchant les matières d'État.

— Il y aurait folie, messieurs, à se conduire si bellement, s'écria Montmorency ; tout meurtrier doit passer de vie à mort. Le sang du malheureux Chalais fume encore sur la place de Nantes. Et le maréchal d'Ornano, notre loyal ami, ce compagnon des vieux héros, ce modèle tant valeureux des jeunes, qu'est-il devenu ? Mort entre deux guichets, ayant la langue noire, les yeux sortis de leurs orbites, les entrailles dévorées... Vendôme, le grand prieur de France, un fils de l'immortel Henri et de d'Estrées, la belle des belles... mort même derrière la grille d'un cachot il y a quelques semaines... Messeigneurs, le poison, rival des vers de la tombe, ronge encore ses intestins... En voilà, que je présume, assez ; ce seraient peines superflues que de s'enquérir combien les voiles du mystère nous dérobent d'autres attentats et noirs forfaits ! La contrainte est l'ennemie de mon humeur, et je le dis haut et clair, un damas libérateur ne saurait tarder d'abattre la tête de Richelieu.

On délibérait encore, lorsque d'Alincourt, gouverneur de Lyon, qui s'était engagé à guetter le dernier soupir de Louis XIII, pour arrêter aussitôt Richelieu partout où il le trouverait, d'Alincourt vint apprendre au conciliabule que le roi sortait d'une grande crise, et qu'on le croyait sauvé.

Jusque-là Joseph, que le cardinal avait envoyé à Lyon pour qu'il le tînt au courant de ce qui s'y passait, s'était contenté d'observer les événements et d'étudier les esprits. Peut-être, si Louis fût mort, ce moine aux vastes capacités eût-il fait main basse sur le pouvoir, échappant de la main tremblante de Richelieu. Un dessein géant pouvait fermenter, comme dans un creuset ardent, sous le large crâne de cet ambitieux, décidé à tendre la main, par-dessus l'Océan, à un autre ambitieux prédestiné aux grandes choses. Le rétablissement de Louis XIII fit évanouir, s'ils existaient, ces rêves d'une réalisation possible. Du Tremblay, redescendu à son humble rôle d'agent, partit pour

rejoindre le ministre. Il le rencontra dans une hôtellerie de la Tour-du-Pin en Dauphiné.

— Vous avez grandement tardé, père Joseph, lui dit le cardinal-généralissime... l'âge vous gagne ; vos démarches et vos conceptions se font lentes...

— Je ne croyais pas, répondit le moine avec amertume, être sorti de mes devoirs en nulle chose, ni m'être rendu suspect de lenteur et négligence. Seulement, dans la passion que j'ai de satisfaire à vos commandements, je me suis embesogné, en cette rencontre, de soins peu séants à mon caractère. En cela j'ai failli ; mais vienne une occasion où ma résolution et mon courage soient en leur jour, poursuit du Tremblay en appuyant avec force sur les mots, et Votre Eminence verra si mon esprit et mon corps sont si vieux.

— Heureusement, reprit Richelieu en éludant de suivre l'entretien sur ce sujet, les échos de Lyon m'ont rendu de signalés offices.

— Oui, monseigneur ; mais les échos, dont Votre Eminence fait si grand état, répètent, comme les perroquets, sans juger. D'ailleurs, ils redisent uniquement ce qu'on s'en va leur criant ; les paroles sifflées à l'oreille leur échappent. Vous est-il arrivé quelque bruit d'un conseil mystérieux tenu en la ville de Lyon par MM. de Guise, de Bas-sompierre et de Montmorency ?

— Non, mon père.

— Vous allez donc avoir la démonstration que, tout vieux qu'il vous plaît de me faire, le Seigneur, en sa grâce divine, me laisse une ouïe plus subtile que celle de vos échos. Tenez, voilà le précis de la séance du conciliabule ; lisez...

— A merveille, dit le cardinal après avoir lu et en riant de son rire d'enfer ; il m'est avis que ces messieurs ne veulent ni m'habiller de velours, ni me couronner de roses.

— Chacun vous drapait à sa façon.

— Eh bien ! père Joseph, continua le ministre, je me ferai voir plus généreux, moi : je traiterai chacun des conjurés selon le goût qu'il a montré dans cette conférence.

— Ainsi donc M. de Guise?...

— Banni...et notez bien que ce sera en Italie.

— Mais le maréchal de Bassompierre s'est couronné dernièrement d'une belle action, en prenant la ville de Montauban : il y aurait trop peu de courtoisie à perdre la souvenance de ce trait, encore que Votre Eminence ait pris pour elle tout l'honneur de cette conquête.

— Ce bon office doit être oublié; puisque le maréchal songeait, à Lyon, à m'en rendre un plus signalé, il est juste que ce soit ce dernier que je récompense. L'obligeant général ira donc en la Bastille; et s'il ne se prend pas à composer, sous les clefs, quelque bon livre sur les matières de guerre, ce sera sa faute, non la mienne.

— Mais que pourrez-vous oser contre un Montmorency?

— Oser ! répéta le cardinal avec un éclat de voix. Ce mot sonne ici d'une façon mal plaisante à mon oreille... Je décide, j'exécute, je dispose, sans me mettre en peine d'aucune critique, et ce seraient ceux qu'on verrait contraires à ma volonté qui oseraient.

— Ainsi le vainqueur des Espagnols, des Anglais, des calvinistes...

— Décapité ! C'était son avis sur moi ; je me tiendrais pour ingrat en faisant moins... Un damas libérateur... Ce mot ferait envie et honneur au poète Chapelain... Le cou-telas qu'on choisira pour trancher la tête du seigneur duc sera bien affilé... Il *libérera* mieux.

— Mais, monseigneur, pour infliger de telles punitions à de tels hommes, il faut des crimes...

— Père Joseph, voilà qui vous fait, à mes yeux, bien novice touchant la haute politique ! dit le ministre en frappant sur l'épaule du moine. Tenez ceci pour certain, ajouta Son Eminence avec ce rire saccadé qui signale la colère, devant quatre ans ces justes représailles seront accomplies, ou je serai mort.

Les préliminaires de la paix venaient d'être signés sous les murs de Casal, grâce à l'active persistance d'un jeune diplomate italien nommé *Julio Mazarini*. Pourtant le roi, tout à fait rétabli, et perdant le souvenir des promesses

qu'il avait faites durant sa maladie, ne renvoya point le cardinal; seulement, Sa Majesté exigea qu'il se réconciliât avec Marie de Médicis. Richelieu, mettant en œuvre toute sa réserve pathétique, c'est-à-dire l'accent de la componction, les mains jointes, les yeux élevés, Richelieu répondit « que jamais il n'avait cessé d'être le serviteur de la reine mère; que le plus beau jour de sa vie serait celui où il pourrait reconquérir les bonnes grâces de cette princesse qu'il chérissait autant qu'il la respectait, et que rien ne lui coûterait pour arriver à si heureuse fin. » Ainsi ce grand maître en hypocrisie savait, par sa feinte humilité, déverser sur Marie tout le blâme d'une mésintelligence que son ingratitude avait excitée. Louis, trompé, comme toujours, par les paroles dorées de son ministre, donnait secrètement tort à sa mère, et le cardinal voyait avec joie poindre un orage, qu'il repousserait d'autant plus facilement sur la tête de la princesse florentine, que le fourbe aurait paru faire plus d'efforts pour en prévenir l'éclat.

Richelieu ayant appris qu'à son retour de Lyon Marie de Médicis devait remonter la Saône jusqu'à Châlon, fit demander à Sa Majesté la permission de s'embarquer avec elle. La reine craignit de déplaire à son fils en refusant; mais elle se promit bien de tromper les espérances du cardinal. Ce n'était point une réconciliation que voulait la veuve de Henri IV; le trait acéré d'un ingrat avait pénétré trop avant dans son cœur italien; il fallait que cet homme fût sacrifié pour cicatriser une plaie toujours saignante depuis six ans. Vainement, caméléon aux couleurs changeantes, le ministre puissant redevint-il, pendant ce voyage, ce qu'il avait été jadis, le tout petit évêque de Luçon: prévenances, compliments, tendresses, caresses même, tout fut tenté sans le moindre succès. Marie avait passé l'âge où de telles séductions peuvent surprendre le cœur; les souvenirs d'Angoulême étaient éteints dès longtemps en elle, étouffés par les outrages de Paris. Son Eminence vit émousser ses galanteries fallacieuses sur une épaisse cuirasse d'indifférence, la reine le congédia brusquement à Châlons; et pour qu'il ne pût douter que la

guerre continuait, elle renvoya M^{me} de Comballet de son service aussitôt qu'elle fut arrivée au Luxembourg. La nièce disgraciée apporta de plus à son oncle une lettre où Marie de Médicis, avec le ton d'autorité qu'elle eût pris au temps de sa régence, signifiait à Richelieu qu'il eût à quitter le titre de surintendant de sa maison.

— Te voilà bien éplorée, petite ! dit le prélat en attirant M^{me} de Comballet sur ses genoux.

— Je l'avouerai, mon oncle ! répondit-elle en s'abandonnant aux libertés accoutumées de l'Eminence.

— Voyons ce que dit ton cœur, continua-t-il apparemment fort peu troublé des fureurs de Marie... Et sa main se prit à interroger ce cœur.

— Que va devenir cette affaire ? demanda l'ex-dame d'atour, dont les jolis doigts aidaient obligeamment à délayer un corset gênant pour l'interrogation du cardinal.

— Ce qu'elle deviendra, petite ? poursuivit avec quelques interruptions l'homme d'Etat, de qui la bouche contribuait par intervalles à calmer le sein ému... Elle deviendra ce que ton oncle voudra ; voilà pourquoi je m'en mets peu en peine.

— Etes-vous bien sûr, Armand, d'en venir, sur ce point, aux fins de vos intentions ?... Mais on pourrait entrer.

— Tu sais que je ne suis pas sujet à faillir dans mes pressentiments... Non, non, personne n'entrera...

— Ne me demandais-tu pas tout à l'heure comment la colère de notre vieille Marie prendra fin ? reprit le cardinal, pour qui cette affaire se trouvait maintenant en première ligne d'importance ; les événements ne tarderont pas à t'instruire... Tu sauras d'abord que la Florentine n'agit pas seule en ceci ; tous mes ennemis intriguent de commune main. Il faut nous en conjurer, car je les abat-trai d'un même coup. C'est une merveilleuse fortune que cette conjuration : elle est féconde en couleurs sombres, et tu sais que je m'entends à faire un tableau rembruni. Effet de l'habitude : il y a souvent nécessité d'effrayer celui qui porte les marques du suprême pouvoir... La reine mère n'a pas de plus forte passion que celle de mon

renvoi, parce que j'ai tout à la fois méprisé ses charmes surannés et ruiné son influence dans le conseil. Eh bien ! je la peindrai voulant entreprendre sur l'autorité du roi. Anne d'Autriche me garde un amer ressentiment pour sa faveur éteinte, pour ses amours grandement inquiétés ; elle cherche à porter son frère contre Louis XIII, et ce uniquement dans l'espoir que Sa Majesté m'ôtera le timon des affaires. Moi, je saurai lui prêter, en mes insinuations, le dessein de trahir la France au profit du Catholique. Enfin Gaston, adversaire débile qui se débat entre mes fils croisés comme le moucheron dans les trames de l'industrielle araignée, j'en ferai un rebelle, un prince félon et dénaturé, nourrissant au fond du cœur le projet de se ruer, à main armée, sur les États de son frère ; j'établirai, au besoin, qu'il songe à le détrôner. Voilà, mon enfant, les sujets en travail dans ma pensée ; toujours même tactique : faire voir aux gens de facile croyance l'Etat menacé, quand on n'attaque que moi ; proclamer mes ennemis particuliers ennemis du prince, et lui montrer dirigée contre son sein la dague qui brille près du mien. Derrière ce rempart d'artifice je défie toutes les conspirations du monde, et celle que la reine mère fait brasser à cette heure par mains à elle s'en ira, comme les autres, en vaine fumée.

Cette explication, donnée par le ministre enfoncé dans les coussins d'une vaste bergère, occupait l'oreille de sa nièce, tandis que sur ses doigts délicats elle contournait quelques mèches de cheveux défrisées devant un grand miroir vénitien, très incliné et surchargé d'une pyramide de dorures.

— Armand, que ferez-vous de moi quand vous serez décidément vainqueur, demanda-t-elle en minaudant, car j'ai pris en un grand dégoût ce hobereau de Gaston ?

— J'ai bonne espérance d'avoir mieux que cela à t'offrir.

— Qui donc, mon oncle ?... Ah ! les œillets de mon corset sont si petits que je ne saurais me lacer seule.

— Je vais t'aider... Devine de quel mari j'ai fait élec-

tion pour toi, petite ? poursuit le plus grand politique du monde en passant le ferret d'un lacet dans les tenons étroits du lien de soie.

— Vraiment je ne m'entends point aux prédictions... Ça, Votre Eminence a les façons d'une femme de chambre lente à s'en désespérer ; elle se montrait plus adextre il y a un moment.

— Il en est ainsi, mon enfant, dans toutes les choses d'ici-bas ; on défait avec aisance ; rien n'est plus malaisé que de réédifier... Celui que j'ai pris la résolution de te donner pour époux se nomme Louis XIII.

— Mon oncle, ma vanité toute seule recevra un singulier contentement de ce choix.

— Friponne, il y a bénédiction de te laisser le soin du reste ; tu sais merveilleusement y pourvoir.

— Si j'étais déjà reine, je ne manquerais pas de vous arracher cette moustache, qu'un rire malicieux soulève incessamment.

— Oui ; mais pour la nièce d'un simple cardinal, sur mon âme, tu tires un peu trop fort. Allons, voilà tout remis en bon ordre ; laisse-moi, petite : j'attends l'ambassadeur d'Angleterre, milord Thomas Edmont.

— Celui-là ne jettera pas le roi, mon futur époux, en des alarmes si chaudes que le fit, en son temps, le gentil Buckingham... Avec cet Anglais de soixante ans, le pont des Soupirs aura tort.

Ici les traits de Richelieu se rembrunirent ; il passa deux fois la main sur son front : cette main tremblait. Un soupir bruyant s'échappa de la poitrine du cardinal.

— Petite, dit-il d'un accent étouffé, ayez garde une autre fois de remettre en ma souvenance ces malheureux événements... Va, mon enfant, va.

Peu de jours après cet entretien, il y eut à la cour quelque scandale produit par un apothicaire. Cet homme, nommé Michel Danse, donnait à la reine Anne des soins assidus. Tout à coup, l'entrée du Louvre lui fut interdite par ordre exprès de Louis XIII. En même temps, Richelieu fit répandre le bruit que sous prétexte de médica-

menter la souveraine, Danse était l'agent secret de ses intrigues avec le marquis de Mirbel, ambassadeur d'Espagne. De son côté, le serviteur congédié disait assez librement qu'on l'était à la reine pour réussir plus sûrement à l'empoisonner afin d'exécuter le projet déjà formé de faire épouser au roi M^{me} de Comballet. Ce propos, qui pouvait être dicté par le ressentiment, semblait toutefois avoir quelque rapport avec le dessein dont le cardinal s'était ouvert à sa nièce. Quoi qu'il en soit, la chose parut assez sérieuse pour que le ministre de Sa Majesté Catholique y intervint : on vit s'ouvrir des conférences diplomatiques à propos d'un apothicaire. Mirbel demanda par une note que le suppôt de la Faculté restât auprès de la reine; Richelieu répondit qu'il prendrait les ordres du roi. De longs débats survinrent : les carrosses roulaient fréquemment du Petit-Luxembourg à la légation espagnole, et de celle-ci au Petit-Luxembourg. Enfin il demeura convenu que Michel Danse continuerait les offices de sa profession à la reine, mais qu'il n'entrerait point au Louvre, et n'aurait de rapports directs qu'avec M^{me} de Senneçay. Cette réserve fit beaucoup rire les jeunes courtisans : l'entremise d'une dame d'honneur en pareille matière leur parut fort plaisante, et leur dernier mot fut qu'il était telle partie des soins d'un apothicaire qui ne pouvait absolument s'expliquer par transmission.

Les pourparlers relatifs à cette affaire mirent au jour un secret jusqu'alors ignoré : une dame Bellier dit au cardinal qu'à certaine époque, maintenant difficile à préciser, la reine s'était trouvée grosse une seconde fois, et qu'un emplâtre appliqué par le sieur Danse avait provoqué l'avortement.

Assurément Louis XIII était aussi étranger à cette dernière œuvre qu'il l'avait été à celle éteinte dans une chute en l'année 1626. Toutefois, et malgré la tentative, si vainement laborieuse, si humiliante pour Anne d'Autriche, faite au petit château de Versailles, le roi se prenait par intervalles à pousser des soupirs d'amour ; les malheureux Italiens sacrifiés aux plaisirs de l'oreille soupirent

bien... M^{lle} d'Hautefort inspirait au monarque quelque chose qui ressemblait à une passion. Il avait enlevé cette demoiselle au service de sa mère, pour l'attacher à celui d'Anne d'Autriche. Au premier instant, Sa Majesté montra à cet égard quelques éclairs de jalousie ou plutôt d'amour-propre blessé ; il lui sembla cruel qu'une autre excitât une nature restée de glace auprès d'elle. Son courroux se révéla, dit-on, jusqu'à menacer la favorite du roi de lui faire couper le nez. Ce propos est évidemment hasardé : on ne reconnaît point le caractère de l'infante dans une inspiration si féroce ; toutes les fautes qu'elle commit découlèrent d'un laisser-aller invincible vers ce qui lui plaisait, d'une morbidesse d'organes qui la vouait aux voluptés, sans dessein, sans impudeur, presque avec décence. Tous ses goûts participaient de cet abandon ; on la voyait souvent endormir ses sens enivrés parmi les touffes de fleurs dont ses appartements étaient remplis ; lorsqu'elle écoutait un concert, son sein s'animait aux suaves accents d'une flûte ; ses nerfs étaient agacés par ceux d'une trompette. La peau de la reine était si délicate qu'on avait peine à lui trouver du linge assez fin : littéralement, une feuille de rose pliée en deux l'eût gênée dans son lit. Une telle organisation paraissait incompatible avec la cruauté ; aussi, devenue régente, cette souveraine ne faillit-elle que par un défaut opposé. Ce ne fut point en des vues belliqueuses que les Mazarins ¹ inondèrent de sang le pavé de Paris ; Anne défendait ses douces habitudes : elle se faisait sanguinaire par tendresse.

La marquise de Fargis, qui avait pris quelque empire sur l'esprit de la reine, l'amena promptement à une calme résignation sur les prétendues amours du roi, en alléguant tout ce que ce sentiment avait d'inoffensif. Elle poussa même la démonstration jusqu'à l'évidence visuelle, en faisant assister secrètement sa souveraine à un entretien que le roi eut un jour, dans un bosquet de Saint-Ger-

1. Nom donné aux partisans de la cour, qui étaient ceux de Mazarin.

main, avec celle qu'on était convenu d'appeler sa maîtresse.

— J'éprouverais une allégresse grande, chère Marguerite que vous fussiez à moi corps et âme, disait ce prince; pourquoi j'ai grand regret qu'il ne vous plaise pas d'habiter mon petit château de Versailles.

— Le lieu est merveilleusement choisi, dit tout bas la reine à M^{me} de Fargis en poussant un gros soupir.

— A quoi bon ce château, à quoi bon même le bosquet où nous voilà, au lieu d'un salon tout rempli de compagnie? répondit la fille d'honneur. Est-ce un manquement aux bienséances que d'aimer? Un doux penchant de l'âme peut-il être pris pour un crime?

— Non; mais ils disent qu'il est un point d'intimité entre les deux sexes qui se plaît au mystère.

— Je l'ignore, sire; car jusqu'à l'instant où Dieu a permis que je connusse Votre Majesté, j'avais fermé mon cœur à ce qui est des hommes : étant vrai que je les tenais tous en grand mépris. Mais j'aurai bientôt vingt-sept ans; j'en ai déjà passé dix avec ces filles d'honneur dont toute la vie s'écoule à réfléchir je ne sais quels transports, qui ne remplissent que quelques instants. Elles se sont prises maintes fois à me tracer une peinture brûlante de ce prétendu bonheur : d'aucunes ont même essayé d'en faire retenir le charme sur mes sens... Eh bien! je n'ai vu en toute cette passion qu'une sensible preuve de folie. Qui pourrait, dans l'état de raison et de sagesse, rêver jour et nuit une félicité dont la réalisation est à l'espérance ce qu'une minute est à un siècle.

— Ah! je vois pourquoi l'amour n'a pu toucher l'esprit de cette belle, dit M^{me} de Fargis à l'oreille de la reine; la chère demoiselle estime que le gain ne compense pas les chances laborieuses du jeu.

— Ce que vous dites là, Marguerite, reprit languissamment le roi, je l'eus souvent en la pensée.

— Je le crois, murmura Anne d'Autriche.

— Je conçois l'amitié dans le plus juste de ma conscience, poursuivit M^{lle} d'Hautefort : j'y vois un doux

négoce de bons offices d'âme à âme, et pur comme tout ce qui sort de cette source ; car c'est en passant par les impuretés de nos sens que les passions s'altèrent... Toute la fange est là.

— Sur ma foi, j'avais toujours bien pensé que l'amour tel que le font nos muguets n'avait rien de royal.

— En tout cas, sire, à en juger sur leur dire même, ce qu'ils appellent le bonheur est si peu, si peu, qu'il n'y a guère de dommage à l'ignorer... Et quand on songe à ce que cette misère coûte aux hommes de soins vergogneux, de rudes fatigues, de contestes, de nuitées blanches, de dangers ; combien il voue de femmes aux coquetteries d'abord, à la soumission, à l'esclavage ensuite ; à la repentance, à la jalousie enfin ; lorsqu'on ajoute à tout cela les horribles souffrances dont mon pauvre sexe doit, par surcroît de sacrifices, payer cette dragme de miel, en vérité l'on peut se tenir grandement heureux de ne pas être fortuné à la manière des amants.

— Marquise, dit Anne en soupirant, j'estime que ce glaçon vivant n'a pas grand tort.

— Hélas ! madame, Votre Majesté, en si délicat sujet, appuie son opinion d'un souvenir trop ancien.

— Pécheresse, répondit la reine en riant.

— Ne laissons donc pas de nous aimer avec innocence, reprit M^{lle} d'Hautefort ; car tels que Dieu nous a faits l'un et l'autre, toute notre bonne volonté de faillir ne nous procurerait pas, que je présume, même la dragme de miel.

— Vous voyez, madame, dit la marquise, que des inquiétudes téméraires étaient entrées en votre imagination. Cette demoiselle, grâce à l'honnête dose de glace qui roule dans ses veines, n'est nullement dangereuse pour la chasteté de Louis XIII.

— J'en ferai mon amie, répliqua Sa Majesté.

— C'est un parti sage, elle peut vous rendre quelques offices auprès du roi ; et si, de bonne fortune, l'amour venait à illuminer ce prince, vous seriez sûre au moins de ne pas faire la rencontre de cette fille sur les brisées de vos plaisirs.

Depuis cet instant Anne témoigna de grandes bontés à M^{lle} d'Hautefort qui s'attacha sincèrement à la souveraine. Louis XIII n'en demeura pas moins assidu auprès de sa favorite : il la recherchait sans cesse, passait avec elle des heures entières chez la reine, et l'emmenait souvent dans le cabinet des armes, retraite favorite de ce prince mélancolique. En un mot, le roi aimait cette demoiselle avec toute la puissance qu'une âme peut recevoir sans le secours des sens. Le sort d'Anne d'Autriche en devint plus tolérable : M^{lle} d'Hautefort reprochait souvent au monarque l'indifférence qu'il montrait à son épouse, indifférence trop légèrement fondée, lui disait-elle, sur les conseils intéressés d'un ministre perfide, dont l'ambition voulait concentrer sur lui toute la confiance du souverain. Louis XIII sentait d'autant mieux la justesse de ce discours, que déjà Richelieu cherchait à desservir M^{lle} d'Hautefort : d'âpres insinuations, jetées habilement dans ses entretiens avec Sa Majesté, tendaient à prouver que cette fille d'honneur ne paraissait répondre à l'attachement du roi que pour mieux servir, en temps opportun, la reine et les intrigues que la cour d'Espagne entretenait à Paris.

Placé entre deux conseillers, Louis écoutait l'accent qui parlait doucement à son cœur, plutôt que celui qui cherchait à violenter sa volonté. Depuis la soumission des calvinistes, le principal ministre était devenu si impérieux, si despote, sous les formes respectueuses dont il paraît ses rapports avec son maître, que celui-ci se sentait fréquemment humilié du servage couronné auquel se réduisait sa puissance. Plus d'une fois, il avait observé le sourire ironique de ses divers serviteurs en recevant l'intimation de sa volonté ; et son indignation avait égalé sa honte lorsque, après avoir suivi secrètement l'effet de ses commandements, il les avait presque toujours vus méprisés, à moins que l'assentiment du cardinal ne leur prêtât un appui. La haine que Louis XIII vouait à Richelieu, longtemps comprimée par le sentiment de ses talents supérieurs, commençait à dominer cette considération ; une

influence persévérante eût renversé le colosse; M^{lle} d'Hautefort n'en eut pas le temps, mais elle l'ébranla.

Au moment où les ennemis puissants du cardinal, c'est-à-dire la reine mère, Anne d'Autriche, Gaston et leurs adhérents, conspiraient le plus activement contre Son Eminence, ils ne manquèrent pas d'engager la favorite dans leur cause. Elle demeurait toujours très attachée à Marie de Médicis, s'attachait de plus en plus à la jeune reine, et haïssait mortellement Richelieu. On pouvait donc compter sur elle. En effet M^{lle} d'Hautefort, remplaçant à toute heure le miroir de la vérité devant les yeux du roi, parvint à lui faire voir son ministre avec toute sa laideur; il en frémit, et, dans un vif entraînement d'indignation, signa la promesse de le renvoyer. La fille d'honneur s'empara de l'écrit, comme d'un engagement dont elle se proposait d'invoquer au premier jour l'exécution; mais le cardinal apprit ce fait, ainsi que tant d'autres, par les espions inconnus et souvent invisibles qu'il entretenait à la cour. Usant alors de la torture politique dont il effrayait l'inhabile Louis XIII dans les grandes occasions, il vint un matin lui déclarer que sa santé, fort délabrée, exigeait depuis longtemps qu'il s'éloignât des affaires; que pourtant son zèle lui avait fait braver jusqu'à cet instant des souffrances inouïes, mais qu'ayant appris que le roi son maître trouvait dans M^{lle} d'Hautefort un flambeau éclatant, il ne jugeait plus ses faibles lumières utiles à Sa Majesté, et venait solliciter la permission de se retirer au Havre. Son Eminence ajouta perfidement qu'on pouvait craindre une continuation de la guerre en Italie tant que les conventions signées à Casal ne seraient point changées en traité définitif, qu'en ce cas la France aurait sur les bras toute la dynastie autrichienne, race d'autant plus redoutable qu'outre sa branche allemande et sa branche espagnole, elle avait des alliés sous le toit du Louvre même; que cependant ces dangers ne devaient pas effrayer le roi, attendu que M^{lle} d'Hautefort, en faisant signer à Sa Majesté le renvoi d'un ministre facile à remplacer, avait sans doute sous la main un sujet plus habile.

Louis XIII, étourdi, stupéfié de l'avenir orageux que Richelieu lui faisait entrevoir, le pria, le supplia de rester aux affaires et de marquer ses victimes. Quand le ministre vit son maître courbé devant lui, il releva la tête, se dressa, et dit d'une voix puissante : « Sire, je n'ai point
« de victimes à désigner ; tous mes ennemis sont ceux de
« Votre Majesté, laissez-les faire, ils ne manqueront pas
« de se déclarer, et leur punition sera le dû de la justice.
« Mais ne mettez plus en oubli que si je suis d'ordinaire
« le point de mire des révoltés, c'est qu'ils savent qu'en
« frappant mon chétif individu leurs traits atteindront
« derrière moi votre personne et l'Etat. Néanmoins, lais-
« sons commencer le forfait pour le punir. La trahison
« est grande autour du trône, mais Dieu nous ordonne
« d'en attendre les premières marques ; car il ne faut
« frapper que les vraiment coupables. Seulement si Votre
« Majesté fait encore quelque état de mes services, qu'elle
« daigne retirer l'écrit confié à M^{lle} d'Hautefort ; ce serait
« pitié que les gens rebelles à votre pouvoir pussent se
« servir d'une arme qu'ils tiendraient de vous. »

Après cet entretien, qui venait de lui causer un véritable effroi, Louis XIII se hâta de redemander à Marguerite la promesse qu'il lui avait donnée. M^{lle} d'Hautefort, avertie que Marie de Médicis se proposait de rompre prochainement la glace, parut, durant plusieurs jours, avoir oublié cette demande du roi. Pressé par le cardinal, il la renouvela ; mais diverses défaites, remises ou recherches prétendues, firent encore gagner du temps à la fille d'honneur. Enfin le maître l'ayant poursuivie un matin jusque dans la chambre d'Anne d'Autriche, elle fut sommée de rendre à l'instant l'écrit à son auteur.

— Sire, répondit-elle avec fermeté, ma désobéissance est dans le bien de votre service : je ne vous remettrai point ce papier.

— Marguerite, reprit vivement le roi, je vois avec grand chagrin que vous vous séparez du bon naturel que je me plaisais à reconnaître en votre personne.

— Je résiste parce que ce ne sont ni vos pensées ni votre volonté que vous suivez en ce moment.

— N'est-ce donc pas moi qui vous ordonne !

— De la même manière que Votre Majesté a le malheur de régner, sire, par les inspirations du cardinal.

— Mademoiselle d'Hautefort, dit Louis XIII avec colère, retenez la légèreté de votre langue ; vous manquez à notre personne royale.

— Je l'éclaire.

— Pour la dernière fois, remettez cet écrit en nos mains.

— Tenez, sire, s'écria la fille d'honneur en découvrant à demi une gorge admirable, le papier est dans mon sein ; venez le prendre en ce lieu si vous voulez l'avoir.

Le chaste prince recula de deux pas à l'aspect du trésor entr'ouvert que tant de regards avides eussent recherché ; puis ayant pris les pincettes tout près d'un foyer ardent, il s'avança vers sa favorite en criant de toutes ses forces :

— Par saint Louis ! je parviendrai avec l'aide de cet instrument à vous arracher ce que je demande en vain.

— Non vraiment, repartit l'obstinée demoiselle en se retranchant derrière la reine, Votre Majesté fait mine de se livrer à des attouchements par trop brûlants !

Le roi sortit irrité au delà de toute expression, et le soir même M^{lle} d'Hautefort fut exilée.

C'était le 9 novembre 1630. Le couvre-feu sonnait à l'élégante coupole du Luxembourg. Un vent glacial balayait les allées du jardin, qu'un givre scintillant aux rayons de la lune avait couvertes un instant d'une nappe blanche. La cime des arbres tourmentée par le fougueux autan se courbait avec ce bruissement qui entendu de loin provoque de mélancoliques pensées chez les amants, un paisible sommeil chez les vieillards. Marie de Médicis, retirée au fond de son appartement, était assise devant l'âtre, dans lequel brûlaient, en pétillant, trois ou quatre grosses bûches de chêne. La flamme qui s'en élevait éclairait seule la chambre. Quelques jets capricieux de cette lumière se jouaient,

au plafond, sur des nymphes tombées toutes nues du pin-
ceau savant, tandis que d'autres reflets faisaient briller,
sous les rideaux entr'ouverts d'une vaste couche, un cru-
cifix d'or appliqué sur velours cramoisi, et un bénitier
taillé laborieusement dans un bloc de cristal.

Seule, enveloppée d'une robe de nuit en velours noir,
les yeux fixés sur le brasier, où se dessinaient, au gré de
sa rêverie, mille objets fantastiques, la reine mère paraiss-
ait plongée dans de profondes réflexions, qu'interrom-
paient toutefois des signes fréquents d'impatience. Elle
attendait évidemment quelqu'un, et l'heure du rendez-vous
semblait être passée. Enfin la porte s'ouvrit; un homme
fut introduit par une dame âgée qui se retira aussitôt. Le
nouveau venu paraissait avoir quarante-cinq ans; il était
couvert d'un long vêtement brun, ouvert par-devant, et
bordé d'une épaisse fourrure noire. Un large ceinturon de
cuir luisant lui serrait le corps. Il tenait à la main un bon-
net noir, de forme polonaise, auquel était attachée une
plume rouge, placée de manière à couvrir en partie le
visage. La physionomie de cet homme avait quelque
noblesse; mais une empreinte lugubre la déparait, moins
pourtant que des yeux enfoncés où brillaient deux mobiles
étincelles. Des cheveux noir-jais achevaient de rendre cette
figure repoussante, et l'on pouvait être surpris qu'il en
partît une voix douce, mélancolique, et que l'accent italien
rendait mélodieuse.

— J'avais l'appréhension, seigneur Fabroni, dit la reine
en se levant, que la présidente de Verdun, votre amie,
eût oublié de vous faire savoir ma volonté.

— Non, madame; mais une réunion d'astrologues qui
vient de finir au château de Vauvert m'a tenu empêché
jusqu'à cette heure.

— Le château de Vauvert!... il court sur ce lieu des
bruits effrayants ¹.

1. Ce château, situé derrière l'enceinte des Chartreux, avait,
selon quelques chroniqueurs, appartenu à un seigneur voué au
diable : il passait pour être visité chaque nuit par les habitants de

— Les choses qui inspirent la terreur, madame, ont besoin d'être examinées de près. Rien ne fut mis en ce monde pour effrayer, et tout peut servir à l'instruction des hommes. Vauvert est un vieux manoir désert ; le calme fut toujours l'ami du savoir, pour quoi les astrologues ont choisi ce lieu comme le plus propre à leurs conférences. Le sujet auquel ils ont donné ce soir une particulière attention n'est point de ceux que je doive celer à Votre Majesté ; quelques-uns ont médité sur les portaux de nos églises : là, madame, sont écrits les grands secrets des siècles écoulés ; et de profonds mystères apparaissent pour ceux expérimentés à les lire, par exemple, au front tout symbolique de la Sainte-Chapelle. Apprenez encore, madame, que les figures debout autour du portail de Notre-Dame montrent aux hermétiques ¹ la direction où se rencontrent des trésors, et sur quel point il faut s'établir pour s'embesogner du grand œuvre. Mais parlons de ce qui touche vos pensées

— J'ai la volonté, seigneur Fabroni, d'être éclairée de vos lumières et conjurations sur quatre points essentiels... Mais ne mettez pas un instant en oubli que je veux ouïr les arrêts du destin tels qu'ils vous seront donnés en révélation.

— Hélas ! madame, répondit l'astrologue d'une voix triste, Dieu en cachant l'avenir à sa créature lui dérobe plus de peines que de bonheur : apprendre, c'est quelquefois se préparer à jeter des larmes ; et je suis vivement touché de la pensée qu'il faut, le plus souvent, ignorer pour jouir.

— Pour ce qui est de moi, je maintiens que l'incertitude est le pire de tous les maux.

— La vérité nue peut se faire voir hideuse.

l'enfer. Il ne l'était, disent des écrivains moins crédules, que par des faux monnayeurs, qui, grâce aux terreurs vulgaires, s'y livraient impunément à leur industrie criminelle.

1. Rêveurs des siècles précédents, qui passaient leur vie à chercher la pierre philosophale, et à faire tourner la baguette divinatoire aux mains d'une vierge, pour découvrir les trésors enfouis.

— Vous le disiez il n'y a qu'un instant, tout peut être bon à instruire. Parlez-moi sans artifices ni déguisements aucuns.

— Je me tiendrai sur ce sujet en l'obéissance de Votre Majesté.

Et Fabroni n'étouffa qu'imparfaitement un soupir.

— Or, pour que l'émoi produit par vos prédictions ne me fasse pas quitter la pensée du prix que je dois y attacher, je vais me prendre à vous l'offrir d'avance.

A ces mots, Sa Majesté saisit la main de Fabroni ; et quand elle l'abandonna, un reflet de l'âtre fit étinceler au doigt de l'astrologue un diamant fort gros.

— Ça, commençons, reprit l'Italien d'un ton solennel, maintenant que la flamme de ce foyer est quasi éteinte. Le tableau préparé...

— Le voici, interrompit Sa Majesté en écartant un rideau qui laissa voir, le long de la muraille, un grand rond de velours noir fort tendu.

Alors Fabroni tira de sa poche une fiole de cristal, versa environ moitié de son contenu dans une petite coupe d'or, et trempant légèrement dans ce vase une sorte d'aspersoir, il le secoua contre le rond noir, qui se trouva soudain jonché de traces lumineuses.

— Sur quel sujet, madame, dois-je interroger d'abord ce tableau ?

— Le roi mon fils...

— Ceci le représente, répondit l'Italien en désignant une faible lueur du bout de sa baguette de baleine.

— Cette flamme... Dieu ! que vois-je ! elle s'évanouit !

— Ainsi, madame, dit l'astrologue d'une voix ténébreuse, ainsi s'éteindra, en un temps peu éloigné, la vie de ce prince... Vous avez voulu que je fusse vrai, sans détour aucun.

— Malheureuse mère !... Et Gaston, mon second fils, où se trouve-t-il ?

— J'ai peine à le suivre dans les sauts inconstants que fait la petite flamme qui le représente.

— Elle me semble vive, au moins.

— Monsieur vieillira...

— Il régnera donc ?

— Jamais.

— Louis XIII deviendra-t-il habile à...

— On ne saurait produire le feu sans avoir l'étincelle, interrompit le devin. Puis il secoua la tête.

— En ce cas, qui ceindra la couronne ?

— Le sang du grand Béarnais ne laissera point de régner.

— Serait-il vrai que Gaston...

— La tâche de création que Dieu lui avait confiée est accomplie ; nulle postérité ne sortira désormais de ce prince...

— Mais ce sang de Henri IV, que vos révélations font perpétuer sur le trône...

— Le savoir a ses limites, madame... Je deviendrais suspect en la matière si j'osais en dire davantage sur ce sujet.

— Parlez-moi du cardinal... Cette flamme sur laquelle s'arrête votre baguette, elle m'éblouit.

— C'est la fortune de Richelieu.

— Sera-t-elle durable ?

— Autant que sa vie.

— Elle peut être longue, murmura la reine d'une voix sombre. Ne croyez-vous pas, poursuivit-elle, que ce ministre ait quelque charme pour se garantir des dagues et des mousquetades ?

— Rien de pareil ne s'offre à ma vue ; mais ce filet de feu, qui le ceint de ses contours redoublés, me montre sa destinée, rempart terrible où viendront échouer tous ses ennemis fors une femme.

— Ceci, dit la reine avec transport, présage-t-il que ma fortune jettera un nouvel éclat ?

— Votre Majesté m'a fait le commandement d'être sincère... Cette femme, ce n'est pas vous.

— C'est assez. J'ai néanmoins la pensée que, pour la gloire et le besoin de l'État, il me sera permis de faire mentir vos prophéties.

— Je le désire avec ardeur, madame.

— Voyons, toutefois, si vous découvrirez quelques lueurs prospères en mes jours à venir.

— Il faut pour cela que je renouvelle ce tableau cabalistique et que Votre Majesté daigne entrer dans le cercle mystérieux.

Ici le devin arrondit sur le tapis trois tours d'une chaîne formée d'anneaux triangulaires d'argent mat. S'approchant ensuite du tableau lumineux, il le toucha légèrement d'une substance que Marie ne put reconnaître, et soudain tous les feux disparurent. Reprenant alors la fiole, la coupe et l'aspersoir, Fabroni fit jaillir sur l'étoffe sa liqueur inflammable, laquelle, obéissant à cette puissance cachée qu'on nomme le hasard, forma de nouvelles combinaisons. Tout à coup l'astrologue recule de deux pas, les bras étendus, l'intérieur des mains tourné vers les signes flamboyants, comme pour en repousser la vue.

— Eh bien, seigneur Fabroni, dit la reine avec émotion, que voyez-vous ?

— Non, non, fille des illustres Médicis, épouse des rois, mère des rois, vous ne saurez pas... je ne puis vous dire... Jamais, jamais !

Et l'Italien se précipite vers la porte, l'ouvre en répétant : Jamais, jamais !

La reine mère, frappée de surprise et de terreur, resta immobile dans son cercle d'argent ; ses yeux demeurèrent fixés sur la page fantastique où l'astrologue avait lu sans doute une noire destinée... On eût dit un de ces êtres enchantés que la poésie orientale se plut à créer ; ou bien une de ces princesses dont Perrault, longtemps après, fit taire la respiration, arrêta le cœur, endormit la circulation sous la baguette d'une fée imaginaire.

Les filles d'honneur, retenues par le respect, n'avaient osé entrer chez la reine sans qu'elle les eût appelées ; ce ne fut qu'aux premiers rayons de l'aurore qu'une vieille dame italienne vint, selon sa coutume, prendre les ordres de Sa Majesté, qui s'éveillait toujours à cette heure. Marie de Médicis n'avait pas bougé : la suivante s'arrêta tout court devant cette haute statue drapée de noir et s'élevant au milieu d'un cercle étrange.

— Regarde, dit la reine en désignant du doigt le tableau.

Mais les hiéroglyphes lumineux étaient éteints, il n'en restait aucune trace; le velours ne conservait point d'empreinte : son lustre n'était pas même altéré. Quelle liqueur avait donc pu s'allumer ainsi sans chaleur? A coup sûr elle ne tenait point de la nature ardente du phosphore... Pourquoi chercher? les siècles écoulés n'ont-ils pas eu leurs lampes inextinguibles ¹, leurs feux grégeois, leurs vitraux aux couleurs indélébiles; secrets perdus après tant d'autres, que nous retrouvons successivement, et que nos générations vaniteuses croient découvrir.

La reine sortit enfin, toute frissonnante, des contours magiques : l'âpre température des nuits glaçait son corps, où la vie s'était assoupie dans une longue contention d'esprit. Ses femmes la mirent au lit; mais elle n'y put trouver le sommeil. Il venait de luire le jour où cette princesse allait hasarder sur une mer orageuse le vaisseau déjà fracassé qui portait sa fortune. La veuve de Henri IV attendait le roi dans son palais du Luxembourg. Elle songeait à rappeler au monarque sa promesse de Lyon, scellée d'un serment; elle voulait parler à son cœur, lui peindre avec attendrissement, avec force, toute la famille royale humiliée par son indigne ministre; montrer l'Europe indignée, la religion, la nature, les lois violées; réveiller enfin la conscience léthargique de ce prince, esclave garrotté d'un sujet. Telle était la démarche, dès longtemps méditée, dont Marie avait voulu connaître d'avance le résultat en interrogeant l'Italien Fabroni: désir téméraire que suivait une profonde terreur.

Louis XIII arriva vers midi : la reine mère, en s'enfermant avec lui, recommanda à ses gardes de repousser sans exception toutes les personnes qui pourraient se présenter

1. Au commencement du xvii^e siècle on découvrit à Rome le tombeau de Tullia, fille de Cicéron; et dans le même temps fut retrouvé celui du dictateur Camille... Des lampes y brûlaient encore. Le même phénomène a été remarqué lors de plusieurs autres découvertes de tombes antiques... C'est ainsi que par l'en-sevelissement successif des connaissances humaines, des choses jadis fort naturelles nous apparaissent sous un aspect merveilleux.

à la porte durant l'entretien secret. La colère italienne de Marie, échauffée encore par une constitution forte, impérieuse et jeune, en dépit de cinquante-sept années, cette colère qu'alimentait le plus amer des ressentiments, celui de l'ingratitude, s'exhala en transports si puissants, si vifs, si pathétiques tour à tour, que le roi ne put y résister.

— Eh bien ! oui, madame ma mère, dit-il dans une sorte d'entraînement, cette promesse de Lyon, je la tiendrai.

— Sire, je suis touchée de la croyance que le salut de votre âme en dépend : les anges, au commandement du Sauveur, ont écrit votre parole jurée... Qui sait même si votre retour quasi miraculeux à la vie n'est point l'effet signalé de ce pieux serment ? qui sait si la mort n'étendrait pas derechef sa main terrible sur le parjure ?

Louis XIII frémit.

— Deux mois encore, madame, je ne vous demande que deux mois, dit-il d'une voix creuse.

— C'est une éternité ! N'ai-je pas le front dans la poussière ?...

— Un mois seulement, et c'en est fait du crédit de Richelieu, tant je tiens à grande faveur de vous faire voir mon obéissance !

— Ayez donc en pensée que le prince votre frère mendie le pain de l'étranger, fuyant l'échafaud de Chalais ou le poison qui brûla les entrailles de Vendôme.

— De grâce, ne me faites pas refus de quinze jours.

— Ah ! que vous êtes misérablement enclin aux délais, quand le chagrin s'en va tarir dans le sein d'Anne d'Autriche les sources de l'hérédité... C'est, hélas ! une vérité trop sensible ; la haine que Richelieu entretient en votre cœur est l'unique cause qui vous rend de glace pour votre épouse, et vous serez appelé dans l'avenir Louis l'impuissant.

— J'ai formé à toujours la résolution de renvoyer le cardinal : j'en renouvelle ici le serment.

— Accomplissez-le sans retardement, cher sire, les parlements murmurent, la noblesse s'ameute, les partis se réveillent... l'orage gronde de toutes parts.

— J'ai donné ma parole royale, cela suffit.

— Non, Louis, je connais du Plessis ; s'il obtient vingt-quatre heures, d'autres idées rentreront dans votre imagination : les replis du serpent tentateur vous étreindront... Signez à cette heure l'ordre de faire arrêter le cardinal, ajouta Marie en présentant une plume au roi... Ne vous faites aucun souci du poids des affaires, Marillac, l'intègre Marillac vous en soulagera...

— Signons donc, dit vivement le roi en s'approchant d'une table sur laquelle était un ordre d'arrestation tout dressé.

En ce moment une porte communiquant à la chapelle, et que Marie n'a pas songé à faire garder, s'ouvre précipitamment... Richelieu paraît.

— Ah ! le voici, s'écria Louis XIII éperdu... Et la plume échappa de ses mains.

— Ne laissez pas de signer, sire, dit froidement le cardinal, qui ramassa l'instrument de sa ruine et le présenta au roi. Signez, c'est une chance merveilleusement honorable que de redevenir mineur à trente ans sous la tutelle d'une femme et d'un garde des sceaux félon vendu à l'ambition rebelle de Monsieur. Signez, la guerre civile, à peine apaisée par moi, recommencera. Signez, l'étranger, que je tenais en bride, retombera sur vous. Signez, les grands vous disputeront la France déchirée en lambeaux... Votre appui en de telles calamités sera cependant un robin si intelligent aux affaires que j'hésiterais à lui confier l'emploi de mon dernier scribe, et qui, pour comble de misère, ne laissera pas de remettre aux parlements jaloux tout ce qu'ils voudront de votre puissance. Mais vous aurez satisfait la passion de la reine mère, enfin vengeance d'un ministre dont le crime capital est d'avoir remis le sceptre en votre main. Sire, vos devoirs de fils seront remplis alors, l'auguste Marie sera triomphante, elle régnera en votre lieu, et vous aurez repris les lisières.

— Enfer et damnation ! s'écria Louis XIII... Puis il s'élança hors du cabinet.

— Vous l'emportez, madame, dit Richelieu en se tour-

nant vers Marie de Médicis qui suffoquait sur son fauteuil : je quitte la cour ; je fais aujourd'hui même retraite en la ville du Havre. Il faut que l'épreuve s'accomplisse, et que Louis XIII ait enfin la démonstration certaine de ce que l'État vaut sans moi.

Le ministre sortit lentement par le chemin qu'il avait suivi pour venir, sans que la reine mère eût le courage de lui répondre. Si, moins habituée à subir elle-même le joug qu'elle reprochait au roi d'avoir accepté, cette princesse se fût rendue à Versailles, où Louis se retirait ; si elle eût conduit auprès du monarque ébranlé Marillac, homme pur qui depuis longtemps constatait les crimes du cardinal, et formait de documents authentiques le chiffre effrayant de ses concussions, alors c'en était fait de sa domination, c'en était fait peut-être de lui-même : tombé à terre, ses ennemis l'écrasaient. Mais Marie, trop stupéfiée par la subite apparition de son adversaire, laissa évanouir ses résolutions dans un découragement prématuré : elle manqua la victoire faute de persévérance. Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette affaire, c'est que Richelieu parut aussi découragé que son ennemie. Soit qu'il se lassât des assauts sans cesse renouvelés qu'on livrait à sa fortune, soit qu'il voulût en effet montrer en s'éloignant combien il était nécessaire au roi, il se disposa réellement à quitter Paris en sortant du cabinet de la reine mère. Ses meubles les plus précieux étaient depuis deux jours dirigés vers la Normandie, et ce jour 10 novembre 1630, il fit partir pour le Havre vingt-cinq charges de mulet d'or monnayé ¹.

Le cardinal allait lui-même se mettre en route, lorsque la Valette, son collègue en cour de Rome, son lieutenant général aux armées, entra chez lui et le retint.

— Gardez-vous d'abandonner le champ de bataille, lui cria-t-il en voyant ses préparatifs ; que craignez-vous de cette vieille princesse ?

— Son titre de mère.

— Ah ! vrai Dieu, ce titre, il est de votre habileté de le tourner contre elle.

— Oui, mon ami, quand Louis XIII aura vu que cette femme fait espérance de régner encore pour elle-même ; mais il faut qu'il le voie.

— Monsieur le cardinal, souffrez un jet de mon cœur, qui est tout à vous : si Votre Éminence quitte un instant sa partie, je la tiens pour perdue sans ressource. Courez de ce pas à Versailles, faites bon et ferme emploi de l'ascendant que vous assureront toujours les grands services que vous avez rendus à l'État, persuadez, insinuez, trompez au besoin, étourdissez enfin par toutes les inspirations familières du génie qui vous est donné, et votre crédit est sauf. Voici messire de Châteauneuf ; il vient d'ouïr ce que je vous ai dit, je m'assure qu'il se range à mon opinion.

— Sans nul doute, monseigneur ! dit le nouveau venu ; ne lâchez pas ainsi le timon de l'Etat pour un misérable grain, quand Votre Eminence l'a retenu d'un bras ferme en de violents orages.

— Mais puis-je aller à Versailles, où le roi ne m'a pas mandé ?

— Fantôme de scrupule ! ne vous paraît-il pas séant d'entrer en justification, encore même que vous persisteriez à sortir des affaires ? répondit Châteauneuf. Sur mon âme, je suis loin d'avoir la pensée que Votre Éminence doive plier le genou devant Sa Majesté à l'heure où nul blâme ne saurait s'attacher à vos actions ; mais ne soyez pas en crainte d'une telle humiliation : vous ne demanderez pas miséricorde, vous la ferez.

— Je pars donc, dit Richelieu comme déterminé par une inspiration subite qu'il ne communiqua point. M. de Châteauneuf, ajouta Son Éminence, que penserait le parlement des droits d'une mère sur l'autorité d'un roi de trente ans ?

— Ces droits, monseigneurs, sembleraient à messieurs de toute nullité ; les rois majeurs n'obéissent qu'au ciel. La mère d'un souverain exerçant la plénitude de son pouvoir devient sa première sujette ; il n'a plus de devoirs

euvers elle, plus de ménagements à garder à son endroit en cas qu'elle ait failli ; du respect, c'est elle qui en doit à son fils ; ainsi le veut la loi du trône.

— Vous chargez-vous de faire signer à messieurs un avis ainsi libellé ?

— J'en réponds.

— Allez donc, et les sceaux sont remis en vos mains si je reste aux affaires.

— Par mon estoc et ma soutane, s'écria la Valette, partons pour Versailles, partons sans plus de retardement. Messire de Châteauneuf parle en sage ; la mère doit le respect au fils couronné : le nonce Barberini en signera la déclaration spirituelle ; il nous obtiendra, s'il le faut, une bulle du pape, Dieu lui-même la viserait... Mais les messagers qu'on lui envoie ne reviennent pas.

Tandis que les deux cardinaux se rendaient à Versailles, M. de Châteauneuf, qu'excitait vivement la promesse des sceaux, allait faire constater par messieurs qu'un roi peut s'affranchir des lois de la société, braver celles de la nature, et se faire au besoin le bourreau de sa mère. C'était ce qu'il importait à Richelieu d'établir.

Cependant tout le monde croyait ce ministre perdu : chacun aiguissait ses armes pour l'en frapper ; plus d'un ambitieux étendait déjà la main vers sa dépouille. L'erreur fut de courte durée : le soir même on apprit que Richelieu conservait son omnipotence. La preuve ne se fit pas attendre. Le lendemain 11, M. de Marillac, garde des sceaux, avait été arrêté ; il partait, sous bonne escorte, pour le donjon de Châteaudun. La princesse de Conti et la marquise de Fargis étaient exilées ; la duchesse d'Elbeuf subissait le même sort. Enfin, l'huissier de cabinet l'Épine, se dirigeant à franc étrier vers l'armée d'Italie, portait au maréchal de Schomberg une lettre de la main royale qui lui ordonnait de faire arrêter son collègue Marillac.

Beringhein, valet de chambre du roi, celui-là même que Sa Majesté avait rendu confident de son impuissance, fut exilé presque aussitôt à l'étranger avec une perfidie

vraiment originale. Richelieu l'ayant fait venir dans son cabinet, lui annonça qu'il allait servir à l'armée d'Italie en qualité de maréchal de camp ; le gentilhomme emporta son brevet et ses ordres de service. Il partait muni d'une lettre close pour M. de Schomberg : c'était, lui avait-on dit, une recommandation pressante touchant son avenir. En effet, lorsque le maréchal eut ouvert cette dépêche, il déclara au pauvre Beringhein qu'il venait d'apporter lui-même l'ordre de son exil, et le brave officier ajouta, les larmes aux yeux, que, pour satisfaire au commandement du roi, il se voyait forcé, bien à regret, d'éloigner immédiatement l'exilé du camp français. Cette fourberie conserve toutefois quelque forme de cour ; mais que penser du message adressé par le roi lui-même à Schomberg pour lui prescrire d'arrêter son collègue ? Ce message commençait ainsi : « Mon cousin, le maréchal de Marillac a écrit ici des lettres fort insolentes contre vous. » Ne croirait-on pas entendre un habitant des halles, excitant, dans son intérêt, un voisin contre un autre ? Si le style est, comme on l'a dit, tout l'homme, quelle idée doit-on se faire de Louis XIII ?

Ainsi se termina cette échauffourée politique dont le résultat trompa tant de gens, et qui fut surnommée, par cette raison, la *journée des Dupes* ; journée remarquable dans les fastes de Richelieu, en ce qu'elle lui donna la mesure de ce qu'il pouvait oser.

Le parlement circonvenu par Châteauneuf ne tarda point à faire paraître un délibéré dans lequel était démontré, comme on démontre avec l'aide de la chicane, que la loi civile n'obligeant point les chefs mâles et majeurs des familles illustres à vivre sous la dépendance de leur mère, ils pouvaient sans faillir aucunement l'éloigner de leur maison et même la tenir en exil ou en captivité pour le bien de leurs affaires. Les casuistes sollicités par le cardinal de la Valette décidèrent, théologiquement, le même cas d'une façon tout aussi favorable aux vues du cardinal, qui, pour faciliter cet arrangement avec le ciel, avait donné beaucoup d'argent à la Sorbonne, et plus encore

au prélat guerrier. Muni d'une double décision émanant d'autorités si respectables, Richelieu proposa hardiment à Louis XIII de reléguer Marie de Médicis à Compiègne et de la faire garder à vue dans ce château, ajoutant que si Sa Majesté voulait régner, il était temps d'arrêter les intrigues de la reine mère. Le roi ne déféra pas seulement à la proposition de son ministre, il s'associa encore aux ruses que ce dernier employa pour consommer ce second emprisonnement de la veuve du grand Béarnais.

La cour s'étant rendue à Compiègne afin d'exécuter cette trame infâme, Marie de Médicis y alla sans défiance, encouragée par les respects, les airs affables et les sourires du roi ; amorces perfides sous lesquelles ce prince cachait toujours un noir projet. Ces prévenances duraient depuis deux jours, lorsque la reine régnante entendit frapper à la porte de sa chambre longtemps avant l'aurore. Tremblante, éperdue, et redoutant quelque nouvel outrage de son farouche époux, Anne ordonna toutefois à Brigitte d'ouvrir. C'était M. de Châteauneuf, nouvellement nommé garde des sceaux. Sa noire simarre, sa figure sévère quoique belle, l'heure à laquelle il se présentait, les proscriptions récentes, tout redoubla les terreurs de Sa Majesté : le magistrat prit en pitié le tremblement de la pauvre princesse, qui se faisait remarquer par l'agitation de sa couverture.

— Remettez-vous, madame, lui dit-il, je ne suis porteur d'aucune nouvelle qui doive jeter Votre Majesté en de si semblables alarmes.

— Mais, monsieur, cette venue nocturne en ma chambre...

— Était nécessaire, madame, pour l'accomplissement des commandements du roi mon maître. Des raisons d'État l'obligent à laisser sa mère ici, en la garde du maréchal d'Estrées, et votre illustre époux vous attend tout présentement au couvent des Capucins, où déjà Sa Majesté entend dévotement la messe.

— C'est grand cas en ce moment, monsieur de Châteauneuf.

— Je ne dois pas faillir de dire à Votre Majesté que le roi a pour agréable qu'il vous plaise quitter le château sans voir la reine madame sa mère.

— Sur ce point, monsieur le garde des sceaux, vous serez le maître d'apprendre au roi ma désobéissance : la reine Marie est plongée en grande misère ; je serais trop sensiblement touchée qu'elle me tînt pour indifférente à ses maux.

— Madame, dit Châteauneuf en s'inclinant, un tel sentiment me fait un devoir de tenir ma bouche close sur ses effets ; j'attends Votre Majesté en la galerie ; elle sait que le roi son auguste époux prend en grande déplaisance le moindre retardement qu'on apporte à satisfaire aux intimations de sa volonté ; c'est tout ce que j'oserai dire ici.

— Et cela suffit, messire de Châteauneuf. Je vous rejoins en peu d'instants.

Dès que le magistrat fut sorti, Anne passa une simple robe de chambre ouverte ; *toute en chemise*, disent les mémoires du temps, elle courut à la chambre de Marie de Médicis, qu'elle trouva au lit, sur son séant, et déjà prévenue de sa captivité.

— Ah ! ma fille, s'écria Marie en apercevant la reine, encore prisonnière... Le roi n'est-il pas un monstre éblouissant... Hélas ! que veut-il faire de moi ?

— Dieu seul et le cardinal voient clair dans cet horrible mystère, dit Anne en embrassant sa mère...

— Le ciel, ma fille, ne nous délivrera-t-il pas de cet antechrist... Chère princesse je ne fais espérance qu'en vous... Voici le roi votre frère en paix avec l'Angleterre...

— Chut, ces murailles peuvent nous trahir... Dans votre maison, même que dans la mienne, tout sert Richelieu, tout se tient en son pouvoir et obéissance... Sachez, madame, que vos propres domestiques ont prêté serment à cet homme...

— Que Dieu nous prenne donc en sa sainte garde, s'écria Marie en sanglotant... Cependant, écoutez, ma fille, le maréchal de Bassompierre a promis d'entrer de

cœur dans notre service ; ayez confiance en ce bon ami du roi mon glorieux époux.

— Je ne manquerai pas de prendre liaison avec lui touchant nos intérêts... Adieu, madame ma mère, faites bonne espérance de l'avenir... vous savez que nos pensées se réunissent dans un sentiment commun de haine pour l'infâme cardinal.

— On m'a déjà secrètement avisée que ce misérable avait pris la résolution de me faire transférer à Moulins, sans doute dans le dessein de me tenir plus étroitement emprisonnée... Mais je ne laisserai d'écrire à mon tigre de fils que j'endurerai les derniers outrages plutôt que de me résoudre à souffrir cette violence... Nous verrons si Louis me fera arracher toute nue de mon lit sans exciter la compassion des plus insensibles...

— Il faut que je vous quitte, madame ! dit la reine régnante en serrant Marie dans ses bras... L'orage ne se fait voir déjà que trop menaçant pour moi... Il est de nos espérances et intérêts que j'évite de le grossir.

Les deux reines se tinrent longtemps embrassées avec une sincère affection née de cette communauté de malheur, si favorable aux sympathies ; elles se séparèrent enfin... elles ne devaient plus se revoir.

Anne d'Autriche trouva Louis XIII dans la salle du conseil au couvent des Capucins. Il n'était pas encore jour : le roi, entouré de moines, agité d'une visible émotion et gardant un morne silence, pouvait inspirer l'effroi. Les nombreux flambeaux qu'on tenait allumés autour de lui jetaient sur ses traits pâles et contractés un reflet sinistre ; la richesse même de ses habits, en ressortant sur une masse de frocs bruns, faisait saillir d'une étrange manière cette figure royale. Anne eut un instant l'idée du prince des enfers rendu captif par les prières d'une compagnie de pieux reclus.

— Ça, madame, dit Louis XIII d'une voix sourde en apercevant la reine, allons-nous-en à Senlis.

Les murailles de Compiègne trahirent le secret des reines, ainsi que l'avait prévu Anne d'Autriche. Il y avait

trois jours à peine que la cour habitait le vieux château de Senlis, lorsqu'on y vit arriver le maréchal de Bassompierre. Ce loyal guerrier venait au-devant de sa destinée ; il espérait encore que de loyaux services, pressés sur sa vie, lui serviraient d'égide contre les coups du cardinal : il ne pouvait s'imaginer que Louis XIII fût assez dégradé, assez l'esclave d'un sujet pour lui sacrifier l'une des plus utiles illustrations du royaume.

— Voilà bonne compagnie, dit le roi en voyant le maréchal entrer dans sa chambre.

— C'est au moins, sire, un serviteur fidèle, répondit Bassompierre avec une intention marquée.

— J'éprouve un singulier contentement à vous voir, mon cousin, car vous êtes du petit nombre des seigneurs dont j'écoute en grande confiance les conseils et avis.

— Il ne m'arrivera jamais d'en faire entendre à Votre Majesté qui ne soient pas dans le bien de son service, et qui puissent jeter une tache sur sa renommée.

— Aussi fais-je espérance que vous ne manquerez pas d'approuver la conduite qu'à grand contre-cœur toutefois j'ai tenue avec la reine madame ma mère.

— Sire, il est sur le trône des nécessités malheureuses ; mais...

— Je lis en votre pensée, maréchal : vous trouvez la rigueur par trop grave.

— Je suis si défaillant à juger les choses du côté du monde qu'il ne m'est pas donné de voir la nécessité d'une action tant sévère.

— Les pratiques de la reine madame ma mère et celles de monsieur mon frère sont pourtant toutes évidentes, mon cousin, répondit Louis XIII avec amertume, mais je m'assure qu'il agrée à vos préventions de vous aveugler un petit pour ne pas voir ces déloyautés et félonies.

— Et sans doute, répliqua froidement Bassompierre, c'est dans cette opinion que Votre Majesté a pris la résolution de me faire arrêter...

— Arrêter... vous, mon cousin !

— C'était ce matin un bruit fort accrédité en la capi-

taie ; et pour ce qui est de moi, je le tiens d'une bouche peu suspecte.

— Sur mon âme, M. de Bassompierre, je m'étonne qu'il vous soit entré dans la pensée de croire à tel propos... Vous savez combien sont vives les tendresses que je vous ai vouées... Ah ! mon cousin, je ne saurais vous pardonner d'être tombé en pareille erreur...

— A tout événement, sire, je venais trouver Votre Majesté afin qu'on ne fût pas en nécessité de me chercher.

— Retenez donc de si malséantes paroles, dit le roi avec un peu d'humeur.

— Et si je savais en quel lieu Votre Majesté veut m'envoyer, poursuit le maréchal nonobstant l'invitation du roi, je m'y rendrais tout d'abord sans qu'on m'y menât.

— Monsieur de Bassompierre, ce discours nous fatigue d'une façon singulière.

— Je me retire vivement, sire.

— Je me plais à penser, mon cousin, que vous n'irez pas prendre gîte cette nuit en une hôtellerie et que vous souperez avec moi.

— J'obéirai à Votre Majesté, répondit le maréchal en s'inclinant.

Jusqu'à l'heure du souper Louis XIII ne parla plus à Bassompierre, qui s'entretint le reste de la soirée avec Anne survenue dans la chambre. Pendant cette conversation, le monarque, assis sur une chaise longue, la jambe droite croisée sur le genou gauche, chantait une vieille ballade en s'accompagnant de la guitare.

Le lendemain, au moment où le maréchal traversait la ville de Saint-Denis, doucement assoupi dans son carrosse, il fut arrêté par le sieur du Hallier, exécuter toujours poli, toujours affable, mais instrument dévoué aux vengeances du cardinal.

— Par saint François ! messire du Hallier, dit Bassompierre en s'éveillant, je vous attendais ; et n'était que vous venez de porter dommage à un gentil songe, je m'évertue-rais à vous remercier d'avoir fait trois lieues pour venir à ma rencontre.

— Je suis touché au cœur, monsieur le maréchal, d'être chargé d'un déplaisant message à l'endroit du plus respectable gentilhomme, la fleur de nos guerriers !

— Ah ! je sais, capitaine du Hallier, que vos paroles sont dorées, et c'est bénédiction ; car, au métier qu'on vous fait faire, vous avez plus vite votre langue que votre épée au service de Sa Majesté.

— Je suis forcé de prier monsieur le maréchal d'avoir la bonté de me suivre à la Bastille.

— Ah ! c'est à la Bastille que le cardinal me loge ! Eh bien ! messire, j'y serais déjà si le roi m'eût dit que c'était là qu'il lui plaisait de m'héberger. J'étais allé à Sens tout exprès pour m'en enquérir ; mais, par ma bonne épée ! Son Éminence a fait de Sa Majesté un maître passé en hypocrisie.

— J'ai commandement de vous dire qu'il est revenu au roi des marques certaines de vos liaisons avec la reine madame sa mère et avec M, le duc d'Orléans.

— Messire du Hallier, le cardinal, votre patron n'est jamais en peine d'épandre une couleur sur ses trames ; mais à renard contre renard la fourbe est difficile : je n'ignore point que le sieur du Plessis me solde ici ma part de Lyon. Ne manquez pas de lui rapporter qu'en la Bastille je m'occuperai comme j'aurais voulu qu'il s'y occupât : c'est à savoir que je me prendrai à faire un livre, et, sur ma foi ! celui-là sera d'une utilité singulière au public, car j'y peindrai le principal ministre en son vrai jour... Tenez pour assuré que les Mémoires de Bassompierre payeront bien la prison de l'auteur. Vrai Dieu ! je veux qu'on les lise encore dans cinq cents ans. Ce dire peut être pour vous, messire du Hallier, le sujet d'un rapport jovial à faire au cardinal ; et s'il reste du papier au bout de la page obligez-moi d'ajouter qu'ayant à cœur de mener à fin ma tâche d'écrivain, je dispense sa gracieuse Eminence de m'envoyer à la Bastille un cuisinier de son choix ¹.

1. Bassompierre n'eut pas le sort d'Ornano et du grand prieur de Vendôme, mais il ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Richelieu.

Jusqu'à ce moment Monsieur, toujours léger, insouciant, irrésolu, et par-dessus tout effrayé de la puissance du cardinal, avait supporté avec une patience que beaucoup de personnes qualifiaient de lâcheté les outrages de ce ministre. Même après la journée des Dupes, le prince, malgré l'échec supporté par la reine mère, s'était dégradé jusqu'à dire à l'Éminence : « Je vous ai haï depuis quatre ans autant qu'on peut haïr un homme, et j'ai fait tout ce que j'ai pu contre vous excepté d'entreprendre sur votre vie ; à l'avenir je vous aimerai autant que je vous ai haï, et je vous le proteste de nouveau. »

Qui aurait pu s'attendre qu'à moins d'une semaine du jour où Gaston parlait ainsi on le verrait entrer chez Richelieu l'œil enflammé, le poing sur la hanche et tendant le jarret comme un rodomont de comédie ? Ce fut pourtant ce qui arriva.

— Comment, cria-t-il en entrant et sans se découvrir, comment un homme de votre sorte s'est-il tant oublié que de mettre toute la famille royale en combustion ?

— Monseigneur... interrompit Richelieu.

— Silence, reprit Gaston avec autorité : c'est indigne félonie que devant tout à la reine ma mère, vous soyez devenu son plus grand persécuteur, l'ayez noircie par vos déloyaux artifices dans l'esprit du roi mon frère et soyez sorti du respect jusqu'au point de la faire emprisonner.

— Mais, prince, vous oubliez...

— Taisez-vous... Je n'aurais pas autant attendu à réprimer vos insolences si je n'eusse été retenu par votre qualité de prêtre ; mais, sur mon âme ! elle ne vous garantira plus d'un traitement rigoureux, d'un traitement tel que la grièveté des injures faites à des personnes royales le requerra.

Ce discours fut prononcé avec tant de chaleur, Son Altesse l'accompagna de gestes si énergiques, de roulements d'yeux si expressifs, que le cardinal, tout généralissime des armées de terre et de mer qu'il était, sentit ses jambes trembler sous sa rouge simarre, et n'osa pas hasarder un mot de réplique. En ce moment il y avait

éclipse totale du maître impérieux de la France, et sa position était vraiment digne de compassion. Forcée par les lois inflexibles de l'étiquette d'accompagner le prince, qui continuait ses vociférations en se retirant, Son Éminence répondait à une menace par un sourire, à une rude épithète par un salut, à un juron par une profonde révérence; s'efforçant de composer son visage, tâchant d'assurer sa contenance, mettant enfin à profit tout ce que l'art du comédien offre de plus difficile dans la pantomime.

Le cardinal-duc poussa un gros soupir quand il vit Monsieur dans son carrosse, mais surtout quand sa suite fut remontée à cheval; car pendant l'allocution de Son Altesse les raffinés qui l'entouraient, gens au regard farouche, à la moustache épaisse, ne semblaient attendre qu'un signe pour exécuter largement ce que leur maître promettait, et cette disposition hostile n'avait pas ajouté peu au trouble du prélat admonesté... Mais Richelieu ne tarda pas à se rassurer : autant il avait semblé rapetissé en reconduisant Gaston, autant il paraissait au-dessus de sa taille ordinaire lorsqu'il traversa ses appartements pour rentrer; et quand Louis XIII, accouru à toute bride chez le ministre, eut déclaré l'écume à la bouche, « qu'il serait « son second et le protégerait hautement contre tous, « sans exception, même contre son frère », le cardinal redevint un géant.

L'action courageuse de Monsieur, conseillée par des gens de cœur, pouvait produire un effet salutaire, mais non pas en s'arrêtant à quelques vaines menaces. Une fois les ciseaux mis dans l'étoffe, il fallait la couper jusqu'au bout : c'est-à-dire poignarder le cardinal ou du moins s'en assurer et le faire conduire sous bonne escorte au château d'Amboise. Ce moyen hardi mettait le roi dans l'obligation de soutenir une guerre civile pour un serviteur, et ce dernier même eût hésité à la conseiller à une époque où sa tyrannie rendait très nombreux les partisans de la reine mère et de l'héritier du trône. Richelieu, exposé à succomber dans des hostilités ouvertes, n'eût eu

d'autre parti à prendre que celui de renoncer à tout envahissement de pouvoir.

Mais l'ire de Gaston s'était évanouie comme un feu de paille ; la terreur, une terreur panique, y succédait. Croyant entendre galoper derrière lui toute la cavalerie française, Monsieur se sauva dans le duché de Lorraine, où ce prince s'était déjà réfugié l'année précédente, sous l'escorte de la peur.

C'était véritablement une captivité fort douce que celle de la reine mère. Ses gardes n'exerçaient qu'une molle surveillance, et le maréchal d'Estrées, leur commandant, donnait beaucoup moins d'instant à son service qu'aux yeux noirs d'une fille d'honneur dont il était éperdument amoureux. Cet officier faisait à peu près tout ce que Marie désirait : soit qu'elle se promenât dans le parc, soit qu'elle dirigeât ses pas vers les bords de l'Oise, jamais sa vue ne rencontrait de soldats autour d'elle, ils se tenaient à une grande distance ; et Sa Majesté rentrait au château quand elle voulait. Mais cette princesse avait entendu retentir le mot de *prison*. Ce mot seul l'indignait, et son imagination prêtait à la chose tout ce qui lui manquait de rigueur. Elle se croyait donc captive autant qu'on peut l'être. Dans cette situation, la reine, se rappelant son évasion de Blois, songeait à donner par une fuite un pendant à cet épisode romanesque de sa vie. Bientôt un seigneur nommé Besançon la détermina brusquement à prendre ce parti en l'effrayant de sa prétendue translation à Moulins.

Dès cet instant, ce serviteur dévoué fit les plus secrètes dispositions pour assurer l'exécution d'un si hardi projet : plusieurs dames et filles attachées à l'illustre prisonnière partirent mystérieusement ; on fit construire un carrosse propre à cacher des pierreries et une forte somme en or ; des relais furent placés sur la route que devait suivre Sa Majesté, décidée à se retirer à Bruxelles auprès de l'enfante qui régnait en Brabant. L'almanach à la main on choisit, pour se sauver, une nuit sans lune, l'heure fut fixée ; et la reine, au pied de son prie-Dieu, demanda

cent fois au ciel qu'il favorisât son entreprise. Le moment arrivé, Marie descendit, mais plus commodément qu'à Blois, par la fenêtre de sa chambre; un hasard heureux voulut que toutes les sentinelles eussent le dos tourné quand la royale aventurière passa à leur portée. On gagna d'un pied léger le coin du parc, où les voitures attendaient. La reine trouva en ce lieu le marquis de Sourdac, son écuyer, qui devait quitter le royaume avec elle. Sa Majesté prit alors congé de M. de Besançon, qu'elle embrassa comme un libérateur. Les voyageurs partirent. Quoique les roues des carrosses eussent été garnies d'étoupe, on les fit rouler pendant une demi-heure avec une extrême précaution. Des cavaliers demeurèrent échelonnés sur la route, derrière le cortège, afin de prévenir toute surprise, si la princesse fugitive venait à être poursuivie. En un mot aucune mesure prudente ne fut négligée, et Marie gagna la frontière sans avoir été nullement inquiétée.

Le lendemain, M. de Besançon entra dans le cabinet du cardinal.

— Eh bien, lui dit vivement Son Éminence, la reine mère ?

— Partie de cette nuit, monseigneur.

— Dieu soit loué !

— Votre Éminence ne saurait se figurer combien nous avons pris de peine pour tromper la surveillance des gardes, qui fermaient les yeux, et quelles garanties nous nous sommes données contre une poursuite à laquelle personne ne songeait.

— C'était le jeu... Voici, monsieur, les provisions de gouverneur de Valenciennes. Que le ciel fasse paix à Marie de Médicis ! elle tient sa cinquante-septième année, il manque deux mois encore à ma quarante-sixième... Je me plais à croire que la féale princesse est mise hors de France pour jamais.

CHAPITRE XV

1631-1632

Mission de Boisrebert. — Le premier journal. — Le prince de Phalsbourg. — La lune de miel de Gaston. — Un petit souper de M^{me} de Chevreuse. — Une promotion de chevaliers du Saint-Esprit. — Richelieu page du roi. — L'année sanglante. — Mort de Marillac (10 mai 1632). — Conjuración de Monsieur. — Le duc de Montmorency. — Pressentiment. — Excursion clandestine de Gaston à Paris. — Conférence du Val-de-Grâce. — Le marquis de Mirbel. — Marche des troupes de Monsieur. — Rassemblement de l'armée royale. — Bataille de Castelnaudary (7 septembre 1632). — Mort du comte de Moret. — Dix-sept blessures. — Tout est perdu. — Pleurs de la reine. — Amende honorable de Gaston. — Le prisonnier de Lectoure et le chirurgien Lucante. — La comparution. — Le président Châteauneuf. — Déposition de Saint-Preuil. — Sentence de mort. — Lettre de Henry de Montmorency à sa femme. — Démarches de la noblesse auprès de Louis XIII. — Saint-Preuil et Richelieu. — Le ministre et le capucin. — Le registre des vengeances. — A l'encre vermeille! — Nouvel article. — M^{me} de Condé. — Inutiles supplications. — Le portrait d'Anne d'Autriche. — L'exécution (30 octobre 1632).

Richelieu n'avait plus de rivaux ; la reine mère végétait aux Pays-Bas ; Gaston, sur le point d'épouser Marguerite de Lorraine, intriguait, mais sans danger, tantôt à Bruxelles, tantôt à Nancy ; Anne d'Autriche, plus que jamais délaissée par son triste époux, passait de longues journées au Val-de-Grâce, consacrant une moitié de ses instants à la prière, donnant l'autre moitié aux reliques de Buckingham. Condé, Conti, Soissons et tous les grands étaient retenus par un bras de fer au char du cardinal ; il régnait enfin, sans trouble, sans obstacle.

Après une année de ce calme, le principal ministre retrouva dans un repli de son cœur l'impression qui ne s'y était jamais effacée : son amour pour Anne d'Autri-

che. Songeant à tromper même sa nièce, à qui le fourbe avait promis la main de Louis XIII, à la suite d'une éclatante répudiation, il revint au projet de créer lui-même l'héritier du trône : c'était le seul acte royal qu'il n'eût pas usurpé, et son orgueil ne pouvait s'habituer à cette lacune dans l'édifice de sa fortune.

La reine achevait d'épuiser la coupe amère; elle devait être convaincue maintenant que Richelieu, qui avait pu détruire toutes les prérogatives et les félicités de sa souveraine, aurait seul le pouvoir de les lui rendre. Or, le chemin qu'il prétendait lui ouvrir pour sortir d'une existence calamiteuse semble si doux, même à ceux qui le suivent peu volontiers, que Son Éminence ne pouvait penser qu'une princesse si malheureuse refusât de s'y laisser engager. Mais le cardinal sentait à merveille que rien ne touchait Anne d'Autriche sans être éprouvé au jugement de la favorite exilée : l'esprit de Sa Majesté n'était que le réflecteur des pensées de Marie. Il fallait donc que Richelieu renonçât à tout espoir de succès ou qu'il se déterminât à rappeler M^{me} de Chevreuse. Il prit ce dernier parti, et accepta, par provision, force compliments sur sa conduite généreuse, dont il est aisé d'apprécier le véritable motif.

Ecrire à une ennemie, bien que c'eût été pour lui offrir la paix, ne paraissait pas d'une tactique prudente; Son Eminence préféra lui envoyer un ambassadeur. Le ministre profita de cette occasion pour rendre ses bonnes grâces à Boisrobert, qu'il aimait au fond, comme les grands aiment ceux qui les flattent et les amusent. Le pauvre homme languissait, depuis cinq ans, accablé d'une défaveur qui n'avait pas ajouté moins de soixante livres à son embonpoint; encore deux années, et l'affligé bénéficiaire eût succombé sous le poids des consolations qu'il s'efforçait d'opposer à sa disgrâce.

— Voyons, lui dit Richelieu, si la graisse que tu as acquise dans les chagrins enverra quelques émanations subtiles à ton esprit; je te confie une mission gentille, aimable, presque poétique : une suite de madrigaux en

manière de conversation. Tu vas rouler ta masse replète vers le château de la duchesse de Chevreuse, tout contre la Lorraine...

— Aïe, aïe, monseigneur !

— Pourquoi ce cri, je n'ai pas encore déduit ce que j'ai à te commander ?

— Votre Éminence a nommé M^{me} de Chevreuse, j'en puis déjà conclure que j'aurai une rude pelote à démêler.

— Tu réussiras si tu n'es pas devenu le plus sot des abbés, en devenant le plus gras.

— S'il en était ainsi, il ne faudrait plus donner créance à la vertu spirituelle des meilleurs vins de l'Europe.

— Et c'est ainsi que tu as pris en religieuse soumission le nouvel édit touchant les continences religieuses !

— Votre Éminence voudrait-elle punir perpétuellement ?

— Ecoute-moi, s'il t'agréa enfin de saisir ta mitre avant qu'une indigestion t'ait mis en la tombe. Je tiens la mission que je te donne pour aisée à remplir : il n'est cas que de ramener M^{me} de Chevreuse à la cour.

— Aux jeux de la politique, Votre Éminence se met soigneusement en garde de donner les rois à ses adversaires, à moins qu'elle ne réserve pour elle les as.

— Et puis, chemin faisant, reprit négligemment le cardinal, tu insinueras à la duchesse qu'il peut naître pour elle une sensible cause de faveur, si elle ramène à moi la reine, en la décidant... tu m'as entendu.

— Ah ! monseigneur, où diable Votre Éminence va-t-elle accrocher ma coiffure épiscopale.

— Fou incorrigible !

— Après tout, plus d'un cas aussi rare s'est fait voir, et dans notre égrillarde cour du Louvre, on tira souvent une mitre de l'étoffe d'un jupon.

— Il faut partir ce soir, sans plus de retardement.

— Je pars, Éminence, et puissé-je revenir avec l'espoir d'être enfin coiffé, et Louis XIII...

— Silence !

Tandis que Boisrobert roulait vers la terre de M^{me} de Chevreuse, Théophraste Renaudot faisait paraître à Paris la *Gazette de France*, premier journal connu dans le royaume¹. Cette publication révéla, par l'ordre du cardinal, les négociations faites à Nancy pour le mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine. Son Éminence pensait qu'il était temps d'éveiller Louis XIII sur cette union, et de la faire au besoin déclarer nulle par le parlement. Il est aisé de comprendre que les renaissantes espérances du ministre ne pouvaient en effet se concilier avec le nouveau lien que Son Altesse songeait à former... La *Gazette* offrit une voie détournée à Richelieu pour arrêter l'attention du roi sur la cour de Lorraine, qui non seulement donnait une épouse au prince, mais armait des troupes destinées à marcher dans son intérêt et celui des deux reines. Muni du journal dénonciateur, le rusé politique, sans faire paraître aucune animosité, dirigea l'humeur irritable du monarque contre le duc régnant : un courrier, qui partit sur l'heure, lui porta la sommation d'avoir à faire connaître ce qu'on devait croire du mariage et de l'armement. Le prince nia le premier, et répondit, quant au second, que ses troupes étaient destinées à servir l'empereur contre la Suède. Louis, par une deuxième dépêche, somma le duc de faire passer le Rhin à son armée ; lui signifiant que, sur son refus, il ajouterait foi à l'hymen de Gaston et marcherait sur Nancy avec toutes ses forces pour être de la noce. Monsieur était encore loin de pouvoir tenter une expédition en France ; il fallut bien déférer à la rude intimation de Louis XIII : les troupes lorraines entrèrent en Allemagne.

Ces détails, contenus dans un écrit qu'on lisait, le curent à la main, après son déjeuner, parurent piquants à une nation qui malgré les prétentions absolues de ses maîtres, aima toujours à se mêler de ses affaires. Les

1. Il existait déjà une gazette à Venise ; elle avait pris ce nom d'une pièce de monnaie appelée *gazetta* que l'on payait pour lire ce journal.

courtisans, amis du scandale, s'amuserent surtout d'un épisode des négociations de Nancy, que la *Gazette* rapporta d'une manière spirituelle.

Le prince de Phalsbourg, beau-frère du duc de Lorraine, devait prendre le commandement des troupes qui allaient passer le Rhin; il parlait un soir avec amertume de cette expédition, dans un entretien secret avec la princesse son épouse.

— Pourquoi ce ton chagrin, lui demanda-t-elle, au moment où mon frère vous donne une marque singulière de confiance?

— Vous avez raison, madame, car il me sera doux d'en profiter pour courir à la mort, que je dois chercher.

— On peut sans mourir acquérir de l'honneur.

— Oui, madame, répondit le duc d'une voix sombre; mais je ne saurais échapper au déshonneur, fors en passant de vie à mort.

— Et qui peut, monsieur, vous avoir jeté en telle situation?

— Vous, princesse... Croyez-vous donc que j'aie pu fermer les yeux sur vos intrigues et licences avec M. de Puylaurens, ami de Gaston de France!

— Quoi! voilà le sujet du chagrin que vous faites voir! vraiment, j'attendais davantage des lumières de votre esprit. Eh! ne voyez-vous pas que ce gentilhomme est le conseiller, l'intime confident du prince; que lui seul peut conduire à prompt conclusion un mariage où nous trouverons tous gloire et profit? Insensé jaloux, ne sentez-vous pas votre cœur touché de l'insigne honneur d'avoir une belle-sœur souveraine d'un vaste royaume? Ne laissez donc plus de vous conjurer avec moi en voyant M. de Puylaurens se laisser prendre un petit à l'amorce de mes charmes, et me donner ainsi le droit d'exiger qu'il pousse vivement au mariage.

— Au moins, madame, devriez-vous, en considération de vos devoirs, tenir à ce seigneur la dragée beaucoup plus haute que vous ne faites.

— Mes devoirs! monsieur, me croyez-vous donc capable d'y faillir?

— Eh ! je ne sais ; mais l'autre soir, au détour d'un couloir, Puylaurens vous embrassait fort, et cette cajolerie me sembla grandement hasardée en matière de simple entremise.

— C'est pitié qu'un homme de votre rang fasse état de pareilles babioles... Car il faut en finir...

— Eh ! eh ! madame, à ce compte il est à prendre en appréhension qu'avant que cette fin n'advienne, vous ne trouviez celle de vos ressources de négociatrice.

— C'est aussi me faire trop d'injure, répliqua la princesse avec hauteur... Moi, je mettrais mon rang assez en oubli pour me commettre à ce point avec un petit noble tel que Puylaurens !

— Ceci, madame, est une mince garantie : on a vu de plus grandes mésalliances en l'empire de l'amour. Mais si vous êtes touchée réellement d'un tel scrupule, retenez-vous de recevoir Puylaurens à des heures suspectes... Hier, mon page le vit sortir de votre appartement vers une heure du matin.

— Peut-on mesurer la durée d'une conférence?... D'ailleurs, avec une femme comme moi, l'heure ne fait rien à l'affaire... Mais, en vérité, je perds mes paroles, car je vois que vous prenez le mariage de Marguerite en trop grande indifférence, pour que je puisse vous convaincre.

— Et moi, madame, je vois que vous prenez ce mariage beaucoup trop à cœur, pour que je ne vous croie occupée que de lui.

Ici le prince de Phalsbourg se tut, tourna le dos à la princesse et sortit. Il partit peu de jours après, sans prendre congé d'elle, et l'on apprit bientôt qu'il avait été tué dans la première escarmouche que ses troupes avaient eue avec les Suédois.

La nuit des noces de Gaston, à Nantes, avait été troublée par les aboiements inopportuns d'un chien enfermé dans la chambre nuptiale, cette même nuit fut moins heureuse encore à Nancy. Louis XIII se trouvant à Metz au moment où l'on allait enfin bénir les époux, le duc de Lorraine résolut d'aller voir ce monarque afin de lui ôter tout

soupçon sur le mariage. Sa Majesté accueillit froidement le prince, et, pour toute réponse à ses dénégations, lui témoigna qu'elle ne trouvait pas bon que Monsieur restât plus longtemps à Nancy. Son Altesse ayant promis que Gaston en partirait immédiatement, Louis parut satisfait de cette promesse, tendit la main à son voisin et le retint à dîner. La nuit suivante le duc repartit pour sa capitale, et, huit jours après son retour, la cérémonie se fit le plus secrètement possible. On espérait qu'à la faveur du même mystère, Gaston pourrait éluder les ordres du roi son frère, au moins pendant la durée de cette lune de miel où le commerce conjugal est une suite sans mélange d'enchantements. Il ne put en être ainsi : les mariés étaient couchés depuis environ une demi-heure, lorsqu'un officier vint annoncer au duc que des commissaires du roi demandaient à être introduits dans la ville pour s'assurer si l'Altesse française en était partie. Le prince régnaient avait manqué à sa promesse, l'armée royale pouvait d'un instant à l'autre être à ses portes ; il courut lui-même à l'appartement des époux, et leur prescrivit impérieusement de se séparer sur l'heure. La chambre nuptiale fut tout aussitôt inondée de lumière ; les femmes de Marguerite se hâtèrent de l'habiller, car son frère exigeait qu'elle se montrât aux envoyés de Louis XIII, afin de leur prouver qu'elle n'avait pas quitté Nancy avec le duc d'Orléans. La jeune princesse, rouge, tremblante, le sein convulsivement soulevé, cachait de son mieux un désordre naguère charmant, qu'elle avait honte de montrer, même aux personnes de son sexe, tant il était indiscret ; et, quoi qu'elle fit, on lisait dans ses yeux les traces d'un enivrement regretté.

Après un long baiser, qu'accompagnèrent de gros soupirs, Gaston quitta le palais ; il sortit de Nancy par une porte opposée à celle devant laquelle attendaient les commissaires français. On les introduisit. Il fut aisé de leur prouver que Monsieur n'était plus dans la ville ; mais ils ignorèrent en ce moment que l'oiseau venait de prendre son vol. A huit jours de cette fugue désobligeante, le duc d'Orléans, réfugié à Bruxelles, terminait illégitimement

auprès d'une fille d'honneur de l'infante un épisode cruellement interrompu à la cour de Lorraine... Pauvre princesse Marguerite !

Boisrobert apprit ces événements chez la duchesse de Chevreuse : il s'en égaya avec elle dans de petits soupers aimables, où les feux que réfléchissaient les flacons de cristal étaient éclipsés par le regard d'une enchanteresse. Mais la sympathie entre ces joyeux convives s'arrêta aux éclats de leur gaieté : vainement le gros abbé voulut-il aiguïser sa bonne humeur jusqu'aux propos galants, Marie fit la sourde oreille ; et lorsqu'il décocha vers elle quelque chose approchant d'une déclaration, elle se prit à lui rire au nez.

— Mon cher abbé, lui dit-elle joyeusement pour briser net sur ce sujet, je prends un plaisir trop singulier à vous faire sentir le charme de mes flacons vermeils, pour vouloir devenir leur rivale en vos affections.

On s'entendit mieux sur l'objet qui amenait Boisrobert au château de la duchesse.

— M. le cardinal veut la paix, je l'accepte avec reconnaissance, dit-elle.

— Et vous faites sagement, madame la duchesse ; le ministre est un de ces hommes qu'il vaut mieux avoir pour amis que pour ennemis.

— M. le cardinal sait bien qu'il est par le monde quelques femmes dont on peut porter le même jugement ; et c'est parce que Son Éminence a su s'expérimenter de cette réflexion, que j'ai le plaisir de vous verser tout présentement ce malvoisie.

— Certes ! votre amitié est un trésor dont Son Éminence connaît mieux qu'homme du monde tout le prix.

— Ajoutez, l'abbé, que le cardinal ne se tient pas moins bien avisé du danger de mon inimitié.

— Je m'assure qu'il est plus de son naturel d'aimer votre sexe que de le craindre.

— Oh ! mais il y a de sensibles témoignages que je ne suis pas en toutes choses de mon sexe.

— Quand vous laissez d'en être, ce doit être grande joie de moins pour le nôtre.

— Et quelquefois force peine de plus, l'abbé. Croyez-moi, cette idée était entrée en l'imagination du cardinal quand il a pris la résolution de vous envoyer devers moi.

— Il a laissé de me le dire.

— Non de le penser.

— Je bois, madame, dit le bénéficiaire en élevant son verre, je bois à la réconciliation de l'homme le plus habile et de la femme la plus spirituelle qui soient en France.

— L'abbé, n'avez pas tout... Je vous ai reçu en plénipotentiaire ; mais je veux me donner le loisir d'examiner le traité qu'on me propose. Tenez pour déclaré que je ne le signerai qu'à Paris. Nous partons demain.

Durant la route, l'envoyé de Richelieu hasarda souvent quelques mots touchant l'amour du cardinal pour la reine ; mais la subtile Marie glissait sur ce sujet comme une anguille entre les mains du pêcheur. En vain Boisrobert, homme très adroit lui-même, usa-t-il de toutes les circonlocutions qu'un habile logicien peut employer lorsqu'il s'est exercé à la controverse théologique ; il ne put rencontrer le joint d'une cuirasse trempée de toutes les ruses imaginées à la cour. Il lui fallut renoncer à cette partie de sa tâche, et le pauvre abbé vit encore son évêché bien aventuré.

Richelieu n'avait pas prévenu la reine du retour de sa favorite pour ménager à cette princesse un plaisir plus vif qui vaudrait à Son Éminence un remerciement mieux senti. Anne d'Autriche revit la duchesse avec une joie inexprimable. Elle courut remercier le cardinal à Rueil, et ce prélat crut avoir fait le premier pas dans une sphère de délices. Il avait été facile au ministre de justifier ce rappel aux yeux du roi : circonstance rare dans les explications qu'il donnait, la vérité seule avait présidé à celle-ci ; car Son Éminence s'était révélée jusqu'à avouer que, d'après une expérience récente, il lui paraissait plus aisé d'observer la duchesse de près que de loin.

M^{me} de Chevreuse reparut à la cour dans une grande fête donnée à l'occasion d'une promotion de chevaliers du Saint-Esprit. Vénus, revenue à Cythère après une longue

absence, ne se vit jamais entourée d'autant de Cupidons, non pas avec des ailes au dos et le carquois en main, mais ayant la moustache parfumée, l'estoc au côté ; et Marie, nonobstant l'engouement prétentieux du temps, prisait plus les amours éperonnés que les amours mythologiques.

Parmi les cavaliers qui lui firent ce soir-là leur cour assidue, la favorite compta certain duc grisonnant qu'elle avait rendu jadis fortuné : il portait un beau nom ; mais politique nul, seigneur sans renom militaire, courtisan ennuyeux, il ne pouvait vivre, sous le rapport héraldique, que de parchemins séculaires ; nourriture qui lui était vivement disputée par les rats. Il se plaignait pourtant de n'avoir pas obtenu le collier bleu dans la dernière promotion.

— Vous savez, mon cher duc, que je ne saurais souffrir la dissimulation, lui dit M^{me} de Chevreuse ; et je vous avouerai que je ne puis en cette rencontre vous plaindre bien haut.

— Quoi ! duchesse, moi, l'un des pairs du royaume les plus anciens.

— C'est pour cela peut-être que le roi a pensé qu'il n'était pas besoin d'un licou pour vous attacher à la monarchie.

— Le mot est jovial, duchesse ; mais l'injustice n'en demeure pas moins déplaisante.

— Regardez mes bagues, monsieur le duc, les plus anciennes ne sont pas celles qui brillent le plus ; le temps en ternit grandement l'éclat ; je prends soin quelquefois de les faire repolir. Ainsi doit être fait de la noblesse.

— Mais, madame...

— Mais, monsieur, où sont vos titres personnels pour réclamer la croix du Saint-Esprit ? Fûtes-vous en guerre au temps du grand roi Henri ?

— Non, duchesse.

— Votre valeur s'est-elle fait voir sous les drapeaux de Louis XIII ?

— Pas davantage.

— Puisque vous ne servîtes ni le père ni le fils, vous ne pouvez prétendre à recevoir le Saint-Esprit.

Le duc se mit à rire, mais d'assez mauvaise grâce, puis il quitta M^{me} de Chevreuse. Quelques instants après, ce dépité seigneur s'entretenant avec un autre gentilhomme, lui dit assez haut pour être entendu de la trop franche duchesse : « La reine des beautés commence à se passer ; « sur mon âme, ce n'est plus qu'une belle de nuit. » Marie se contenta de sourire d'un propos si grossier : son miroir et le cercle galant qui l'environnait démentaient complètement l'insolence vengeresse du vieux critique.

La fin de cette soirée fut remarquable par un trait du cardinal où toute sa finesse, toute sa présence d'esprit exquisite viennent se réfléchir. Le roi se disposait à quitter la salle pour retourner à Saint-Germain. Dans le même instant, Richelieu s'avancait aussi vers l'escalier. L'éminence était si puissante, si redoutée, que chacun s'empresait de lui faire place, et personne ne songeait à rendre au monarque les respects qui lui étaient dus. Le ministre s'apercevant, au mouvement de quelques pages, que Sa Majesté voulait sortir, s'arrêta et se rangea : « Eh bien ! « lui dit Louis XIII, piqué de la conduite des courtisans, « pourquoi ne passez-vous pas, monsieur le cardinal, « n'êtes-vous pas le maître ? » L'homme d'État frémit : il y avait dans ce mot une intention effrayante ; c'était peut-être l'éclair précurseur d'un terrible coup de foudre. Mais Richelieu connaissait le faible du souverain : au lieu de répondre, il prend un flambeau de la main d'un page, passe devant le roi et l'éclaire jusqu'à son carrosse. Quel mouvement d'éloquence pouvait égaler cette muette démonstration ?

L'année 1632, l'une des plus sanglantes de ce règne, s'ouvrit par le procès du malheureux Marillac : le 10 mai, il paya de sa vie un prétendu pécumat sans preuves, pour la punition duquel une atroce iniquité fouilla, faute de peines assez graves dans la pénalité du temps, l'arsenal des législations anciennes. A force de chercher, on trouva une loi portant que le pécumat « encourait la confiscation

« des biens et de la personne ». Interprétant d'une manière inouïe ce mot *confiscation*, des juges corrompus trouvèrent qu'il était le synonyme de supplice... et la tête d'un maréchal de France fut jetée aux pieds de Richelieu. Trois mois après, le frère aîné de ce brave guerrier, ancien garde des sceaux, mourut dans l'exil, à Châteaudun, accablé d'infirmités et pauvre, quoiqu'il eût administré assez longtemps les finances. Il vivait, depuis sa disgrâce, des libéralités de sa belle-fille. Ce dévouement généreux ayant excité sans doute la vengeance trop peu satisfaite du cardinal, il obligea cette dame, après la mort du vertueux magistrat, à payer les gardes qu'on avait mis auprès de lui pour le surveiller.

Telles furent les horreurs qui hâtèrent le mouvement insurrectionnel médité depuis dix-huit mois par Gaston, et son entrée en France à la tête d'une armée. Cette expédition, plus juste dans ses motifs que prudente dans son exécution, trouve naturellement sa place ici : la catastrophe qu'elle amena est inhérente à la vie d'Anne d'Autriche.

Le corps expéditionnaire se composait principalement de quatre à cinq mille chevaux allemands, liégeois ou napolitains, et d'environ douze cents gendarmes ou chevau-légers français. L'infanterie était un amas de mendiants, de forçats, de voleurs, rebut de l'armée espagnole. Toutes ces forces réunies n'excédaient pas huit mille hommes. Mais si ce nombre de combattants était faible en raison des efforts qu'avaient faits pour le former le duc de Lorraine, l'infante souveraine du Brabant, la reine-mère et Monsieur, on espérait que le roi d'Espagne, toujours sollicité par la duchesse de Chevreuse, dont il se rappelait les douces faveurs, remplirait la promesse qu'il avait faite d'envoyer en Languedoc un corps de troupes dès que les insurgés seraient arrivés dans cette province.

Or, le duc de Montmorency, gouverneur du pays, était entré dans la conjuration de Monsieur, exalté, disent les uns, par le despotisme du cardinal ; subjugué, assurent les autres, par son épouse, princesse liée aux seigneurs des Ursins, et parente de la reine mère. A l'appui de cette

dernière version, on rapporte qu'une fille, couchée aux pieds de la duchesse, entendit, pendant la nuit, un colloque entre les époux, que termina ce discours du maréchal : « Vous le voulez, dit-il avec émotion, je le ferai pour tenter votre passion ; mais souvenez-vous qu'il m'en coûtera la vie. » M^{me} de Montmorency voulut répliquer, mais le duc l'interrompit brusquement et ajouta : « N'en parlons plus, la chose est résolue, et je ne serai pas le dernier qui s'en repentira... Douze cent soixante-douze jours, murmura-t-il ensuite à demi-voix... Le terme n'en est pas éloigné... Je commence à comprendre ton aversissement, fantôme du marquis de Portes... Oui, l'éternité... » Puis il poussa un soupir et se tut.

Mais les gens bien informés attribuaient la détermination de Montmorency à une cause plus touchante, plus conforme à la passion dont il restait une trace profonde dans son cœur : l'amour qu'Anne d'Autriche lui avait inspiré, et que, selon toutes les apparences, Sa Majesté partageait. A cette inclination se rattachait, par une conséquence naturelle, un vif ressentiment contre le cardinal, de qui l'envieuse tyrannie s'était jetée à la traverse d'une série probable d'épanchements enchanteurs. Vaincre en telle cause devait être doublement glorieux : le triomphe vaudrait au guerrier des lauriers et des myrtes à l'amant. En cela paraissait donc le motif le plus déterminant qui pût agir sur un gentilhomme aussi galant que Montmorency, type subsistant de la vieille chevalerie, toujours disposé à joindre dans sa pensée la gloire et la beauté.

Monsieur, avant d'entrer sur les terres de France, reçut d'énormes présents de l'infante, en prenant congé d'elle à Bruxelles. Cette princesse qui, depuis quatre mois, faisait les honneurs de sa maison à Gaston et aux siens, voulut, dans cette occasion, leur montrer encore plus de générosité. Au moment du départ, il n'y eut aucun gentilhomme attaché au dernier fils de Henri IV, qui ne fût admis à ce partage des libéralités de la souveraine. Tous eurent des pierreries, des chaînes d'or et le portrait du roi d'Espagne. Plusieurs coffres avaient été remplis d'habits, de linge,

d'armes élégantes pour l'usage du prince français. Le pagador de l'infante compta à Son Altesse cent mille patagons d'or pour les frais du voyage.

En se séparant d'une si généreuse alliée, Gaston lui exprima avec chaleur sa reconnaissance, et lui jura d'en garder à jamais le souvenir. Les adieux qu'il fit à la reine mère furent tendres et touchants ; ceux, plus secrets, que reçut dona Bianca, l'une des filles de l'infante, laissèrent une douce mélancolie dans le cœur de la sensible Espagnole. Mariée depuis quelques mois, Son Altesse n'en promit pas moins à cette belle et faible personne, que « sa passion ne le quitterait point, encore qu'il fût contraint « de se séparer d'elle. » Il est vrai que Gaston fit la même promesse à Marguerite de Lorraine, qu'il revit un seul jour en passant à Nancy.

L'héritier du trône de France ne venait point faire la guerre au roi son frère, mais à Richelieu. Cette vérité ressortait évidemment du traité secret conclu entre Son Altesse et Philippe IV, acte qui contenait non seulement des réserves respectueuses pour Louis XIII, mais aussi beaucoup de stipulations conservatrices des intérêts de la France. C'est donc contre toute bonne foi que la tourbe apologiste du pouvoir, toujours fourmillante dans les monarchies qui la payent, a peint comme une noire rébellion l'insurrection dirigée par Monsieur. Eût-elle été telle, le roi l'avait, certes ! bien encourue, en sacrifiant toute sa famille à un valet audacieux. Mais, encore une fois, ce n'était pas Sa Majesté qu'on attaquait : la vindicte des insurgés ne devait atteindre que le cardinal, et le monarque lui-même eût été libéré par la réussite de ce parti.

Un manuscrit du temps mentionne certain voyage que Monsieur fit à Paris ¹, dans le plus grand secret, pendant que ses troupes traversaient le Bassigny et la Bourgogne, sous les ordres de M. le duc d'Elbeuf, que Son Altesse

1. Correspondance de M. de Courtenay ; l'auteur l'eut quelque temps à sa disposition lorsqu'il écrivait cet ouvrage : il en a tiré une foule de détails entièrement inconnus.

avait nommé son lieutenant général. L'écrit que nous citons donne à cette excursion hasardeuse de Gaston une cause singulière : il avait appris le rappel de M^{me} de Chevreuse ; il savait que l'idée fixe de cette dame était de rendre à tout prix la reine féconde ; et l'esprit de Son Altesse inclinait vers l'opinion que la duchesse, par accord avec le cardinal, pourrait bien se décider à gagner sur les répugnances d'Anne d'Autriche le seul point qui manquât à Son Eminence pour être roi de fait. Il était effectivement positif que, depuis son retour, la favorite avait eu de grandes confidences avec Richelieu, et qu'on pouvait en suspecter le motif ; mais c'était à tort.

Monsieur, d'après le manuscrit qui nous sert ici de guide, eut une conférence avec la reine, à minuit, dans un pavillon des jardins du Val-de-Grâce, où Brigitte avait introduit Son Altesse à l'insu des nonnes. La duchesse de Chevreuse et le marquis de Mirbel, ambassadeur d'Espagne, assistaient à cet entretien. Gaston s'y exprima avec la rude franchise d'un soldat, tant dans l'explication qu'il donna des motifs de son expédition, que dans la déclaration qu'il fit de son mariage avec Marguerite de Lorraine.

— Votre Majesté, poursuivit-il, ne saurait douter que sa destinée ne doive changer par le succès de mes efforts, si Dieu les prend en sa divine protection... Il me sera beau, madame, de vous faire enfin remonter à votre rang, en vous rendant tout ce que le cardinal vous avait arraché d'heur et de gloire. Mais, quand la Providence n'a pas permis que l'héritier du trône naquît de mon frère, je voudrais, daignez excuser ma trop signalée franchise, je voudrais que ce rejeton royal ne fût pas un bourgeon étranger, enté par mains infidèles à mes droits.

— Monsieur mon frère, répondit la reine en rougissant, ce discours sort aussi d'une façon trop rude du respect que vous devez à mon sexe, encore que le malheur ait terni en moi le titre de votre souveraine.

— J'ai fini cette partie, malplaisante pour moi-même, de ce que je voulais dire à Votre Majesté ; mais enfin, madame, la présente conférence n'est point faite aux fins

d'un échange de délicatesses et de courtoisies. Daignez prendre en considération qu'au jeu que je vais tantôt commencer, ma tête sera risquée en la partie ; et ce serait chose par trop disgracieuse qu'au temps où je travaillerais pour vos intérêts, il arrivât mal aux miens.

— En vérité, mon frère, répliqua la reine, votre dire me fait payer bien chèrement les offices que vous élevez si haut.

— Et, continua Marie, qu'il me soit donné licence de suppléer à ce que doit taire la pudeur et modestie de Sa Majesté. Votre Altesse prétend-elle donc mettre sous le scel la couche du roi son frère, ou bien avez-vous fait un pacte avec le ciel, d'où il faille déduire que Dieu se soit engagé à tenir, sans retour, Louis XIII en état d'incapacité conjugale ?

— Dix-sept années du passé me sont, madame, un otage assuré de l'avenir, répartit vivement Gaston.

— Voilà, monseigneur, reprit la duchesse, une assurance qui me semble étrangement téméraire ; et c'est grand cas que Votre Altesse perce d'un œil si sûr les mystères de la discrète nature... Tenez, prince, tout ceci rentre, malgré vous, dans les idées joviales qui sont de votre naturel tout charmant. Permettez à Sa Majesté de tenir pour assuré que vous faisiez espérance de la divertir un petit.

— Mais, madame..

— Ah ! n'allez pas réclamer de nous une attention sérieuse, poursuivit Marie en affectant un air d'extrême gaieté.

— Cependant la chose est assez grave...

— Pour être plaisante, interrompit la duchesse ; il y en a comme cela beaucoup.

— J'oserais, dit respectueusement Mirbel, placer un mot dans cet entretien, puisque la reine m'a fait l'honneur de m'y adjoindre. Le roi mon maître, en faisant alliance avec Votre Altesse, n'a pu prendre la résolution de consentir à rien qui pût humilier son auguste sœur ; cependant ce que Votre Altesse disait, devant que la

duchesse nous eût fait comprendre que c'était un jeu plaisant de votre esprit, pouvait, révélé par moi à M. le comte-duc d'Olivarès, amener une rupture entre Sa Majesté Catholique et Votre Altesse. Mais ceci est effacé de ma souvenance ; le traité subsistera.

— Oui, oui, il faut que j'en convienne, il entraînait quelque peu de plaisanterie dans mon propos, se hâta de dire Gaston, qui reconnut tout le danger que son alliance venait de courir... L'habitude de hanter les vauriens me fait quelquefois méprendre sur le ton qui convient aux affaires que je traite : mais l'âge vient vite ; il mûrira mes pensées.

— *Amen*, répondit la favorite. Mais, écoutez, monseigneur, la reine, qui se prend à rire depuis que nous nous entendons, s'engage à ne plus faire de neuvaines, même au bon saint que vous aviez fait jadis la promesse de lui indiquer, et qui, peut-être, ne vaut guère aujourd'hui. Nous ne prions plus, de cœur et d'âme, que pour la réussite de vos armes... Si d'aventure un Dauphin survenait, ce serait vraiment par grâce toute spontanée.

La conversation prit alors une autre direction : Mirbel confia au prince quelques dispositions faites récemment par le roi son maître dans l'intérêt de l'insurrection ; Monsieur, de son côté, chargea l'ambassadeur de transmettre certaines communications à sa cour ; enfin la reine recommanda à son beau-frère d'assurer, dans ses proclamations aux peuples et aux troupes, que les hostilités ne tendaient qu'à ruiner le crédit du cardinal, sans porter aucune atteinte au lustre de la couronne. Au moment où l'on se sépara, Son Altesse, qui avait attiré la duchesse dans l'embrasement d'une croisée, lui dit en lui étreignant les mains :

— Charmante friponne, vous m'avez joué comme un enfant : mais, de grâce, ne me trahissez pas... Plus de pont des Soupirs : surtout point de nouvelle pantalonnade du cardinal... Quant aux prouesses du roi, j'en accepte gaie-ment la chance : je n'y cours pas grand risque... Adieu, lutin.

Gaston, profitant d'un reste de nuit, sortit du Val-de-Grâce sous la conduite de Brigitte, qui fut lente à rejoindre sa maîtresse. Cette jolie fille s'était trouvée quelquefois sur le chemin du prince, et, partant pour la guerre, Son Altesse ne voulait laisser aucun adieu imparfait. Monsieur retrouva sa suite derrière le couvent des Chartreux ; tous les cavaliers avaient de bonnes montures : au point du jour ils étaient déjà loin de Paris.

Il y avait peu d'apparence que Richelieu eût été informé de la conférence nocturne du pavillon ; mais depuis quelque temps, Mirbel multipliait ses visites à la reine. Le cardinal en conçut un ombrage assez fondé, car il n'ignorait pas les intelligences qui régnaient entre la cour d'Espagne et Monsieur. Le marquis fut mandé au Louvre.

— Monsieur l'ambassadeur, lui dit Louis XIII d'un ton brusque et sec, je ne savais pas qu'il fût de votre charge d'avoir des entrevues tant fréquentes avec la reine.

— Sire, répondit le diplomate, je ne dois aucunement mettre en oubli que Sa Majesté est une infante, et mes respects ne sauraient trop se faire voir.

— Si fait, monsieur ; vos respects, vos respects, voilà qui est beau, mais j'entends qu'il vous plaise à l'avenir d'obtenir des audiences à notre su pour rendre ces prétendus devoirs à la reine.

— Prétendus, sire...

— Oui, monsieur, j'ai raison de croire que ce mot est à sa place. En Espagne, les ambassadeurs n'entrent point au palais ainsi qu'en un moulin ; ce n'est pas non plus la coutume en France : vous avez usurpé cet usage ; je l'interdis à vous et à la marquise votre épouse.

— Je vais, sire, me retirer en mon cabinet, et demander réparation à Votre Majesté de cette défense.

— On ne vous la donnera point.

— Alors, sire, je m'éloignerai de la France.

— Comme il vous plaira, monsieur. Le roi votre maître n'aurait pas souffert un seul jour ce que j'endure depuis des années. Notre volonté vous est connue : nous ne la quitterons pas.

Mirbel sortit sans répliquer ; mais il ne partit point. Peu de temps après, le cardinal apprit, par ses espions de Madrid, que la détermination de Louis XIII avait vivement contrarié Philippe IV ; ce qui prouva que cette mesure était commandée par la nécessité.

Cependant les troupes de Monsieur avaient franchi, sans rencontrer un seul escadron royal, la Bourgogne et une partie du Bourbonnais, pillant partout sur leur passage, et ne se faisant pas faute de se piller entre elles quand le butin leur manquait autrement. Arrivé à Digoin, Gaston reçut des nouvelles du maréchal de Montmorency. Il reprochait respectueusement au prince d'avoir trop hâté sa marche, attendu que lui, Montmorency, ne se trouvait en mesure ni pour les subsides qu'il devait lever sur la province, ni pour les troupes qu'il espérait réunir. Le duc ajoutait toutefois qu'il était prêt à obéir aux ordres de Son Altesse, et ferait le mieux qu'il pourrait. Sur cette dernière assurance, Monsieur, continuant sa route, passa l'Allier à Vichy, et se trouva en Auvergne. Jusqu'alors aucune ville, aucune bourgade n'avait pris parti pour l'insurrection ; il n'était pas même venu un seul gentil-homme au-devant de Gaston, et pourtant il venait de traverser les deux tiers du royaume. Certes, le joug du cardinal pesait fort sur la France ; mais on accordait peu de confiance à un homme aussi léger, aussi mobile que le frère du roi. M. de Chavignac et quelques nobles de ses amis furent les premiers qui se joignirent à Son Altesse aux confins du Rouergue.

L'armée, tout en demandant sans cesse de l'argent au duc d'Elbeuf, qui ne lui donnait que des promesses, arriva enfin à Lodève, première ville du gouvernement de Montmorency ; lui-même joignit les insurgés à Pezenas.

La réunion des forces royales s'était opérée lentement ; mais elle produisit une armée imposante, relativement aux troupes qui lui étaient opposées. Le maréchal de la Force marchait vers le haut Languedoc avec dix mille hommes de pied et quinze cents chevaux, pour attendre le corps espagnol. Le maréchal de Schomberg, à la tête d'une

infanterie moins forte, mais ayant une cavalerie plus nombreuse, s'avancait au-devant de Monsieur. Pendant ce temps, le roi, qui accourait de sa personne, accompagné de la reine et du cardinal, faisait déclarer criminel de lèse-majesté Montmorency et tous les partisans du duc d'Orléans. Ce prince lui-même était proclamé rebelle. Ces actes rigoureux n'arrêtèrent point les insurgés : cinq cents gentilshommes mirent le siège devant Beaucaire, dont il eût été nécessaire de se faire une place d'armes. Mais la défense ayant été vive et paraissant devoir se prolonger, Montmorency conseilla à M. de Puylaurens, qui avait entrepris l'assaut, d'y renoncer. « Si nous battons M. de Schomberg, lui dit-il, nous ne manquerons pas de villes ; allons donc à lui. Mais si le bonheur ne nous en dit pas davantage, il faudra aller faire la cour à Bruxelles. »

Monsieur commit la faute de diviser son armée, forte alors d'environ douze mille hommes : une partie de l'infanterie, confiée au duc d'Elbeuf, marcha contre le maréchal de la Force, peu à craindre en ce moment ; et ce qui devait combattre M. de Schomberg devint trop faible pour soutenir le choc de ce général.

Le 7 septembre, à l'aube du jour, les armées se trouvèrent en présence à une petite distance de Castelnaudary. Les troupes de Monsieur occupaient une hauteur, ayant la ville à leur gauche. M. de Schomberg, voulant couper la communication des ennemis avec ce point d'appui, déboucha tout à coup d'un bois qui le couvrait, et s'empara d'une prairie située entre les insurgés et Castelnaudary. Dans cet instant Gaston avait encore un petit pont à passer pour se mettre en ordre de bataille ; la plupart de son infanterie et toute son artillerie se trouvaient à près d'une lieue : elles arrivaient lentement. L'armée royale, profitant de cette lenteur pour prendre une position avantageuse, se plaça de manière que plusieurs fossés ou chemins creux rendaient son abord très difficile.

Ce fut en ce moment que M. de Montmorency, qui commandait la droite, se disposa à se porter en avant pour reconnaître l'ennemi. Monsieur, ayant essayé vainement

de l'en détourner, lui recommanda du moins de ne pas attaquer prématurément. Le duc promit d'obéir, sachant bien, ajouta-t-il, que toutes les troupes n'étaient pas arrivées. « Je vous le recommande sur toutes choses au monde, » répéta le prince : il vous est aisé de voir qu'en votre main reposent la fortune de la reine mère, la mienne et la vôtre propre. »

Le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, qui sentait courir en ses veines le sang d'un héros, supportait impatiemment l'attente à la gauche de l'armée, qu'il commandait. Incapable de donner un frein à ses passions, devant l'ennemi comme aux pieds des belles, il devient furieux en voyant une compagnie de cavaliers royaux s'avancer à portée de mousquet; et, ne pouvant supporter cette bravade, il court, le pistolet au poing, sur le capitaine. Celui-ci, qui attend de sang-froid son agresseur, l'ajuste et lui lâche un coup de pistolet dans le ventre. Moret tombe; on l'entoure, on le déclare mortellement blessé. Plusieurs coups de feu sont échangés; Montmorency les entend de la droite, et, croyant l'action engagée, il manque à sa parole... Dès ce moment, le guerrier prudent, le capitaine expérimenté a disparu: Henri n'est plus qu'un insensé obéissant à la fatalité qui l'emporte à sa perte. Franchissant plusieurs fossés, malgré les représentations ferventes du comte de Rieux, que Monsieur a pris la précaution d'attacher à ses pas, le duc s'élance à la désespérade, dit une relation contemporaine, tout au travers des royaux. A l'instant, l'écuyer qui le suit a le bras cassé et son cheval est tué sous lui. Le fidèle Rieux, enchaîné aux pas de son général, quoiqu'il blâme ses emportements, Rieux, victime d'une imprudence qu'il n'a pu prévenir, est frappé d'une mousquetade qui l'étend mort. Dix minutes se sont à peine écoulées et Montmorency a reçu dix-sept blessures, dont pas une n'est mortelle. Enfin son cheval tombe éventré par un boulet. Malgré les jets sanglants qui partent de toutes les parties de son corps, le maréchal se traîne contre le talus d'un fossé, où il attend que quelqu'un vienne à son secours. Saint-Preuil, qu'une

fatale destinée conduira à la même fin que le héros, entend plusieurs fois ce cri de détresse : « *A moi, Montmorency !* » mais cet officier frémit à l'idée de faire prisonnier un tel homme, en telle circonstance. Un sergent des gardes s'approche enfin du brave Henri : « Sainte-Marie, » dit-il à cet homme qu'il reconnaît, ne m'abandonne « pas... » Et Sainte-Marie remet l'épée du duc à Saint-Preuil : le destin des batailles voulait qu'il en fût ainsi.

Le blessé fut porté à Castelnau sur une planche couverte de plusieurs manteaux. « Si tous ceux qui m'accompagnaient, dit-il en route au sergent, en avaient fait autant que moi, nous aurions laissé dans vos rangs une belle escarre. — Oui, répondit le soldat, si vous aviez eu avec vous les mêmes hommes que vous commandiez à Veillanne. »

Les troupes de Monsieur, et surtout sa noblesse, avaient essayé vainement de dégager l'illustre prisonnier : le comte de la Feuillade, le baron de Cangé, MM. de Lerdois, de Villeneuve, de la Forêt et beaucoup d'autres étaient restés sur la place dans cette tentative désespérée. L'infanterie, composée presque généralement d'aventuriers sans honneur, se débanda dès le commencement de l'action. Les cavaliers se conduisirent en braves gens ; mais ils pouvaient être cernés ; ils firent leur retraite. Si, dans ce moment, M. de Schomberg eût envoyé deux cents chevaux au quartier de Gaston, lui et tous ses officiers tombaient au pouvoir de l'armée royale. Quand on vint annoncer à Son Altesse que M. de Montmorency était pris, il répondit, en sifflant à son ordinaire : « Tout est perdu ».

Le roi apprit au Pont-du-Saint-Esprit l'événement que ses flatteurs, ou plutôt ceux de Richelieu, appelaient un triomphe, comme si la victoire pouvait s'être prononcée là où les tacticiens n'avaient pas même vu une bataille. Anne d'Autriche, loin de partager la joie que cette nouvelle fit éprouver à Louis XIII, ne put cacher une vive douleur lorsqu'on lui dit que M. de Montmorency était grièvement blessé et pris. Heureusement Brigitte seule se trouvait à ses côtés : l'affligée princesse pleura avec

sécurité sur une catastrophe qui l'inquiétait autant qu'elle la désolait. Plusieurs fois sa fidèle femme de chambre lui entendit répéter : « Mon Dieu, s'il avait été assez imprudent pour le porter sur lui ! » Il était impossible alors d'attacher un sens à ces paroles ; peu de temps après, elles en eurent un trop clair.

Cependant le cardinal, prompt à faire tomber les têtes qui s'élevaient au-dessus de la foule, avait sacrifié déjà plusieurs victimes : Cabastan venait d'être décapité à Lyon, l'Estrange au Pont-du-Saint-Esprit, Cormenin à Béziers. Le père de ce dernier, vieux serviteur couvert d'honorables blessures et gouverneur de Montargis, s'était précipité sans succès aux pieds du roi : ses cheveux blancs, ses services, l'éloquence du désespoir paternel n'avaient pu sauver Cormenin : il périt vaguement accusé d'avoir négocié en Allemagne en faveur de la reine mère et de Gaston. Deux siècles plus tard, un publiciste portant le même nom, appartenant à la même famille, devait aussi, dans l'intérêt bien entendu de la maison d'Orléans, s'élever contre un pouvoir plus oppresseur que celui de Richelieu, car il opprimerait, sans gloire, une nation dont il serait l'enfant adoptif.

Après les désastres du 7 septembre, Monsieur se retira avec quelques centaines d'hommes par delà Béziers. Son Altesse sut alors que les troupes espagnoles touchaient au revers des Pyrénées, et qu'elles n'avaient point suspendu leur marche. Gaston voulait prendre une position pour attendre ce secours : il y aurait eu quelque honneur dans cette détermination, encore qu'elle dût être suivie d'une soumission. Le fils armé pour réhabiliter les droits de sa mère, violés par un valet, devait se ménager au moins la faculté de conclure un traité, et Louis XIII ne lui proposait qu'un honteux pardon. Mais Montmorency fit conseiller au duc d'Orléans d'abandonner toute négociation à main armée. Il déféra à ce conseil, assurant toutefois à l'épouse de l'infortuné prisonnier qu'il repousserait une amnistie, à moins que la vie du maréchal ne fût sauve. Pourtant ce prince mobile signa, dès le lendemain,

et le démenti formel de cet engagement, et l'oubli des intérêts pour lesquels il s'était armé. Son Altesse promit : « 1° de renoncer à toute intelligence avec l'Espagne, la Lorraine et la *reine mère* ; 2° de résider en tel lieu que le roi aurait pour agréable ; 3° de ne point s'intéresser aux châtimens que Sa Majesté ferait subir à ceux qui avaient combattu dans sa cause, à la réserve des domestiques étant alors près de sa personne ; 4° que les étrangers se retireraient dans le délai de huit jours en Roussillon ; 5° que le prince ne recevrait aux principales charges dans sa maison que des personnes agréables à son auguste frère et souverain seigneur ; 6° que Monsieur éloignerait ceux qui seraient désagréables à Sa Majesté ; 7° que le sieur de Puylaurens informerait Sadite Majesté de tout ce qui avait été traité avec les étrangers contre le service du roi, et contre les *personnes principales* qui servaient l'Etat, à peine d'être déchu de sa grâce ; 8° que Monsieur commanderait à tous les siens d'avertir Sa Majesté de tout ce qu'ils connaissent se passer contrairement audit service, et qu'ils en feraient le serment. »

Gaston apposa froidement sa signature au bas de ce traité, qui pour dernière condition obligeait ses partisans à se faire les lâches délateurs de leurs amis. « Monseigneur, lui dit Puylaurens, qui avait conclu la négociation, je n'ai pu obtenir moins d'humiliation pour vous et les vôtres ; mais il reste à Votre Altesse une ressource digne d'elle : c'est de poignarder le ministre insolent qui ose la traiter ainsi. — J'y songeais », répondit Gaston avec un regard étincelant... Il y songeait ! et quarante-huit heures plus tard, dans une visite que Monsieur fit au cardinal, Son Eminence fut frappée, mais de la soumission servile que Son Altesse lui montra. Depuis lors ce malheureux prince n'inspira que la pitié, sinon le mépris, à tous ceux qui connaissaient sa conduite, et l'on ne compta jamais ni sur sa parole ni sur ses actions.

Le duc d'Orléans congédia les étrangers après avoir engagé sa vaisselle d'argent pour les payer. Pendant ce licenciement, lui et ses officiers étaient surveillés comme

des prisonniers de guerre. Son Altesse fut également observée en se rendant à Tours par le comte d'Alais, colonel général de la cavalerie, qui marcha pendant toute la route auprès du prince avec un fort détachement. Monsieur avait déclaré vouloir demeurer à Amboise : des ordres étaient déjà donnés pour qu'il y fût gardé à vue.

Tandis que cette humiliation, sans exemple à l'égard d'un héritier du trône, s'accomplissait ainsi que l'avait voulu le cardinal, Montmorency, emprisonné à Lectoure, opposait à sa cruelle destinée une humeur calme, un front serein. Le chirurgien qui l'avait accompagné dans toutes ses campagnes, ami rare de l'adversité, s'était enfermé avec lui ; il pansait ses blessures aussi soigneusement que si le duc eût dû laisser tomber à pleines mains les récompenses sur ce digne serviteur ; et vraiment il aspirait à la plus noble de toutes : l'amitié d'un héros.

— Mon ami, lui dit un jour le maréchal avec un sourire, prenez note du premier article de mon testament. Quand Dieu m'aura appelé en son sein, trois parts seront faites de mes cheveux : la première sera pour vous, la seconde pour ma femme, la troisième... Ah ! celle-là... Tenez, mon cher Lucante, ne songeons pas encore à sa destination... cela joncherait de soucis le bout de chemin qui me sépare du tombeau, et je veux, sur ma foi, le descendre joyeusement.

— Ah ! monseigneur, que parlez-vous de mort ? il n'y a pas une seule de vos blessures qui soit dangereuse.

— Cher esculape, vous avez oublié votre métier, car il n'y en a pas une, jusqu'à la plus petite, qui ne soit mortelle.

— Comment l'entendez-vous, monsieur le maréchal ? Si votre esprit est occupé du procès qu'on se prend à vous faire, je maintiens qu'il n'est cour du royaume qui ne se hâte d'absoudre un homme tel que vous.

— Maître, je vous tiens pur un habile homme en l'art de guérir ; mais, par les os de mon glorieux père ! vous défaillez au jugement des choses d'Etat... Sachez donc qu'au temps où nous vivons, la justice c'est le vouloir du

cardinal ; et je tomberais grandement en erreur si je concevais l'espoir que Son Eminence fût d'humeur à se montrer bénigne pour ce qui est de moi. Aussi ne ferai-je nul état du mémoire que la princesse de Condé, ma sœur, a fait dresser pour décliner en mon procès la juridiction du parlement de Toulouse... Je ne veux pas chicaner ma vie.

— Cependant, monseigneur...

— Qu'on ne m'en parle plus ; mon parti est pris... Regardez donc, Lucante, comme ces jeunes gens ont l'air joyeux, poursuit le duc en montrant au chirurgien une troupe de vendangeurs qu'il apercevait de sa prison... Il faut que la pauvreté soit bien légère : voyez avec quelle aisance ces villageois dansent sous ces livrées. Tout cet attirail de clinquant dont on charge son corps à la cour écrase l'allégresse des grands, cela étouffe en eux la nature.. Au contraire, elle bondit, respire, aime librement sous le pourpoint grossier de ces robustes garçons, sous la jupe écourtée de ces alertes paysannes... Tandis que nous languissons, nous autres, dans toutes les misères de l'opulence, ils ont la véritable richesse, un esprit exempt d'ambition, et partant de soucis. Sur mon âme, si je recommandais à vivre, et qu'il me fût donné de choisir un berceau, je naîtrais sur la paille là-bas, sous cette chaumière qu'ombragent deux grands ormeaux, non sous les rideaux lamés d'or du connétable Anne de Montmorency... Lucante, il y a plus de bonheur vrai dans une heure du jeune Languedocien qui derrière ce buisson, donne un gros baiser à sa danseuse que dans toute la vie d'un duc et pair.

— Hé ! monseigneur, s'écria le chirurgien avec une surprise mêlée d'admiration, je m'étonne que si près et si sûr d'un grand malheur, d'après votre propre dire, vous ne vous mettiez nullement en peine d'y songer.

— Maître, je m'appelle Montmorency ; il ferait beau voir que d'indignes terreurs troublassent la tranquillité de mon âme... Ah ! la petite a rendu le baiser : voilà nos jeunes gens quittes.

— Que savez-vous, monsieur le duc, si on ne vous fera pas mourir ici même ?

— Tant mieux, je n'aurai pas la peine d'aller à Toulouse... Eh ! mais le manège du buisson continue : à ce compte il faudra que la jolie paysanne donne beaucoup si elle veut se tenir sur le pied d'un échange égal.

— Voici l'heure de votre pansement, monseigneur.

— Dites donc, Lucante, je ne sais vraiment s'il est bien nécessaire que vous entriez en tel soin... Un autre va bientôt guérir toutes mes blessures à la fois ¹.

Le soir même Montmorency fut prévenu qu'il partirait le lendemain pour Toulouse, où l'on commençait à instruire son procès. Le sommeil du héros ne fut point troublé par cet avis ; il se leva tranquille, souriant, presque gai. Arrivé dans la métropole languedocienne, le duc fut conduit à l'hôtel de ville par le maréchal de Brezé dans un carrosse qu'environnaient trois cents maîtres, des mousquetaires, des gardes du corps ; les rues et places publiques qu'il traversa étaient bordées de troupes ; ce jour-là Louis XIII avait fait remettre par les capitouls les clefs de la ville au capitaine des gardes : toutes précautions qui prouvaient que la population jugeait Montmorency moins sévèrement que Sa Majesté et son ministre.

Lorsque le maréchal parut devant ses juges, sa contenance était ferme, noble, pleine de majesté ; il salua l'assemblée avec un sourire gracieux, et prit place au milieu du parquet sur une chaise presque aussi élevée que le siège des magistrats. Henri écouta avec un calme parfait l'accusation portée contre lui ; puis, s'étant levé et découvert, il dit : « Messieurs, bien que par le rang que je tiens « en France je ne doive être jugé qu'au parlement de « Paris, qui est la seule cour des pairs, mon affaire est « néanmoins d'une telle conséquence, que s'il ne plaît au « roi d'étendre sur moi le fruit de sa miséricorde, il n'y a « point de juge qui n'ait le pouvoir de me condamner. « Toutefois, je suis content que messieurs de Toulouse « soient commis pour mes juges : je les ai toujours hono- « rés et les estime fort gens de bien. »

1. Dans ce dialogue comme dans ceux qui suivent, l'auteur a conservé souvent les propres paroles de Montmorency.

En prononçant ce discours, Montmorency n'avait point arrêté ses regards sur le garde des sceaux Châteauneuf, président du tribunal, et qui, pour la seconde fois dans une même année, était appelé à condamner un maréchal de France... Richelieu imprégnait aussi d'une trop forte teinte de sang illustre la simarre qu'il avait jetée à ce magistrat.

— Accusé, dit Châteauneuf piqué du mépris évident que Henri lui témoignait, déclinez votre nom.

— Ancien page du connétable mon père, répondit fièrement le duc, vous le devez savoir, mon nom ; vous avez mangé assez longtemps le pain de ceux qui me l'ont transmis.

— Je fais mon devoir, monsieur.

— Oui, je conçois que vous soyez en nécessité de me demander mon nom ; votre présence ici est la sensible démonstration que vous l'aviez oublié.

— Refusez-vous de répondre ?

— Non, monsieur. Je suis Montmorency par mes aïeux ; mon prénom est Henri : je le tiens d'un roi qui fut doué de la plus haute vertu qu'on ait admirée en ce monde. Celui-là ne connut d'ennemis qu'au bout de son épée, et son noble caractère ne souffrit jamais qu'on exerçât en sa cause un seul acte de vengeance.

— Quelles sont vos qualités ?

— Maréchal de France, vainqueur des Anglais en mer des Espagnols à Veillanne, des calvinistes sur ce pays même où vous allez leur jeter ma tête en expiation.

— Avez-vous combattu à Castelnaudary dans les rangs des rebelles ?

— J'ai combattu près de l'héritier du trône, qui a pu grandement s'égarer dans cette action ; mais le roi s'était laissé égarer davantage en ôtant la liberté à la reine mère, étant vrai qu'un fils, même couronné, est le serviteur de celle qui le mit au jour.

— Accusé, vous manquez à Sa Majesté.

— J'essaye de défendre non ma vie, mais mon honneur.

— Avez-vous signé les délibérations de l'assemblée du

Languedoc tenue le vingt-deuxième juillet, jour où l'on a décidé d'appeler Monsieur, et de payer ses troupes avec l'argent payé sur le peuple ?

— Jamais.

— Songez que cette délibération est en nos mains, et que votre seing y est apposé.

— Il est faux, s'écria Montmorency avec colère ; mais je comprends cette pratique : je ne m'étais fait voir que dévoué à Monsieur ; il est plus sûr de me supposer traître à l'État.

Après plusieurs autres questions, auxquelles le duc répondit avec la même force, la même clarté, on entendit les témoins en sa présence : Saint-Preuil fut interrogé le premier.

— Monsieur, lui dit Châteauneuf, avez-vous vu M. de Montmorency, ici présent, attaquer l'armée du roi ?

— La fumée du canon et la poussière, répondit le brave officier, m'avaient empêché de le bien reconnaître ; mais ayant vu un seul homme se porter contre une armée, percer cinq rangs de gendarmes, et jeter la terreur ou la mort en tout lieu où ses pas se dirigeaient, j'ai bien connu, aux effets d'une valeur tant surnaturelle, que ce ne pouvait être un autre que M. de Montmorency.

— Merci, mon brave, s'écria le duc en tendant la main à Saint-Preuil, qui la baisa vivement.

— Ah ! monsieur le maréchal, dit ensuite le témoin avec l'entraînement de l'âme, si j'avais présumé voir sur cette indigne sellette un homme qui compte autant d'aïeux illustres que d'années, j'aurais suivi la pensée qui m'était venue de vous casser la tête d'un coup de pistolet au moment où je vous ai fait mon prisonnier.

— Vous aviez là une bonne inspiration, mon cher Saint-Preuil ; c'est grand dommage qu'elle soit sortie de votre volonté.

A la troisième audience, le jugement fut prononcé. Il condamnait Henri de Montmorency à la peine capitale, en réparation du crime de rébellion armée dont il s'était rendu coupable. Le duc entendit cet arrêt dans la chapelle

de l'hôtel de ville, debout, découvert, et sans montrer la plus légère émotion. Mais le fidèle chirurgien Lucante pleurait amèrement.

— Essayez vos larmes, mon pauvre ami, lui dit le maréchal en souriant, il importe fort peu aux prédestinées qu'un boulet ou une épée ouvre le passage à leur âme quand elle quitte son enveloppe de poussière ; et je tiens pour indifférent que ce soit dans un lit ou sur un échafaud que l'esprit abandonne le corps, pourvu qu'il s'envole au ciel. Venez çà que je vous embrasse pendant que j'ai les mains encore libres.

— Qui oserait vous les attacher ? prononça Lucante avec l'accent de l'indignation.

— Voilà qui est bien, messieurs, reprit le duc en s'adressant aux magistrats, il ne vous reste plus qu'à prier Dieu qu'il me fasse la grâce de souffrir chrétiennement l'exécution de ce qu'on me vient de lire.

— Monseigneur, répondit un des juges en portant son mouchoir sur ses yeux, nous allons faire votre volonté et prier Dieu qu'il vous console.

— Je ne manquerai pas de lui adresser la même prière pour ce qui est de vous-même ; votre douleur, messieurs, doit surpasser la mienne : un homme de cœur est toujours prêt à quitter la vie ; mais c'est grand'pitié que de répandre, sans colère, le sang d'autrui.

Le comte de Charlus entra en cet instant : il venait redemander, au nom du roi, à M. de Montmorency l'ordre du Saint-Esprit et le bâton de maréchal.

— Je les rends tous deux au roi, répondit le duc en détachant le collier qu'il portait, puisque Sa Majesté m'en juge indigne. Je désire toutefois, pour la gloire de la France et de son prince, que tous les nobles travaillent d'aussi bon cœur que je l'ai fait, dix-huit années durant, à mériter ces distinctions, qu'un quart d'heure d'égarement me fait perdre avec la vie.

— Me voici, mon fils, dit d'une voix solennelle le père Arnoux, confesseur de Montmorency, qui se présenta en ce moment.

— Soyez le bienvenu, mon père ; dans une heure je n'aurai plus affaire qu'à vous sur la terre. Mais devant, j'ai encore quelques devoirs à remplir ; pourquoi je me retire en lieu moins sacré.

Et le duc, s'étant rendu dans une chambre de l'hôtel de ville, écrivit à sa femme en ces termes :

« Mon cher cœur, je vous dis le dernier adieu avec la
« même affection qui a toujours été entre nous. Je vous
« conjure, pour le repos de mon âme et pour Celui que
« j'espère voir bientôt dans le ciel, par sa divine miséri-
« corde, je vous conjure de modérer votre ressentiment.
« J'ai reçu tant de grâces de mon doux Sauveur, que vous
« avez tout sujet d'en recevoir une grande consolation.
« Adieu encore une fois.

« HENRI, DUC DE MONTMORENCY. »

Cependant tout ce qui se trouvait de noblesse auprès du roi demandait avec persévérance, avec transport, la grâce de Montmorency. Le duc d'Orléans la faisait implorer par M. de Vaupot ; le prince de Condé l'implorait lui-même. Le duc d'Épernon venait d'accourir, dans le même but, de son gouvernement. Le maréchal de Châtillon, quoique frappé d'une goutte douloureuse, s'était arraché de son lit, pour joindre ses prières à celles de toute la cour, qui se faisait à Toulouse l'écho de toute la France. Le duc de Guise, oubliant les anciennes querelles qui avaient existé entre sa maison et celle de Montmorency, oubliant même les dissentiments survenus entre lui-même et le brave Henri, le duc de Guise sollicitait son pardon avec plus d'ardeur que personne. MM. du Châtelet et de Saint-Preuil se faisaient aussi remarquer parmi les sollicitateurs fervents.

— Il faut, comte du Châtelet, que vous ayez de grandes tendresses pour M. de Montmorency, dit Louis XIII avec humeur ; on pourrait croire, à vos paroles, que vous conserveriez sa vie au prix d'un de vos bras.

— Sire, répondit le gentilhomme, je voudrais en avoir perdu deux inutiles au service de Votre Majesté, pour en

sauver un qui a déjà gagné tant de batailles et qui en gagnerait encore...

— Partout où il commanderait, ajouta Saint-Preuil du ton de l'enthousiasme.

— Monsieur de Saint-Preuil, dit avec un sourire forcé le cardinal, qui se trouvait alors dans la chambre du roi, il m'est avis que pour un simple officier vous le prenez bien haut.

— Je connais mon peu d'importance, monseigneur ; mais je supplie Sa Majesté de me pardonner la légèreté de ma langue, en daignant avoir souvenir que, si je parle haut dans sa chambre, je frappe fort au combat.

— Monsieur, répliqua Richelieu outré qu'un si mince personnage lui répondît ainsi, si le roi faisait justice, il vous mettrait la tête où vous avez les pieds.

— Ce moyen me couperait assurément la voix, répartit le brave guerrier en riant avec amertume, mais Sa Majesté aimera mieux laisser mon pauvre chef sur mes épaules ; car, monseigneur, les têtes qui font courir la plume feraient, quoi qu'on die, de triste besogne sans les bras qui tiennent l'épée.

— Mon cousin, dit Louis XIII avant que le cardinal se fût rendu assez maître de sa colère pour répondre, nous prenons volontiers en bonne part la vivacité du sieur de Saint-Preuil : c'est lui qui fit M. de Montmorency prisonnier sur le champ de bataille ; cette action lui a bien gagné le droit d'élever la voix en notre présence.

Richelieu se retira sans répliquer ; mais il venait d'éprouver un échec, une offense même, et l'on sait que, dans son cœur, de telles empreintes étaient ineffaçables.

— Père Joseph ! cria-t-il, en rentrant dans son cabinet, à cet agent accrédité de ses passions, nous avons un nouveau compte à ouvrir sur ce livre.

Et Son Éminence jeta devant le capucin un petit livret relié en cordouan rouge, qu'il avait tiré de dessous sa soutane.

— Ah ! le registre des vengeances, dit Joseph avec un visible frémissement.

— Inscrivez M. de Saint-Preuil...

— Les feuillets seront tantôt remplis.

— Nous ferons un second tome ; mais il se trouvera bien encore une place sur celui-ci.

— En effet, je vois une page blanche...

— Écrivez donc Saint-Preuil à l'encre vermeille...

— Quoi ! monseigneur, la mort...

— Il a été assez hardi pour prendre un avantage sur moi, au vu et au su de Sa Majesté...

— C'est juste, dit Joseph en écrivant ; le crime est capital...

— Oh ! mais j'ai pris la résolution de lui laisser quelque délai, cet homme est trop petit pour que je le frappe, il faudrait trop me baisser ; je lui donnerai le temps de grandir.

— Scélérat ! se dit mentalement le capucin. Mais que vois-je ! s'écria-t-il aussitôt avec l'accent de l'étonnement, je trouve encore ici le nom de M^{me} de Chevreuse ; j'avais la pensée que cette dame était rentrée en grâce.

— N'effacez rien, Joseph ; j'ai dû prendre plus que jamais la duchesse en mécontentement ; elle s'est encore mise d'une façon singulière hors de ses devoirs et de mon obéissance : c'est affaire à examiner quand nous serons de retour à Paris.

— Voici un nouvel article à M. de Puylaurens.

— Avez-vous oublié le coup de poignard qu'il conseillait naguère à Monsieur ? Le compte de ce gentilhomme date déjà de loin ; mais ses offices me sont utiles pour décider Gaston à rompre son mariage... S'il réussit, je le récompenserai magnifiquement, et puis...

— Eh bien ! monseigneur ?

— Et puis, nous réglerons...

A ce point de la conversation on vint annoncer au cardinal que M^{me} de Condé demandait à être introduite. Joseph sortit. A peine avait-il quitté le cabinet que la sœur de Montmorency s'y précipita fondant en larmes.

— Sauvez mon frère ! s'écria-t-elle en se jetant aux

genoux du cardinal ; promettez-moi de le sauver, ou j'expire à vos pieds.

— Mon Dieu, princesse, relevez-vous, de grâce, relevez-vous, je meurs de honte, répondit le comédien sacré.

— Non, monsieur le cardinal, non, je reste en cette posture jusqu'à ce que vous m'ayez promis votre puissante protection...

— Puissante ! hélas ! Votre Altesse se méprend, dit Richelieu, qui venait de tomber à genoux devant la princesse, et qui pleurait plus qu'elle-même... Je ne finirais pas de vous dire combien de supplications vaines j'ai déjà fait entendre au roi touchant le pauvre duc que j'aime autant que vous. Sa Majesté est inflexible, madame, j'ai la douleur de vous l'assurer.

— On m'a pourtant dit que ce matin le roi se faisait voir ébranlé ; mais sa présence m'est interdite, ainsi qu'à mon infortunée belle-sœur... Nous ne pouvons en cette triste occurrence faire élection que de vous, monsieur le cardinal ; soyez notre sauveur.

— Le roi paraissait ébranlé, dites-vous ; je vais le revoir, soyez certaine, madame, que je vais le revoir.

Et Richelieu releva la princesse en se relevant lui-même.

— Mais souffrez que je donne à Votre Altesse un conseil d'une utilité singulière, reprit tout aussitôt Son Éminence dans une intention perfide qui n'eût point échappé à une personne moins troublée que la sœur de Montmorency ; pour que je ne paraisse pas agir de commune main avec vous, veuillez quitter la ville et rester à quelque distance. Comptez sur mon zèle, sur la passion que j'ai de servir votre personne ; dès que j'aurai quelque bonne nouvelle, un exprès vous la portera.

— Je vais donc me retirer au château de Saint-Jory, à trois lieues de Toulouse.

— A merveille. Dans la soirée, Votre Altesse apprendra le résultat de mes démarches.

Cet entretien avait lieu le 30 octobre, jour fixé pour l'exécution, le cardinal se proposait uniquement d'éloi-

gnier la princesse, de peur qu'elle ne parvînt jusqu'à Sa Majesté. Lorsque Richelieu arriva chez le roi, le comte de Charlus venait d'y reparaitre, apportant le collier du Saint-Esprit et le bâton de maréchal redemandés à Montmorency. Louis XIII jouait en ce moment aux échecs avec M. de Liancourt... Il jouait, et du fond de son appartement il pouvait entendre cheviller, à grands coups de maillet, l'échafaud d'un héros qui l'avait fait triompher dans vingt batailles... Tout à coup Charlus et Liancourt se jettent aux genoux du roi, inondent ses pieds de leurs larmes, et crient d'une voix déchirante : « Grâce ! grâce ! sire !... »

Pendant cette scène pathétique, du Châtelet, d'Epernon, Guise, Condé, Châtillon arrivent successivement ; le groupe des suppliants augmente sans cesse, les sanglots retentissent dans le cabinet. Richelieu seul est resté debout ; seul il a l'œil sec : là son hypocrisie le trahirait ; là son cœur se montre tel qu'il est.

— Mon cousin, que dois-je faire ? dit Louis XIII, enfin ému, en attirant le cardinal dans l'embrasure d'une croisée ; ils me déchirent le cœur.

— Ou plutôt les oreilles, sire... Mais il sera beau de suivre l'élan de votre âme miséricordieuse. Dieu, j'en fais espérance, sauvera le royaume des rébellions auxquelles ce pardon ne manquera pas d'ouvrir la porte. Toutefois, j'ose l'assurer dans le plus juste de ma conscience, c'est la clémence des derniers rois qui tue aujourd'hui M. de Montmorency.

— Quel bruit parvient jusqu'à moi ? demanda d'une voix altérée le monarque, qui, depuis quelques minutes, écoutait son ministre d'un air distrait.

— Sire, répondit avec feu Châtillon en lançant un regard oblique sur le cardinal, c'est la voix du peuple, c'est le plus sûr conseiller des rois... Et le maréchal ouvrit la croisée...

— Grâce ! grâce ! miséricorde ! miséricorde ! criait de la place publique une tempête de voix.

— Refermez cette fenêtre, monsieur de Châtillon, reprit

Louis XIII dominé par une inspiration spontanée de cet amour du pouvoir que les souverains appellent leur droit, refermez, vous dis-je. Si je me prenais à suivre les inclinations du peuple, je ne mènerais pas la conduite d'un roi.

— Pardon, sire, car vous seriez certain d'agir pour le peuple, répondit Châtillon en fermant la croisée.

— Monsieur le maréchal a lu les philosophes, il s'est pénétré des principes dangereux qui traînèrent Athènes et Rome dans l'arène des révolutions, dit amèrement le cardinal.

— Non, monsieur, répondit le guerrier, mais j'ai lu, en grande attention, les historiens qui retracèrent les révolutions sorties des violences du pouvoir.

— Comment l'entendez-vous, mon cousin ? demanda Louis XIII en arrêtant son œil noir sur Châtillon... Faut-il, en vos opinions, que les rois cèdent à la rébellion de leurs sujets ?

— Non, sire ; mais les bons princes ne sont point en nécessité de fléchir : les peuples heureux ne se révoltent jamais.

— C'est assez, monsieur, dit le roi d'un air sombre, nous réfléchirons à ce que nous avons à faire.

Et Sa Majesté quitta la chambre, sans ordonner à Richelieu de la suivre.

Le monarque était évidemment attendri ; mais le cardinal conservait dans son carquois un trait empoisonné. Au moment où l'on avait pris M. de Montmorency, il portait au bras le portrait d'Anne d'Autriche : cette miniature fut enlevée au duc, et remise à M. de Bellièvre, intendant de l'armée. Celui-ci, prévoyant le funeste parti qu'une intention malveillante pourrait tirer de ce fait, ne le révéla point au ministre ; mais cet homme savait tout. Il apprit par ses espions le dépôt du portrait entre les mains de l'intendant, et jamais peut-être son cœur n'éprouva une joie plus vive. Tout récemment encore, le cardinal avait osé faire entretenir la reine de ses tendres sentiments ; Sa Majesté s'en était divertie, comme par

le passé, avec M^{me} de Chevreuse : un nouvel orage grondait donc nécessairement sur la tête de la souveraine, sur celle de sa confidente. On sait déjà que Son Eminence ajournait le châtimement de Marie, à qui toutefois le voyage de Languedoc avait été interdit. Quant à la reine, l'ennemi de son repos la menaçait d'un coup plus terrible que tous les précédents. Le portrait enlevé à Montmorency, véhémentement soupçonné d'avoir été l'amant de Sa Majesté, pouvait être un témoignage accablant. Anne avait appris cette fatale découverte, dont le souvenir rongait son cœur d'un cruel souci, et chaque nuit elle inondait sa couche d'un déluge de pleurs. Sans conseils, sans consolations autres que celles de Brigitte, l'infortunée princesse ne s'était jamais trouvée dans une situation plus critique. Non seulement un danger imminent se déclarait, mais, par une singulière fatalité, de ce danger même surgissait une circonstance qui devait faire accuser la reine d'insensibilité. Car elle ne cessait d'être sollicitée, par tout ce qui l'entourait, de joindre sa voix à celle de toute la noblesse, en faveur du malheureux Montmorency. En refusant d'accéder à cette prière, elle perdait sa réputation d'insigne bonté ; le duc lui-même emportait, hélas ! au tombeau l'idée que celle qu'il adorait s'était abstenue, et abstenue seule, d'implorer la grâce d'un homme qui, sans qu'elle en pût douter, mourait pour elle. Peut-être encore le roi et Richelieu puiseraient-ils dans ce silence un soupçon de plus ; peut-être y verraient-ils la réserve affectée d'un amour craignant de se trahir par une démarche imprudente. Au contraire, si la reine criait grâce ! son cri d'humanité prendrait à l'oreille du sombre Louis XIII l'accent d'une tendresse coupable : prévention terrible que le cardinal exploiterait au gré de sa haine. Eperdue, incapable de trouver dans ses esprits troublés l'issue d'une étrange duplicité de fâcheuses extrémités, Anne se bornait à pleurer sur le sein de Brigitte, unique amie qui lui restât, M^{me} de Senneçay étant devenue la créature du cardinal.

— Bonne petite, lui disait elle sans espérer obtenir de cette fille une lumière pour sortir de ce dédale, que ma

situation est affreuse ! Si je demande la grâce du pauvre duc, on m'accuse ; si je me tais, on m'accuse encore ! et mon cœur se brise en songeant que le monde, trop justement en apparence, retentira de ma barbare indifférence.

— Non, madame, répondit la fille de Richard, dont le jugement droit n'était pas faussé par le commerce des cours, Votre Majesté n'a trop véritablement qu'un triste choix à faire entre deux partis disgracieux ; mais j'ai la pensée qu'ils ne le sont pas également. Si j'osais hasarder un conseil à l'oreille de mon illustre maîtresse, je lui donnerais celui de s'abstenir.

— Tu pourrais avoir raison, Brigitte... Mais le duc ! mais la France !...

— Ni l'un ni l'autre ne seront en leur juste droit d'accuser Votre Majesté. Le bruit s'est répandu que M. de Montmorency avait aimé sa souveraine...

— Hélas ! mon enfant !...

— Que le roi s'était, à cette occasion, laissé surprendre à de terribles éclats de jalousie : madame, semblables événements ne s'effacent point des souvenirs ; et pour qui voudra se prendre à réfléchir il sera démontré qu'en sollicitant la grâce du maréchal-duc, vous le tueriez.

— C'est un trait de lumière.

— Qui n'échappera à nulle personne de sens calme ; et, croyez-moi, M. de Montmorency en a été frappé tout le premier.

— Mais ce fatal portrait...

— Il n'est point encore revenu aux mains du roi ; et, s'il y revient, ce sera témoignage trop léger pour autoriser une accusation. Un chevalier courtois trouve partout le portrait de la souveraine ; et sa vanité se pare d'un tel bijou, sans que cette princesse puisse être soupçonnée. Il en serait autrement si vous souteniez le dire muet du fatal médaillon par des prières, qui, j'ose en avertir Votre Majesté, prouveraient plus que vous ne voudriez... Madame, on ne fait point obéir, selon son vouloir, le sang qui monte au visage, les yeux qui parlent indiscretement,

la gorge qui se soulève... tout le monde ne joue pas la comédie ainsi que le fait M. le cardinal...

— Chère fille, tes avis sont d'une merveilleuse sagesse... je me tairai.

— J'en rends grâce à Dieu : on ne saurait accuser le silence sinon vaguement, et l'on peut toujours condamner une démarche.

— Il faut que je t'avoue une cruelle chose : derrière le portrait il y a de mes cheveux.

— Ils ne montreront qu'une nuance blonde, et ne déclineront point votre nom.

— Sans doute ; mais outre les traits représentés par la miniature, ces cheveux contournés en chiffre...

— Ah ! j'ai trop compris... N'importe, madame ; s'il arrive une preuve à la connaissance du roi, ne lui en portez pas une seconde, et que le ciel vous soit en aide pour le surplus.

Pendant que cet entretien avait lieu chez la reine, le cardinal faisait appeler M. de Bellièvre, dépositaire du portrait.

— Monsieur, lui dit-il brusquement dès qu'il entra, je m'étonne que vous m'ayez caché la remise qui vous a été faite d'une miniature détachée du bras de M. de Montmorency.

— J'estimais cette remise trop peu importante pour en faire part à Votre Eminence.

— Je me plais à croire, monsieur de Bellièvre, que vous faisiez erreur seulement.

— Sans intention aucune, monseigneur.

— A la bonne heure ; mais j'ai raison d'être surpris qu'il ne soit pas venu à l'idée d'un homme expérimenté qu'en l'occurrence où nous sommes, ce portrait devait être remis aux mains du roi.

— J'étais touché de l'idée qu'en considération de cette occurrence même, le retardement était justifié par...

— Achevez, monsieur de Bellièvre.

— Par l'humanité, monseigneur ; et j'espérais que le roi, cédant aux vœux de toute la France...

— Imprudent ! je veux bien oublier que votre discours vient de faire voir une intention que vous disiez ne pas avoir... Mais, répondez ; si le roi, après avoir pardonné à M. de Montmorency, eût appris qu'un portrait de la reine avait été trouvé sur ce seigneur ; que cette peinture était garnie des cheveux de Sa Majesté, et que vous aviez caché ce témoignage d'une intelligence criminelle ; répondez, monsieur, à quelle juste punition n'eussiez-vous pas été exposé ?...

— Je le confesse, monseigneur, je faisais fausse route.

— Cet aveu suffit : M^{me} de Comballet vous veut du bien ; vos services ne sauraient me devenir suspects. Mais venez-vous-en de ce pas chez le roi, et, sans plus d'attente, remettez-lui le médaillon. Dieu m'est témoin des vœux que je forme pour le malheureux Montmorency ; mais mon devoir m'ordonne de faire luire aux yeux de Sa Majesté toutes les lumières de la vérité : sa clémence en sera plus éclatante. Avez-vous le portrait ?

— Le voici, monseigneur.

— Marchons, monsieur.

.

Il était deux heures ; l'exécution devait se faire à cinq. Les tambours battaient dans toutes les parties de la ville ; on entendait le piétinement de l'infanterie se rendant aux postes qu'elle allait occuper, tandis que de pesants escadrons faisaient retentir le pavé du choc étincelant des fers. Les trompettes, par leur sonnerie lente et grave, envoyaient à l'imagination l'idée de ces clairons sacrés, qui dans les croyances pieuses doivent convoquer au dernier jour du monde les âmes échappées de tous les corps rendus à la terre... Le sourd mugissement d'une foule errante et consternée se mêlait à ce bruit martial ; mécontente d'avoir imploré sans succès la grâce du guerrier illustre, elle déplorait maintenant sa perte en murmurant.

Louis XIII, pâle, l'œil hagard, le visage défait, la respiration haute, parcourait à grands pas sa chambre, et s'arrêtait de temps en temps pour écouter d'un air som-

bre les bruits divers qui se confondaient dans l'air. Tous les mouvements de ce prince décelaient une extrême agitation : il passait par intervalles la main sur son front humide ; ses doigts se crispaient comme s'ils eussent cherché à s'accrocher, à déchirer ; ses lèvres, en se joignant avec force, ne pouvaient néanmoins dissimuler leur tremblement convulsif, et lorsqu'un souffle laborieux les écartait, elles laissaient entrevoir des dents serrées... Elles craquèrent violemment lorsque Sa Majesté vit rentrer tous les seigneurs qui durant la matinée avaient fait entendre à son oreille de si ferventes supplications.

— Sire ! s'écria le duc de Guise, l'instant fatal approche... Que Votre Majesté fasse grâce à M. de Montmorency ; ses ancêtres ont si bien servi les rois vos prédécesseurs !... Faites-lui grâce, sire, nous vous en supplions au nom de Dieu, au nom de la France, au nom de votre propre gloire !

— Non ! répondit le roi d'une voix tonnante : il faut qu'il meure...

— Ah ! sire ! dit avec un invincible entraînement le prince de Condé, que j'en suis chagrin pour Votre Majesté !

— Moi, monsieur, répliqua Louis XIII avec l'accent de la rage, je fais mépris de l'opinion du monde ; et quand je devrais encourir les tourments éternels de l'enfer, Montmorency périra... Connaissez-vous ces traits ? poursuivit le roi en portant tout près de la figure du prince la fatale miniature qu'il tenait dans le creux de sa main.

— Oui, sire, balbutia Condé, c'est le portrait de la reine.

— Eh bien ! monsieur, ce portrait, on l'a trouvé au bras de votre déloyal beau-frère... Dois-je lui faire grâce, maintenant ? ajouta Sa Majesté avec ce rire sinistre qui signale le plus haut point de la fureur.

Puis, levant le bras avec élan, Louis jeta le médaillon sur le carreau, d'où ses débris bondissants jaillirent en diverses directions... Un morne silence suivit cette action violente ; personne n'osa reprendre la parole. Le roi continua :

— On ne doit pas être fâché de voir mourir un homme qui l'a si bien mérité... Allez lui dire pourtant que nous avons pour agréable, en notre clémence trop signalée, que les exécuteurs s'abstiennent de le toucher : on ne lui mettra point la corde sur les épaules... le bourreau ne fera que lui couper le cou

L'illustre condamné se tenait dans une salle de l'hôtel de ville. Le père Arnoud, son confesseur, ne l'avait pas quitté depuis le matin. Nul trouble ne paraissait dans ses yeux ; nulle altération ne se montrait sur son visage : on eût dit que l'échafaud où il allait monter était un salon de fête, et le tambour qu'il entendait la musique du bal. Montmorency, debout, le dos tourné au feu, s'entretenait de sa mort comme d'un événement ordinaire.

— A quelle heure faut-il mourir ? demanda-t-il froidement à l'un des échevins, qui avait l'air plus condamné que lui.

— Monseigneur, répondit tristement le magistrat, l'ordre est donné pour cinq heures.

— Ne pourrais-je pas mourir plus tôt, reprit le patient, et environ à l'heure que Jésus périt en sa passion ?

— Ceci, monsieur le duc, répliqua le capitoul, est laissé à votre volonté.

— Je vous remercie, monsieur. Qu'on me déshabille donc, et que l'on me coupe les cheveux. Mon père, continua-t-il en se tournant vers Arnoud, je ne saurais aller à la mort avec ces riches habits, quand il m'est révélé que mon Sauveur expira tout nu sur la croix... Qu'on ne me laisse que ma chemise : j'irai tout blanc en paradis...

— Je ne souffrirai pas que le bourreau touche à votre noble chevelure, dit le chirurgien Lucante, qui s'approcha de son patron avec tout ce qu'il avait pu réunir de fermeté.

— Ayez d'ailleurs souvenance que je vous ai fait l'exécuteur testamentaire de cette partie de ma succession, répondit le duc avec un doux sourire... Nous avons disposé de deux parts... Quant à la troisième, ajouta-t-il

tout bas, si vous pouvez jamais la remettre, vous lui direz que mon dernier soupir fut pour elle.

A ces mots, il quitta son pourpoint ; et Lucante lui coupa les cheveux.

— Tout est-il prêt ?... demanda ensuite le maréchal d'un accent assuré.

— Oui, monseigneur ! balbutia avec effort l'un des magistrats.

— Allons, du ton, messieurs...

Puis se reprenant, il dit d'une véritable gaieté :

— Si Dieu m'eût fait la grâce de m'envoyer la mort sur le champ de bataille, je n'aurais pas été novice à la recevoir : on le sait en France. Mais ici je me tiens pour un peu gauche à faire convenablement ce qu'on attend de moi. Je vous prie, monsieur le capitoul, de faire appeler le bourreau.

— Me voici, dit cet homme en se montrant.

— Mon ami, reprit le duc, mets-toi un peu à genoux, et montre-moi la posture en laquelle il faudra que je me mette tout à l'heure.

L'exécuteur, s'étant agenouillé sur les dalles, répondit :

— Monseigneur, il faudra écarter un peu les genoux et allonger ainsi le cou.

— Regarde, poursuivit Montmorency en imitant la posture du bourreau, qu'il avait étudiée avec attention, ferais-je bien de la sorte ?... N'y trouves-tu rien à redire ?...

— Non, monseigneur.

— Oh ! je fus toujours un habile écolier. Je ne manquerai pas de suivre ta leçon sans faillir... Marchons, messieurs.

Et le brave Henri s'avança d'un pas précipité vers l'échafaud.

Avant de passer sous un porche au-dessus duquel s'élevait la statue de Henri IV, Montmorency s'arrêta.

— Mon valeureux parrain ! s'écria-t-il en levant les yeux vers l'effigie héroïque, dans un moment je vous rejoins... Je me présenterai devant vous sans rougir. J'ai failli sans doute ; mais je croyais bien faire, car je pensais que la

veuve d'un grand roi ne pouvait redescendre du rang des reines et tomber en misère.

Après avoir passé le porche, Montmorency vit un échafaud, d'environ quatre pieds de hauteur, sur lequel il monta en courant.

— Messieurs, dit-il alors aux officiers civils et militaires qui assistaient à l'exécution, je vous prie de faire savoir au roi que je meurs son très humble sujet.

En achevant ces mots, le condamné se mit à genoux sur le bord de l'échafaud ; n'ayant pas aperçu le poteau destiné à l'attacher.

— Monseigneur, lui dit le bourreau, vous ne pouvez rester ainsi, votre tête tomberait en bas.

— C'est juste, mon ami ; il faut que les choses se fassent en règle.

Il se releva, et s'agenouilla de nouveau au pied du poteau. Tandis qu'on l'y attachait, il s'arrangea de manière que ses blessures, encore mal guéries, ne le gênassent point pendant l'exécution. Ayant pris une position qu'il appela *commode*, Montmorency reçut la dernière bénédiction du prêtre, salua l'assemblée, baisa le crucifix, récita son *In manus* ; puis allongeant le cou comme on le lui avait indiqué, il cria de toutes ses forces :

— Frappe hardiment !

L'exécuteur fit tomber d'un seul coup cette tête illustre : l'écho de l'édifice gothique répéta ce coup... il retentira longtemps dans la postérité.

CHAPITRE XVI

1634-1636

Retraite de Gaston à Bruxelles. — Louis XIII à Saint-Germain, la reine au Louvre. — Bannissement de la favorite. — Guerre à mort. — Vénus et Adonis au bord de la Somme. — L'heureux nageur. — Chasse à la grande bête. — Fêtes d'Écouen. — Vision.

— Spectre de Montmorency. — Le comte de Morot ressuscité. — Le Palais-Cardinal. — La salle de spectacle. — *Mirame*. — Les farceurs de la vieille rue du Temple — La galerie de peinture du cardinal. — Épigramme latine. — Le compte de M. de Puylaurens est réglé. — Urbain Grandier. — La Cordonnrière de Loudun. — La possession des religieuses. — Six diables dans le corps d'une femme. — Supplice d'Urbain Grandier. — Anne d'Autriche est fouillée. — Encore la duchesse de Chevreuse.

Les passions farouches de Louis XIII et les bourreaux, instruments également dociles de Richelieu, avaient encore conquis une morne soumission au pouvoir de ce prêtre. Quelques têtes s'étaient dressées au-dessus de la foule esclave : la hache avait nivelé.

A la suite des événements du Languedoc, Monsieur déclara au roi que, « ne pouvant rester en France avec « honneur après la mort de M. de Montmorency, et ne « pouvant non plus trouver aucune sécurité dans le « royaume, il se voyait contraint d'en sortir et d'aller « chercher le repos chez les étrangers ». Son Altesse se retira à Bruxelles, où l'infante lui rendit tout ce qu'elle s'était plu à lui accorder de bonnes grâces avant sa malheureuse expédition. Les grands, naguère solliciteurs chaleureux en Languedoc, mais rendus muets par la fureur jalouse qui venait de tuer Montmorency, les grands étaient tous rentrés dans leurs gouvernements ou dans leurs châteaux. De son côté, l'illustre veuve ne songeait point à soulever des vengeances. Prisonnière à Moulins, elle priait sans cesse dans un cabinet tendu d'une étoffe noire semée de larmes blanches. Le jour même ne pénétrait pas au fond de ce triste oratoire, éclairé faiblement par quelques bougies. Là ses consolations étaient des charités, ses courtisans des pauvres, ses espérances la mort et l'éternité avec son cher Henri.

Louis XIII, retiré à Saint-Germain, sans cour, presque sans suite, nourrissait son humeur sombre de la haine renaissante qu'il vouait à la reine. Quelquefois le remords obsédait sa pensée... Ce malheureux prince ne portait qu'une couronne d'épines. Dépouillé du pouvoir, privé

des véritables honneurs, incapable d'éprouver de plaisir, il ne recueillait que les secrètes malédictions de ceux qu'on opprimait en son nom.

La reine, enfermée dans l'immense solitude du Louvre, passait des jours plus tristes encore. Richelieu, fidèle à sa parole, avait exilé de nouveau la duchesse de Chevreuse. Loin d'avoir secondé les tendres projets du cardinal, elle s'était appliquée depuis son retour à former des intrigues contre lui. Disons tout, ces deux personnages ne pouvaient habiter le même lieu : un monde eût été trop étroit pour que ce couple inquiet et turbulent pût s'y entendre. Le ministre voulait toujours donner des lois, Marie n'en voulait jamais recevoir ; une guerre perpétuelle devait être la conséquence d'un tel dissentiment, et la duchesse n'avait accepté une trêve qu'afin d'observer son ennemi à loisir et de marquer la place où elle pourrait le frapper.

L'Eminence fit aisément fulminer un nouvel ordre de bannissement contre la favorite. Le duc son époux, qui depuis longtemps ne conservait de commun avec elle que le nom, n'opposa pas une seule démarche à sa disgrâce. M. de Chevreuse pensait, en mari stoïque, que cette dame lui avait donné tant de rivaux, qu'il y aurait eu folie à se faire à cause d'elle un seul ennemi. Bien plus occupé d'accrocher des ordres après ses habits que soucieux de dissimuler sa honte, il passait ses jours à joncher d'*ex-voto* les autels de la Fortune. Son ambition, planant au-dessus du petit honneur bourgeois qui se montre blessé des trahisons conjugales, ne redoutait que les infidélités de la faveur : il eût échangé vingt nuits de sa femme contre un sourire du cardinal.

L'ex-surintendante reçut, par un exempt des gardes du corps, la nouvelle lettre de cachet qui l'obligeait à quitter le royaume.

— Je vous dois un reçu, dit-elle à l'officier ; je vais vous le donner.

Et elle traça ce billet pour le ministre :

« Toujours même manœuvre, monsieur : éviter la bataille
« que vous n'auriez pas le talent de soutenir. Mais vous

« avez beau faire, j'ai des intelligences dans votre armée,
« et je vous battraî tôt ou tard. La tendre Comballet, à qui
« vous faites promesse d'une place au lit royal, ne l'aura
« jamais ; j'y mettrai bon et sûr empêchement : tenez ceci
« pour assuré. L'événement que vous craignez le plus s'ac-
« complira, le lis français resfleura sur la tige du rosier
« espagnol ; toutes vos ruses demeureront défailiantes à
« rendre vaine cette prophétie : c'est encore moi qui vous
« l'assure. Si vous vivez longtemps, ce que Dieu veuille
« permettre pour ma vengeance, votre vieillesse sera
« devancée par votre disgrâce, vous apprendrez alors trop
« tard qu'on ne s'attaque pas impunément à une femme
« comme moi. Il est des gens avec lesquels il faut parta-
« ger la puissance, ou bien se résigner à la perdre. Vous
« avez fait espérance de conserver tout : il ne vous res-
« tera rien.

« Adieu. Guerre à mort.

« *Marie de ROHAN, duchesse de CHEVREUSE.* »

Après une longue conférence avec la reine, que suivirent des adieux touchants, M^{me} de Chevreuse partit le soir même pour l'Angleterre, emmenant un jeune gentilhomme nommé le chevalier d'Harville, tout récemment attaché à son char, et qui n'avait encore poussé que de timides soupirs. Son voyage ne fut pas sans incidents remarquables. Le cardinal, outré du billet prophétique, envoya contre elle un détachement à cheval, avec ordre exprès de la ramener à Paris. Son Eminence était bien décidée à renfermer l'audacieuse pythonisse au bois de Vincennes, sauf à donner au roi une explication sur ce surcroît de rigueur. Vivement pressée par les poursuivants, la duchesse se vit contrainte d'abandonner sa voiture à quelque distance d'Amiens ; les deux fugitifs continuèrent alors leur course à franc étrier, et, pour plus de sûreté, se jetèrent dans un chemin de traverse. Ils espéraient, d'après les explications qu'on leur avait données, parvenir à l'aide d'un détour à la rivière de la Somme, qu'ils passeraient dans un bac, qu'on retiendrait ensuite quel-

ques heures sur l'autre rive. Les choses ne se passèrent pas précisément ainsi : lorsque nos voyageurs arrivèrent au bord du fleuve, un tourbillon de poussière, qui s'éleva derrière eux, leur apprit qu'ils étaient poursuivis dans cette direction détournée. Le bac était encore loin ; il n'y avait pas moyen de le joindre : avant dix minutes ils seraient atteints.

— Madame la duchesse ! s'écria d'Harville, mon épée est bonne ; mais je suis seul, et je ne pourrais que mourir sans vous tirer des mains de vos ennemis.

— Je ne tomberais pas toutefois en leur pouvoir sans vous avoir vengé.

Et la duchesse montra au chevalier deux pistolets qu'elle avait fait mettre à ses arçons.

— Je puis bien répondre de votre salut, madame ; mais vous prêterez-vous à ce dont la nécessité nous fait loi ?

— Parlez, chevalier.

— Je suis plus habile nageur qu'homme du royaume, et je me sens capable de nager pour deux ; mais...

— Mon cher d'Harville, répondit la duchesse en rougissant un peu, il n'y a pas de mais valable quand on court le hasard de perdre la liberté, voire la vie...

— C'est que le moindre tissu pourrait nous faire noyer tous deux.

— Cessons de discourir, dit Marie en sautant de cheval, et sans nous montrer délicats à des scrupules d'enfant, reprenons le costume primitif.

Elle prononça ces mots avec un sourire qui signifiait : Je n'y saurais rien perdre.

En quelques secondes les habits masculins et féminins furent tombés : Vénus et Adonis apparaissaient aux bords de la Somme... Adonis, non sans quelques distractions qui ne purent échapper à Vénus, fit des vêtements un paquet au centre duquel furent placées les armes, et, d'un bras doué d'une haute puissance musculaire, il lança le tout sur l'autre bord.

Les gardes du cardinal n'étaient plus qu'à cent pas lors-

que d'Harville, enlaçant le beau corps qu'il allait confier aux ondes, pressé contre le sien, y imprima, avec une merveilleuse sagacité de choix, un baiser brûlant... Puis se dressant ainsi groupés sur la plage herbeuse, les fugitifs jetèrent un regard dédaigneux sur leurs ennemis et disparurent dans le sein entr'ouvert de la Somme¹. Ainsi l'on vit aux temps héroïques Horatius Coclès, après avoir coupé le pont Sublicius, regarder fièrement les soldats de Porsenna et chercher dans le Tibre un refuge contre leurs coups.

D'Harville ne s'était pas assez vanté : quoique chargé d'un fardeau qui pouvait ralentir ses mouvements, il traversa la rivière comme un trait ; la duchesse, cramponnée au dos de son vigoureux compagnon, fut à peine mouillée. Un petit bouquet d'aunes, planté tout près de là, voila une toilette rapide, dont les détails importent peu.

Le détachement, arrivé trop tard de l'autre côté du fleuve, n'y trouva que les deux coursiers abandonnés, broutant, malgré leurs mors, les jeunes pousses d'un buisson. Les cavaliers se montrèrent aussi peu confiants dans la faculté natante de leurs chevaux que le couple courageux l'avait été pour les siens ; du reste peu d'entre eux savaient nager : ils se contentèrent donc de capturer les deux montures, et tournèrent bride avec ce témoignage de leur activité, d'un seul instant trop tardive.

D'Harville s'était acquis des droits incontestables à la gratitude de Marie ; elle ne songea point à les contester. Ces trésors qu'il avait pu admirer avant d'en être le libérateur, acquittèrent généreusement leur rançon. On sut, quelque temps après, qu'empressée et lente tout à la fois à payer sa dette, la duchesse fut sur le point d'être prise, le lendemain matin, dans une chaumière où elle venait de passer une nuit imprudemment prolongée. Par bonheur l'Océan était proche ; une barque reçut la reconnaissante dame et son cavalier ; leur salut fut dès lors assuré.

1. Il est historique que M^{me} de Chevreuse passa la Somme à la nage pour échapper aux poursuites du cardinal.

Richelieu apprit avec rage l'échec du détachement envoyé contre son ennemie ; il savait que cette femme, habituée à négocier dans le lit des souverains, ne tarderait pas à jeter sur les bras de Louis XIII l'Espagne, l'empereur, au moins comme auxiliaire, et peut-être la Grande-Bretagne. Or, la fortune d'un ministre, quelque élevée qu'elle soit, est toujours risquée dans une guerre ; les rois ne veulent accepter que des triomphes ; ce sont leurs généraux ou leurs hommes d'État qui échouent, et le trône doit presque toujours leur disgrâce au mécontentement des peuples vaincus. Ainsi M^{me} de Chevreuse troublait le repos d'un homme qui s'était assuré toutes les forces de terre et de mer, dont il avait le commandement suprême ; qui se réservait la nomination à toutes les places ; qui tournait selon ses caprices les clefs du trésor royal... Le cardinal regrettait d'avoir brûlé ses vaisseaux dans ses hostilités contre l'intrigante la plus habile de l'Europe : la santé du roi devenait de plus en plus faible, et rien encore ne garantissait à Son Eminence la possibilité de se rendre formidable au monarque futur. Marie promettait audacieusement une nouvelle tige des lis entée sur le rosier espagnol : elle était femme à l'obtenir à tout prix ; et dans l'art des subtilités galantes, le ministre sentait qu'il n'était qu'un novice auprès de son adversaire.

Tandis que Richelieu, enfermé des journées entières avec le père Joseph, son meilleur conseiller, agitait l'importante question de savoir s'il fallait commencer la guerre ou l'attendre, Louis XIII employait ses tristes loisirs soit à prendre des oiseaux aux lacets, soit à chasser la grande bête. Un jour qu'il avait couru le cerf aux environs de Paris, la nuit le surprit non loin du château d'Ecouen ; il annonça l'intention d'y coucher. Sur l'heure les officiers de bouche partirent pour préparer le souper de Sa Majesté dans ce vieux donjon royal, que la cour n'avait pas habité depuis longtemps. — Ecouen eut des fastes au moyen âge : alors ses hautes et vastes salles retentirent de la musique des fêtes, étincelèrent du jet des flambeaux, et se fleurirent de mille beautés circulant en guirlandes

autour des lambris, ou se groupant en bouquets dans les danses du temps. Les mansardes aux fenêtres surmontées de lourds chapiteaux ne demeuraient pas vides de souvenirs : là s'étaient fait entendre des baisers, des soupirs d'amour, des serments fidèles, oubliés le lendemain. Mais quand Louis XIII apparut dans ces murs, un silence morne lugubre, immense, y régnait : tout ce qui s'était agité jadis en ce lieu, pour intriguer, se divertir, aimer, gisait poudreux et insensible dans un lit de marbre ou d'argile, les vers même avaient délaissé ces illustrations évanouies. Des meubles autrefois fastueux, maintenant vermoulus, et des tapisseries de haute lisse à grands personnages attestaient seuls la splendeur passée d'Écouen, tandis que l'orfraie, en poussant son cri sinistre dans les crevasses des murailles, semblait avertir les vivants que cette grande solitude ne leur appartenait plus.

Le roi, suivi de quelques gentilshommes, traversait une grande salle de l'édifice gothique ; les flambeaux que portaient ses valets de pied n'éclairaient que faiblement cette chambre ; la lumière était à ses côtés, les ténèbres régnaient plus loin. Tout à coup le monarque s'arrête, recule plusieurs pas en portant ses mains devant lui, comme pour repousser un objet horrible, et son chapeau tombe soulevé par ses cheveux.

— Ah ! s'écria-t-il d'un accent aigu, M. de Montmorency !!

— Ce n'est rien, sire, dit M. de Brezé, qui s'approcha vivement de Sa Majesté ; votre souvenance, occupée en ce moment de ce grand coupable, vous le fait voir dans ce vieux château.

— Là, là ! reprit Louis XIII d'une voix étouffée et en désignant du doigt un objet que son regard fixe apercevait seul... Ne le voyez-vous pas ! Noble, beau, mais sanglant...

— Que Votre Majesté se remette : ces visions ne sont que fantômes créés par l'imagination.

— Ecoutez ; il me reproche sa mort... Il a raison, je fus cruel... barbare... Mon sommeil est affreux depuis lors...

— Venez, venez, sire, dit M. de Brezé en s'efforçant

d'entraîner le roi vers la chambre qu'on avait préparée pour lui.

— Non, non, monsieur, emmenez-moi loin de ce funeste manoir !

— Mais, sire, où Votre Majesté passera-t-elle la nuit ?

— Peu importe... Je coucherai sur la terre s'il le faut... mais loin, bien loin d'ici... Le voilà qui me poursuit, ajouta Louis en s'accrochant au bras d'un gentilhomme... Ombre de Montmorency, apaisez-vous... Pardonnez-moi, j'étais... j'étais jaloux...

Et la voûte sonore retentit violemment de ces deux derniers mots.

Enfin, on entraîna ou plutôt on emporta Louis XIII... Jamais il ne remit le pied au château d'Ecouen ¹... Pendant plus d'un mois, le roi ressembla lui-même à un fantôme tant son visage était pâle et plombé, sa voix creuse, son regard inquiet... Ses cheveux avaient grisonné.

Quelques semaines après l'apparition d'Ecouen, un seigneur dit imprudemment à Sa Majesté qu'on avait vu le comte de Moret, à Venise, dansant dans une fête avec la fille du doge.

— Le comte de Moret, répéta le monarque en posant la main sur le bras du nouvelliste, mon frère... qui fut tué dans les rangs des rebelles à Castelnau-dary ?

— Plusieurs lettres d'Italie rapportent ce fait étrange, dit l'interlocuteur.

— Les morts sortent-ils des tombeaux pour m'accuser ? s'écria Louis XIII, dont tous les membres devinrent tremblants.

— Votre Majesté paraît indisposée ! dit le cardinal, qui entra en cet instant.

— Que signifie ceci, monsieur ? demanda le roi : on m'assure que le comte de Moret est en vie, qu'on l'a vu à Venise.

— Sire, le même dire me parvint il y a tantôt un mois,

1. La vision de Louis XIII est rapportée par tous les Mémoires du temps.

répondit le ministre, j'écrivis alors touchant ce propos à notre ambassadeur près la république, mais il me fit savoir que tout ce bruit n'était que mensonge ; étant vrai qu'après bonnes et assidues informations, personne n'avait souvenance d'avoir vu le comte de Moret.

— Mais, mon cousin, il m'est avis que vous devez avoir reçu, en Languedoc, nouvelles certaines de la mort du comte.

— Autant certaines, sire, qu'elles peuvent l'être en telle occurrence, mais la fin du récit qui m'a été fait de cet événement se divise en deux versions. Il demeure d'abord assuré que le prince, frappé au ventre d'un coup de pistolet, tiré par le capitaine Bideron, tomba pour mort sur le champ de bataille. Il n'est pas moins constant que le blessé fut mis dans un carrosse de Monsieur, et qu'on se prit à le transporter au couvent de Prouille. Y arriva-t-il ou mourut-il en route ? A ce point la lumière nous échappe. Les religieuses affirmèrent qu'elles n'avaient point reçu le moribond, et pourtant l'on ne trouve nulle trace de sa sépulture, non plus que d'un voyage ultérieur vers aucune cour de l'Europe. J'en ai déduit, sire, que l'abbesse de Prouille mentait. Or, le mensonge étant un péché capital, surtout pour une nonne, cette femme a été envoyée en pénitence dans un autre monastère et a perdu sa dignité de supérieure.

— Quoi ! mon cousin, sur un soupçon ?

— Les monarchies périraient toutes les unes après les autres, si les souverains attendaient des preuves irréfragables pour sévir contre leurs ennemis.

— Monsieur, dit Louis XIII avec une sombre lenteur, j'en suis maintenant trop expérimenté, c'est en se hâtant de punir qu'on fait des victimes toutes blanches d'innocence ; lors la nuit n'offre plus que des fantômes, des remords et des songes affreux.

— Le comte de Moret est bien mort, reprit Richelieu sans répondre à la lugubre observation du roi.

— Qu'il repose donc en paix... Celui-là, du moins, je ne l'ai pas livré à un infâme supplice.

A quinze jours de cet entretien, Richelieu apprit au roi qu'après des recherches minutieuses on venait de retrouver, sur l'indication d'un paysan languedocien, les restes du comte de Moret. Le cardinal ajouta qu'ayant rendu le dernier soupir dans la voiture de Monsieur, ce seigneur avait été enterré, par son écuyer, sous un bosquet d'oliviers.

Durant les quatre années qui suivirent le supplice de Montmorency, les événements furent obscurs à la cour de Louis XIII. Si l'étranger curieux demandait à connaître le roi, on lui montrait, à Saint-Germain, un gentilhomme campagnard, supportant avec effort sa vie inutile, ennuyée, débile, qui ne se révélait que par des éclats de colère, comme une pesante journée d'été est ravivée par des éclairs. Ce même étranger cherchait-il la reine, son guide lui faisait voir, agenouillée dans le chœur du Val-de-Grâce, une femme belle encore, mais dont la pâleur habituelle décelait les peines de l'âme, tandis que ses formes robustes trahissaient une nature succombant sous le poids de sa propre puissance. Le soir, toutes les croisées du Louvre restaient sombres, tous les échos de ce palais étaient muets.

La cour de France, le véritable souverain, les courtisans, une armée d'officiers, de gentilshommes, de gardes, de valets, enfin tout ce qui constitue la puissance souveraine se trouvait au *Palais-Cardinal*, édifice nouvellement bâti ¹ sur l'emplacement des hôtels de Rambouillet et de Mercœur. Arrêtons-nous un moment devant cette vaste construction.

Dans l'ordonnance générale du plan, le goût de l'architecte Mercier fut dominé par le penchant au faste que montrait en tout le cardinal. Aussi ce palais inspirait-il plus d'étonnement que d'admiration. La façade principale, donnant sur la rue Saint-Honoré, offrait, au premier étage, une longue suite d'arcades d'un aspect assez monotone ;

1. Il fut commencé en 1629, mais Richelieu ne s'y établit qu'en 1636.

on y avait agencé, avec trop peu d'harmonie, des ancres et des proues de navires, rappelant la dignité de surintendant de la marine, dont Richelieu était revêtu. A ce corps de bâtiment, où se trouvait l'appartement d'apparat, se liaient deux ailes présentant la même architecture : l'une d'elles était entièrement occupée par la grande salle de spectacle (car il y en avait aussi une petite); la seconde ne renfermait qu'une galerie.

On a beaucoup vanté les dispositions intérieures du Palais-Cardinal. On a décrit cent fois ces salles de bal, ces galants boudoirs, ces réduits voluptueux qu'un prince de l'Église, peu soucieux des continences religieuses dont il s'était déclaré le restaurateur, avait fait construire à grands frais ; il n'y a plus rien à dire des somptueux ameublements que les trésors du royaume avaient procurés au puissant ministre. Tables d'ébène, de marbre, de porphyre offrant, combinés savamment, le jaspe, le calcédoine, l'améthyste, l'agate, le lapis ; armoires d'écailles de tortue où brillaient le paragon, le corail, la cornaline ; tapis turcs, persans, chinois, relevés de fleurs fraîches comme la nature ; tapisseries en velours, en damas, en brocart d'or et d'argent, ou sorties de la navette, couvertes d'heureux emprunts faits à Raphaël, Jules Romain, Albert Durer, Tempeste, Rubens, Pierre de Cortone, Jasepin ; lits en damas, en gaze de la Chine, en satin, sur lesquels couraient des fleurs d'or et d'argent, où ruisellaient des lames éclatantes de l'un et l'autre métal ; enfin vases, lampes, ornements d'or massif, chargés de pierres, accumulés dans la plus opulente des chapelles ; tout a été mentionné en mille descriptions rivales des contes orientaux.

Mais la grande salle de spectacle, obscurément décrite jusqu'ici, mérite quelque détail. Il semblait qu'en donnant le plan de cette construction, Richelieu eût mesuré son siècle, tel qu'il l'avait fait, sur les brillantes périodes de la Grèce et de Rome. Cette salle consistait en un vaste parallélogramme à l'extrémité duquel s'élevait la scène ; elle était occupée par vingt-sept degrés de pierre disposés à

la manière des théâtres antiques, et que terminaient huit grandes arcades. Au moment de la représentation, les degrés recevaient un revêtement de bois sur lequel les spectateurs s'asseyaient, sauf en trois endroits où les marches restaient nues pour servir d'escaliers. Deux balcons dorés s'élevaient, l'un au-dessus de l'autre, sur les côtés du vaisseau : ces places étaient réservées aux plus grands personnages de la cour, qui ne manquaient jamais d'y faire apporter des sièges avant le spectacle. Au plafond, un habile pinceau avait simulé une longue ordonnance de colonnes corinthiennes qui, par un merveilleux artifice de perspective, exhaussait en apparence la voûte, naturellement trop basse. Trois mille personnes pouvaient se placer dans ce cirque imité des anciens.

Richelieu destinait cet édifice aux larges proportions à la représentation des tragédies, tragi-comédies ou comédies héroïques qu'avaient jusqu'alors composées Rotrou, de l'Estoile, Boisrobert, Colletet, Desmarets, dramatises aux conceptions informes, dont les essais recèlent toutefois quelques étincelles poétiques. Mais tout à coup on vit s'étendre au-dessus d'eux les vastes ailes d'un génie puissant qui plane encore, qui planera peut-être toujours dans une région inaccessible aux tragiques français... Corneille avait paru.

L'idée dominante du cardinal, en faisant pousser l'achèvement de sa belle salle de spectacle avant celui du palais même, ne fut pas cependant d'offrir à la Melpomène française un temple digne d'elle ; son désir le plus déterminant était une inspiration vengeresse. On connaissait déjà certaine rapsodie intitulée *Mirame*, dont l'amant dédaigné d'Anne d'Autriche était l'auteur, et qu'il avait semée d'allusions amères sur les galanteries de la reine, ainsi que sur ses intrigues avec l'Espagne. Le principal ministre brûlait de livrer cette œuvre envenimée à la malice d'un public nombreux : il jouissait par anticipation de la rougeur de sa souveraine, humiliée d'entendre cette claire allégorie de son amour pour Buckingham :

Je me sens criminelle, aimant un étranger
Qui met pour mon amour cet État en danger.

La petite salle de comédie du Palais-Cardinal devait être abandonnée aux comédiens venus d'Italie. Ils représentaient en attendant leurs farces de mauvais goût, mais où scintillaient quelques parcelles d'esprit, dans un galletas situé Vieille-Rue-du-Temple : c'était là que les amateurs de la grosse gaieté allaient voir *Arlequin*, *Pantalon*, *Mezetin*, *le beau Léandre*, *Trivelin*, *le Docteur*, *Isabelle*, *Colombine*, etc., échangeant force lazzi grossiers, souvent obscènes, dans l'émission desquels les jeunes demoiselles ne le cédaient guère aux autres personnages.

On admirait dans la galerie tout ce que le cardinal avait pu se procurer des chefs-d'œuvre de peinture produits par les écoles italienne, flamande, française et espagnole. Vers le milieu de cette riche collection était attaché un portrait de Son Éminence sous lequel le vaniteux prélat avait souffert qu'on écrivit : *Hic stante, cuncta moventur*¹... Un jour on trouva ces mots, tracés au crayon blanc, au-dessous de l'inscription apologétique : *Ergo cadente, omnia quiescent*². En lisant cette spirituelle boutade, Richelieu dit avec un mouvement convulsif de dépit : « Je donnerais dix mille pistoles pour connaître l'auteur de ce mot. — Je m'assure, monseigneur, répondit le jovial Boisrobert, qu'il en donnerait vingt mille pour le motif opposé. »

Cependant l'inimitié d'une femme trop imprudemment bannie portait ses fruits. Louis XIII faisait la guerre à Philippe IV, qui, d'après les insinuations de sa maîtresse, la belle duchesse de Chevreuse, avait fait égorger une garnison française dans Trèves, et s'était emparé de l'électeur, notre allié. Marie avait aussi déterminé l'empereur à prendre le parti du prince lorrain, son autre amant, déposé de ses États pour avoir marié sa sœur à Gaston contre

1. Il donne le mouvement à l'univers.

2. Lorsqu'il périra, le monde sera donc en repos.

le vœu du roi. En un mot, la France se voyait en hostilités ouvertes avec toute la maison d'Autriche et ses auxiliaires allemands, brabançons, italiens.

Monsieur était une des causes principales de cette guerre, et avant même qu'elle fût commencée il abandonna ses alliés. M. de Puylaurens, son favori, ayant conclu secrètement un traité avec le cardinal, ce prince, habitué aux fugues mystérieuses, en fit encore une de Bruxelles, y laissant sa mère, son épouse, l'infante sa bienfaitrice, et la donna Bianca sa maîtresse, sans avoir pris congé d'aucune de ces dames, qui, à divers titres, méritaient plus d'égards.

Le cardinal avait déjà fait prononcer la nullité civile du mariage de Monsieur; mais Rome maintenait le lien spirituel. D'ailleurs Marguerite de Lorraine, bien conseillée, était venue trouver son mari, qui, nonobstant sa misérable versatilité, défendit son titre d'époux, grâce à l'appui que la principale intéressée lui donna. Cette circonstance devint funeste au plus fidèle serviteur de Gaston : une fatalité terrible semblait véritablement s'attacher à tout ce qui se liait à sa cause. Puylaurens s'était engagé, comme on disait alors, par-dessus les yeux, à déterminer la rupture du mariage. Sur cette promesse, Richelieu, à qui rien ne coûtait pour obtenir une réussite, avait accordé cent mille écus à ce favori, un duché-pairie et la main d'une de ses nièces. Mais le courage inaccoutumé du prince fit évanouir brusquement cette brillante fortune; le vieux levain de ressentiment qui subsistait au cœur de Richelieu reprit toute son amertume : Puylaurens, enfermé au donjon de Vincennes, y périt bientôt... Son *compte fut réglé*.

Dans le même temps le curé de Loudun en Poitou, Urbain Grandier, avait vu régler aussi le sien : car son nom figurait à l'encre rouge sur l'horrible livret. Le véritable crime de cet ecclésiastique était d'avoir composé, sur les récits d'une fille qui passait pour sa maîtresse, un libelle intitulé *la Cordonnière de Loudun*. Cette créature, pendant l'intelligence intime de Richelieu et de la reine mère

à Angoulême, était parvenue à se glisser assez près des amants : les détails fournis à Grandier avaient été précis ; sa narration fut piquante..., elle rendit Son Éminence furieuse. Il fallait néanmoins un prétexte pour sévir : on le trouva dans quelques soins, peut-être trop assidus, que le pasteur rendait aux religieuses ursulines de son obédience. Ce prêtre était aimable, beau, bien fait ; il paraît démontré qu'il alluma plus d'une passion parmi les pauvres recluses.

Désir de femme est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.

Cette effervescence pouvait ressembler au délire : les pieuses filles mouraient d'amour ; on les déclara possédées du démon. Le tentateur, hélas ! bien naturel, proclamé impie, magicien, ministre des enfers, fut enfermé ; la torture écrasa ses chairs, broya ses os jusqu'au point d'en faire sortir la moelle... Il fut brûlé vif... On va voir cependant ce qu'était la *possession* des religieuses de Loudun.

Elle avait été imaginée pour satisfaire une vengeance ; après la mort de Grandier, on en fit l'objet d'un commerce : ce fut une amorce tendue aux aumônes, aux charités. Or une curiosité mêlée de quelque scepticisme conduisit un jour le comte de Lude au couvent des possédées. Il s'adressa au père Mignon, leur directeur.

— Je ne doute pas plus de la possession, lui dit-il, que de la vérité du saint Evangile.

— Elle est aussi manifeste, répondit le moine.

— Je viens vous offrir l'occasion d'un témoignage de plus. J'ai apporté avec moi des reliques enfermées en cette boîte : elles ont été données à mes ancêtres, et depuis trois siècles on les conserve religieusement dans notre famille. Que les reliques méritent la vénération des chrétiens, il n'y a que les huguenots qui le nient ; mais vous savez qu'on en débite beaucoup de fausses. Or devant que de faire enchâsser les miennes en un beau reliquaire, que

je placerai au chevet de mon lit, je voudrais m'assurer si elles sont vraies, et je ne saurais les mettre à une épreuve plus certaine qu'en les appliquant sur quelqu'une de vos possédées.

— Vous avez là, monsieur, répliqua le directeur, une bonne et sainte idée.

A ces mots le père Mignon manda la prieure, Jeanne Belfiel, celle de toutes les religieuses que les diables tourmentaient le plus violemment. Elle en logeait, disait-on, six : Léviathan, Belzébuth, Astaroth, Sabolon, Asmodée, Elinci. Léviathan, le plus malin de tous, s'était emparé de sa tête. Quand la nonne entra, son directeur lui fit un signe, que M. de Lude remarqua fort bien, puis, s'étant approché d'elle, l'exorciste posa le reliquaire sur sa poitrine. A l'instant la possédée s'agite, ses bras se tordent, elle pousse des hurlements épouvantables. Le moine enlève la boîte; Jeanne Belfiel reprend sa tranquillité.

— Je ne crois pas, dit alors le père Mignon avec le ton d'une grande importance, je ne crois pas que vous doutiez maintenant de la vertu de vos reliques.

— Non plus que de la possession.

— De grâce, monsieur, permettez-moi de voir un trésor si précieux.

— Très volontiers, mon père.

On ouvre le reliquaire devant un grand nombre de personnes invitées à ce spectacle, et l'on voit de la plume et du poil.

— Ah ! monsieur, s'écrie le moine confus, pourquoi vous êtes-vous moqué de moi ?

— Et vous, malheureux, pourquoi vous moquez-vous de Dieu et des hommes ?

— Monsieur, l'impiété que vous commettez pourrait vous coûter cher.. si je ne mettais ce scandale au pied du tabernacle.

— Ah ! je ne vous crains pas ; la vérité vient d'éteindre vos bûchers. Mais vous, misérable, redoutez le châtiment du ciel, que vos pratiques menteuses outragent et que vos fureurs irritent !... Le jour n'est pas loin, peut-être, où le sang de Grandier retombera sur vous.

Le supplice du pasteur de Loudun fut le dernier auto-da-fé que se permirent en France les promoteurs de la vraie religion¹ : là s'arrêtèrent parmi nous les sacrifices humains au Dieu miséricordieux, que l'on avait servi jusqu'alors comme les Scythes servaient leurs farouches divinités. Il est digne de remarque qu'un genre de martyr contre lequel s'élevait depuis longtemps, même l'ignorance fanatisée, fut ordonné par l'homme le plus éclairé du siècle ; la vengeance ne se civilise point.

Ainsi Richelieu préludait au sacrifice de la seconde personne du royaume. L'idée favorite du cardinal était d'unir M^{me} de Comballet au roi, et rien alors ne semblait devoir s'opposer à l'exécution de ce projet. Toutes les volontés étaient muettes, tous les fronts se courbaient devant le dominateur. La guerre acharnée que nous faisait l'Espagne favorisait d'ailleurs les persécutions exercées contre une princesse venue de ce pays, et qu'on pouvait accuser d'être entrée dans ses intérêts. Louis XIII détestait de plus en plus Anne d'Autriche, et sa haine s'augmentait du chagrin que causait à ce prince la marche déjà fort rapide des troupes espagnoles sur le territoire français. Il ne fallait donc qu'un léger motif pour perdre la sœur de Philippe IV ; Richelieu crut en 1636 que la fortune le lui envoyait.

Une lettre adressée à la reine fut interceptée par les agents du ministre ; il l'ouvrit : elle venait de l'Espagnol Mirbel, ancien ambassadeur du Roi Catholique à Paris. Ce papier était insignifiant ; mais il n'est pas une ligne d'écriture qu'on ne puisse, à l'aide des interprétations, rendre criminelle au premier chef. Le cardinal fit prendre une copie du message, et laissa parvenir l'original à son adresse. Son Eminence courut à Chantilly, où le roi se trouvait. Les intelligences de la reine avec les ennemis,

1. Le supplice du feu resta néanmoins dans nos pénalités : à la fin du xvii^e siècle la Voisin et la marquise de Brinvilliers furent brûlées, mais ce fut principalement pour crime d'empoisonnements réitérés.

démontrées par l'écrit officieusement envenimé, excitèrent au plus haut point la colère du monarque, dont le cœur débordait déjà de fiel. Il manda sur l'heure M. Séguier, récemment élevé à la dignité de chancelier, et lui ordonna d'aller au Val-de-Grâce fouiller l'appartement d'Anne d'Autriche avec un scrupule minutieux.

— N'épargnez pas même sa personne ; qu'elle soit visitée.

— Sire, répondit le magistrat, le respect...

— Monsieur, la grandeur d'une reine n'est qu'un simple reflet de celle du roi son époux : je vous fais le commandement de n'y avoir aucun égard.

— Il faut être vrai de cœur, monsieur le chancelier, ajouta Richelieu, vous êtes trop expérimenté aux choses du monde pour ne pas voir que, par une trahison malheureusement trop évidente, dont Sa Majesté me permettra toutefois d'adoucir la punition, l'infante d'Espagne (le cardinal appuya sur ce mot) s'est mise d'elle-même hors la sauvegarde des souverains... Cette princesse est maintenant votre justiciable, et, je le pense dans l'âme, les ménagements du juge sont un commencement d'iniquité.

— J'obéirai, quoique à regret, au commandement rigoureux du roi mon maître, dit Séguier en se retirant après une profonde inclination.

— Cette mesure me déchire le cœur, poursuivit l'hypocrite Éminence ; mais le salut de l'État est la loi suprême. Maintenant, sire, après m'être découvert sur la nécessité d'une sévérité affligeante, je me persuade à l'espérance que Votre Majesté épandra sa miséricorde sur la reine son auguste épouse.

— Mon cousin, je ne veux rien entendre, s'écria Louis XIII, dont le regard était lumineux de colère ; Anne vivra, sur ma foi, dans une prison d'État jusqu'à la paix faite avec son frère, dût la guerre durer vingt ans.

— Modérez ce transport, sire ; outre que la clémence est une vertu dont les rois ne doivent jamais se départir à l'endroit de leurs proches, l'Europe condamnerait une action si violente, et le ciel lui-même s'en irriterait. Mais

je m'avise d'un moyen autorisé par l'exemple de plusieurs rois vos prédécesseurs, commandé en même temps par une nécessité conservatrice, et que, dans cette occurrence malheureuse, Votre Majesté emploierait avec l'approbation des puissances de la terre, voire même avec l'assentiment des ministres du ciel.

— Dites vite ce moyen, monsieur le cardinal.

— J'hésite encore... étant vrai qu'il en coûte cher à mon cœur de voir affliger la reine.

— M'épargne-t-elle, moi ; quand sa félonie conspire avec mes ennemis... Je suis en grande impatience d'entendre votre conseil, mon cousin : vous me proposez ?...

— Un simple divorce.

— Ce parti serait...

— Grandement modéré, j'en conviens, si l'on entre dans la considération des fautes souvent renouvelées de l'infante, mais la clémence est si belle ! dit le traître en élevant les yeux. D'ailleurs, poursuivit-il, cette mesure se fait voir politique autant qu'elle est juste : voici tantôt vingt-deux ans d'écoulés depuis votre mariage ; la stérilité d'Anne d'Autriche demeure prouvée.

— Touchant ceci, monsieur, je dois vous dire que mes médecins ont, il y a longues années, affirmé que moi-même...

— Ils étaient gagnés, sire ; j'ai pénétré dans le temps cette intrigue de la reine-mère, qui aurait reçu un grand contentement à faire épouser au prince votre frère une princesse florentine, que Marie eût menée à son commandement...

— Vous m'aviez caché cela, mon cousin.

— Hélas ! sire, j'avais tant de contre-cœur à voir Votre Majesté brouillée avec son auguste mère.

— Et vous croyez qu'un Dauphin naîtrait ?...

— D'une autre reine... Je tiens la chose pour évidente.. J'ajouterais même que nous sommes en nécessité de la voir promptement accomplie : le mariage de Monsieur...

— Il est nul.

— N'en croyez rien, sire ; j'ai nouvelle certaine que

Sa Sainteté persiste à le maintenir comme valable... et le vôtre...

— Eh bien ?

— Le vôtre, sire, n'a point répondu aux espérances de la France; les États assemblés trouveraient en nos vieilles chartes le droit de vous en demander la rupture... Il vaudrait mieux se porter au-devant d'une si disgracieuse extrémité, sans attendre qu'un prince né de Marguerite de Lorraine...

— Jamais, monsieur ; j'ai formé la bonne et solide résolution de répudier Anne d'Autriche sur la preuve du moindre grief...

— Il s'en trouvera, pensa Richelieu.

Cependant le chancelier Séguier, au mépris des interdictions monastiques, dépassa les grilles du Val-de Grâce. Il se présenta brusquement à la reine ; mais si Richelieu avait ses espions, Anne d'Autriche avait ses observateurs. Prévenue à temps, elle s'était hâtée d'enlever une cassette contenant des copies de sa correspondance avec les princes de sa famille ou leurs agents, et avec son infatigable ambassadrice, M^{me} de Chevreuse. Tout ce que la reine possédait de lettres suspectes, venues de Madrid, Bruxelles, Londres, Nancy, etc., était également renfermé dans ce coffret.

— Madame, dit le magistrat en entrant, j'éprouve un sensible déplaisir d'avoir à déclarer à Votre Majesté que le roi mon maître m'a donné le commandement de faire une perquisition exacte en toutes les parties de votre appartement.

— Obéissez donc, monsieur, répondit Anne avec fierté, je n'entre nullement en inquiétude de cette action, sans seconde peut-être... Je n'ai point d'intelligences avec les ennemis de l'État. Et encore même que j'eusse pu, sans faillir, écrire à des princes et princesses qui me touchent de près, je m'en suis abstenue dans ces derniers temps.

— Cependant, madame, un gentilhomme suspect au roi, M. de Mirbel, vous a fait tenir une lettre tout nouvellement.

— Je n'en fais point mystère : voici cet écrit... M. le cardinal sera subtil s'il y trouve le sujet d'une accusation.

— Eh ! madame, pendant la guerre, ceci n'est point autant sans conséquence qu'il vous agréa d'en avoir la pensée... En Espagne, des reines furent répudiées pour un moindre sujet.

— En France, monsieur, il en sera ce qu'il plaira au roi mon époux... Mais Dieu est son maître, et je demeurerai reine de France si Dieu le veut.

— Qu'ainsi sa volonté s'accomplisse. Votre Majesté me donne licence, toutefois, de remplir ma mission.

— Voici mes clefs, monsieur.

Alors M. Séguier se prit à ouvrir tous les coffres, cassettes, garde-robes, toilettes, écrins ; sonda les recoins les plus secrets de l'appartement ; fit déplier tout ce qui se trouvait de vêtements dans les armoires ; appela sur le front de la reine une vive rougeur en visitant le linge qu'elle avait quitté ; pénétra Sa Majesté d'indignation en fouillant d'une main profane sa couche encore chaude. Cette insolente investigation ne fit découvrir aucun papier suspect.

— Je suis heureux de l'inutilité de mes recherches, madame, dit le chancelier en s'avançant avec timidité vers la reine, mais, par malheur pour moi ! elles ne sont pas finies ; il m'en reste une partie bien malplaisante à entreprendre.

— Ne laissez pas d'obéir au roi, monsieur.

— Je dois, madame...

— Me fouiller peut-être ?

— Ah ! que Votre Majesté me soulage en m'épargnant au moins ce mot !

— Monsieur, répliqua la reine d'un air imposant, Louis XIII seul recevra de l'humiliation par l'effet !... L'histoire le regarde... Eh bien ! qu'attendez-vous ? Visitez mes poches.

— Ce n'est pas tout, ajouta Séguier après un profond soupir.

— Comment, monsieur le chancelier ?

— Vraiment, madame, continua le magistrat d'une voix tremblante, je ne sais comment vous dire que le roi veut que je porte la main...

— Eh ! monsieur, où donc ?

— Sous la collerette de Votre Majesté...

— Ciel ! et je ne serai pas vengée !...

— Je me retire...

— Non... il faut que la mesure soit comblée ! cria Anne d'Autriche avec l'accent de la rage ; insultez votre reine à l'égal d'une coureuse des armées, pour satisfaire au commandement du roi... Monsieur, cette page de sa vie sera belle ¹ !

— Pardon, ma souveraine, pardon ! dit Séguier pourpre de honte après avoir profané le sein royal.

— Puis-je espérer, monsieur, que votre recherche soit venue à sa fin ? reprit froidement la reine.

— Cette odieuse tâche serait depuis longtemps finie, si le plus pénible des devoirs ne m'eût forcé d'obéir sans aucune réserve.

— Vous pouvez vous flatter d'avoir été fidèle à votre mission.

Malgré les expressions de regret du chancelier, on ne peut se dispenser de remarquer pourtant qu'il était seul avec la reine, et qu'il lui eût été facile d'observer un peu moins scrupuleusement ses instructions. Ne lui restait-il pas quelques traces d'un naturel fort ardent jadis, ainsi qu'on en va juger ! Séguier, jeune encore, entra chez les chartreux, disposé à prendre leur habit. Mais, tourmenté de tentations que la solitude n'amortissait point, il en fit confidence au supérieur du couvent. Celui-ci ne trouva rien de mieux que d'engager le novice à sonner la cloche lorsqu'il se sentirait pressé par d'impurs désirs, afin d'avertir ses confrères, prévenus d'avance, du besoin qu'il aurait de leurs prières. Le chartreux néophyte suivit à la lettre le conseil de son chef ; mais les meilleures choses ont leur excès. Séguier recourut si souvent à cet expé-

1. Mémoires de Montglas, tome I^{er}, p. 178.

dient, que le voisinage assourdi s'en plaignit, et qu'on fut obligé de lui interdire ce singulier genre d'avertissement. Or le haut fonctionnaire était dans toute la force de l'âge lorsqu'il remplit sa mémorable mission ; on peut, sans trop de témérité, l'accuser d'avoir été poussé par le démon tentateur de sa jeunesse à soulever le fichu royal.

Quoi qu'il en soit, et malgré le rigoureux scrupule apporté dans cette visite, son résultat négatif ne satisfait point Richelieu. Ses espions, dont le couvent était environné dès le matin, avaient vu passer furtivement la mystérieuse cassette de l'appartement d'Anne d'Autriche à celui de la supérieure. Mais une fille d'honneur, chargée du transport, s'aperçut qu'on l'observait : elle en rendit compte à la reine, qui, à tout événement, imagina une explication que l'abbesse promit de soutenir. Cette religieuse, appelée M^{me} de Pontchâteau, était cousine germaine du cardinal ; elle ne s'en montra pas moins fidèle à sa souveraine ; et gardant un profond silence sur le cofret, elle sauva l'accusée d'une perte inévitable, au mépris de sa propre fortune. Interrogée sur le contenu de la cassette, la supérieure mentit obligeamment et déclara que cette boîte ne renfermait que des rubans, des dentelles, des passements envoyés par la reine pour l'ornement des chapelles.

Le cardinal échouait ; il lui fallait une victime : M^{me} de Pontchâteau fut sacrifiée, malgré ses droits de parenté. Son cousin la relégua dans un couvent de Moulins, et la fit remplacer au Val-de-Grâce.

Mais le moment était venu où Richelieu allait avoir à s'occuper de soins plus graves ; tandis qu'il se livrait à ces intrigues, les Espagnols entraient en Picardie ; ils songeaient à combiner avec les Impériaux un mouvement sur Paris, que dirigeait le célèbre Jean de Wert ; et les Anglais, sollicités vivement par M^{me} de Chevreuse, n'étaient pas éloignés de donner la main aux calvinistes, prêts à se révolter encore. Le cardinal, qui, dans les grands dangers, descendait au-dessous des hommes ordinaires, fut effrayé de cette extrémité.

— A quel ennemi faut-il courir d'abord ? demandait-il, dans ce pressant besoin, au père Joseph, dont le courage demeurait froid et stoïque.

— A la duchesse de Chevreuse, répondit le moine.

— Quelle étrange réponse !

— Ne voyez-vous pas, reprit le capucin, que cette femme, qui, tout récemment, passa de Londres à Madrid, va consommer dans le lit de Philippe une alliance commencée dans celui de Charles ! Or, si ce dernier, satisfait des galions que le Catholique lui promettra, se porte contre la France, on nous taillera de rudes croupières... ne laissons pas d'y mettre empêchement.

— Et comment cela, père Joseph ?

— En rappelant la duchesse assez vite pour qu'elle n'ait pas le temps d'agir à Madrid.

— Un courrier pourrait partir ce soir ; mais pardonner à cette catin dans le temps qu'elle trahit !

— Lui pardonner, nullement ; mais lui faire le commandement exprès de rentrer en France, sous peine de confiscation de ses biens, et la tenir loin de Paris, surveillée jour et nuit.

— Le conseil est bon ; Marie de Rohan résidera dans une terre qu'elle possède près de Saumur.

Richelieu venait d'ordonner une manœuvre qui devait assurer la victoire à son irréconciliable ennemie.

CHAPITRE XVII

1636-1638

Le château des Gardelles. — Le beau d'Harville. — Un étrange ermite. — Un portrait d'Anne d'Autriche. — Incursion des ennemis. — Conseils du père Joseph du Tremblay. — Bullion surintendant des finances. — Fondation de l'Académie française. — Le petit Corneille. — Louise Mottier de la Fayette fille d'honneur. — Le père Caussin. — Réconciliation. — Déclaration. —

Autographe de Louis XIII. — Visite du roi aux visitandines de la rue Saint-Antoine. — Les deux époux réunis. — Lettre de la reine à M^{me} de Chevreuse. — Grossesse d'Anne d'Autriche. — Réjouissances publiques. — Question de préséance. — Duel à cinq. — Le balcon de Saint-Germain. — Le cavalier à la plume blanche. — Les deux jumeaux.

A cinq lieues de Saumur, sur le penchant d'une chaîne de collines repliée en cercle autour d'un vallon solitaire mais agréable, s'élève le château des Gardelles, construction du ^{xii}^e siècle, que flanquent quatre grosses tours aux toits coniques. Jaloux d'imprimer au front de cet édifice le signe de leurs prouesses, ses habitants primitifs firent sculpter au-dessus des portaux le croissant révélateur de la croisade, qu'ils partagèrent. Dans une salle d'armes sont conservées des dépouilles enlevées aux infidèles : tristes archives qui rappellent une longue folie, dont l'unique résultat fut d'épandre une immense tache de sang sur la terre où repose le Christ. Le castel historique des Gardelles règne en vieux souverain sur la vallée, qu'un enchaînement circulaire de petites montagnes semble encadrer pour en former un État à part. La nature se plut à parer cet empire en miniature : des bosquets, des prairies, quelques jolies chaumières avec leurs vergers y sont jetés comme dans un tableau de Claude le Lorrain. Un ruisseau serpente, filet d'argent sinueux, à travers les prés fleuris. Un chemin bordé d'aunes au murmure langoureux traverse aussi la plaine en se contournant sur sa pelouse : on dirait qu'il l'entame à regret, pour s'échapper ensuite, entre les collines, à l'est et à l'ouest du vallon.

Ce paysage conservait encore sa robe du printemps lorsque, vers la fin de juillet 1636, un carrosse pesamment chargé, que traînaient quatre robustes chevaux, parut aux yeux émerveillés des paysans à demi sauvages, et monta lentement la pente rapide qui conduisait au château. Cette voiture portait M^{me} de Chevreuse, rappelée en France par dépêche menaçante du roi. Les Gardelles, vieille châellenie des Rohans, appartenaient à la duchesse à titre d'héritage paternel : elle aussi était fière

des croissants que ses aïeux avaient fait sculpter sur les portes, et le duc de Chevreuse devait, quoi qu'il en dît, accepter cet attribut devenu, par les apports de sa femme, tout à la fois historique et symbolique.

Marie, habituée au mouvement tumultueux des cours, aux adorations d'un monde galant, eût trouvé, cinq ans plus tôt, un tel séjour mortellement ennuyeux. Mais cette beauté célèbre atteignait sa trente-sixième année ; toujours belle, toujours séduisante, elle sentait néanmoins attiédir dans son sein cette ardeur, longtemps inextinguible, qui lui avait fait accepter et briser, avec une égale rapidité, tant de chaînes amoureuses. Sa constitution affaiblie l'avertissait qu'elle s'était enlacée imprudemment de trop de liens ensemble ; en un mot, les intrigues politiques auxquelles cette tendre diplomate avait participé par d'innombrables soupirs, laissaient des traces d'altération à sa santé. L'amie d'Anne d'Autriche se vit donc, sans trop de regrets, confinée aux Gardelles avec le beau d'Harville, le Coclès robuste de la Somme... Car enfin la réforme d'une femme galante ne peut pas être absolue à trente-six ans.

Marie goûta au fond d'une province un genre de bonheur qu'elle n'avait jamais connu : celui qu'on éprouve à vivre tout près de la nature, quand on est bien décidé à jouir des bienfaits dont elle est prodigue. L'émigrante des palais fut initiée au lever du soleil, au gazouillement des oiseaux libres, à la naissance d'une rose, à la croissance presque visible du gazon ; les calmes soiées du vallon lui révélèrent leur charme ; les chants villageois prirent à son oreille une mélodie ; elle eut enfin l'idée de la véritable majesté à l'aspect d'un bel orage ou d'un ciel étoilé de mondes. Faut-il ajouter que la duchesse sentit s'ouvrir en elle une source nouvelle de volupté : d'Harville devint aux Gardelles un amant plus séduisant que ses prédécesseurs ; il fut le plus aimé de tous, quoique peut-être peu d'entre eux eussent été moins aimables. Une vérité philosophique entra dans l'esprit de l'exilée : il lui parut évident que les sociétés, leur tumulte, leurs recherches,

leurs prétentions, leurs vanités, leurs plaisirs laborieux, ne constituent qu'une vie d'artifices, d'erreurs, de déceptions, un assaisonnement fade, cher, souvent dangereux, qui, pour embellir la nature, l'altère et la dégrade.

Mais il est en nous une passion que rien ne peut éteindre ; elle empreint le cœur d'un stigmatte brûlant, ineffaçable... On a reconnu la vengeance. La fortune de Richelieu troublait le sommeil de Marie, importunait ses amours champêtres, rendait ses lectures distraites, mêlait de fiel les couleurs qu'elle jetait sur la toile, et l'obsédait pendant ses promenades. Nuire au cardinal était encore le besoin le plus impérieux de sa vie. Un matin, en parcourant la colline opposée à celle sur laquelle reposait son château, l'ex-surintendante trouva l'aliment de cette passion avide.

Elle s'était assise sur un petit tertre de verdure, qu'ombrageaient quelques chênes touffus. Sa course avait été longue ; elle jouissait avec délices du repos et de l'ombrage, lorsqu'un homme sortant d'un massif d'arbustes, s'avança vers elle sans la voir, tant il était occupé d'une lecture qu'il faisait à demi-voix. A la vue du froc d'ermite qui le couvrait, la curiosité de Marie fut vivement excitée. Elle hésitait toutefois à s'adresser au solitaire, dont personne encore ne lui avait parlé, quand il leva la tête et montra entièrement son visage. Soudain un cri aigu fit retentir tous les échos de la montagne... et la duchesse tomba sans connaissance sur le gazon.

Lorsque la belle évanouie revint à elle, le terrible ermite la pressait étroitement sur son cœur ; il lui faisait respirer un petit flacon, et les yeux rouverts de Marie n'empêchèrent pas même le solitaire d'imprimer, d'une façon toute mondaine, sur des lèvres encore pâles, un baiser qui ne paraissait pas être le premier.

— Jésus, mon doux Sauveur, secourez-moi ! s'écria M^{me} de Chevreuse, encore prête à s'évanouir... Et toi, fantôme ou démon, fuis, laisse-moi le repos !

— Calmez-vous, duchesse, calmez-vous, de grâce ; je ne suis ni un habitant de la tombe ni un sujet de Satan, mais bien l'être incarné que vous avez connu...

— Quoi ! vous, vous-même, le brillant, le spirituel, surtout le tendre, l'audacieux...

— Duchesse, point de nom, point de titres, hormis cela me voilà prêt à vous donner une sensible démonstration de l'identité.

— Si j'en doutais, ce joyeux dire me la prouverait.

— Quelle délicieuse rencontre ! Mais notre entretien ne saurait continuer ici. Partout où vous êtes, chère dame, l'infâme cardinal a des yeux, et je cours de trop grands hasards à provoquer l'attention. Vous savez quel sort serait le mien si je tombais aux griffes du vautour rouge... Mon ermitage est à quelques pas au revers de la montagne ; venez, nous avons mille choses à dire.

— Quoi, mon père, une femme dans votre retraite...

— Oh ! ma réputation de piété est inattaquable : aux yeux des bons paysans, je fais presque des miracles ; mais vous ne serez pas forcée d'y croire.

— Toujours le même.

— Je ne sais pas au juste, c'est à vérifier.

Après un quart d'heure de marche, M^{me} de Chevreuse et l'ermite arrivèrent devant une jolie cabane, bâtie à mi-côte, au versant de la chaîne de collines que nous connaissons. Cette situation n'était nullement agreste : du seuil de l'ermitage, l'œil embrassait une campagne immense dont la vue semblait plus propre à produire la distraction que le recueillement. Dans un lointain bleuâtre on apercevait Saumur. L'intérieur de la chaumière, tapissé de nattes d'une paille grossière, renfermait, pour tous meubles, trois chaises foncées d'osier, une petite table faite sans le secours du rabot, un vaisselier couvert d'écuelles et d'assiettes de bois, et deux matelas de mousse posés sur le plancher. L'unique ornement de cette pièce consistait en un grand crucifix de bois, à côté duquel était appendu un bénitier. Mais en ouvrant une porte, qui, pour le vulgaire, communiquait à l'oratoire secret du lieu, l'ermite conduisit M^{me} de Chevreuse dans une seconde chambre, obscure d'abord, mais qui, ayant été éclairée

par l'ouverture d'un volet, offrit à la duchesse un boudoir qu'on eût envié au Louvre.

— Dans la chambre voisine, dit le solitaire, je montre aux bons paysans le frère Jean-Baptiste débitant des paternôtres et des chapelets bénits ; ici l'homme du monde retrouve ses habitudes, non ses plaisirs. Pour me rendre quelque félicité, mes illusions se prennent de leur mieux à animer beaucoup de doux souvenirs... M'épargnez-vous, duchesse, quelque peu de ce soin ?

— En vérité je ne sais, répondit Marie en prenant place sur un élégant lit de repos.

— Foi de gentilhomme ! dit Jean-Baptiste, qui s'assit cavalièrement à côté de la favorite, dame faveur m'a quitté au point que ce petit temple n'est pas encore consacré : la divinité me manquait... Mais, par mon froc menteur ! je l'ai trouvée, ou plutôt retrouvée : voici revenir mes jours de grande liesse.

— Taisez-vous, hypocrite. Là, sur cette belle tapisserie de velours violet, je vois des peintures étrangement édifiantes pour un ermitage...

— Ce sont les images de mon culte secret... ; mais c'est un triste déduit que l'adoration des images.

— Oui, je m'avise de vos pensées ! dit la duchesse en repoussant avec mollesse des mains pressantes... Il y a six ans... un ancien droit... il y aurait mauvaise grâce à ne pas le reconnaître... Mais je vous déclare que ce sera sans conséquence aucune pour l'avenir.

— Maintenant, reprit le solitaire beaucoup plus tard, racontez-moi donc, cher ange, comment vous êtes ici ?

— Ce maintenant est merveilleux.

Et Marie raconta...

— Sur mon âme ! c'est ma bonne destinée qui m'a fait choisir ce lieu pour ma Thébaïde ; mais je tomberai tôt en misère, si vous ne visitez pas quelquefois votre voisin...

— Je suis trop bonne châtelaine pour abandonner mes vassaux... D'ailleurs, qui peut mettre empêchement à ce que vous veniez au château ?

— Impossible sous ma robe d'ermite ; et reprendre mes

habits de cavalier ne saurait entrer sans folie en mon esprit.

— Il faudra donc que mon amitié, en son étrange complaisance, fasse ici des pèlerinages...

— Que je tiendrais pour enchanteurs, si le chevalier d'Harville, qui n'est pas exilé, lui, recevait une bonne et longue mission à la cour.

— Mon père, de la manière dont vous arrangez les choses, votre robe sent d'une lieue le grand seigneur exigeant. Mais, dites-moi, quel est ce tableau voilé que je vois suspendu entre la Tentation de saint Antoine et les Amours, un peu bien expressifs, de Mars et Vénus ?

— Un portrait, chère duchesse ; et j'estime sage de le voiler pour ne pas être moi-même un saint Antoine tenté par une ombre. Cette peinture représente une femme qui me laissa persuader à quelques espérances... mais certain étranger me l'enleva. Depuis lors, ses yeux, en la plus déplorable rencontre, donnèrent le trépas à un grand homme ; mais je voudrais, au même prix, être aussi fortuné que lui...

— Un soupçon me vient... De grâce, montrez-moi ce portrait.

— Volontiers, duchesse.

Le frère Jean-Baptiste ayant touché un ressort secret, le voile disparut et Marie vit les traits d'Anne d'Autriche.

— Et vraiment vous l'avez aimée, poursuivit l'exilée peu surprise d'une apparition qu'elle attendait... Je m'étonne qu'elle ne m'en ait pas fait la confidence.

— Madame, tenez pour assuré que Sa Majesté ne vous disait pas tout.

— Je l'ai pensé plus d'une fois, frère ; mais il m'entre tout subitement en l'imagination un grand dessein : si vous êtes homme de résolution, vous et moi nous reviendrons en crédit, et notre ennemi commun sera perdu.

— Ah ! duchesse, chère duchesse, faites-moi saisir une vengeance, dût-elle me coûter la moitié de mon sang, et je vous devrai plus que la vie.

— Non, non, je ne serais pas si cruelle que de vous de-

mander du sang... Mais il est besoin que je songe, en profond recueillement, au dessein que j'ai formé, que j'examine les contextes, que je recherche tout ce qui peut y donner aide.... Je vous quitte dans cette pensée, et ne tarderai guère à vous revoir.

M^{me} de Chevreuse n'en voulut pas dire davantage en ce moment. L'ermite la reconduisit quelques centaines de pas ; puis elle le quitta, préoccupée de son projet qui faisait briller ses yeux du plus vif éclat.

Tandis qu'une reconnaissance mystérieuse s'accomplissait aux Gardelles, les manœuvres politiques de l'exilée produisaient de graves résultats : l'ennemi envoyait des coureurs jusqu'à vingt lieues de Paris ; Louis XIII pouvait être enlevé à Saint-Germain, et Richelieu effrayé s'enfermait dans son palais. A toute heure, une foule épaisse en assiégeait les portes : son murmure orageux montait jusqu'au riche boudoir de l'inquiet prélat. Non seulement on imputait à ses perfidies la guerre acharnée que nous faisaient les Espagnols, mais on l'accusait d'avoir mis la capitale hors d'état de se défendre en comblant les fossés, en abattant les murailles pour faire des jardins. Son Éminence, pourvue, comme on sait, d'un courage fort équivoque, n'osait sortir pour se rendre à la cour.

Le père Caussin, confesseur de Sa Majesté, haïssait secrètement le cardinal, qui l'avait humilié en diverses circonstances. Or, ce prêtre était jésuite : c'est avoir dit qu'il profita des malheurs présents pour nuire à son ennemi. Louis, facilement convaincu, parce que les événements parlaient haut, écoutait d'autant plus volontiers ce détracteur, que ses discours étaient conformes à ceux de M^{lle} de la Fayette, fille d'honneur d'Anned'Autriche, que ce prince aimait alors à sa manière. Ainsi poussé sur la pente de sa fortune, Richelieu allait enfin rouler dans le précipice ouvert sous ses pas par la duchesse de Chevreuse. En ce moment même, cette dame, après avoir coalisé l'Europe contre son puissant adversaire, préparait le plus infaillible moyen d'assurer sa perte et de la rendre irrévocable. Les nombreux espions qui surveillaient le château des Gar-

delles ne pouvaient rien contre cette intrigue : tramée sans bruit, sans mouvement, elle se rattachait néanmoins aux événements de Paris, mais par des fils si déliés qu'il était impossible de les apercevoir. Bref, Richelieu tombait, et tombait avec honte, si le père Joseph ne l'eût soutenu.

Cette main tendue par le capucin à un homme qu'il détestait, qu'il eût renversé avec plaisir en d'autres temps, surprit les personnes qui connaissaient l'ardente ambition de l'Éminence grise. Sa conduite pouvait paraître en effet inexplicable, car le père Caussin, en exploitant, au nom du ciel, la secrète aversion que Louis XIII nourrissait contre Richelieu, en montrant à ce prince les funestes conséquences qu'entraînait la dangereuse politique de cet homme d'Etat, Caussin avait décidé Sa Majesté à s'en défaire et à lui donner pour successeur le même père Joseph. A cette époque, Cromwell, allié caché du moine, lui faisait offrir de percer jusqu'à Paris, à la tête de dix mille hommes déterminés à le soutenir, aux conditions anciennement jurées, contre les partisans du ministre tombé. Enfin les princes du sang, les grands et les nobles influents, pressés dans la cellule du franciscain, le conjurèrent toute une nuit d'arracher au despote rouge le timon de la monarchie, pendant qu'ils allaient repousser les étrangers au delà des frontières. Joseph rejeta obstinément les offres du réformiste anglais et de la noblesse française ; mais il consentit à ce que ses provisions de premier ministre fussent expédiées, sous la condition que sa nomination demeurerait cachée pendant quinze jours. Cette réserve servait bien la timidité de Louis XIII ; il promit de s'y conformer. Muni des lettres patentes, du Tremblay arriva un matin au Palais-Cardinal après avoir traversé la foule tumultueuse qui tenait Richelieu bloqué :

— Eh bien, monseigneur, dit-il avec un ton qui tenait plus de l'autorité que de la soumission, que faites-vous là ?... Votre Eminence s'endort-elle au bruit de la foudre, ou craint-elle d'y exposer sa tête ?

— La prudence, père Joseph, donne quelquefois de meilleurs avis que l'audace : voulez-vous pas que, pour

traverser la ville, je fasse charger par mes mousquetaires cette canaille qu'icorne mon palais ?... Non, non, ce serait jeter de l'huile sur le feu.

— Par tous les saints ! je suis loin de vous conseiller une action tant contraire à votre salut ; la puissance des gouvernants est bien près de tomber à terre, quand elle en est réduite à se servir de la force contre les peuples de qui toute force vient : alors, monsieur, elle retourne bien tôt à son foyer, comme les eaux courent à l'Océan.

— Que dois-je donc faire selon vous, père Joseph ?

— Montrer aux Parisiens la seule chose qui se fasse voir imposante aux masses mutinées, une résolution audessus de la crainte.

— Mon père, ce conseil me semble étrange à l'heure où l'injuste populace excitée par nos malheurs et mes ennemis jetterait volontiers ma tête aux pieds de ces derniers.

— S'il en était ainsi, monseigneur, pensez-vous que le tas de pierres et de sable derrière lequel vous dérobez cette tête, la garantirait longtemps ?... Vous portez un jugement téméraire sur la colère du peuple, et vous défaillez même si vous refusez de reconnaître sa justice. Il n'a point résolu votre perte, car vous seriez déjà perdu. Il ne vous aime pas, mais les grands services de votre ministère ne lui ont point échappé. Parcourez les rues, je réponds de vos jours.

— Sa Révérence parle sagement, monseigneur, dit M. de Bullion, surintendant des finances, qui se trouvait dans le cabinet du ministre ; et si Votre Éminence n'y met pas obstacle, je vais monter à cheval et ouvrir devant elle les rangs de la foule.

— Allez donc, et que Dieu vous soit en aide ! répondit Richelieu.

Tandis que le courageux financier exécutait son projet hardi, Joseph prouvait au cardinal qu'on pouvait mettre promptement sur pied une armée nombreuse et repousser les Espagnols.

— Promptement et nombreuse, voilà, mon père, deux

mots que je tiens pour hasardés. Vous savez qu'en France les recrues sont d'une extrême lenteur.

— A l'accoutumée, cela est vrai ; mais outre que le foyer menacé ne demeure jamais sans défenseurs, le génie fait jaillir de grands moyens des impérieuses nécessités.

— Voyons, père Joseph, soumettez-moi vos vues, dit le cardinal jeté hors de la sphère de ses ressources familières et qui prouva bien en ce moment que ses capacités demeuraient sans force dans les grandes calamités.

— Il faut que tous les grands corps de l'Etat fournissent des soldats ; ils n'auront garde de s'y refuser, la conservation de leurs propriétés et de leur crédit est votre otage. Par exemple, le parlement peut réunir deux mille cinq cents chevaux : le chancelier, les surintendants et le reste du conseil ne seront point en peine d'en lever cinq cents. La ville de Paris n'aura pas raison de se plaindre si elle n'est taxée qu'à six mille hommes de pied, les petites villes et gros bourgs environnants manqueraient à leur devoir s'ils offraient moins de quatre mille cinq cents fantassins. Voilà donc quatorze mille hommes assurés, car ce sera l'argent qui nous les procurera... Quant à celui nécessaire pour l'équipement de cette armée, demandez-le aux monastères de l'île de France : ils regorgent d'opulence ; cette légère saignée leur sera salutaire.

— Mais le temps, père Joseph, le temps de réunir ces ressources, quelle limite y mettrons-nous ?

— Celle de votre vouloir.

— Ou plutôt celle où finit la possibilité.

— La possibilité, dit le moine avec un âcre sourire ; c'est une pâte molle aux mains d'une ferme volonté. Dix jours suffisent pour obtenir les effets de mon plan, et les Espagnols occupés à ravager la Picardie vous laisseront un délai plus long. Diminuez cependant les impôts ; rendez un peu de confiance à la noblesse en faisant état de son courage, qui d'ailleurs vous est nécessaire, et ne manquez pas de donner des commandements aux princes du sang, surtout à Gaston...

— Et s'ils nous trahissent ?

— La trahison ! n'ayez pas l'appréhension qu'elle éclate à la tête d'une armée qui défend le pays : une mousquetade partie de ses rangs ferait justice du félon.

— Je vais toutefois faire conduire Louis XIII et sa cour à Orléans, même à Blois.

— Gardez-vous-en sur toutes choses au monde, répondit Joseph avec feu ; on fait tomber en défaillance le courage des hommes en leur donnant l'exemple de la couardise. Je vous le répète, monseigneur, la fermeté seule vous sauvera.

— Expérimentons-nous d'abord de l'esprit du peuple, voilà M. le surintendant des finances qui revient.

— Vous voyez qu'il est sain et sauf, dit le capucin avec une évidente malignité.

— Victoire ! s'écria Bullion en entrant, je viens de parcourir la ville accompagné de deux laquais seulement. A cela près de quelques injures, que j'ai écoutées avec assurance et tranquillité, tout s'est passé dans le mieux de mon attente, et ma contenance résolue a fini par surprendre à tel point ces braves gens qu'ils ne m'ont plus témoigné que du respect. Votre Eminence peut s'en rapporter à ma parole.

Le cardinal sentit que, s'il persistait dans son excessive prudence, il perdrait infailliblement tout son empire sur ses subordonnés, et cette prépondérance était le principal levier du pouvoir immense qu'il avait usurpé. Déguisant donc avec soin sa crainte, il monta en carrosse et, sans suite, sans mousquetaires, il se rendit dans les rues et places publiques les plus fréquentées. Il saluait tout le monde en souriant, parlait au petit peuple, tendait la main au dernier ouvrier, et exhortait tous les Parisiens à faire preuve de zèle pour le service du roi. Les bons habitants de Paris étaient déjà sensibles aux sourires, aux paroles dorées, aux attouchements affectueux des gouvernants. La popularité d'un ministre, dans ce temps encore peu civilisé, paraissait aux modestes plébéiens une bonne fortune précieuse. Les révolutions survenues depuis les ont rendus un peu plus exigeants ; mais ils se laissent

prendre encore à l'amorce d'une poignée de main royale... Richelieu rentra au Palais-Cardinal, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu.

— Eh bien, lui dit Joseph avec l'assurance d'un homme fort de sa position, ne vous avais-je pas dit que vous n'étiez qu'une poule mouillée, et qu'un peu de courage vous assurerait la population de Paris ! Voilà vos affaires en bon train d'être rétablies.

— Joseph, répondit le cardinal outré d'être traité de la sorte en présence d'un tiers, je prends un grand plaisir à vous tenir compte de quelques bonnes idées, mais ce ton d'une signalée licence pourrait faire croire que vous êtes le principal ministre et moi le capucin.

— Sans vous arrêter davantage à cette considération, que j'estime par trop vaine, reprit l'Éminence grise d'un air passablement ironique, ne laissez pas de vous rendre sans retardement auprès du roi : hier c'eût été trop tôt, aujourd'hui c'est le temps.

— Mon père, je fais grand état des hommes de talent ; mais vous mettez vraiment en oubli qu'il est à la Bastille des chambres grillées pour les serviteurs insolents.

— Assurément, monseigneur, répliqua le moine, et personne n'a, jusqu'à cette heure, contesté à Votre Éminence le droit de faire ouvrir les portes de cette forteresse... Mais, ajouta Joseph en plaçant un papier ouvert sous les yeux du cardinal, voici qui me donnerait le pouvoir de les faire fermer... puis il ajouta tout bas : même sur vous...

— Je suis perdu, articula Richelieu d'une voix étouffée.

— Vous tombez en d'injustes pensées, monseigneur, poursuivit du Tremblay d'un accent noble et franc ; courez vite à Saint-Germain... J'ai du premier ministère tout ce que j'en voulais avoir, ajouta-t-il à l'oreille de l'Éminence... Et son amer sourire disait : Je te vois à mes pieds.

Après ce discours le père Joseph remit au cardinal ses provisions de premier ministre, au bas desquelles il venait d'écrire son refus... Richelieu serra la main du moine en laissant échapper quelques larmes : celles-là étaient sin-

cères. Le surintendant Bullion ignore, au moins dans le premier moment, le fond de cette affaire délicate.

Son Eminence vit Louis XIII deux heures après cette scène : le monarque, d'abord froid et dur, finit comme de coutume, par reprendre sa chaîne. Le plan de campagne fut soumis immédiatement au roi ; Sa Majesté l'accepta avec transport, et ce fut un nouveau trophée pour le cardinal. Mais ce triomphe ne releva point entièrement sa fortune dans ses propres opinions : il avait montré son côté vulnérable ; il sentait qu'il serait désormais à la merci de Joseph... Le moine resterait premier ministre entre eux.

Quant à ce dernier, on n'a jamais su précisément ce qui l'avait porté à refuser la direction des affaires : peut-être fut-il effrayé des soucis attachés à cette haute mission ; peut-être la maladie à laquelle il succomba deux ans plus tard avait-elle déjà tempéré son ambition. On pourrait penser aussi, avec quelque vraisemblance, que, satisfait d'être promu à la première dignité du royaume, l'Éminence grise jugea qu'il était plus glorieux, après l'avoir méritée, de s'en démettre que de la conserver.

Quoi qu'il en soit, du Tremblay continua d'exercer auprès du cardinal des fonctions secondaires ; et son activité fut, comme par le passé, fort utile à Son Éminence. Le succès répondit complètement à ses prévisions : les corps de l'État, la ville de Paris, les monastères fournirent promptement des hommes et de l'argent. Les armées, accrues d'un bon nombre de soldats, commandées par les princes du sang, repoussèrent l'ennemi au delà des frontières : la tranquillité, l'insouciance, la gaieté reparurent à Paris, et Louis XIII entra dans son obscurité.

La fin de l'année 1636 fut remarquable par une circonstance qu'on a trop légèrement interprétée : elle signale bien le caractère de Richelieu, surtout appréciée à sa véritable valeur, et en lui restituant son vrai motif. Quelques hommes de lettres, quelques poètes, parmi lesquels on comptait Godeau, Gombaud, Chapelain, Giry, les frères Hubert, Cerisaie, de Malleville, Boisrobert, Desmarets,

Colletet, Rotrou, se réunissaient, une fois par semaine, dans la maison de Conrard, écrivain de leur force, et de plus secrétaire du roi. Dans cette assemblée hebdomadaire, ces beaux esprits lisaient des fragments de leurs propres ouvrages : compositions ampoulées, remplies d'afféterie, criblées d'une érudition ridicule. Cédant aux sollicitations pressantes de Boisrobert, Richelieu s'était laissé aller à faire expédier à cette société des lettres patentes qui l'érigeait en *Académie française* ; mais le parlement ayant apporté quelque obstacle à l'enregistrement de ces lettres, le cardinal n'avait pas daigné élever un conflit avec ce corps pour l'insignifiante compagnie. Cependant le *Cid* venait de paraître ; Richelieu exhuma soudain les provisions de l'Académie française, et demanda impérieusement à messieurs qu'elles fussent enregistrées. Ce réveil fut déterminé, comme on l'a dit, par le désir d'avoir une critique raisonnée, sévère surtout, du chef-d'œuvre de Corneille ; mais ce désir lui-même découlait d'une considération plus élevée que la jalousie littéraire, à laquelle on l'a généralement attribué. Le cardinal s'en ouvrit un jour à Boisrobert, dans un entretien qu'il eut avec lui à ce sujet.

— Cours à la grand'chambre, l'abbé, lui dit-il, et fais savoir à messieurs que le roi entend qu'ils en finissent... Sa Majesté est impatiente de se faire voir le protecteur des lettres en son royaume.

— Assurément, monseigneur, on ne saurait rogner trop tôt et trop court les ongles de ce petit Corneille, qui s'avise de faire des vers autrement que notre docte société.

— Et de les faire mieux, répondit le cardinal.

— Quoi ! Votre Éminence aurait en la pensée ce qu'elle dit ?

— Je le pense dans l'âme, Boisrobert, mais je ne le dis qu'à toi. Oui, mon gros garçon, les vers de Corneille sont bons, beaux, sublimes, et c'est pour cela qu'il faut les faire déchirer par une censure impitoyable.

— Monseigneur, OEdipe y perdrait son grec.

— Quoi ! vieux fou, ton esprit, ne sera-t-il jamais

qu'une flamme légère voltigeant autour du cerveau sans y pénétrer d'une ligne ? Ne vois-tu pas que le poète normand vient de nous jeter un nouvel ennemi sur les bras, un ennemi cent fois plus redoutable que les brigands, aïeux de ce rimeur, qui firent jadis irruption sur Paris, sous la conduite du Danois Robert ?

— Monseigneur, le nuage s'épaissit...

— Je vais l'éclaircir d'un mot : cet ennemi nouveau, c'est la pensée.

— La pensée !

— Oui, la pensée, grande, forte, impérieuse, telle qu'elle se fit voir jadis au sortir de la bouche des philosophes... celle qui tira les peuples d'un sommeil bénin, fit crouler les palais, et donna aux hommes la sensible démonstration que les rois étaient de commune nature avec leurs sujets. L'heureuse et sainte ignorance avait de nouveau secoué ses pavots sur le monde ; mais ces diables de bédictins la tuent doucement avec leur savoir.

— Blâmez donc encore les moines qui ne se prennent qu'à boire, manger et dormir ; cela vaut bien mieux...

— Que d'instruire, j'en demeure d'accord, l'abbé, mais le mal est advenu en grande partie ; il faut, de science merveilleuse, en prévenir l'effet.

— Maintenant je comprends Votre Éminence ; mais, par sainte Geneviève ! sans votre aide j'aurais cherché cent ans, tout académicien que je suis.

— Tu devines du reste à cette heure que ta compagnie doit rendre combat à cette renommée au berceau ; car j'augure, Boisrobert, que si nous laissons de lui tenir la dague dans le cœur, elle deviendra tellement grande qu'on la verra par-dessus les siècles...

— Charmant, monseigneur, charmant ! s'écria Boisrobert en baisant le bas de la soutane rouge... Nous allons, vive Dieu ! entrer en œuvre, et nous attacher à cette tragédie maudite du *Cid*...

— Comme des insectes à une pièce de belle étoffe, dit le cardinal en riant : voilà ce dont je recevrai une singulière satisfaction, et vous en viendrez à bout.

— Ah ! petit poétereau, reprit l'abbé d'un ton capable, il t'agrée de trancher du philosophe ; tu prends plaisir et envie à faire le Romain, à nous vanter la liberté, la patrie ; il te vient en imagination de penser enfin ; c'est nous la bailler belle, sur ma foi ! Nous gens d'esprit et de goût par lettres patentes dûment enregistrées au parlement, nous allons te tailler de rudes croupières...

— Courage, Boisrobert ! toi et les tiens déchiquetez si bel et si bien cette première herbe à pensées qu'elle ne puisse jeter sa graine. Les poètes sont faits, vois-tu, pour composer des vers à la louange des souverains, et pour chanter les belles actions des ministres. Cours au parlement, mon gros ; dis haut et clair à messieurs que je me porterais en grande colère contre eux, s'ils faisaient plus longtemps obstacle à la création de l'Académie française. J'ai hâte qu'elle soit établie ; qu'il en sorte une belle épître en l'honneur du glorieux Louis XIII, et que le petit Corneille soit régenté d'importance... Car le roi entend protéger les lettres dans son royaume.

— J'entends avec grande peine, ma chère demoiselle, ce que vous me confiez touchant votre dessein d'abandonner le monde, disait la reine dans un entretien secret avec sa fille d'honneur Louise Mottier de la Fayette. Hélas ! je faisais bonne espérance de l'heureux ascendant que votre vertu singulière a su prendre sur l'esprit du roi. A vous seule, peut-être, ce prince s'ouvre avec franchise des chagrins que lui donne la puissance de son ministre ; seule, vous pouviez fortifier l'aversion d'âme que Sa Majesté nourrit contre le cardinal, et le persuader jusqu'au point de l'amener à briser enfin cet instrument devenu plus fort que le sceptre même.

— Il faut que je vous le dise, madame, c'est précisément pour travailler à ce grand ouvrage que j'ai pris la résolution de me retirer en un monastère. Le passé nous est un otage qu'il y a folie à vouloir lutter ouvertement contre Richelieu : le roi le hait ; mais il le craint encore plus. Je maintiens qu'on attaquera toujours cet homme

sans succès, sous les auspices de la plus grande faveur qui soit en la cour : il brise à son gré cette égide ; crédit, fortune, liberté, tout s'évanouit à sa voix, et la langue de Louis XIII demeure captive sous le charme d'une puissance ministérielle sans seconde. Il faut donc quitter une société soumise à ce génie malfaisant, pour lui rendre combat : les hommes tremblent à sa vue, ou vendent leur conscience à son ambition ; celui-là seul en triomphera, qui n'aura rien ni à gagner ni à perdre avec lui... Religieuse, j'aurai en grande pitié ses magnifiques séductions que j'ai déjà tenues à mépris dans la vie séculière. Mon trésor sera le sein de Dieu ; et quant au méchant naturel du cardinal, je m'estime capable de le braver appuyée contre l'autel...

— Mais, Louise, un tel sacrifice, à votre âge, et si belle, si vertueuse, si digne d'être l'exemple de vos compagnes...

— Si le ciel m'a fait don en effet de quelque vertu, Votre Majesté peut voir que ce n'est pas ce qui porte les dames de la cour à me prendre en jalousie : elles sont bien plus occupées de me blâmer que de m'imiter.

— Il est néanmoins tout évident, chère demoiselle, que le roi vous aime plus que personne au monde, répondit la reine en baissant les yeux pour dérober une vive rougeur.

— Je tiens pour difficile de condamner une amitié pure, que Votre Majesté elle-même voit sans déplaisir...

— Et dont j'attends de sensibles effets, interrompit Anne d'Autriche.

— Comme ces fières beautés, reprit Louise, ne sauraient prendre à mal un tel sentiment, elles le tournent en risée.

— Il faut les plaindre, bonne demoiselle, de ne pas comprendre les pensées, bien au-dessus des affections humaines, que le roi a pour vous... Il ne leur est pas donné sans doute, continua Sa Majesté avec un sourire, d'apprécier la manière dont mon époux veut être aimé... Marguerite d'Hautefort seule en fut expérimentée avant vous...

— Que Votre Majesté me permette de lui faire remarquer que ce fut autrement.

— Je vous ai comprise : la sympathie qui liait cette

demoiselle à Louis XIII provenait d'un sommeil du cœur ; vos sentiments épurés pour lui sont un effet signalé de votre sagesse.

— S'il en était autrement, madame, je ne prendrais pas le voile ; la vierge qui se consacre à Dieu lui doit porter en sa maison un sacrifice, non de glace mais de flamme.

— Si je vous comprends bien à cette heure, Louise, vous aimez le roi d'une façon à peu près mondaine.

— Je ne le cacherai point à Votre Majesté dans le temps que j'ai déjà le pied sur le seuil du cloître, et c'est en cela que je puis faire vanité de quelque vertu.

— Mais si vous rompez avec Louis, il faudra donc que je quitte l'espérance que j'avais confiance à fonder sur votre amitié.

— Non, madame ; mes paroles, à travers la grille, auront une force toute divine sur l'esprit du roi : notre doux Sauveur lui parlera par ma voix, et lui parlera dans le bien de vos intérêts, chère souveraine...

— Ah ! puissiez-vous réussir promptement ! dit la reine avec une vivacité qui surprit son interlocutrice, car cette princesse s'était peu inquiétée, depuis plusieurs années, de la froideur du monarque atrabilaire.

— Je n'y épargnerai ni raisonnements ni prières, répondit M^{lle} de la Fayette en fixant ses yeux sur ceux de la reine, qui se baissèrent aussitôt.

— Je vous devrai le bonheur, mon enfant : il est bien dur d'être délaissée ainsi que je le suis, et de vivre en la misère où je vis.

— Des jours plus heureux vous luiront si mes prières montent vers le trône du Seigneur et parviennent jusqu'au cœur du roi.

Quelque temps après cet entretien, Louise de la Fayette chargea le père Caussin d'obtenir pour elle, dans un bref délai, l'agrément d'entrer en religion. Louis XIII éprouva une vive contrariété en apprenant la résolution de sa favorite : à peine convalescent d'une de ces longues maladies qui affligeaient et affaiblissaient sa vie, il retomba sur son

lit de douleur. Le monarque attristé répéta cent fois à ses courtisans, au cardinal lui-même, qu'il allait perdre sa seule amie et voir tarir l'unique source de consolations où il pût puiser sans danger. Richelieu, qui avait travaillé avec persévérance à pousser à un cloître l'intéressante fille d'honneur, soit par des menaces, soit par des insinuations que glissait sous le voile de la confession un directeur séduit, Richelieu, toujours perfide, toujours hypocrite, blâma hautement un dessein qui compromettait, disait-il, l'existence du roi. Peut-être songea-t-il un instant à ériger les vœux futurs d'une religieuse en crime de lèse-majesté, emportant peine capitale. Il y aurait eu, en effet, toute sécurité à noyer l'influence redoutée de la favorite dans son sang plutôt que dans le sein de la prière... Louis, dévot comme tous les mortels qui craignent l'éternité, n'opposa qu'une faible résistance à la détermination de son amie : « Il est vrai qu'elle m'est bien chère, dit-il ; « mais si Dieu l'appelle en religion, je n'y mets point « d'empêchement. »

Louise de la Fayette entra, le 19 mai 1637, au couvent de la Visitation, rue Saint-Antoine. Les jeunes seigneurs regrettèrent ces beaux yeux noirs qui ne s'étaient jamais attendris pour eux, et ce visage séduisant, quoiqu'un peu brun, sur lequel ils n'avaient remarqué que d'innocents sourires « Par le tranchant de mon épée ! dit un galant appréciateur des charmes vierges, c'est grand dommage de voir « démolir une place qui ne s'était pas encore rendue. »

Les rois sont rois partout : le parloir des visitandines s'ouvrit pour Louis XIII plus souvent que la règle ne le permettait. Si ce prince eût exigé que la grille s'ouvrit aussi, personne dans le couvent n'eût songé à lui opposer l'ombre d'une résistance ; mais Sa Majesté ne l'exigea point : des barres de fer croisées ne pouvaient, en aucune manière, gêner une passion comme la sienne ; il faut si peu d'espace pour donner passage à des paroles.

Pendant les six premiers mois de sa retraite, la sœur Louise eut peu d'instant à donner aux soins pieux de son noviciat : une partie de ses journées s'écoulait en entre-

tiens avec le roi, et le surplus était, à peu d'heures près, consacré à lire l'active correspondance de la reine, puis à répondre aux pressantes sollicitations de cette princesse. Anne ne pouvait plus, disait-elle, endurer l'isolement où elle vivait; il lui devenait tout à coup insupportable après quinze ou seize années d'habitude. La reine succombait lentement, assurait-elle encore, sous le poids de l'indifférence d'un époux qu'elle aimait, et qui la punissait sans qu'elle l'eût jamais outragé. Mais quoique sa conscience fût d'une grande pureté, cette princesse se déclarait prête, néanmoins, à faire telle soumission qui plairait au roi, fût-ce même d'accuser des fautes dont elle était innocente, si, à ce prix, elle pouvait reconquérir les bonnes grâces du monarque. Tel est le résumé de toutes les lettres que M^{lle} de la Fayette recevait de sa souveraine, et dans lesquelles les instances devenaient de plus en plus vives et pressantes.

La discrète Louise n'a jamais confié à personne l'explication qu'elle se donna à elle-même de cette tardive et complète abnégation; mais il est probable qu'elle jugea le cas imminent, car elle insista, avec autant de chaleur que de persévérance auprès du roi, pour obtenir enfin une réconciliation du couple royal. Toutefois, l'ardente négociatrice se garda bien de laisser percer dans ses sollicitations le vœu fervent de la reine. Louise, simple intermédiaire d'Anne, eût échoué. Or une religieuse même peut mentir quand le but du mensonge est louable : elle obéissait, disait-elle en cette circonstance, à la volonté du ciel, souvent révélée en songe ou pendant des prières, soit au chœur, soit dans le silence de sa cellule. Subjugué tout à la fois par la voix persuasive de l'amitié, par la superstition, peut-être par un désir secret de déplaire au cardinal, Louis XIII céda; il promit le pardon, pourvu que la reine confessât ses fautes passées, et promit de n'y plus retomber.

Malgré la promesse, scellée d'un serment, que le roi venait de faire à sa favorite, celle-ci eût regardé la promesse comme douteuse si, avec autant d'adresse qu'elle avait déployé de zèle, elle n'eût pas décidé Sa Majesté à se ser-

vir, dans cette occurrence, de l'entremise du cardinal, précaution qui garantissait jusqu'à un certain point l'assentiment de ce ministre, ou tout au moins sa non-opposition. Enfin, Louis s'engagea à prononcer un *nous le voulons* inflexible, si Richelieu osait, ouvertement ou par ses biais accoutumés, apporter obstacle à la réconciliation.

Ce fut en effet ce qui arriva : Son Éminence essaya d'élever une barrière de considérations pour arrêter la clémence souveraine ; mais les deux mots impérieux furent articulés d'une voix tonnante ; il fallut obéir. Le cardinal, revêtu de son grand habit, se rendit au Louvre dans l'appartement de la reine. Sa vilaine âme se flattait encore de replonger Anne d'Autriche dans le précipice dont elle semblait toucher le bord : frappé de cette noire idée, il essaya d'arracher à Sa Majesté des aveux si graves, si terribles, qu'en les lisant le pardon eût été refoulé jusqu'au fond du cœur de Louis XIII.

— Voici, madame, dit Richelieu en entrant, voici le plus beau jour de ma vie !

— Hélas ! monsieur, s'écria involontairement la reine, suis-je donc menacée de quelque nouveau malheur ?

— Vous me faites entendre, madame, de bien cruelles paroles, répondit le cardinal d'une voix altérée et en portant son mouchoir à ses yeux... Mais, ajouta-t-il après un soupir, l'injustice est l'accoutumée récompense de tout ce que j'entreprends dans le bien de votre service. Je n'en remplirai pas moins le devoir consolant qui m'amène ; je ne l'en remplirai pas moins.

— Veuillez m'excuser, monsieur le cardinal, le malheur a jeté un singulier trouble en mes idées ; je n'ai su ce que je disais : il est hors de mon naturel de blesser aucune personne.

— Mon devoir est d'écouter avec respect et soumission les paroles quelconques qu'il agrée à Votre Majesté de me dire. Je ne laisse donc pas plus longtemps de vous apprendre, madame, que le roi mon maître, touché enfin des pressantes sollicitations que je ne cesse, depuis de longues années, de lui adresser en vos intérêts, consent à une

réconciliation, et se fait voir disposé à mettre en oubli tout le passé, au prix d'un aveu franc, sincère, entier de vos fautes.

— Mes fautes, monsieur ?

— Vos erreurs, si le mot vous semble moins rude : mais Sa Majesté exige que la confession soit sans restriction aucune, et écrite.

— Écrivez, dites-vous ?

— Tenez ceci pour une légère formalité, car toutes les confessions sont écrites au ciel... Je tracerai vos paroles, madame, et vous signerez.

— Vous serez donc aujourd'hui mon secrétaire, monsieur le cardinal, dit la reine d'une voix solennelle... Une fois je fus le vôtre et, par l'effet d'une horrible destinée, la lettre que j'écrivis en ce jour devint un arrêt sanglant...

Un tremblement convulsif agita tout le corps du cardinal ; mais il se remit aussitôt.

— La lettre dont vous avez souvenance, madame, est demeurée étrangère à la fin tragique de M. de Buckingham, répondit Richelieu.

— Vous faites une erreur manifeste, reprit Anne d'Autriche d'un accent étouffé ; elle se rattacha à cet événement par un point qui fut évident pour toute l'Europe... Mais tirons le rideau sur ce tableau lugubre.

— Pas encore, madame ; ici commence la tâche de votre franchise ; j'écris qu'un étranger heureux aux séductions, faisant montre d'une grande magnificence, se portant volontiers aux pensées aventureuses, osa lever jusqu'à vous ses regards enflammés ; que jeune, sans expérience, entraînée par l'envie, ordinaire à la jeunesse, de l'emporter sur cent beautés, vous écoutâtes d'une âme émue ce téméraire galant ; que ses soupirs eurent un écho dans votre cœur ; qu'enfin, pressée par ce seigneur entreprenant, égarée par des désirs invincibles...

— Arrêtez : la calomnie est déjà tombée de votre plume ; j'écoutai peut-être le duc sans lui opposer assez de colère... Ici finit le vrai ; je ne signerai rien de plus.

— Nous tiendrons silencieux ce qui est du portrait

trouvé au bras du malheureux Montmorency... Que Dieu ait pris en pitié son âme !

— Non, monsieur, nous ne taisons pas ce fait ; écrivez que l'infortuné ne tenait pas de moi cette miniature, que les traits en peinture d'une souveraine peuvent tomber, par mille chemins, en la possession du premier venu, et que les vingt femmes qui prennent soin de ma toilette possèdent et peuvent avoir donné de mes cheveux... Où sont les certitudes que vous avez opposées à ces probabilités ? Quelle preuve s'est-il rencontré de ma prétendue liaison avec le maréchal ? Aucune ; vous l'avez assassiné sur le vouloir d'un soupçon jaloux.

— Ne fut-il pas pris les armes à la main ?

— Dites plutôt que M. de Montmorency était du conciliabule de Lyon.

Le cardinal garda un assez long silence.

— Qu'écrirai-je, madame, touchant la conspiration découverte par Chalais ? reprit Richelieu avec peu d'assurance.

— Du sang, toujours du sang versé sur de ténébreuses calomnies.

— Henri de Talleyrand s'est donc calomnié lui-même ?

— Non ; mais faisant espérance de racheter une faute, il s'est chargé d'un crime... Votre désaveu en ceci ne me persuaderait pas : l'infortuné a tout écrit, devant que de mourir, à M^{me} de Chevreuse... Et la procédure de cet horrible procès, ajouta Sa Majesté en élevant la voix, qu'est-elle devenue ?... Monsieur, quand on va droit en besogne dans une condamnation, les preuves du crime restent au grand jour...

— Je dois déclarer à Votre Majesté, reprit Richelieu sans s'arrêter aux paroles de la reine, que le roi ne sera jamais porté à douter de la conspiration instruite à Nantes.

— Vous voulez dire composée.

— Comme il plaira à Votre Majesté ; mais Louis XIII en exige l'aveu de votre bouche.

— Plutôt mourir ! ce serait un mensonge déplaisant à Dieu. Ah ! je vois trop la marche des choses : le roi a

pris la résolution de me pardonner sur une confession de mes erreurs ; mais il est de votre volonté d'étouffer sa clémence en me subtilisant l'aveu d'un horrible forfait.

— Je me retire, madame.

— Non, restez ; mais, au nom du ciel, replacez-vous sur le sentier de la justice et de la bonne foi, alors nous nous entendrons. Louis me demande une confession ; la voici, écrivez. Je vins en France, l'âme touchée d'espérance ; quand je vis le roi, je l'aimai de toutes les forces de mon cœur, et Sa Majesté eut pour moi des pensées semblables. Vous parûtes à la cour, monsieur le cardinal ; soudain les affections de Sa Majesté se glacèrent ; elle se prit à me fuir : bientôt elle me montra une singulière sévérité. J'étais innocente, faite pour être, sinon chérie, du moins honorée par mon époux. Comme lui, je descendais des rois : la petite-fille de Charles-Quint avait raison de prétendre à s'asseoir aussi haut que le fils de Henri IV. Je pris à offense un délaissement, une humiliation que je n'avais point mérités ; j'en conçus dans l'âme un vif ressentiment, je le confesse en grande sincérité. J'évite de retracer ici les dédains, les rudes traitements, les injustes soupçons, la publique aversion dont le roi me prodigua depuis les marques en toute rencontre... Je l'avoue, monsieur, tant de mépris souleva mon indignation ; je cessai d'avoir des sentiments favorables pour Sa Majesté, je l'aurais haïe, si la haine n'était désagréable à Dieu... Vous pouvez écrire cela. Cependant non content de me délaisser, de m'accabler de honte, de m'abreuver d'un fiel rempli d'extraordinaire amertume, Louis me porta l'atteinte la plus cruelle qui puisse déchirer le sein d'une femme : insensible aux charmes de mon sexe, il fit néanmoins parade d'un amour étrange pour M^{lle} d'Hautefort, afin de me donner une sensible démonstration du manquement de mérite qu'il avait rencontré en ma personne... Vous connaissez la vengeance, monsieur le cardinal, vous l'éprouvez même à l'égal d'un naturel espagnol ; j'en ai reçu des marques certaines...

— Madame, ce discours...

— Laissez-moi poursuivre ; je confesse mes pensées ainsi que mes actions. Cette vengeance, qui faisait rage contre moi, j'en reçus l'inspiration : je désirai vivement de l'exercer, non pas seulement contre vous, qui n'étiez qu'un ennemi, mais contre Louis XIII lui-même, dont l'aversion dénaturée me réduisait en profonde misère. Me mettre en rébellion contre mon sort était de légitime guerre... Votre cœur va se dilater, monsieur ; je fis des vœux pour l'Angleterre, j'encourageai la Lorraine, je promis d'apporter aide aux desseins des Pays-Bas, je servis l'Espagne de commune main avec d'autres ; j'aurais imploré l'appui de toute l'Europe pour arracher au roi ce qu'il refusait à mon rang, à mon droit, aux simples convenances, mais surtout pour vous porter à terre ; car de vos intrigues seules étaient sortis tous mes malheurs... Avez-vous écrit, monsieur ?

— Oui, madame, répondit froidement le cardinal.

— J'ai tout déduit, le roi sera satisfait, que j'espère ; si ses bonnes grâces me reviennent au prix d'une entière franchise, elles me sont dues à cette heure ; je viens d'ouvrir le dernier repli de mon cœur. Ne laissez pas d'ajouter un mot : que Louis XIII et son principal ministre descendent maintenant en leur conscience, ils ne manqueront pas d'y trouver trop de motifs des erreurs, des fautes si vous voulez, que j'ai commises ; je m'assure même qu'ils reconnaîtront que j'en aurais pu commettre davantage. Mais si tout de la part du roi, de la vôtre, monsieur le cardinal, est mis en oubli sincèrement, si vous repoussez l'un et l'autre hors de votre cœur les sentiments rigoureux dont j'étais l'objet, je redeviens l'épouse soumise, empressée, tendre au roi de France, et je vous tends la main de l'estime... de l'estime seule, entendez-vous ?

— Signez, madame.

— Cardinal, sommes-nous en paix ensemble ?

— Le feu de la guerre n'était que dans votre cœur, madame, dit Son Éminence avec son accent de componction ; s'il est éteint, il n'en reste nulle part aucune étincelle.

A ces mots, le cardinal se leva, baisa la main de Sa Majesté, et promit de hâter une réconciliation que de longtemps, assura-t-il en élevant les yeux, il eût payé de la moitié de son sang. Il sortit.

Le roi, satisfait des aveux dictés par Anne d'Autriche, écrivit de sa main au bas : « Nous étant fait représenter la
« franche confession que la reine notre très chère épouse
« a faite de ce qui nous a pu déplaire en sa conduite, et
« l'assurance qu'elle nous a donnée de ses bons sentiments
« à venir, selon son devoir avec nous et notre État, nous
« lui déclarons que nous oublions entièrement tout ce qui
« s'est passé, n'en voulons jamais avoir souvenance, mais
« voulons vivre avec elle comme un bon roi et un bon
« mari avec sa femme, en témoin de quoi nous avons signé
« la présente ¹.

« LOUIS. »

Après la signature de cet étrange contrat, le roi vint trouver la reine, qui lui demanda pardon en présence du cardinal ; Louis XIII dit qu'il lui pardonnait, les époux s'embrassèrent. Anne d'Autriche se rendit le jour même à Saint-Germain ; le couple royal se vit chaque soir dans cette résidence, mais en public, et sans que Louis donnât à la souveraine aucune marque d'affection et de confiance. Cette réconciliation ne fut, comme celles qui l'avaient précédée, qu'une paix plâtrée, et Leurs Majestés ne vécurent pas en meilleure intelligence que par le passé. Au bout de quinze jours, Anne revint à Paris.

Cependant les visites de Louis XIII aux visitandines de la rue Saint-Antoine continuaient ; la sœur Louise entretenait toujours Sa Majesté de la reine : apparemment l'active amitié de cette jolie novice n'avait pas obtenu du roi tout ce qu'elle en attendait. On ne sait pas comment Anne d'Autriche désigna à la fiancée du Seigneur ce qu'il manquait à la réconciliation commencée ; il est plus difficile encore de deviner par quelles figures, quelles péri-

1. Document historique.

phrases la nonne pût aborder cette question délicate auprès d'un homme aussi candide que le roi. Toujours est-il vrai que ce point fut traité à la grille, et qu'il y fut même vivement débattu, car Sa Majesté se montrait fort rebelle à cette ratification démonstrative du traité conclu.

Les choses demeuraient encore indécises, lorsqu'au mois de décembre 1637, Louis XIII, parti de Versailles pour aller coucher à Saint-Maur, s'arrêta au couvent de la Visitation. L'entretien du monarque et de la sœur Louise dura ce jour-là quatre heures au moins ; la nuit était venue quand Sa Majesté quitta le parloir. Pendant cette longue conversation, une pluie d'orage était survenue et se prolongeait ; les averses se succédaient avec une telle rapidité qu'il fut impossible que le roi songeât à se mettre en route ; on lui fit comprendre d'ailleurs que les chemins allaient être tellement défoncés qu'il serait dangereux d'y engager son carrosse.

Cependant les officiers de la chambre, ceux de bouche et les provisions étaient rendus à Saint-Maur ; l'appartement du roi au Louvre n'était point tendu ; l'étiquette, l'inflexible étiquette, rappelée en ce moment au roi avec une extrême chaleur par le capitaine des gardes Guitaut, s'opposait à ce que, dans sa capitale, le monarque demandât asile à l'un de ses sujets : en un mot, Sa Majesté ne savait où passer la nuit.

— Sire, dit enfin Guitaut, qui parut s'aviser tout à coup de cette idée, la reine demeure au Louvre. Votre Majesté trouverait chez elle un souper et un logement tout préparés.

— Non, non, répondit le roi avec quelque humeur, j'attendrai encore, le temps va changer... Voyez de ce côté, j'aperçois une étoile.

— Par la chaise de sainte Geneviève ! reprit le capitaine des gardes après une demi-heure, je ne sais vraiment, sire, que penser de l'étoile qui s'est fait voir en cette soirée ; mais la pluie redouble et le vent fait rage... Le Louvre est si près.

— Messire de Guitaut, la reine soupe et se couche trop tard pour moi.

— Sire, je m'assure que cette princesse se conformera volontiers à la manière de vivre de Votre Majesté ; et je viens à tout événement d'envoyer un page au Louvre, afin de prévenir la reine de votre venue.

— Sans mon commandement, monsieur, dit le roi d'un air à moitié fâché, c'est avoir mal agi.

— Je prie Votre Majesté d'excuser cette démarche en cas qu'elle la juge légère : c'était un effet de mon zèle.

— Allons donc au Louvre, dit négligemment Louis XIII ; mais si le ciel devient beau, nous ne laisserons pas de nous rendre à Saint-Maur. Qu'importe une nuitée blanche à d'intrépides chasseurs ? Demain à l'aube nous serons certains de trouver le gibier au gîte.

— Par saint Hubert ! le gibier au gîte ! je voudrais bien l'y trouver ce soir à la place de Sa Majesté ! murmura Guitaut pour lui seul.

On partit.

Anne d'Autriche attendait le roi dans un cabinet brillamment illuminé ; elle avait pris une élégante parure, et sa beauté, qui conservait encore tout son éclat, produisit une visible sensation sur Louis XIII. La reine fit à son royal hôte un accueil si gracieux, si tendre, qu'il se crut obligé de déposer un double baiser sur ses joues relevées d'un coloris charmant. Le couple soupa dans la chambre à coucher... Anne, ainsi qu'on l'a dit, emprunta-t-elle, durant cette entrevue, le secours d'un philtre composé par l'apothicaire Danse ? les sens léthargiques du roi furent-ils excités par les vins généreux ? ou les charmes seuls de la reine triomphèrent-ils ? C'est ce qu'on a toujours ignoré ; mais il est de notoriété historique que la fille de Philippe III, devenue régente, levait légèrement les épaules quand on lui rappelait la victoire de cette soirée... Bref, Louis XIII partagea le lit de son épouse.

Dès que le petit jour parut, le roi, comme s'il eût été honteux d'une faiblesse, s'échappa de la chambre, après un adieu fort tiède, et se rendit à Saint-Maur.

La reine se leva rayonnante de satisfaction. Le soir même un courrier, qui partit secrètement pour les Gar-

delles, porta à M^{me} de Chevreuse ce billet, écrit dans une combinaison de chiffres convenue :

« Le poids qui m'oppressait la poitrine, chère Marie, est enlevé : que je vais maintenant trouver l'autre léger et doux ! Continue tes visites à l'ermite, et prends un soin particulier à ce qu'il ne s'éloigne pas de sa retraite... Je ne saurais te dire quand j'aurai la force de lever la consigne que tu lui as donnée en mon nom... Marie, tes leçons m'ont profité plus que chose du monde, au grand dommage, hélas ! de mon salut. Je me suis consacrée à Brigitte seule touchant la communication établie par un rude travail entre les caves de l'hôtel de Chevreuse et celles du Louvre : cette bonne fille garde en grand mystère les clefs de ce passage, qui aboutit au pied du pont des Soupîrs ; elle ne remet ces clefs que le soir. Pour ce qui est du jour, j'ai obtenu quelques drachmes de raison... Vraiment c'était la seule chose en laquelle on fût défailant.

« Adieu, je t'embrasse avec le sentiment de tout le bonheur que je te dois. »

Cette fois Louis XIII avait été servi en roi : à trois mois juste de l'hospitalité donnée à ce prince par Anne d'Autriche, elle déclara aux dames de sa maison qu'elle était grosse. Alors la reine manda souvent le père Bernard, son confesseur : elle avait aussi de fréquentes entrevues, à la Visitation, avec Louise de la Fayette, et lui témoignait une grande amitié. Un carme déchaussé, qui passait pour tomber en des extases prophétiques, annonça dans le même temps qu'il avait eu une révélation de la grossesse de Sa Majesté.

On songea bientôt à déclarer au roi cet heureux événement ; la reine eût voulu le tenir encore secret, craignant qu'une troisième fausse couche ne vînt tromper des espérances conçues prématurément. Mais il était impossible de cacher plus longtemps le développement extrême que prenait la taille de Sa Majesté : avant l'expiration des quatre-vingt-dix jours, elle paraissait enceinte de six mois ; tant la bénédiction répandue sur la couche royale

avait été complète ! Dans cette situation inaccoutumée, Marie manquait à la souveraine, qui, ne pouvant s'empêcher de rougir chaque fois qu'on lui parlait de sa fécondité, se hâtait d'aborder une autre conversation. Elle perdit cependant cette habitude dangereuse, sur les fréquentes représentations de sa fidèle Brigitte.

Enfin la notification maternelle fut faite au roi vers la fin de mars 1638 : ce prince en éprouva une joie si grande, il prit d'ailleurs en si profonde conviction l'efficacité de la grâce dont il avait été l'instrument, que nul soupçon, nul sentiment amer ne se mêla à son allégresse.

Des *Te Deum* furent chantés dans toutes les églises du royaume pour remercier Dieu d'un si grand bienfait.

Le roi avait ordonné qu'une cérémonie majestueuse et une procession eussent lieu à Notre-Dame. Ce prince, retenu au château de Saint-Germain par une indisposition, ne put assister à cette grande solennité ; mais toute la majesté du trône y fut néanmoins déployée. Le cardinal de Richelieu parut à l'église métropolitaine avec un appareil véritablement royal : on avait préparé à Son Éminence le même fauteuil, le même prie-Dieu que le chapeitre offrait au souverain ; au-dessus du siège s'élevait le baldaquin qui servait pour Sa Majesté ; le tapis de velours violet étendu sur les dalles était celui foulé d'ordinaire par les pieds royaux ; seulement aux carreaux destinés à s'agenouiller, manquait le semé de fleurs de lis. L'orgueilleux ministre, qu'annonça le bruit des tambours, des trompettes, des orgues, entra dans le temple aux voûtes retentissantes avec sa compagnie des gardes, précédée du capitaine. Parvenu à sa place, il se vit à l'instant environné d'une foule de grands officiers, de magistrats, de pages. Une couronne seule manquait à l'attirail monarchique de Son Éminence. Cet éclat affecté fut une grave maladresse : l'imprudent triomphateur eût dû sentir qu'il anticipait aussi trop ouvertement sur la faible portion de grandeur qu'il avait laissée à Louis XIII. Quand les enfants se montrent obéissants, il ne faut pas leur ôter leurs jouets. D'ailleurs Armand avait mal choisi le moment

pour jouer au roi; aussi le souverain titulaire lui en fit-il le lendemain des reproches fort durs.

La fin de cette parodie présenta une circonstance qui faillit devenir sanglante, mais qui, à défaut d'armes meurtrières, ne fut que grotesque.

Au moment où la procession se mettait en ordre, le premier président de la chambre des comptes prit la gauche de celui du parlement. Soudain, et nonobstant la sainteté du lieu, une discussion violente s'éleva entre les deux corps; messieurs prétendant que le chef de la chambre des comptes ne devait marcher qu'après les présidents à mortier; les autres soutenant au contraire que ce dignitaire était à sa place. Bientôt les débats s'échauffèrent à tel point que de la dispute on en vint aux coups: les bonnets de velours, projectiles heureusement inoffensifs, furent d'abord envoyés à la tête des combattants; mais on finit par se prendre corps à corps. La mêlée noire devint alors fort compacte. On entendit bruire les robes déchirées; le parvis sacré fut jonché de leurs débris, et plusieurs bras, dépouillés de leurs vastes manches, laissèrent tomber rudement sur les visages ennemis des poings dignes du port au blé... Les mousquetaires de Son Eminence mirent fin à cet engagement; mais le cardinal se retira furieux d'avoir vu dégénérer en cohue scandaleuse l'ovation qu'il s'était ménagée.

Un combat avec des circonstances plus étranges eut lieu dans le même temps, et sous l'empire de la même cause primitive: il nous importe de le mentionner. Trois heures environ avant le jour, un gentilhomme se cachant le menton dans le haut d'un ample manteau, ayant son chapeau enfoncé sur les yeux, et portant une plume blanche recourbée sur le visage, sortait en grand mystère de l'hôtel de Chevreuse, alors inhabité. Il marchait avec distraction dans l'espace encore sombre, lorsqu'il se sentit violemment heurté par une personne, apparemment distraite comme lui, qui s'avancait dans le sens opposé à sa direction.

— Que la peste étouffe le butor! s'écria l'homme qui

ne sortait pas de l'hôtel, ne peux-tu donc garder ton chemin sans heurter le seul chrétien qui passe en la rue à cette heure de nuit ?

— Tout beau, répondit le gentilhomme à la plume blanche, ce dire est trop brutal de la part d'un rustre, à qui je pourrais adresser le même propos.

— Un rustre ! par saint Jacques ! il pend à mon côté une lame qui fera preuve du contraire, si vous en portez une digne de la croiser !

— C'est chose à vérifier pour ce qui est de vous, car je maintiens qu'il n'est gentilhomme en France qui ne fît gloire d'être appelé par moi.

— Votre nom, messire ?

— Si Dieu me prête aide au retour du soleil, je fais espérance que vous le trouverez à la pointe de mon estoc.

— Ne chantez pas une antienne si haute, tout Paris connaît le marquis de Busc pour un raffiné.

— Moi, monsieur, je fais mépris de cette engeance, et, par ma bonne épée ! il m'agréerait fort de porter sur la pelouse un de ces coupe-jarrets : la graine ne vaut rien.

— Messire, la terre est facile à remuer derrière la Bastille ! nous verrons, sur mon âme, qui de vous ou de moi y fera pousser le gazon ce printemps.

— Je serai en ce lieu, avec quatre gentilshommes, à la huitième heure de cette matinée.

— Vous m'y trouverez mêmelement appareillé.

— Bonjour.

— Au revoir.

Le cavalier à la plume blanche courut chez un de ses amis, qui, après l'avoir remercié de lui procurer l'occasion d'allonger, disait-il, quelques bonnes estocades, se chargea de trouver trois autres combattants.

— Vous savez, mon ami, lui dit l'autre, à quelle condition vous devez les choisir.

— Oui, oui, de ces amis que vous n'aurez jamais vus.

— C'est cela... Heureux si de Busc amène aussi des dieux inconnus ! Pour ce qui est de lui et de moi, nous ne nous sommes, je crois, rencontrés nulle part... Faites dili-

gence, chevalier d'Harville, je vais vous attendre en me chauffant, ajouta l'inconnu, qui se mit à écarter avec le bout de son épée les cendres dont le brasier de l'âtre était recouvert.

Le chevalier revint au bout d'une heure; deux gentils-hommes seulement l'accompagnaient : il n'avait pas rencontré chez lui son troisième ami. Le principal acteur accueillit avec grâce les remerciements que les nouveaux venus lui adressèrent.

— Je m'assure, messieurs, qu'à l'occasion vous me procureriez semblable honneur.

— Vraiment oui, et cela ne saurait faillir longtemps de se rencontrer. — Ici les amis du chevalier secouèrent la main du cavalier.

— Marchons toujours, reprit-il je me persuade à l'espérance qu'en passant au Pont-Neuf nous trouverons tôt notre cinquième.

— Partons donc, répondirent les trois champions.

L'homme mystérieux ne s'était pas abusé ; à peine les combattants avaient-ils parcouru la moitié du Pont-Neuf, qu'ils rencontrèrent un jeune mousquetaire, dont l'air martial les séduisit. — Voilà notre homme ! s'écrièrent-ils ensemble.

— Mon gentilhomme, dit l'officieux d'Harville, qui s'était avancé vers l'officier, vous plairait-il d'aider ces trois cavaliers et moi à vider une querelle, ce matin, aux portes de la ville ?

— Messire, répondit le militaire, je me flatte que vous faites bon état de ma réponse. C'est beaucoup d'honneur pour moi ; mais, sur mon âme, je me tiens pour digne d'y répondre. Allons, messieurs.

On était arrivé sur une pelouse située derrière la Bastille, à la place où se trouvent maintenant les bâtiments de l'arsenal. Deux allées de tilleuls ombrageaient ce gazon, souvent arrosé du sang versé dans les duels. Un peu à droite, la haute et noire prison d'État, muet témoin de ces combats journaliers, semblait, en reflétant un rayon

du soleil levant, sourire à la scène tragique qui se préparait.

Les dix champions étaient déjà accouplés par le hasard, sauf l'homme à la plume blanche et le marquis de Busc, qui devaient nécessairement combattre l'un contre l'autre. On se regardait d'un air sombre, mais sans avoir mis bas ni le pourpoint ni le chapeau : la brise matinale faisait encore flotter le panache sur la tête des duellistes.

— Allons, messieurs, voilà le temps d'en découdre, dit le chevalier de l'hôtel de Chevreuse; mettons l'estoc au poing sans retardement, et n'attendons pas les gardes de la connétablie. Si vous avez souvenance de la Chapelle et Bouteville¹, vous devez savoir que notre gracieux souverain et maître prend les duels en fort mauvaise part... Or sus, en action.

A ces mots, le harangueur jette sa cape et son chapeau. Mais à peine a-t-il le visage découvert que les quatre compagnons du marquis de Busc, au lieu de l'imiter, le regardant d'un air égaré, reculent avec effroi, et prennent la fuite en s'écriant :

— C'est lui, c'est lui ! un fantôme !... un démon... Que Dieu nous garde de croiser le fer avec une compagnie de diables arrivant de l'enfer !

— Malédiction ! leur criait le marquis en les rappelant... où courez-vous ! c'est une couardise déloyale, un singulier déshonneur pour vous et pour moi !

Mais les fuyards jouaient toujours des jambes à qui mieux mieux, il fut impossible de les arrêter.

— Je vois ce que c'est, dit l'inconnu en souriant ; ces cavaliers ne sont point des couards, mais des hommes superstitieux.

— Par ma foi ! messire, reprit de Busc en jetant son pourpoint sur le gazon, fussiez-vous le grand Lucifer lui-même, j'aurai affaire à vous. — Et le marquis tira son épée.

— Sur mon âme, dit un des gentilshommes que d'Har-

1. Décapités pour duel en 1628, voyez les Mémoires du temps.

ville avait recrutés le matin, il y aurait moyen d'arranger encore une courtoise partie : nous voilà six bien comptés, et si ce n'était pas dans la déplaisance du cavalier, notre compagnon actuel, moi et mon ami nous passerions du côté de son adversaire... C'est chose accoutumée.

— Non, messieurs, répondit l'homme à la plume blanche, il n'en sera pas de la sorte, au moins par l'effet de mon vouloir. Puisque, d'aventure étrange, la partie convenue est en désordre, le combat se passera entre monsieur et moi seulement. Sur ce, marquis, en garde.

Les estocs se croisèrent, des étincelles en jaillirent. De Busc avait de l'habileté, mais la colère le dominait : il hasardait des coups pressés et furieux que son adversaire parait avec une présence d'esprit froide autant qu'exercée ; puis il ripostait, et plusieurs de ses estocades ne tardèrent pas à porter... La chemise du marquis fut ensanglantée à trois endroits...

— Vous êtes blessé, monsieur, lui cria le cavalier inconnu, cessons de combattre, votre épée est trop courte.

— Rodomont, c'est ce que nous allons voir ! répondit le blessé. — Et, l'œil étincelant, l'écume à la bouche, il continua de se consumer en efforts vains et de plus en plus affaiblis.

— C'est assez, dit l'autre champion en faisant sauter à dix pas l'épée de l'obstiné combattant.

La fureur l'avait soutenu ; à peine fut-il désarmé qu'on le vit blanchir, chanceler, tourner deux fois sur lui-même... Il tomba ; la terre rendit un bruit sourd en recevant ce corps déjà privé de mouvement... Le marquis demeura roide mort sur le gazon... C'était pour lui qu'il devait s'ouvrir...

Le vainqueur et ses compagnons se retiraient tristement, lorsque, vers la Grève, ils crurent reconnaître, à la fenêtre d'une taverne, deux des hommes qui s'étaient enfuis avant le combat. Le chevalier, sentant combien cette circonstance devait inquiéter son ami, offrit à l'instant d'aller trouver ces inconnus, et d'obtenir d'eux, à tout prix, qu'ils gardassent le silence. Sa négociation ne fut pas

longue : à peine était-il entré dans le cabaret, qu'il parut à son tour à la croisée et fit signe aux autres de monter. Les quatre fuyards se disposaient à se remettre par un copieux déjeuner de la frayeur qu'ils avaient éprouvée et dont ils firent très franchement l'aveu. Le cavalier mystérieux s'étant fait connaître à la compagnie, sur la foi d'une discrétion jurée, il fut aisément démontré qu'il n'appartenait point au sombre empire, mais bien à la terre. Convaincus sur ce point, les gentilshommes superstitieux témoignèrent beaucoup de respect à celui qui leur avait causé tant d'effroi ; ils promirent d'être ses fidèles amis et serviteurs, en paix comme en guerre :

— Car, ajoutèrent-ils, maintenant que Votre Honneur nous connaît, il sait que si nos épées sont défaillantes contre l'estoc du diable, elles brillent tôt et bravement pour combattre les hommes.

Cette conclusion se termina par d'abondantes libations. Le souvenir de l'infortuné marquis n'occupa guère les convives ; toutefois, à la fin du repas, le principal acteur des scènes de la matinée se leva en disant :

— Messieurs, je prends Dieu à témoin que j'ai, autant qu'il a été de moi, tenu la vie sauve à messire de Busc ; mais sa destinée, bien plus que ma volonté, dirigeait mon bras. Je bois cette rasade au repos de l'âme d'un si brave gentilhomme qu'à grand contre-cœur j'ai fait passer de vie à mort.

Les cinq cavaliers, en élevant leurs verres, dirent d'une voix grave :

— Qu'il repose !

On se sépara.

Pendant quatre mois encore, le cavalier couvert d'un grand manteau, et sur le chapeau duquel se balançait une plume blanche, sortit, à peu près chaque matin, de l'hôtel de Chevreuse. Mais il n'en sortait plus depuis quelques semaines, lorsque, le 5 septembre 1638, dix mille personnes se pressèrent devant le château de Saint-Germain-en-Laye aux premiers rayons du jour.

Une vaste croisée, arrondie par le haut, et que surmon-

tent les armes de France, s'ouvre précipitamment; divers officiers de robe et d'épée s'avancent sur le grand balcon doré qui règne le long de la façade, et l'un d'eux, présentant au peuple un enfant robuste, s'écrie d'une voix retentissante : « Messieurs, vive monseigneur le Dauphin ! « vive le prince que Dieu nous a donné, et qui, par la « grâce divine, sera dans l'avenir le glorieux roi Louis « quatorzième du nom ! » A ces mots l'orateur promène le nouveau-né dans toute l'étendue du balcon, le portant à bout de bras pour le faire voir au loin ; tandis qu'un cri long et discordant s'élève de la place, en même temps que des nuées de chapeaux, jetés en l'air dans l'ivresse d'une joie tumultueuse, retombent où ils peuvent.

Les officiers étaient rentrés, et l'affluence augmentait toujours. On dansait des rondes, on buvait à la santé du royal poupon ; de roulantes mousquetades retentissaient en son honneur. Ainsi s'annonçait l'arrivée en cette vie d'un monarque dont la grandeur devait principalement consister dans l'éclat et le bruit : ce fracas qui l'accueillait était une vivante allégorie de sa destinée future.

Au coin de la grille du parc, le cavalier à la plume blanche, appuyé contre un pilier, regardait en silence, mais non pas sans émotion, le spectacle qui se développait sous ses yeux...

— Eh bien ! mon gentilhomme, lui dit brusquement un vieux soldat mutilé qui s'approcha de lui, est-ce que votre bouche est cousue, que vous ne criez pas comme les autres?... Tenez, l'homme silencieux, puisque vous laissez de chanter au lever d'un si beau soleil, vous pourriez bien être un soursnois de pinson mêlé en intention déloyale parmi les gais rossignols.

— L'ami, votre erreur est grande, répondit le cavalier, tenez pour certain que personne n'a pris plus de part que moi à l'événement qui va remplir la France de joie ; et je m'en conjouis de cœur et d'âme avec vous. Puis ayant levé son chapeau, le gentilhomme dit : Vive monseigneur le Dauphin !...

— Miséricorde ! s'écria le vieux soldat en fixant un œil

hagard sur son interlocuteur... Marie, mère de Dieu, prenez pitié de ma pauvre âme... Pardon, seigneur fantôme, ajouta-t-il en tombant à genoux, je n'avais en pensée aucun mauvais dessein... De grâce, ne me tordez pas le cou.

— Silence, et relève-toi, répliqua le cavalier, qui, reconnu encore une fois, profita de la superstition de ce bonhomme pour obtenir la promesse du secret. Prends cette bourse, elle est pleine d'excellentes pistoles cordonnées ; mais si tu dis jamais un mot de ma rencontre, je t'entraîne soudain dans les entrailles de la terre... Prends donc...

L'invalidé saisit la bourse d'une main tremblante ; mais il la laissa tomber aussitôt comme si elle l'eût brûlé.

— Eh bien ! promets-tu de te taire ?...

— Je le jure, seigneur trépassé ; je le jure par tous les saints du paradis, ou, si vous en avez plaisir et envie, par tous les diables de l'enfer...

— Mécréant !

— Pardon, messire, mais je ne savais pas si vos amis étaient en haut ou en bas.

— Allons, va-t'en, et sois fidèle à ton serment.

Le vieux soldat ne se fit pas répéter ce commandement, et se levant avec précipitation, il prit la fuite, laissant aux pieds du cavalier les pistoles cordonnées, que ce dernier fut obligé de ramasser.

Dans la journée, les dauphins des pièces d'eau jetèrent du vin pendant plus de six heures ; on en fit pleuvoir, une partie de la soirée, des gouttières du château ; l'ivresse brutale succéda à l'ivresse heureuse qui avait ouvert la matinée. A Paris, l'allégresse était encore plus démonstrative, plus bruyante qu'à Saint-Germain : on dansait, on chantait, on s'enivrait partout. Des tables furent dressées dans presque toutes les rues par les riches habitants, qui les jonchèrent d'une profusion de vins, de viandes, de pâtisseries, à la discrétion du premier venu. On eût dit les banquets civiques de Sparte. La nuit fut éclatante, les communautés couvrirent leurs murailles de flambeaux, d'énormes tas de fagots brûlèrent sur plusieurs places.

Les jésuites, comme s'ils eussent voulu, dans une suite de réjouissances, allégoriser leur caractère, jouèrent chez eux une comédie et firent un beau feu d'artifice. Les ambassadeurs partagèrent, ou du moins semblèrent partager la commune joie : celui d'Angleterre, croyant, en vrai Breton, que le plaisir consistait essentiellement à bien remplir son estomac, prodigua les mets de sa cuisine, les vins de sa cave à tout son quartier. L'envoyé vénitien, plus délicat, plus courtois, fit suspendre avec goût aux fenêtres de son hôtel des guirlandes de fleurs et de fruits qu'éclairèrent le soir des lumières disposées avec art ; tandis que, par l'ordre de ce diplomate, des musiciens, montés sur un char élégant attelé de six chevaux, promenaient dans les rues une harmonie tantôt suave, tantôt éclatante.

Qui voudrait s'attacher au détail des cérémonies, des présentations, des harangues, dont la venue, tardive mais non pas miraculeuse, d'un Dauphin fut suivie ? Toutefois il n'est pas sans intérêt de dire que les députations furent émerveillées en voyant que l'enfant royal, à peine âgé d'un jour, avait l'apparence d'une créature de trois mois, et que la grâce répandue sur la couche royale, après vingt-trois ans d'oubli, s'était montrée efficace jusqu'au point d'envoyer Son Altesse en ce monde avec deux dents. Bien plus, les chuchoteries indiscrètes apprirent qu'un second prince était né environ trois heures après le premier, et que le cardinal, étourdi de cette duplicité de Dauphins, avait décidé que le retardataire serait regardé comme non venu. Ce fut, dans la suite, l'*Homme au masque de fer*¹.

1. D'après une opinion assez répandue, les deux princes étaient nés à trois heures de distance mais trois mois plus tôt.

CHAPITRE XVIII

1638-1642

La couronne de myrte. — Harangue de M^{me} de Chevreuse. — Le comte de Moret. — Maladie de Richelieu. — Mort du père Joseph. — Les deux cardinaux. — Mort du cardinal de Richelieu (4 décembre 1642).

Tandis que Louis XIII, ivre de paternité, trouvait enfin quelques lueurs de plaisir au berceau de son fils, une satisfaction plus réellement motivée éclatait à l'ermitage des Gardelles. Le père Jean-Baptiste, bon Français, bon royaliste, voulut aussi célébrer l'heureuse fécondité d'Anne d'Autriche. La duchesse de Chevreuse et le chevalier d'Harville, revenu de Paris, se réunirent au solitaire. Mais on apprendra sans doute avec quelque surprise que MM. de Guitaut et de Montigny, capitaines des gardes, étaient aussi de la fête, et que le dernier y avait amené la jolie Brigitte, devenue tout récemment son épouse. Ces divers personnages, retirés dans l'élégante et mystérieuse chambre décrite ailleurs, avaient vu s'écouler rapidement deux heures autour d'une table délicatement servie : la gaieté brillait dans tous les regards ; la joie remplissait tous les cœurs. Un survenant eût peut-être expliqué difficilement la présence devant la table d'un portrait de religieuse : c'était Louise de la Fayette ; retenue aux Visitandines par sa vocation pieuse, elle assistait, au moins en effigie, à une solennité qui l'était moins.

Deux heures donc s'étaient écoulées, lorsque M^{me} de Chevreuse, l'œil étincelant d'un mélange indéfinissable d'allégresse et de malignité, se leva ; puis saisissant une couronne de myrte qu'on lui tendait derrière son fauteuil, elle la posa sur le front d'un cavalier magnifiquement vêtu, assis à sa droite. Marie prononça ensuite, d'une voix ani-

mée, cette harangue tout à fait omise par ses historiens :

« Messieurs, la France est encore tout émue, toute
« retentissante des actions de grâce rendues au ciel pour
« la naissance d'un Dauphin ; je me suis, en grande dévo-
« tion, réunie du fond de l'âme à ce concert d'hommages.
« Mais, il faut que je l'avoue, ma raison se laisse parfois
« surprendre à d'étranges retours d'idolâtrie : je me sens,
« par exemple, persuadée en ce jour que nous devons
« aussi des témoignages reconnaissants à certains dieux
« des caveaux de l'hôtel de Chevreuse... Or, mes amis,
« sans que Dieu soit moins dans mon cœur, j'ai couronné
« le grand prêtre de ces souterraines divinités : c'est le
« frère Jean-Baptiste, ici présent, que nous appellerons
« bien bas le comte de Moret... J'étais avisée, depuis mon
« exil aux Gardelles, que ce seigneur n'était pas mort à
« Castelnaudary ; mais je tenais à merveilleuse fortune
« que la reine le sût aussi... Les *Te Deum* du royaume
« vous disent qu'elle n'a plus rien à apprendre touchant
« ce sujet. Ayez maintenant souvenance, mes amis, que
« Fabroni prédit autrefois à la reine mère que les enfants
« de Henri IV ne cesseraient pas de régner : je prends en
« grande pitié les intelligences rebelles qui ne compren-
« draient pas à cette heure comment la prédiction s'est
« accomplie. »

Nous les plaindriions aussi, ces conceptions difficiles ; mais nous ne pouvons en vérité leur offrir qu'un bref complément de détails.

Moret, recueilli et soigné secrètement par les religieuses de Prouille, en Languedoc, guérit parfaitement de sa blessure. Fuyant une condamnation capitale, qu'il n'eût point évitée s'il fût resté sous la main du cardinal, il voyagea cinq années entières en Europe : ce n'était donc pas à tort que l'on croyait l'avoir vu au bal à Venise ; et Son Éminence n'avait donné à Louis XIII qu'une confirmation fabuleuse de la mort du comte ¹. Le hasard conduisit ensuite ce seigneur aux Gardelles, pays sauvage, où il espéra vivre ignoré, sous l'habit d'un ermite.

1. Voyez l'*Histoire du frère Jean-Baptiste*.

Il est aisé maintenant de pénétrer l'intrigue conçue par la duchesse de Chevreuse ; les actives sollicitations de M^{lle} de la Fayette se dévoilent : on voit poindre le motif déterminant du capitaine des gardes Guitaut pendant la soirée orageuse qui conduisit Louis XIII chez la reine, un peu tardivement selon toutes les narrations fidèles du temps ; l'incognito de l'homme à la plume blanche s'explique ensuite, ainsi que la frayeur des spadassins et du vieux soldat, pour lesquels Moret n'était plus qu'un trépassé. Dire que le frère Jean-Baptiste avait aux Gardelles un remplaçant pendant son séjour aventureux à Paris, et que d'Harville était venu dans la capitale pour seconder le comte, c'est prendre un soin presque superflu. Mais il ne faut pas omettre d'ajouter que la jolie Brigitte, maintenant comtesse de Montigny, avait fait promettre à son mari, capitaine des gardes, qu'il défendrait même au péril de ses jours le prince que Dieu venait de donner à la France...

Cette affaire avait été habilement conduite.

Richelieu se perdait en conjectures sur la trame de fée dont on connaît l'immense résultat. Le château et l'ermitage des Gardelles n'avaient pas cessé d'être observés par les espions du cardinal ; mais la duchesse était constamment restée à sa terre, et l'on avait toujours vu l'ermitage au revers de la colline, grâce à son suppléant. Les soupçons du ministre ne s'arrêtèrent pas un seul instant de ce côté ; néanmoins, il ne doutait point que, par des menées dont les fils lui échappaient, la favorite n'eût enfin obtenu sur lui l'éclatante victoire qui l'accablait. Sylphe, gnome ou démon ; grand seigneur, simple officier ou laquais, le père du Dauphin, ou plutôt des Dauphins, ne pouvait être Louis XIII : telle était la pensée du cardinal. « Au surplus, se disait-il à lui-même, pourquoi se « mettre tant en peine pour des recherches désormais sans « utilité ? Armand, voilà le mal que tu redoutais produit ; « ta perte, plus ou moins prochaine, est assurée. Essayons « cependant de nous porter contre notre mauvaise for- « tune, sauf à nous laisser aller ensuite à sa merci. »

Dans ces sentiments, Richelieu voulut effrayer le roi ; des dangers, qu'avait, disait-il, à courir l'héritier du trône ; mais si Louis XIII laissait à cet homme d'État tout son crédit faute de vigueur pour le lui retirer, il lui ôtait peu à peu sa confiance. Le monarque consulta la reine sur les prétendues craintes du cardinal : « Sire, lui répondit cette « princesse devenue plus hardie, si le prince peut avoir à « courir quelque hasard, ce n'est que par celui qui vous « offre aujourd'hui de pourvoir à sa sûreté. » M^{me} de Lanzaç, gouvernante du Dauphin, parla dans le même sens qu'Anne d'Autriche, et Montigny ajouta avec feu qu'il répondait sur sa tête des jours de Son Altesse Royale si le roi daignait lui en accorder la garde exclusive. Sa Majesté y consentit... « Je suis perdu », dit Richelieu en apprenant cette détermination.

Dès ce moment, le dominateur de la France tomba dans une maladie de langueur, causée par les inquiétudes et les soucis. Il régnait toujours, mais il sentait que, ne gouvernant plus l'esprit du roi et sa puissance ne pouvant se maintenir que par la force, il tomberait sans retour du moment où il se trouverait un homme assez audacieux pour l'attaquer avec résolution et prudence. De là l'horrible pensée d'élargir sans cesse le fossé de sang qu'il tenait entre lui et ses adversaires. Aussitôt qu'une tête menaçante venait à se dresser, elle tombait. Soissons fut assassiné au milieu de son armée ; Saint-Preuil périt à Amiens ; Cinq-Mars et de Thou succombèrent dans une sainte ligue, où Louis XIII lui-même était entré ; Gaston, s'il n'eût fui, inondait peut-être l'échafaud du sang de Henri IV. Marie de Médicis, après avoir fatigué la charité des souverains, vivait affaiblie et malade dans un gâletas de Cologne. Son infatigable ennemi ne pouvait la frapper si loin ; mais il avait lancé contre elle de terribles auxiliaires, les privations. L'illustre fille des Médicis, la veuve du meilleur prince qui ait régné sur nous, la mère du souverain le plus puissant de l'Europe, périt accablée de misère... Elle mourut de faim !!! Il faudrait déchirer toute l'histoire de Louis XIII, ne fût-ce que pour

anéantir cette page atroce... Car lorsque les annales des monarchies sont noires de forfaits, vides d'actions généreuses, à quoi bon les conserver ? On ne s'instruit point, on frémit à l'aspect de ces hideuses tablettes attachées à la robe du Temps comme le cadavre d'un criminel aux fourches patibulaires.

Durant cette nouvelle période d'attentats, le cardinal vit mourir Joseph, son conseiller le plus ferme, son agent le plus fort, le muscle de sa puissance. Après cette perte ¹, l'activité du géant politique se soutint uniquement par la fureur ; rentré dans le commerce ordinaire de la vie, son caractère, ainsi qu'un instrument détendu, n'avait plus que d'insipides émanations. Son âme, dépourvue d'énergie et dominée par la douleur physique, cessa bientôt de pouvoir se contourner avec les replis de l'intrigue : un second prince avoué naquit d'Anne d'Autriche, sans que Richelieu pût découvrir d'où sortait cette greffe supplémentaire d'hérédité.

Ainsi, déclina, pendant trois ans, cet homme dont l'immense astuce mérita, sous quelques rapports, les éloges emphatiques des historiens. Perdant, avec une rapidité toujours croissante, cette constance, cette opiniâtreté qui fut sa plus éminente qualité, s'il recouvra par intervalles quelque vigueur, ce fut à la manière des bourreaux, les mains plongées dans le sang. Enfin la maladie cloua Richelieu sur sa couche. Dans cet état, l'espérance vint le bercer encore : il rêva le retour de sa santé, et, comme tous les malades qui s'éteignent, sema l'avenir d'innombrables projets. Durant les trois semaines qui précédèrent sa mort, il se plaisait à voir tous ses amis entourer son lit, et à leur faire partager ses illusions : M^{me} de Comballet épouserait une tête couronnée ; Boisrobert aurait enfin sa mitre ; Chavigny, né, selon la chronique secrète, des galanteries du cardinal et d'une erreur de M^{me} de Bouthillers, Chavigny ne devait pas avoir moins que la survivance du principal ministre.

1. Au mois de décembre 1638.

Parmi les protégés du puissant moribond, on voyait un prélat italien, souple, insinuant, doux, complaisant jusqu'au servilisme : c'était Jules Mazarin, récemment nommé cardinal et conseiller d'État. Richelieu, languissant et couché, flattait ce prêtre, dont il connaissait la prodigieuse adresse, sauf à l'étouffer si jamais il se retrouvait debout. Il fit choix de lui pour confident de sa plus intime pensée ; un jour que Jules était seul au chevet du malade, l'ancienne Éminence parla dans ces termes à la nouvelle :

« Mon ami, moi qui vous connais bien, j'augure que
« votre fortune ira loin, plus loin que la mienne peut-
« être, car le ciel vous a créé souple, et vous passerez en
« bien des issues où je n'ai pu trouver jour. Julio, si j'étais
« en nécessité de tromper le diable, je ferais grand état de
« vos talents : c'est dire que je n'ignore rien des ressour-
« ces de votre capacité. Il faut donc que je vous demande
« un office : c'est le seul prix que je veuille mettre à la
« pourpre dont j'ai su parer vos vanités, à l'entrée du con-
« seil que vous tenez de moi. La France est mon esclave,
« le roi mon sujet, l'Europe ma vassale : ce n'est pas à
« un fin politique que je voudrais déguiser une vérité tant
« évidente. Tout ce qui osa s'attaquer à moi fut vaincu,
« fors un seul être, chétif, faible... une femme ; une
« femme subtile plus que créature du monde, un aspic que
« je sentis glisser dix-huit ans entre mes puissantes mains,
« et qui finit par me piquer au cœur, en faisant tomber de
« je ne sais où un Dauphin dans la couche royale... Julio,
« voilà ce qui me tue : le souvenir de cet échec unique
« efface en mon âme tous les glorieux reflets de ma vie.
« Vengez-moi... D'ailleurs, je vous le dis, seigneur Maza-
« rin, si vous n'enchaînez pas l'ennemie que je vous lègue,
« elle vous garrottera : c'est la duchesse de Chevreuse. »

L'Italien promit de tenir cette femme loin des affaires. — « En cas que j'en aie le maniement, ajouta-t-il avec
« une feinte modestie, ce qui ne paraît en aucune façon
« probable. — Si vous doutiez de votre fortune, je vous
« tiendrais pour un être indigne, reprit Richelieu en sou-
« riant d'un air ironique, mais j'ai meilleure opinion de

« vos pensées. Regardez autour de vous, Mazarin, il n'est
« pas en France un homme capable de retenir le pouvoir...
« Louis XIII, miné par une sombre mélancolie, me pré-
« cédera ou me suivra de près au monument. Or, Anne
« d'Autriche, proclamée régente, laissera tomber entre
« vos mains une autorité dont elle ne saura que faire...
« Je rirai bien, si l'on rit dans le séjour que j'habiterai,
« en voyant perpétuer la rouge simarre autour de l'écus-
« son de France. Et gardez ce que je vais dire en votre
« souvenance : notre reine espagnole est femme par toute
« l'autorité d'une impérienne galanterie ; vous deviendrez
« son principal ministre, non pas en raison de votre science,
« mais bien parce que vous serez le plus beau, le mieux
« fait des concurrents... Mazarin continuera doctement ma
« puissance ; il la continuera, c'est moi qui le proteste...
« Oui, Jules, vous règnerez, et votre pied écrasera la
« duchesse de Chevreuse. — Je m'y engage, répondit le
« jeune cardinal. — Je mourrai donc content », répliqua
le malade.

Cette conversation fut la dernière que soutint Richelieu ; trois jours après il entrevit sa fin, et, les terreurs s'emparant de lui, il recourut à la religion... en laquelle il n'avait jamais eu foi. Mais le baume qu'elle versa tardivement sur les blessures de cette âme bourrelée de remords ne put les adoucir un instant ; la conscience du moribond s'arma contre lui du souvenir de tous ses crimes, une sanglante fantasmagorie assiégea continuellement sa vue : Ornano, Chalais, Vendôme, Marillac, Montmorency, Puylaurens, Soissons, de Thou, Cinq-Mars, Saint-Preuil, Marie de Médicis, ombres livides, visions menaçantes, squelettes aux dents serrées ; et, derrière, d'autres centaines de victimes... A toute heure, ce lugubre cortège obsédait le mourant. « Retirez les, s'écriait-il en se soulevant avec
« effroi, retirez-les donc, ne voyez-vous pas que les vers
« vont quitter leurs chairs pour s'attacher à moi ! » — Et Richelieu portait les mains à tous ses membres décharnés, comme pour en détacher les hôtes de la tombe. Dans ces derniers instants, Louis XIII, quoique malade lui-même,

s'était traîné au lit de Richelieu... « Otez aussi cette pâle
« figure, reprit l'agonisant... je la reconnais... son œil
« farouche me pénètre d'une lueur dévorante... J'ai outragé
« cet homme... mais je ne l'ai pas tué... il me fallait un
« mannequin... » On emmena promptement le roi.

Déjà le cardinal ne reconnaissait plus les personnes dont sa chambre était remplie ; sa vue terne, ses traits fortement ombrés d'une teinte livide, le tremblement convulsif de ses lèvres, l'agitation inquiète de ses doigts, tout en lui annonçait une dissolution prochaine. Soudain, son œil jeta une vive étincelle ; il distingua Mazarin au milieu de la foule, et, l'appelant du geste, il lui dit à l'oreille :
« Jules, ne la tuez pas... ne tuez pas Marie de Rohan...
« son fantôme vous tourmenterait à votre heure suprême...
« ah ! c'est une terrible vengeance... » Un bruyant soupir suivit de près ces mots ; on entendit un craquement de muscles ; le corps se roidit ; Armand du Plessis, duc de Richelieu, avait vécu.

— Je mourrai donc roi, dit Louis XIII. — Je jouirai au moins du soir de ma vie, murmura Anne d'Autriche.
— Le chemin de la souveraine puissance m'est ouvert, s'écria Mazarin au fond de son appartement.

Une année plus tard, Anne d'Autriche était régente ; sa favorite reparut un moment à la cour, mais bientôt elle fut de nouveau exilée *par la reine même*... Voilà le prix ordinaire que les souverains réservent au dévouement.

RÈGNE DE LOUIS XIV

CHAPITRE PREMIER

1659 1660

Le roi des halles. — La cour sans pain. — Dames d'honneur couchant sur la paille. — Les mortiers et la barrette. — La cavalerie des portes cochères. — L'évêque colonel. — Les comtesses maréchaes de camp. — Louis XIV assiste au règne de Mazarin. — Les mousquetaires du cardinal. — Le grand Condé à genoux. — Idée libertine de M^{me} de Chevreuse. — Faste de Mazarin et simplicité de la cour. — Niaiserie d'étiquette avant les conférences des Pyrénées. — Pantalonnade italienne du cardinal. — Marche fastueuse des plénipotentiaires. — On traite. — Les ragouûts dorés. — L'infante en meurt d'envie. — Costume des courtisans à Saint-Jean-de-Luz. — Marie-Thérèse ; ses yeux, sa taille, son corset. — Cérémonies de l'entrée de la jeune reine à Paris. — Le parlement à cheval. — Description d'une illumination du temps. — La dame noire : qui c'était.

Le traité des Pyrénées vient de nous rendre la paix et M. le prince ¹ ; Condé a serré la main de Turenne, qui fut son vainqueur au combat des Dunes, et la réunion de ces deux grands hommes nous délivre de la crainte des guerres civiles ², que leur division seule pouvait rallumer. Il n'y aura donc plus de barricades, plus de roi des hal-

1. Nom abrégé que l'on donnait au prince de Condé.

2. Elles étaient terminées depuis 1653 ; mais Condé, mécontent d'une cour qui ne lui avait montré que de l'ingratitude, s'était uni aux ennemis extérieurs de la France.

les ¹, plus de frondeurs, plus de parti Mazarin. On ne verra plus la reine mère, avec sa cour, errer hors de sa capitale, sans argent, sans linge, sans pain. Les dames d'honneur ne coucheront plus sur la paille, dans les environs de Paris ; les gentilshommes de Sa Majesté ne seront plus réduits à couper du bois avec leur épée, pour empêcher Anne d'Autriche et ses femmes de souffler dans leurs doigts.

M. le cardinal vient de rentrer à Paris, plus puissant que jamais ; le parlement lui est revenu cette fois tout de bon : les grosses perruques de cette compagnie se sont inclinées devant lui. Voilà les mortiers de nos présidents soumis à la barrette de Son Éminence. C'était bien la peine de faire tant de bruit de 1648 à 1653, de tuer tant d'honnêtes gens, de compromettre tant d'honorables réputations, pour en venir aujourd'hui à montrer au cardinal plus d'obéissance qu'il n'en demandait avant qu'on envoyât contre lui la *cavalerie des portes cochères*², et le *régiment de Corinthe*³, dont M. le coadjuteur de Retz était le colonel en dépit de sa mitre, de sa crosse et de ses gants violets. Pour moi, je passe tous les jours deux heures dans mon oratoire à prier Dieu de nous épargner le retour de la Fronde ; je n'ai jamais désiré d'être comptée parmi les *comtesses marécales de camp*, qui commandaient sous les ordres de la duchesse de Longueville.

Après tous ces grands coups d'épée donnés dans l'eau, Mazarin est véritablement roi comme par le passé ; Louis XIV ne fait qu'assister au règne de son premier

1. Nom donné à M. le duc de Beaufort, l'un des chefs de la Fronde, à cause de sa popularité plus affectée que réelle.

2. Le parlement avait rendu un arrêt en vertu duquel chaque porte cochère dut fournir un cavalier monté, de là le nom de *cavalerie des portes cochères*... Cette cavalerie, composée en grande partie de laquais, ne fit pas admirer ses exploits ; elle était digne, au surplus, de figurer dans la guerre dite des *pots de chambre*.

3. Le coadjuteur depuis cardinal de Retz était évêque *in partibus* de Corinthe quand il prit parti pour le parlement, ce qui fit donner à la bande qu'il commandait le nom de *régiment de Corinthe*. Cette troupe ayant été battue la première fois qu'elle fut envoyée contre celles du roi, sa défaite fut qualifiée de *la première aux Corinthiens*.

ministre. On n'est coudoyé dans les rues que par les mousquetaires de Son Éminence ¹ : ce sont de beaux jeunes gens dont les pourpoints sont tout galonnés d'or, tandis que les gardes du roi ont souvent des hauts-de-chausses percés à faire baisser les yeux des filles de la reine, qui pourtant ne sont pas timides.

Le grand Condé ne peut se consoler d'avoir fléchi le genou devant le cardinal, lorsque Son Altesse a rejoint la cour à Aix. Il était dur en effet de rendre un tel hommage à celui que M. le prince traitait autrefois si cavalièrement, et qu'il appelait *il signor faquino*, même en lui écrivant. Mais le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens, de Nordlingue, vient de combattre contre la France à la tête des armées espagnoles ; le cardinal, tout faquin qu'il est, n'a rien de semblable à se reprocher, quoiqu'il ait peut-être pis. Il a fallu plier en sa présence ce courage hautain habitué à tout soumettre, et qui jusqu'alors n'avait jamais été soumis. Le premier ministre a mené M. le prince chez la reine mère, où se trouvait le roi, devant lequel Condé, le grand Condé, a mis un genou en terre, et lui a demandé pardon de ce qu'il a fait contre son service... Les lauriers du héros étaient bien bas. Quand le plus illustre de nos généraux faisait si humblement amende honorable aux pieds du roi, Sa Majesté s'est trop peu souvenue de ce que son parent avait fait auparavant pour sa gloire ; quelque jour le guerrier se vengera du monarque... Il battra de nouveau ses ennemis.

En attendant, Condé montre au Louvre un front rembruni, que personne ne s'empresse de dérider, parce que ce prince n'est pas en faveur. M^{me} de Chevreuse prétend qu'il n'est donné qu'à M^{me} de Longueville d'égayer son frère... Elle ajoute à cela d'étranges choses ; mais M^{me} de Chevreuse ne voit partout que galanterie et transports amoureux : l'amour est à ses yeux le mobile universel ; je

1. Mazarin n'eut pas seulement une compagnie de mousquetaires, il se nomma des *gentilshommes ordinaires* et eut des pages, des écuyers, ainsi qu'on le verra plus tard.

ne serais pas étonnée qu'il n'y eût d'impure en tout ceci que les rêves de son imagination.

Nous avons enfin une jeune reine : il y a deux mois que le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille unique de Philippe IV, a été conclu ; mais la cour n'arrive à Paris que demain. Les événements de la plus haute importance offrent un mélange infaillible du sublime et du grotesque, me dit quelquefois le poète Racan ; on pourrait le croire en songeant à tout ce qui s'est fait aux conférences de Saint-Jean-de-Luz. Le bailli de Souvré, qui n'a pas quitté M. le cardinal depuis le commencement de son entrevue avec don Louis de Haro, m'en a raconté tous les détails ; je les transcris ici de peur d'oubli ; je verrai plus tard à séparer le comique du sérieux.

Mazarin partit de Fontainebleau au mois de juillet 1659 ; il marchait accompagné de soixante personnes de qualité : les archevêques de Lyon et de Toulouse, les maréchaux de Grammont, de Clairambault et de Villeroi étaient du nombre. La garde de Son Éminence était formée de cent mousquetaires et de deux cents fantassins ; sa suite se composait de seize pages, trente écuyers, cent cinquante domestiques en livrée, et huit chariots à six chevaux. Sept carrosses étaient réservés pour la personne du premier ministre. On emmenait aussi quarante chevaux de main sans destination précise.

Pendant que ce cortège fastueux se rendait avec fracas à Saint-Jean-de-Luz, recevant sur la route les honneurs qu'on trouvait le temps de lui rendre, la cour, aussi modeste que le cardinal était éclatant, se dirigeait à petites journées vers Bordeaux. Rendue dans cette ville, elle se logea au vieux château Trompette, où sifflaient tous les vents, et dont les tapisseries tombaient en lambeaux.

En même temps que le cardinal arrivait à Saint-Jean-de-Luz, don Louis de Haro s'arrêtait à Fontarabie. Ces plénipotentiaires étaient tous les deux fiers, tous les deux jaloux de leur rang et de la dignité de leur cour. Ce fut à qui ne ferait pas la première visite : un mois s'écoula en échange de notes, en discussions sur l'importante ques-

tion de la préséance : c'était un temps merveilleusement employé. Mazarin essaya de sortir d'embarras par une ruse italienne : il se tint couché plusieurs jours, espérant qu'en égard à son indisposition, don Louis consentirait à prendre l'initiative de la politesse diplomatique ; qu'il viendrait chez Son Éminence, et que, recevant l'Espagnol au lit, elle serait dispensée de le reconduire, ce qui eût été sans nul doute, une grande conquête sur le cérémonial. Mais la fierté castillane ne se prêta point à cet arrangement, et les conférences publiques commencèrent dans l'île des Faisans ¹, sans avoir été précédées d'aucune visite particulière.

Le cardinal voulut du moins se ménager l'avantage d'un faste que son rival ne pût pas égaler : il partit en carrosse pour le lieu de l'entrevue, accompagné de trois maréchaux de France, du grand-maître de l'artillerie, de deux archevêques et de vingt autres prélats. Le ministre était précédé de quatre cents gardes, commandés par leur capitaine et leur lieutenant. Après douze carrosses de suite, venaient douze superbes chevaux de main, couverts de housses sur lesquelles étaient brodées les armes de Son Éminence, et que menaient par la bride autant d'écuyers habillés avec magnificence. Suivaient à cheval les pages du cardinal, puis une foule de domestiques montés et vêtus de riches livrées.

De son côté, don Louis de Haro s'avancait avec deux cent soixante gardes à cheval, le pot en tête, l'épée à la main, et, chose bizarre, revêtus de la livrée du premier ministre espagnol. Les officiers, que Son Excellence avait bien voulu mettre en dehors de la classe des valets, portaient des casaques de velours vert galonnées d'or, sur lesquelles tranchaient vivement leurs écharpes d'un rouge foncé. Derrière ce corps, paraissait don Louis dans sa litière, précédée de huit trompettes habillés aussi de ve-

1. Sur la Bidassoa, rivière qui sépare l'Espagne de la France et dont on a élevé le passage par nos troupes en 1823, au niveau du passage du Granique... La Bidassoa avait de quinze à dix-huit pouces de profondeur à l'endroit où l'on passa.

lours vert, et aux mains de qui brillaient des clairs d'argent d'un poli éblouissant. Le cortège était fermé par quinze carrosses remplis de gentilshommes et de prélats.

Quand les deux ministres entrèrent dans l'île, la plus scrupuleuse égalité régla le nombre des seigneurs, pages, écuyers et gardes qui les suivirent. La salle des conférences était tendue, moitié de la tapisserie du cardinal, moitié de celle du ministre espagnol ; on y avait disposé pour chacun un fauteuil et une petite table ; les portes des deux galeries par lesquelles ils entrèrent furent chacune confiées à la garde personnelle du capitaine français ou espagnol ; deux secrétaires d'État seulement assistèrent les plénipotentiaires, pour écrire les articles dès qu'ils seraient arrêtés : M. de Lionne accompagnait Mazarin ; don Louis avait fait choix de Coloma.

Telles furent les dispositions préparatoires d'une négociation qui se prolongea quatre mois entiers : toutes les ruses, toutes les subtilités de la politique tortueuse des cours furent épuisées dans cette longue entrevue ; Mazarin s'aidant des mille et une ressources de sa fourberie italienne pour tromper, et don Louis usant, avec une infatigable persévérance, de toute la prudence qui caractérise sa nation, afin de ne pas être trompé. Enfin, la paix fut signée et le mariage convenu le 7 novembre ; mais la célébration nuptiale fut remise au 7 juin suivant.

Après la clôture des conférences, le duc de Grammont se rendit à Madrid pour demander la main de l'infante ; la cour de l'Escurial reçut cet ambassadeur avec une somptuosité toute particulière, car, à un repas que lui offrit l'amirauté de Castille, on servit sept cents plats dorés, auxquels personne ne put toucher : l'envoyé français dut aller souper chez lui.

Le roi d'Espagne se mit immédiatement en route avec la princesse sa fille pour se rendre à Saint-Sébastien ; ils y arrivèrent le 27 mai 1660, jour de la Fête-Dieu. A l'issue des vêpres un gentilhomme ordinaire ayant remis une lettre de Louis XIV à Marie-Thérèse, demanda à cette princesse, qui le chargeait de faire beaucoup de compli-

ments à la reine mère, si elle n'avait rien à lui dire pour le roi. « Mon Dieu, répondit l'infante avec un petit mouvement d'impatience, ne vous ai-je pas répété trois fois que vous diriez à la reine, ma tante, que je meurs d'envie de la voir... Dites seulement cela. » On ne saurait déguiser plus finement l'impatience d'avoir un mari ; mais il est probable que le messager, en rendant compte de l'envie dont la jeune Espagnole *se mourait*, ne commit pas la faute de s'adresser à la tante.

Le lendemain de ce message, les deux cours se réunirent à Saint-Jean-de-Luz ; elles rivalisèrent de luxe et de magnificence : les Espagnols montrèrent plus de pierres que les Français ; mais ceux-ci l'emportèrent pour l'élégance et la forme parfaite des habits. Les manteaux et les pourpoints des courtisans du roi d'Espagne étaient chargés de broderies massives, d'ornements lourds et vieux. Les chapeaux de ces seigneurs castillans étaient plats, leurs plumes mesquines. Tout en un mot dans le costume de cette cour accusait l'absence de la grâce et du goût. Celui de nos gentilshommes réunissait au contraire l'élégance à la richesse et à l'éclat. Les jeunes gens de la suite du roi, comme Saint-Thierry, Brienne, Cavois, de Vardes, de Guiche, Péguillin, avaient des manteaux de moire grise couverts de dentelles d'or rattachées avec des points couleur de feu, ou faits d'une étoffe noire, appelée vénitienne, avec six à huit rangs de dentelle d'argent : la doublure était de toile d'or ou d'argent assortie à la garniture du dessus. Ces manteaux laissaient voir un pourpoint de brocart d'or ou d'argent, orné de dentelles noires d'un point recherché. Les chapeaux, garnis de plumes blanches, étaient relevés sur le côté par une ganse de diamants.

« La jeune reine, m'a dit Souvré, est belle, mais un peu pâle : ses grands yeux ont de l'expression ; ils ne sont point, quoi qu'on dise, dépourvus de cette éloquence espagnole qui promet beaucoup et tient ordinairement davantage. La taille de Marie-Thérèse paraît bien prise ; mais elle est déparée par un habit mal découpé, et par

une surcharge d'ornements que la princesse abandonnera quand une dame d'atour française la conseillera mieux. Tous nos jeunes gens se sont récriés contre la forme du corset de la reine, dont la maladroite pression fait, avec une apparente facilité, la plus grave injure à la gorge de Sa Majesté. Il faut que les tailleurs de Madrid soient bien peu expérimentés pour nuire de la sorte à ce qui est beau, lorsque ceux de Paris sont si habiles à faire valoir ce qui ne l'est plus. »

Ici finit le récit du baron de Souvré, et je continuerai cette note d'après mes propres observations.

Je rentre à mon hôtel harassée, éblouie, assourdie. Le roi et la reine ont fait aujourd'hui leur entrée par la porte Saint-Antoine, qui n'est pas encore achevée. La marche a duré douze heures au milieu d'un peuple ivre de joie. Tous les Parisiens sont dehors depuis l'aube du jour pour admirer le cortège une première, une seconde, une troisième et jusqu'à une dixième fois. On ne reconnaissait plus ni la forme, ni la couleur des maisons, tant elles étaient ornées de tentures, et parées de tout le luxe dont leurs habitants avaient pu dégarnir l'intérieur des appartements pour embellir l'extérieur. Le pavé était couvert de roses, de jasmin, d'œillets, de myrte, de bluets, et de mille autres fleurs effeuillées: les carrosses roulaient sans bruit sur la molle épaisseur de ce tapis parfumé. La reine, éclatante de parure et de beauté, a traversé tout Paris, assise sur un char à l'antique d'une grande richesse; l'air retentissait des sons d'une musique portée par d'autres chars moins élégants et des acclamations d'une population en délire. Le roi, à cheval près de sa jeune épouse, semblait partager l'ivresse générale, que contribuait à entretenir sa beauté héroïque, rehaussée encore par un habit sur lequel était semé pour sept ou huit millions de pierreries.

Mais comme tout dans le monde a son côté plaisant, c'est, dans la cérémonie d'aujourd'hui, messieurs du parlement qui se sont chargés de nous donner la comédie. Et qui n'aurait pas ri en voyant présidents, procureur

du roi, conseillers, greffiers, à cheval, la toque en tête, la robe de palais flottant au gré du vent, l'éperon accroché dans le quartier du soulier, et défilant devant la cour comme un régiment de cavalerie ! L'infante d'Espagne, qui sans doute n'avait pas encore vu de parlement équestre, a porté son mouchoir sur sa bouche... Je n'ai jamais rencontré plus de ridicule dans la gravité.

Ce soir toutes les maisons sont illuminées : on voit à la porte des hôtels, sur de grands candélabres de cuivre, des flambeaux de cire blanche peints et dorés. Les bourgeois ont suspendu à leurs fenêtres des lanternes en papier de couleur ; quelques seigneurs les ont imités, après avoir fait peindre leurs armes sur ces espèces de transparents.

Je ne puis taire, en terminant cette description, le propos d'une dame en grand habit noir qui se trouvait près de moi dans la rue de la Ferronnerie quand le cortège y est passé. Cette dame frappée de la bonne mine, de l'air noble du roi, plus que de la beauté de la reine, exaltait avec une grande volubilité les brillantes qualités de ce prince. Ses yeux étaient tout âme en le regardant ; son sein, qui m'a paru fort beau, soulevait, par un mouvement précipité, le deuil qui en faisait ressortir encore l'éblouissante blancheur... Enfin, ne pouvant plus résister au besoin d'épancher son admiration, elle a dit assez haut à sa voisine, en femme qui porte ses pensées au delà du moment : « La reine devra se coucher ce soir « bien contente du mari qu'elle a choisi. » J'ai prié quelqu'un de me faire connaître cette fervente observatrice... on m'a nommé la veuve du poète Scarron ¹.

1. Cette phrase, telle qu'elle est transcrite, a été dite par M^{me} Scarron, mais dans une lettre écrite le lendemain de l'entrée décrite ici.

CHAPITRE II

1661

La cour se renouvelle. — M^{me} de Soissons. — Vieux aspects du Louvre. — Cercles des Tuileries. — Les *bahuts* et les *layettes*. — Disette à la table de la reine. — Les ambassadeurs à tâtons. — Souper du roi pillé. — La chambre des filles. — Scène galante sur un tabouret. — Mazarin malade. — La diplomatie et le lavement. — La note secrète. — La voiture des péchés. — Les dames et les cuisses de Mazarin. — Apparition de *l'École des Maris* de Molière. — Incendie du Louvre. — Le confesseur de la reine. — Scrupules de Marie-Thérèse. — Le moine pompier. — Description du palais Mazarin. — Arrêt de mort du cardinal — Pénibles adieux du ministre à ses richesses. — Le tripot *in extremis*. — Terreurs. — Coquetterie d'un moribond. — On parle de restitutions à Mazarin. — Avarice au lit de mort. — Indulgence *in articulo mortis*. — Colbert suisse de porte. — Derniers conseils de Mazarin à Louis XIV. — Mort du cardinal. — Son portrait. — Son épitaphe.

La cour a pris un aspect nouveau depuis l'installation de la jeune reine au Louvre : M^{me} la comtesse de Soissons, nommée surintendante de la maison de Sa Majesté, rajeunit tout doucement le vieux cérémonial, que la reine mère avait conservé, parce qu'il lui rappelait sa jeunesse, et que l'imagination s'attache avec charme à tout ce qui la berce du souvenir de cette saison enchanteresse de la vie. M^{me} de Soissons habituée au luxe italien du cardinal son oncle souffre impatiemment l'intérieur vieilli du palais de nos rois : ces hautes fenêtres garnies de petits morceaux de verre enchâssés dans du plomb ; ces miroirs formés de plusieurs pièces de glace étroites, lorsque Venise nous en envoie de trois et jusqu'à quatre pieds carrés ; ces poutres confusément chargées d'arabesques, et qui choquent la vue aux plafonds des appartements ; enfin

tout cet appareil de vétusté, que rend plus ridicule encore l'élégante disposition qui règne chez Mazarin, déplait tant à la surintendante qu'elle s'est décidée à recevoir au palais des Tuileries les cercles de la reine, Sa Majesté a bien voulu se prêter à cet arrangement.

Les dames de la nouvelle cour et les filles de Marie-Thérèse, qui sont toutes jeunes et jolies, jettent aussi les hauts cris contre les vieux ameublements de leurs chambres : elles voudraient bien voir remplacer par des meubles modernes les *bahuts* où elles sont obligées d'empiler leurs ajustements, et les *layettes* inconmodés dans lesquelles elles serrent pêle-mêle leurs bijoux. Mais tous les changements ne peuvent se faire à la fois. Déjà les tables de Sa Majesté sont beaucoup mieux servies que par le passé ; car les maîtres d'hôtel de la régente étaient décriés dans toute l'Europe pour leur maladresse et leur lésine. On n'a point oublié qu'en 1645 la reine ayant voulu donner un grand souper à des ambassadeurs de Pologne qu'elle reçut à Fontainebleau, la viande manqua au premier service. Pour comble de désordre, ces étrangers, en se retirant, durent parcourir dans une obscurité profonde une longue suite de galeries et de salons qu'on avait oublié d'éclairer. Plus nouvellement M. de Lionne avait eu l'ordre de traiter à la cour les premiers seigneurs espagnols envoyés en France pour la conclusion de la paix ; que devint le ministre quand on lui apprit, au moment de faire les honneurs d'une magnifique collation, que tous les plats en avaient été pillés au passage par les officiers et gens de service ! Ces plats, ressaisis sur les pilards, dans les embrasures de croisée, dans les cabinets noirs, dans les corridors, furent servis à moitié vides sur la table du roi.

La reine mère poussait si loin le laisser-aller et l'oubli de l'étiquette qu'avant le mariage de Louis XIV les dames attachées à la personne de cette princesse n'avaient point de table au palais. « Après le souper de la reine, me disait dernièrement M^{me} de Motteville, nous mangions les débris du repas de Sa Majesté, sur le coin d'un coffre

« ou sous le pouce, nous servant de sa serviette à laver,
« et nous contentant quelquefois, par force, du reste de
« son pain. »

Tandis que les usages de la cour se rajeunissent, le confesseur de Marie-Thérèse, moine espagnol d'un rigorisme outré, crie, prêche, fait rage contre la jeunesse dont Sa Majesté est entourée. La chambre des filles ¹ est particulièrement le sujet de ses pieuses remontrances. Il est vrai que ce quartier, où se presse chaque nuit un essaim de beautés aiguillonnées par les séductions de la cour, n'est pas précisément le sanctuaire de Vesta; j'en ai pour preuve l'aventure que M. le duc de Saint-Aignan racontait secrètement à tout le monde, dans la galerie de Fontainebleau, au dernier voyage de Leurs Majestés. « Je passais très
« vite, disait le duc, près d'un petit couloir assez sombre,
« sur lequel ouvre la porte de l'appartement de la jeune
« reine... M^{lle} de la Mothe-Houdancourt était dans ce
« passage étroit, assise sur un tabouret, où je dus la juger
« mal à son aise, car elle s'agitait étrangement. J'allais
« lui offrir un siège plus commode, lorsque, m'étant
« approché davantage, j'aperçus une double paire de
« jambes, puis deux personnes au lieu d'une, et, pour tout
« dire enfin, le marquis de Richelieu groupé avec M^{lle} de
« la Mothe de la manière la moins équivoque, la moins
« propre à justifier son titre de fille d'honneur; et cela se
« passait à six pas de la chambre de notre jeune reine..
« Quel texte pour les sermons de son directeur espagnol !
« Je m'éloignai bien vite en criant au couple amoureux :
« Je n'ai rien vu. La belle a-t-elle cru, en effet, que la
« scène du tabouret m'était échappée? Je ne le pense pas,
« car elle me sourit d'une manière très significative cha-
« que fois qu'elle me rencontre; et le sourire que je lui
« rends semble lui dire : Je vous fais mon compliment
« sur la manière dont votre pudeur prend son parti. »

1. On appelait ainsi l'appartement où couchaient ces demoiselles; ce qui s'y passait entre elles ou avec les gentilshommes, les pages et les mousquetaires qu'elles y introduisaient, n'était pas propre, en effet, à donner de la sécurité au sévère confesseur.

Le cardinal a suspendu ses levers et ne reçoit plus le soir que des joueurs. Il est revenu malade de Saint-Jean-de-Luz; depuis lors il n'a pu recouvrer la santé. Le roi tient son conseil dans la chambre à coucher du premier ministre; souvent les ambassadeurs y sont admis entre un bouillon pris et un lavement rendu par Son Eminence, ce qui n'est pas très diplomatique aux yeux de ces étrangers. Les secrétaires d'Etat vont tour à tour travailler près du lit de M. le cardinal; Brienne, qui sut pénétrer le plus avant dans la confiance de Mazarin, est appelé par lui plus souvent que ses confrères : l'esprit vif et semillant du jeune comte dissipe un peu les soucis du malingre Italien. Mais c'est une tête bien verte pour recevoir les secrets de l'État, et surtout pour garder les secrets particuliers de l'ambitieux dispensateur des destinées de la France. Voici un événement qui pourrait causer la ruine du premier ministre s'il était ébruité : Brienne n'a pu le taire à M^{lle} de Menneville, parce que l'amour ne sait rien cacher; mais M^{lle} de Menneville, qui ne se pique pas plus de discrétion que de constance au surintendant Fouquet, a raconté la chose au duc de Damville : je la tiens de ce dernier.

Brienne expédiait des dépêches sous la dictée de Mazarin retenu au lit par un violent accès de goutte. Son Éminence ayant eu besoin de quelques papiers contenus dans ses cassettes placées sur une table au pied de son lit, elle en donna les clefs au secrétaire d'État. Mais, sur une indication inexacte, le comte ouvrit une cassette pour une autre; et voulant s'assurer par la suscription de la liasse qu'il prit, si elle renfermait bien les papiers demandés, il lut : « Acte par lequel le roi d'Espagne m'a promis
« de ne pas s'opposer à ma promotion à la papauté après
« la mort d'Alexandre VII; et ce sous la condition que je
« fasse agréer au roi de France de se contenter de la ville
« d'Avesnes au lieu de celle de Cambrai, dont j'ai demandé
« de sa part la restitution à la couronne d'Espagne. »

Et plus bas : « Cet acte est bon, Cambrai étant de-
« meuré aux Espagnols. »

Brienne, qui avait lu cette note en s'avancant vers le lit du cardinal, s'arrêta tout court, cloué au parquet par un étonnement dont Mazarin saisit à l'instant l'expression sur le visage du comte.

« Vous vous êtes trompé de cassette, monsieur ! s'écria le cardinal en pâlisant.

— En effet, monseigneur, et je puis vous jurer que mon intention est innocente de l'erreur...

— Je le sais, jeune homme, vous ne pouviez deviner que cet acte fût là... Mais si, comme je le crois, vous convenez *in petto* que la tiare vaut bien quelques masures entourées d'un fossé, vous serez assez sage pour penser qu'une charge de secrétaire d'État vaut mieux qu'une indiscretion... Je ne vous en dis pas davantage.

— Je prie Votre Éminence de croire que mon attachement, mon respect, avant tout...

— Bon, bon, *mio caro* ; mais l'intérêt, ce cher intérêt, voilà le motif déterminant. Et, prenant tout à coup un ton gai, le cardinal ajouta : Or sus, Brienne, que pensez-vous de mon exaltation ?

— Ma foi, monseigneur, mon avis est que Votre Éminence portera tout aussi bien la tiare que la couronne de...

— Chut ! chut ! petit flatteur !...

— C'est un véritable canonicate que le saint-siège : fermer une main pour donner à tout venant des bénédictions, et tenir l'autre main ouverte pour recevoir les ducats de la chrétienté : voilà tout le secret de l'art de régner au Vatican.

— Oui, c'est une assez jolie retraite pour un premier ministre.

— Et je souhaite, monseigneur, qu'elle arrive bientôt à Votre Eminence ; j'espère qu'elle ne refusera pas de joindre à toutes ses bontés pour moi l'indulgence *in articulo mortis*.

— Nous verrons ; mais ne vous dépêchez pas trop de grossir le bagage de vos péchés, la voiture qui doit les emporter n'est pas sûre... »

Quelqu'un qui survint en ce moment dans la chambre

du cardinal mit fin à ce singulier entretien ; Mazarin n'eut que le temps de recommander de nouveau le secret au comte en se mettant le doigt sur la bouche, et le jeune secrétaire d'État répondit à ce signe en plaçant sa main sur sa poitrine. M^{lle} de Menneville, le duc de Damville et moi savons à quoi nous en tenir sur la discrétion si religieusement promise : le pape futur n'y aurait pas compté s'il eût su que Brienne était amoureux.

Le survenant était l'honnête Beringhein, gentilhomme de la reine mère ; il venait annoncer au ministre une visite de Sa Majesté. Son Éminence répondit en bâillant : « La reine me fait beaucoup d'honneur. » Beringhein, qui n'en a pas fait mystère, trouva qu'en prononçant ces mots la figure du cardinal avait pris l'expression du sarcasme et presque du mépris... Les souverains payent toujours cher l'oubli de leur dignité.

Depuis que le cardinal est malade, il s'est logé dans le Louvre : il a senti qu'il était déjà assez singulier que le roi vînt travailler chez son premier ministre, sans que Sa Majesté fût obligée de sortir du palais, et d'aller régner au domicile d'un de ses sujets.

Anne d'Autriche se rendit à l'appartement de Son Éminence entre trois et quatre heures du soir ; plusieurs dames de sa cour l'accompagnaient : j'étais du nombre. Mazarin s'était fait mettre sur son séant ; il gratifia la reine mère d'un sourire qui me parut protecteur. Sa Majesté demanda au cardinal, avec un ton mêlé de tristesse, de timidité et de tendresse, comment il se trouvait en ce moment. « Très mal », répondit-il ; et, repoussant sa couverture jusqu'au pied du lit, il nous fit voir, à notre grande confusion, ses jambes et ses cuisses absolument à nu... « Voyez, madame, s'écria le ministre, voyez dans quelle « déplorable situation je me suis mis en travaillant au « repos de la France ! » Je ne sais si le repos de la France était ici le seul coupable ; mais les extrémités inférieures du pauvre malade étaient livides, couvertes de taches rouges, noires, violettes, et si décharnées, que celles de Lazare sortant du tombeau devaient paraître grasses en compa-

raison. Le cardinal avait raison de ne pas craindre pour nous la séduction ; cependant c'était porter un peu loin la confiance que de nous montrer des objets si dignes de pitié. La reine jugea-t-elle d'après ce sentiment ? Jugea-t-elle par comparaison ? je l'ignore ; mais elle ne put s'empêcher de faire entendre un grand cri et de répandre quelques larmes. Pour nous, qui ne portions pas si loin la compassion, nous cherchâmes, dans les embrasures des fenêtres, un refuge contre le misérable spectacle qu'il avait plu à M. le cardinal de nous montrer.

Je viens de voir une comédie plus gaie sur le théâtre du Palais-Royal : c'est une pièce en trois actes et en vers, intitulée *l'Ecole des Maris*. Cet ouvrage, que le public a fort bien accueilli, est d'un auteur nommé *Molière*, qui montre beaucoup d'esprit et un talent d'observation d'une grande justesse. Le sieur Visé, rédacteur du *Mercurie galant*, assure que Molière a beaucoup de défauts, mais Corneille soutient que c'est une tête comique organisée à la Térence ; et je m'en rapporte plus volontiers au jugement de l'auteur de *Cinna* qu'à celui d'un petit journaliste passablement capricieux. *Monsieur*, à qui la pièce nouvelle est dédiée, a paru très sensible à cet hommage ; Son Altesse Royale s'est fait amener le poète après la représentation, et lui a promis de le protéger.

Le cardinal, se sentant mieux, a voulu présider lui-même aux apprêts d'un ballet de Benserade, que l'on devait jouer sous peu de jours au Louvre, dans la galerie des portraits. J'avais entendu vanter une magnifique décoration, représentant des colonnes de brocatelle d'or sur fond vert et rouge, découpées à Milan ; on avait fait aussi un pompeux éloge de cette merveille à la jeune reine, que son confesseur n'avait pu détourner de voir le ballet, malgré tout ce qu'il avait pu lui dire contre ce spectacle, qu'il appelle licencieux. Un incendie est venu, dans cette circonstance, au secours de l'éloquence du moine : quelques étincelles tombées sur la belle décoration l'ont réduite en cendres ; la flamme n'a pas respecté davantage les portraits de nos rois, peints par Janet et Probus, non plus

que le plafond de la galerie, où Fréminet avait représenté Henri IV, sous la figure de Jupiter, terrassant les ligueurs, sous la forme des Titans.

Mazarin, emporté sur les bras de ses gardes, s'est réfugié dans son superbe palais de la rue Neuve-des-Petits-Champs, sans s'inquiéter de ce que deviendraient les deux reines et le roi ; par bonheur, de plus empressés serviteurs ont mis promptement Leurs Majestés à l'abri du danger. Il fallait entendre le directeur de la jeune reine, prêchant sur le texte de cet incendie, ordonné, disait-il, par Dieu lui-même, pour avertir le cardinal, son infidèle ministre, qu'il n'approuvait ni les jeux profanes du théâtre, ni les folles dépenses dont ils étaient l'objet. Marie-Thérèse, princesse d'un caractère faible, d'un esprit facile à prévenir, crut ces superstitieuses explications ; elle pleura très amèrement sur le péché d'intention qu'elle croyait avoir commis, et l'expia par des actes de contrition et des prières inaccoutumées. C'est ainsi que l'infante, en se laissant éloigner de tout ce qui flatte son brillant époux, travaille elle-même à refroidir l'amour, déjà si tiède, qu'il éprouve pour elle, et prépare les infidélités auxquelles il n'est que trop porté.

Pendant que le prêtre espagnol exploitait, à sa manière, la circonstance de l'incendie, un frère augustin du grand couvent travaillait à l'éteindre, au risque de sa vie. Ce moine, pénétré d'une ferveur un peu plus démonstrative que celle de son confrère le prêcheur, s'était fait suspendre au milieu des flammes avec une grosse chaîne de fer ; là, muni d'une fourche, il détachait et précipitait du haut de l'édifice les poutres et les solives enflammées. Je ne sais si le courageux augustin, sorti à moitié rôti et complètement épilé des brasiers du Louvre, obtiendra la récompense qu'il mérite ; mais à coup sûr son zèle vaut bien celui du confesseur de la reine.

Le cardinal sent quelque plaisir à se retrouver au sein du luxe et des richesses qui éblouissent dans son palais ; l'aspect de ce faste adoucit pour un instant les atteintes du mal qui dévore rapidement sa vie, usée par les plaisirs

et le travail. Le premier ministre s'est promené sur un fauteuil roulant dans la longue file de ses appartements, dont toutes les portes, placées vis-à-vis les unes des autres, laissent apercevoir d'un côté les jardins, de l'autre la rue. Il n'y a pas une seule pièce où l'on n'ait employé pour au moins trente mille écus d'or ; les reliefs en stuc, les statues ou les bustes de marbre, les tableaux des meilleurs maîtres y sont comme entassés, mais avec ce goût recherché qui distingue les décorateurs italiens. L'élégance et l'éclat des meubles répondent à la magnificence des appartements : là se trouve réuni tout ce que le besoin, le caprice et la sensualité pouvaient exiger de l'industrie européenne.

Mazarin s'est fait promener au milieu de tous ces dons de sa prodigalité ; il a voulu revoir aussi cette bibliothèque de trente toises de long, où Gabriel Naudé a rassemblé, par son ordre, trente-cinq mille volumes, qu'il s'est procurés à grands frais en France, en Hollande, en Flandres, en Angleterre, en Italie. Enfin Son Eminence s'est fait porter jusque dans son immense écurie, que les étrangers admirent comme une huitième merveille. Le cardinal a souri en voyant les housses de ses mules si magnifiquement brodées, et que les pères théatins lui demandent avec tant de persévérance pour orner leur église.

Mais ces jouissances de la vanité ne charmèrent pas longtemps les souffrances réelles de Mazarin : elles revinrent même si cuisantes qu'il ne tarda pas de demander une consultation de médecins ; j'en ai su les détails et le résultat de Guénaud¹, qui, seul, dans cette réunion doctorale, a voulu se charger de dire la vérité au malade. Elle était dure en effet, cette vérité ; j'ai conservé sur mes tablettes la scène curieuse que le célèbre médecin eut, à cette occasion, avec le cardinal. « Je trouvai, m'a-t-il dit,

1. Quoique Guénaud fût le plus célèbre médecin de l'époque, la postérité n'eût peut-être jamais appris son nom sans ce vers d'une satire de Boileau :

Guénaud, sur son cheval, en passant m'éclabousse.

Son Éminence dans sa chambre à coucher, renversée sur son fauteuil, et les yeux fixés au plafond. Est-ce vous, Guénaud ? me demanda le premier ministre sans se retourner.

— Oui, monseigneur.

— Ah ! tant mieux, je vous attendais avec impatience ; fermez la porte, venez vous asseoir auprès de moi, et causons.

— Hélas ! je voudrais bien avoir à conférer avec Votre Éminence sur un sujet moins triste que celui qui m'amène.

— Croyez-vous, docteur, que j'attende de vous un récit de la comédie nouvelle ! je prévois ce que vous avez à me dire ; j'y suis préparé.

— Il ne faut donc point flatter Votre Éminence ?

— Non, le temps des flatteries est passé pour moi... Vous venez m'annoncer la mort ?

— Oui, mais nos remèdes peuvent prolonger vos jours.

— Combien, Guénaud ?

— Monseigneur, au moins deux mois.

— C'est plus que je n'espérais.

— C'est au moins assez pour vous préparer à ce terrible passage.

— Oui et non, mon ami : cela suffirait, sans doute, s'il ne s'agissait que de régler mes affaires de la terre... Mais celles d'en haut... Ah ! docteur, quelle liquidation !

— Courage, monseigneur ; on obtient bien des indulgences en soixante jours, quand on est cardinal et premier ministre.

— Sans doute ; je serai servi à souhait par les puissances ecclésiastiques, qui convoitent mes abbayes et mes trésors. Mais le Maître suprême... Enfin j'emploierai de mon mieux le temps que vous me promettez... Parlons de vous, Guénaud. Je vous sais gré de la franchise avec laquelle vous m'avez apporté mon arrêt : profitez du peu d'instant qui me restent pour avancer votre fortune, en y faisant contribuer mon crédit ; comme, de mon côté, je vais mettre à profit votre avis... Adieu, mon ami, ajouta Son Eminence en me tendant une main que la maladie

rendait brûlante, réfléchissez mûrement à ce que je puis faire pour votre service, et venez me voir souvent. »

Guénaud m'avait promis la suite de son entretien avec le cardinal ; il m'a tenu parole.

« La première fois que je revis Son Éminence, après le prononcé de son arrêt, continua le médecin, je traversais la petite galerie qui communique à ses appartements ; je m'étais arrêté un moment pour examiner une tapisserie de Jules Romain, représentant le triomphe de Scipion. J'entendis venir le ministre au bruit que faisaient ses pantoufles, qu'il traînait sur le parquet, n'ayant plus la force de lever les pieds. Mon malade, qui ne pouvait me voir, parce que j'étais caché par la tapisserie, soupirait souvent et parlait seul en s'arrêtant vis-à-vis de quelques tableaux.

« Il faut quitter cela ! » disait-il ; puis après avoir fait deux ou trois pas en se tenant à droite ou à gauche, il s'arrêtait de nouveau et répétait d'une voix lamentable : « Il faut quitter tout cela... et encore cela... J'ai eu tant « de peine à acquérir ces choses !... ah ! je ne puis les « abandonner sans regret... car je ne les verrai plus où je « vais... où je vais !... Mon Dieu ! quand j'y songe ! » A cette exclamation, qui m'avait attendri, je ne pus retenir un soupir ; le cardinal m'entendit... « Qui est là ? » dit-il.

— C'est moi, monseigneur, répondis-je, je venais, selon les ordres de Votre Éminence...

— Ah ! bien, je suis charmé de vous voir, docteur... Donnez-moi le bras... je suis si faible que le poids de ma robe de chambre fourrée de petit-gris suffit pour m'accabler...

— Vous avez eu tort de marcher.

— J'en conviens ; mais, voyez-vous ce beau tableau du Corrège... et cette *Vénus* du Titien, et cet incomparable *Déluge* d'Antoine Carrache... je voulais leur dire adieu.

— Monseigneur, vous avez le temps encore...

— Pas trop, mon cher Guénaud... à moins qu'en raisonnant avec vos confrères, vous n'ayez trouvé...

— Un plus long délai, non, monseigneur, il ne faut pas vous leurrer de cet espoir...

— Vous avez raison, mon ami ; il vaut mieux tout régler comme si l'événement devait arriver plus tôt... et s'il arrive plus tard...

« En vérité, me disait Guénaud en me dictant cette conversation, je n'eus pas le courage de combattre davantage l'espoir persistant qui, malgré la franchise de mes avis, berçait encore le pauvre cardinal. Appuyé sur mon bras, et se traînant avec une peine extrême, il était revenu devant les tableaux, lorsqu'un gentilhomme lui annonça qu'un secrétaire d'État désirait parler à Son Éminence d'une dépêche de haute importance qu'il venait de recevoir.

— Je ne puis l'entretenir, répondit le premier ministre ; je ne suis plus en état de songer aux affaires.

— Est-ce là, demanda le gentilhomme, ce que je rapporterai au ministre de la part de Votre Éminence ?

— Vous lui direz en outre qu'il doit s'adresser au roi et faire ce qu'il voudra... Mon temps est fini ; c'est maintenant le *tour* de Sa Majesté. Pour moi, j'ai bien d'autres choses dans la tête que les intérêts du royaume...

« Voyez, dit Mazarin en revenant aux tableaux, voyez ce dernier chef-d'œuvre de l'Albane ¹... Adieu donc, pinceau délicat et gracieux... adieu ! »

Le jeune comte de Brienne sera sans doute admis dans la chambre du cardinal jusqu'à son dernier moment ; mais il ne l'est pas seul. Une société de joueurs a la permission de faire sa partie à deux pas du lit de Son Éminence, qui regarde les coups, et s'en fait rendre compte par son valet de chambre Bernouin, quand sa vue, trop affaiblie, ne lui permet plus de les voir. Voici ce que m'a rapporté à cet égard le bailli de Souvré, l'un des directeurs de ce tripot *in extremis*.

« Je tenais le jeu pour le compte du cardinal lui-même, « lorsque ayant fait un beau coup je m'empressai de l'en « prévenir. — Commandeur, me répondit en souriant Son « Éminence, voilà qui va bien ; mais je perds beaucoup

1. Ce grand peintre mourut en 1660.

« plus dans mon lit que je ne puis gagner à la table de
« jeu. — Il faut, monseigneur, répliquai-je aussitôt, enter-
« rer la synagogue avec honneur. — Oui, repartit le ma-
« lade ; mais ce sera vous autres, mes amis, qui l'enterre-
« rez, et je payerai les frais de la pompe funèbre. »

En général, le premier ministre montre dans les derniers jours de sa vie un singulier mélange de regret et de résignation. Tantôt il parle de sa mort avec calme, avec sang-froid, on pourrait presque dire avec gaieté ; tantôt il laisse paraître de la pusillanimité, de la terreur. Brienne, à qui j'ai entendu raconter ce que je vais dire, entraît un soir dans la chambre à coucher de Mazarin : il sommeillait devant le feu, appuyé sur le dos de son fauteuil ; son corps était agité par une sorte de tremblement ; ses lèvres mobiles laissaient échapper des sons confus, inarticulés. Le comte craignit une crise ; il appela Bernouin, qui secoua Son Éminence pour la tirer de cet état violent.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, Bernouin ?... murmura le cardinal en s'éveillant. Que me veut-on encore ?... Je le sais, Guénaud l'a dit...

— Au diable soit Guénaud et son dire !... s'écria le fidèle serviteur.

— Oui, Bernouin, oui, Guénaud l'a dit, je ne saurais en réchapper : il faut mourir.

— M. de Brienne est là, continua le valet de chambre, qui voulait arracher son maître à ses sombres idées.

— Qu'il vienne, répondit le cardinal.

Puis il ajouta en s'adressant au comte :

— Mon pauvre ami, je me meurs !

— Ces sinistres réflexions, dit le secrétaire d'État, que je laisse parler, font plus de mal à Votre Éminence que la maladie même.

— Il est vrai... Mais Guénaud l'a dit, et Guénaud sait bien son métier.

« Ce discours me navra, m'a rapporté depuis le comte ; des larmes roulaient dans mes yeux. Le premier ministre s'en aperçut, me tendit les bras et m'embrassa tendrement... Son haleine infecte faillit me suffoquer.

« — J'en suis fâché, mon ami, reprit-il en me tendant une pastille, voilà ce que c'est que l'homme : j'ai de belles dents et je mange peu, mais je porte en moi un foyer impur de destruction... une cause infaillible de mort prochaine... ajouta-t-il en appuyant sa main sur son cœur.

« Il répéta ensuite pour la dixième fois : — Guénaud l'a dit, Guénaud l'a dit ! »

Le cardinal eut dernièrement le plus étrange caprice qui puisse passer par la tête d'un moribond : il exigea qu'on lui fit la barbe et qu'on relevât sa moustache avec un fer chaud ; on lui mit ensuite, par son ordre exprès, du rouge aux joues et aux lèvres ; du blanc de céruse fut étendu sur la peau livide de son visage ; enfin il se trouva frais, vermeil, comme un homme en pleine santé... C'était la mort ornée d'un vernis de la vie, brillant, mais, hélas ! bien léger. Ainsi masqué, Mazarin parcourut ses jardins dans une chaise à porteurs ouverte par-devant. Il affectait de parler d'un ton leste et dégagé aux courtisans qu'il rencontrait, espérant de cette manière donner le change à ses ennemis. Mais personne ne fut pris à ce dernier tour du subtil Italien, qui voulait se montrer politique même en mourant. Cet essai infructueux fit seulement dire à ceux qui en furent les témoins : « Fourbe il a vécu, fourbe il veut mourir. »

Un tel effort, imposé à une nature épuisée, avancera la fin du malade. Il s'est évanoui dans sa chaise, et l'on a été obligé de le reporter sur son lit... Il ne le quitte plus.

Le cardinal n'avait point encore songé sérieusement aux affaires de sa conscience ; il s'en occupa hier pour la première fois, et fit mander à Vincennes, où il s'est fait transporter, M. Joly, curé de Saint-Nicolas-des-Champs. Les grands ne peuvent avoir rien de secret, pas même leur confession : je ne dirai pas comment me sont parvenues les particularités que je vais rapporter de celle du premier ministre ; il suffit que je puisse les garantir. Le confesseur pressait l'illustre pénitent de faire l'aveu plein

et entier de tout ce qu'il pourrait avoir à se reprocher sur la manière dont il a acquis les immenses richesses qu'il possède ¹.

— Hélas ! répondit Son Éminence, je n'ai rien que des bienfaits du roi.

— Je le sais ; mais encore il importe de distinguer ce que Sa Majesté vous a donné et ce que vous vous êtes approprié de vous-même.

— A quoi bon cette distinction, mon père ?

— C'est que vous pouvez garder les biens provenant de la générosité du roi... Quant au reste...

— Eh bien, le reste ?

— Il faut le rendre.

— En ce cas, mon père, tout est à restituer.

Cet aveu lui échappa dans ce moment ; mais une heure après il prouva que son âme, toujours avide de richesses, loin d'être disposée à la restitution de celles qu'il a trop illicitement amassées, se plaît encore à les augmenter. M. de Tubœuf, président de la chambre des comptes, apportait au cardinal une modique somme de cinq cents écus, qu'il lui avait gagnée au jeu. Mazarin la reçut, il la compta plusieurs fois, se plaisant à faire passer entre ses doigts cet or qu'il aime tant. Après avoir serré les espèces du président dans sa cassette, qu'il s'était fait apporter sur son lit, le premier ministre montra les unes après les autres toutes ses pierreries à M. de Tubœuf, qui, le voyant prendre ce soin dans une telle occurrence, s'attendait à recevoir quelque beau diamant. Il s'y attendait avec d'autant plus de raison, que plusieurs fois en maniant ses bijoux le cardinal dit :

— Je donne à madame la présidente...

— Quoi ? demanda enfin Tubœuf las d'entendre répéter toujours une phrase inachevée.

— Le bonjour... ajouta l'avare Italien en refermant sa cassette.

1. Des écrits du temps disent qu'elles s'élevaient à plus de cent millions, d'autres disent deux cents.

Le pauvre président, rouge de honte, se retira avec quinze cents livres de moins et une confusion de plus.

Cependant ni M. Joly ni le père théatin qui confesse le cardinal dans ses derniers instants, ne veulent lui donner l'absolution s'il ne restitue tant de biens indûment amassés... Le bruit courait hier à la cour qu'à force d'exhortations on était parvenu à lui faire abandonner au roi tout ce dont il est possesseur. S'il en est ainsi, les deux confesseurs seront satisfaits ; mais ce que le mourant n'a pas confessé à ces casuistes rigoureux, c'est que, dit-on, en faisant cet abandon général, le cardinal aurait eu déjà sous la main un brevet par lequel Louis XIV lui donnerait tout ce qu'il a pris sous son ministère.

Le nonce du pape, qui, pour accorder l'indulgence *in articulo mortis* à un membre du sacré collège, n'a pas mission de s'arrêter aux minuties de conscience, a rempli ce matin ce devoir dans la chambre du cardinal. Son Éminence lui a répondu en italien : « Je vous prie, monsieur, « de mander à Sa Sainteté que je meurs son serviteur, et « lui suis très obligé de l'indulgence qu'elle m'accorde et « dont je reconnais avoir grand besoin... Recommandez-« moi à ses saintes prières. »

Depuis cet instant, le roi, M. le Tellier et M. Joly seuls ont pu pénétrer jusqu'au cardinal. M. Colbert, son premier commis, se tient dans un petit passage obscur, qui se trouve entre la garde-robe et la chambre à coucher : il prend le nom de toutes les personnes qui se présentent et en rend compte à son maître. Aucun ne passe outre.

Il est difficile de concilier tout ce qui se dit des instructions secrètes que l'on prétend avoir été données au roi dans un dernier entretien par celui qui dirigea dix-neuf ans la monarchie. Les uns assurent que depuis un mois M. le Tellier les écrit sous la dictée du cardinal ; les autres veulent que Son Eminence se soit bornée à recommander verbalement à Sa Majesté de n'avoir jamais de premier ministre. Une troisième version est que le mourant a joint à ce conseil cet avis, qui certes ne sera pas perdu : Sa-

chez vous respecter vous-même, et l'on vous respectera.

Neuf mars au soir. Jules Mazarin n'est plus ¹. La France cesse enfin d'être soumise à la pourpre de Rome ; nous sommes délivrés des Italiens amenés chez nous par Catherine de Médicis : d'aujourd'hui recommence le règne de nos rois.

Que dire du premier ministre qui descend dans la tombe ? comment prononcer après tant de jugements divers portés sur cet homme supérieur ? J'essaierai pourtant. Au physique, Mazarin était, non pas beau, mais bien ; sa taille, au-dessus de la médiocre, ne manquait ni de grâce ni de proportion. Il avait le teint animé, les yeux vifs, le nez grand et un peu élargi du bout, les dents blanches et égales, le front large et majestueux, les cheveux châains et un peu crépus, la barbe tirant davantage sur le noir et relevée soigneusement avec le fer. Les mains du cardinal étaient belles ; il les montrait quelquefois avec affectation : on eût dit qu'il était fier de cet avantage, si faible pour un homme, et surtout pour un homme d'État.

1. Il mourut au château de Vincennes, où la cour se trouvait et qu'elle quitta le même jour. Le cœur du cardinal fut déposé dans le chœur de l'église des théatins, moines qu'il avait toujours favorisés ; son corps fut enterré dans l'église du collège des Quatre-Nations, que ce ministre avait fait commencer, et pour l'achèvement duquel il laissa deux millions. Mazarin était âgé de cinquante-neuf ans : on peut dire qu'il régnait depuis dix-neuf ; il y en avait vingt et un qu'il était revêtu de la pourpre romaine. Louis XIV signa, sans le lire, le testament de son premier ministre ; il fit respecter tous les legs qu'il avait faits. Les deux principaux, indépendamment de celui ci-dessus mentionné, étaient cent mille francs aux pères théatins pour rebâtir leur église ; un diamant magnifique à la reine mère ; un bouquet de pierreries à la jeune reine ; trente émeraudes d'un grand prix à *Monsieur*, qui avait déjà reçu cinquante mille écus du cardinal ; un beau tableau du Titien à don Louis de Haro, pour qui Mazarin éprouvait beaucoup d'amitié. Enfin le cardinal exprima, par une clause expresse de son testament, la volonté que les pensions qu'il avait faites aux gens de lettres fussent continuées après lui. Le reste de son immense fortune échut à ses héritiers. Nous aurons occasion d'en reparler.

Il y a loin des talents de Mazarin à ceux de son prédécesseur : il ne mit pas comme ce dernier toute l'Europe en mouvement ; il ne fit que suivre les errements de la profonde politique de Richelieu, qu'exécuter les traités que cet aigle de la diplomatie avait tracés à grands traits. Le favori d'Anne d'Autriche obtint plus de succès dans la guerre que le favori de la veuve de Henri IV ; mais il eut constamment moins d'ennemis sur les bras, et put leur opposer Turenne et Condé. Mazarin n'était point méchant ; un seul trait le prouvera. Chargé longtemps de la haine publique, proscrit par le parlement, tourmenté par les grands, quelquefois poursuivi par la nation entière, il ne vengea point ses injures personnelles quand il eut ressaisi le pouvoir ; il ne prit le sang d'aucun citoyen. Dans l'adversité, son unique ressource fut la patience ; dans sa toute-puissance, il gouverna à l'aide de la finesse, de la subtilité, souvent de la perfidie. S'il voulait perdre quelqu'un, c'était par d'adroites insinuations. Craignait-il la réunion des princes, des généraux, des courtisans, sa politique semait entre eux, avec un art infini, des germes de jalousie ou de défiance, se tenant toujours prêt à profiter de leurs divisions, et se ménageant les moyens de se rendre l'arbitre de leur réconciliation. Souple, dissimulé, caressant, il accablait de promesses ceux dont il se servait : mais dès qu'il avait obtenu d'eux ce qu'il en attendait, il ne se mettait nullement en peine de tenir ce qu'il avait promis. Aussi, dans les derniers temps, les hommes avisés ne le servaient-ils qu'après avoir pris, pour obtenir le prix de leurs soins, des précautions qu'il ne pouvait éluder.

Une chose digne de remarque, c'est qu'avec une telle propension à la mauvaise foi Mazarin manqua rarement aux traités publics. Dans les affaires particulières, ses meilleurs amis ne pouvaient se soustraire à ses artifices, à ses ruses, à sa fourberie et aux difficultés dont il aimait à embarrasser la moindre affaire ; dans les intérêts généraux, il était sincère, esclave de sa parole et fidèle jusqu'au scrupule. On peut donc achever de le peindre en

deux mots : c'était un homme sans honneur ; mais c'était un grand ministre... Il n'est pas à la louange de l'art de gouverner que deux conditions si opposées puissent se concilier.

Le peuple, que Mazarin ne voulut jamais empêcher de chanter, même des chansons qui le déchiraient, pourvu qu'il payât les impôts, le peuple chante un peu plus haut après la mort de ce ministre, parce qu'il espère payer un peu moins. Je crains bien qu'il ne se trompe sur le motif de ce redoublement de gaieté.

On a fait mille et une épitaphes pour l'Éminence défunte ; j'en ai retenu une composée d'après le bruit général que Mazarin, toujours bercé du projet de se faire pape, avait affecté trente abbayes et quinze millions à l'acquisition du sacré collège et de ses adhérents. Voici l'épithaphe :

Ici gît le cardinal Julo,
Qui pour se faire pape amassa force écus ;
Il avait bien ferré sa mule,
Mais il ne monta pas dessus,

CHAPITRE III

SUITE DE 1661

Quatre souverains dans un. — Talents actuels de Louis XIV. — Ses qualités. — Visite à la reine mère. — Son oratoire, sa robe de serge, son chapelet de buis. — Le sermon du père Senault. — Réprimande à des dames mondaines. — Coup d'œil rétrograde sur Anne d'Autriche. — Pas un matelas au garde-meuble du Louvre : de là Louis XIV. — Le cardinal de Richelieu brûlant d'amour. — Un membre du sacré collège en baladin. — Ce qu'il en coûte à la reine pour avoir fait danser un cardinal. — Le beau Buckingham. — Il touche le cœur de la reine. — Les perles semées. — Le bosquet d'Amiens. — Les *ferrets* d'aiguillettes. — La belle Danoise et la gorge d'Anne d'Autriche. — La régente et Mazarin. — C'est, dit-elle, un amour pur. — Licences inimaginables du cardinal. — Conclusion de tout ce qui précède.

Louis XIV ne paraît pas très affligé de la mort de son premier ministre ; cela se conçoit : on sait que nos rois sont majeurs à quinze ans, qu'à cet âge ils ont reçu du ciel, pour gouverner un État, cette sagesse, cette maturité qu'un simple particulier ne reçoit qu'à l'expiration de sa vingt-cinquième année pour gouverner sa famille ; Sa Majesté devait être impatiente d'exercer une aptitude que, de droit divin, elle possède depuis si longtemps ¹. Nous devons nous féliciter nous-mêmes de voir le roi saisir enfin les rênes du royaume, si, comme l'a dit Mazarin, *il y a dans ce prince de quoi faire quatre souverains et un honnête homme*. Cependant, n'en déplaît à la mémoire de sa défunte Éminence, on pourrait s'inquiéter un peu en voyant le destin de la France confié à un monarque dont la capacité ne s'est encore appliquée qu'à danser, faire des armes et monter à cheval. Il n'y aurait pas motif de consolation à se rappeler que l'adroit cardinal, qui avait en cela ses raisons, a tenu loin de Louis XIV enfant tout ce qui pouvait contribuer à l'instruire ; que ce premier ministre a favorisé son goût pour le plaisir et son éloignement pour les choses utiles ; que jamais un livre instructif ne fut laissé sous la main du jeune roi ; qu'enfin ses lettres, seuls écrits que l'on connaisse encore de lui, abondent en fautes d'orthographe, et présentent un caractère de femme on ne peut plus mal formé ². Malgré tout cela, Louis XIV peut être un grand souverain, s'il exerce le jugement sain, l'esprit vif et pénétrant qu'il tient de la nature ; les peuples sont toujours bien gouvernés quand leurs maîtres sont assez heureusement organisés pour connaître les hommes, les choses, les temps,

1. Louis XIV, né en 1638, avait, à la mort du cardinal Mazarin vingt-deux ans accomplis.

2. L'éducation du roi avait été tellement négligée qu'il savait à peine lire à quinze ans. « Reposez-vous-en sur moi, disait Mazarin, il n'en saura que trop, quand il vient au conseil il m'accable de remarques et de questions. » Le cardinal avait entouré le roi d'espions, enfants comme lui, qui, sous le prétexte de partager ses jeux, enlevaient adroitement les livres pouvant servir à l'instruction de ce prince.

et lorsqu'ils respectent leurs sujets en régnaant sur eux.

Lionne, le Tellier, Fouquet, qui savent que j'aime à tenir note de tout, m'ont promis des détails sur les premiers conseils où Sa Majesté volera de ses propres ailes. Cela remplira quelques feuillets de mes tablettes : je veux qu'il y ait de tout. Je m'amuserai dans mes vieux jours de ce mélange d'aperçus politiques et d'aventures galantes, de mentions religieuses et d'épisodes recueillis à la comédie, d'exploits belliqueux et de nouvelles littéraires, d'esquisses tracées le matin à la cour et le soir dans une petite maison. Rien, ce me semble, ne peut mieux peindre nos mœurs à mille faces que cet amalgame de choses graves et de folies, de faits héroïques et de faiblesses, de grands mots et de petites actions ; rien ne sera plus français que cette brusque transition d'un sermon à une épigramme, d'un arrêt du parlement à un madrigal, d'une oraison funèbre à une chanson.

J'allai hier faire ma cour à la reine mère, qui, depuis la mort de Mazarin, s'est retirée au Palais-Royal. Je me fais toujours une haute idée de la puissance de Richelieu en voyant cet édifice, que ce grand ministre semble avoir chargé d'attester son orgueil devant la postérité ¹.

Anne d'Autriche passe une grande partie du jour dans son oratoire, pièce très sombre, dont l'unique croisée est garnie de vitraux représentant Madeleine au pied de la croix. M^{me} de Motteville introduisit dans ce lieu M^{me} de Luynes, M^{me} de Navailles et moi. La reine, à genoux devant un crucifix d'argent appliqué sur un tableau de velours noir, ne parut pas s'apercevoir de notre entrée ;

1. Le Palais-Royal, précédemment *Palais-Cardinal*, s'étendait sur la rue Saint-Honoré, de la rue Richelieu à celle des Bons-Enfants. La façade touchait immédiatement la partie de la première de ces rues, où se trouve aujourd'hui la place du Palais-Royal. Un gros pavillon terminait de chaque côté cet immense corps de logis. Au-dessus de l'entrée principale avaient été sculptées les armes de Richelieu avec ses insignes religieux ; on les enleva quand le *Palais-Royal* eut été légué à Louis XIII par le premier ministre.

elle continua de prier jusqu'à la fin d'un gros chapelet de buis qu'elle tenait très dévotement. Sa Majesté, dont nous eûmes le temps d'examiner les habits, était vêtue d'une robe de serge assez fine, de couleur brune et sans ornements ; sa coiffe était d'une grande simplicité. Elle avait la gorge couverte jusqu'à la naissance du cou, et l'on ne voyait sur elle aucun joyau. La reine se leva enfin ; elle nous aborda avec un sourire gracieux mais triste, qui ne fit que paraître sur ses lèvres et s'évanouir.

— Avez-vous, mesdames, entendu le dernier sermon du père Senault ? nous dit-elle en m'adressant plus particulièrement la question.

— Madame, répondis-je avec embarras, j'avoue que, pour mon compte...

— Et vous, madame de Luynes ?

— Je suis obligée de convenir...

— Alors il n'y aura que M^{me} de Navailles ?...

— J'allais partir... pour l'Oratoire ¹, lorsque mon service auprès de la reine...

— Mesdames, reprit sévèrement Anne d'Autriche, vous négligez vos devoirs... vous avez tort, et je suis marrie de voir la cour se relâcher ainsi... J'en veux parler au roi, qui n'y fait point assez d'attention. Revenant ensuite à moi, la reine ajouta :

— Comtesse, comment nommez-vous votre confesseur ?

— Mais j'avais résolu de choisir le père...

— Quoi donc ! interrompit Sa Majesté, n'en êtes-vous encore qu'à des projets de pénitence ?... Je suis bien sûre que madame de Luynes est plus avancée ?

— J'oserai répondre à Votre Majesté pour la comtesse et pour moi, dit sans hésiter la dame interpellée, que nous n'avons pas encore atteint l'âge des expiations ; et Votre Majesté daignera se rappeler qu'au nôtre ce qui plaît, a, par la force des choses, l'avantage sur ce qui édifie.

1. Le père Senault prêchait ordinairement dans l'église de l'Oratoire. Il devint général des oratoriens en 1662.

La reine ne répondit pas, et la duchesse de Navailles, dont les yeux reprochaient à sa voisine de n'avoir pas aussi parlé en son nom, fut dispensée de l'interrogation qu'elle ne devait pas redouter moins que nous.

— Vous avez été bien hardie de parler ainsi à la reine, dit M^{me} de Motteville à M^{me} de Luynes en nous reconduisant.

— C'est que, outre quelques petits ressentiments particuliers, je n'ai point oublié, ma chère dame, ce que vous et la duchesse de Chevreuse m'avez raconté de la jeunesse de Sa Majesté.

— Chut ! chut ! imprudente, si l'on vous entendait !

— Venez, mesdames, reprit tout bas l'audacieuse duchesse en s'adressant à M^{me} de Navailles et à moi, venez passer une heure dans mon hôtel, nous rajeunirons la reine de quelque trente ans, et vous saurez pourquoi Sa Majesté n'a pas répliqué à ma franche repartie.

Soit que la duchesse de Navailles fût empêchée par les soins de sa charge, soit qu'elle craignît de prêter l'oreille à un récit trop critique dont elle redoutait la suite pour son crédit, elle s'excusa poliment auprès de M^{me} de Luynes et ne nous accompagna point chez elle. Moi qui brûlais d'établir un parallèle entre la jeunesse et la vieillesse d'Anne d'Autriche, je répondis avec empressement à l'invitation de mon amie. Arrivée à son hôtel, elle fit défendre sa porte ; nous nous renfermâmes dans son cabinet de toilette, j'écoutai et elle raconta :

« Gardez-vous de croire, ma belle comtesse, me dit la narratrice avant de commencer, que mon projet soit de répandre un vilain jour sur la conduite passée de la reine mère ; je m'abstiendrai de porter à cet égard un jugement qu'on n'a point encore osé prononcer : je veux seulement vous prouver qu'Anne d'Autriche n'a pas autant de mémoire qu'elle montre de ferveur religieuse.

« Il faut, continua la duchesse, s'incliner chaque matin devant cette divine providence qui, après vingt-trois ans de stérilité, féconda le sein de la reine Anne, et nous donna Louis XIV. N'est-ce pas la main de Dieu qu'on

voit ouvrir un soir les cataractes du ciel, déborder les ruisseaux, défoncer les chemins pour empêcher Louis XIII de retourner à son château de Saint-Ouen ! n'est-ce pas elle qui mène ce prince au Louvre, dans une extrémité, rare sans doute, où le tapissier de la couronne n'a pas en réserve un seul matelas pour coucher le roi ! enfin le doigt céleste conduit évidemment ce monarque au lit de la reine, et dirige... Ma chère comtesse, signons-nous en songeant à cette grâce conservatrice du sang précieux de nos rois.

« Avant et après cet adorable événement, on ne trouve le nom d'Anne d'Autriche inscrit que trois fois dans les annales de la galanterie ; nous savons bien que c'est à tort ; mais s'il est pénible de passer pour avoir failli, en vérité l'affliction doit être plus grande encore lorsqu'on a la renommée de la faute sans en avoir eu le plaisir.

« Richelieu, déjà vieux, soupira pour l'épouse de Louis XIII ; il apportait aux pieds de cette princesse les derniers et rares éclairs de la flamme qu'avait allumée jadis la veuve de Henri IV. Il y avait peu de mérite à résister aux transports d'un amant suranné ; mais cet amant gouvernait l'État, et la reine, toute reine qu'elle était, n'avait pas assez de crédit pour s'en faire un ennemi. Elle eut donc tort de le braver, plus grand tort de se jouer d'un si redoutable adversaire, et la scène que je vais vous raconter fut l'origine de la froideur dont Louis XIII accabla depuis Anne d'Autriche, même après la naissance de Louis XIV. On conçoit qu'un souverain ami du repos, des plaisirs de la vie privée, et surtout de la chasse, plus que des affaires publiques et de la renommée, ait favorisé le ministre habile qui le soulageait des inquiétudes d'un règne agité ; on conçoit même qu'il l'ait fait aux dépens d'une princesse à laquelle Dieu n'avait pas encore permis de remplir le premier devoir des souveraines, celui de donner un héritier à la monarchie... Revenons au motif de la haine que Richelieu voua jusqu'à son dernier soupir à la reine.

« M^{me} de Chevreuse plaisantait un jour dans l'apparte-

ment d'Anne d'Autriche sur l'amour du cardinal : Il se flatte, disait-elle avec enjouement, d'avoir guéri tous les maux de la France, d'être l'artisan de toutes ses prospérités ; une seule nous manque ! et c'est lui, prétend-il, lui seul, qui doit la conquérir.

— Et quelle est, demanda vivement la reine, cette conquête réservée à M. le cardinal ?

— Celle de successeur de votre auguste époux.

— L'insolent ! Et comment ose-t-il se flatter !...

— Ma foi, madame, je ne serais pas surprise ; au train que prend sa faveur, qu'il vous apportât un matin la procuration du roi.

— Madame de Chevreuse, vous outrez la plaisanterie.

— Mon but est d'égayer un peu Votre Majesté.

— Ne pourrais-je donc humilier cet audacieux cardinal ?

— Voulez-vous, madame, que je vous en ménage le moyen ?

— Ce serait, ma chère, un de vos bons offices.

— Il n'est rien que Son Éminence ne fasse pour plaire à Votre Majesté ; ordonnez, et je l'amène ce soir dans votre chambre vêtu en baladin.

— Quelle folie, duchesse !

— Dites seulement un mot, il y viendra et de plus il y dansera le sarabande !

— La sarabande ! un prince de l'Église !

— Eh ! madame, l'amour ferait danser tout le sacré collège... le pape lui-même.

« La reine était vive et gaie, elle brûlait de soumettre l'orgueil de Richelieu... elle était femme en un mot. M^{me} de Chevreuse fut autorisée à faire auprès du cardinal la démarche la plus singulière qu'une dame d'honneur eût jamais tentée. Admise chez le premier ministre, la duchesse lui dit mystérieusement qu'elle venait de la part de la reine.

— De la reine, dites-vous ?

— Oui, monseigneur... Mais personne ne peut-il nous entendre ?

— Personne absolument, répondit le cardinal avec émotion. Parlez ! duchesse, parlez !

— Vous connaissez la reine, sa réserve, le soin qu'elle prend de sa réputation...

— Dites sa cruelle froideur ! interrompit Richelieu en élevant les yeux vers le plafond.

— Voilà ce qui trompe Votre Éminence. Anne est sensible... Son cœur rend un hommage brûlant à l'esprit, aux talents, au génie...

— Où voulez-vous en venir, madame de Chevreuse ?

— Ne me comprenez-vous pas ? Sa Majesté répond à l'amour que vous croyez méprisé.

— Qu'entends-je ?

— Une chose que vous auriez dû deviner avec votre profonde pénétration.

— Mais la froideur presque insultante de la reine... le soin qu'elle prend de me fuir...

— C'était pour vous éprouver, monseigneur. Songez que Sa Majesté ne peut être rassurée par votre conduite avec sa belle-mère.

— Ah ! chère duchesse, quelle différence !

— Sans doute, la différence qui existe entre l'amour satisfait et celui qui ne l'est pas... Écoutez, cardinal ; la reine croit à vos tendres soupirs ; mais elle veut une preuve qui lui garantisse votre soumission.

— Il n'est rien que je ne fasse pour satisfaire cette adorable princesse.

— Prenez garde à ce que vous promettez ; je vous en préviens, la demande de Sa Majesté est bizarre...

— N'importe, je suis décidé, quoi qu'elle exige, à lui obéir aveuglément.

— Eh bien donc, ce soir, à la brune, vous quitterez cette noire simarre, ce manteau couleur de feu...

— Bon ! bon ! cela m'arriva plus d'une fois.

— Vous prendrez un pantalon de velours vert...

— Un pantalon !

— Un justaucorps de cavalier...

— Un justaucorps !

— Vous attacherez à vos jarretières des sonnettes d'argent...

— Des sonnettes ! mais c'est une mascarade.

— Qui vous dit le contraire ! Et vous viendrez bien secrètement dans la chambre de la reine...

— Ah ! je comprends le motif du déguisement.

— Enfin, rendu chez Sa Majesté, vous danserez...

— Ah ! c'est trop fort, moi, premier ministre et cardinal, danser !

— Attendez donc, monseigneur, vous danserez une sarabande... avec des castagnettes.

— Ceci, madame de Chevreuse, est une véritable dérision.

— Non, monseigneur, c'est une épreuve ; mais je vous l'avais bien dit, elle est impraticable... Je retourne auprès de la reine, je lui dirai que Votre Éminence est indignée...

— Attendez, attendez, duchesse... Non, ne dites pas cela... Cependant quelle humiliation !... Encore si la reine me faisait grâce des sonnettes et des castagnettes ?

— C'est à cela qu'elle tient le plus...

— Allons, il faut céder... Je me perds, je me dégrade ; mais je l'adore ; je lui obéirai... Venez me prendre ce soir.

— A huit heures ; et je vous trouverai en costume ?

— En costume...

— Cela suffit.

« La duchesse fut de parole. Richelieu, enveloppé d'un manteau, monta dans le carrosse de la dame d'honneur ; on arriva au Louvre. Tout était préparé dans l'appartement de la reine pour la mystification projetée ; Boceau, premier violon du roi, était caché derrière un paravent : c'était au son de son instrument que devait danser le cardinal. Deux témoins, également cachés, assistaient à la représentation : c'étaient Vautier et Beringhein, gentils-hommes de la reine.

« Enfin Richelieu entre, salue profondément, jette son manteau, et paraît dans tout l'éclat de son costume de baladin. A un signal donné, l'archet de Boceau part, le cardinal s'élance, la sarabande commence, les sonnettes

tintent, les castagnettes jouent... et le danseur finit par tomber, haletant sur un fauteuil.

« On ne peut pas toujours danser. Le cardinal, remis un peu de sa fatigue, s'approcha de la reine, et lui demanda si elle était satisfaite de la soumission qu'il venait de montrer. Anne d'Autriche répondit qu'elle en était enchantée. Ce fut de là que partit Son Éminence pour faire sa déclaration amoureuse dans toutes les formes : la princesse reçut ce tendre discours comme une continuation de la pantalonnade. Le cardinal redoubla de protestations ; mais le ton dédaigneux de Sa Majesté, le sourire malin qui errait sur ses lèvres, les plaisanteries amères dont elle assaisonnait ses réponses à cette effusion de brûlants propos, ne tardèrent pas de prouver au premier ministre qu'il était joué d'une manière sanglante. Étant encore aux genoux de la reine, il se releva brusquement, saisit son manteau avec colère, s'en enveloppa, et sortit en lançant des regards foudroyants sur la duchesse de Chevreuse et sur la reine elle-même.

« Richelieu, drapé comme un conspirateur espagnol, traversa avec rapidité les appartements, sans répondre aux interrogations des gardes ; il se glissa le long des murailles du Louvre, sortit enfin de son enceinte, et regagna à pied le Palais-Cardinal.

« Anne d'Autriche sentit un peu tard que cette aventure avec un homme dont la puissance n'avait plus de bornes pourrait lui attirer de nouveaux chagrins ; elle regretta d'avoir cédé si facilement et si complètement au désir de l'humilier. Mais ces réflexions étaient tardives ; il fallut se résigner à supporter les conséquences de la mystification faite au cardinal : elles furent terribles, et la reine paya cher le plaisir d'avoir fait danser la sarabande à un membre du sacré collège ; il ne dépendit pas même du premier ministre que Sa Majesté ne fût accusée de haute trahison. En 1637, cet implacable ennemi ayant fait entendre à Louis XIII que sa femme avait des intelligences avec les Espagnols le chancelier Séguier fut envoyé près d'elle au Val-de-Grâce, où elle se retirait souvent ;

ce magistrat, qui avait l'ordre de visiter les papiers de la reine, usa de rigueur dans cette recherche jusqu'au point de fouiller cette princesse et de porter les mains sous son mouchoir de cou.

« Cependant, poursuivit M^{me} de Luynes, la duchesse de Chevreuse, qui m'a confié et garanti ce que je viens de vous rapporter, a été témoin, confidente même d'une intrigue où la reine s'est montrée aussi tendre que nous venons de la voir dédaigneuse. Vous prévoyez déjà, ma chère, qu'il s'agit ici de ses rapports avec le beau, le tendre, le superbe Buckingham. On a beaucoup parlé de cette aventure : selon l'usage, les circonstances en ont été brodées par la méchanceté ; mais la dame d'honneur et M^{me} de Motteville m'ont juré que personne au monde n'en a su plus que ce qu'elles m'en ont dit. Vous savez que le fastueux Anglais était venu, en 1625, solliciter la main d'Henriette de France, fille de Henri IV, pour le roi son maître, l'infortuné Charles I^{er}. Le lord étonna, éblouit et charma tout à la fois la cour de Louis XIII ; les cœurs de vingt dames lui furent acquis et peut-être offerts. La reine ne resta pas indifférente à tant de mérite : soit que Buckingham s'en fût aperçu, et voulût faire à sa vanité le cadeau d'une conquête royale, soit que les charmes, alors éclatants, d'Anne d'Autriche eussent produit sur son cœur une impression réelle, il découvrit audacieusement à la reine son amour ambitieux. Tout porte à croire que cette princesse fit l'aveu du retour dont elle payait le duc, ou du moins le laissa deviner, car elle devint l'objet de tous ses soins, qu'elle accueillit avec empressement. Buckingham dansait fort bien, Anne ne dansa guère qu'avec lui. Les regards attentifs, parmi lesquels il y en avait de jaloux, virent qu'on s'approchait l'un de l'autre le plus possible, qu'on se donnait la main, même quand la danse ne l'exigeait pas, et les gens exercés jugèrent, dit-on, au frémissement des doigts, qu'ils se serraient mutuellement... Enfin, les yeux, le geste, l'émotion, le silence même, tout révéla la tendresse réciproque du couple observé.

« Le cardinal, qui n'avait pas été le dernier à s'apercevoir de cette intelligence, hâta de tout son pouvoir les négociations ; Buckingham, au contraire, les prolongeait de tout le sien. Le ministre anglais, comme la plupart de ses compatriotes, se plaisait à faire admirer son faste et sa générosité. Un jour il parut à une fête, qu'il donnait à la cour, vêtu d'un manteau gris, brodé de perles magnifiques. Elles avaient été attachées à dessein avec une telle négligence, que le duc n'e tarda pas de les avoir toutes semées dans la salle. Les courtisans lui rapportaient ces perles à mesure qu'ils les retrouvaient ; mais Buckingham, avec un abandon plein de grâce, en faisait présent aussitôt à ceux ou celles qui les lui présentaient. Cette exquise galanterie acheva de charmer la reine ; elle adressa au lord des compliments très flatteurs, et M^{me} de Chevreuse, qui s'y connaît bien, m'a dit que, pendant ces félicitations, les yeux de Sa Majesté étaient tout de feu.

« Quelques jours après cette fête, la cour fit un voyage à Amiens ; le ministre anglais l'y suivit. On a toujours dit qu'un soir Buckingham tenta beaucoup sous la sombre allée d'un jardin de cette ville ; des curieux, qui s'étaient glissés, à travers les charmillles, tout près de ce lieu retiré, ont assuré qu'ils avaient entendu des choses qui ne ressemblaient ni à des reproches, ni à des plaintes, ni aux expressions de la colère... Mais M^{me} de Chevreuse n'était pas là, elle assure qu'il faut se défier de ces bruits trop concluants.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que la duchesse elle-même fut chargée, au retour, de porter à Buckingham des *ferrets d'aiguillettes* en diamants, que Sa Majesté avait portés, et dont on vit le duc se parer plus tard à la cour de Londres. Cette circonstance, quoique moins concluante que les bruits entendus dans le bosquet d'Amiens, ne laisse pas de donner à penser que l'intimité d'Anne d'Autriche et du seigneur anglais fut portée très loin.

« Voilà, ma chère comtesse, ce que je me suis rappelé, ce matin, dans l'oratoire de la reine mère à propos de la verte réprimande qu'elle nous adressait. Je comparais aussi

son mouchoir de cou, monté jusqu'aux oreilles, avec le sujet d'une petite anecdote que je tiens de M^{me} de Motteville. Au temps où la beauté de la reine brillait de tout son éclat, l'épouse d'un ambassadeur de Danemark lui fut présentée. Dans le nord de l'Europe, la liberté des femmes entre elles est quelquefois portée très loin ; l'ambassadrice, jeune et sans expérience de nos mœurs, crut qu'il en était de même à la cour de France. Après avoir salué la reine, elle lui prit les mains, les baisa plusieurs fois, et en fit l'éloge le plus exagéré. L'examen n'en resta pas à ce point : la jeune Danoise souleva le mouchoir de Sa Majesté, regarda avec attention sa gorge, y porta même les lèvres, et déclara qu'elle n'avait rien vu de plus beau. Loin de trouver une telle familiarité déplacée, Anne d'Autriche en rit beaucoup ; elle parla toute la journée de l'aimable Danoise, qu'elle reçut depuis avec un sourire tout à fait bienveillant chaque fois qu'elle se présentait au Louvre.

« Comment qualifier l'empire que feu Mazarin avait pris sur l'esprit de la reine ? continua M^{me} de Luynes. Quel était cet attachement rempli de faiblesse, d'oubli de la dignité souveraine, de mépris de la réputation, et qui dura tant d'années ? La tendresse d'Anne d'Autriche pour ce favori ne peut être révoquée en doute ; j'ai moi-même entendu répéter à M^{me} de Brienne ce discours si démonstratif que Sa Majesté prononça un jour devant elle : « Oui, je t'avoue que je l'aime, et, je le puis dire, même « tendrement, mais l'affection que je lui porte ne va pas « jusqu'à l'amour, ou, si elle y va sans que je le sache, « mes sens n'y ont point de part. Mon esprit seulement « est charmé de la beauté de son esprit... Cela serait-il « criminel ? » D'après cet aveu, le sentiment de la reine n'aurait rien eu de sensuel, rien de ce désir qui nous excite, hélas ! trop souvent aux souillures mondaines. Un amour si pur, si délié, si ressemblant aux affections célestes, n'aurait dû inspirer au cardinal qu'une réciprocité non moins épurée. Cependant toute la cour sait que le premier ministre prenait avec la reine des licences inima-

ginables ; qu'il lui parlait sans respect, quelquefois avec dureté ; qu'il se permettait de lui adresser des reproches amers sur ses actions les plus étrangères aux soins de l'Etat ; enfin, qu'il s'asseyait devant elle sans lui en demander la permission, se croisait les jambes ou les allongeait indécemment, et que sur aucune de ces libertés Anne d'Autriche n'osa jamais lui faire la moindre représentation, quoiqu'elle ait été quelquefois humiliée jusqu'à pleurer de dépit en présence de ce ministre insolent.

« Je ne sais si je me trompe, dit M^{me} de Luynes en terminant son récit, mais il me semble qu'un homme ne se conduit pas autrement quand nous avons, faibles créatures que nous sommes, fait entrer en rapport avec lui ces sens qu'Anne d'Autriche se flatte d'avoir laissé dormir en paix lorsqu'elle aimait *tendrement* le cardinal.

« Maintenant, comtesse, interprétez comme vous le voudrez tout ce que je viens de vous dire, vous n'y trouverez pas moins matière à justifier la réponse hardie que j'ai faite à la reine ; et vous conviendrez que, toute reine qu'on soit, il ne faut pas attaquer la réputation d'autrui quand on n'est pas mieux cuirassée. »

CHAPITRE IV

SUITE DE 1661.

Premier conseil présidé par le roi. — Son discours lui fut soufflé.

— Un mot sur Colbert. — Le fouet de poste et les édits. — Absolutisme projeté. — Fêtes de la cour. — Mariage de *Monsieur*. — La mariée eût préféré l'ainé au cadet. — Portraits de Louis XIV, d'Henriette d'Angleterre et du duc d'Orléans. — Soirées de M^{me} de Soissons et du Palais-Royal. — Orgies illustres. — Vitres cassées, bourgeois battus. — *Media nocte*. — Promenades nocturnes. — Hercule Saucourt. — Galanteries supposées entre le roi et *Madame*. — Colbert réformateur. — Le chocolat et le parlement. — Grand prince le matin, séducteur à midi, danseur le soir. — M^{lle} de la Vallière en scène. — La

tête de *Monsieur* préservée. — L'antichambre de *Madame*. — Portrait de M^{lle} de la Vallière. — Amour du roi pour elle. — Aveu surpris ; déclaration. — Le parc du *chétif château*. — Scène amoureuse : l'orage ; vertu à l'agonie. — L'amour désintéressé. — Filles d'honneur bien apprises. — C'en est fait ! — La petite indiscrette.

Mazarin ne s'était pas trompé : Louis XIV promet d'être un souverain ferme et absolu ; s'il ne s'agit que d'imposer sa volonté avec force, avec hauteur, pour régner convenablement, nul doute que notre jeune roi n'en vaille quatre sous ce rapport... Attendons que le reste de la prédiction du cardinal s'accomplisse. Sa Majesté a déjà présidé plusieurs fois le conseil ; et si quelqu'un des ministres avait rêvé pour son compte la continuation du premier ministère, il s'était étrangement mépris. « Messieurs, « leur a dit ce prince la première fois qu'il s'est trouvé « au milieu d'eux, je vous ai fait assembler pour vous « dire que jusqu'à présent j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par M. le cardinal ; il est temps que je « les gouverne par moi-même. Vous m'aidez de vos « conseils quand je vous les demanderai, mais hors le « courant du sceau, je vous prie et vous ordonne, mon- « sieur le chancelier, de ne rien sceller en commandement « que par mon ordre. Et vous, mes secrétaires d'Etat, je « vous défends de rien signer, pas même une sauvegarde, « un passe-port, sans mon ordre. Je vous charge de me « rendre compte, chaque jour, de toute chose, à moi- « même, et de ne favoriser personne dans vos rôles de « mois. La face du théâtre change ; j'aurai d'autres principes que M. le cardinal dans le gouvernement de mon « État, dans la régie de mes finances et dans les négociations au dehors. Vous savez mes volontés ; c'est à vous « maintenant, messieurs, à les exécuter. »

Les membres du conseil s'inclinèrent et se turent en présence du roi ; mais ils murmurèrent ailleurs. « Il y a trop d'assurance dans ce discours, disaient-ils en parlant de celui du roi ; il annonce un plan trop fortement conçu pour qu'on puisse croire qu'il ait été combiné par une

tête de vingt-deux ans. Ce n'est point aux pieds d'une maîtresse ou sur les traces d'un sanglier qu'on trouve de semblables inspirations ; il y a derrière le rideau quelque ambition déguisée, quelque intérêt privé recouvert d'un beau semblant d'intérêt public, et qui féconde, éclaire, dirige le commencement d'un règne où Louis XIV n'intervient guère que pour le *je veux*. » Cette réflexion, que faisait hier devant moi le ministre le Tellier, me semble juste, sauf la présomption sur les vues ambitieuses d'un tiers.

On se rappelle ce premier commis qui, placé près d'une petite table dans un corridor, entre la garde-robe et la chambre à coucher du cardinal mourant, écrivait, comme un suisse de porte, les noms des personnes que l'étiquette amenait auprès de Son Eminence ; eh bien ! c'est l'homme que le roi consulte sur tout : Sa Majesté prouve en cela qu'elle est pourvue de la première qualité des souverains, celle de savoir placer sa confiance. Le vrai mérite ne reste jamais obscur, l'estime publique a su trouver M. Colbert au pied de son humble bureau ; et Mazarin, qui connaissait mieux la vertu qu'il ne la pratiquait, a vivement recommandé au roi ce digne serviteur, dont la droiture égale le talent. « Je vous dois tout, sire, a dit le cardinal à ses derniers instants, mais je crois m'acquitter en quelque sorte avec Votre Majesté en lui donnant Colbert. »

Le protégé de Mazarin s'est pénétré sous lui de toutes les nécessités de l'État ; il a vu de près tous les abus, a découvert les remèdes qu'il convient d'employer et que le premier ministre n'employait que sauf le bon plaisir de son intérêt. Cette expérience, mûrie dans le silence du cabinet, et révoltée du mépris déversé sur les fourberies du cardinal, nous présage d'heureuses destinées si Louis XIV continue de s'en inspirer, s'il consent à faire quelquefois plier son rude vouloir et cesse d'admirer le despotisme de Constantinople comme le meilleur des gouvernements.

Mais si les bruits qui courent ont quelque réalité, la réforme projetée ne serait pas bénigne : on parle de l'in-

tervention réitérée du *fouet de poste* pour l'enregistrement des édits et du refoulement des parlements dans les strictes bornes de leurs attributions judiciaires. Nous n'aurons bientôt plus, dit-on, d'états dans les provinces ni de corps municipaux dans les villes : les premières seront entièrement gouvernées par des intendants ; les dernières obéiront à l'autorité sans partage d'un *maire royal*.

La France devrait donc sentir un peu vivement les épines du pouvoir ; la cour, en récompense, continue de s'étendre mollement sur des roses. Les fêtes, les réjouissances, les ballets où Sa Majesté fait toujours admirer ses grâces et sa bonne mine ont à peine été interrompus quelques jours par le deuil de M. le cardinal, que, du reste, le roi a porté lui-même. Le plaisir et la galanterie viennent de recevoir un nouvel essor aux noces de *Monsieur*, frère unique de Louis XIV, avec cette princesse Henriette d'Angleterre que Mazarin, pour satisfaire à la politique de Cromwell, laissa, il y a quelques années, souffrir de la faim, et reléguée chez elle faute de chaussures et de vêtements. On se dit à l'oreille, sur le témoignage de certains regards, que cette jeune et spirituelle princesse, à part même l'éclat du trône, aurait mieux aimé le fils aîné d'Anne d'Autriche que le cadet. Je crois en effet, et soit dit bien secrètement, qu'il eût existé entre l'aimable Anglaise et le roi plus de points sympathiques qu'il ne s'en trouve entre elle et le duc d'Orléans : esquissons les trois portraits.

Louis XIV est grand ; il a les épaules larges, la poitrine développée, la jambe belle. Son teint est frais, quoique légèrement marqué de petite vérole ; ses yeux ont tout à la fois de la vivacité, de l'éclat et de la douceur ; sa bouche est vermeille, son front noble et élevé, ses cheveux sont presque noirs. Avec tout cela, ce prince n'est pas beau dans toute l'étendue de l'acception du mot ; mais, pour ne parler ici que des perfections qui peuvent séduire mon sexe, il a de l'esprit, son geste est animé, plein de feu, et rien ne le touche autant que les plaisirs de l'amour.

Ces aimables qualités eussent été facilement comprises, appréciées par *Madame*, dont toute la personne est un composé de grâces et chaque geste une séduction. Les traits d'Henriette ne sont point réguliers ; mais on regretterait qu'ils le fussent en cessant d'être ce qu'ils sont. Sa taille est un peu contrefaite et, par je ne sais quel prestige, elle plairait beaucoup moins si elle était régulière. *Madame* se coiffe, s'habille, se tient d'un air qu'on voudrait prendre pour exemple, mais qu'on ne saurait imiter. Il est impossible d'avoir plus d'enjouement dans les manières, plus de paroles obligeantes dans la bouche, plus d'esprit dans la répartie, plus de volupté dans le regard. Hélas ! que fera ce bon *Monsieur* de tant de qualités enchanteresses, lui que M^{me} de Fienne saluait de ce triste compliment : « Monseigneur, vous ne déshonorerez pas les femmes qui vous hantent, mais elles vous déshonoreront. » Au physique, voilà le frère du roi : gros, petit ; des cheveux noir de jais ; de grands yeux bruns, ternes et sans expression ; la bouche heureusement assez petite pour cacher de très vilaines dents. De plus, un ton, un air, des attitudes féminines, et le goût étrange de s'habiller presque tous les jours en femme pour se renfermer deux ou trois heures chez le chevalier de Lorraine, son favori... Des particularités semblables avec un homme, lorsque la cour offre tant de beautés bienveillantes !... Convenons que si nous devons à l'Italie la renaissance des lettres et des arts, plus un fripon de ministre dont l'adresse fut souvent utile à la France, nous lui devons, par un triste retour, une bien méchante reine et le plus vilain exemple du monde.

Depuis le mariage de *Monsieur*, tout ce qu'il y a de distingué se rassemble tantôt au Palais-Royal, qu'il habite avec la reine mère, tantôt chez la comtesse de Soissons. L'appartement de cette dernière, aux Tuileries, est sur-tout le centre de la galanterie et des intrigues secrètes. Anne d'Autriche, dont la dévotion augmente tous les jours, quitte de bonne heure les cercles du soir. Elle est presque

toujours imitée en cela par Marie-Thérèse, que sa timidité rend inhabile à faire les honneurs d'une cour gaie, étourdie, folâtre à l'excès. Rarement les reines assistent au souper, où, après leur départ, les saillies spirituelles, enjouées, quelquefois libertines, ne pétillent pas moins que le champagne qui les inspire. Souvent Louis XIV, jetant la serviette à la fin de ce joyeux repas, propose un bal ; les violons arrivent, et l'on danse jusqu'au matin. C'est en sortant de ces petites orgies royales que nos jeunes seigneurs aiment à regagner à pied leur hôtel ; ils cassent, chemin faisant, les vitres des honnêtes bourgeois, brisent les enseignes, battent par occasion les passants : le tout avec de grands éclats de rire que partagent peu volontiers les parties lésées.

Il arrive aussi qu'à la suite des repas tardifs nommés *media nocte*¹, l'illustre société quitte les salons pour se répandre dans les jardins, sous la protection momentanée de quelques flambeaux qui disparaissent bientôt. Peu de nos dames manquent à ces courses nocturnes, durant lesquelles on voit succéder de petits jeux à la promenade, des groupes aux nombreuses réunions, et plus d'un tête-à-tête à tout cela.

C'est dans les sociétés de la surintendante que s'est particulièrement formée et agrandie la réputation de M. le marquis de Saucourt², si renommé pour le genre d'exploits qu'Hercule fit jadis admirer à la cour de Danaüs. La gloire de ce grand homme, que je proclame au surplus sur parole, cause, dit-on, à notre jeune souverain l'espèce d'insomnie que les lauriers de Miltiade causaient à Thémistocle ; s'il en est ainsi, ce ne sont pas les occasions de s'illustrer qui manquent au roi. Au surplus, il est de l'ambition pour tous les âges ; nous verrons sans doute Louis XIV jaloux un jour d'égaler Turenne et Condé.

1. Cet usage nous venait des Espagnols.

2. Maximilien de Bellefourrière, marquis de Saucourt, grand veneur et chevalier des ordres du roi. Il fut encore plus célèbre pour ses hauts faits galants que ne l'a été depuis le maréchal de Richelieu, et sa grande réputation paraît avoir été mieux fondée.

Quand la galanterie forme l'essence des relations, il est rare que la bonne intelligence s'y maintienne longtemps ; on remarque depuis quelques jours du refroidissement entre la société des Tuileries et celle du Palais-Royal. M^{me} de Chevreuse, toujours si bien informée des nouvelles amoureuses, s'est aperçue, dit-elle, que le roi s'éloigne de M^{me} de Soissons, qui, par droit de famille, avait succédé dans le cœur de Sa Majesté à Laure Mancini, sa sœur, mariée au duc de Colonne ¹. Si j'en dois croire mon observatrice, *Madame* ne serait point étrangère à cette nouvelle infidélité du roi. Il y a peut-être de la témérité dans ce soupçon ; le seul fondement sur lequel il s'appuie, c'est que Sa Majesté va tous les jours à Saint-Cloud, que *Monsieur* et sa jeune épouse habitent en ce moment. J'en saurai bientôt davantage.

Tandis que les soirées s'écoulent à la cour en fêtes de plus en plus brillantes, M. Colbert consacre ses veilles à de graves travaux dont le roi recueillera toute la gloire. Cet homme austère, insensible aux séductions de la vie, ennemi des plaisirs et livré sans distraction aux affaires,

1. Le cardinal Mazarin avait quatre nièces du nom de Mancini : Olympe, qui épousa le comte de Soissons, colonel général des Suisses, et fut mère du fameux prince Eugène ; Marie-Anne, qui fut mariée au duc de Bouillon ; Laure, que l'on fit épouser, pour rompre ses intrigues avec le roi, au duc de Colonne ; enfin Hortense, que le cardinal fit héritière d'une forte partie de ses biens, et donna par testament au marquis de Meilleraie, à condition qu'il prendrait le nom de Mazarin.

Le premier ministre avait aussi un neveu du même nom de Mancini, mais il prit celui de duc de Nevers.

Laure, dont notre auteur parle ici, n'avait point de beauté ; elle était petite, puissante, sans grâces ; on eût dit une grosse cabaretière ; mais son esprit et ses manières étaient si aimables que le roi passait toutes les heures du jour auprès d'elle... Il en était fou, et l'aurait épousée si la reine mère, qui dans cette circonstance montra une leur de fermeté, ne se fût opposée à ce mariage. Louis XIV n'obtint point les dernières faveurs de Laure : « M^{me} de Venelle, dit un écrivain du temps, les surprenait au moment où ils s'apprétaient à goûter de grands plaisirs. » Il paraît, d'après ce témoignage, que s'il manqua quelque chose à leur félicité ce ne fut pas faute de bonne volonté.

prépare en même temps toutes les améliorations, quoiqu'il ne lui soit permis d'en faire aucune par lui-même. Sans qu'il ait à diriger ni les finances, ni la guerre, ni la diplomatie, ni l'administration, tous ces leviers de l'État lui obéissent : M. Colbert n'est point, comme les ministres, le bras de la monarchie, mais il en est la pensée. Une foule d'édits, élaborés par ce réformateur laborieux, vont au premier jour mériter à Louis XIV le renom de roi législateur. Pendant ces grands travaux, le parlement, bien sûr cette fois de ne pas attenter aux droits de la couronne, rend, après une mûre délibération, un arrêt qui « permet au sieur David Chaillou de vendre et débiter « dans toute l'étendue du royaume *une certaine composi-* « *tion qui se nomme chocolat* ». » Si la cour suprême de Paris ne se fût jamais occupée que de tels intérêts, nous n'aurions à déplorer ni la Fronde, ni les barricades, ni le triste célibat de *Mademoiselle*, que cette princesse déplore encore plus que nous¹.

Le roi travaille tous les matins, soit avec ses ministres, soit avec M. Colbert, aux grandes réformes que vont subir tour à tour toutes les parties de l'administration publique. Au milieu du jour, Sa Majesté s'occupe de la félicité plus particulière de plusieurs de ses jolies sujettes ; le soir ce prince danse dans le nouveau ballet de Benserade, nommé *les Saisons*, et procure encore, de cette manière, une vive satisfaction à ceux de ses sujets qui assistent à la représentation. Il est difficile d'avoir une existence plus active.

Le mystère des fréquents voyages du roi à Saint-Cloud n'est enfin révélé à mon retour de mes terres, où je viens

1. Le chocolat fut importé d'Espagne en 1660 ; les personnes de la suite de l'infante Marie-Thérèse contribuèrent à le propager parmi nous.

2. Le jour de la bataille de Saint-Antoine, *Mademoiselle*, fille de Gaston, duc d'Orléans, fit tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi. *Ce canon-là*, dit Mazarin, *a tué son mari*... Depuis ce jour, aucun prétendant digne d'elle ne demanda sa main.

de passer un mois. Ce n'est point pour *Madame* que Sa Majesté se rend si souvent au château de son frère, quoique toute la cour ait pu le croire à l'assiduité de notre maître auprès de sa belle-sœur; quoiqu'elle-même ait partagé l'erreur générale, et qu'on ose assurer même qu'elle sera furieuse... de s'être trompée. Je ne confie, à cet égard, mes réflexions qu'au papier; mais en vérité si *Madame* n'est pas l'objet des attentions du roi, ce n'est pas la faute de Son Altesse Royale... Je ne voudrais pas, au prix d'un royaume, que ceci allât plus loin, surtout quand, pour tenir note exacte de tout, je suis forcée d'ajouter qu'un soir, sous les arbres des jardins du Palais-Royal, j'ai dû me convaincre qu'entre princes l'amitié fraternelle a ses privilèges.

Cependant la Providence, conservatrice des prérogatives exclusives de l'hymen, a permis que *Monsieur* ne fût pas dans la pénible obligation d'ajouter, par son abnégation conjugale, au droit d'aînesse couronné de son frère. Louis XIV n'a fait à Saint-Cloud qu'une seule visite à *Madame*; toutes les autres ont été pour M^{lle} de la Vallière, l'une des filles de Son Altesse Royale. Voilà l'heureuse personne qui succède à M^{lle} Tarneau ¹, à Laure Mancini, à la princesse Marguerite de Savoie ², à la comtesse de Soissons, et à tant d'autres dont les noms se pressent sur les tablettes galantes du roi, en tête desquelles est inscrite la vénérable M^{me} de Beauvais ³, première institutrice de

1. M^{lle} Tarneau, fille d'un avocat au parlement, était belle, mais elle était sage. Louis XIV, qui l'avait vue aux Tuileries, échoua complètement auprès d'elle. Cette petite bourgeoise rejeta les vœux que cherchaient à fixer presque toutes les dames de la cour: le roi n'en obtint pas même une entrevue.

2. On avait espéré faire épouser la princesse Marguerite au roi. Sa mère l'ayant amenée à Lyon afin de favoriser l'inclination des jeunes gens, Louis XIV s'attacha sincèrement à cette princesse; mais la politique de Mazarin s'étant tournée vers l'Espagne, la pauvre Savoyarde fut éconduite. Elle était laide mais spirituelle.

3. Catherine-Henriette Bellier, épouse de Pierre de Bellier, et femme de chambre de la reine mère, qui l'aimait beaucoup parce qu'elle la peignait avec légèreté, fit sentir à Louis XIV les pre-

notre aimable souverain dans la douce science des amours.

La reconnaissance, qui ne se signale pas souvent ici-bas, paraît avoir enchaîné le cœur du roi près de M^{lle} de la Vallière. Cette demoiselle éprouvait pour Sa Majesté une inclination secrète ; elle avait souvent répété à M^{lle} d'Artigny, sa compagne et sa confidente : « Ah ! mon amie, « que le roi me paraît aimable ! pourquoi faut-il qu'il soit « d'un rang si élevé ! » M^{lle} d'Artigny n'était point discrète, elle redit à d'autres filles de *Madame* la confiance de M^{lle} de la Vallière. Le secret sortit bientôt de Saint-Cloud, il pénétra dans les cercles de la cour ; on en plaisanta devant le roi, qui désira connaître celle dont le cœur s'élançait ainsi vers lui. Louis XIV se fit montrer M^{lle} de la Vallière en traversant l'antichambre de *Madame* ; elle ne l'éblouit point, mais elle le charma. Cette jeune fille est blonde, très blanche, un peu marquée de petite vérole ; ses yeux bruns ont un regard languissant qui s'anime quelquefois et se remplit alors de sentiment, de feu et d'esprit ; sa bouche est grande, mais vermeille ; ses dents sont blanches et bien rangées. La taille de M^{lle} de la Vallière est médiocre et menue, elle boite un peu ; sa gorge est plate, ses bras sont minces : ce qui fait assez mal juger de ce qu'on ne voit pas. Tout cela ne forme point un ensemble parfait, aussi la nouvelle maîtresse du roi ne doit-elle nullement son triomphe à sa beauté ; mais c'est un véritable prodige d'amabilité, d'esprit et d'instruction. Sa conversation, qui parvient à l'âme en même temps qu'à l'oreille, offre un mélange constant de charme et de solidité. Louis XIV ayant entretenu M^{lle} de la Vallière dans l'antichambre, ne tarda pas de découvrir ces brillantes qualités, qu'il est fort en état de juger... Dès ce moment, l'espèce de reconnaissance qui l'avait

mières impressions de l'amour. Le prince n'avait alors que quinze ans, la dame n'en avait pas moins de quarante-cinq... Mais telle est la puissance d'un premier amour, que celui-ci fut durable, et qu'en 1661, au milieu d'un sérail de cent beautés, Louis XIV laissait encore tomber quelques regards sur M^{me} de Beauvais devenue vieille et borgne par-dessus le marché.

porté à voir la fille d'honneur se changea en amour bien prononcé. Ses voyages à Saint-Cloud se multiplièrent : cette assiduité fit dire à tout le monde qu'il était amoureux de *Madame*, et acheva de l'en persuader elle-même. Cependant Sa Majesté passait peu de temps avec Son Altesse Royale, tandis qu'elle s'arrêtait des heures entières dans l'antichambre ou dans la chambre des filles.

Pendant trois semaines que durèrent ces entretiens, le roi prit un goût très vif pour M^{lle} de la Vallière ; toutes les perfections morales de cette charmante personne s'étant développées en sa présence, il put étudier son cœur, grand, sincère, généreux : ce cœur qui, comme me le disait tout à l'heure Bussy, « veut que le corps auquel il tient aime quelque chose. » Sa Majesté eut mille occasions d'admirer l'âme aimante de M^{lle} de la Vallière et l'absence de toute coquetterie qu'on remarquait en elle. Il vit enfin que la fidélité des attachements de cette demoiselle rendrait plus précieuse encore l'ardeur avec laquelle elle lui semblait devoir les ressentir.

Le roi, plus timide auprès de cette simple fille d'honneur, d'une noblesse peu illustre, qu'il ne l'avait été jusqu'alors avec des princesses, n'osait solliciter un aveu de l'inclination que les indiscretions de ses courtisans lui avaient en quelque sorte révélée ; mais, cet aveu tant désiré, il l'obtint sans le recevoir au dernier voyage de la cour à Vincennes. Il se promenait tristement dans les bosquets du château, lorsque, croyant entendre les accents d'une voix qui retentissait délicieusement à son oreille, il s'approcha, sans être vu, du berceau d'où elle partait, et, caché derrière des massifs de rosiers, il recueillit un entretien enchanteur. Les causeuses étaient M^{les} de la Vallière et d'Artigny. La première, qui ne se croyait pas si près de l'objet de son amour, en parlait avec un feu dont l'expression étincelait dans ses yeux. Louis XIV, peu habitué à dominer ses passions, ne put rester caché ; il se montra soudain, et, tombant aux pieds de sa maîtresse, laissa échapper un torrent de protestations et de serments. Les deux filles d'honneur, d'abord effrayées de

cette brusque apparition, rougirent ensuite d'avoir été entendues ; puis elles se calmèrent. M^{lle} d'Artigny, trop belle pour accepter le rôle secondaire qu'elle semblait destinée à jouer, ou trop bien apprise pour rester en tiers dans une conversation qui n'est agréable qu'à deux, se retira doucement : ni le roi ni M^{lle} de la Vallière ne songèrent à la retenir.

Peu de jours après, les amants eurent une entrevue dans le parc de Versailles ; déjà l'un et l'autre étaient bien fixés sur le sentiment qu'ils éprouvaient ; toutefois leur bouche seule l'avait confirmé. Le ciel était sombre et orageux ; Louis XIV, en passant la main sur son front, se plaignit du malaise que, depuis une dizaine d'années, lui faisaient éprouver les variations de l'atmosphère.

— Quoi ! sire, si jeune ! dit la Vallière avec un accent ému ; que cela m'afflige !

— Ah ! ce mot seul me soulage, répondit le roi en pressant doucement sur son cœur la fille compatissante. Que vous êtes bonne de vous intéresser à moi ! Hélas ! quoique prince et maître d'un grand empire, je ne mérite une telle sollicitude que depuis que je suis à vous.

— Sire, en laissant aller vers vous ce cœur que je n'ai pu retenir, je n'ai vu que votre personne, et j'aurais bien voulu me cacher toute la grandeur dont elle est environnée.

— N'est-elle pas à vos pieds ?... Mais cet éclair qui vient de traverser la nue vous a fait mal.

— Bien mal, sire ! il a doublé l'éclat de tous vos ordres, qui ne brillent que trop à mes yeux...

— Je vais les cacher. Oubliez, chère amie, oubliez Louis XIV, et ne voyez en moi que l'homme qui vous aimera toute sa vie.

— Toute sa vie !... Oui, j'ai besoin d'oublier que cette promesse m'est faite par ce jeune prince qui la fit déjà tant de fois à d'autres... Et M^{lle} de la Vallière poussa un profond soupir.

— Ah ! combien j'ai de motifs de plus pour être fidèle à ce serment !

— Non, sire, non, vous en avez moins... la nature a fait si peu pour moi.

— Que dites-vous ! j'échangerais mon royaume contre un seul de ces regards.

— Vous auriez tort, sire, si tous vos sujets vous aiment autant que moi.

— Cet amour délicieux est la seule félicité dont je veuille m'enivrer... Mais, hélas ! je parle en homme heureux, et peut-être ne le serai-je jamais ?

— Je ne sais... mais si le trouble de mon esprit continu, je serai bien à plaindre.

L'orage redoublait ; le vent, précurseur de ces roulantes détonations qui ébranlent la terre, agitait de plus en plus la feuillée : le roi proposa à M^{lle} de la Vallière de rentrer au château. Retiré avec elle seule au fond d'un cabinet souvent témoin des tendres entretiens de Louis XIII et de M^{lle} de la Fayette, le royal amant entreprit beaucoup.

« De grâce, *laissez-moi croire encore à l'amour pur !...* » lui dit M^{lle} de la Vallière en se défendant. Et ses yeux, noyés de langueur, ne trahissaient que trop la faiblesse des résolutions opposées aux désirs de Sa Majesté. Malgré leur violence, Louis fut cependant touché de la prière de cette honnête créature ; elle remporta ce jour-là presque toute la pureté qu'elle avait apportée au rendez-vous de Versailles.

Le lendemain les amants se rendirent au même lieu ; mais le roi y trouva sa maîtresse tout en pleurs. Il s'était fait précéder par un magnifique cadeau, composé d'une paire de boucles d'oreilles, du prix de cinquante mille écus, d'un crochet et d'une montre estimés autant.

— Je suis bien malheureuse ! dit la tendre la Vallière en sanglotant. Sire, vous me mettez au niveau des femmes dont vous avez acheté la possession... Cette pauvre vertu qui se défend tant qu'elle peut d'une faiblesse qui me ravirait bientôt votre cœur, vous la prenez sans doute pour de la coquetterie intéressée ; vous attaquez avec des présents, comme un obstacle, un principe fondé sur l'hon-

neur, moins, hélas ! que sur la crainte de vous perdre.

— Chère demoiselle, vous jugez mal mes intentions ! répondit Sa Majesté d'un ton où la tendresse était mêlée de fierté ; foi de prince, en vous envoyant ces bagatelles (pour cent mille écus de bijoux !), je n'ai voulu que vous donner une preuve de mon estime, et non pas mettre un prix à une félicité que je juge inestimable.

La conversation devint bientôt plus tendre : des baisers furent pris ; je crois bien qu'ils furent rendus. Mais le reproche de M^{lle} de la Vallière avait porté coup : le roi immola encore ses désirs à une sorte de délicatesse qu'il n'avait jamais portée si loin.

Le jour suivant il n'en fut pas ainsi ; en général un amour vulgaire ne se possède pas longtemps, ce serait trop exiger que d'attendre plus de patience d'un amour royal. Cette troisième entrevue secrète eut lieu dans les appartements de Saint Cloud : M. le comte de Guiche fut chargé par le roi d'entretenir *Madame*, tandis que Sa Majesté restait près de M^{lle} de la Vallière. Les autres filles d'honneur, qui ne pouvaient douter que leur compagne n'eût inspiré au roi le plus doux sentiment, se retirèrent l'une après l'autre : elles étaient habituées à cet acte de discrétion devenu mutuel parmi cet essaim de beautés... Ce n'est pas pour rien que les nobles familles de province envoient leurs demoiselles à la cour, on s'y forme vite et complètement.

Que dirai je de cet entretien décisif entre la fille d'honneur et l'amant couronné?... *Cette pauvre vertu*, qui s'était défendue tant qu'elle avait pu, expira sous le feu de mille soupirs... *Ayez pitié de ma faiblesse*, dit la Vallière d'une voix mourante... et le roi compta dans ses fastes une victoire de plus.

Notons, pour mémoire, que toutes les circonstances de la défaite de la Vallière m'ont été racontées par son indiscreète confidente : la petite d'Artigny ne m'a pas même fait grâce des plaintes arrachées à une virginité mourante, ni des consolations réitérées qu'il a fallu donner à celle qui la perdait... En vérité l'amie de cette chère enfant est

aussi trop diserte, avec moi surtout qui suis veuve et qui n'ai pas vingt-deux ans.

CHAPITRE V

SUITE DE 1661

Versailles : projets d'embellissement dus à l'amour. — Le surintendant Fouquet ; courtisans de son coffre-fort. — Vers rongeurs-luisants. — Les louis d'or pour dessert. — Mot de La Fontaine à cet égard. — *La Toison d'or* de Corneille et *les Saisons* de Benserade. — Fêtes d'Armide à Fontainebleau. — Le grand Condé valet. — La Madeleine la Vallière. — Le ministre rival. — L'homme au masque de fer. — Enfant trouvé parmi des ours. — L'Actéon de la cour. — Explosion des amours du roi. — Fureur de *Madame*. — La jeune reine se fâche. — La reine mère prêche. — M^{lle} de la Vallière se réfugie au couvent de Chaillot. — Un moment de calme mystique. — Le loup parmi les brebis. — Le roi le veut ; la favorite rentre dans le monde. — Retour chez *Madame*.

J'ai parlé du château de Versailles, et j'y reviens à propos des grands projets que le roi a conçus pour l'embellissement de cette résidence. L'amour prête un charme à tous les lieux ; l'amant de la Vallière, qui n'allait pas deux fois par an à Versailles, ne veut plus chasser maintenant que de ce côté. Toute la cour concevait très bien l'éloignement de Louis XIV pour une maison que Bassompierre appelait le *chétif château* ; elle ne se rend pas compte aisément de la préférence que Sa Majesté lui accorde aujourd'hui.

L'espèce de pavillon de chasse où le roi eut dernièrement avec sa maîtresse deux entrevues qui paraissent l'avoir attaché à cette maison, fut bâti par Louis XIII dans les bois qui avoisinent le bourg de Versailles¹. Rien

1. Le nom de Versailles paraît venir de *Hugues de Versaillis*, seigneur du territoire où se trouve cette ville. La première men-

de moins commode que ce pied-à-terre : les appartements en sont si resserrés que, lors des parties de chasse du feu roi, les seigneurs de sa suite devaient coucher, partie dans un cabaret de rouliers, partie dans un moulin à vent, situés à proximité. Aussi Louis XIII ne passait-il la nuit au *chétif château* que par extrême nécessité, et lorsque, excédé de fatigue, à la suite de ses longues courses dans la forêt de Saint-Léger, il ne se sentait plus la force de regagner Paris ou Saint-Germain. Louis XIV coucha plus rarement encore au pavillon de Versailles ; les routes qu'on a fait construire récemment, la vitesse des équipages de chasse et l'assistance des piqueurs gagés, ont rendu le *courre* si facile, que Sa Majesté peut toujours rentrer le soir au palais d'où elle est partie le matin.

On ne doit donc attribuer le nouveau goût du roi pour Versailles qu'aux charmantes émotions qu'il a éprouvées dans les bosquets de cette incommode bicoque qui va devenir un séjour enchanteur. L'architecte Leveau m'a montré hier les plans qu'il est chargé de mettre à exécution : c'est magnifique ! c'est digne d'un grand règne, dont le faste est au surplus un des plus faciles attributs. Je présume que les travaux vont commencer immédiatement.

On remarque que depuis la mort du cardinal, le surintendant Fouquet ne traite plus aussi magnifiquement les nombreux courtisans de ses coffres-forts et de sa salle à manger. La Fontaine, qui déjeunait ce matin chez moi avec M^{me} de Courcelles, me disait que notre fastueux Plutus se montre de temps en temps modeste jusqu'à la simplicité, sobre presque jusqu'à l'économie. « Je m'en réjouis, ajoutait notre bon et naïf conteur ¹ ; j'aime M. Fouquet, et je suis affligé de le voir entouré journellement de vers rongeurs, qui, pour tout mérite, étalent devant lui un éclat pareil à celui d'une espèce de vers, plus utiles, peut-être,

tion qui soit faite de ce lieu, c'est en 1037 dans une charte donnée par un Adam ou Eudes, comte de Chartres, au monastère de Saint-Pierre de la même ville.

1. Beaucoup des contes de La Fontaine étaient connus en 1661 quoiqu'ils n'aient été imprimés qu'en 1664.

et qu'on voit briller le soir dans les buissons. Voulez-vous juger, poursuit La Fontaine, jusqu'à quel point les courtisans sont insatiables ? Voici un nouveau trait qui le prouve. Le duc de la Feuillade disait l'autre jour, en dînant chez le surintendant, où je me trouvais : « Savez-vous, marquis, que vous n'égalez pas encore en magnificence feu M. de Bullion. Écoutez une anecdote que je tiens de mon père ; c'est un exemple à suivre. Bullion ; en 1639 ou 1640, ayant fait frapper, pour la première fois, des louis d'or, donna à cette occasion un grand dîner à huit ou dix seigneurs des plus distingués de la cour. Au dessert, l'honorable hôte eut la galanterie de faire servir trois vastes bassins remplis des pièces nouvellement frappées. C'était un plat recherché, morbleu ! Il fallait voir comme les illustres convives se hâtaient d'y porter la main. Bref, ils eurent en un instant fait passer les louis des bassins dans leurs poches ; et, de peur que M. de Bullion ne se ravisât, chacun, sans attendre son carrosse, se dépêcha de quitter la table et de regagner son hôtel. Le lendemain, il n'était bruit à la cour que de la courtoisie du financier... — Et des seigneurs, ai-je demandé à M. de la Feuillade, qu'en disait-on ? — Ma foi, mon cher La Fontaine, je n'en sais rien. — Je vais vous l'apprendre, monsieur le duc... On disait : « C'est ainsi que, pour se venger du mépris des grands, les gens de finance s'efforcent de les rendre méprisables eux-mêmes, et se ménagent les moyens de rire de leur avidité. »

Nous avions au déjeuner de M^{me} de Courcelles, avec La Fontaine, le *bon esprit* du temps, Benserade et M^{lle} Scudéry, qui en sont les beaux esprits. On a parlé, dans cette réunion, de la *Toison d'or*, comédie ¹ de Corneille, jouée dernièrement par les comédiens du Marais. « L'auteur

1. Cette pièce, assez médiocre, fut d'abord représentée dans une terre du marquis de Sourdan en Normandie, vers le mois de juillet 1660. Une chose à citer, c'est que le marquis entretenait à ses frais, pendant deux mois, deux cents personnes pour exécuter l'ouvrage, et, durant huit ou dix jours, cinq à six cents gentils-hommes pour le voir jouer.

baisse, a dit avec fatuité Benserade ; il serait fort à plaindre s'il n'avait que cette *toison-là* pour vêtir sa réputation. » Ce bon mot du poète a fait rire aux éclats tous les assistants, excepté notre cher conteur, qui n'aime pas qu'on plaisante sur Corneille. « Parlons de vos *Saisons*, s'est écriée M^{lle} Scudéry en s'adressant à Benserade ; je ne connais rien de plus aimable, rien de plus gracieux. Qu'en pensez-vous, La Fontaine ? — Ce que je pense du ballet des *Saisons* ? a répondu celui-ci ; on y grelotte : c'est un hiver en quatre personnes, et monsieur serait bien heureux s'il avait seulement la *Toison* de Corneille pour échauffer ses *Saisons*. » On peut juger si les rires ont recommencé, et de quel côté les rieurs se sont mis.

La cour est depuis huit jours à Fontainebleau, où je l'ai suivie. Les amours du roi et de M^{lle} de la Vallière sont restées jusqu'ici à peu près secrètes, quoique leur conclusion date déjà de trois semaines. Louis XIV est toujours dans l'ivresse, et son bonheur reflue sur tout ce qui l'entoure.

Nous sommes enlacés dans une chaîne non interrompue de fêtes et de plaisirs. Hier nous eûmes une grande chasse, que les dames suivirent dans des espèces de litières construites à cet effet. Aujourd'hui la journée s'est écoulée en promenades à pied dans l'immensité d'une belle forêt où l'on avait placé partout des musiciens et préparé des collations qu'offraient d'empressés serviteurs habillés en faunes, en dryades ou en sylvains. Demain il y aura, dans un rond-point du parc, un carrousel, galante image de ces vieux tournois où le sang des preux se mêlait trop souvent à la poussière du champ. Chaque soir, de mélodieux concerts retentissent sous la voûte des allées qui bordent le canal ; tandis que des dames, aussi élégamment que légèrement vêtues, parcourent les gazons sous la protection de cent gentilshommes assidus et à la lueur des flambeaux, dont la flamme se répète au loin dans les ondes.

Lundi, au commencement de la nuit, qui n'avait pu

envelopper, les jardins, les cours et le parc du château tant les lumières y avaient été prodiguées, une barque élégante glissait doucement sur le canal, aux yeux de toute la cour réunie, comme une ceinture vivante, autour de cette pièce d'eau. Près d'une table disposée sur le flot-tant édifice, étaient assis le roi, les deux reines, *Madame* et la tendre la Vallière, qui, par son empressement respectueux auprès de Marie-Thérèse, semble vouloir lui rendre en égards ce qu'elle lui enlève en plaisir. Derrière Leurs Majestés se tenaient M. le duc de Beaufort, premier maître d'hôtel, et, qui voudra le croire ? M. le prince. Ce grand homme, essayant de regagner par la servilité la faveur qu'il a perdue par la rébellion, recevait les plats, les posait lui-même sur la table, et, dans son zèle sans mesure, échangeait sa noble épée contre la serviette d'un valet.

Mais voici bien autre chose : Brienne, le plus étourdi de tous les seigneurs de la cour après Cavois et Peguillin, est venu tout à l'heure gratter à ma porte pour me raconter une aventure qui lui est arrivée ce matin même. « J'ai promis au roi de n'en parler à qui que ce soit, m'a-t-il dit ; mais vous, comtesse, vous êtes la discrétion personnifiée, et ce n'est point divulguer un secret que de vous le faire partager. D'ailleurs, vous le savez, il ne dépend pas de moi que nos deux cœurs n'en fassent qu'un... »

— Dites, dites toujours, ai-je répondu au jovial secrétaire d'Etat.

— Imaginez-vous, belle dame, a-t-il repris, que je me sentais une sorte de velléité de faire un peu la cour à M^{lle} de la Vallière, fille d'honneur de *Madame*. Quand je passais dans l'antichambre de Son Altesse Royale, je disais toujours à cette aimable personne quelques douceurs qui n'étaient pas trop mal reçues. Or, hier je causais chez *Madame*, avec M^{lle} de la Vallière, quand le roi se montra tout à coup. Il s'informa brusquement de ce que nous faisions là.

« Sire, répondis-je, je demandais à mademoiselle la permission de la faire peindre en Madeleine par Lefebvre.

— En Madeleine ! à quoi bon ? répliqua Sa Majesté d'un ton bref.

— C'est que mademoiselle a des traits grecs qui me plaisent fort, et que sous ce costume...

— Il vaut mieux la faire peindre en Diane ; elle est trop jeune pour être représentée en pénitente.

« Je compris ce que cela signifiait ; j'avais, sans m'en douter, chassé sur les terres de Sa Majesté ; et malgré l'air virginal de M^{lle} de la Vallière, je pensai qu'elle ne ressemblait déjà pas trop mal à la Madeleine... au repentir près.

« Je me rendais ce matin au conseil, assez inquiet de la suite de tout ceci, lorsque le roi, sortant de sa garde-robe, est venu à moi et m'a poussé dans le cabinet de *Théagène et Chariclée*, dont il a fermé la porte au verrou.

« Brienne, m'a-t-il demandé ensuite d'un ton sérieux, l'aimez-vous ?

— Qui, sire ?

— Eh ! vous me comprenez de reste... elle, M^{lle} de la Vallière ?

— Sire, pas encore tout à fait ; mais mon amour n'était pas loin d'éclore si...

— Si vous n'étiez pas marié, alliez-vous dire.

— Je prierai Votre Majesté de remarquer que je vis à la cour...

— Allons, l'aimez-vous ? Ne mentez pas.

— Sire, je vous jure que je n'en suis point encore amoureux.

— Cela suffit... Je vous crois.

— Ah ! sire, ai-je dit alors en faisant un gros soupir, elle vous plaît encore plus qu'à moi.

— Oh bien ! que je l'aime ou non, coupez court à votre inclination ; laissez là son portrait, et je vous en saurai gré.

— Mon cher maître, me suis-je hâté de répondre en accolant la cuisse du roi, de ma vie je ne dirai un seul mot à cette demoiselle ; que Votre Majesté daigne me par-

donner une faute involontaire et ne jamais se la rappeler.

— Je vous le promets, a vivement reparti cet excellent prince en me tendant sa main que j'ai baisée, mais tenez votre promesse, et gardez le secret sur l'objet de notre entretien.

— Votre Majesté sait qu'elle peut se reposer sur ma foi.

— Ah ! mon cher comte, a dit le roi comme par réflexion, il ne faut pas, ainsi que vous le faisiez à l'instant, parler avec légèreté des devoirs du mariage.

— Hélas ! Votre Majesté a grandement raison ; c'est bien assez qu'on ne puisse pas toujours se garantir de manquer à ces vénérables devoirs. »

J'ai ri de bon cœur de l'aventure de Brienne, et il en a ri avec moi parce que le danger est passé ; mais il faut convenir que cet étourdi est fort heureux d'en être quitte à si bon marché, car les rois ne sont pas ordinairement disposés à ménager ceux qu'ils soupçonnent de soupirer conjointement avec eux pour un même objet.

Une singulière nouvelle, débitée à l'oreille, vient de se jeter à la traverse des plaisirs de la cour : un personnage, que l'on doit juger important d'après les précautions dont il est l'objet, a été conduit, dans le plus grand secret, aux îles Sainte-Marguerite, sur les côtes de la Méditerranée. C'est un homme d'une taille élevée, admirablement bien fait et couvert de riches habits.. Quant à ses traits, on n'en peut rien dire ; le mystérieux prisonnier a la figure cachée par un masque de velours à mentonnière d'acier qui lui permet de manger, et qu'il ne quitte que la nuit. *L'homme au masque de fer*, c'est ainsi qu'on l'appelle, a le ton fier, la parole élevée ; tout ce qui l'entoure, le gouverneur lui-même, lui parle avec respect et découvert. Le roi a défendu qu'on s'entretint de ce captif, dont précisément chacun brûle de parler. M^{me} de Montausier, qui avait hasardé ce matin une question sur lui en présence de Sa Majesté, a vu se froncer le sourcil royal, plus redoutable pour nous que ne l'était pour les anciens le sourcil de Jupiter. On assure que le commandant des îles Sainte-Marguerite a l'ordre de tuer son prisonnier s'il par-

venait à se découvrir... Et l'on ne peut deviser là-dessus ; en vérité, c'est le supplice de Tantale.

Pour détourner l'attention des courtisans, trop occupés de *l'homme au masque de fer*, le roi s'est fait présenter à son lever un enfant sauvage, trouvé parmi les ours près de Kowno, en Lithuanie, et envoyé à la reine mère par l'évêque de Vilna. Cet enfant, du sexe masculin, fuyait avec les petits d'un ours, auxquels des soldats donnaient la chasse ; saisi par un coureur habile, il fit entendre une sorte de hurlement pareil à celui des animaux avec lesquels il vivait : c'était là tout son langage. Au moment où l'on expliquait au roi les moyens qu'on se propose d'employer pour élever cet individu et lui apprendre à parler français, le comte de Bussy est entré dans les appartements. « Quoi ! s'est-il écrié, ce petit garçon si gentil, « si doux, a vécu jusqu'à présent parmi les ours, et l'on « veut le former à nos manières ? *Quel joli naturel on va « gâter !* » Le roi n'a pas goûté cette plaisanterie ; on craint qu'elle ne diminue encore le crédit du mestre de camp général ¹, déjà mal noté à la cour pour ses épigrammes et ses malignes chansons.

Je viens de voir Brienne, qui passait tout droit devant la porte de mon appartement.

— Ecoutez donc, monsieur le comte, lui ai-je dit, entrez, je vous prie, vous avez à compléter le récit de l'autre jour.

— Mais, comtesse, je ne crois pas, il me semble que je vous ai tout dit.

— Non vraiment, vous ne m'avez pas encore appris que M^{lle} de la Vallière a été peinte par Lefebvre.

— En Diane, je parie ; c'était le projet du roi.

— Comme vous dites, le peintre l'a représentée dans un joli paysage ; près d'elle est un Endymion, qui ressemble beaucoup à Sa Majesté.

1. Le comte de Bussy-Rabutin était mestre de camp général de la cavalerie légère, ce qui équivalait au grade de colonel général de nos jours.

— Allons, le voilà qui se décèle lui-même.

— Et dans le lointain... Oh ! mais c'est là le plus curieux.

— Eh bien, comtesse, dans le lointain ?

— Lefebvre a peint un Actéon avec des cornes d'une longueur démesurée...

— La drôle d'idée !

— Et cet Actéon, devinez qui c'est ?

— En vérité, je ne sais...

— C'est vous, mon pauvre comte, et jamais ressemblance ne fut plus frappante.

— Eh ! je ne le sais que trop, morbleu !

— J'aurais gagé que vous aviez une raison pour ne pas entrer ce matin chez moi.

— Sans doute, ce sont de ces traits qu'on n'aime pas à divulguer... Convenez, comtesse, que le tour est sanglant, moi qui me suis si bien conduit avec lui.

— Que voulez-vous, c'est là de la gaieté de cour... Dans ce pays, on ne rit que de ce qui pince ou égratigne.

— Tenez, madame, Bussy a raison, avec ses couplets satiriques ; il se venge au moins de ceux qui le molestent, et s'ils l'égratignent, il les écorche. Ma foi, c'est de bonne guerre...

Le comte s'éloigna en grommelant.

Le secret des amours du roi a fait explosion ; la Discorde a secoué son flambeau sur la cour... Le feu est à Sainte Cloud, au Louvre, au Palais-Royal. *Madame* se croyait toujours aimée du roi ; un échange de petits vers entre la princesse et Sa Majesté durait depuis plusieurs mois ; et, circonstance très plaisante, ces douceurs rimées sortaient de part et d'autre de la fabrique du marquis Dangeau, qui faisait ainsi les demandes et les réponses. Je ne sais pas au juste jusqu'à quel point de l'intrigue ce faiseur d'hémistiches serait resté l'intermédiaire des deux illustres personages, si la glace n'eût pas été rompue violemment. *Madame* avait bien entendu dire tout bas quelque chose des amours du roi et de M^{lle} de la Vallière ; mais elle ne croyait

pas un mot de ces propos, ne pouvant s'imaginer que Sa Majesté préférât une fille obscure qu'elle trouvait sans grâce, sans beauté, à elle, princesse née sur un trône et douée de toutes les perfections du corps et de l'esprit. Il a fallu céder à l'évidence ; et l'on rapporte que *Madame*, étant entrée la semaine dernière dans l'appartement de ses filles, à une heure où le roi y était, a trouvé cette évidence si démonstrative qu'elle n'a pu se refuser à son témoignage.

Soudain la princesse, peu inquiète de l'effet que pourraient produire ses emportements, a quitté Fontainebleau sans prendre congé ni du roi, ni des reines, ni de *Monsieur* ; et, retirée à Saint-Cloud, elle a fait retentir le château de ses plaintes, de ses clameurs, quelques-uns disent de ses vociférations. *Madame* est fière, glorieuse... « Quoi ! s'est-elle écriée, préférer une petite bourgeoise de Tours, laide, sèche, boiteuse, à une fille de roi, faite comme je le suis ; il faut qu'il manque de délicatesse, de goût. »

Les gens réservés prétendent que la plaignante ne regrette absolument que les petits vers du roi, qu'elle aimait à lire, et auxquels Son Altesse Royale se plaisait à répondre ; pour mon compte, je veux croire qu'elle ne perd que cela. Mais M^{me} de Soissons, qui, de son propre aveu, est privée d'une possession plus réelle par la nouvelle inclination du roi, excite à toute heure *Madame*, et fait dégénérer son exaltation jalouse en véritable fureur. Croirait-on que l'irritée Henriette a porté le délire jusqu'à se plaindre aux reines de l'intrigue du roi avec la Vallière, sans considérer qu'il est difficile d'expliquer cette conduite autrement que par un transport jaloux ? Aussitôt un déluge de reproches, de réprimandes et même de qualifications aussi crues¹ qu'injurieuses est tombé sur la pauvre fille d'honneur, de la part de la jeune reine ; Anne d'Autriche y a joint, avec toute l'aigreur d'une âme dévote courrou-

1. Mario-Thérèse était douce, maissable s'irritait aisément quand il s'agissait des maîtresses du roi. Les épithètes arrivaient alors abondamment sur ses lèvres, elle ne les choisissait point, et les noms de cat..., de put..., de sal..., venaient communément se ranger dans son discours.

cée, bon nombre de prédications, assaisonnées de menaces fort dures. La pauvre fille, humiliée, éperdue, tout en pleurs, s'est jetée dans le premier carrosse venu, et s'est fait conduire au monastère de Chaillot. La supérieure, qui voit de loin, s'est empressée d'ouvrir les bras à cette pécheresse éplorée ; la grille du cloître s'est refermée sur elle. Mais je connais le roi ; la réclusion de l'intéressante personne ne se prolongera pas.

Louis XIV n'a pas tardé d'apprendre la retraite de M^{lle} de la Vallière, et les reproches peu mesurés qui l'ont déterminée. Après s'être emporté avec moins de ménagement encore contre la reine, le roi a volé à Chaillot ; quelques vieilles nonnes, peu ambitieuses de plaire aux puissances de la terre, ont voulu arrêter Sa Majesté à la fermeture du parloir ; mais la supérieure, mieux apprise, a jugé que la grille d'un cloître devait céder au moindre attouchement du sceptre ; Louis est parvenu dans l'intérieur du couvent.

M^{lle} de la Vallière, retirée au fond de la cellule qu'on lui avait donnée, était loin de penser que son illustre amant songeât à s'introduire dans ce séjour de la pénitence. Assise près d'une petite fenêtre ouvrant sur les jardins, elle rêvait profondément et soupirait quelquefois, tandis que le vent agitait avec un léger bruit les pampres enlacés autour des barreaux de sa croisée. Le chagrin amer de la nouvelle recluse s'était un peu calmé ; il semblait sommeiller dans le sein de cette mélancolie qui, comme une autre atmosphère, enveloppe en quelque sorte les habitants du cloître. L'âme candide de M^{lle} de la Vallière, créée pour les douces impressions, se laissait aller à cette calme félicité ; elle croyait dévotement aux ressources de la prière, et se flattait d'oublier les éclatantes séductions du monde, qui bientôt ne lui apparaîtraient plus que dans le lointain de sa pensée.

Tout à coup un bruit confus de pas et de voix se fait entendre dans le long corridor ; ces voix, ces pas, ce sont ceux d'êtres virils qui pour la première fois pénètrent dans

cet asile de la chasteté ou du repentir. La Vallière a reconnues les accents du roi, dont le souvenir s'était un moment assoupi en elle... C'en est fait, son cœur palpite, la grâce s'éloigne ; l'amour profane se rallume.

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi, dit la pauvre fille en tombant à genoux au moment où la porte de sa cellule s'ouvrait avec fracas.

— Venez, mademoiselle, s'écria Louis XIV, qui parut devant sa maîtresse ; venez, le ciel ne vous appela point dans ce couvent, et je ne souffrirai pas que la crainte vous y retienne.

— Sire, il est vrai, la crainte de déplaire à d'augustes personnes m'a fait chercher un refuge dans cette maison ; mais j'y resterai maintenant pour obtenir, hélas ! le pardon de mes fautes.

— Non, mademoiselle, non, n'espérez pas que j'y consente ; nuls vœux ne vous attachent au cloître... Je ne viole en rien les lois ecclésiastiques en venant vous en tirer ; vous êtes à moi, vous me suivrez.

— De grâce, sire, ne m'exposez pas de nouveau à la juste colère de la reine...

— La reine ! répéta Sa Majesté avec un bruyant éclat de voix, elle sait qu'elle est aussi ma sujette... Sa colère se taira.

— Je vous en supplie, ô mon roi ! laissez-moi dans ces lieux pleurer mon innocence, et reconquérir du moins la paix de l'âme.

— Mademoiselle de la Vallière, je vous ai priée de me suivre, maintenant je vous l'ordonne.

La jeune pénitente cessa de répliquer ; l'abbesse la releva, et l'aida à marcher jusqu'au carrosse du roi. Ce prince remercia M^{me} de Chaillot avec le ton rempli de charme qu'il sait si bien prendre quand sa volonté n'est pas contrariée ; Sa Majesté pria en outre cette dame d'user sans réserve des droits qu'elle s'était acquis à sa reconnaissance... Nous verrons si le pape confirmera ces droits-là.

M^{lle} de la Vallière trembla quand elle vit que son amant la conduisait au Palais-Royal ; le roi s'aperçut de ce mou-

vement de frayeur. « Soyez tranquille, chère demoiselle, » lui dit-il, vous serez reçue comme vous devez l'être. » Arrivé au palais, Louis XIV marcha droit à l'appartement de sa belle-sœur, affectant de donner la main à sa maîtresse.

— Madame, dit le roi d'un ton poli mais impérieux, je vous recommande très instamment mademoiselle.

— Oui, sire, répondit la princesse, je ne la regarderai plus que comme une fille à vous.

Tous ces détails de l'explosion des amours de M^{lle} de la Vallière m'ont été redits par M^{me} de Choisy, ma parente, qui, depuis le voyage de Fontainebleau, est fort avant dans les bonnes grâces de la favorite, et qui n'est pas plus discrète que la petite d'Artigny.

CHAPITRE VI

FIN DE 1661

Fête magnifique donnée par le surintendant à sa terre de Vaux — Jalousie du roi. — Colbert, juge sévère de Fouquet. — Courtisan dénonciateur. — L'écureuil. — Colère de Louis XIV. — Il veut faire arrêter Fouquet au milieu de la fête. — Première représentation des *Fâcheux* de Molière. — Chapelle veut s'en donner les gants : mot malin de Molière. — Une bourse à chaque convive. — La saignée, la lancette cassée et le coup de pied au derrière. — Conversion des protestants ; les bonbons et le fouet. — Voyage de Nantes. — Bœuf à la mode royal. — Le cocher grand seigneur. — Apollon brodé. — Château de Nantes : comment le roi y est logé. — Fouquet et sa fièvre tierce. — Les jeunes insulaires, leur danse, leur costume, leurs charmes. — Mises à l'épreuve par les courtisans. — Arrestation de Fouquet et de ses commis ; exil de ses parents. — Le dévouement rétribué du duc de la Feuillade. — Le duc de Gesvres au désespoir de n'avoir pu arrêter son ami. — Archives de Fouquet. — Pensions qu'il faisait à ses amis de cour. — Journal des galanteries du surintendant. — Beautés qu'il a achetées, leurs lettres, leurs portraits, échantillons de leurs attraits. — Fouquet à la Bastille. — Cour de justice pour le juger. — Insulte faite à Londres à

l'ambassadeur de France par celui d'Espagne. — Colbert contrôleur général. — La frétilante duchesse de Chevreuse. — Naissance du Dauphin — Fabert et le cordon bleu.

Le surintendant Fouquet n'a pas persévéré dans les projets de réforme que la Fontaine croyait avoir aperçus en lui : soit qu'il ait été jaloux d'atteindre la magnificence de M. de Bullion, que le duc de la Feuillade lui a proposé pour exemple, soit que ce ministre se croie obligé de continuer les réjouissances qui se sont perpétuées à la cour depuis le mariage de *Monsieur*, il donna cette semaine une fête enchanteresse à son château de Vaux ; j'y ai assisté. Rien d'aussi brillant, d'aussi riche, d'aussi lumineux ne s'était encore vu ; le roi lui-même en a été ébloui ; on ajoute que Sa Majesté en a témoigné son mécontentement. Louis XIV n'aime point en général tout ce qui tend à établir avec lui une rivalité de faste et d'éclat : c'est une faiblesse qu'il faut excuser chez un jeune prince à qui Mazarin n'apprit à voir la grandeur que dans les pompes du trône et dans la soumission des sujets.

Ici naît l'occasion de dire que M. Colbert ruine secrètement le crédit du surintendant Fouquet, non, comme plusieurs personnes le prétendent, qu'il aspire à prendre sa place, mais parce que tout ce qui blesse l'ordre, l'économie, la régularité déplaît à cet esprit méthodique et calculateur. M. Colbert ne hait point la personne de M. Fouquet, mais il déteste ses désordres, sa générosité sans fruits, ses prodigalités sans bornes, dont il aperçoit la funeste conséquence à la gêne extrême de l'État, et aux nouvelles charges qu'il faut imposer journellement à la nation. Or qui veut atteindre un but ne peut pas toujours choisir les moyens d'y parvenir. Les principes sévères que M. Colbert développe auprès du roi en contrôlant par son ordre les comptes et les opérations du surintendant tendent à s'appuyer de toutes les preuves qui peuvent les justifier. Ce vérificateur travaille en comptable scrupuleux, on dirait qu'il agit en ennemi.

Mais si M. Colbert n'est pour M. Fouquet qu'un juge

austère, il est environné d'observateurs plus malveillants. Pour l'honneur de la noblesse, je ne nommerai point le seigneur qui, pendant les fêtes de Vaux, fit remarquer au roi que le surintendant a fait sculpter parmi les ornements d'architecture de son palais un écureuil avec cette devise : *Quo non ascendam ?* (Où ne monterais-je pas ?) Le gentilhomme poussa la complaisance jusqu'à traduire la phrase latine. Sa Majesté, qui jusqu'alors ne s'était montrée que mécontente, parut irritée et ne parla qu'avec hauteur à M. Fouquet. Peu d'instant après la remarque envenimée du courtisan, le roi rencontra la reine mère dans les jardins...

— Avez-vous vu, madame, lui dit-il en l'abordant, le luxe insolent de cet homme ? Souffrirons-nous donc plus longtemps les exactions de tous ces partisans et ne leur ferons-nous pas rendre gorge ?

— Quelles réflexions, mon fils, au milieu d'une réjouissance donnée pour vous plaire !

— Qu'importent ses cajoleries ? Son faste me gêne, me blesse... Avez-vous l'idée, madame, d'un tel orgueil : prendre pour devise... *Où ne monterais-je pas !*... Vive Dieu ! le drôle cessera de monter, car je lui couperai les jambes. Ce soir à la nuit je le fais arrêter...

— Ah ! mon fils, que dites-vous ! quoi ! lorsque vous voilà chez lui...

— C'est bien chez moi ; tout ce que Fouquet possède, il me l'a volé.

— Calmez-vous, sire, renoncez pour le moment à votre projet, il ne vous ferait point d'honneur... il nuirait à votre gloire.

— A ma gloire !... eh bien ! madame, à votre sollicitation, j'ajourne la punition de ce financier ; mais, je vous le dis, il ne portera pas loin l'impunité et expiera bientôt son luxe insolent.

Cependant Fouquet, bien éloigné de prévoir son sort, s'évertuait à multiplier les plaisirs autour de la famille royale. Molière avait composé tout exprès pour les fêtes de Vaux la comédie des *Fâcheux*, ne se doutant pas que

le jour de la première représentation de cet ouvrage l'ouquet aurait plus de fâcheux à son château qu'il n'en est montré dans la pièce. Cette nouvelle production du poète à la mode a fait rire la cour de bon cœur : l'excellent comique, l'intrigue ingénieuse, les caractères fidèles et la critique exquise qu'on remarque dans les *Fâcheux* ne laissent pas soupçonner que tout cela ait été conçu à la hâte ; pourtant cette comédie a été faite, apprise et représentée en quinze jours. Il s'est passé après le spectacle une scène impromptu qui a fait rire encore, mais aux dépens du pauvre Chapelle, homme de beaucoup d'esprit, peu habitué à ce genre de déconvenue. Ce poète aimable s'était vanté pendant toute la représentation d'avoir travaillé à la pièce qu'on accueillait avec tant de faveur. « Comment trouvez-vous *notre* comédie ? demandait-il à celui-ci. Convenez que nos *Fâcheux* sont bien plaisants, » disait-il à celui-là. La vérité est que Chapelle avait fait une scène dont Molière n'avait pu conserver un seul mot. L'auteur unique apprit en rentrant qu'il était désemparé de la moitié de sa gloire par son prétendu collaborateur. « Ah ! mon ami, lui dit-il devant tout le monde, cela n'est pas bien ; mais je t'aime, et je ne te jouerai pas le tour de montrer à ces messieurs la scène que tu avais faite. » Là-dessus les éclats de gaieté recommencent et Chapelle de se perdre dans la foule.

Le lendemain, au moment où tous les seigneurs et les dames prenaient congé de M. Fouquet en le comblant de félicitations sur ses fêtes, où pendant trois jours le plaisir s'était produit sous toutes les formes ; en ce moment, dis-je, le duc de la Feuillade s'approcha du surintendant : « A merveille, marquis, lui dit-il, l'idée est délicate, charmante, sublime... » Je ne compris rien à cet éloge inachevé ; mais on m'apprit en route que chaque seigneur en prenant possession de la chambre qu'il venait d'occuper au château de Vaux y avait trouvé une bourse remplie d'or. Je sus aussi qu'aucun de ces messieurs n'avait oublié de l'emporter.

Le roi est toujours amoureux fou de M^{lle} de la Vallière :

il faut qu'il y ait bien des voluptés cachées sous ces voiles qui ne trahissent que des formes grêles et maigres. Hier, la cour étant à Saint-Germain, la favorite fit une chute de cheval à la chasse, et l'on craignit les suites de cet accident. Louis XIV paraissait désespéré : il voulut assister à la saignée de pied qui fut ordonnée par le médecin. Le jeune chirurgien chargé de pratiquer cette facile opération, intimidé peut-être par la présence du roi, eut le malheur de casser sa lancette dans le pied de la malade. « Maladroit butor ! » s'écria Sa Majesté ; et la botte royale, non moins rude que celle d'un vil piqueur, envoya tomber au bout de la chambre le pauvre chirurgien, qui, craignant la récédive, se releva bien vite et disparut. Un nouvel Esculape déclara que cela n'était rien : il retira le bout de lancette, fit la saignée, et sortit aussi satisfait de son succès que l'autre opérateur devait être mécontent de son échec. Les ambassadeurs des diverses cours, qui ne sont pas obligés de flatter le roi de France même dans ses fautes ont trouvé le coup de pied un peu oriental. Je suis tout à fait de leur avis et le peuple aussi.

On crie, mais tout bas, contre un arrêt du conseil qui porte que, dans le but de pousser, autant que possible, les protestants à se convertir au catholicisme, les garçons âgés de quatorze ans et les filles âgées de douze pourront abjurer sans l'aveu de leurs parents. Le même arrêt autorise les mineurs déjà convertis à se marier contre le consentement de leurs pères et mères. Je suis bonne catholique, mais cela me paraît fort. On s'était contenté jusqu'ici de procéder aux conversions par l'adresse, la ruse, la subtilité : les bons jésuites surtout avaient fait de véritables chefs-d'œuvre d'habileté séductrice auprès des enfants. Il est impossible de dire avec quel tact, quelle finesse de transition ils faisaient passer ces jeunes néophytes des caresses aux menaces, des bonbons au fouet... Il eût fallu, je crois, s'en tenir là.

Je n'ai pas trouvé depuis quinze jours un seul petit fait à noter : le roi, avec le projet apparent de présider les

états de Bretagne, mais réellement pour faire arrêter le surintendant et s'emparer de Belle-Isle, s'était rendu à Nantes, d'où Sa Majesté ne revint qu'avant-hier. Les reines, retirées dans leur oratoire, ne recevaient point durant ce voyage ; Paris et la cour étaient tristes pendant la semaine sainte. Le mouvement et le bruit sont revenus avec notre aimable souverain, mais quelques nuages se mêlent à la gaieté qu'il a ramenée. L'emprisonnement d'un homme de l'importance du ministre Fouquet ne pouvait manquer de produire une vive sensation. Ce coup d'autorité a même fait murmurer, et les étrangers ont été jusqu'à blâmer hautement l'action d'un grand prince descendant à la ruse pour s'assurer d'un de ses serviteurs.

Brienne, qui a tout à fait oublié ma petite espièglerie de Fontainebleau, est venu ce matin me demander du chocolat, que ma femme de chambre fait à merveille. « Volontiers, ai-je répondu au comte, mais à condition » que vous me ferez le récit bien circonstancié de ce qui « s'est passé dans le voyage de Nantes. » Le marché a été conclu.

Le roi est parti de Saint-Germain accompagné de M. le prince, de M. le duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre ; de M. le duc de Gesvres, capitaine des gardes en quartier ; du maréchal de Villeroy, de M. le duc de Beaufort, premier maître d'hôtel ; de Péguillen et de plusieurs autres seigneurs. Sa Majesté eut la singulière idée de faire la route à franc étrier ; mais la partie de sa personne qui se trouvait le plus immédiatement intéressée dans l'exécution de ce projet ne put soutenir l'épreuve jusqu'au bout : il fallut recourir à un carrosse, et comme il n'y en avait point à la suite on dut prendre celui de l'évêque d'Angers. Une nouvelle mésaventure fut alors la conséquence du zèle moins heureux qu'empressé de M. de Beaufort, qui, ayant voulu servir de cocher à Sa Majesté, eut l'honneur de verser le roi de France dans un fossé. Le duc de Saint-Aignan a fait une description en vers du voyage de Nantes : c'est de la poésie de grand seigneur ; l'auteur s'est conduit sans façon

avec le dieu du Pinde. Pour la gloire des premiers gentils-hommes de la chambre présents et futurs je ne copie point la narration rimée de M. de Beauvilliers.

Le roi était descendu au château de Nantes, vieil édifice dont la construction date du temps des croisades au moins. Sa Majesté n'occupait pas un appartement, mais une seule chambre, à laquelle on arrivait par une terrasse découverte garnie de ces giroflées qui poussent d'elles-mêmes sur les vieilles murailles, et aboutissant à un corridor fort étroit pratiqué dans l'épaisseur du mur. C'était là l'antichambre. Le duc de Saint-Aignan s'y tenait assis sur une chaise de paille, ainsi que Rose, secrétaire du cabinet. Dans la pièce voisine on voyait la toilette de Sa Majesté, une grande table couverte de papiers, quelques chaises sur lesquelles étaient jetés pêle-mêle les habits du roi, et un vilain lit de damas jaune ordinairement fort en désordre, parce que les valets de la chambre n'avaient la permission de le faire qu'en l'absence de Sa Majesté.

Cependant le roi paraissait prendre un vif intérêt à la santé de M. Fouquet, qui était arrivé à Nantes avec une fièvre tierce : il envoyait tous les jours Brienne auprès de ce ministre pour s'informer de son état et lui en rendre compte. Trompé par ces marques d'attention, le pauvre surintendant, que ses amis avaient averti des risques que courait sa liberté, finit par ne plus croire au danger qu'on lui faisait pressentir, et poussa même l'erreur jusqu'à se flatter qu'il conservait assez de pouvoir pour faire arrêter M. Colbert. Ainsi rassuré sur son avenir et guéri de sa fièvre, il voulut voir danser des paysannes de Belle-Isle qui étaient venues complimenter leur seigneur et M^{me} la surintendante. A demi couché sur son lit, enveloppé de sa robe de chambre et le dos appuyé contre une pile de carreaux de damas vert, le convalescent fit ouvrir la porte de la salle où se trouvaient ces villageoises, dont les pas vraiment gracieux le charmèrent. Ces jeunes insulaires, toutes fort jolies, étaient habillées d'écarlate avec des bandes de velours noir cousues en zigzag au bas de leurs jupes, qui, généralement courtes, découvraient à

moitié des jambes bien tournées et d'assez petits pieds. Ces fillettes portaient des corps très étroits auxquels s'attachaient de petites manches amarantes aussi garnies de velours noir mêlé d'or et longues de quatre ou cinq travers de doigt au plus ; elles avaient la gorge et les bras nus. Enfin des yeux vifs, un teint animé, des dents blanches et cet embonpoint qui annonce une santé florissante, donnaient à ces danseuses un air mutin, agaçant. Plusieurs jeunes courtisans ont assuré depuis que cette enseigne ne trompait point.

Le lendemain du jour où M. Fouquet s'était amusé de ce ballet champêtre, il dut revenir cruellement de sa sécurité prématurée. Il venait d'assister au conseil, durant lequel Sa Majesté lui avait adressé souvent la parole et s'était fait donner par lui plusieurs renseignements qu'elle craignait de ne pouvoir obtenir plus tard. Le surintendant, entouré de plusieurs gentilshommes, touchait le marchepied de son carrosse, lorsque d'Artagnan, sous-lieutenant de mousquetaires, se présenta devant lui.

— Ce n'est pas là, monsieur, qu'il faut monter, dit cet officier, mais dans cette chaise aux portières grillées que vous voyez à quatre pas.

— Quoi donc ? que signifie ceci ? répondit Fouquet pâle et tremblant.

— Que je vous arrête au nom du roi.

— Le roi est bien le maître, répliqua le surintendant déjà remis, mais j'aurais désiré pour sa gloire qu'il eût agi plus ouvertement.

Pendant que cette scène se passait au pied de l'escalier du château et que la foule des seigneurs dont M. Fouquet était environné se dissipait sans qu'aucun d'eux lui eût dit un seul mot, M. de Boucherat était chez ce ministre et faisait main basse sur tous ses papiers. On le fouilla lui-même, et dans l'une de ses poches se trouvèrent pour treize ou quatorze cent mille livres de rescriptions des aides avec la reconnaissance d'une somme de sept cent mille livres dont il avait fait le dépôt entre les mains de M. Chanut.

Dans la journée le grand prévôt de l'hôtel arrêta les commis qui avaient suivi à Nantes M. Fouquet. Tous les parents du surintendant eurent part à sa disgrâce : M. de Béthune, son gendre, fut exilé avec sa femme ; l'archevêque de Narbonne, l'évêque d'Agde, l'abbé Fouquet et l'écuyer du roi, frères du ministre disgracié, furent également envoyés en exil.

Le duc de la Feuillade ayant appris l'arrestation du surintendant jeta les hauts cris et dit qu'il *resterait son ami à la vie et à la mort*. Mais appelé devant le roi pour s'expliquer sur ces grands témoignages d'attachement, cet ami si dévoué, si chaud ne fut plus qu'un véritable Pasquin, qui, plaisantant sur ce qu'il avait dit, désarma Sa Majesté. « Sire, répondit-il aux interpellations du monarque, c'est bien le moins que je puisse donner quelques mots de consolation à Fouquet en échange des beaux louis que j'en ai reçus. Si M. Colbert veut m'en compter autant, je suis prêt à l'assurer que je lui ferai semblable » « compliment s'il se trouve jamais en pareille situation. »

Le roi, qui savait très bien que Fouquet entretenait à la cour beaucoup de pensionnaires parmi les plus grands seigneurs, avait craint que le duc de Gesvres ne fût du nombre ; par cette raison il ne l'avait point chargé de l'arrestation et s'était adressé à d'Artagnan, militaire parvenu qui ne jouissait pas d'assez de crédit pour avoir part aux largesses du surintendant. Le capitaine des gardes, au désespoir de la défiance dont il venait d'être l'objet, jura et pleura tout à la fois : on assure même qu'il s'arracha quelques cheveux. « Pourquoi me déshonorer ! » s'écria-t-il ; sans doute Fouquet est mon plus intime ami, mais j'aurais arrêté mon père pour être agréable au roi... Est-ce qu'il soupçonne ma fidélité ? Qu'il prenne ma tête, je vais la lui porter... » M. de Gesvres conserva sa charge, et cela le consola d'avoir gardé sa tête, dont le roi ne voulut point.

Il n'est bruit à la cour que du résultat des perquisitions faites dans les papiers trouvés à l'hôtel du surintendant à Paris. On y a trouvé des preuves attestant que Fouquet

payait annuellement quatre millions aux courtisans qu'il appelait ses amis, et sur lesquels il avait la faiblesse de compter pour le soutenir dans un changement de fortune. On a vu, lors de son arrestation, la mesure de leur dévouement ; car il est bon de remarquer que moitié des seigneurs qui l'entouraient en ce moment n'étaient venus à Nantes qu'avec l'argent qu'il leur avait donné, indépendamment du quartier échu de leur pension. Dans d'autres circonstances, ce système de corruption lui avait mieux réussi. Gourville a souvent raconté, sans beaucoup de mystère, de quelle façon et à quel taux le surintendant avait, suivant les occasions, acheté l'appui, les suffrages ou le silence des principaux chefs du parlement. Voilà pour les affaires ; passons maintenant au dépouillement des archives du plaisir.

On a trouvé dans le cabinet de M. Fouquet un journal sur lequel étaient inscrites, avec le plus grand soin, par noms, prénoms, surnoms, toutes les filles ou femmes de condition qu'il avait débauchées. Ce registre mentionnait non seulement les dates des victoires remportées sur ces beautés, mais encore les sommes qu'il en avait coûté pour obtenir leurs faveurs. Près de ce monument de galanterie financière on découvrit une cassette remplie de lettres d'amour, de portraits, de cheveux d'*espèces* diverses, noirs, blonds, châains, bruns : le tout étiqueté avec un ordre scrupuleux, que l'ex-ministre n'a malheureusement montré que là.

Quand cette découverte fut divulguée, on s'aperçut qu'un grand nombre de dames et de demoiselles fort bien nées manquaient dans les cercles de la cour et de la capitale : c'étaient évidemment celles dont la correspondance ou l'image venait d'être trouvée chez Fouquet avec des échantillons de leurs charmes. Une fille d'honneur de la reine mère était inscrite sur le journal en question si souvent et dans des termes si particuliers, que Sa Majesté se vit forcée de la chasser. Je dois dire, pour être exacte, que M^{lle} de la Vallière avait été couchée sur le livre du ministre déchu : mais je me hâte d'ajouter que l'inscrip-

tion était demeurée incomplète, ce qui prouve qu'on avait prétendu à ses bonnes grâces, mais que le marché ne fut point conclu.

Le pauvre surintendant entra hier à la Bastille, après être resté quelques jours au château d'Angers. D'Artagnan doit conserver la garde de son prisonnier, ce qui ne plaît ni à cet officier des mousquetaires ni à M. Besmaux, gouverneur de la Bastille. Le premier, cavalier très galant, préférerait son service du Louvre, qui le met en rapport journalier avec des femmes charmantes, à la triste obligation de garder un ministre emprisonné ; le second, géôlier par goût et par caractère, est mécontent de voir soustraire ce captif à son autorité. Il est accordé cent francs par jour pour la dépense de M. Fouquet. C'est peu, comparativement au train de sa maison ; mais avec cela le nécessaire ne manque pas.

Le roi vient d'ordonner la formation d'une *chambre de justice* pour juger le surintendant ; les membres de cette chambre sont tirés d'un grand nombre de tribunaux. Elle doit faire aussi le procès aux partisans accusés d'avoir dilapidé les finances de l'État ; on les aurait laissés jouir du fruit de leurs rapines s'ils n'avaient pas ajouté les prodigalités aux exactions, et s'ils n'eussent pas éclipsé par leur magnificence jusqu'aux princes du sang, auxquels il faut au moins conserver la suprématie du luxe et du bruit. La nouvelle cour siégera, dit-on, à l'arsenal.

Une nouvelle, arrivée ce matin de Londres, a fait diversion aux entretiens sur la disgrâce de M. Fouquet, et reporte vers un autre objet la colère du roi. A la réception d'un ambassadeur extraordinaire de la cour de Suède près de Charles II, le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, a pris violemment le pas sur M. le comte d'Estrades, ministre de France, qui, à la suite du tumulte que cette action violente a produit, s'est vu insulté par la populace anglaise, qu'avait peut-être payée le ministre espagnol. Louis XIV, furieux de cet attentat à sa dignité, voulait au premier moment faire marcher des troupes vers les Pyrénées et porter la guerre en Espagne. On est

parvenu, non sans peine, à lui faire changer d'avis ; mais Sa Majesté veut une réparation prompte, entière, éclatante. Tout porte à croire qu'il l'obtiendra.

La charge de surintendant des finances est supprimée. M. Colbert, qui, comme chacun s'y attendait, remplace M. Fouquet, a le titre de *contrôleur général*, créé pour le nouveau ministre et sans doute par lui. Sa Majesté y a joint la charge de secrétaire d'État de la maison du roi, que M. du Plessis-Guénégaud a dû vendre par suite de la disgrâce du surintendant, qu'il a partagée.

Ainsi la remuante M^{me} de Chevreuse est parvenue à ses fins. Protectrice déclarée de M. Colbert, elle n'a pas eu de repos qu'elle n'ait perdu M. Fouquet dans l'esprit de la reine mère et ne l'ait décidée à l'abandonner. Il faut à toute force que la vieillissante duchesse s'agite pour ou contre quelqu'un : l'intrigue semble être la retraite de sa galanterie. Nous allons voir maintenant sur quel objet va se reporter son imagination active, à quel genre de conquête s'appliquera son esprit frétilant.

La reine est accouchée à Fontainebleau d'un prince qu'on a nommé *Louis*. Le roi est ivre de joie. Voilà une nouvelle source de réjouissances et de plaisirs. Ce qui vaut mieux, c'est que la prompte arrivée de cet héritier de la monarchie nous promet une garantie contre les minorités, qui sont presque toujours le règne du tempérament des régentes et de l'ambition de leurs favoris.

On prépare, à l'occasion de la naissance du Dauphin, une promotion de chevalier de l'ordre. Tous nos illustres s'agitent pour y avoir part. Bussy se flattait d'obtenir cette année le collier ; mais il comptait sur la protection de M. de Turenne, et le maréchal général ¹ lui a dit ce matin qu'il ne pouvait lui promettre d'intercéder cette fois en sa faveur, ayant promis de parler pour les maréchaux d'Albret et Clairambault. « Mais, monseigneur, a répondu le mestre

1. Pour rendre hommage aux grands talents de Turenne, le roi lui avait accordé le titre de *maréchal général*, qui lui donnait une sorte de suprématie sur les autres maréchaux de France.

« de camp général, mes services valent bien ceux de ces
« messieurs ; et s'ils se plaignent de n'être pas assez gras,
« je me plains, moi, d'être trop maigre. »

Le roi a mis le maréchal Fabert en tête de la liste des chevaliers à nommer ; et comme il était à craindre que ce brave général n'eût de grandes difficultés à faire ses preuves, Sa Majesté l'a prévenu d'avance de sa nomination, et lui a fait entrevoir qu'elle se montrerait peu difficile dans l'examen des titres qu'il produirait.

— Votre Majesté sait que je ne suis point gentilhomme, répondit Fabert à cette communication verbale.

— N'importe, reprit le roi, produisez des pièces, et il suffira que vous affirmiez qu'elles sont véritables.

— Affirmer une chose de toute fausseté, Votre Majesté ne pense pas que j'en sois capable... Si, devenu maréchal de France, je ne suis pas par cela seul assez noble pour obtenir le cordon bleu, il faudra bien, sire, que j'en demeure privé, car mon père était libraire à Metz, et j'ai moi-même vendu des almanachs.

— D'autres font bien ce que je vous demande, monsieur le maréchal.

— Je ne veux en cela suivre l'exemple de personne, et je croirais me déshonorer en me faisant passer pour ce que je ne suis pas.

— Ceci me contrarie fort.

— Et moi nullement ; je me contente de l'honneur que Votre Majesté m'a fait en m'élevant au premier grade de l'armée, que j'ai peut-être mérité... En vérité, sire, c'est bien assez d'un bâton de maréchal de France pour me consoler de ma roture et de mes almanachs.

Les choses en restèrent là. Fabert n'est pas cordon bleu, et la cour a trouvé le moyen de désapprouver sa conduite généreuse. Ce qui est bien généralement est souvent mal dans ce pays, où tout est considéré sous un point de vue particulier, qu'on n'aperçoit pas d'ailleurs.

CHAPITRE VII

1662

Portrait de Colbert. — Louvois — M^{lle} de la Vallière à l'hôtel de Biron. — Scène de ménage au Louvre. — La reine veut marier la favorite. — Colbert et Fouquet — M. le Tellier ; double perfidie. — Gourville ; la courante et l'exempt. — Pélisson et le millier d'épingles. — Saint-Évremond. — La Fontaine ; une moralité de fable de plus. — Promenades sur les toits ; amour par la cheminée. — La grille des gouttières. — L'armée en 1662. — Le haut-de-chausse de M. de Navailles. — La veuve Scarron ; il pleut de ses Mémoires. — Son histoire jusqu'en 1662. — *L'École des Femmes* de Molière. — La tarte à la crème et les boutons d'habits. — Intrigues au théâtre. — La bonne fortune conjugale. — Réparation faite à Louis XIV par le roi d'Espagne. — Nouveaux détails sur l'ambassadeur de cette puissance à Londres. — Amours de *Madame* et du comte de Guiche. — Mascarades amoureuses. — L'ermite de Fontainebleau. — Conjuraison contre M^{lle} de la Vallière. — Tentative contre cette favorite. — Elle a des gardes et un maître d'hôtel dégustateur. — Réverie mystique du duc de Mazarin. — Le père Annat. — La nourrice de Louis XIV. — Ses prérogatives singulières. — Mauvais compliment que le roi fait à sa mère. — Médisances du roi sur la cour.

Voilà décidément M. Colbert en première ligne dans les affaires de l'Etat. Heureusement pour lui, son zèle et sa haute capacité suffiront pour soutenir son crédit, car il n'a point de partisans et se fait peu d'amis. L'abord du contrôleur général est froid, son visage est sombre, son regard dur, sa parole brève et sèche ; jamais, en un mot, personne n'eut un caractère plus opposé au ton de la cour. L'éducation de M. Colbert fut négligée dans tout ce qui se rapporte aux ornements de l'esprit : il est étranger aux lettres, ne possède aucune érudition, reste insensible devant les chefs-d'œuvre de nos artistes ; mais il n'en est pas moins habile à juger de l'heureuse influence de la

littérature, des sciences, des arts, sur la gloire et la prospérité publiques. Si cet homme supérieur a peu appris, il a beaucoup observé, et son jugement, d'une rectitude admirable, lui fait tout apprécier à sa juste valeur. Ainsi organisé, le nouveau ministre ne donnera point à la France de ces institutions uniquement justifiées par la prévention favorable des hommes d'État qui les créent. Incapable d'éprouver le charme des séductions, M. Colbert ne fera rien par goût, il fera tout par nécessité. La seule affection qu'on lui connaisse, c'est celle du travail ; son ministère est l'enfer des commis qu'il oblige souvent à se trouver dans leurs bureaux à cinq heures et demie du matin ; lui-même travaille seize heures par jour.

Ce n'est pas des mêmes couleurs qu'il faut peindre le marquis de Louvois, à qui M. le Tellier, son père, a fait accorder en survivance sa charge de secrétaire d'État au département de la guerre. Ce jeune homme, assez bien fait et d'une figure agréable, n'est encore connu que par ses débauches et la brutalité de ses manières ; son esprit paraît peu ouvert, quoiqu'il ait l'humeur vive, emportée. Je tiens de Louvois lui-même qu'il hait mortellement le travail, mais qu'en retour il aime passionnément les femmes et le plaisir. De deux choses l'une : ou il faudra que l'administration de l'armée s'accommode de ce goût assez peu compatible avec les affaires de la guerre ailleurs que dans les garnisons, ou l'apprenti ministre changera beaucoup avant son entrée en fonction. Le roi, qui se prête avec une merveilleuse patience à l'éducation du marquis, veut bien prendre pour lenteur d'aptitude ses négligences et les preuves multipliées qu'il donne de son invincible paresse. Nous verrons ce que tout cela deviendra ; mais si Louvois succède un jour à son père, ce ne sera pas faute d'opposition de la part de M. de Turenne : ce grand homme a fort bien senti que l'avènement d'un tel bourru au ministère de la guerre ne promettrait que des hauteurs, des rebuffades aux généraux, et le maréchal ne veut pas être soumis à ce régime.

La passion du roi pour M^{lle} de la Vallière ne s'est point encore attiédie ; on dirait même qu'elle augmente tous les jours. Cette favorite n'a pu rester auprès de *Madame* : c'était chien avec chat ; et les griffes étaient du côté de Son Altesse Royale, tandis que la fille d'honneur ne pouvait être dans la circonstance qu'un tout petit chien couchant. La reine mère, à la sollicitation de son fils, consentait à recevoir M^{lle} de la Vallière, ce qui, soit dit en passant, était pour une dévote une concession passablement mondaine. Mais la maîtresse du roi s'est enfin décidée à accepter une maison qu'elle avait jusqu'ici refusée ; elle habite l'hôtel de Biron.

Le jour de l'installation, Louis XIV était resté depuis midi jusqu'à quatre heures du matin chez sa maîtresse ; lorsqu'il rentra au Louvre, il trouva la jeune reine, en simple jupe, auprès du feu, avec M^{me} de Chevreuse.

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-il avec humeur.

— Je vous attendais, sire, répondit-elle les larmes aux yeux.

— Vous m'attendiez, vous m'attendiez... cela vous arrive assez souvent, je crois.

— Hélas ! sire, il est trop vrai ; car vous ne vous plaisez guère avec moi.

— Eh ! madame, les liens du mariage ne sont pas des crampons de fer.

— Ceux de l'amour vous conviennent mieux, sire, et n'ont pas besoin d'être aussi solides pour vous retenir.

— Ah ! ah ! madame, dit le roi d'un ton moqueur, qui vous en a tant appris?...

— Mais, sire, délaissée comme je le suis, la plainte est...

— Beaucoup trop hardie... D'ailleurs, que parlez-vous de délaissement ?... Ne couché-je pas tous les jours...

— Dans mon appartement, interrompit la reine avec un petit air dépité, je sais que vous n'y manquez point ; mais...

— Je vous comprends fort bien... Ecoutez donc, madame, les rois ne peuvent pas obtenir tout à commande-

ment... Trêve de ces petites raisons ; allez vous coucher...

— Cher époux !... s'écria la reine en se jetant aux pieds de Louis.

— Eh bien ! madame, reprit-il, que voulez-vous dire ?

— Que je vous aimerai, répliqua vivement Marie-Thérèse, quoi que vous me fassiez...

— Et moi, reprit le monarque avec attendrissement, j'en userai si bien avec vous, que je vous épargnerai tout sujet de peine.

M^{me} de Chevreuse, qui sentit que le roi était ou se croyait disposé à faire en ce moment davantage, se retira discrètement. Le confesseur de la reine a beau prêcher devant elle contre les impuretés du monde, la jeune Espagnole éprouvait ce soir-là quelque chose de plus puissant qu'un sermon.. Malheureusement cela venait mal à propos, après le séjour de seize heures que Sa Majesté venait de faire chez M^{lle} de la Vallière... Le grand Saucourt lui-même n'y eût pas résisté.

Le roi tient beaucoup à ce que la favorite soit reçue chez les reines, et même qu'elle y soit bien traitée et vue de bon œil. Anne d'Autriche se montre à cet égard fort condescendante ; mais Marie-Thérèse a, comme on le pense bien, de solides raisons pour laisser voir moins de résignation. M^{me} de Montausier a reçu la mission délicate de négocier un arrangement avec la jeune souveraine : celle-ci exige que M^{lle} de la Vallière se marie ; le roi y consent si la demoiselle se prête à ce désir de la reine. Louis XIV avait songé à de Vardes ; mais ce jeune seigneur est enchaîné au char de la comtesse de Soissons, qui n'était pas femme à s'en tenir longtemps au regret d'avoir perdu sa royale conquête. « Laissons-lui son « amant, a dit Louis XIV ; elle serait capable de nous « dévisager si nous lui imposions vingt-quatre heures de « continence. »

Je ne suis pas contente de M. Colbert ; il commence à pousser trop loin la sévérité envers le pauvre Fouquet : ce n'est plus seulement de la justice rigoureuse, c'est de la véritable animosité. Je sais de bonne source que le con-

trôleur général a fait prévenir secrètement l'ordre des avocats que la Bastille ou l'exil attendait le premier d'entre eux qui serait assez hardi pour se charger de la défense du surintendant. Il ne s'agit plus de vérifier des calculs, de tenir la bride serrée au financier censuré ; ce ne sont plus les chiffres qui parlent ici, mais les procédés, et les procédés ne sont pas généreux. Voilà qui fera tort à M. Colbert ; on lui avait déjà su mauvais gré d'avoir conseillé à M. Fouquet de vendre sa charge de procureur général du parlement, dans le but secret d'enlever son procès à cette compagnie, qui seule eût pu juger un de ses officiers ¹.

M. le Tellier, qui n'a jamais vécu en bonne intelligence avec le surintendant, s'était d'abord réuni à M. Colbert pour aggraver la position de cet accusé ; mais voyant grandir rapidement le crédit du contrôleur général, le ministre de la guerre a cessé de faire cause commune avec lui. On assure même qu'il ne se passe plus rien dans le conseil qui ait rapport à M. Fouquet, qu'il n'en soit informé par les soins de M. le Tellier. S'il en est ainsi, la vindicte du roi est sacrifiée à la jalousie de cet homme d'Etat ; car il ne peut ignorer que Sa Majesté veut la perte du surintendant.

La chambre de l'arsenal a commencé le procès non seulement de M. Fouquet, mais encore des financiers accusés d'avoir pris part aux exactions qui lui sont imputées. Gourville était à la terre de M. de la Rochefoucauld, dansant une courante, lorsqu'un exempt muni d'un ordre du roi s'est présenté pour s'assurer de sa personne. Notre danseur n'attendait point du tout un tel figurant ; mais on vient de me dire que d'après l'intercession de M. le prince il a été relâché, et a promis d'entrer en composition avec M. Colbert pour les restitutions qu'on lui demande.

On a arrêté parmi les commis de M. Fouquet un

1. Sur l'insinuation de Colbert, Fouquet vendit cette charge de procureur général 1.400.000 francs ; il en versa le montant au trésor royal, et n'en fut pas traité avec moins de rigueur.

nommé *Péliston*, qui a été conduit à la Bastille. C'est un homme qui a beaucoup d'esprit, mais qui fait en prison un singulier usage de son temps : il s'est procuré un millier d'épingles, qu'il sème chaque jour dans sa chambre, pour s'occuper ensuite à les ramasser jusqu'à la dernière, et recommencer le lendemain. Il y a quelquefois de drôles d'idées dans la tête de l'homme ! On se proposait d'emprisonner aussi M. de Saint-Evremont, écrivain très distingué et l'un des partisans du surintendant ; mais, prévenu à temps, il s'est réfugié en Angleterre, où Charles II lui a fait bon accueil et l'a pensionné. La Fontaine, dont l'attachement pour le surintendant n'est devenu par sa disgrâce ni moins vif ni moins expressif, ne cesse de parler en sa faveur devant tous ceux qui veulent l'entendre. Vainement le prévient-on que ce panégyrique est dangereux, il répond toujours : « Non, non, personne ne peut me faire un crime d'être reconnaissant, et une obligation de me montrer ingrat... Si l'on me persécute pour avoir fait et dit ce que je dois faire et dire, eh bien ! ce sera une moralité de fable de plus...¹ » On n'inquiétera pas l'honnête fablier ; sa vengeance durerait trop longtemps.

Louis XIV veut à toute force égaler le marquis de Saucourt : Sa Majesté ne s'en tient plus à M^{lle} de la Vallière ; le voilà qui revient à M^{lle} de la Mothe-Houdancourt, qui lui inspira l'année dernière un goût passager, que dissipa cette première fois l'amour de la belle pour le marquis de Richelieu. Mais M^{me} de Soissons, toujours à la recherche des occasions de nuire à la favorite, a fait entendre à M^{lle} d'Houdancourt qu'il lui serait facile de supplanter son heureuse rivale, et qu'il suffirait pour cela de faire au roi quelques nouvelles agaceries. En effet, ce prince ayant, comme le dit M^{me} de Motteville, *le cœur rempli de ces misères humaines que les honnêtes gens*

1. Beaucoup de ses fables étaient déjà faites et connues, quoiqu'elles n'aient été imprimées qu'en 1668.

prennent pour le bonheur, ne tarda pas de répondre aux avances de la jolie fille d'honneur. La cour était au Louvre, où l'appartement des filles se trouve tout à fait sous la main de Sa Majesté. Le roi voulut s'y rendre comme il avait coutume de le faire avant son mariage ; mais l'entrée en est maintenant défendue aux hommes par la sévérité de M^{me} de Navailles. Louis jura, frappa des pieds ; colère perdue, il fallait subir la consigne, et aviser à d'autres moyens. Le grand conseil galant, composé de Péguillin, de Guiche, de Vardes et Bontems ¹, fut convoqué dans le cabinet du roi. Péguillin connaissait bien les localités : il avait reconnu toutes les avenues de la chambre des filles, et déclara que l'unique voie possible était pour le moment la gouttière ; l'unique issue libre aboutissant au sérail, la cheminée. Le roi avoua naïvement qu'il pourrait se trouver fort embarrassé sur ce théâtre de galanterie tout à fait nouveau pour lui, mais que cependant il voulait essayer. Le rendez-vous fut donc fixé à minuit : il parut inutile d'en prévenir les beautés que l'on devait visiter ; elles avaient l'esprit assez bien fait pour ne se formaliser de rien, quoiqu'on dût les prendre à l'improviste. A l'heure convenue, le grand conseil déboucha sur le toit par une lucarne de mansarde ; le chemin qu'il fallait suivre n'était ni large ni sûr...

— Donnez-moi la main, sire, dit Péguillin à son maître.

— Bon, bon, m'y voici, répondit le roi... Je vais, pour plus de sûreté, prendre mes souliers à la main.

— L'humidité de la gouttière enrhumera Votre Majesté, remarqua l'attentif Bontems.

— Nous prendrons une rôtie au vin en rentrant dans mon cabinet, répliqua le souverain.

— Maintenant, annonça de Guiche, qui marchait en

1. Valet de chambre du roi, qui le suivait dans ses expéditions galantes. Sa Majesté l'aimait beaucoup. Il fut plus tard premier valet de chambre et gouverneur de Versailles. Bontems était le fils d'un petit chirurgien de province que Mazarin avait amené à Paris.

éclaireur, il faut s'avancer sur les ardoises jusqu'au pied de la cheminée.

— Ah ! diable, dit le roi en se cramponnant au toit le mieux qu'il put, ceci est difficile.

— Ce n'est cependant pas le plus fort ! ajouta de Vardes, qui déjà descendait doucement une échelle de corde dans la cheminée.

— Allons, sire, reprit Péguillin, voici le moment de l'assaut ; je vais entrer le premier dans la place.

— D'accord, repartit Sa Majesté ; mais n'allez pas le premier vous loger en vainqueur.

— Soyez tranquille, sire, j'attendrai que vous ayez pris votre quartier.

— Pour moi, dit de Vardes, je reste sur le rempart avec Bontems, de peur de surprise.

— Ah ! oui, continua Péguillin, dont le corps était déjà à moitié dans la cheminée, depuis que de Vardes a fait la conquête de *Soissons* il s'en tient à cette place.

— Elle est cependant ouverte à tout venant, répondit le roi avec malignité.

Louis XIV descendit dans la chambre des filles après Péguillin, tandis que le vainqueur de *Soissons* et le valet de chambre de Sa Majesté retenaient fortement l'échelle de corde, qui resta attachée à la cheminée pendant toute l'expédition. Le roi n'était point attendu par M^{lle} de la Mothe ; Péguillin l'était encore moins par la demoiselle qu'il visita, et à laquelle il n'avait, a-t-il dit à son retour, jamais adressé une seule parole. Pourtant il ne s'éleva pas dans la chambre des filles la moindre clameur, pas une petite réclamation ; tout se passa dans un profond silence... En vérité l'on ne peut être plus doux, plus résigné que les filles d'honneur.

Le rôle de Vardes et de Bontems n'offrait pas les mêmes agréments que celui de leurs compagnons d'aventure : ils commençaient à bâiller, à s'ennuyer, à grelotter, quand nos deux galants reparurent au sommet de la cheminée, noirs comme des ramoneurs.

— Vous n'êtes point blessé, sire ? demanda de Vardes au roi.

— Non, mon ami ; seulement mes genoux sont un peu écorchés, je crois, et mes chausses en pièces.

— Que voulez-vous, sire, dit Péguillin, on ne fait pas un siège sans attraper quelques égratignures.

— Au diable le siège ! poursuivit Louis XIV, ce n'est pas des difficultés que je me plains.

— Ni moi non plus, reprit le favori¹.

— N'importe, ajouta le roi, c'est plaisant, et nous y reviendrons.

Mais Sa Majesté fut trompée dans son attente ; deux nuits après celle où cette expédition avait eu lieu, nos aventuriers ayant voulu en tenter une seconde trouvèrent le passage sur la gouttière fermé par une grille de fer. M^{me} la duchesse de Navailles avait été prévenue par ses espions que des hommes de bonne mine s'étaient promenés sur les toits, elle se douta que la chambre des filles devait être le but de ces promenades singulières ; la grille fut posée. Le roi, arrêté dans sa seconde course nocturne, jura que la duchesse le lui payerait ; mais en attendant il dut regagner son lit... et Marie-Thérèse eut peut-être à se louer doublement du zèle de sa dame d'honneur.

Ces galanteries royales n'empêchent pas les améliorations de marcher à pas de géant. Il a paru successivement beaucoup de bons règlements pour l'armée, où les abus sont nombreux. La rapacité des capitaines laisse les troupes dans une situation déplorable : elles sont souvent sans souliers, sans habits ; la vermine les dévore, à défaut de linge. Réduit à faire la guerre presque nu, le soldat meurt en campagne, atteint par l'intempérie des saisons plus que par le fer de l'ennemi ; on voit des compagnies de dix hommes. Le trésor n'en fournit pas moins toutes les sommes nécessaires au bon entretien des corps ; mais

1. Péguillin, depuis comte et duc de Lauzun, était déjà fort avant dans la faveur du roi.

les fonds publics deviennent la curée des officiers, qui s'enrichissent des dépouilles de leurs pauvres soldats. Du reste, il n'y a nul ordre, nulle discipline dans les armées, nos généraux ne savent jamais, la veille d'une bataille, sur quel nombre d'hommes ils peuvent compter. Le jour de la revue du commissaire, tout le monde se trouve à son poste; mais le lendemain il n'y a presque plus personne au drapeau, par suite des nombreuses permissions que les capitaines accordent, afin de profiter des vivres et de la solde. La maison du roi n'est pas mieux tenue que le reste de l'armée : au lieu d'être composée de gentilshommes ou d'officiers réformés, ainsi que cela devrait être, on n'y voit que des paysans. Ces braves gens font de mauvais soldats : habitués à manger à des heures réglées, peu empressés de coucher sous la tente, et ne s'accommodant point de mille autres désagréments attachés à la profession des armes, ils abandonnent volontiers leurs gages aux officiers et se retirent dans leurs foyers, qu'ils ne quittent que pour reparaître à une autre revue. Aussi les compagnies de gardes du corps ne rapportent-elles pas moins de quatre-vingt mille livres de rente à leurs chefs, et celle des gendarmes vaut autant à son capitaine. Il n'y a que la compagnie des cheval-légers qui soit exempte de ces dilapidations : le duc de Navailles, son commandant, est un homme loyal, désintéressé, plus occupé du service de Sa Majesté que de son propre bien-être. La duchesse, dont les principes en matière d'intérêt ne sont pas aussi robustes que sa pudeur, accuse journellement l'honnête capitaine de gâter son métier, M^{me} de Navailles s'est mise sur le pied de porter le haut-de-chausse; mais elle a beau gronder, réprimander, le duc lui répond qu'il n'intervient point dans la direction des filles d'honneur, et qu'il la prie de lui laisser gouverner à sa guise ses cheval-légers.

J'étais dans la galerie de Saint-Germain avec la maréchale de la Ferté; le roi sortait de la messe, il recevait sur son passage des placets, que des femmes, des moines

et de vieux officiers lui remettaient. Tout à coup je vois s'avancer vers Sa Majesté une belle femme, habillée de noir ; je la reconnais tout de suite : c'était cette dame qui proclamait si haut les belles qualités de Louis XIV, le jour de son entrée à Paris avec la jeune reine. Le roi, en recevant le papier que lui remit son admiratrice, se montra peu reconnaissant, car il lui tourna promptement le dos, et je l'entendis, lorsqu'il passa près de moi, dire au duc de Saint-Aignan : « *Il pleut en vérité des mémoires de M^{me} Scarron*, quand cessera-t-elle de m'obséder ? » Par bonheur, dis-je à la maréchale, cette pauvre suppliante n'a pas entendu. « Oh ! me répondit M^{me} de la Ferté, quand elle aurait eu l'oreille affligée de ce mauvais compliment, cela ne l'eût pas dégoûtée de solliciter ; je connais la dame, rien ne lasse sa persévérance. Il y a deux ans qu'elle demande sans succès : savez-vous ce qui en est résulté, c'est qu'elle se présente de plus en plus fréquemment. Depuis environ six mois, M^{me} Scarron pourrait être prise pour un personnage des tapisseries de Saint-Germain, du Louvre ou de Fontainebleau. Mais l'histoire de cette intrépide solliciteuse est piquante ; si vous voulez monter dans mon carrosse pour retourner à Paris, je vous la raconterai chemin faisant. » J'acceptai.

« Je fus une des premières protectrices de la dame au placet à son arrivée dans la capitale, reprit M^{me} de la Ferté quand nous fûmes dans son équipage : je me suis brouillée ensuite avec elle pour de petites raisons qu'il serait trop long de rapporter ¹ ; je ne vous en dirai pas moins sur elle la plus exacte vérité. Cette veuve, qui se nommait, étant demoiselle, Françoise d'Aubigné, est née d'un gentilhomme et de la fille du geôlier de Niort. D'Aubigné ayant été emprisonné dans cette ville, comme prévenu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, devint amoureux de la fille de son gardien, la séduisit et lui promit d'en faire sa femme, si elle parvenait à rompre ses chaî-

1. Il est à présumer que M^{me} Scarron s'était trouvée quelque part sur les brisées amoureuses de M^{me} de la Ferté, la femme la plus universellement galante de son temps.

nes et consentait à fuir avec lui. La jeune personne fit plus, elle vola son père, puis s'abandonna à la bonne foi de son amant, qui l'emmena avec lui à la Martinique, où il l'épousa. M^{me} d'Aubigné eut, au Nouveau-Monde, deux garçons et deux filles : ne nous attachons qu'à Françoise, qui passa en France, à l'âge de quinze ans, sous la conduite de M^{me} de Blénac, femme du gouverneur de la Martinique. Françoise était prodigieusement jolie : cette qualité, qui est une belle recommandation auprès des hommes, devient souvent un titre d'exclusion auprès des femmes. Il en fut ainsi pour M^{lle} d'Aubigné. Soit que le gouverneur se fût montré trop prévenant auprès d'elle durant la traversée, soit que M^{me} de Blénac craignît que cela n'arrivât plus tard, la jeune insulaire fut abandonnée par cette dame à La Rochelle.

« Vous savez, ma chère comtesse, poursuivit la maréchale, avec quel empressement on prête aux riches. Or il faut qu'en fait d'intrigues M^{lle} d'Aubigné ait été bien opulente, car on lui a beaucoup prêté. La chronique scandaleuse veut qu'elle ait passé en Poitou des bras d'un simple villageois borgne, bossu, boiteux, dans ceux du marquis de Chevreuse, puis dans le lit d'un juge, enfin sur le dur matelas d'un jeune bachelier, qui tour à tour abandonnèrent cette fleur de beauté, après l'avoir entr'ouverte, fait épanouir et presque flétrie. Elle s'achemina un beau matin vers Paris, où tout intrigant qui calcule bien vient tôt ou tard. Françoise avait du marquis de Chevreuse des lettres pour la comtesse d'Olonne et pour moi ; je la vis arriver à mon hôtel, conduite par une demoiselle David, fille d'une laideur repoussante, chez qui elle était descendue. Je faisais cas de la protection du marquis, je m'employai volontiers pour placer M^{lle} d'Aubigné en qualité de demoiselle de compagnie. Elle était belle comme un ange, avait de l'esprit comme un lutin : aucune dame n'en voulait, parce qu'on craignait que tous les hommes ne la voulussent. De guerre lasse, nous songeâmes, M^{me} d'Olonne et moi, à marier notre protégée. Le poète Scarron cherchait femme, nous nous avisâmes de lui présenter la petite

insulaire ; il ne manqua pas de la trouver fort à son gré. Mais elle... comment, disions-nous, pourra-t-elle s'habituer au cul-de-jatte le plus mal conformé, le plus infirme, le moins homme de toute la France ! Enfin la misère heurtait violemment à la porte de Françoise, elle n'aimait la galanterie qu'accompagnée du plaisir... Elle se décida à marcher à l'autel avec le podagre Scarron, qu'on y porta¹. Ce n'est pas tout, il y avait dans l'esprit de ce grotesque écrivain presque autant d'irrégularités que dans sa personne. Je n'oublierai jamais certaines clauses du contrat qu'il fit rédiger ; les voici : « La dame ne portera point
« de rubans, elle sera toujours habillée d'étoffes de laine.
« Ses devoirs assidus seront d'attendre son mari à dîner
« et à souper, d'avoir bien soin de lui durant ses maladies,
« de ne recevoir personne pendant qu'il n'y sera point,
« de ne jamais manger avec lui quand il y aura compagnie,
« à moins qu'il ne lui ait dit de se mettre à table ; enfin
« elle devra s'appeler *mademoiselle* et non *madame*. » Quant à cette dernière clause, on assure que le poète la fit rayer du contrat le lendemain de la noce, comme essentiellement contraire à la nature des choses.

« L'esclavage conjugal de Françoise dura neuf ans ; mais la mort de son mari lui rendit la misère avec la liberté. Elle fut si pauvre, qu'elle dut se recommander à la charité du curé de Saint-Eustache. Alors, dit-on, elle demanda des ressources à ces amours de qui elle n'avait voulu recevoir jusqu'alors que des voluptés... Je crois bien, ma chère comtesse, que, depuis trois ans, la veuve Scarron n'a pas consacré toutes ses nuits à Vesta ; mais si elle avait eu la moitié des amants qu'on lui a prêtés, elle n'aurait pu conserver les charmes et surtout la fraîcheur que nous lui connaissons. Pour mon compte, je puis vous garantir que j'ai vu enchaînés ensemble à son char M. de Villars², M. de Beuvron et les trois Villarceaux : c'est déjà pas mal ; mais avec cela l'on peut concevoir qu'une jolie

1. Ce mariage fut conclu en 1651.

2. Il s'agit ici du père du maréchal de Villars.

femme conserve tous ses attraits et toute sa santé. »

Ainsi me parla la maréchale, et je ne suis pas fâchée d'avoir à consigner sur mes tablettes l'histoire singulière de M^{me} veuve Scarron.

Ce petit Molière est un véritable aspic, il vient de faire jouer *l'Ecole des Femmes*, comédie en cinq actes et en vers, où mon sexe n'est pas fort bien traité; aussi la pièce a-t-elle trouvé de nombreux critiques parmi les courtisans qui déshonorent volontiers les dames, mais qui ne veulent pas qu'un écrivain roturier en dise du mal. Par malheur le parterre a ri aux larmes depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'à la fin, et le parterre a toujours raison. Messieurs de la cour sont sortis du théâtre fort mécontents; le duc de*** surtout est outré du succès d'une comédie rimée dans laquelle on prend la licence de parler d'une *tarte à la crème*. Vainement a-t-on voulu expliquer à ce noble Zoïle l'idée de l'auteur, il ne peut digérer sa tarte; elle est pour lui non pas à la crème, mais au plomb. Ce seigneur en veut à Molière la mort jurée pour cette pièce de pâtisserie. Dernièrement il le rencontra au Louvre; s'étant approché de lui avec des démonstrations amicales, il lui prit la tête et la lui frotta violemment contre ses boutons de métal en répétant : *tarte à la crème, Molière, tarte à la crème...* Le pauvre poète avait la figure tout en sang. De là plainte au roi, qui a fait une verte réprimande au duc. Force lui a bien été d'avaler cette semonce, moins rude encore que les boutons frottés sur le visage de Molière; mais beaucoup plus dure que la *tarte à la crème*, première cause de tout ceci.

A la seconde représentation de *l'École des Femmes*, un nommé Plapisson, espèce de bel esprit famélique, dont les opinions littéraires sont au prix d'un souper, avait été placé sur le théâtre, où il s'efforçait de couvrir la pièce d'un ridicule qui retombait tout entier sur lui. Ce champion des illustres cabaleurs, à chaque éclat de rire excité par les bons mots partis de la scène, haussait les épaules, regardait le parterre en pitié, et faisait des grimaces, des contorsions qui ajoutaient beaucoup à la gaieté du public.

Malgré tout ce manège, la comédie nouvelle a été aux nues : cent voix ont demandé, après la représentation, M^{lle} de Brie, actrice grande, bien faite, extrêmement jolie, qui venait de jouer à ravir le rôle d'Agnès. Son triomphe s'est joint à celui de Molière, et les opposants se sont retirés honteux comme des renards auxquels on a coupé la queue.

Mais voici bien une autre comédie qui s'est jouée dans le monde, et que m'a racontée le comte de Guiche mécontent d'être devenu simple spectateur près d'un théâtre où il était acteur. « Je me rendais hier au soir, m'a-t-il dit, chez la comtesse d'Olonne, vieille connaissance de cinq à six mois, qu'on aime comme M. de Turenne aime les vieux soldats qui se battent bien. J'arrivais à la porte de sa chambre, lorsque je crus y entendre du bruit... mais un bruit de telle nature que je ne pus me défendre de mettre mon œil au trou de la serrure... Devinez, comtesse, ce que je vis?... Je vais vous le dire, parce que ce sont de ces choses qu'on ne peut jamais deviner : je vis donc M^{me} d'Olonne caressant son mari et lui prodiguant tout ce qu'on accorde à un amant... Un mari ! bon Dieu ! un rival domestique, un soupirant par contrat... en plein jour. Je vous demande s'il y avait moyen d'y tenir. Je suis sorti de chez la comtesse pénétré d'indignation, de mépris... » Le comte, encore transporté de colère, s'est mis à griffonner sur le coin de ma toilette les vers suivants :

Je penserais n'être pas malheureux
Si la beauté dont je suis amoureux
Pouvait enfin se tenir satisfaite
De mille amants avec un favori ;
Mais j'enrage que la coquette
Aime encor jusqu'à son mari.

De Guiche m'a quittée après avoir fait cette épigramme, assurant qu'il allait en envoyer des copies à toute la cour avec le nom de M^{me} d'Olonne. Il est sorti toujours furieux, et je l'entendais répétant jusque sur mon escalier : « Un amour conjugal ! c'est une femme déshonorée. »

L'orgueil espagnol s'est enfin humilié dans l'affaire de M. de Watteville : cet ambassadeur, qui avait si grièvement insulté le nôtre à Londres, a été rappelé par sa cour, et un envoyé du roi d'Espagne, chargé d'apporter à Louis XIV les excuses de son souverain, s'est présenté ce matin au grand lever. La réparation a été lente, très lente; cependant elle n'est point complète. L'ambassadeur extraordinaire a dit « que le roi son maître avait bien eu du
« déplaisir d'abord qu'il avait appris l'attentat du baron
« de Watteville; qu'il ne souhaitait rien tant que d'entre-
« tenir la bonne intelligence qui était entre les deux cou-
« rones, tellement que, comme cette action y était entiè-
« rement opposée, il l'avait non seulement révoqué, mais
« encore donné ordre de s'en venir à Madrid pour y ren-
« dre compte de sa conduite; qu'il avait en même temps
« commandé à tous les autres ambassadeurs, dans quelque
« cour qu'ils pussent être, de *ne point se trouver à l'ave-
« nir dans toutes les affaires de cérémonies où se trouve-
« rait l'ambassadeur de France, de peur qu'il n'arrivât
« encore pareille chose pour le pas.* » Il n'y a rien dans tout cela qui dise formellement que Sa Majesté Catholique cède au roi de France la préséance en litige; la question est éludée, elle n'est point résolue. Mais, pour ne parler que de la réparation, en se rappelant les détails de l'offense, on ne peut se dispenser de reconnaître que la première est insuffisante. Les gens de Watteville avaient tranché les traits de l'attelage du comte d'Estrades, tué son postillon, coupé les jarrets de ses chevaux; le fils de l'ambassadeur était sorti de la mêlée blessé. En apprenant ce grave attentat, Louis XIV, qui soupait lorsqu'on vint le lui annoncer, s'était levé avec emportement. La reine mère l'invitait vainement à reprendre sa place. « Laissez-moi, je
« vous prie, madame, lui avait-il répondu, je veux enten-
« dre la lettre de d'Estrades; allez vous remettre à table,
« *et qu'on me garde seulement un peu de fruit.* » Il paraît que depuis lors le roi s'est bien calmé.

Le comte de Guiche, qui ne veut plus risquer de ren-

contrer dans ses galanteries une rivalité de mari, ne s'est pas trop mal adressé pour l'éviter; mais il porte un peu haut ses vues. Ce gentilhomme est le plus beau, le mieux fait de la cour; mais son humeur est impérieuse, son caractère haut et dédaigneux : il pousse quelquefois l'audace auprès des femmes jusqu'à la brutalité. De telles manières n'étaient pas propres à lui mériter l'estime d'une princesse aussi délicate que *Madame*. Elle n'aimait point le comte; je dirai plus, elle se sentait disposée à le haïr. Son Altesse Royale n'a donc reçu longtemps le duc de Guiche que pour complaire à *Monsieur*, qui chérit ce jeune seigneur. A force de voir les gens contre lesquels on est le plus prévenue, il arrive quelquefois qu'on leur trouve moins de défauts qu'on ne leur en supposait; *Madame* alla plus loin; elle découvrit dans le favori de son époux une grande perfection, car elle s'aperçut qu'il rendait un brûlant hommage à sa beauté. Un très joli homme qui devient notre admirateur acquiert, par cela seul, de grands droits à notre indulgence si nous le haïssions. Henriette d'Angleterre, décidée à mieux examiner celui qui se montrait d'assez bon goût pour admirer ses charmes, fut tout étonnée de reconnaître que, sous une écorce raboteuse, de Guiche avait de charmantes qualités. Le comte, voyant que *Madame* paraissait déterminée à poursuivre l'examen, crut qu'il était de son devoir de le faciliter : il lui ouvrit entièrement son cœur, et l'on assure qu'il n'eut bientôt plus rien de caché pour elle; tant il était empressé de faire juger à Son Altesse Royale tout ce qu'il valait.

Peut-être, en cela comme en tout ce qui excite le scandale, la renommée va-t-elle plus loin que la vérité; mais il faut convenir que la princesse encourage un peu les médisances. M^{me} de Chaumont et M^{lle} de Montalais, confidentes de la princesse, font entrer presque tous les jours dans son appartement M. de Guiche déguisé en fille ou bien en vieille femme disant la bonne aventure; et *Madame*, qui est malade, garde des heures, que dis-je, des journées entières ce masque dangereux auprès de son lit. Tout cela, disent les juges bénévoles, n'est qu'un jeu

du goût de *Madame* pour les plaisanteries de roman... Je ne sais ; mais en vérité, puisque roman il y a, cela tient de trop près à la conclusion.

Dernièrement, *Madame*, encore peu rétablie, s'était en quelque sorte traînée à Fontainebleau, craignant de déplaire au roi si elle se dispensait d'être du voyage. Quel a été l'étonnement de la cour lorsque, dès le lendemain, Son Altesse Royale, leste et vive, a déclaré qu'elle se rendrait le soir dans la cabane d'un ermite, située sur une hauteur, pour observer une éclipse de soleil. Des curieux ayant suivi d'assez près l'observatrice, virent le pieux solitaire et lui trouvèrent beaucoup de ressemblance avec le comte de Guiche. Quant à l'éclipse, elle fut moins fidèle au rendez-vous que *Madame* : il n'y en eut point ce soir-là, si ce n'est peut-être une éclipse de sagesse.

M^{me} de Soissons ne se lasse point d'attaquer la faveur de M^{lle} de la Vallière ; elle est parvenue, dit-on tout bas aux cercles des Tuileries, à se faire des auxiliaires de M. de Vardes, son amant actuel, et du comte de Guiche, qui doit l'avoir été, parce que tous les jeunes gens de la cour ont eu leur tour. L'adroite surintendante a l'adresse d'exciter l'ambition de ces deux seigneurs. « Il doit être
« aisé, leur dit-elle, d'enlever le cœur du roi à son étique
« maîtresse ; vous avez vu déjà qu'il lui fait volontiers
« des infidélités, puisque vous avez pu le conduire dans le
« lit de la petite d'Houdancourt : il ne faut qu'un peu de
« persévérance pour le détacher de la Vallière. Si, comme
« je l'espère, vous réussissez, vous voilà, messieurs, les
« ministres des plaisirs du roi. Or, vous savez que la faveur
« est là... Des aventures aux grandes affaires il n'y a qu'un
« pas ; vous aurez bientôt captivé toute la confiance de
« Sa Majesté, en politique comme en matière de galante-
« rie. C'est donc un plan de haute intrigue que je vous
« propose, et la réussite peut vous mener à tout. »

L'événement arrivé cette nuit chez la favorite est-il une conséquence de la conjuration que dirige M^{me} de Soissons, c'est ce qu'il serait hasardeux d'affirmer. Quoi qu'il en

soit, entre deux et trois heures du matin, M^{lle} de la Vallière s'est réveillée aux aboiements obstinés de sa petite chienne, au moment où quelqu'un cherchait à s'introduire chez elle par une croisée donnant sur un jardin. Elle s'est sauvée aussitôt dans la chambre de ses femmes, et quand les gens de la maison ont visité l'extérieur de la fenêtre, ils y ont trouvé une échelle de cordes attachée au balcon. Dans la journée, M^{lle} de la Vallière a eu des gardes ; de plus, le roi veut qu'un officier soit chargé de goûter tout ce qu'elle mangera : ce maître d'hôtel dégustateur a été installé dans la soirée.

Voilà pour la sûreté de la favorite ; parlons maintenant de son crédit, qui n'est pas moins bien défendu par le duc de Saint-Aignan et M^{me} la marquise de Montausier, que Sa Majesté comble chaque jour de nouvelles grâces depuis qu'ils se sont faits les champions de ses amours. Les ennemis de la demoiselle n'en poursuivent pas moins avec un infatigable acharnement les attaques qu'ils dirigent contre elle : il y a trois jours, le duc de Mazarin, dont la tête est tant soit peu détraquée par des rêveries mystiques, demanda une audience particulière du roi, qui lui fut accordée. Rendu dans le cabinet de Sa Majesté, le duc a déclaré qu'il avait eu une vision, de laquelle il devait conclure que le royaume ne pouvait manquer d'être bouleversé si le roi ne renonçait à sa maîtresse, et qu'il lui en donnait avis au nom de Dieu. « Et moi, lui a répondu « Louis XIV, je vous donne avis, de ma part, que vous « feriez bien de mettre ordre à votre cerveau, qui est « dans un pitoyable état, et de rendre tout ce que « votre oncle a volé. » Le missionnaire officieux a fait une profonde révérence et s'est retiré ; mais l'amant de la Vallière n'en était pas quitte. Le lendemain, le père Annat, son confesseur, a sollicité, au lever, la permission de quitter la cour, insinuant avec adresse à Sa Majesté qu'il ne pouvait demeurer témoin de son commerce criminel avec une autre femme que la reine. « A votre aise, mon père, « lui a dit le roi en riant, je vous accorde la permission « de vous retirer ; aussi bien, je ne veux plus consulter

« que mon curé. » L'honnête prêtre ne s'attendait pas à cela ; il a fait demander, le soir même, la faveur de rester auprès de son illustre pénitent. « Non pas, a répondu ce prince, je serais désolé de gêner sa conscience, et la mienne se passera bien de lui. »

Ce second échec ne lassa point la constance des ennemis de la favorite ; ils firent une troisième tentative avec aussi peu de succès. Il y a près de Marie-Thérèse une bonne dame bien simple, bien franche, bien roturière, qui cependant ne laisse pas d'avoir du crédit : c'est la nourrice de Louis XIV. Cette femme a conservé le privilège d'entrer avant qui que ce soit dans la chambre du roi, le matin, à son réveil : elle tire ses rideaux et l'embrasse dans son lit, tandis qu'une foule illustre se presse à la porte de l'appartement. Ce n'est que longtemps après M^{me} Hamelin, très petite bourgeoise de Paris, que le grand chambellan et le premier gentilhomme sont introduits ; les ministres, les princes, les cardinaux ont chaque jour à dévorer le chagrin de voir cette *vieille*, comme ils l'appellent, obtenir le premier sourire du monarque, et leur dérober souvent sa première faveur. Tel est le troisième personnage sur lequel on avait jeté les yeux pour chapitrer l'amoureux Louis et tâcher de perdre la Vallière. La jeune reine était entrée dans la conjuration, dont elle espérait recueillir tout le fruit, ne se doutant nullement que les conjurés n'agissaient point dans ses intérêts, et ne s'en servaient que pour colorer leurs intrigues. La reine transmet à M^{me} Hamelin la leçon qu'on avait composée pour cette dernière, qui courut tirer les rideaux du roi et la lui débiter.

— Qui vous a chargé de me raconter cela, maman nourrice ? lui répondit le prince après l'avoir écoutée sans l'interrompre.

— Sire, c'est le ciel qui m'en a donné le courage.

— Le ciel paraît avoir à cet égard inspiré bien des gens à la fois ; mais comme l'origine céleste de tout ceci ne m'est pas bien démontrée, je vous prie, maman nourrice, de vous taire à l'avenir sur ce sujet.

— Cependant j'oserai représenter à Votre Majesté...

— Bonne femme, vous m'obligerez à vous interdire ma porte.

— Ah ! sire, j'en mourrais sur l'heure.

— Sachez donc mieux contenir votre langue.

— Si je pouvais seulement déterminer Votre Majesté à descendre un moment dans sa conscience.

— Madame Hamelin, je vous ferai chasser...

— Non, sire, Votre Majesté ne chassera pas celle qui l'a nourri du plus pur de son sang.

— Ah ! que je vous en veux de m'avoir obligé de vous parler ainsi ! N'y revenez pas, vos lisières sont depuis trop longtemps rompues... N'oubliez plus que, si j'aime à vous tenir compte des soins que vous avez donnés à mon enfance, il y aurait de l'imprudence de votre part à prétendre exercer le moindre empire sur ma volonté... On ne me doit des avis que lorsque je les demande, et votre devoir est de vous taire jusqu'à ce que je vous interroge sur les soins à donner à mes enfants. Voilà vos limites, maman Hamelin ; n'en sortez plus... Allez.

Enfin la reine mère crut être plus heureuse ; elle succéda à tous ceux qui avaient hasardé sur l'amour du roi des représentations, si mal accueillies ; Louis XIV n'écouta qu'avec impatience la semonce, en forme de sermon, que lui adressa la dévote princesse. « Finissons, madame, » interrompit-il enfin, « ou vous m'obligerez à vous manquer de respect... Votre Majesté oublie trop complètement le passé quand elle me conseille le sacrifice de mes affections ; et comme je n'ai jamais glosé sur les affaires des autres, il me semble qu'on en devrait user de même pour les miennes. »

La reine se tut et se retira. Mais hier au soir le roi, piqué des obsessions qu'on s'était permises auprès de lui, est revenu sur ce sujet en présence d'une nombreuse assemblée. « En vérité je ne conçois pas, a-t-il dit, comment les créatures qui ont vécu avec la plus grande liberté du monde peuvent censurer les actions des autres ; parce que les plaisirs s'éloignent d'elles, elles

« enragent qu'on soit en état d'en goûter... C'est ainsi
 « que le monde est fait : quand nous serons las d'aimer,
 « nous deviendrons à notre tour dévots et sermonneurs. »

Le roi ne s'en est pas tenu là ; et comme s'il eût voulu appuyer ses faiblesses des exemples qu'il reçoit, il s'est mis à médire de toutes les femmes de la cour. « Voyez,
 « M^{me} de Chevreuse, a-t-il continué, personne n'est plus
 « hardi qu'elle à parler contre la galanterie des femmes,
 « et personne n'en a plus qu'elle... Encore une duchesse
 « d'Aiguillon, une princesse de Carignan, et tant d'au-
 « tres... Ma foi, la galanterie a toujours été, elle sera tou-
 « jours. S'il y a des femmes dont on ne parle point, c'est
 « qu'elles font leurs affaires plus secrètement avec des
 « hommes sans conséquence. » Puis le roi a cité encore des noms : « M^{me} de Châtillon et M. le prince, a-t-il
 « poursuivi ; M^{me} de Luynes et le président Tambon-
 « neau ; la princesse de Monaco et Péguillin ¹ ; M^{mes} d'An-
 « goulême, de Vitry, de Vienne, de Soubise, de Vivonne,
 « le Tellier, d'Humières... » Et le roi, que cette longue kyrielle de noms pécheurs avait mis d'une humeur charmante, riait de tout son cœur. Cependant les dames de la cour, qui ne pouvaient pas deviner où s'arrêteraient les citations médisantes de Sa Majesté, s'étaient toutes retirées, à l'exception des femmes que leur âge mettait à l'abri des souvenirs du roi.

CHAPITRE VIII

SUITE DE 1662

Description du conseil présidé par Louis XIV. — Sévérité du roi sur le costume de ses ministres. — Mise ordinaire de ce prince.
 — Tableau du carrousel de 1662. — Adam Billaud, menuisier,

1. Sa Majesté aurait pu dire encore : la princesse de Monaco et moi, car le roi partageait les faveurs de cette dame avec son favori.

poète de Nevers. — Lettre espagnole trouvée dans le lit de la reine. — Tous les ministres en campagne à ce sujet. — Conduite prudente du roi. — Jeu bizarre d'intrigue. — Les bosquets ont des oreilles. — Les Corses et le duc de Créquy. — Colère du roi; réparation exigée de la cour de Rome. — Plaintes de *Monsieur* au roi sur les infidélités de *Madame*. — M. de Villeroy sans conséquence. — Epigramme de Benserade. — Les carrosses à cinq sous. — Exil de *Mademoiselle*. — Rachat de Dunkerque et Mardick. — Entrée du roi dans cette conquête financière.

Le conseil se réunit une fois par semaine; il dure souvent cinq heures, et deux ou trois sont consacrées à discuter sur l'affaire Fouquet. Les séances ont de la gravité, bien différentes en cela de ce qu'elles étaient sous M. le cardinal. Ce ministre présidait le conseil en se faisant la barbe, quelquefois en jouant avec sa fauvette ou sa guenon, bête fort maligne qui se plaisait à griffer la perruque des magistrats, et mettait à nu leur chef rasé. Le roi seul est assis dans le conseil, tous les ministres restent debout. Le chancelier est à la gauche de Sa Majesté, il s'appuie s'il veut sur la balustrade du lit. Tous les autres assistants se placent indistinctement. Le secrétaire d'Etat rapporteur se tient debout devant le monarque : s'il a besoin d'écrire, il s'assied au bout d'une table placée au milieu de la chambre; mais il se lève dès qu'il a fini. M. de Lionne, qui m'a fait part de ces dispositions intérieures, souffre beaucoup à ne pas s'asseoir; il se hasarde depuis quelque temps à s'appuyer contre le chambranle de la cheminée, et comme le roi ne l'en a pas repris, il espère pouvoir continuer.

Louis XIV tient la main à ce que les ministres et secrétaires d'Etat ne paraissent au conseil qu'habillés avec recherche; il a reproché un jour sévèrement à M. Colbert d'avoir trop négligé son costume. « Sire, lui a répondu le « contrôleur général, je prie Votre Majesté de m'excuser, « j'ai passé la nuit à préparer un rapport pressé. — Mon- « sieur, a répliqué le roi, rien n'a plus d'importance que « la dignité du trône... » A ce compte, ce sont des hommes bien importants que les valets de chambre de nos courti-

sans. Ce n'est pas que Louis XIV soit ordinairement fastueux dans sa mise ; il y règne au contraire une sorte de simplicité : ses habits sont d'une couleur foncée, avec une étroite broderie, qui ne couvre jamais les coutures de la taille, quoique cet usage soit presque général parmi les grands seigneurs. Sa Majesté porte même assez souvent un habit de velours entièrement uni, que relèvent des boutons d'or. Sa veste est de drap ou de satin, et richement brodée ; l'étoffe en est rouge, bleue ou verte. Le chapeau du roi est bordé de point d'Espagne et garni d'un plumet blanc. Jamais on ne lui voit de bagues ; mais ses boucles de souliers et de jarretières, ainsi que celle de son chapeau, sont couvertes des plus beaux diamants. Louis XIV porte le cordon bleu sous l'habit ; ce n'est que dans les grandes cérémonies qu'il le met en-dessus, et alors ce ruban est orné de pierreries.

J'ai assisté aujourd'hui à la plus galante, la plus magnifique et la plus inutile fête qu'on ait encore vue à Paris ; c'était un carrousel que le roi a donné dans la grande place située entre le Louvre et les Tuileries ¹. Les combattants étaient divisés en cinq quadrilles, mélange assez choquant de peuples et d'époques dans lequel on n'avait en vue que d'éblouir par la somptuosité des costumes. Le roi était à la tête *des Romains* ; *Monsieur* dirigeait *les Persans* ; *M. le prince*, coiffé du turban, figurait parmi *les Turcs* ; *M. le duc d'Enghien* marchait avec *les Indiens* ; l'humeur un peu farouche, aventureuse, romanesque et en tout singulière du *duc de Guise* s'était plu à choisir l'habit *des Américains*. Le pourtour entier de la place avait été garni de gradins couverts d'étoffes précieuses ; vis-à-vis la porte du Louvre s'élevait une tribune, sur laquelle était jetée une draperie de velours violet parsemée de fleurs de lys d'or. Plusieurs parties de cette riche tenture étaient relevées avec de grosses cordes filées du même métal, dont les extrémités se terminaient par des glands à lourdes torsades. Au-dessus de la tribune brillait

1. C'est de cette fête que la place a retenu le nom de *Carrousel*.

l'écusson des armes de France, ciselées sur vermeil. Là, sous un dais, étaient assises la reine mère, la reine régnante, et cette infortunée Henriette de France, dont l'époux porta, il y a quelques années, sa tête royale sur l'échafaud dressé par Cromwell. Mais ce n'était pas pour plaire à ces princesses que la fête était donnée : parmi les trois mille dames rassemblées autour de la place, il y en avait une, cachée au milieu de la foule, qui seule dans la pensée du roi devait s'appliquer cet hommage éclatant. Elle le savait, mais elle en jouissait avec modestie.

Jamais peut-être, on ne vit tant d'or, tant de pierreries accumulés qu'il y en avait sur les spectateurs, mais surtout sur les acteurs de ce spectacle pompeux. Les combattants s'étaient chamarrés d'une si prodigieuse quantité de matières précieuses et de bijoux que leurs chevaux pliaient sous le poids des richesses : ces fiers coursiers en étaient tellement couverts qu'on ne reconnaissait plus leurs formes élégantes et élancées.

Le *comte de Sceaux*, fameux par ses galanteries et sa prodigalité, a remporté le prix du carrousel; il l'a reçu à genoux des mains de la reine mère... Tout près de moi était assise une jeune demoiselle que je ne nommerai point, parce qu'elle s'est trop complètement trahie. Je l'ai vue toute palpitante d'inquiétude tant que la joute a duré; et lorsqu'on a proclamé la victoire au son des clairons ornés d'étendards, elle s'est écriée : *Ah! c'est lui!* Je n'ai pu douter alors que le beau vainqueur ne possédât le cœur de ma voisine. Mais, hélas! au geste non moins indifférent que hardi dont il a payé le regard de feu lancé sur lui, j'ai reconnu que l'amour de la pauvre petite a jeté déjà tous ses trésors aux pieds du volage comte de Sceaux.

Le *Mercure* du sieur Visé annonce la mort d'Adam Billaud, dit le *Menuisier de Nevers*, connu par quelques poésies étincelantes de verve et de gaieté. Ce poète artisan a résisté dans le temps aux offres brillantes qui lui étaient faites par le cardinal de Richelieu pour venir se fixer à Paris; maître Adam a craint pour sa muse l'air épais de

la capitale et le vin de Suresne ; il a continué de rimer, boire, pousser le rabot aux bords de la Loire, et s'en est bien trouvé.

Une intrigue de cour, que dis-je ? de ruelle, suspend les affaires publiques, et détourne nos ministres de leurs graves devoirs pour les occuper des suites de l'amour du roi pour M^{lle} de la Vallière. Une lettre espagnole trouvée dans le lit de la jeune reine ¹ a été portée au roi par une femme de chambre nommée *Molina*. Voici la traduction de cet écrit, que MM. Colbert, le Tellier et Louvois colportent partout pour tâcher d'en faire découvrir l'auteur.

« MADAME,

« Le roi se précipite dans un dérèglement qui n'est
« ignoré de personne que de Votre Majesté ; M^{lle} de la Val-
« lière est l'objet de son amour et de son attachement :
« c'est un avis que vos serviteurs fidèles donnent à Votre
« Majesté. C'est à vous à savoir si vous pouvez aimer le
« roi dans les bras d'une autre, ou si vous voulez empê-
« cher une chose dont la durée ne vous peut être glo-
« rieuse. »

Tandis que le roi se perd en conjectures et que ses ministres se consomment en recherches touchant cette lettre écrite depuis longtemps, quoiqu'on n'ait pu la glisser dans le lit de la reine que la semaine dernière, ceux qui l'ont imaginée se félicitent en secret du trouble qu'elle cause à la cour. Ils espèrent que le scandale fera sur l'esprit de Sa Majesté ce que n'ont pu faire les représentations, et que la Vallière sera enfin sacrifiée. Personne jusqu'à présent n'a pu reconnaître le caractère de la missive ; mais Louvois, après avoir découvert et observé dans ses effets la

1. On ne conçoit pas comment Voltaire a pu consigner, dans le *Siècle de Louis XIV*, que cette lettre était un écrit supposé de Philippe IV à sa fille ; l'auteur des *Chroniques* le rapporte ici textuellement, et l'on voit qu'il n'a pu être attribué au roi d'Espagne.

haine que M^{me} de Soissons et le marquis de Vardes ¹ ont vouée à la favorite, Louvois, dis-je, n'a pas hésité à déclarer que ces deux personnes devaient avoir trempé dans le complot, si elles ne l'avaient conçu. Le roi, malgré cette déclaration, refuse de croire coupable d'une telle noirceur un homme qu'il a comblé de bienfaits et qu'il honore d'une amitié toute particulière. Quant à M^{me} de Soissons, Sa Majesté ne se montre que faiblement irritée de son audace : c'est un témoignage de jalousie, et l'on n'est jaloux que des faveurs dont on regrette la possession. L'amour-propre du roi tempère son ressentiment contre la surintendante.

Mais un homme que le roi est d'autant plus éloigné de soupçonner qu'il le croit plus attaché à sa personne, c'est M. de Guiche. Il est vrai que celui-ci n'aurait jamais songé à trahir son maître s'il n'était pas amoureux d'Henriette d'Angleterre, qui conserve un amer souvenir du délaissement de Sa Majesté. Ainsi, par un jeu bizarre d'intrigue, M. de Guiche, véritable auteur de la lettre, puisque c'est lui qui l'a rédigée en espagnol, s'est vu entraîné à servir le ressentiment d'une infidélité du roi à laquelle le comte doit le cœur de *Madame*. On dit que les murs ont des oreilles : les bosquets en ont aussi ; car ce que je sais de la participation de *Madame* et du comte au complot de la lettre, je l'ai entendu dire à ces amants à travers une charmille du parc de Saint-Cloud. Le papier sera mon unique confident : l'orage gronde sur plusieurs têtes ; je ne me pardonnerais pas d'avoir marqué une victime.

Le roi, dans ces menées peu éclaircies malgré tous les soins de Louvois, ne veut point frapper au hasard de peur d'atteindre des innocents. Il n'eût pas été fâché de trouver M^{me} de Navailles parmi les accusés ; Sa Majesté ne peut oublier la grille des gouttières du Louvre, et je crois

1. Le marquis de Vardes partageait avec Péguillin et de Guiche la faveur de Louis XIV ; il était capitaine des Cent-Suisses.

que, sur le moindre indice, la duchesse serait punie sans être convaincue.

M. le duc de Créquï, ambassadeur du roi dans l'Etat romain, est un seigneur d'un caractère difficile, sa hauteur excessive lui attire souvent de méchantes affaires sur les bras ; voilà ce qui vient de lui arriver à Rome. Ses laquais s'étaient avisés de charger des soldats corses l'épée à la main, tandis que ces militaires étaient sous les armes, le ministre, au lieu de punir ses gens, a jugé convenable de leur donner raison. Alors le corps des Corses, offensé, et, dit-on, excité par don *Mario Chigi*, frère du pape Alexandre VII, est venu faire le siège de la maison de l'ambassadeur. Le duc, qui rentrait en ce moment, a reçu plusieurs balles dans les panneaux de son carrosse ; un de ses pages est resté mort sur la place ; plusieurs de ses domestiques ont été blessés. Le lendemain, M. de Créquï s'est éloigné de Rome et a fait son rapport.

A la réception de cette dépêche, Louis XIV, furieux, a fait ordonner au nonce de sortir des terres du royaume ; lui déclarant que si la réparation que lui doit Sa Sainteté n'est prompte et entière, des troupes françaises occuperont, au nom du roi de France, le comtat d'Avignon, et que d'autres marcheront contre la capitale du monde chrétien. Nous verrons ce que cette menace produira.

L'hymen porte un bandeau bien plus épais que celui de l'amour ; peut-être ne faut-il pas trop plaindre les maris de leur aveuglement, car ignorer est souvent pour eux une véritable grâce d'en haut. *Monsieur* vivait depuis quelques mois sous le charme de cette ignorance bénigne, mais je ne sais quel trait de malencontreuse lumière a frappé ses yeux ; l'intelligence de *Madame* et du comte de Guiche n'est plus un mystère pour le cadet de Sa Majesté. Le prince se serait bien fâché, mais il a craint l'éclat ; l'autorité royale lui a paru un moyen moins dangereux et plus sûr que la colère. Il s'est donc enfermé hier avec le roi et s'est mis à lui conter sa peine. A la cour, tout est oreilles : les doléances de Son Altesse ont

été entendues; hier au soir elles étaient l'objet de tous les entretiens. Le plus plaisant de l'aventure, c'est que l'écouteur a suivi, le crayon à la main, la conversation des illustres frères; cinquante exemplaires de ce dialogue courent aujourd'hui, colportés par les attentifs de ruelles: c'est un document précieux pour mes tablettes; je le copie.

— Il ne faut vous en prendre qu'à vous, mon frère, a dit le roi, *Madame* éprouvait une sorte d'éloignement pour M. de Guiche, vous avez exigé qu'elle se rapprochât de lui.

— A la bonne heure, sire, mais je n'ai jamais prétendu qu'elle s'en rapprochât autant.

— Ne savez-vous point que les femmes ne connaissent aucun milieu entre aimer et haïr! vous n'avez pas voulu que la vôtre exécrât le comte, elle l'adore.

— Votre Majesté ne saurait souffrir que l'honneur de la famille royale soit terni...

— Ah! mon frère! l'honneur! l'honneur!... Si son inviolabilité tenait à cela, je vous demande quelle famille pourrait se flatter de le posséder intact?

— Ainsi votre avis est que *Madame* peut impunément me faire...

— Ce que tant d'autres sont sans le mériter autant que vous... Car que signifient vos relations intimes avec le chevalier de Lorraine... Au moins Henriette suit, en fait de galanterie, les idées reçues, les errements connus, tandis que vous...

— En croirez-vous donc, sire, les causeries calomnieuses? Votre Majesté n'a-t-elle pas admis dans son intimité MM. Cavois, de Vardes, Péguillin? pourquoi n'en pourrais-je faire de même du chevalier?

— Distinguons, mon frère; je cours le cerf avec les gentilshommes que vous venez de nommer; il est même arrivé quelquefois que je les ai faits les confidents et les témoins de mes galanteries; mais, ventrebleu! elles ne se sont jamais adressées à eux.

— J'ignore ce que Votre Majesté veut dire...

— Eh! Philippe, vous me feriez perdre patience à la fin... je veux dire que je ne m'avisai de ma vie de prendre un haut-de-chausse pour une jupe ni le fumet d'un bouc pour celui d'une chèvre... Brisons là-dessus. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'envoyer M. de Guiche passer une année en Pologne; je lui en ferai donner l'ordre par son père le maréchal de Grammont.

— Votre Majesté sait que l'absence ne fait souvent qu'exciter les feux de l'amour.

— Que diable exigez-vous donc? Prétendez-vous que je rende le comte propre à la garde intérieure d'un sérail?... Ce jeune seigneur sera douze mois absent; pendant ce temps-là vous prendrez, si vous êtes sage...

— Quoi donc, sire?

— Votre parti, mon frère, ou des habitudes qui puissent dispenser *Madame* de chercher ailleurs ce qu'elle ne trouve pas avec vous.

— Seulement deux ans, sire?

— Non Philippe... la moitié; et c'est bien assez pour que, devenu ce que vous devez être auprès de la charmante Henriette, vous ayez retrouvé le chemin de son cœur.

Le roi n'a pas voulu en entendre davantage; mais, fidèle à la promesse qu'il avait faite au pauvre duc d'Orléans, il a chargé le maréchal de Grammont d'intimer à son fils l'ordre de s'éloigner. Le comte forme ses équipages; il partira, dit-on, sous trois jours.

Monsieur n'aurait pas fait exiler son ancien favori pour être devenu celui de sa femme, si ce gentilhomme n'eût pas été aussi redoutable auprès des dames que le jeune marquis de Villeroy passe pour l'être peu: je ne sais au juste quel genre de mérite manque à ce dernier, mais on en plaisante assez ouvertement à la cour. On y joua dernièrement le ballet d'*Hercule amoureux*, nouvelle production de Benserade, où Villeroy dansait dans un quadrille de *plaisirs*. Or, l'auteur fit lui-même les vers suivants à la suite de la représentation.

La troupe des plaisirs était presque passée,
Alors qu'un jeune objet aimable, tendre et doux,
Comme j'avais sur vous (Villeroy) les yeux et la pensée,
Me vint dire à l'oreille en me parlant de vous :
Il est assurément le plus joli de tous,
Et c'est en sa faveur que mon âme décide ;
Mais fiez-vous à moi, me dit-elle, entre nous,
Ce n'est pas un plaisir extrêmement solide.

On vient de jouer sur le théâtre du Palais-Royal une farce portant le titre de *l'Intrigue des carrosses à cinq sous* : cette petite comédie, qu'on attribue à M. Chevalier, est une peinture de ce qui se passe journellement dans des carrosses établis au commencement de cette année, distribués en divers endroits de Paris, et qui portent, moyennant cinq sous par place, six personnes ayant affaire sur le même point. Comme il arrive souvent que nos jeunes seigneurs, qui n'ont, à bien prendre, affaire nulle part, se croient appelés dans la direction que suivent nos jolies fillettes, les *carrosses à cinq sous* deviennent de petits centres de galanterie. M. Chevalier a tiré un parti fort agréable de ce sujet, il y a dans sa pièce de l'esprit et de la vérité ¹.

Mademoiselle demandait il y a quelques jours à M. de Bussy s'il n'avait pas été malhonnête à elle de refuser la main du roi de Portugal parce que ce prince est fort mal fait. « Il me semble, a répondu le gentilhomme consulté, « que Votre Altesse Royale n'a rien à se reprocher en cela, « car si elle n'était pas résolue à se contenter de son mari « elle se soucierait peu comment il serait fait. » Le roi n'en a pas jugé ainsi. *Mademoiselle* vient d'être exilée dans sa terre de Saint-Fargeau pour le refus de cette illustre alliance. Elle se consolera loin de la cour avec le récit de ses scandales, que son conseiller peu chanceux a promis de lui faire passer régulièrement, et en récitant

1. *Nihil novi sub sole*. On voit que l'idée des *omnibus* n'est pas nouvelle. Les *carrosses à cinq sous* furent établis le 18 mars 1662, la pièce vint quelques mois après.

les vers malins que les aventures galantes inspireront au spirituel narrateur.

On s'affligeait de voir flotter l'étendard de l'Angleterre sur les tours de Dunkerque, port important que la politique servile de Mazarin envers Cromwell, plutôt que le malheur des temps, avait abandonné à cette puissance. Ces soldats étrangers, qui, du haut des forts, insultaient les habitants dont ils usurpaient la patrie, cette colonie anglaise au milieu d'une ville française révoltaient l'esprit national, qui parle toujours si haut dans les cœurs bien nés. Nous n'aurons plus à dévorer une telle humiliation : Dunkerque et Mardick sont rendus à la France moyennant cinq millions que le nécessaire Charles II a préférés au stérile honneur d'occuper une forteresse que dans une guerre ses troupes n'auraient pu défendre longtemps. Le marché est sage de part et d'autre : M. Colbert ne pouvait mieux placer le fruit de ses économies qu'à effacer une tache faite à notre dignité, et Charles, plus pressé de fournir à ses plaisirs que de récompenser les fidèles serviteurs qui l'ont replacé sur le trône, avait besoin de l'argent que la vente de Dunkerque lui fournit. Le contrôleur général, qui, dit-on, eut le premier l'idée du rachat de cette place, a donc fait un emploi très sensé des cinq millions qu'elle a coûtés. Je n'en puis dire autant des huit ou neuf cent mille livres dépensées à l'entrée du roi dans cette ville conquise avec des boulets d'or. Il n'y avait là, ce me semble, rien de triomphal : une prise de possession à petit bruit eût été plus conséquente que la marche fastueuse de Sa Majesté à la tête d'une armée que suivaient un monde de courtisans et cent carrosses remplis de femmes enlevées des salons de Paris pour embellir la conquête financière du souverain. Ce faste déplacé a fait murmurer le bon public, qui ne paye pas moins aujourd'hui que sous Mazarin ; car, à vrai dire, ce n'est point en allégeant les charges que se distingue M. Colbert, c'est en les imposant avec ordre. Le peuple est toujours écorché, mais on l'écorche régulièrement.

CHAPITRE IX

1663

Caractère de *Mademoiselle*. — Ses souvenirs sur Christine de Suède. — Figure de cette reine, son costume, son humeur, ses habitudes, sa conversation. — Don Quichotte la Feuillade. — Gloire et pauvreté. — Bussy-Rabutin : son portrait. — M^{me} de Sévigné au physique et au moral. — Elle prête de l'argent à Bussy. — Modèle des valets fripons de Molière. — Les troupes, leur costume, leur équipement. — Marche du roi en Lorraine. — Mutius Scévola par amour. — Partisans de Fouquet emprisonnés. — Pensions aux gens de lettres et savants étrangers. — Fondation de l'Académie de peinture et de sculpture. — *Idem* de celle des inscriptions. — M^{me} de Montespan en scène. — *L'Impromptu de Versailles* de Molière. — Petits vers de Benserade sur les demoiselles de la cour qui dansent dans les ballets. — Paris en 1663. — Communications avec la province. — Hôtelleries. — Costumes de Paris. — Luxe, carrosses, institutions. — Tentatives galantes de M^{me} de Montespan. — *La Critique de l'Ecole des femmes* par Molière. — Anecdote. — Partisans pendus en effigie. — La diplomatie et la pendaïson. — D'autres partisans sont imposés à des sommes énormes. — Ils demandent comme grâce d'être pendus. — Louis XIV accoucheur.

J'ai passé quinze jours à Saint-Fargeau auprès de *Mademoiselle*. C'est bien la meilleure princesse que l'on puisse rencontrer ; peut-être ne trouverait-on rien à reprendre dans son caractère si elle s'avisait un peu moins rarement de sa dignité. Chez elle tout le monde est maître, excepté celle qui seule devrait être maîtresse : dames de compagnie, officiers, domestiques, tout se met à l'aise à ses côtés et lui mange dans la main. Le moindre petit page s'arroge le droit de répliquer à ses ordres, quelquefois de lui désobéir. Je ne sais pas au juste à quoi cela tient : l'air de *Mademoiselle* n'est-il point assez imposant ou ses manières sont-elles trop encourageantes ? Quoi qu'il en

soit, nos jeunes seigneurs, sans être précisément libres devant cette petite-fille d'un grand roi, s'affranchissent en général de la réserve qu'elle devrait leur inspirer. J'ai entendu débiter à son oreille des propos d'une galanterie si claire, que moi, femme, j'ai dû rougir un peu en les écoutant. La conduite de la princesse n'autorise nullement ces licences de conversation. Sans doute une demoiselle de trente-six ans n'est plus aux yeux de la société une vierge dont il faille craindre d'effaroucher la pudeur naïve ; la fleur si fragile nommée virginité doit à cet âge tomber effeuillée si durant son éclat une main fortunée ne l'a pas cueillie. Passé vingt-cinq ans il n'y a plus de demoiselles : le faible rempart qui séparait leur état de celui des femmes doit s'être anéanti de lui-même lorsqu'il n'a pas été brisé... Cependant il existe toujours dans la condition d'une demoiselle un sous-entendu de pureté auquel les hommes modestes ne peuvent se dispenser de rendre hommage, et voilà ce qu'écludent sans façon les courtisans de Son Altesse Royale. On dirait, au ton que Péguillin et Bussy prennent avec elle, qu'ils n'attendent que la dispersion de sa cour pour se glisser dans son lit.

Mlle d'Orléans m'a beaucoup parlé de Christine de Suède, qu'elle a vue souvent lors du séjour que cette reine descendue du trône a fait en France. Je résume ici pour mémoire ce que Son Altesse m'en a dit ; je peins cette femme extraordinaire comme elle l'a vue.

Christine fit son entrée à Paris montée sur un cheval blanc, et se rendit d'abord à Notre-Dame, où elle communia. Elle avait alors le visage ovale mais assez plein, les yeux bleus et vifs, le nez aquilin, la bouche assez fraîche. Cette reine était petite, voûtée, presque bossue. Il n'était pas facile de couvrir un pareil défaut ; aussi paraissait-elle moins empressée de le cacher que de déguiser son sexe, dont elle semblait être honteuse. Elle ne s'habillait qu'en homme, c'est-à-dire par le haut : ainsi son costume se composait d'un justaucorps ordinairement brodé et d'une jupe. Elle portait une perruque et un chapeau garni de plumes. Sous cet habit Christine représen-

tait assez bien un joli garçon. Il y avait dans le regard de cette princesse, comme dans l'ensemble de ses traits, un mélange de finesse, de malice et de lubricité. Elle affectait de grossir sa voix, marchait d'un pas libre et saluait à la manière des hommes. Son geste était très animé. Les paroles de Christine ne démentaient point l'air masculin qu'elle aimait à prendre. Il régnait dans ses entretiens une extrême liberté : les saillies licencieuses s'y pressaient sans que ni son sexe ni son rang opposassent la moindre digue à ce débordement. Les aventures galantes, les contes les plus lestes assaisonnaient souvent les conversations qu'elle entretenait et qu'elle amenait promptement à ce point quel qu'en fût l'objet. Pétrone et Martial étaient ses auteurs favoris : elle leur empruntait à toute seconde quelques-unes de ces réflexions libertines dont ils sont remplis. Non seulement il était impossible que des femmes réservées entendissent longtemps Christine, mais les hommes bien nés ne pouvaient converser sans honte avec elle : ses causeries de prédilection étaient montées au ton des pages et des mousquetaires.

Avant de communier à Notre-Dame le jour de son arrivée, la reine de Suède fit appeler l'évêque d'Amiens pour la confesser dans un cabinet de l'archevêché qu'elle s'était fait ouvrir. Quand ce prélat parut devant elle, elle le regarda fixement et entre les deux yeux. Sans doute M. d'Amiens avait vu rarement de semblables pénitentes. Tout le temps que dura la messe elle resta debout et troubla par ses questions réitérées le recueillement des évêques qui l'environnaient. Le lendemain Christine partit pour Compiègne, où la cour se trouvait. Le roi et *Monsieur* lui furent présentés par le cardinal Mazarin. Après quelques compliments adressés à ces deux princes, la reine leur demanda s'ils avaient des maîtresses, question à laquelle ils ne répondirent pas, tant elle leur sembla singulière de la part d'une reine et en ce moment... Mazarin, qui vit leur embarras, détourna avec adresse la conversation.

La souveraine des Ostrogoths, comme l'appelait

M^{lle} d'Orléans se plaisait fort à Compiègne ; elle n'y déplaissait pas moins, particulièrement à la reine mère, qui ne pouvait supporter ni ses manières ni son costume. Un jour que Christine assistait, près d'Anne d'Autriche, à un spectacle de la cour, elle s'était renversée de telle manière sur les gradins où elle se trouvait assise, que ses jambes étaient placées plus haut que son corps. Dans cette position, les gentilshommes assis au-dessous d'elle voyaient clairement ses charmes les plus secrets ; et, sur l'avis qu'on lui en donna, l'effrontée ne se hâta nullement d'ôter cette vue aux curieux.

Bientôt les grands officiers de la couronne furent chargés de faire entendre honnêtement à la princesse du Nord qu'elle avait suffisamment prolongé son séjour. Le principal motif du soin qu'on prit de l'éloigner fut l'avis qu'elle s'était initiée aux amours du roi et de M^{lle} de Mancini. Elle avait coutume de se placer entre ces jeunes amants, leur disait qu'elle voulait être leur confidente, les encourageait à s'aimer avec ardeur et recommandait au roi d'être heureux, ajoutant que sa maîtresse avait la promesse des voluptés les plus douces écrite dans les yeux. Anne d'Autriche et le cardinal pensèrent qu'un tel professeur ne devait pas être adjoint aux précepteurs du roi ; on devint très froid avec Christine ; elle dut se résigner à quitter la cour.

En passant à Montargis la fille de Gustave-Adolphe coucha au château, qui appartient à *Mademoiselle* : celle-ci ayant été prévenue vint le soir même pour complimenter Sa Majesté. Elle la trouva couchée dans une chambre qu'habitaient les femmes de service quand la princesse s'arrêtait à Montargis : une petite chandelle brûlait sur la table ; le lit n'était qu'à moitié recouvert d'un drap qui laissait voir une mauvaise couverture verte toute râpée. La reine avait, au lieu d'un bonnet de nuit, une serviette sur la tête, une chemise fermée resserrait sa gorge ; ses bras, que *Mademoiselle* trouva très blancs, étaient entièrement nus. Son Altesse Royale eut bientôt l'occasion de voir d'autres parties du corps de Christine que les dames

montrant moins volontiers que leurs bras, car l'illustre voyageuse, dans le cours de la conversation, se découvrit plus d'une fois jusqu'aux pieds. *Mademoiselle* était venue avec mesdames de Thiangés et de Frontenac, qui n'avaient pas osé d'abord entrer dans la chambre de Sa Majesté Suédoise, mais elle exigea qu'elles fussent introduites, et après qu'elle leur eut dit quelques mots obligeants l'entretien continua.

— Comment Votre Majesté a-t-elle trouvé le roi ? demanda *Mademoiselle*.

— Fort bien fait, répondit Christine, mais un peu timide, ainsi que son frère.

— C'est un défaut dont les hommes se corrigent assez vite, dit Son Altesse Royale en rougissant un peu.

— Tant mieux, reprit la reine, car rien n'est gauche dans un cavalier comme la rougeur d'une fille.

— Madame, c'est rare en ce pays...

— Les deux princes ont donc été mal conseillés... Cela fait peu d'honneur aux dames de la cour de France, il y aurait eu gloire et profit pour elles à former deux princes aussi jolis.

— Je supplie Votre Majesté de se rappeler ma condition, balbutia *Mademoiselle* en baissant les yeux...

— Ah ! pardon, princesse... C'est juste, le décorum... Belle dame, poursuivit-elle en s'adressant à M^{me} de Thiangés, vous devriez m'accompagner à Rome.

— Ce voyage avec Votre Majesté serait un grand honneur pour moi, répondit la jeune comtesse... Mais mon mari...

— Ah ! vous y tenez ! quelle bonhomie !... les maris ! les maris !... le meilleur n'en vaut rien... Princesse, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

— Votre Majesté peut voir que mes refus seraient surabondants répliqua *Mademoiselle* avec un sourire qu'elle avoue avoir été un peu forcé.

— Et puis avoir des enfants, poursuivit Christine, quelle horrible chose !... Entre nous soit dit, je ne serai jamais assez reconnaissante envers mon médecin Bourdelot, qui

m'a délivrée de cette abominable suggestion... Non, mais ne croyez pas, mesdames, qu'il m'en ait coûté un seul instant de bonheur... Voyez, voyez Bourdelot ¹.

— Permettez, madame, répondit la comtesse de Thian̄ges, que je néglige une telle recette... Le devoir, la religion...

— Oui, oui, reprit la reine en éclatant de rire, tous les grands mots d'usage... Venez à Rome, vous verrez comme les dévotés y concilient les scrupules et le plaisir... C'est le bon pays... et j'y vais.

Le lendemain *Mademoiselle*, assistant au départ de Christine, la vit monter en voiture avec Santinelly, un gentilhomme suédois, et M. de Leissen, jeune seigneur que Louis XIV lui avait donné pour l'accompagner dans ses voyages... Mais pas une seule femme auprès de cette singulière princesse ; un valet de chambre l'habillait, la mettait au lit, et, puisqu'il faut tout dire, calmait ses désirs quand l'un de ses favoris ne se trouvait pas là pour y répondre.

Les embrassements d'une femme déplaisaient à Christine au delà de toute expression. « Quelle fureur ont donc les dames, s'écriait-elle souvent, de me baiser toujours le visage ! en vérité, la seule excuse que je trouve à tout cela, c'est que je ressemble à un homme. » La reine de Suède était venue en France dans le dessein de s'y fixer ; mais ses principes ont tellement choqué toute la cour, que le roi, pour hâter son départ, retardé par l'attente d'une somme d'argent, la lui a fait compter du trésor royal ².

1. Ce Bourdelot revint en France après avoir été le médecin de Christine à Stockholm. Ce fut lui, dit-on, qui favorisa le libertinage de cette princesse en lui enseignant le secret d'en prévenir les suites. Elle lui donna plus de cent mille écus et lui obtint un bénéfice en France. Plus les services rendus aux grands sont honneux, plus ils se croient forcés d'en élever la récompense.

2. Plus tard, Louis XIV toléra le séjour de cette reine en France ; mais la terrible catastrophe de Monaldeschi, mise récemment sur plusieurs de nos théâtres, obligea le roi à faire sortir Christine du royaume.

J'appris ces jours passés le motif d'un voyage que le duc de la Feuillade fit il y a quelques mois à Madrid : c'est une excellente gasconnade qui mérite d'être notée. Georges d'Aubusson, archevêque d'Embrun et notre ambassadeur en Espagne, eut l'année dernière querelle avec un seigneur espagnol nommé Saint-Aunais, par suite de l'affaire du baron de Watteville. Les archevêques ne se battent plus ; mais, comme d'Aubusson avait été gravement insulté, il fit venir son frère, le duc de la Feuillade, pour soutenir sa querelle contre le fier Castillan. Celui-ci, vieux, cassé, malade, nia tout, ne se battit point, et se moqua du prélat diplomate et du don Quichotte voyageur.

Le roi, charmé cependant de cette prouesse chevaleresque, en complimenta le duc, qui, dans l'esprit de Sa Majesté, eut la réputation d'un preux sans avoir couru le moindre risque. Le comte de Guiche, forcé de s'éloigner, ne pouvait conserver sa charge de colonel du régiment des gardes, Louis XIV l'offrit à la Feuillade. « Trouvez « seulement cinquante mille écus, lui dit-il, et je vous « donnerai les quatre cent cinquante mille livres qu'il « vous faudra encore pour le prix de cette charge. » Mais le duc ne put pas même réaliser un écu. Sa Majesté s'était mise en avant ; elle compta le tout, et paya six cent mille livres un coup d'épée... dans l'eau. Le nouveau colonel des gardes était si pauvre au moment de sa promotion, qu'un des chevaux de son carrosse étant mort, il ne put le remplacer que longtemps après.

Le comte de Bussy-Rabutin, mestre de camp général de la cavalerie légère, n'est guère plus riche : ce favori d'Apollon ne sut pas mieux que la plupart de ses confrères se mettre dans les bonnes grâces de Plutus. Mais un autre dieu, un dieu toujours compatissant, vient souvent au secours du poète guerrier ; ce dieu-là, c'est l'amour. Avant de dire sous quelle figure il s'offre à son protégé, voyons par quelles qualités aimables ce dernier se met en rapport avec lui. Bussy est d'une taille plus que médiocre ; sa jambe est belle, ses manières ont de la grâce et

de l'élégance. De grands yeux remplis d'amour et d'esprit, une bouche agréable, un nez bien fait, une physionomie ouverte, des cheveux blonds, un port élevé, tels sont les traits qui font distinguer partout sa figure, sur laquelle se dessine, à sa volonté, l'expression d'une malignité enjouée, ou celle d'une douceur charmante. Dans l'esprit du comte de Bussy, la force des pensées se mêle à la délicatesse des perceptions et à la gaieté. Il eut toujours l'art d'aiguiser un trait; mais depuis quelques années les injustices dont il a été l'objet : après de longs et fidèles services, la réussite, à toute heure reproduite, de l'intrigue ou de la médiocrité, les récompenses accordées aux plates adulations, celles refusées au mérite réel, et tant d'autres abus révoltants, ont aigri l'humeur de cet écrivain, qui, d'abord malin sans amertume, est devenu critique jusqu'à la méchanceté. Sorti de la sphère du ridicule, Bussy redevient ami sûr, chaud et serviable. Auprès des femmes, sa galanterie est polie, décente, discrète autant qu'empressée; et sa tendresse, lors même qu'elle a été heureuse, ne cesse jamais d'être prudente et mesurée. Si j'ajoute que le comte est brave, généreux sans ostentation, on ne sera pas surpris qu'il ait fait naître un doux sentiment dans le cœur de l'une des femmes les plus aimables de notre époque, M^{me} la marquise de Sévigné, sa cousine, et j'ai nommé l'amour charitable qui se plaît à secourir le mestre de camp général de sa bourse comme du trésor de ses charmes.

Il est impossible d'être laide avec plus de charme que n'est M^{me} de Sévigné; chacun de ses traits défectueux contribue à faire la figure la plus agréable du monde. Son teint est d'une médiocre blancheur, ses yeux sont petits, sa bouche est plate, son nez court, son front bombé. Eh bien! tout cela s'accorde de telle sorte, se combine de telle manière, contribue avec une telle mesure au jeu de

1. C'était un brave officier, quoique M. de Turenne ait fait de lui cet éloge burlesque : « Bussy est, pour la chanson, le meilleur officier de l'armée. »

physionomie le plus séduisant, qu'il faut un long examen pour découvrir que M^{me} de Sévigné n'est point jolie. Cette dame a la taille haute, mais peu gracieuse ; sa jambe est parfaite ; il n'en est pas de même de sa gorge et de ses bras, dont la coupe n'est point heureuse ni l'embonpoint satisfaisant. M^{me} de Sévigné possède de beaux cheveux blonds dont elle prend beaucoup de soin et qui contribuent singulièrement à l'effet enchanteur de sa physionomie.

Mais c'est par les qualités de l'esprit que la cousine de Bussy l'emporte sur toutes les femmes de la cour et leur dispute tous les cœurs, quoiqu'elle ait près de trente-sept ans. Le caractère particulier de sa conversation, comme de son style, est le badinage. Elle a trouvé l'art de dire plaisamment les choses les plus graves, les plus austères, les plus tristes, et pourtant elle les peint toujours de manière à les faire reconnaître, voir, je dirais presque toucher. Tout se plie au naturel de cette femme spirituelle, rien ne jure dans ses narrations. Elle sait y encadrer les sujets qui semblent s'y prêter le moins ; son tact délicat leur communique cette teinte heureuse, ce principe de vie peut-être trop uniformément vif et enjoué, mais jamais monotone, jamais ennuyeux. Dans ses entretiens, M^{me} de Sévigné aime à se laisser conduire sur le terrain d'une galanterie piquante et même libre ; elle veut toutefois que les saillies en soient enveloppées d'une allégorie qui les voile sans les couvrir. Il est rare que dans ce genre de conversation elle n'aille pas au delà de quoi que ce soit, et ses petits yeux lancent alors de véritables éclairs, que l'on croit à tort, dit-on, allumés par un tempérament impérieux. S'il faut s'en rapporter aux assertions de feu le marquis de Sévigné, sa femme est froide et sans passions : le dire d'un mari sur pareille matière est peu concluant ; mais l'opinion assez générale est que, de fait, M^{me} de Sévigné était fidèle au sien. Un seigneur qui fut dans l'intimité de ce ménage me disait l'autre jour : « Si
« l'on s'en rapporte aux actions de la marquise, je crois
« que la foi conjugale n'a point été violée ; si l'on regarde

« l'intention, c'est autre chose. Pour en parler franchement, je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens cocu devant Dieu. » Cette dernière partie du jugement porté par mon gentilhomme laisse une grande latitude aux interprétations, surtout quand il est facile de se convaincre que M^{me} de Sévigné aime beaucoup les hommes, et que, parmi ceux-ci, elle préfère un amant à un ami. Le grand art de cette dame ne serait-il pas de sauver les apparences? Je suis tentée de le croire, lorsque je la vois choisir de préférence la société de quatre ou cinq prudes, s'appliquer à fermer les yeux sur ce qu'elles font, et se contenter de l'apparence de réserve qu'elles affichent.

Quant à Bussy, c'est un cousin, un proche parent ; l'intimité est toute naturelle, il y aurait de la maladresse à la cacher. Cependant les observateurs minutieux, qui savent que M^{me} de Sévigné est intéressée, s'étonnent de lui voir prêter de l'argent au comte : ils en concluent que cette obligeance de la marquise n'est pas suffisamment justifiée par la parenté.

C'est à ce Pactole de famille que le mestre de camp général vient encore de puiser pour faire ses équipages et se mettre en état d'aller au siège de Marsal, que le roi parle d'entreprendre en personne. Ce recours était d'autant plus nécessaire au cousin, qu'il fut volé dernièrement par une espèce de gentilhomme qu'il avait placé près de lui dans une position voisine de la domesticité. « Ce garçon, d'ailleurs fort honnête, me disait hier Bussy, est adonné à tous les vices, et le vol lui est aussi familier que le boire et le manger. » Les valets de ce caractère sont par malheur, très communs aujourd'hui ; ce sont ceux qui vous servent le mieux, et je tiens de Molière lui-même qu'il emprunta de ces mœurs domestiques l'idée de ses valets fripons.

Je viens de voir défiler sous mes croisées une partie des troupes qui se rendent en Lorraine ; la tenue des corps ne répond pas à l'idée que je m'en étais faite ; depuis deux ans que l'on s'occupe de donner une organisation régu-

lière à l'armée, il me semble qu'on devrait avoir fait davantage. Ce sont toujours des réunions d'hommes couverts d'habits de toutes couleurs, et encore bien mal armés, bien mal équipés. C'est pitié de voir chaque soldat porter à sa bandoulière les charges de son mousquet, suspendues de distance en distance, et exposées aux injures du temps. Ne pourrait-on pas surtout former ces charges d'une poudre assez fine pour dispenser le fantassin de puiser son amorce dans l'étui nommé *poulevrin* qu'il porte suspendu d'un autre côté?... Cela doit ralentir les feux, et leur vivacité est à la guerre un des principaux moyens de succès.

Le roi va se rendre en Lorraine; mais c'est le maréchal de la Ferté qui doit faire le siège de Marsal. Quel est le but de cette campagne? Je ne le crois pas clairement déterminé. Bussy pense qu'il s'agit seulement de s'assurer du duc Charles, dont l'inconstance politique est connue.

En pensant à cette légèreté de caractère, je me rappelle assez naturellement un trait de ce prince qui annonçait plus de ténacité dans ses déterminations. Il était devenu éperdument amoureux de la fille d'un bourgmestre de Bruxelles, qu'il ne pouvait voir qu'avec une extrême difficulté, tant les parents de cette demoiselle la surveillaient de près. Il la rencontra un jour dans un bal; la mère de cette jeune personne était près d'elle, et ce fut en vain que le duc pria la dame de lui permettre d'entretenir un instant sa fille en présence de toute la compagnie. Son Altesse offrit alors de ne parler à celle qu'il aimait qu'autant de temps qu'il pourrait tenir un charbon ardent à la main; cette condition parut si forte à la mère qu'elle y souscrivit. Charles se retira à l'écart avec la demoiselle, prit le charbon allumé et commença l'entretien. Il dura si longtemps que la dame se décida à l'interrompre... Le charbon était éteint. Il fallait qu'il y eût dans le Scévola moderne une grande chaleur de sentiment ou une étrange constance, pour qu'il eût pu se rendre supérieur à la souffrance qu'avait dû lui faire éprouver le feu qu'il tenait.

On conduisit dernièrement à la Bastille M. de Guénégaud, trésorier de l'épargne; on y a mené aussi le nommé Edmond Coquier, domestique de M. Fouquet, ainsi que les sieurs Elie Blanchard et Pradier. Ils sont tous emprisonnés comme partisans de l'ancien surintendant; Coquier tenait, dit-on, une imprimerie clandestine, où l'on imprimait un mémoire intitulé *Réponse à la réplique du chevalier Talon*.

Tandis que M. Colbert suit avec ardeur la trace des dilapidations de son prédécesseur, le roi se livre à de plus nobles générosités : Sa Majesté accorde en ce moment des gratifications et des pensions à un grand nombre de savants, d'écrivains et d'artistes français et étrangers ¹. Il y a dans cette mesure de la véritable grandeur et de l'ostentation : les sciences, les lettres et les beaux-arts honorent les nations; ils agrandissent le foyer de leur gloire, ils contribuent à les faire respecter : leur accorder des encouragements est donc un des premiers devoirs du prince. Mais s'il doit récompenser chez lui les efforts du génie, ce ne peut être avec la même légitimité de vues qu'il répand ses bienfaits au dehors. Les hommes célèbres des autres pays qu'il appelle au partage des trésors que lui confient ses peuples ont leurs princes, c'est à eux qu'il appartient de les encourager. Devancer la justice ou la munificence de ces derniers en versant un or étranger dans leurs Etats, n'est-ce pas accuser leur règne, n'est-ce pas faire une injure gratuite à ces souverains, et ne doit-on pas croire que le monarque qui étend ainsi ses largesses

1. Parmi les Français qui eurent part aux bienfaits du roi, il faut nommer *Racine*, *Quinault*, *Fléchier*, *Chapelain* et *Cotin*; Boileau fut alors oublié; il n'avait encore composé que des satires, et ce genre de poésie est rarement récompensé dans les cours. Ce poète fut comblé de biens et d'honneurs dès qu'il devint flatteur.

En pays étranger, Louis XIV fit des dons considérables au bibliothécaire du Vatican, *Allaci*; au comte de *Gratiani*, secrétaire d'Etat du duc de Modène; à *Vossius*, historiographe des Provinces-Unies; à *Huyghens*, célèbre mathématicien hollandais, etc., etc.

au delà des contrées soumises à son pouvoir ne veut qu'augmenter le nombre des trompettes de sa renommée?

Le roi vient de fonder une académie de peinture et de sculpture, en même temps qu'une académie des inscriptions. Une distinction à peu près semblable à celle que je viens de faire ressort de cette double fondation : la première de ces compagnies profitera aux arts ; la seconde n'est qu'une société rétribuée de flatteurs : ses travaux se borneront à multiplier les éloges presque toujours menteurs des grands, et à laisser à nos neveux des témoignages gravés sur le marbre ou le bronze de notre déplorable servilité.

On a célébré dernièrement en grande pompe le mariage de M^{lle} Athénaïs de Mortemart avec M. le marquis de Montespan. La nouvelle mariée a de la beauté, mais on lui trouve trop d'audace pour une femme de vingt-deux ans. Les malignes langues répandent, sans beaucoup de ménagement, le bruit que le marquis arrive un peu tard au refuge de la pudeur de cette belle, où M. de Frontenac l'avait devancé. Quoi qu'il en soit M^{me} de Montespan est attachée à la cour de *Madame*, et se pique d'une prudence qui pourrait bien être affectée. Elle disait hier devant moi en parlant du commerce de M^{lle} de la Vallière avec le roi : *Si pareil malheur m'arrivait, je n'oserais plus me montrer dans le monde.*

C'est une bien petite comédie que l'*Impromptu de Versailles*, qu'on joue maintenant sur le théâtre du Palais-Royal, ou plutôt ce n'est qu'une satire spirituelle dirigée par Molière contre le poète Boursault, pour répondre à une pièce du même genre, le *Portrait du peintre*. Le public ne prend pas un grand intérêt à ces querelles d'amour-propre entre beaux esprits ; tout au plus goûte-t-il quelques jolis vers semés dans ces manifestes rimés, et c'est tout ce qu'on a bien voulu applaudir en écoutant l'ouvrage nouveau.

Cette fois, les ballets de Benserade auront l'avantage sur la nouveauté du Palais-Royal. L'auteur ne se borne pas à faire danser les jolies femmes de la cour, il compose

encore des madrigaux *observateurs* sur celles qui ont dansé, et le sel érotique n'y est pas toujours admis avec mesure. Voici des vers adressés à M^{lle} de Sévigné, et qui n'ont pas plu à sa mère, quoiqu'elle aime assez la plaisanterie. Il faut, pour l'intelligence de ce quatrain, dire que la jeune personne avait figuré en *amazone* dans un ballet donné le mois dernier à Vincennes.

Belle et jeune guerrière, une preuve assez bonne
Qu'on suit d'une Amazone et la règle et les vœux,
C'est qu'on n'a qu'un teton... je crois, Dieu me pardonne
Que vous en avez déjà deux.

Il ne faut pas s'effaroucher de ces rimes passablement libres; Benserade s'est beaucoup amendé depuis deux ans, je vais le prouver par deux exemples. En 1661, il chantait ainsi M^{lle} Mancini, qui avait représenté une muse dans le ballet des *Saisons*.

Cette petite muse, en charmes, en attraits,
N'est à pas une inférieure ;
Aussi pas une, jamais,
N'eut l'esprit et le sein formés de si bonne heure.

Un an plus tôt, notre poète lyrique célébrait le mariage du roi par cette singulière et assez claire allusion :

Dans l'un éclate une amoureuse ardeur,
Dans l'autre brille une extrême pudeur.
Telle parut, en sa grâce infinie,
La patiente et belle Iphigénie
Sous le couteau du sacrificateur,
Qu'elle souffrit pourtant de moins bon cœur.

J'ajouterai que Benserade ne met point du tout de mystère à de semblables vers, et qu'il les adresse sans façon aux jeunes personnes pour lesquelles il les a faits, dans la conviction où il est que rien ne nous plaît comme les écrits propres à exciter nos sens. Dirai-je qu'il a tort?

En vérité je n'ose ; car les vers sont enfants de nos mœurs : les poètes, pour qui le succès est le premier bien, renonceraient bientôt à leur tâche, s'ils s'apercevaient qu'elle nous déplût... Me voilà forcée d'en conclure que Benserade a quelquefois raison.

M. Colbert a soumis au roi, à son retour de Lorraine, des projets d'embellissement pour la ville de Paris. Il y a beaucoup à faire ; rien de plus sombre, de plus sale, de plus malsain que cette capitale dans son état actuel, et nulle n'est aussi pauvre d'édifices. Vis-à-vis le château des Tuileries, l'œil est attristé par un vilain pont de bois. Les rues sont mal bâties, étroites, obscures, fangeuses, à peine éclairées au moyen de quelques lanternes allumées par les marchands ou les bourgeois, et qu'éteignent presque aussitôt les malfaiteurs ou les galants. On voit encore, au coin d'un grand nombre de rues, ces lourdes chaînes qui pendant la Ligue et la Fronde servirent aux barricades ; souvenirs déplorables d'une suite de malheurs, contre le retour desquels nous avons l'air de nous prémunir. La malpropreté de la ville est telle que, même l'été, les hommes ne peuvent sortir autrement qu'en bottes, et que les femmes d'une certaine distinction ne sauraient faire à pied cent pas hors de leurs maisons. L'air qu'on respire à Paris est constamment chargé de miasmes insalubres ; chaque matin, les ustensiles de cuivre jaune sont couverts d'une couche épaisse de vert-de-gris. Mais c'est particulièrement à la sûreté des habitants qu'il faudrait enfin songer. Dès huit heures du soir les voleurs, circulant avec une entière impunité, enlèvent les manteaux, coupent les bourses, battent les passants, et les assassinent s'ils résistent. Ailleurs, des libertins, sortant du cabaret ou d'un lieu plus honteux, insultent les femmes attardées après les avoir arrachées du bras des hommes qui les conduisent. Souvent, hélas ! le mari ne ressaisit son épouse que polluée par les caresses de ces nocturnes aventuriers, dont le faible guet ne peut entreprendre d'arrêter les obscènes attentats sans être battu. S'il n'est pas d'entreprise que ne favorise l'obscurité dont la capitale

est enveloppée à l'heure où ses habitants sont encore retenus hors de leur domicile par les affaires ou le plaisir, c'est bien pis lorsque la nuit est plus avancée : alors les bandits escaladent les fenêtres, crochètent les portes des boutiques, en font sauter les volets, et pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Les amoureux, autre espèce de filous non moins redoutables, franchissent également, ici les murs d'un monastère, plus loin un balcon auquel la main complaisante d'une beauté résignée au larcin attache l'échelle de corde qui doit le favoriser. Près de là des spadassins attaquent un homme désarmé ou se défendant seul contre trois ou quatre assassins soudoyés. Enfin on entend, dans tous les coins de la ville, le sifflet des voleurs, le cliquetis des épées, les vociférations des gens ivres, les plaintes des malheureux qu'on assassine, les cris de ceux qui demandent du secours, mélange lugubre que perce de temps en temps la voix crierde de quelques marchands, témoins impassibles et peut-être complices des intrigues, des vols, sinon des assassinats.

Si je porte mon examen hors de Paris, je ne trouve aucune facilité pour les communications ; quelques carrosses publics, qui vont aux principales villes du royaume ¹, sont d'une insupportable lenteur : ils mettent, par exemple, trois jours pour aller à Rouen, dix pour se rendre à Lyon. Les hôtelleries n'offrent aucune ressource : on risque de faire très mauvaise chère, si l'on n'apporte des vivres en y rentrant ; et lorsque les voyageurs doivent coucher en route, il faut qu'ils fassent porter leurs lits sur des chevaux de bât.

Il n'y a, même dans la capitale, de luxe et d'éclat que parmi la noblesse ; les bourgeois sont mal vêtus ; leur costume appartient au siècle passé. Chaque profession est encore distinguée par un habit particulier, et les marchands s'affublent toujours, dans leur comptoir, d'une espèce de jaquette ressemblant à un jupon court. M. Col-

1. Les premières voitures publiques qu'on vit en France furent établies sous Charles IX.

bert sentira que de semblables distinctions ne peuvent être tolérées chez une nation qu'on doit montrer forte, qui a besoin de paraître unie pour réaliser cet aspect de grandeur que le souverain veut imprimer à son règne. La cour resplendit d'or et de pierreries ; le nombre des carrosses bourgeois, qui n'était, en 1658, que de trois cent vingt, s'élève aujourd'hui à plus de deux mille ¹ ; nous avons des académies, des spectacles, des carrousels, des poètes flatteurs bien payés. Mais ce faste de dehors et d'institutions n'est que l'ornement de l'édifice social ; l'aisance, la prospérité des classes qui travaillent et payent les impôts, voilà la base solide du monument. Or ici tout est à faire... Quand s'occupera-t-on de fonder la gloire de Louis XIV sur ces améliorations, sans lesquelles l'éclat de son règne ne sera qu'un beau masque cachant la misère et le malheur ?

La pruderie proclamée si haut par M^{me} de Montespan commence, disent les observateurs attentifs, à se démentir singulièrement. Si leurs remarques sont exactes, cette belle dame a tendu ses lacs pour s'emparer du cœur de *Monsieur*. Celui-ci, d'après le même dire, sourit très agréablement à la marquise, et paraît lui laisser croire que ses agaceries ne seront point infructueuses. Mais d'autres causeurs assurent que le duc d'Orléans ne peut aimer véritablement que le chevalier de Lorraine ; que les mines faites à M^{me} de Montespan ne sont qu'un leurre tendant à faire croire que Son Altesse n'est pas insensible aux charmes du beau sexe : mais que la réalité est tout entière consacrée au favori... Oh ! les vilains exemples venus d'Italie !

Hier, M. le prince assistait à une représentation de *la Critique de l'École des femmes*, critique faite par Molière lui-même, et qui conséquemment ne doit pas renfermer de grandes méchancetés. Un spectateur du parterre,

1. Il y avait déjà, indépendamment de ces voitures, beaucoup de carrosses de remise et de place : l'usage des premiers date de 1650, celui des derniers de 1657.

qui apparemment trouvait la dose de malice trop légère, sifflait à toute outrance la pièce, sans respect pour la présence du grand Condé. Quelqu'un dit à Son Altesse qu'elle devrait peut-être imposer silence à ce cabaleur. « Je m'en garderai parbleu bien, répondit le vainqueur de « Rocroi, écoutez le récit de ce qui m'arriva, dans cette « même loge, lorsque je revins du siège de cette malheureuse place de *Lerida*, dont je n'avais pu m'emparer. « On donnait la première représentation d'une comédie « dont je protégeais l'auteur; j'avais fait parler beaucoup « en sa faveur : mais l'ouvrage n'en fut pas moins mal « accueilli par le public. Ayant aperçu, au milieu d'un « groupe de spectateurs du parterre, un quidam qui me « paraissait donner l'exemple des sifflets, je dis en désignant cet homme du doigt : Qu'on me prenne celui-là ! « A ces mots, mon coquin se retourne fièrement vers « moi et me crie : *Grand faiseur de sièges, on ne me « prend point, je m'appelle Lerida..* Aussitôt il fend la « foule, qui se prête à son évasion, sort du parterre, et « disparaît. La leçon était verte, je ne veux pas m'en « attirer une pareille. »

On pendit dernièrement en effigie plusieurs des partisans impliqués dans l'affaire de M. Fouquet; Gourville était du nombre. Jamais on n'a vu rien d'aussi étrange que ce qui se passe à l'égard de ce financier, retiré maintenant dans les Pays-Bas. Tandis qu'on le pend en France, lui, porteur des pleins pouvoirs de M. de Lionne et même du roi, traite au nom de Sa Majesté avec la Hollande et avec quelques princes d'Allemagne. Louis XIV riait aux éclats, ce matin à son lever, de cet amalgame curieux de confiance diplomatique et de pendoison. « Vous le voyez, « monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à son ministre des « affaires étrangères, la politique et la friponnerie vont « très bien ensemble, et l'on pourrait quelquefois payer « indistinctement un diplomate par des honneurs ou par « la potence... » Et le roi recommençait à rire.

Revenons aux partisans. La chambre de l'arsenal, informée que quelques-uns d'entre eux, restés en France,

étaient disposés à rendre gorge, les a taxés à de si fortes sommes, que le paiement en est impossible : il en est auxquels on demande six, sept, huit, et jusqu'à dix millions. Soit mauvaise volonté, soit impossibilité de satisfaire à une telle charge, plusieurs de ces messieurs sollicitent instamment la grâce d'être pendus... en peinture, et se cachent le mieux qu'ils peuvent, de peur qu'on ne se contente pas de leur portrait.

Nous avons à la cour du fruit nouveau, mais du fruit défendu, de celui que le malin fit manger à la première femme. Le roi, plus paré que de coutume, était, il y a trois jours, avec M^{lle} de la Vallière; Sa Majesté se préparait à l'une de ces douces prises de possession auxquelles, créatures résignées et soumises, nous nous prêtons souvent trop volontiers... Tout à coup, l'effet d'une semblable cause, exercée il y a neuf mois, s'annonça de telle manière que le prince dut suspendre sa galante tentative. Les choses allèrent si vite, qu'en peu d'instant Louis XIV se trouva dans la plus embarrassante de toutes les positions. Il appela du monde par la croisée, et ordonna de faire venir en toute hâte M^{me} de Montausier, M^{me} de Choisi, ou n'importe qui, pourvu que ce fût une femme. On courut en même temps chercher une accoucheuse, car le roi n'avait pas voulu que sa maîtresse songeât à recevoir les soins d'un homme de l'art, craignant sans doute que l'autel auquel sacrifiait son royal amour ne fût livré à de profanes regards. Une nuée de dames serviables arriva, mais trop tard pour empêcher qu'une veste brodée de perles et de pierreries ne fût inondée des marques de l'événement. On trouva Sa Majesté tout en eau, soutenant de son mieux la Vallière, qui, cramponnée au cou de son amant, déchirait, dans ses crispations, un collet de mille écus... Bientôt la jeune mère eut une douleur violente, que suivit un long évanouissement; on la crut morte... « Au nom de
« Dieu ! s'écria le roi fondant en larmes, rendez-la-moi et
« prenez tout ce que j'ai. » Ce tendre monarque était à genoux au pied du lit, pâle, défait, immobile et poussant,

de temps à autre, des cris lamentables, qui arrachaient des pleurs aux dames et aux médecins que Sa Majesté avait, en désespoir de cause, ordonné de faire venir. Enfin le résultat de ces longues douleurs parut : ce fut un petit garçon qui entra dans la noble famille de Henri IV... par la porte bâtarde ¹.

CHAPITRE X

1664

Disgrâce de Brienne. — Un ministre composant des cantiques. — L'épouse éplorée. — C'est le crédit de son mari qu'elle pleure. — La femme trop savante. — Explication à cet égard. — Étiquette. — Lever du roi, robe de chambre, haut-de-chausse, la chemise. — Le cravatier : ses fonctions. — Le roi esclave du cérémonial. — Lever de la reine, ses bas, ses jarrettières ; pudeur de Marie-Thérèse. — La chemise et la jupe. — La reine lacée par des hommes. — Scrupules de Marie-Thérèse sur cet usage. — Louis XIV maintient le droit qu'ont ces hommes d'admirer les charmes de Sa Majesté. — La dame d'atour ; ses attributions. — Pensions des gens de lettres. — Années de quinze mois ; vers à ce sujet. — Le roi refuse une pension à Bussy ; pourquoi. — Sa Majesté lui accorde une *casaque bleue*. — Bon mot de *Madame*. — État civil de Paris. — Notes plaisantes trouvées sur les registres de Saint-Paul. — Travaux de Versailles. — *Fêtes de l'île enchantée*. — Racine ; son avis sur ces fêtes. — Musique de Lulli. — *La Princesse d'Élide et le Mariage forcé* de Molière. — Le comte de Grammont a fourni le sujet de cette dernière pièce. — Sa conduite pendant la représentation. — Trois premiers actes de *Tartufe*. — Cette comédie est défendue. — Remontrances très rudes de Colbert au roi. — Scène à cet égard entre le monarque et le ministre. — Entrée du cardinal Chigi à Paris. — Réparations serviles de la cour de Rome. — M. de Créquy triomphe du légat. — Celui-ci triomphe de M. de Créquy. — *Contes de la Fontaine*. — Comment Ninon les appelle. — Générosité du roi envers M. de la Rochefoucauld. — Une dame mère

1. Louis de Bourbon né le 27 décembre 1663, mort le 15 juillet 1666.

À l'âge de cinq ans. — Le Maure pourfendu. — Jalousie du roi. — Explication. — Un maraud qui a l'audace de se jeter sous les roues d'un archevêque. — La Guillotière. — La Feuillade à Saint-Gothard et sa harangue. — *La Thébaïde* de Racine. — *Othon* de Corneille. — Jugement de Despréaux sur cet ouvrage. — Arrêt contre Fouquet. — Vers sur ce sujet. — Sort du surintendant.

Ce pauvre comte de Brienne, à qui je dus plus d'une bonne nouvelle de la cour galante, s'est fait disgracier sans qu'on sache au juste pourquoi. Les uns attribuent son renvoi à des gains trop illicites au jeu; d'autres prétendent que ses appétits amoureux s'éloignaient trop souvent de la voie que l'équitable Providence indiqua pour le bonheur égal des deux moitiés du genre humain. J'aimais beaucoup le comte : mais il faut être juste avant tout, et ne pas soutenir les gens qui détournent les choses de leur destination. Brienne avait d'abord été exilé à une terre fort éloignée de Paris; mais, à la sollicitation de sa femme, née Henriette de Bouthilier, il lui fut permis de venir à Saint-Denis, où, par manière d'occupation, le pauvre secrétaire d'Etat dépossédé s'est fait dévot. Là sous la direction du père Heineuve il apprend à connaître Dieu, qui, selon ce religieux, *n'est guère connu à la cour*. Pendant les loisirs que lui laisse la prière, le comte compose, pour l'usage des carmélites du lieu, de petits cantiques de dévotion sur des airs du monde : c'est un passe-temps assez gentil pour un ancien ministre, et cela ne peut manquer de lui profiter.

Tandis que Brienne s'occupe d'une si louable façon, la comtesse, sa langoureuse épouse, continue de travailler au rappel de son mari. La pauvre dame est inconsolable dernièrement un de ses laquais, envoyé au comte, lui dit que « madame répandait chaque nuit des larmes avec une « si grande abondance, que les draps de son lit en étaient « tout trempés, et que les mouchoirs ne pouvaient lui suf- « fire. » Quelle tendresse, bon Dieu ! Mais malgré le sincère désir que j'aurais de maintenir un fait si honorable pour mon sexe, il faut dire la vérité ; l'amour de M^{me} de

Brienne, aujourd'hui si larmoyant... c'est la charge de secrétaire d'Etat qui en est l'objet... Quant aux affections conjugales de cette beauté sensible, en voici des nouvelles.

Après une querelle assez vive survenue il y a cinq ou six ans chez le couple Brienne, il y eut un accommodement; et l'on sait quels points heureux de contact le ciel mit entre nous et les hommes pour sceller une réconciliation. Emportée par le désir de prouver toute la sincérité de son retour, la comtesse se livra dans cette circonstance à des formules de tendresse recherchées et inconnues du comte.

— Oh! oh! ma mie, qui vous a rendue si savante? lui dit-il avec surprise.

— Personne assurément... c'est un instinct de tendresse qui...

— A d'autres, madame; ces subtilités-là ne s'apprennent pas d'elles-mêmes, et vous nieriez en vain que vous avez un professeur... Je m'en doutais, et je veux le connaître... Nommez-le, ou craignez ma colère...

— Eh bien! monsieur, oui, je le nommerai, vous ne pourrez accuser que vos dédains, vos infidélités...

— Et cet amant, c'est...

— M. de la Garde.

— Le malheureux! lui que je croyais mon ami!... De ce pas je cours...

— Arrêtez! ce n'est pas lui, mais M. de Lussan.

— Si vous ne mentez pas encore, ce gentilhomme aura avant une heure la lame de mon épée dans le cœur.

— Y pensez-vous, monsieur, une famille dont le crédit peut vous perdre!... d'ailleurs, j'avouerai que M. de Luxembourg...

— Je n'y tiens plus... et ce bossu me le payera cher.

— Gardez-vous bien de vous faire une méchante affaire avec un homme si puissant, et sachez enfin que le duc de Caudale...

— Morbleu, madame, cesserez-vous d'éprouver ma patience, et saurai-je enfin lequel de ces messieurs a tant

fait pour votre éducation?... voyons, qui dois-je en remercier? est-ce M. de la Garde, ou M. de Lussan, ou Luxembourg, ou le duc?

— Eh bien, monsieur, ce sont tous les quatre.

Ce ne fut pas de la colère que ce dernier mot produisit, mais une véritable stupéfaction. « A merveille, madame, reprit Brionne après un assez long silence, j'ai ce que je mérite, ce que je me suis attiré par la sotte persistance de mes interrogations... Bien m'en a pris de m'arrêter, un peu plus tard vous m'auriez sans doute répondu : Ce sont tous les vingt.

Le roi devient véritablement esclave de l'étiquette : elle enlace tous les instants de sa vie ; jamais on ne vit à la cour un cérémonial aussi scrupuleux. Si c'est à ce prix que les souverains acquièrent la grandeur, je les plains ; ils obéissent plus que le dernier de leurs sujets. Un de mes parents, gentilhomme de la chambre, m'expliquait ce matin quelques singularités du lever de Leurs Majestés ; on les croirait empruntées de nos vieux contes de chevalerie.

Quand le roi sort de son lit, le grand chambellan ou le premier gentilhomme doit être là pour lui mettre sa robe de chambre tandis que le premier valet de chambre la soutient. Sa Majesté *peut* seule passer son haut-de-chausse ; mais il appartient inévitablement à un grand officier d'attacher les jarretières. Plus tard, le roi ayant reçu sa chemise, le premier valet de chambre présente la manche droite ; le premier valet de la garde-robe aide à passer la manche gauche. Les grands dignitaires de la couronne n'ont, en ce moment, aucune part à la toilette du prince ; mais ils tiennent à honneur d'y assister, et celui de ces personnages éminents qui manquerait trois jours de suite à la *chemise* serait soupçonné d'être en disgrâce. Le cravatier, par le devoir de sa charge, arrange le col du roi. Le soin d'attacher la cravate entre dans les attributions du maître de la garde-robe ; mais si le cravatier ne la jugeait pas bien mise, il pourrait y toucher et même la

remettre, après s'être assuré toutefois qu'aucun officier supérieur de la chambre ne se trouve présent.

Si quelque fantaisie inaccoutumée, le désir de faire une promenade matinale ou tout autre motif imprévu portait Sa Majesté à sortir de son lit sans que les témoins obligés de son lever y fussent, le prince ne prendrait *cette licence* qu'avec l'inquiétude d'attenter aux *droits* de ses hauts courtisans : ainsi le veut l'étiquette, souveraine du souverain.

Au lever de la reine, la première femme de chambre passe les bas de Sa Majesté, mais Marie-Thérèse s'est effarouchée de l'*obligation* où les reines ont été jusqu'ici de montrer à moitié leurs cuisses pour laisser nouer leurs jarrettières : la pudique princesse les attache elle-même en se retournant ; sa dame d'atour se contente de les lui présenter, ainsi que la chemise et la jupe, après avoir reçu le tout des mains de la première femme de chambre. Notre jeune souveraine aurait bien voulu se dispenser aussi de se faire lacer par des hommes ¹, selon les us et coutumes de la cour ; mais l'innovation qu'elle se proposait avait une telle importance qu'elle n'a pas cru devoir en prendre sur elle la responsabilité : le roi a été consulté. Pour cette fois, le désir modeste de la réclamante n'a point été satisfait. Son auguste époux a répondu que le droit de lacer la reine appartenait à la charge de son tailleur ou à celle de ses valets de garde-robe ; que ces charges se payaient, et qu'il n'entraît point dans ses vues d'en altérer les prérogatives. Vainement Marie-Thérèse a-t-elle représenté qu'on pouvait trouver au moins fort bizarre que, par respect pour les bénéfices d'un emploi de la chambre, une reine fût obligée de montrer sa gorge à des hommes, quelquefois à des libertins, qui, sous prétexte de maladresse, se plaisaient à prolonger cette vue, qu'il con-

1. Le tailleur de la reine laçait Sa Majesté, ce qui était conforme à l'usage du temps. Les femmes n'avaient point alors de couturières mais des tailleurs, qui faisaient leurs robes, leurs corsets, et les essayaient. Cet usage a souvent donné lieu à des intrigues galantes, où des amants se substituaient aux tailleurs

venait au roi d'appeler une de leurs *prérogatives*. Cette remarque un peu piquante n'a produit aucun effet; le grand conservateur de l'étiquette a tenu bon, prétendant que, même dans le monde, la gorge des dames se produit à peu de chose près à nu, et que pour ce qu'un valet peut en voir de plus en laçant Sa Majesté, ce n'est réellement pas la peine d'en parler.

La dame d'atour peut coiffer et décoiffer la reine en tout ou en partie, elle peut même la peigner; mais ce dernier devoir est ordinairement rempli par la première femme de chambre, dont la faveur augmente souvent en proportion de la légèreté de sa main. C'est ainsi que cette dame tient en même temps par les cheveux et la reine et l'occasion de s'enrichir.

Une réflexion naît de tout ceci, c'est que le roi et la reine ne se permettent point de se dégager des lacs du cérémonial, de peur d'attenter aux droits de leurs grands valets, tandis que ceux-ci ont du moins la liberté de se faire remplacer par leurs inférieurs; d'où il résulte évidemment que les princes couronnés sont plus dépendants que leurs serviteurs.

Malgré toute la régularité que M. Colbert est parvenu à mettre dans les finances, et quoique les charges du peuple augmentent tous les jours, les coffres de l'État ne suffisent pas aux paiements. Par exemple, les pensions des gens de lettres ne sont payées que tous les quinze mois. Voici des vers qu'un poète nommé d'Aceily a faits sur ce retard :

Vos pensions, comme je vois,
Vont donc de quinze en quinze mois ;
Ce sont vos ans climatériques.
Oh ! que mes vœux seraient contents
Si le ciel voulait de mes ans
Faire ainsi des ans poétiques !

Peut-être est-ce à cause de ce resserrement financier que Sa Majesté vient de refuser à *Madame* la pension de mes-

tre de camp général qu'elle sollicitait pour le comte de Bussy, et que tous ses devanciers, disait Son Altesse Royale, ont obtenue sans difficulté. Le roi a cependant motivé son refus différemment. « Les devanciers de
 « Bussy, a répondu Sa Majesté, ne faisaient pas des plai-
 « santeries sur tout le monde comme lui, et je ne sache
 « pas que cela tienne à sa charge... Nous verrons plus
 « tard s'il se corrige ; en attendant, dites-lui que je lui
 « accorde une *casaque bleue* ¹. — Sire, a répliqué la prin-
 « cesse, le comte sera pénétré de reconnaissance pour
 « cette grâce de Votre Majesté, surtout s'il peut trouver
 « un tailleur qui lui fasse ce costume à crédit. » Le roi
 s'est divertie de cette saillie, mais il n'a rien accordé de
 plus. Les petits vers de Bussy empêcheront toujours sa
 fortune de grandir.

Le contrôleur général porte depuis quelque temps son attention sur les registres tenus par le clergé des paroisses pour l'inscription des naissances, mariages et décès. Dans toutes les cérémonies auxquelles ces événements donnent lieu, les intérêts du ciel sont servis avec une grande ponctualité ; mais il n'en est pas de même des intérêts de la terre. Beaucoup de familles se voient journellement entraînées dans des procès ruineux par suite d'écritures irrégulières faites à l'église ; les recherches de M. Colbert tendent à éclairer d'abord, à rectifier ensuite cette intéressante partie de l'administration publique. J'ai copié hier un témoignage curieux de la nécessité d'une prochaine réforme à cet égard ; on se passait de main en main cet écrit dans la galerie de Saint-Germain ; il est extrait des registres de la paroisse de Saint-Paul. C'était un vicaire qui écrivait.

Année 1642. « CHIENNE. La nuit d'entre le jeudi 9 et le
 « vendredi 10 janvier, il était la fête de saint Guillaume ;

1. Louis XIV avait fait choix de soixante gentilshommes qui pouvaient le suivre dans ses petits voyages de plaisir sans en avoir demandé la permission. Il leur avait ordonné de faire faire à cet effet une *casaque de moire bleue*, brodée d'argent, et pareille à celle qu'il portait dans ces parties. Cet honneur était fort recherché.

« ma *Bichonne* fit deux chiennes et un chien. Je donnai
 « la plus petite et la plus belle à M. Hallard, et le lende-
 « main je coupai les oreilles aux deux autres. »

Etrennes de l'an 1648. « Le dernier jour de l'année
 « 1647, M^{lle} Forêt me donna deux bouteilles de vin et un
 « gros morceau de pâté. De plus, je reçus de M^{me} de
 « Montplaisir deux quarts d'écu ; de M^{me} de Carrol une
 « langue de bœuf ; de M. de Lamars deux bouteilles de
 « vin et un oiseau de rivière, avec deux petits fromages
 « du pays ; de M. de Blossy une bonne grosse carpe le
 « jour de la fête de saint Gervais, qui échet le vendredi ;
 « de M^{me} Corneille, belle-mère de M. de Lamars, un petit
 « pain de sucre et une boîte d'écorce de citron...

« *Le mardi 18 août 1649*, notre pauvre petit roi Louis XIV
 « nous fut ramené par celles et ceux qui nous l'avaient
 « ravi le 6 janvier de l'année précédente. Je supplie bien
 « humblement le bon Dieu de vouloir lui donner la grâce
 « et la conduite de son aïeul saint Louis, pour le bon gou-
 « vernement et la paix de ses peuples. »

1650. « Fin du misérable mois d'octobre, qui ne cessa
 « de pleuvoir tellement, que ceux qui vivront boiront du
 « verjus, et que M. de Saint-Paul, notre bon curé, n'en
 « sera pas plus exempt ¹. »

Le bon prêtre qui intercala ces importantes inscriptions
 entre des actes de baptême, de mariage et de décès pou-
 vait être un très brave homme ; il ne faut pas lui faire un
 crime d'avoir voulu transmettre à la postérité son amour
 pour sa chienne *Bichonne*, la reconnaissance de son estomac
 envers M^{lle} Forêt et M^{me} de Montplaisir, et ses
 lamentations sur une mauvaise récolte, que M. le curé de
 Saint-Paul devait, à ce qu'il paraît, déplorer plus amère-
 ment encore que son honnête vicaire ; mais ces détails, un
 peu étrangers à l'état civil, sont, par malheur, la compen-
 sation d'une foule d'omissions que l'on retrouve ailleurs

1. On peut vérifier, aux archives du département de la Seine, les registres de la paroisse Saint-Paul de 1640 à 1658, on y trouvera les notes telles qu'elles sont rapportées ici.

que sur les registres de la paroisse Saint-Paul, et M. Colbert ne fait pas mal de songer à prévenir le retour d'un tel désordre.

Les travaux de Versailles ont continué sans interruption depuis près de trois ans; au château construit sous Louis XIII, et qui ne se composait que de quatre petits pavillons liés par un corps de bâtiment fort simple, ont été ajoutées de vastes constructions, dans lesquelles le roi a voulu qu'on enclavât l'ancien édifice. Bien des millions sont déjà engloutis à Versailles, et ce palais est loin d'être achevé. La nature oppose chaque jour de nouveaux obstacles aux projets du roi : les terres sont sablonneuses, remuantes, privées d'eau, et les plantations meurent dévorées par l'ardeur du soleil. Il faudrait amener, à force d'artifice, une rivière sur ce sol aride; Louis XIV y songe, et Colbert frémit.

En attendant, le roi donne à Versailles des fêtes magnifiques; les reines et les plus belles femmes de la cour y président : mais M^{lle} de la Vallière, qui n'y a pas même de place marquée, en est la véritable héroïne. Il faut renoncer à peindre les réjouissances qui finirent hier, après avoir duré sept jours consécutifs¹ : elles ont de beaucoup surpassé le carrousel de 1662. Le luxe, l'originalité, l'abandon prodigue, la délicatesse, l'esprit, tout s'est réuni pour étonner, éblouir et charmer dans cette longue suite de plaisirs, qu'animaient la galanterie et l'amour. L'allégorie, cette chimère aimable des imaginations fécondes, s'est reproduite sous toutes les formes pour prêter une âme, une vie, une action aux divertissements. Mais ici, comme dans toutes les fêtes de nos jours, les diverses époques retracées par l'histoire ou créées par la mythologie étaient venues se confondre à la voix de l'ordonnateur pour grossir le cortège des séductions et captiver les regards au mépris de la raison. « Voyez, me

1. Louis XIV nomma lui-même ces réjouissances *les plaisirs de l'île enchantée*.

disait un jeune poète nommé Racine en examinant avec moi le cortège éclatant de richesse qui passait devant nous ; voyez quel amalgame vide de vraisemblance : voici des paladins, à la tête desquels marche le roi, sous la figure de *Roger*. Certes, le monarque, par sa mâle beauté, peut nous donner une idée de ce preux, auquel Sa Majesté ressemblerait pourtant davantage si ses habits étaient allégés de tous les diamants de la couronne, qui montrent aux filous un appât de quinze ou vingt millions. Ces chevaliers, ces hérauts d'armes, ces pages, ces écuyers, nous reporteraient mieux aux temps de la chevalerie, si leurs bannières, leurs écus, leurs cimiers n'étaient chargés des devises où *Benserade* et *Périgni* ont, suivant leur coutume, mêlé, mais trop peu fondu, la grâce d'Anacréon, la volupté d'Ovide, la licence de Boccace et la recherche de Balzac¹ pour nous rappeler un temps où le langage n'avait que de la naïveté. Là, tout près de ces personnages appartenant aux derniers siècles, voilà des guerriers grecs, des dieux du paganisme ; puis les âges, les saisons, les heures, les signes célestes personnifiés ; viennent ensuite des bergers modernes avec leurs panetières, leurs houlettes, leurs rubans ; le tout accompagnant le char du soleil, qui roule sur la terre, et dont les proportions gigantesques² offrent à l'œil une masse dorée qu'on ne peut comparer à rien. Je vous demande, madame, continua Racine, où je trouverai dans tout ceci l'illusion et le charme dont on a prétendu m'enivrer par elle ? Cette foule de curieux, dont les cent mille têtes découvertes ondoient dans la plaine, éprouvera tout au plus l'étonnement, qui n'est le plaisir que l'espace d'une seconde. »

1. Veut-on des exemples du style ampoulé de Balzac, en voici : Il écrivait au cardinal de Retz pour faire allusion à sa puissance politique et à sa nouvelle dignité romaine : « Vous venez de prendre le sceptre des rois et la livrée des roses. » Une autre fois il écrivait à Bois-Robert en parlant des eaux de senteur : « Je me sauve à la nage dans ma chambre, au milieu des parfums. »

2. Ce char, dit Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*, avait dix-huit pieds de haut, quinze de large et vingt-quatre de long.

J'étais tout à fait de l'avis du jeune Racine, l'ordre, que l'on cherche toujours, même au sein de la richesse, manquait dans le spectacle qu'on étalait à nos yeux ; le faste y écrasait le goût. « Dites plus, ajouta le poète à qui je venais de communiquer cette réflexion, dites que cet appareil ne peut être ni beau, ni imposant, à défaut de cette simplicité qui embellit tout en le faisant ressembler à la nature, type éternel de toute beauté. Croyez-moi, madame, pour le regard ainsi que pour l'esprit, la pompe cesse bientôt de plaire ; elle fatigue l'attention sans arriver à l'âme. C'est par la force, non par l'éclat des conceptions, qu'il faut attaquer le cœur, et cette force ne se trouve que dans les effets, les idées, les sentiments simples et naturels. J'ai fait si peu qu'il m'est à peine permis de me citer comme exemple ; j'oserai dire cependant que l'application de cette manière de sentir m'a valu quelques succès lorsque j'ai publié mes odes, *la Renommée aux Muses* et *la Nymphe de la Seine*, dont le public et Boileau, juges également équitables, furent assez contents. Tel est encore le système que j'ai suivi dans la composition de ma *Thébaïde*, essai tragique que j'aurai le courage, peut-être devrais-je dire l'audace, de hasarder bientôt sur la scène où brille Corneille. »

Cependant le char du soleil s'arrêta ; je pus l'examiner de près, et je découvris aisément l'allégorie adulatrice qu'on avait voulu faire saisir au roi par la construction de cette singulière machine. Les emblèmes dont elle était ornée offraient autant d'allusions au règne de Louis XIV ; d'ailleurs et pour plus de clarté, sa devise, *Nec pluribus impar*, était dans le char, au-dessus de la place vacante du *Phébus* que les courtisans avaient sous-entendu, et qui caracolait à cheval sous l'armure d'un paladin.

La conversation de Racine m'avait plu ; je le priai de me donner le bras pour le reste de la journée, ce qui m'attira beaucoup de regards malins ; car ce jeune poète est l'un des plus beaux hommes que j'aie vus. Nous assistâmes ensemble aux courses, où le roi fut vainqueur ; il le fut également le second, le troisième et le quatrième

jour : dans les combats de réjouissances, jamais les grands princes ne peuvent être vaincus. Le soir, une immense table reçut un repas où les mets les plus exquis furent offerts par la profusion, divinité des gens prodigues qu'on s'était dispensé de personnifier, et qui pourtant présidait plus que toute autre à la fête. Six cents personnes invitées par le roi vinrent s'asseoir à ce banquet splendide¹ ; les femmes et les hommes étaient tellement couverts de pierreries, qu'une chaîne de diamants sembla ceindre la table, et réfléchit les feux de quatre mille gros flambeaux allumés dans l'espace où le repas était servi. Bientôt on vit paraître une troupe bigarrée de faunes, de sylvains, de dryades, de bergers, de vendangeurs, de moissonneurs, qui s'empressèrent autour des convives sous la direction de *Pan* et de *Diane* s'avancant sur une montagne mobile, et faisant couvrir les tables de tous les produits des campagnes et des forêts assaisonnés ou parés par la sensualité. La table était disposée en demi-cercle, pour se lier avec un théâtre placé derrière, dans tout son pourtour, et chargé de musiciens et de chanteurs. Enfin l'enceinte était bornée par des arcades élégantes que fermait une balustrade dorée ; on avait suspendu sous les arceaux cinq cents girandoles garnies de bougies. Racine avoua que le coup d'œil était enchanteur. « Ces décorations, ces machines, ajouta le poète, sont de l'Italien Vigarani ; et, il faut en convenir, l'Italie seule sait encore allier la magnificence et le goût. Mais ce qui me charme véritablement ici, c'est la musique de Lulli : elle est naturelle, grande de simplicité ; elle est sur la route du cœur. »

La seconde journée des fêtes fut terminée par la première représentation de *la Princesse d'Elide*, comédie de Molière composée pour cette occasion. Le sujet de la pièce est emprunté d'un auteur espagnol appelé Moreto :

1. Ces six cents convives, et le même nombre d'artistes, de gens de lettres, de personnes occupées aux détails des fêtes, furent entretenus aux frais du roi pendant les sept jours que durèrent les réjouissances.

les deux reines se sont montrées sensibles à cet hommage rendu au génie de leur nation; mais le roi a donné si peu de temps à Molière pour composer cet ouvrage, qu'il se ressent de la précipitation de son auteur. Le premier acte seul est en vers, et beaucoup de négligences de style et de conception se font remarquer dans le surplus. *La Princesse d'Elide* est une production médiocre, qui passa au milieu du bruit et de l'enivrement général.

On joua le surlendemain la farce du *Mariage forcé* que Molière fit représenter pour la première fois au Louvre le mois passé, et dans laquelle Louis XIV dansa. Tout le monde connaît le comte de Grammont¹, son amour pour M^{lle} Hamilton, sa fuite de Londres après avoir séduit cette jeune personne, enfin la poursuite des frères Hamilton, qui demandèrent au gentilhomme français s'il n'avait rien oublié en Angleterre, et en reçurent cette réponse : « Pardonnez-moi, j'ai oublié d'épouser votre sœur, et je « retourne à Londres avec vous pour finir cette affaire. » Tel est le sujet que Molière a traité avec une gaieté plus folle que véritablement comique. Le personnage copié a ri plus fort que les autres spectateurs. Pendant la représentation de Versailles, Grammont, le plus hardi, le plus dissolu, le plus rusé joueur de tous les courtisans, courait de loge en loge, répétant à toutes les dames : « C'est « pourtant moi que ce drôle de Molière a mis en scène, « ah ! les hommes à bonnes fortunes sont bons à toutes « sauces. » Puis il s'éloignait en ricanant.

« Voilà, madame, voilà le beau, le sublime, l'admirable ! » s'écriait Racine à la fin de la sixième journée des fêtes de Versailles, qui se terminait par la représentation des trois premiers actes du *Tartufe* comédie inachevée de Molière. « Cet auteur est d'aujourd'hui un grand homme, continuait le jeune poète avec enthousiasme; ceci grave son nom sur le bronze; pour cette œuvre seule, la postérité lui

1. Il était frère du maréchal; mais il était peu disposé à imiter ses exploits guerriers. Hamilton, son beau-frère, a publié les Mémoires de cet aventurier.

élèvera des statues. » Il est vrai que dans cet ouvrage les situations sont conçues fortement, et les pensées exprimées avec un rare bonheur de style ; tandis que les caractères semblent plutôt trainés sur la scène que copiés. Cependant une grande fermentation, qui n'était pas seulement admirative, régnait dans la salle ; il paraîtrait que des Tartufes ou des Orgons se seraient reconnus. Le roi a défendu à Molière de faire jouer sa pièce en public avant qu'elle ait été examinée par un conseil de casuistes. Je reviendrai dans mes notes sur cette grande composition, je consigne seulement ici qu'on répétait hautement au sortir du théâtre que l'original du *Tartufe* est l'abbé Roquette, évêque d'Autun, dont les hypocrisies auraient été révélées à Molière par M. de Guilleranes ; d'autres disent par Boileau.

Un seul homme n'a pas joui des *plaisirs de l'île enchantée*, quoiqu'il y ait assisté par devoir, c'est M. Colbert. Je l'ai vu partout sombre, soucieux, isolé au milieu de la foule : peut-être méditait-il déjà les beaux mouvements financiers d'un rapport d'une surprenante liberté, qu'il a remis à Louis XIV dans le dernier conseil. Cet écrit devait être pour le roi *lui seul* ; mais à la cour tout perce, tout transpire ; avant même que le mémoire fût sous les yeux de Sa Majesté, il en était sorti des copies du cabinet de M. le contrôleur général. Voici des extraits que m'a confiés M. de Lionne :

« Il est temps, dit Colbert, que Votre Majesté souffre
« de grandes réformes dans ses plaisirs et son jeu, par
« cette belle maxime qu'il faut épargner dans les choses
« inutiles. Je déclare en mon particulier à Votre Majesté
« qu'un repas inutile de mille écus me fait une peine incroyable... Il faut donc voir s'il se peut faire des retranchements sur les plaisirs.

« Votre Majesté commence à *mêler tellement ses divertissements avec la guerre de terre* ¹, qu'il est bien diffi-

1. L'entrée à Dunkerque et la campagne de Lorraine avaient plutôt ressemblé à des voyages de cour qu'à des expéditions militaires.

« cile de les séparer ; mais si elle daigne examiner en
« détail combien de dépenses inutiles elle a faites en ce
« genre, elle verra que si elles eussent été retranchées,
« l'Etat ne serait pas dans la gêne où il se trouve.

« Si Votre Majesté examine son jeu, celui de la reine
« et les repas qui en sont la suite, elle trouvera que cet
« article monte à plus de trois cent mille écus, dépense
« sans nulle nécessité, que les rois ses prédécesseurs n'ont
« jamais faite.

« Les habitants n'osent plus se plaindre des vexations
« commises par les gens de guerre ; car tous ceux qui
« sont venus ont été traités de *coquins*, de *séditieux*, par
« des gens qui parlent au nom de Votre Majesté ¹.

« Votre Majesté commence à préférer ses plaisirs à toute
« autre chose ; je lui épargne la douleur de connaître ce
« qu'elle a dépensé dans les fêtes de Versailles.

« Quant aux revues, je ne pense pas qu'elles doivent
« venir chercher Votre Majesté ni que la marche des
« armées au dedans du royaume, qui en attire la ruine,
« puisse devenir un *amusement de dames*.

« Il est bon que j'apprenne deux choses à Votre Ma-
« jesté : l'une, qu'il a été affiché dans Paris un libelle
« portant pour titre *Louis XIV donnera les grandes*
« *marionnettes (la revue) dans la plaine de Moret* ; l'au-
« tre, qu'il a été distribué dans les maisons un écrit inti-
« tulé *Parallèle des sièges de La Rochelle et de Moret*
« *faits par Louis XIII et Louis XIV*. Je sais, sire, que
« ces sortes de remontrances ne doivent entrer pour rien
« dans les résolutions des grands princes ; mais elles doi-
« vent être considérées dans les actions qui requièrent
« l'approbation publique. »

L'orgueil du roi s'est, dit-on, révolté contre un langage
si libre, si altier ; il voulait *chasser* M. Colbert, et les
courtisans de s'écrier que Sa Majesté avait raison. Mais

1. Colbert fait allusion ici au marquis de Louvois, qui dès cette époque s'occupait beaucoup des affaires de la guerre, et s'y livrait à cette brutalité qui lui était ordinaire.

Louis XIV est doué d'un jugement sûr, d'une connaissance parfaite de ce qui est équitable : la solitude d'une nuit lui a laissé voir les choses du bon côté. Le lendemain il conservait bien quelque rancune contre le rapporteur un peu trop acerbe ; mais elle était dominée par l'estime que tout souverain honnête homme accorde au ministre qui ose lui dire la vérité, sans s'arrêter à la crainte de perdre ses bonnes grâces.

— Vous m'avez grondé bien fort, monsieur Colbert ! dit le roi au contrôleur général à la première entrevue.

— Sire, je prie Votre Majesté de me pardonner ; mais le soin de sa gloire...

— Ma gloire, monsieur, il ne faudrait pas oublier qu'elle est avant tout dans le respect de ma personne.

— Je le sais, sire, et c'est ce respect que je voudrais voir solidement fondé.

— J'apprécie vos motifs ; mais rappelez-vous que je ne souffrirais plus un Mazarin dans mes Etats, surtout s'il était sermonneur.

— En traçant le rapport qui vous a déplu, sire, je songeais à la compagnie des Indes, que vous avez fondée au commencement de cette année, et que Votre Majesté voulait doter de six millions... C'est au moment où j'allais acquitter cette dette contractée par une noble générosité qu'il a fallu tirer à peu près la même somme des coffres de l'Etat pour payer les fêtes de Versailles... La compagnie des Indes est restée en souffrance, sire, tandis que vos fournisseurs jetaient à l'étranger presque tout l'argent que ces fêtes ont coûté, parce que notre commerce sans ressort ne peut pas même alimenter le luxe de votre cour !

— Quoi, monsieur ! on n'a pu remplir ma promesse royale envers cette compagnie ?

— Non, sire ; mais les cours supérieures, les financiers et le corps des marchands ont acquitté les sommes auxquelles Votre Majesté les avait imposés. Tel conseiller, tel petit négociant a vendu les bijoux de sa femme pour faire honneur à cette obligation ; l'importance du com-

merce est généralement sentie... et j'aurais bien voulu que les six millions si péniblement économisés ne se fussent pas dissipés en dorures, en décorations, en vapeurs de festin et en fumée d'illuminations.

— Allons, je vois que nous avons été trop loin dans nos divertissements ; nous serons plus économe à l'avenir.

— Votre Majesté ne tardera pas à recueillir le prix de cette réserve... Voici des traités pour le rachat de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Grenade ; tout cela peut être payé promptement si nous comptons avec nous-même.

— N'en doutez pas, Colbert, nous économiserons, nous nous restreindrons... Ceci est une augmentation de puissance.

— Et ces acquisitions n'empêcheront pas qu'on ne commence l'année prochaine le canal de Languedoc.

— Oui, sans doute, je le veux, j'aime ce grand projet.

— Sire, son exécution ajoutera à la splendeur réelle de votre règne... Les historiographes, ces plats adulateurs du clinquant des cours, enjoliveront les feuillets de leurs livres du récit de vos fêtes galantes, de vos carrousels, mais ce monument indestructible parlera de votre véritable grandeur à la postérité la plus reculée.

Le roi avait bien promis de diminuer les dépenses qui n'ont pour objet qu'un faste inutile ; cependant on vient encore de prodiguer l'or pour l'entrée du cardinal *Chigi*, chargé par Alexandre VII, son oncle, de faire une éclatante réparation à Louis XIV de l'insulte faite au duc de Créquy en 1662. Le légat a été reçu avec des honneurs extraordinaires sous un dais magnifique près duquel les cours supérieures, le corps de ville et le clergé sont venus le haranguer. Son Eminence s'est ensuite avancée au son du canon, ayant à sa droite le grand Condé et le fils de ce prince à sa gauche. Puis, comme si l'on n'avait ainsi honoré cet ambassadeur que pour le faire descendre de plus haut, il lui a été enjoint de prononcer aux pieds de Sa Majesté la formule de soumission convenue. Le pape

a reculé tant qu'il a pu cette humiliante démarche : il y a près de deux ans qu'il l'élude ; mais l'occupation du comtat d'Avignon a décidé le saint-père. L'orgueil résiste rarement à la voix de l'intérêt. Les soldats corses coupables envers M. de Créqui ont été pendus, le corps entier est banni à perpétuité de l'État romain et une pyramide expiatoire a été élevée devant leur ancien corps de garde.

Voici une injure bien effacée, M. de Créqui devrait être satisfait ; malheureusement il n'en est rien. Tandis que la cour de Rome s'efforce de réparer sa faute envers le diplomate, l'homme privé craint que la réparation elle-même ne donne lieu à un affront qui l'atteigne plus directement. Je m'explique : le légat est un homme superbe, et voilà que la duchesse se trouve être folle de lui. M^{me} de Créqui est une grande brune dont les yeux sont remplis d'éclat et quelquefois de langueur. L'esprit de cette dame vise à la mélancolie : avec cette disposition morale une femme devient ou fort tendre ou non moins dévote. La belle ambassadrice voulut il y a quelques années se faire bonne catholique ; peut-être eût-elle réussi, mais le cardinal Chigi la rendit tout à coup meilleure romaine en lui déclarant un amour passionné que par malheur pour son salut elle partagea... En un mot, si M. le duc hait mortellement le cardinal, madame la duchesse l'aime avec passion, et c'est ainsi que l'équilibre se maintient dans les choses de la terre.

L'admiratrice du beau légat est devenue la confidente de *Madame* : les cœurs tendres s'entendent et s'épanchent mutuellement ; M^{me} de Créqui parle du cardinal à Son Altesse Royale, celle-ci entretient la duchesse de M. de Guiche. L'année d'exil du comte est expirée : il a revu la France, mais non pas l'affligée Henriette, qu'il doit fuir par ordre supérieur et qu'il oublie par inconstance.

On vient d'imprimer les *Contes de la Fontaine*¹ ; pres-

1. On n'imprima à cette époque qu'une partie des *Contes*, le reste parut en 1671.

que tous étaient connus dans le beau monde. Ninon, qui les appelle le bréviaire d'une femme sensible, en avait fait courir des copies. Le poète lui-même lisait partout ces galanteries renforcées avec le sang-froid qu'il eût mis à la lecture d'un sermon... La Fontaine imite quelquefois Boccace, mais il le surpasse toujours par l'ingénuité du style et le charme des portraits.

Il y eut hier un peu de tout à la cour de Saint-Germain: la générosité, la coquetterie, la forfanterie gasconne, la jalousie semblaient s'y être donné rendez-vous ; et j'ai vu l'heure où la soirée allait être close par un événement tragique, qui heureusement n'a été que plaisant et ridicule. Je raconte par ordre.

Le matin, avant mon arrivée, M. de la Rochefoucauld se plaignait dans le cabinet du roi de la dureté de ses créanciers. « Est-ce ma faute, répondit le monarque, que « n'en parlez-vous à vos amis ? » Et quand le duc se disposait à quitter le château on lui remit cinquante mille écus de la part de Sa Majesté. C'est une curée nouvelle pour les valets de ce seigneur, qui ont coutume de dévorer la moitié de nombreuses libéralités qu'il reçoit de Louis XIV.

Je trouvai la jeune reine riant aux larmes de ce qui venait d'arriver dans son appartement. M^{me} de Vitry ayant été interrogée sur son âge par Sa Majesté avait répondu vingt-sept ans. A peine achevait-elle d'articuler cette déclaration, que sa mère, parée de rubans roses et montrant sa gorge sans la moindre réserve, entra en minaudant de son mieux. La reine trouva plaisant de lui faire la même question, et la dame annonça trente-deux ans. Peut-être rit-on encore à Saint-Germain.

Le duc de Beaufort, tout fraîchement arrivé de l'expédition de Gigeri : en Afrique, se vantait d'avoir fendu en

1. Les pirates de Tunis et d'Alger troublaient le commerce de la France avec le Levant : Colbert, voulant mettre un terme à leurs pillages, donna au roi le conseil de former un établissement sur les côtes de Barbarie. Des troupes commandées par le duc de

deux un Maure d'un coup de sabre digne de Roland furieux.
« Diable ! s'écria le roi, voilà, mon cher duc, un beau coup
« d'estoc, et j'estime qu'il faudrait un vigoureux Gascon
« pour recoller cet homme-là. » Cette plaisanterie pleine
de finesse fit rougir le guerrier, qui sentit bien que Sa
Majesté n'avait pas été sa dupe.

Une heure après le roi traversait la cour du château avec
M^{lle} de la Vallière : il lui prit fantaisie d'examiner en pas-
sant les cadets de sa maison, qui dans ce moment étaient
sous les armes ; Sa Majesté s'approcha d'eux avec la favo-
rite. Pendant que Louis XIV faisait la revue de ces jeunes
gens, il s'aperçut que des regards d'intelligence, des sou-
rires affectueux étaient échangés entre l'un d'eux et M^{lle} de
la Vallière.

— J'ai fini, s'écria le roi d'un ton courroucé... Suivez-
moi, madame.

— Qu'avez-vous, sire ? dit la tendre créature quand ils
furent rendus dans les jardins...

— Ce que j'ai !... ce que j'ai !... il vous sied bien de me
le demander.

— Ah ! bon Dieu ! mon cher maître, quels yeux vous me
faites !

— Voyez encore l'audace !... Oh ! les femmes sont de
véritables aspics qui rampent, rampent et vous piquent au
moment où vous y songez le moins.

— De grâce, sire, expliquez-vous... Je suis à la torture.

— Vous me comprenez de reste, perfide créature !... Ce
jeune homme, où l'avez-vous connu ?

— Quel jeune homme, sire ?

— Eh ! vive Dieu ! celui à qui vous faisiez tout à l'heure
de si douces mines... Ce cadet... Il paraît en tout cas qu'il
vous les faut jeunes...

— Ah ! Louis, Louis ! dit M^{lle} de la Vallière en pleurant,
je croyais être à l'abri d'un semblable soupçon...

— Ce sont là des mots, madame... Ce cadet, qui est-ce ?

Beaufort débarquèrent près de Gigeri, et s'en emparèrent. Mais
bientôt attaqués par des forces supérieures, les Français durent
remonter sur leurs vaisseaux et s'éloigner.

— Mon frère, répondit la favorite avec dignité.

— Votre frère !

— Oui, sire, dans un moment je vous en ferai donner la preuve.

— Chère fille ! pardonnez-moi, pardonnez à mon amour ce mouvement de jalousie qui vous prouve combien mon cœur est épris. Aussi pourquoi ne m'avoir pas parlé de ce frère, pourquoi ne me l'avoir pas recommandé ?

— Il n'y avait aucune raison pour cela, sire, Votre Majesté ne doit rien à ma famille, rien à moi-même, qu'un peu de retour au plus tendre attachement... Le reste ne peut me flatter et m'humilie quelquefois.

— Ah ! je suis bien coupable, chère Louise, s'écria le roi avec transport, je veux expier mes torts par tant d'amour...

Et le couple se perdit sous un ombrage épais, où mon parent, le gentilhomme de la chambre qui m'a rapporté cette aventure, ne crut pas devoir continuer les détails du service qu'il remplissait alors auprès de Sa Majesté...

J'apprends ce matin que le jeune de la Beaume-Leblanc, frère de M^{lle} de la Vallière, fut nommé hier au coucher lieutenant dans la compagnie des gardes.

Voici maintenant l'anecdote plaisante. L'archevêque de Reims, frère du marquis de Louvois, revenait de Saint-Germain, emporté dans son brillant équipage que traînaient quatre chevaux fringants. Sa Grandeur traversait au galop le village de Nanterre, lorsqu'un homme à cheval eut la malheureuse idée de croiser la route devant le carrosse du prélat. Le pauvre diable avait mal calculé son temps : l'attelage l'atteint, le renverse ; la voiture passe par-dessus l'homme et le cheval. Tous deux, sans aucun mal, se remettent debout presque aussi vite qu'ils sont tombés ; l'un remonte sur l'autre, pique des deux, et les voilà qui trottent comme si de rien n'était. Mais le carrosse avait versé. M. de Reims se relève en fureur quoique sain et sauf... « Arrête, arrête ! coquin ! s'écrie-t-il, qu'on « lui donne cent coups de bâton... Un drôle qui vient « méchamment se jeter sous mes roues... Si je le tenais je « lui romprais bras et jambes, je lui couperais les oreil-

les... » O morale évangélique !... voilà pourtant l'un de tes humbles prédicateurs !

M. de Beaufort, qui fait tant valoir son grand coup de sabre sur la tête d'un Maure, n'avait pas parlé du trait bien autrement remarquable de l'infortuné la Guillotière ; mais les gazettes, tout en se taisant sur l'héroïsme du duc, ont proclamé celui de ce maréchal de camp. Le vaisseau nommé *la Lune d'or* allait entrer dans le port de Toulon lorsque ayant touché sur un rocher à fleur d'eau il s'entr'ouvrit et sombra. Ce bâtiment portait dix compagnies du régiment de Picardie et la Guillotière. Voyant le salut impossible, ce brave officier recommande aux Français qui l'entourent de mourir avec courage, s'enveloppe la tête de son manteau et se laisse couler. Il est difficile de ne pas admirer cet acte de la plus sublime valeur, la valeur résignée. Le courage que guide l'audace a pourtant son mérite. J'en dois consigner ici un exemple que j'aime à opposer aux manœuvres trop vénales d'un ancien pensionnaire de M. Fouquet. Le duc de la Feuillade commandait au combat de Saint-Gothard les six mille Français¹ que Louis XIV avait envoyés contre les Turcs dans l'armée impériale réunie sous les ordres du fameux Montecuculli. Avant la bataille, qui fut pour ce grand capitaine l'occasion d'un nouveau triomphe, la harangue du général français avait été aussi éloquente que brève : « Camarades ! s'était-il « écrié, il y a trois cents lieues d'ici à Vaugirard, et point « d'autre chemin que de passer sur le ventre de ces b.... « là... Marchons ! » Annibal n'aurait pas mieux parlé.

Racine a donné sa *Thébaïde* sur le théâtre de Molière, qui, dit-on, lui en a fourni le sujet. Le jeune poète tragique ne s'est point écarté dans cette pièce des principes qu'il soutenait devant moi pendant les fêtes de Versailles. L'ordonnance de son sujet est noble quoique sans pompe et

1. Le commandement de ce corps avait été confié à Coligny, prince Charles-Léopold de Lorraine ; mais il ne se trouva point à la bataille de Saint-Gothard, où la Feuillade commandait en son absence les Français.

les vers sont d'une simplicité où l'on est tout étonné de reconnaître la plus élégante harmonie... Mais si la poésie de cet ouvrage surpasse, sous le rapport du charme, tout ce que nous connaissons, elle est bien au-dessous de celle de Corneille pour la force des pensées. En général l'ouvrage est faible de conception, mais il est plein d'éclairs de génie. Je crois que l'auteur de *Cinna* aura un digne successeur ; peut-être serait-il à désirer qu'il l'eût déjà et qu'il se reposât sous des lauriers que peut ternir désormais la main illustre qui les a moissonnés. J'ai vu *Othon*, et je suis tentée de dire avec Benserade que notre grand tragique baisse sensiblement. Despréaux n'est point content de cette tragédie : il trouve avec raison qu'au théâtre de longues dissertations politiques ne peuvent tenir lieu d'une action. M. de Louvois a fait aussi la critique d'*Othon* en disant que « cet ouvrage ne serait généralement goûté que « par un parterre de ministres d'Etat ». Corneille assurait l'autre jour qu'il avait recommencé trois fois le troisième acte de sa tragédie nouvelle : il aurait mieux fait pour sa gloire de supprimer le tout.

Enfin après plus de trois années d'instruction, de débats, de plaidoiries écrites et verbales sur l'affaire de M. Fouquet ; après trente-neuf mois de captivité préalable, le procès de cet ancien ministre vient d'être jugé. Le surintendant avait été condamné par la chambre de l'arsenal à un bannissement perpétuel ; mais le roi a, comme on dit assez improprement dans cette circonstance, *commué* sa peine en une prison également à perpétuité, changement motivé sur la crainte que le banni ne portât à l'étranger les secrets de l'Etat... Voilà le jugement que le pauvre marquis de Belle-Isle a payé des quatorze cent mille livres qu'il a versées bénévolement au trésor royal après avoir vendu sa charge de procureur général du parlement. Louis XIV était chez M^{lle} de la Vallière quand on lui annonça cet arrêt : « S'il eût été condamné à mort, dit alors Sa Majesté, je « l'aurais laissé mourir. » Fouquet est évidemment victime d'une prévention plus inhumaine que fondée en preu-

ves. La rigueur qu'on a déployée contre cet accusé, sur lequel ses plus acharnés ennemis n'ont pu articuler que des présomptions ; le soin qu'on a pris pendant toute la durée du procès de séduire les juges appelés à prononcer ; les menaces faites aux avocats qu'on supposait disposés à se charger de la défense ; enfin l'exil du conseiller Rosequante, dont l'opinion indulgente avait éclaté, tout contribue à prouver que la cour voulait sacrifier un homme coupable sans doute de grandes prodigalités, mais qui, pour le fait des exactions, ne fit le plus souvent qu'obéir à Mazarin.

Cette grande affaire fera peu d'honneur au chancelier Seguier, de qui l'extrême dureté n'a cessé de se manifester, durant trois années, contre un gentilhomme qui n'était encore que prévenu. On blâmera surtout l'animosité des ministres Colbert et le Tellier, dont l'acharnement paraîtra d'autant moins généreux, qu'il était plus intéressé. Le secrétaire d'Etat de la guerre montrait, il est vrai, plus de modération que le contrôleur général ; mais Satan n'y perdait rien. Je crois que M. de Turenne avait rencontré juste, quand il disait de Fouquet : « M. Colbert a plus d'envie qu'il soit pendu, et M. le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas ; voilà toute la différence. »

Au surplus, on peut se faire une idée de l'opinion publique sur les juges et les ennemis du surintendant par ces vers qui couraient hier les salons, voire les carrefours :

La corde de Fouquet est maintenant à vendre ;
 Nous avons de quoi l'employer ;
 Colbert, Sainte-Hélène, Berryer ¹,
 Passort, Noguès, Hérault, Poncet le chancelier...
 Voilà bien des voleurs à pendre,
 Voilà bien des fous à lier.

1. Le conseiller Berryer, pendant le procès du surintendant, devint fou furieux ; il ne parlait que de roues et de potences ; on le lia ; son chirurgien le saigna jusqu'au blanc ; puis il continua de juger.

Le condamné est parti ce matin pour la forteresse de Pignerol où il doit vivre... et mourir.

CHAPITRE XI

1626

Les auteurs de la lettre espagnole sont découverts ; comment. — Les battus payent l'amende. — L'enfer au Palais-Royal. — La Vallière pleure sur la disgrâce de ses ennemis. — Pélisson ; comment il sort de la Bastille. — Ses amours avec M^{lle} de Scudéry. — Quatrain trouvé sur la toilette du roi. — L'architecte *Bernini*. — Il est reçu comme une puissance. — Fait les plans de la colonnade du Louvre. — Ceux du médecin Perrault sont préférés. — Fondation du *Journal des Savants*. — Discours de réception de Bussy à l'Académie française. — Lettre de *Mademoiselle* à Colbert. — Orthographe de blanchisseuse d'une Altesse Royale. — Nicolas Poussin meurt à Rome. — Bussy est conduit à la Bastille ; pourquoi. — Bal à la cour manqué parce que les danseurs étaient ivres. — Assassinat du lieutenant criminel Tardieu. — *Le Festin de Pierre* de Molière. — Compagnie des Indes Occidentales. — Etablissement de diverses fabriques. — La connétable de Colonne. — La duchesse de Mazarin. Son portrait ; ses aventures. — M^{me} de Miramion ; les virginités en danger ; les filles de bonne volonté. — Expédition maritime composée d'un vieux brûlot. — Troupes espagnoles mendiantes. — Apparition des *Pensées et Maximes de la Rochefoucauld* — Lauzun et sa barbe. — *L'Amour médecin* de Molière. — M. de Palavicine... le pauvre homme !

Le feu qui couvait depuis près de trois ans sous la cendre, vient de se rallumer : la mésintelligence survenue entre le marquis de Vardes et *Madame*, mésintelligence que devait suivre nécessairement la brouille de Son Altesse Royale et de M^{me} de Soissons, a donné cours aux indiscretions, et les auteurs de la lettre espagnole déposée dans le lit de la reine, en 1662, sont maintenant connus du roi. Pendant l'exil du comte de Guiche, M^{lle} de Montalais, confidente d'Henriette d'Angleterre, avait été renvoyée

par ordre de *Monsieur* ; mais un cœur tendre a besoin de s'épancher. De Vardes, par suite des intrigues ourdies contre M^{me} de la Vallière, était presque admis dans l'intimité de *Madame* ; il voulut tenter de s'y introduire tout à fait, et ne désespéra pas de faire oublier à la princesse un amant qui avait le grand tort d'être absent. La tentative était cependant difficile, *Madame* conservait un bien tendre souvenir du comte de Guiche ; son nouveau rival sentit qu'il fallait recourir à la ruse. Un jour donc, de Vardes insinua à celle qu'il voulait attirer dans ses filets, que ses lettres et celles du comte de Guiche, confiées à Montalais pour être soustraites aux recherches de *Monsieur*, couraient grand risque d'être divulguées par l'ancienne fille d'honneur, mécontente d'avoir été renvoyée du Palais-Royal. Cette observation frappa la trop confiante Henriette ; le marquis, profitant de l'impression qu'il venait de produire, offrit de retirer la dangereuse correspondance ; *Madame* y consentit, et, sans le moindre soupçon, remit à de Vardes l'autorisation écrite de redemander les lettres à Montalais. Une fois en possession de ce dépôt, le perfide gentilhomme ne voulut le rendre à la princesse qu'au prix d'un tendre retour au sentiment qu'il déclara alors ouvertement. *Madame*, d'autant moins disposée à favoriser l'amour du marquis, qu'elle avait plus d'espérance de revoir le comte, qui venait de rentrer en France, *Madame* reçut l'aveu de cette flamme inopportune avec dédain, accabla de Vardes de reproches, le bannit de sa présence, et comprit la comtesse de Soissons dans la disgrâce de ce seigneur. Ces deux dames furent à couteaux tirés ; de Vardes et Guiche devinrent ennemis : la jalousie et la discorde jetèrent leurs brandons entre les quatre personnes qui s'étaient réunies pour ruiner le crédit de M^{lle} de la Vallière.

La haine ne sait point mesurer ses démarches ; M^{me} de Soissons, certaine d'avoir, dans les lettres que de Vardes avait retenues, des armes puissantes contre Henriette, fit une demi-confiance au roi des intrigues relatives à la lettre espagnole, prenant le soin de ne compromettre que

M. de Guiche et *Madame*; mais, Sa Majesté ayant fait une vive réprimande à sa belle-sœur, celle-ci, emportée par la colère, avoua tout au roi, et attira sur la tête du marquis et de sa maîtresse l'orage qu'ils avaient voulu concentrer sur la princesse et son amant. C'est ainsi que des menées si longtemps couvertes d'un voile impénétrable furent enfin révélées au moment où Louis XIV y pensait le moins.

Certain de punir avec connaissance de cause, le roi n'a plus comprimé sa vengeance : le marquis de Vardes a été jeté en prison ; le comte de Guiche est de nouveau exilé hors du royaume ; M^{me} de Soissons a l'ordre de se rendre dans ses terres ; mais ce qu'on était à coup sûr bien loin d'attendre, c'est que le mari de la surintendante doit partager son exil... Le cher homme ! puni pour une faute de sa femme, qu'elle a commise en commun avec un amant ; il faut convenir que c'est cruel. Le Jupiter du Louvre était en train de foudroyer : M^{me} de Navailles a reçu le prix amer de la grille des gouttières, et de quelques petits vers contre la favorite trouvés dans les appartements, et que la dame d'honneur est accusée d'y avoir jetés. Suivant son système d'exil par accouplement, Louis XIV bannit aussi le pauvre duc de Navailles, l'un de ses plus fidèles serviteurs, qui se voit obligé de vendre avec une perte énorme sa charge de capitaine des cheveu-légers et son gouvernement du Havre. Il en est de même de la duchesse ; elle trouve à peine moitié prix de sa charge, que le roi fait acheter à M^{me} de Montausier, et qu'il paye peut-être pour elle. La compagnie des cheveu-légers sera donnée à M. de Chaulnes ; le gouvernement échoit à M. de Saint-Aignan.

Quant à *Madame*, le roi lui a pardonné ; mais son ménage est devenu un enfer : l'affaire des lettres est sue de tout Paris ; chaque jour *Monsieur*, encore excité par le chevalier de Lorraine, qui ne peut souffrir Henriette d'Angleterre, accable cette princesse de nouveaux reproches. Son repos a fui peut-être pour jamais... Son cœur n'a connu qu'un éclair de félicité, elle ne fait plus que languir.

Le sort semble avoir pris soin de perdre tous les ennemis de cette la Vallière qui n'en veut à personne, qui ne prétendait se venger de qui que ce fût. Elle déplorait dernièrement la disgrâce des Navailles, du comte de Guiche, du marquis de Vardes ; donnait des larmes sincères aux chagrins de *Madame*, et s'accusait d'être la première cause de tous ces malheurs... La bonne, l'excellente créature ! en vérité, sa faveur est justice ; je ne pardonnerais pas au roi de l'abandonner.

Je dînai hier chez la duchesse de Chaulnes avec Péliston ; tout ami qu'il était du surintendant, ce bel esprit est sorti de la Bastille blanc comme neige, après avoir écrit le panégyrique du roi et s'être engagé à se faire catholique, d'huguenot qu'il est. Il n'y a point de disgrâce qui résiste à ces deux grands moyens. « S'il se convertit, me
« disait à l'oreille le poète Chapelle, qui se trouvait à table
« près de moi, le projet de la cour est d'en faire un apôtre
« convertisseur. En attendant, vous voyez qu'il parle avec
« beaucoup de feu à M^{lle} Scudéry, sa maîtresse, d'un autre
« culte, auquel la chère fille est depuis longtemps conver-
« tie... Oh ! mais il faut les entendre : rien de léger, de
« volatil comme leur galanterie ; c'est de la quintessence
« de sentiment, de la tendresse en madrigaux... Et, grâce
« à Dieu, ils sont heureux par là ; car, en voyant combien
« ils sont maigres, efflanqués, étiques l'un et l'autre, on
« peut juger que la matière entre pour bien peu de chose
« dans leur commerce amoureux. »

Je riais encore des folles saillies de Chapelle, lorsqu'il changea tout à coup le sujet de la conversation, ainsi que cela lui arrive à toute minute, tant son humeur est volage et vagabonde. « Tenez, me dit-il, en me présentant un tout
« petit papier ouvert, voici un quatrain que le roi trouva
« lundi dernier sur sa toilette. » Je pris le papier et je lus :

Tu naquis d'une race auguste,
Ton aïeul fut Henri le Grand,
Ton père fut Louis le Juste,
Mais tu n'es qu'un Louis d'argent.

« Le trait n'est pas mal aiguisé, reprit mon jovial voisin : sa pointe a dû picoter le cœur un peu financier de notre maître ; cependant il a ri, il a ri bien fort, et a dit que l'auteur de ces vers parlait mieux que les courtisans... » Qu'il se découvre, a même ajouté le monarque, et je lui donne « cinq cents louis d'or. » Mais le poète ne s'est pas encore montré : on n'a guère de confiance en la parole des rois qui promettent de payer leurs censeurs.

Il vient de se passer quelque chose de curieux dans le monde savant ; le fait est bon à noter. Louis XIV a fait venir à grands frais d'Italie le seigneur *Bernini*, architecte renommé ; son entrée à Paris ressemblait à celle d'un ambassadeur ; on lui a donné un hôtel, des domestiques, beaucoup d'or et un carrosse. Au milieu de tout ce faste, l'Italien si grandement traité se met à dessiner, de sa main illustre, les plans de la façade du Louvre qui doit regarder l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois ; il termine ses dessins, monte dans son beau carrosse, et vient se présenter en triomphateur devant M. Colbert... Mais ne voilà-t-il pas que les plans d'*il signor Bernini* sont trouvés mesquins, et que le contrôleur général fait rougir l'artiste étranger en lui en montrant d'autres qui sont admirables, quoiqu'ils n'émanent pas d'une imagination italique. Les dessins préférés ont été conçus par Claude Perrault ; et, ce qu'il y a de plus singulier dans tout ceci, c'est que Perrault est... médecin. Son projet, adopté par tout le docte conseil des bâtiments ¹, sera exécuté, n'en déplaise à M. Leveau, qui ne saurait concevoir qu'un médecin ait pu dresser des plans d'architecture, parce que lui, architecte, se donnerait vainement au diable pour faire une saignée. Nous étions déjà persuadés, depuis l'avènement de M. Colbert au ministère, que nous pouvions nous dispenser d'aller prendre nos hommes d'État en Italie, nous savons maintenant qu'il n'est pas nécessaire que nous y allions chercher

1. Claude Perrault donna aussi les dessins de l'Observatoire, qui fut commencé l'année suivante.

des constructeurs de bâtimens ; espérons que *Monsieur*, convaincu par ces témoignages de notre capacité, finira par convenir qu'il vaut mieux aimer à la française qu'à l'italienne.

J'ai lu ce que je viens d'écrire dans une gazette toute nouvelle appelée le *Journal des Savants* ; c'est encore une institution utile encouragée par M. Colbert. J'ai trouvé aussi dans ce recueil le discours de réception du comte de Bussy-Rabutin à l'Académie française. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le mestre de camp général a parlé devant la docte compagnie comme il aurait pu faire en tête de sa cavalerie légère ; son discours, très sec et très court, ressemble véritablement à un manifeste d'entrée en campagne. Cela me paraît bien loin de cette éloquence si noble, si pleine d'images dont l'abbé Bossuet nous fait entendre, depuis 1662, les sublimes mouvements.

Ce n'est pas au *Journal des Savants* que j'emprunte une lettre adressée par cette bonne *Mademoiselle* à M. Colbert pour lui recommander Segrais, son secrétaire. Cet écrit, dont cinquante copies sont sorties des bureaux du contrôleur général, m'a été apporté par ce fou de Chapelle, qui ne laisse pas échapper un ridicule. Voici copie littérale de la missive : « Monsieur, le sieur Segrais, qui est de la
« cadémie et qui a bocoup travalie pour la gloire du roi
« et pour le public aiant este oublie lannee pasée dans les
« gratifications que le roi a faicts aux baus essprit ma prie
« de vous faire souuenir de lui, set un aussi homme de
« merite et qui est a moi il y a long tems. J'espere que
« sela ne nuira pas a vous obliger a auoir de la considé-
« ration pour lui, set se que je vous demande et de me
« croire monsieur Colbert votre affectionné amie,

« *Anne Marie Louise d'ORLÉANS.* »

Il ne faut pas moins qu'une origine royale pour faire passer une ignorance de cette force-là.

J'ai failli déchirer la page du *Journal des Savants* où je vois que Nicolas Poussin, ce grand peintre, dont la

France peut s'honorer, vient de mourir à Rome... Il avait attiré sur sa patrie une partie de l'héritage de gloire laissée à l'Italie par Raphaël et Michel-Ange ; mais il ne fit pas apprécier assez son immense talent pour en rendre l'ascendant supérieur aux intrigues de la médiocrité... La jalousie heureuse d'un Vouet le força de s'expatrier. J'ose à peine ajouter qu'au moment où Louis XIV faisait pleuvoir les gratifications sur des étrangers, ce peintre français n'eut aucune part aux bienfaits de son souverain.

Les lauriers ne garantissent pas toujours de la foudre : Bussy, le front ceint d'une couronne académique toute fraîche, vient d'être conduit à la Bastille. Il se rendait au lever du roi, à Vincennes, lorsqu'un exempt des gardes du corps, et surabondamment M. Testu, chevalier du guet, l'ont arrêté en lui signifiant l'ordre qu'ils avaient de le fouiller et de porter à Sa Majesté tout ce qu'ils trouveraient sur lui. Le comte a répondu qu'il donnerait tout, à l'exception des lettres de sa maîtresse. Je suis peu surprise que ses poches soient toujours garnies de ce genre de correspondance ; personne n'écrit plus que M^{me} de Sévigné, et personne n'écrit mieux.

La grande faute du mestre de camp général est d'avoir fait un petit volume ressemblant à des heures, dans lequel, au lieu des images que renferment ordinairement le livre de prières, se trouvent les portraits en miniature de quelques seigneurs dont les femmes sont soupçonnées de galanterie. Il a mis au bas de chaque portrait un discours en forme d'oraison où ces saints d'une espèce nouvelle sont célébrés assez lestement ¹... Emprisonné ! la punition est sévère... C'est pourtant bien peu qu'un petit volume sur un tel sujet.

Mais il paraît que le grief capital de Bussy est une chanson où l'on trouve ce couplet :

1. C'est à cet ouvrage que Boileau fait allusion, dans sa huitième satire, par ces vers :

J'irais par ma constance, aux affronts endurci,
Me mettre aux rangs des saints qu'a célébrés Bussy.

Que *Deodatus* est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va !
Alleluia !

Il y a dans cette espèce de cantique des strophes d'une poésie beaucoup plus expressive, je ne les copierai pas de peur que mes tablettes ne tombent un jour sous la main de mes filles ou petites-filles avant qu'elles soient dames *. On me fait part à l'instant d'une plaisante nouvelle. Hier au soir, le roi se promettait de donner un bal à Saint-Germain ; une grande partie des seigneurs qui devaient y assister dînèrent ensemble je ne sais où. L'heure de la réunion au château étant venue, point de danseurs ; le roi s'impatiente, jure, et finit par envoyer chercher les dîneurs oublieux. Ils arrivent, mais complètement ivres... Il a fallu remettre le bal.

Passe encore pour cela : le vin est bon cette année, et, quoique noble, on n'est pas infailible. Mais voici quelque chose de plus sérieux : M. Tardieu, lieutenant criminel, et sa femme ont été assassinés il y a trois heures par deux gentilshommes auxquels ils avaient refusé de l'argent que ces derniers leur demandaient, en alléguant, pour tout motif, qu'ils en avaient besoin. Ces expéditions, que quelques jeunes gens de bonne maison appellent encore des *joliades renforcées*, ne sont plus dans nos mœurs : à présent l'on convient à peu près généralement que pour se procurer des richesses, qu'on n'a pas reçues de ses pères,

1. M^{lle} de la Vallière avait la bouche très grande.

2. C'est particulièrement pour ce cantique, où l'on trouve la peinture la plus obscène des mœurs de la cour, que Bussy fut envoyé à la Bastille. Ce libelle en vers avait été chanté par l'auteur dans une orgie ; il se trouvait parmi les convives des ennemis du poète, ils le dénoncèrent. Plusieurs écrivains et Voltaire lui-même ont prétendu à tort que Bussy fut arrêté pour son *Histoire amoureuse des Gaules*, ce livre renferme des événements postérieurs à cette arrestation.

il faut se donner la peine de les gagner... C'est si facile à la cour quand on est noble, souple et adroit !

Je crois vraiment que Racine cherche à me faire sa cour ; à peine m'avait-il aperçue mercredi au théâtre du Palais-Royal, qu'il vint se placer à côté de moi. Cette rencontre, l'amour supposé du poète à part, m'a fort arrangée : on donnait l'une des premières représentations du *Festin de Pierre*, comédie en cinq actes et en prose de Molière. « Ce sujet, me dit Racine, dont les jugements sont rapides et sûrs, est dû à l'Espagnol *Tirso de Molina* ; mais l'auteur l'a emprunté des Italiens. Le titre de l'ouvrage castillan est *el Combidado de Piedra* ; ce qui ne signifie pas, en français, *le Festin de Pierre*, mais bien *le Convie de Pierre*. La pièce de mon ami Molière est une composition forte, quoiqu'elle soit peu *comique*, si l'on prend ce mot dans l'acception de *gaie*. Le caractère de don Juan est admirable, je voudrais bien que notre compatriote l'eût créé ; il l'a du moins achevé. J'aurais désiré aussi que Molière écrivît cette pièce en vers ¹. »

Passant du théâtre à un sujet plus grave, je dirai que M. Colbert est le bon génie du commerce : il l'agrandit, en facilite les débouchés et en multiplie les produits. Nous avons déjà une compagnie des Indes orientales, ce ministre a fait agréer au roi le projet d'une semblable association pour les *Indes occidentales*. Cette année verra créer également une manufacture de ces glaces que nous tirions à grands frais de Venise ; tandis que des fabriques de points, de toiles et de tapisseries s'ouvrent en diverses parties du royaume. Nous pourrons donc un jour satisfaire à nos besoins sans porter notre or aux étrangers.

On a remarqué déjà que les blessures faites au cœur du roi sont promptement cicatrisées quand le trait amoureux en est retiré ; rien ne le prouve mieux que l'éloignement

1. *Le Festin de Pierre* fut mis en vers par Thomas Corneille, et oué ainsi en 1677. Voyez cette année.

étrange que Sa Majesté montre pour Marie Mancini, connétable de Colonne. Cette femme, dont Sa Majesté fut idolâtre il y a sept ou huit ans, qu'il eût épousée sans la défense expresse d'Anne d'Autriche, eh bien ! ayant appris qu'elle était à Paris, il lui a fait défendre de paraître à la cour...

Puisque je tiens le chapitre des Mancini, il faut que je dise un mot de la duchesse de Mazarin. Quels beaux yeux noirs elle a ! qu'ils sont bien couronnés par des sourcils qu'on croirait sortir du pinceau de l'Albane ! Et le sourire de cette femme, qu'il est expressif et voluptueux ! De plus une taille de nymphe, des mains, des pieds moulés par les Grâces, et l'esprit d'un lutin. Tout cela ne fait point que cette belle vive en bonne intelligence avec son mari, bigot renforcé, qui voudrait que les femmes n'eussent de commerce qu'avec les anges, et qu'elles fissent des enfants comme la mère du Sauveur. Hortense Mancini, dont les affections paraissent un peu plus mondaines, inspire à son béat époux une extrême jalousie ; il s'efforce chaque année de la retenir dans ses terres ; mais comme la duchesse n'a pas la moindre vocation pour la vie champêtre, elle vient à Paris malgré le duc, qui se venge de sa désobéissance en la privant du plus strict nécessaire. Rigueur perdue, une jolie femme ne manque jamais de rien. Il y a quatre ans, Hortense, ainsi délaissée, recevait tous les huit jours d'une main inconnue un bouquet accompagné de cent louis. Ce présent périodique était-il désintéressé ? C'est ce qu'on n'a pu savoir, car il a cessé tout à coup ; mais l'emprisonnement d'un grand personnage dans le même temps a fait deviner l'auteur des envois qui cessaient, et c'était un homme habitué à recueillir quand il semait dans le champ de la beauté ¹.

C'est maintenant en famille que la charmante duchesse reçoit des secours contre le dénûment et la tristesse : elle passe une partie de ses journées avec le duc de Nevers son frère... Une amitié fraternelle, quoi de plus légitime, de

1. Le galant pourvoyeur était, à ce qu'il paraît, M. Fouquet.

plus pur! néanmoins les méchants parlent de débauches, d'orgies faites en tête-à-tête et portées jusqu'à l'ivresse... Alors, ajoutent-ils, ce couple, privé de raison, franchit les limites qui séparent l'amour fraternel de l'amour profane et, remontant sans façon vers les mœurs primitives, donne de grands coups de canif à travers notre moderne contrat social. Voilà qui me semble fort, même pour des gens ivres; je ne crois pas un mot de tout cela, malgré le dire général, et j'aime bien mieux féliciter M. de Nevers, frustré par le cardinal en faveur d'Hortense, du partage qu'il fait encore avec cette sœur privilégiée mais en puissance de mari.

Reportons cependant nos regards sur une occupation plus démonstrativement canonique: Marie Bonneau, veuve du sieur Beauharnais de Miramion, conseiller au parlement, ne fut pas toujours une Lucrèce; mais les grandes passions, les passions sans frein, ont cela de consolant pour la morale, qu'elles usent vite les désirs, et rien de facile comme la pratique des vertus quand le vice n'a plus d'attraits. M^{me} de Miramion en était là lorsqu'il lui prit fantaisie d'établir une maison de refuge pour les virginités en danger du naufrage. Le projet ne pouvait décemment être repoussé; Louis XIV, en hochant un peu la tête, accorda les lettres patentes au commencement de la présente année, et notre Madeleine convertisseuse se renferma avec trente ou quarante demoiselles dans une espèce de couvent du faubourg Saint-Marceau¹. Voulez-vous rendre un torrent furieux, resserrez son cours: les virginités cloîtrées se révoltèrent, elles secouèrent violemment leurs entraves, et, faute de mieux, se prêtèrent des consolations mutuelles contre le régime austère auquel on les assujettissait. Quelques pauvres petites demoiselles, trop timides pour être confiantes, ne demandèrent du secours qu'à leur imagination exaltée... il fallut bientôt en enterrer cinq ou six... Les

1. Cette maison occupait l'espace sur lequel on a élevé depuis la prison de *Sainte-Pélagie*, une partie de l'ancien édifice existe même encore.

familles affligées dirent à Madeleine Miramion que ses essais coûtaient trop cher à l'humanité, elles retirèrent leurs filles... et le torrent, plus libre, reprit un cours paisible. Mais la fondatrice ne veut pas en avoir le démenti, il lui faut à toute force des conversions. Elle vient donc de remplacer les vierges mutines par des femmes dégoûtées du libertinage, et qui se sont mises, de leur plein gré, sous sa direction... On nomme son institution *les filles de bonne volonté* : à merveille ! c'est une bonne volonté qui succède à une autre, l'établissement prospérera.

Il y a des choses qui font mal quand on aime son pays : Louis XIV, fidèle au traité de ligue offensive qu'il a conclu, en 1662, avec la Hollande, donna dernièrement l'ordre de faire partir *sa flotte* pour secourir ses alliés contre les Anglais... Or, ce qui restait disponible de notre marine dans les ports du royaume, consistait en un vieux brûlot que l'on a craint longtemps de mettre à la mer, tant il était dégradé ; il vient d'appareiller en faveur de la Hollande, et l'on espère qu'avec l'aide de Dieu il arrivera sans avaries à destination. Le duc de Beaufort, le pourfendeur de Maures, a reçu le commandement de cette imposante expédition... Monsieur Colbert, songez à la marine !

Nos flottes ressemblent un peu, quant à la bonne tenue, aux troupes que le roi d'Espagne *entretient* dans les Pays-Bas. Un voyageur me disait l'autre jour qu'elles sont si dénuées, si misérables, que les soldats ne vivent que d'aumônes. On les voit par petites bandes demandant la charité aux passants, et les abbayes en nourrissent une bonne partie... Concédiez avec cela l'orgueil castillan. Philippe IV est mort : nous verrons si Charles II, son fils, relèvera la monarchie ; ce ne sera, dans tous les cas, que sauf le bon plaisir du jésuite Nitard, qui gouverne la régente Marie-Anne d'Autriche.

On trouve depuis huit jours sur le bureau de tous les beaux esprits un petit livre que M^{me} de la Fayette vante beaucoup, et qui mérite d'être vanté davantage : ce sont les *Pensées et maximes de François, duc de la Rochefoucauld*. François n'a pas une bien haute idée de l'humanité,

car il fait rapporter toutes ses actions à un amour exclusif de soi-même. Je crois, pour mon compte, que le noble moraliste a tort dans son principe affligeant ; mais la vivacité, la précision et la délicatesse avec lesquelles il attache ses idées à ce pivot unique donnent toujours raison à son esprit si ce n'est à sa logique. En 1662, M. de la Rochefoucauld a publié des Mémoires écrits à la manière de Tacite ; son recueil nous prouve aujourd'hui qu'il sait penser comme Platon.

Péguillin, devenu comte de Lauzun par la mort de son père, s'est mis tellement à l'aise avec Louis XIV ; il lui a joué un si grand nombre de mauvais tours, soit en injuriant les maîtresses de Sa Majesté, soit en les lui soufflant ; il s'est à tant de reprises battu derrière le roi avec Cavois, son rival en faveur ; ce hardi gentilhomme a dit tant d'insolences au monarque, qui avait la bonté de lui tout passer, qu'enfin il fut envoyé il y a quelques mois à la Bastille. Mais Lauzun manquait au roi, il n'attendait que l'occasion de le rappeler par un prétexte sérieux. Un jour de la semaine dernière, un des courtisans parlait devant Sa Majesté de la barbe de capucin que le favori emprisonné s'était laissée pousser... « Ah ! qu'il doit être plaisant ainsi ! » s'écria ce prince enchanté d'entrevoir le motif qu'il cherchait ; je veux voir cet original : qu'on dise à Besmaux de me l'amener. » Et quatre heures après le prisonnier barbu était dans le cabinet du roi. Lauzun avait une figure si comique, que Louis XIV partit d'un grand éclat de rire aussitôt qu'il l'aperçut.

— Sire, dit gravement le comte, il faut être mon maître pour rire impunément à ma barbe.

— Oh ! c'est qu'elle est unique, cette barbe-là !

— Votre Majesté voit qu'il faut bien peu de chose pour faire un bouc d'un homme de bonne maison, surtout dans une cour galante.

— Comte, vous allez toujours trop loin en fait de plaisanterie ; quand donc vous corrigerez-vous ?

— Ma foi, sire, quand Votre Majesté le voudra. C'est tel que je suis, à la barbe près, que j'eus l'honneur de

mériter ses bontés ; s'il faut changer, je vous prie de m'en prévenir : Votre Majesté et moi nous nous amenderons ensemble.

— Allons, allons, étourdi, je vous fais grâce, vous êtes libre.

— Grand merci, mon illustre maître ; vous daignez vous expliquer ; la grâce est-elle accordée au vaurien que j'étais, ou à l'homme raisonnable que je dois être ?

— C'est, dans tous les cas, le drôle de corps que vous êtes encore qui en profitera.

Lauzun embrassa les genoux du roi, car personne ne sait mieux que lui mêler l'audace d'un favori gâté à la servilité d'un courtisan dont l'ambition n'est point encore satisfaite.

— Relevez-vous, comte ; pour réparer le temps que vous m'avez forcé de vous faire perdre à la Bastille, je créerai en votre nom, si vous êtes sage, la charge de colonel général des dragons de France : vous pourrez la revendre quand vous voudrez la quitter.

— Sire, répondit Lauzun après une profonde inclination, puisque Votre Majesté me réintègre parmi les généraux de ses armées je vais sacrifier l'ornement de mon menton, qui ne convenait qu'à un général des capucins. Je désire, messieurs, ajouta-t-il en se tournant du côté des courtisans, que ceci vous procure l'occasion de rire... dans votre barbe, mais j'espère que ce ne sera plus à mes dépens.

Le lendemain de cet entretien, Lauzun se montra au lever avec la barbe très courte ; mais il trouva en récompense que plusieurs gentilshommes, qui s'étaient flattés de lui succéder dans les bonnes grâces du roi, avaient le nez très long.

Il ne faut pas se jouer des gens qui ont en main l'arme du ridicule. Molière occupait une partie de la maison d'un médecin qui prétendit tout d'un coup en augmenter le loyer ; notre poète comique ne voulut pas supporter cette addition de charges, il quitta le logis du docteur :

de là haine implacable de Molière contre les disciples d'Esculape, définis par lui, « des gens qu'on paye pour
« conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jus-
« qu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes
« l'aient tué. » C'est encore dans sa vindicte antimédecinale que le directeur des comédiens du Palais-Royal a puisé le sujet de *l'Amour médecin*, comédie en trois actes et non rimée, qu'il a fait jouer d'abord à la cour, ensuite sur son théâtre. Une intrigue ingénieuse et gaie, un déluge de lazzi plus spirituels les uns que les autres, et des portraits frappants de ressemblance : voilà cette pièce, elle restera.

Je veux recommander à Molière, que je vois souvent chez Ninon, M. de Palavicine, gentilhomme vivant à Bruxelles. Racine m'a dit que son ami le comique travaillait à un *avare* ; il profitera de la manie de cet original qui m'a été racontée par Gourville. « J'ai, disait-il un jour
« au financier français, là, dans mon cabinet, pour cinq
« cent mille livres de barres d'argent qui ne me rappor-
« tent pas un sou ; j'ai cent mille écus à la banque de
« Venise, et je n'en tire que trois pour cent ; j'ai quatre
« cent mille livres à la banque de Gênes qui ne me valent
« pas un intérêt plus fort ; en Angleterre, j'ai placé six
« cent mille livres, dont le revenu varie de deux et demi
« à trois ; enfin mes trois vaisseaux ne peuvent faire qu'un
« voyage de l'Inde en deux ans... » Et le possesseur de tout cela se plaignait du malheur des temps... le pauvre homme !

CHAPITRE XII

1666

Louis XIV paye la duchesse de Colonne pour rester loin de lui.
— Arrêt sollicité du parlement pour rendre M^{me} de Mazarins fidèle à son mari. — Mort d'Anne d'Autriche. — Humiliation qu'elle éprouve à ses derniers moments. — Le bal et l'agonie. —

Le bandeau nuptial et le linceul. — Un dernier mot sur la reine mère. — Habitudes sybarites d'Anne d'Autriche. — Délaissement du cercueil des grands. — Infidélité de la maîtresse de Bussy. — Laquelle? — L'épistolaire marquise. — La religieuse et le prisonnier. — S'écrire c'est trop peu quand on s'aime. — Les jésuites bons à tout. — *Alexandre de Racine*. — Les rinceux du verre. — Marie-Thérèse espagnole avant tout. — Création de l'Académie des sciences. — Encore les Mancini. — Ménage et M^{me} de Sévigné. — *Le Misanthrope* de Molière. — *Le Médecin malgré lui* du même. — Alceste Montausier. — Incendie à Londres : mot à cet égard. — Apparition des sept premières *Satires* de Boileau. — Portrait de ce satirique. — Opération chirurgicale d'une rare utilité.

Après y avoir bien réfléchi, Louis XIV a jugé qu'il devait un témoignage quelconque de souvenir à Marie Mancini, son ancienne maîtresse. C'est en argent qu'il le lui a fait parvenir. M. de Créquy a été chargé de porter trois mille pistoles à M^{me} de Colonne, et de faire beaucoup d'honnêtetés à cette dame de la part de Sa Majesté en lui promettant une pension de vingt mille livres. Mais le roi a chargé en même temps l'envoyé de déclarer à la connétable qu'il ne pouvait la voir, qu'il la priait même de choisir une retraite plus éloignée de Saint-Germain que l'abbaye de Lis, où elle se trouve. « Vraiment, monsieur, » a-t-elle répondu, j'ai bien ouï dire qu'on donnait de « l'argent aux dames pour les voir, mais je ne savais pas « qu'on leur en donnât pour ne les voir point. »

Pendant que ceci se passe, on assure que M. de Colonne se met en route pour venir réclamer sa femme, qui ne se montre pas plus éprise de ce mari que sa sœur Hortense ne l'est du sien. A propos de ce dernier, il est fortement question qu'il se dispose à réclamer ses droits conjugaux en justice. Je voudrais déjà voir la mine que fera la jolie duchesse quand elle sera forcée d'être fidèle à M. de Mazarin et de coucher avec lui par arrêt du parlement.

Anne d'Autriche quitta hier la vie dans la soixante-cinquième année de son âge. Elle meurt d'un cancer au sein,

dont elle a souffert deux ans sans l'avoir déclaré. Cette princesse se mit ensuite dans les mains d'un empirique nommé Gendron; ces charlatans ont aujourd'hui un grand crédit, parce qu'un reste de superstition porte à croire qu'ils possèdent des secrets merveilleux. La reine mère en s'abandonnant à celui-ci, a fermé les portes de son palais à d'honnêtes médecins, qui du moins la soulageaient : c'était tout ce que la nature permettait à leur art.

Le cœur d'Anne d'Autriche devait, dans ses derniers instants, subir les plus cruelles épreuves : la froideur des serviteurs qu'elle a comblés de bienfaits et l'indifférence de ses propres enfants. Deux jours avant sa mort, M. de Beringhein, son premier gentilhomme, qui lui devait tout, étant entré dans sa chambre, elle lui dit : « Il faut nous « quitter, mon cher monsieur. — Vous pouvez penser, « madame, lui répondit-il froidement, avec quelle peine « vos serviteurs reçoivent cet arrêt; mais ce qui peut nous « consoler, c'est de voir que Votre Majesté échappe à de « grandes douleurs, et de plus à une grande incommo- « dité, elle qui aime les bonnes senteurs : car les maux « comme celui dont elle est atteinte répandent sur la fin « une odeur infecte. » La reine pâlit et se tut.

Il était impossible de ne pas prévoir la fin prochaine de cette infortunée princesse, cependant la cour ne songeait pas à suspendre ses plaisirs : la comédie, les bals, les cercles galants, les petits soupers continuaient. Huit jours avant celui où mourut la reine, le roi fit célébrer avec pompe les noces de M^{lle} d'Artigny, cette confidente de M^{lle} de la Vallière, dont j'ai parlé les années précédentes. Les fêtes de cet hymen étaient célébrées au Louvre, quand la mère de Louis XIV luttait contre la mort au Palais-Royal; les mains de ce prince ornaient la tête d'une jeune fiancée du bandeau nuptial, tandis qu'on déployait le drap funéraire pour envelopper la veuve de Louis XIII. Mais quelles durent être les angoisses de la reine expirante en apprenant que dans ses appartements, à quelques pas de son lit, la possession de ses perles était l'objet d'une discussion entre le roi et *Monsieur*!

Anne d'Autriche emporte les regrets d'une foule d'infortunés qu'elle secourait avec une bienfaisance infatigable ; mais en général sa mémoire est peu vénérée. On reproche à cette princesse, fille aînée de Philippe II, de s'être montrée toujours plus attachée à la monarchie espagnole qu'à la nôtre. Ce serait cependant avec injustice qu'on l'accuserait d'avoir trahi les intérêts de la France pour favoriser ceux de l'Espagne. Sa principale faute est d'avoir soutenu Mazarin avec une opiniâtreté qui conduisit l'État au bord d'un abîme, dont ce ministre n'eût jamais pu le tirer : soit amour, soit faiblesse de caractère, elle sacrifia à son favori, et les nobles qui l'avaient servie, qui la servaient encore, et le peuple qu'elle devait protéger. Anne d'Autriche pensait d'ailleurs que la tyrannie est le meilleur moyen de gouverner. « Il faut, » disait-elle souvent à Louis XIV, il faut enchaîner la « nation pendant son sommeil, afin qu'elle se réveille « soumise. » Mais, plus indulgente, plus affable dans ses manières que dans ses opinions, la veuve de Louis XIII contribua beaucoup par sa politesse à jeter les bases de cette galanterie exquise, qui, comme un vernis brillant, orne les dehors de nos mœurs, et séduit les étrangers s'ils s'arrêtent à cette surface légère.

La fille de Philippe II, véritable Sybarite, ne pouvait souffrir le contact d'une étoffe ordinaire : la batiste la plus fine que l'on pût se procurer lui paraissait encore trop grossière pour caresser les contours de ses membres délicats. Le cardinal Mazarin se permettait quelquefois de la plaisanter sur cette extrême délicatesse en lui disant que, « si elle était damnée, son enfer serait de coucher « dans des draps de toile de Hollande. »

Le convoi de la reine mère était d'une simplicité qui trahissait la négligence¹ ; le deuil se composait à peine d'un quart de la cour : un souverain mort conserve peu de courtisans, et leur nombre se réduit presque à rien

1. L'éloge funèbre d'Anne d'Autriche fut prononcé par Bossuet : ce morceau n'est pas digne de son illustre auteur.

quand le prince défunt a cessé depuis longtemps d'accorder des emplois et des honneurs.

Le pauvre Bussy paraît avoir éprouvé à la Bastille le sort trop ordinaire aux amants forcés de s'éloigner de leurs belles. Il se plaint de l'oubli de sa maîtresse ¹ dans une lettre au duc de Saint-Aignan, que ce dernier m'a lue... Cette beauté inconstante n'est pas M^{me} de Sévigné, j'oserais en répondre. L'emprisonnement du comte doit être pour elle le motif d'un redoublement de correspondance, et l'*épistolaire* marquise n'est pas femme à perdre une si belle occasion. Elle écrit perpétuellement à son cousin, à sa fille, à son fils, à de nombreux amis; si tout cela lui manque un jour, elle écrira, je le parie, à son jardinier, à sa femme de charge, à ses laquais. Le mestre de camp général est un de ces galants à qui, lorsqu'ils parlent de *leur maîtresse*, on peut demander hardiment *laquelle*? Or l'objet dont se plaint le tendre prisonnier est sans doute une de ces femmes à principes solides, qui tiennent peu aux relations de l'esprit et ne connaissent de correspondance que celle des soupirs.

Cependant une autre correspondante, à la manière de M^{me} de Sévigné, s'est révélée à Bussy : il reçut l'autre mois une lettre d'une inconnue, qui lui soumettait un mémoire au roi tendant à obtenir la liberté du comte. L'attention est délicate, il faut en convenir, surtout quand on se cache. Le placet était un petit chef-d'œuvre d'éloquence pathétique : on le redemandait avec approbation ou improbation ; mais on voulait invinciblement garder l'anonyme. Le messenger consentait à recevoir une lettre ; il ne pouvait, disait-il, que cela : il ne connaissait point la correspondante, ayant reçu le paquet des mains d'un intermédiaire. Bussy, à tout événement, renvoya le mémoire approuvé ou plutôt exalté avec une lettre qui demandait une réponse. Celle-ci ne manqua pas. Le comte

1. On a su plus tard que cette maîtresse, devenue inconstante avec la fortune de Bussy, était M^{me} de Monglas, l'une des plus jolies femmes du temps.

écrivit de nouveau; on répondit derechef, et d'encore en encore, la correspondance, d'abord simplement polie, ensuite affectueuse, puis tendre, enfin brûlante, continua pendant quinze jours : c'est long pour des amants qui n'échangent que des mots. Dans l'intervalle le prisonnier, ayant mis en campagne tous ses amis, parvint à découvrir que l'inconnue se trouvait être une religieuse de vingt ans. L'aventure était piquante. Bussy n'avait rien de mieux à faire que de la poursuivre ; mais il faut que tout roman ait une fin, et c'était un grand obstacle au dénouement de celui-ci que la double clôture de la Bastille et d'un couvent. La jeune recluse cessa d'écrire. Elle avait avoué au comte que son intérêt pour lui était né de la lecture de ses ouvrages ; cet aveu accusait des inclinations un peu mondaines; peut-être trouva-t-elle à faire autrement que par des lettres l'application des principes qu'elle avait puisés dans les œuvres de Bussy.

Quoi qu'il en soit, le mémoire au roi a produit son effet ; la reine, ayant pris un vif intérêt à la situation du mestre de camp général, vient de lui envoyer... un jésuite, le père Nonet, chargé de le catéchiser et de le confesser, si faire se peut. Je ne sais jusqu'à quel point la mission du père est remplie ; mais son pénitent dit dans une lettre à M. de Beauvilliers : « Le jésuite de Sa Majesté m'a fait un grand « plaisir, il m'a procuré du papier qui me manquait pour « écrire à ma belle et à mes confrères en débauche. Je « lui ai même lu quelques passages de mes épîtres érotiques ou grivoises, qu'il a trouvés fort bien tournés... « Vivent les disciples de saint Ignace pour se prêter à « tout ! Je veux qu'incessamment on les fasse danser dans « les ballets de la cour : ils savent passer par tous les « chemins pourvu qu'ils aient l'espoir d'arriver. »

Racine avait lu à Corneille une tragédie d'*Alexandre*. « Cette pièce, avait répondu l'auteur des *Horaces*, me « fait voir en vous de grands talents pour la poésie, mais « non pour la tragédie. » Le jugement était trop sévère dans sa généralité, il était juste quant à l'application. La pièce est tombée sur le théâtre du Palais-Royal ; l'au-

teur l'a fait jouer sur celui de l'hôtel de Bourgogne, et elle a réussi. Mais les gens de goût sont toujours de l'avis des premiers juges. Cette fois Racine s'est démenti, je le lui ai fait entendre à lui-même. « Vous aimez le vrai, mon cher poète, lui ai-je dit, et vous nous montrez *Alexandre* amoureux comme il ne le fut jamais. Rappelez-vous donc que, dans l'espace de sept ans, ce héros ne visita qu'une seule fois la femme et les filles de Darius, ses prisonnières, qui, selon l'histoire, étaient les plus belles princesses du monde... — D'accord, madame, m'a répondu le tragique, mais nous ne sommes pas Macédoniens : notre public tient aux amours à la française, il faut lui en donner... Offrez-lui une tragédie grecque, toutes les bouches du parterre deviendront des fours... » Racine, qui avait raison de dire cela, n'en a pas moins le tort d'avoir fait une mauvaise tragédie.

Je n'ai pas tenu note des essais infructueux de maternité faits par Marie-Thérèse, non plus que de la naissance de ses enfants morts aussitôt que nés, les princes fœtus n'ont pas encore droit à nos admirations. Mais je dois mentionner un mot très juste du médecin Guénaud, que le roi consultait il y a trois jours sur la mortalité des tendres rejetons de la race royale. « Me diriez-vous, Gué-
« naud, demandait Sa Majesté, pourquoi mes bâtards sont
« sains et ne meurent point, tandis que les enfants de la
« reine sont si délicats et meurent ? — Sire, répondit le
« docteur, c'est que Votre Majesté n'apporte chez la reine
« que les rinçures du verre. »

« La reine s'aperçoit fort bien des infidélités de son époux, me disait dernièrement M^{me} Hamelin ; personne ne se connaît mieux qu'elle à la pierre de touche des galanteries : Sa Majesté est pieuse, mais elle est espagnole avant tout. »

Nous avons une Académie des sciences ; et d'Artagnan, officier parvenu, vient d'être nommé capitaine-lieutenant

de la deuxième compagnie des mousquetaires¹; voilà les deux nouvelles importantes de la ville et de la cour. Quant à la seconde, on s'étonne avec raison que le duc de Nevers ait donné sa démission de la place accordée depuis à l'ancien gardien de M. Fouquet; les bruits de toilette sont que ce seigneur et sa sœur Hortense vont courir le monde, et chercher un pays où l'autorité des maris et celle du parlement de Paris ne puissent les atteindre. Qui vivra verra.

Ce pauvre Ménage est bien l'homme le plus laid que je connaisse; à cinquante-trois ans, on lui en donnerait soixante et dix, et sa conversation, hérissée de grec, de latin, d'italien, n'est rien moins qu'amusante. Il fait aussi des vers français, mais tels que les ferait un poète florentin; en retour, il est plus d'un écrivain de Florence qui voudrait faire des vers italiens comme Ménage. Avec tout cela, l'honnête bel esprit est amoureux de M^{me} de Sévigné, mais amoureux comme un fou. La marquise, qui n'est pas très disposée en faveur des galants échauffés par les inspirations italiennes, parce qu'elle craint toujours quelque trahison de leur part, la marquise s'amuse cependant du bonhomme comme d'un amant sans conséquence... Hier elle le pria de monter près d'elle dans son carrosse pour aller faire des emplettes, ajoutant qu'elle ne craignait pas qu'on en jasât. Piqué au vif par cette offre, et surtout de la réflexion qui l'accompagnait, Ménage jeta les hauts cris : « Ah ! madame, dit-il, il m'est bien rude
« de voir que, non contente des rigueurs que vous me
« montrez depuis si longtemps, vous me méprisiez au point
« de croire qu'on ne peut rien dire d'un tête-à-tête entre
« vous et moi. — Mettez-vous dans mon carrosse, répon-
« dit la spirituelle dame; si vous me fâchez, je vous irai
« voir chez vous. » On a beaucoup ri ce matin de ce badi-

1. C'est, assurent quelques mémorialistes, dans cette compagnie de mousquetaires que servit Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne... C'était un beau titre pour la maison du roi.

nage charmant dans la galerie de Saint-Germain, la reine même s'est mêlée aux rieurs en passant... Il faudra que Sa Majesté s'en confesse.

J'ai vu le chef-d'œuvre de l'esprit humain... j'ai vu le *Misanthrope*... Molière ne mourra plus. Et cette œuvre divine était tombée ! Il a fallu soutenir pendant un mois l'honneur de la scène française par une farce enchantresse, il est vrai, mais enfin une farce, *le Fagotier* ou *le Médecin malgré lui*. O public ! public ! jusques à quand devra-t-on te faire avaler la raison dans la coupe de la folie ! Molière est brouillé avec Racine, qui lui enleva M^{lle} Duparc, au commencement de cette année, pour jouer dans sa tragédie d'*Alexandre* à l'hôtel de Bourgogne. Un ami du poète tragique, sortant de la première représentation du *Misanthrope*, vint le trouver et lui annonça, en se frottant les mains, que la pièce était tombée. « Rien « n'est plus froid, ajouta cet homme, vous pouvez m'en « croire, j'y étais. — Moi, je n'y étais pas, répondit « Racine, mais je ne croirai point que Molière ait fait une « mauvaise pièce... Retournez-y et examinez-la mieux. » C'est ce qu'on aurait pu dire à tout le parterre. Il y a dans cet ouvrage admirable un passage dont Molière doit l'inspiration à Despréaux : le poète comique cherchait un jour à décider le satirique à ne plus s'acharner contre Chapelain, que protège M. Colbert, et qu'il pourrait venger de son détracteur. « Vous avez beau dire, mon ami, « s'écria Boileau presque en colère, M. le contrôleur général fera tout ce qu'il lui plaira, mais à moins que le roi « ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de « Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme après « avoir fait *la Pucelle* mérite d'être pendu. » Le trait ne tomba pas à terre : l'auteur du *Misanthrope* s'en est servi de la manière la plus heureuse dans la scène qui termine le second acte.

Quelqu'un cherchait dernièrement à persuader à M. de Montausier que Molière avait voulu le désigner dans le personnage d'*Alceste* ; il a été voir la pièce : « Je voudrais

« bien ressembler à ce misanthrope-là », a-t-il dit en sortant du théâtre de *Monsieur*.

Le tragique succède perpétuellement au comique : tel est le train de ce monde. Les gazettes annoncent ce matin qu'un terrible incendie dévore la ville de Londres, il durait depuis quatre jours au départ du courrier. Les maisons sont tellement légères dans la capitale de l'Angleterre que les flammes ont beau jeu... Les Anglais, ce peuple si grave, si solide, devraient bien, pour être conséquents, bâtir avec plus de solidité.

J'ai dit, à propos du *Misanthrope*, que l'acharnement de Boileau contre Chapelain était extrême, le public en pourra juger, car ce poète mordant vient de faire imprimer *sept satires* qui sont très recherchées. Jamais Apollon n'a distillé plus de fiel, et ne l'a fait couler d'une plume avec plus d'esprit, de force et d'art. Il est vrai que Despréaux imite Horace, Perse et Juvénal ; mais imiter ainsi n'est-ce pas créer ? En effet, de combien de difficultés il a dû se rendre maître pour franciser avec tant de succès un genre si peu conforme à nos mœurs, qu'il peint cependant si bien ! En lisant ses satires, on serait tenté de croire Boileau Despréaux un méchant homme ; il n'en est rien : ce satirique n'a de méchanceté qu'en vers ; personne dans la vie domestique ne montre plus de bienveillance. Mais dès qu'un ridicule, une sotte prétention, un vain orgueil se révèle à lui, sa bonhomie privée fait place à une colère poétique qui égratigne, fouette, déchire sans pitié ; et c'est l'expression de cette ire, trop fréquemment excitée par les travers du monde, qu'on remarque sur la physionomie de cet écrivain. Ses traits sont irréguliers et ramassés ; il a les yeux petits, ardents, pleins de malice, recouverts d'un sourcil épais et mobile. Son nez est pointu, un peu recourbé, et se rapproche d'une bouche dont les lèvres, minces et serrées, offrent le principal trait de la malice spirituelle. Boileau a le teint jaune, le corps menu, les membres grêles. Tout en lui annonce une santé débile.. La chronique scandaleuse rapporte que sa satire *sur les femmes*, ce morceau si dur, si injuste, si peu français,

s'explique par l'impossibilité où se trouve le censeur d'apprécier la compensation de tous les défauts qu'il reprend en nous... Si ce bruit est fondé, nous devons le plaindre et lui pardonner

Voici une anecdote de ruelle dans toute l'étendue du mot : je ne nommerai pas tout à fait les masques, par ménagement pour un de nos seigneurs les plus répandus. Le duc d'U..... est marié depuis huit jours, et la jeune épousee n'est pas encore femme. On n'accuse nullement le mari ; on ne croit point qu'il y ait défaut de bonne volonté de la part de la mariée : bien au contraire, j'entends dire que cette nouvelle Iphigénie, à la manière de Benserade, pousse le dévouement jusqu'à l'héroïsme. A qui donc s'en prendre ? A Dame Nature, qui prête à la demi-duchesse d'U..... un tort tout à la fois rare et charmant. On parlait hier d'une opération au lever du roi, le duc étant présent. « A la bonne heure, dit Sa Majesté en « se tournant vers lui, je conçois, il peut y avoir excès « en tout ; mais, croyez-moi, si vous faites opérer, prenez « un chirurgien qui ait la main légère. »

CHAPITRE XIII

1667

Conseil extraordinaire de gouvernement. — Belles ordonnances qu'il prépare. — Nom des membres qui le composent. — *Andromaque* de Racine. — M^{lle} Desceillets et Baron. — Montfleury victime de son art. — MM d'Olone et de Créqui. — Portrait de Racine. — *Attila* de Corneille. — Création de la charge de lieutenant général de police. — Organisation de l'espionnage pour la satisfaction du roi. — M. de la Reynie. — La ville et la cour transparentes pour le roi. — Premiers réverbères dans les rues. — Sages mesures de police. — Abus judiciaires : arrêts contre des animaux — L'arbitraire à la place de l'équité. — École française de peinture fondée à Rome. — Querelle entre une catin illustre et une catin vulgaire. — Ninon médiatrice. — L'éclipse ; M^{me} de Gesvres et Ninon. — Ordonnance civile. — Escobarde-

rie motivant la guerre de Flandre. — Les deux dots. — Tendresse de famille de la maison d'Autriche. — Précautions anti-guerrières de M. de Vivonne. — Bon mot du comte de Grammont. — Départ pour la campagne de Flandre. — Étiquette à l'armée. — Petits et grands levers au camp. — Salle d'audience sous la tente. — La galanterie et la guerre. — L'eau de rose et la poudre à canon. — L'artillerie et les soupirs. — Turenne, son portrait, ses qualités, ses défauts. — Ce héros sur le champ de bataille. — Un mot du grand Condé. — Des maîtresses pour bagage. — Une dame sage entretenant une compagnie de mousquetaires. — Victoires. — Siège de Lille ; anecdotes. — L'abbé aide de camp. — La glace du gouverneur de Lille. — La main d'un boulanger sur la joue d'un officier des gardes. — Héroïsme de capucin. — M^{lle} de la Vallière duchesse. — *Isis*, opéra de Quinault et Lully. — Les nobles peuvent chanter à l'Opéra sans déroger. — *Le Sicilien* de Molière. — *Le Tartufe* est joué en entier à Chantilly.

Cette année sera certainement remarquable par les améliorations qui seront faites dans toutes les parties du gouvernement ; M. Colbert porte sur tout son esprit d'ordre et de rectitude : justice, guerre, marine, commerce, son coup d'œil embrasse tout. Un conseil extraordinaire, formé d'après ses vues en juillet dernier, a discuté mûrement chacune de ces matières ; de sages règlements, de belles ordonnances vont paraître successivement et jeter enfin les bases solides de notre monarchie. Les noms des membres de ce conseil lumineux méritent d'être conservés, les voici : MM. le chancelier Seguier, le maréchal de Ville-roi, Colbert, d'Aligre, d'Ormesson, de Lezeau, de Machault, de Sève, Menardeau, de la Margerie, Passort ¹, oncle de M. Colbert, Voisin, Harman et Marin. Les séances se tiennent une fois par semaine, souvent deux ; le roi y assiste de temps en temps.

Tandis que les lois sociales préparent une civilisation forte et épurée, les lois du goût se fondent dans la répu-

1. Ce titre d'oncle du contrôleur général était le seul, peut-être, qui recommandât M. Passort, homme médiocre qui ne s'était distingué que par une animosité farouche pendant le procès de M. Fouquet.

blique des lettres et nous promettent une période glorieuse. Racine vient d'inscrire son nom à la même hauteur que celui de Corneille; il a fait jouer *Andromaque*, chef-d'œuvre de grâce, composition nerveuse, où sont développées à la fois toutes les délicatesses de l'esprit et toutes les ressources d'une imagination puissante.

Le public admire cette belle tragédie; il la critique aussi : preuve que le jugement se forme en même temps que l'art. Racine a fait une bonne pièce; mais on doit convenir qu'il est bien secondé par les acteurs qui la représentent. M^{lle} Desœillet¹ fait admirablement valoir le rôle d'*Hermione*; depuis qu'elle le joue, vingt déclarations lui sont arrivées : tous nos seigneurs veulent savoir si cette excellente comédienne fait aussi bien l'amour qu'elle sait l'exprimer. Aux répétitions d'*Andromaque* l'auteur avait dit à Baron chargé du rôle de Pyrrhus : « Pour vous, je n'ai point d'instructions à vous donner ; « votre cœur vous en dira plus que mes leçons n'en pourraient faire entendre. » La tragédie nouvelle a eu des suites tragiques pour le pauvre Montfleury : cet acteur, déjà vieux, a fait de si violents efforts en jouant le personnage d'Oreste qu'il en est mort.

Le marquis de Créqui et M. d'Olone ont amèrement critiqué l'ouvrage de Racine. Il a cru devoir leur répondre par une épigramme faisant allusion à l'éloignement que le premier montre pour les femmes et aux affronts que l'épouse du second attire sur sa conduite plus que légère. Le poète se parle à lui-même :

La vraisemblance est choquée en ta pièce,
Si l'on en croit et d'Olone et Créqui :
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'Olone, qu'*Andromaque* aime trop son mari.

Au moment du premier triomphe de Racine, je dois

1. Elle fut ensuite surpassée dans ce rôle par M^{lle} Champmeslé, qui débuta en même temps dans *Hermione* et dans le cœur de Racine.

esquisser ici son portrait : en vérité, j'en retrouve les principaux traits dans ma mémoire avec une fidélité presque inquiétante ; est-ce que j'aurais la faiblesse de vouloir remonter au principe du feu qui étincelle dans la bouche d'Hermione ?... La taille de ce poète est bien prise, sans être élevée ; il est fait comme l'histoire nous peint Antinoüs. Sa physionomie est gracieuse, ouverte, animée ; ses yeux brillent d'un éclat qu'on ne peut supporter, chacun de ses regards porte un trait à l'esprit... ou bien au cœur. Le front de notre nouveau tragique semble être le siège du génie ; sa bouche... je n'ose y songer, tant elle a de charme et de fraîcheur. Il y a dans les manières de Racine une élégance quelquefois gênée par trop de timidité, mais je n'ai jamais entendu un accent plus doux que le sien ; « et je crois, en effet, que s'il plaiderait avec cette « voix la cause de Satan, il obtiendrait pour lui le para-
« dis ¹. »

Lorsque le jeune Racine s'élève avec rapidité, Corneille semble vouloir contribuer, en descendant, à placer son rival au même rang que lui. Ce n'est plus le grand tragique qui donna dernièrement *Attila* sur le théâtre du Palais-Royal. En vain la Thorillère et M^{lle} Molière, fille du poète comique, se sont-ils surpassés eux-mêmes dans les rôles d'*Attila* et de *Fulvie*, le public est resté froid. Chapelle disait tout haut pendant la représentation : « Ah ! papa Corneille, il y a trop de naturel dans cette « tragédie ; presque tous les vers en sont huns ou visi-
« goths. »

Le roi créa il y a quelques mois une dignité toute nouvelle, c'est celle de lieutenant général de police. On doit déjà la suppression d'une foule de désordres à ce magistrat ; mais avouons que son installation est due avant tout au désir que montre Louis XIV d'être informé de ce qui se passe dans sa capitale. Il avait jusqu'à présent été mal servi en cela, parce qu'aucune direction n'était donnée à un genre d'observation qu'il faut bien appeler *espionnage*,

1. On a attribué ce mot spirituel à M^{lle} Champmeslé.

quoique son but soit la satisfaction particulière de notre illustre monarque. Tout maintenant s'exécute à merveille. M. de la Reynie, lieutenant général de police, a partout des oreilles et des yeux : conversations des lieux publics ou des maisons particulières, commerce du monde, secrets de famille, liaisons clandestines, scandales cloîtrés, tout revient au roi. Le plus grand nombre des agents n'informent Sa Majesté que par l'intermédiaire de leur chef ; d'autres écrivent directement à ce prince et lui font parvenir leurs lettres par des voies cachées, d'autres enfin sont introduits dans les cabinets du roi par des issues mystérieuses pour lui faire leurs rapports verbalement. En un mot, la ville et la cour sont transparentes pour le souverain. C'est à l'aide de ces renseignements que des fonctionnaires ou des courtisans sont remerciés ou punis sans qu'ils puissent se douter comment le roi se trouve informé de leurs griefs, que le plus souvent ils ont eux-mêmes oubliés.

Mais indépendamment de cette surveillance occulte, dont l'effet heureux sur la prospérité publique ne me paraît pas aussi démontré que la satisfaction particulière de Sa Majesté, le magistrat nouveau a régularisé la police ; il a fait suspendre dans les rues de Paris des lanternes renfermant une grosse chandelle, ce qui préserve les passants des attaques naguère encore si fréquentes des *mauvais garçons* ¹.

On doit aussi à M. de la Reynie le désarmement des pages et des valets, dont les vilains tours se renouvelaient chaque soir. Les honnêtes femmes peuvent sortir avec sûreté après la nuit close, à moins qu'il ne prenne fantaisie à nos jeunes seigneurs de les insulter... car il n'y a pas encore de police pour eux. On a mis également un terme aux courses nocturnes des jeunes gens qui le soir d'un jour de noce se rendaient d'autorité auprès de la mariée pour la déshabiller malgré la résistance jalouse du

1. Nom que l'on donnait indistinctement aux libertins et aux filous qui s'emparaient de la ville dès huit heures du soir.

nouvel époux, qui souvent amenait des rixes sanglantes. Il leur est défendu de revenir ensuite troubler les chastes délices du nouveau couple conjugal en lui apportant, à la clarté des flambeaux et au son d'une musique retentissante autant que discorde, le vin chaud fortement épicé.

Les abus judiciaires, fondés sur les superstitions, sur la crédulité du vieux temps, ne peuvent subsister au sein d'une nation qui se régénère. Espérons qu'on ne procédera plus en forme dans les tribunaux contre les cochons, les chiens, les chenilles, les souris, ainsi que cela se pratiqua jusqu'ici après que le clergé avait prononcé gravement l'excommunication contre ces animaux malfaisants. Un vicaire de la ville de Pont-du-Château en Auvergne excommunia l'an dernier encore les chenilles d'un verger. Le juge du lieu rendit ensuite une sentence enjoignant à ces insectes de se retirer dans un terrain inculte qu'il désignait. Des pièces authentiques attestent ce fait étrange ¹.

Il serait à désirer que les réformes ne portassent que sur des abus ; mais un nouvel édit attente à de véritables droits judiciaires en même temps qu'aux principes de la sagesse. Cet édit veut que, s'il se présente quelque difficulté dans le jugement d'un procès, sur un ou plusieurs points de l'ordonnance, *les parlements se retirent devers le roi pour apprendre ce qui sera de son intention*. Ainsi voilà la personne du monarque environnée de plus de lumières que n'en possède une compagnie dont l'étude des lois est l'occupation constante, exclusive ; et c'est encore là l'explication la plus consolante de cette mesure... Il serait trop affligeant de penser qu'on eût voulu mettre la volonté arbitraire à la place de l'équité.

Je reporte vite mon attention sur une fondation consolante : M. Colbert fit agréer hier au roi le projet de créa-

1. Le conseil extraordinaire de 1666 s'éleva avec force contre ces sottes pratiques, qui furent interdites ; l'habitude, plus forte que la raison, les fit subsister encore quelque temps, mais la jolie comédie des *Plaideurs* en fit enfin justice.

tion à Rome d'une école française de peinture, où les élèves iront, au sein de beaux modèles et de grands souvenirs, se perfectionner dans le premier des arts. L'idée de cette institution est due au célèbre Lebrun, qui en est nommé directeur.

Je ris encore aux larmes en songeant à ce qui se passa l'autre jour, au beau milieu de la rue, entre M^{me} de la Beaume, ancienne maîtresse du maréchal de Grammont, et M^{lle} Dumesnil, maîtresse actuelle du maréchal de Grancey. Le laquais de la dernière ayant un peu heurté le coude de la première, celle-ci se retourna et donna un soufflet au valet inattentionné. Là-dessus interpellation de la Dumesnil, injures de M^{me} de la Beaume, puis réplique, puis riposte et enfin menaces de la noble dame à la beauté roturière. La maîtresse de M. de Grancey, persuadée que son adversaire, en parcourant la même carrière qu'elle, était descendue au même rang, a répondu au nom de *général* que si cette épithète lui convenait elle n'était pas moins propre à la p..... de M. de Grammont, et que toutes les deux exerçant le même métier elles devaient vivre en bonne intelligence. A cette péroraison M^{lle} Dumesnil a joint une grande révérence et s'est retirée, tandis que les huées de la populace reconduisaient M^{me} de la Beaume jusqu'à son carrosse.

Cette aventure, qui a fait du bruit, avait brouillé M. de Grancey avec M^{me} de la Beaume. Ninon a trouvé dans ce scandale un sujet d'amusement : elle s'est mise à les réconcilier. M^{me} de Vivonne demandait avant-hier à M^{lle} de Lenclos la cause de son intercession. « Amour de l'ordre, a répondu notre moderne Laïs. M^{me} de la Beaume ayant été la maîtresse du maréchal de Grammont, qui est le doyen des maréchaux de France, la maîtresse du maréchal de Grancey doit lui céder le pas : en fait de service militaire, l'ancienneté avant tout. M^{lle} Dumesnil en est convenue et tout est arrangé. » Malgré cette médiation officieuse, le roi est encore fâché contre M. de Grancey : on dit qu'il ne sera pas employé dans la guerre de Flandre qui se prépare.

Une aventure semblable à celle que je viens de noter était arrivée peu de jours auparavant à Ninon elle-même, et c'est apparemment par cette raison qu'elle est intervenue dans celle-ci. M^{me} de Gesvres a non sans raison la renommée d'être une gazette vivante de la cour et de la ville ; or un jour qu'il s'était élevé chez Ninon une discussion scientifique sur l'apparition d'une éclipse, cette spirituelle courtisane dit qu'elle n'y avait pas cru parce que M^{me} de Gesvres n'en avait point parlé. Cette dame informée de la plaisanterie la saisit du mauvais côté et en prit occasion de tomber sur la conduite de Ninon. « De « quoi m'accuse donc cette belle beauté, dit M^{me} de Len- « clos en apprenant ce caquet malveillant ; la seule diffé- « rence qu'il y ait entre elle et moi, c'est que je marche « ouvertement dans le chemin du vice et qu'elle cherche « à dissimuler sa conduite licencieuse. Je n'use de nulle « précaution pour cacher mes aventures : aussi la ville et « la cour les connaissent et ne s'étonnent d'aucun de mes « dérèglements. M^{me} de Gesvres, au contraire, prend des « peines incroyables pour faire croire à sa vertu, et tout le « monde en doute... J'ai sur elle l'avantage de la franchise « et celui plus précieux de la liberté du plaisir. »

On a publié à son de trompe et par la voix des hérauts, dans toutes les places et carrefours, la belle ordonnance civile qui fut pendant une année entière méditée par les excellentes têtes du conseil extraordinaire, auquel Sa Majesté avait adjoint des commissaires choisis dans le parlement. Parmi ces derniers, MM. Lamoignon, Talon et Bignon mirent, à ce qu'on assure, la dernière main à l'ouvrage.

Dans le temps où M. Colbert, l'âme de ces grandes institutions législatives, rend le royaume florissant par les réformes intérieures, M. de Louvois, devenu un grand ministre, se pique d'une noble émulation au département de la guerre. Occupé de fonder la splendeur du règne de Louis XIV sur une gloire plus brillante que solide, il veut procurer à ce prince le triomphe des armes, que la

vanité humaine considère comme le complément indispensable de la grandeur des souverains. Après avoir beaucoup réfléchi sur les moyens d'autoriser une guerre, le ministre a découvert que Marie-Thérèse, enfant du premier lit de Philippe IV, avait sur la Flandre un droit d'héritage, à l'exclusion de Charles II, enfant du second lit. Ce droit n'est, il est vrai, fondé que sur un usage des Pays-Bas qui exclut de la succession les enfants du second lit en faveur de ceux du premier, même quand ceux-ci ne sont que des filles. Ce règlement local de la province que l'on veut conquérir semble être d'un faible poids auprès des lois générales de la monarchie espagnole que les Pays-Bas doivent subir ; mais Louis XIV a soumis la question à un conseil de théologiens, qui ont trouvé son droit d'une équité incontestable, quoique les casuistes de Madrid le jugent digne d'excommunication.

Sans se mettre en peine d'accorder ces divers organes de la divine justice, notre armée va marcher en Flandre ayant pour motif surabondant des hostilités le non-paiement des cinq cent mille écus qui, d'après le traité des Pyrénées, devaient être comptés au roi de France pour la dot de Marie-Thérèse. On ne peut cependant se dissimuler que la dot stipulée pour la fille de Henri IV lorsqu'elle alla régner en Espagne n'a pas été acquittée plus fidèlement par la cour du Louvre ; mais il est entendu qu'en fait de politique il ne faut pas avoir de mémoire. Au surplus on peut citer dans cette circonstance une abnégation de scrupule bien autrement remarquable, car l'empereur Léopold est convenu par traité de laisser Louis XIV prendre possession de la Flandre au préjudice du prince de sa maison qui règne en Espagne... La tendresse de famille a ses licences pour les têtes couronnées.

Les équipages de nos guerriers se forment à force, et l'on parlait hier au cercle de la reine de ces préparatifs d'entrée en campagne. « M. de Vivonne, dit M^{me} de Gesvres, croit sans doute que l'action ne sera pas chaude, « car il se fait faire une veste de buffle doublée de même

« étoffe... » Les dames rirent de bon cœur malgré la présence du roi ; mais Sa Majesté fronça le sourcil et s'écria : *Nous n'aurons pas de buffles en Flandre...* M. de Vivonne restera, dit-on, à Paris, et franchement je crois qu'il n'en sera pas fâché.

A l'un des derniers levers, les ambassadeurs prenant congé du roi, Sa Majesté se plaignit devant le comte de Grammont de la stupidité de l'un d'eux. « Vous verrez, sire, répondit le courtisan, que cet envoyé est le parent de quelque ministre, et qu'on a été forcé dans son pays de lui trouver du talent. » Mon cousin le gentilhomme de la chambre qui m'a rapporté ce bon mot m'a dit qu'il n'avait point été goûté par les ministres français qui se trouvaient là.

Je ne dirai pas l'armée est partie pour une conquête, mais la cour de Saint-Germain s'est mise en route pour un voyage d'agrément en Flandre. Il y a certainement à la suite de nos troupes plus de carrosses que de canons et d'équipages de guerre. La correspondance que je me suis ménagée avec mon parent le gentilhomme m'apprend qu'à l'armée l'étiquette est observée comme à Saint-Germain ou à Versailles, le roi tient petit coucher, grandes et petites entrées dans son quartier, qui souvent est un taudis ; au camp il a non seulement une salle d'audience sous la tente, mais encore un salon et des tables de jeu où nos seigneurs se ruinent tout aussi vite qu'en temps de paix.

Cette politesse, cette recherche de galanterie, ce concours de femmes charmantes établissant quelquefois dans des granges les toilettes dorées qu'elles ont fait transporter à leur suite ; ces eaux de senteur se mêlant à l'odeur de la poudre à canon, ce caquetage de cour qu'interrompent à chaque instant les commandements militaires, enfin le bruit lointain de l'artillerie, qui fait frissonner les belles au moment où de galants officiers font palpiter plus doucement leur sein, tout dans cette campagne excite l'étonnement.

Bien plus, les troupes, inspirées par cet esprit de courtoisie, renouvellent souvent des débats de préséance dans

les marches, au camp, sous le feu même des ennemis. Plusieurs corps ont déjà soutenu, la pique baissée les uns contre les autres, ces ridicules prétentions. Il faut de la politesse, mais en vérité c'est la porter aussi trop loin que de se faire tuer avec une telle cérémonie.

Comme, à propos de la guerre, il faut pourtant dire quelque chose de l'armée, je dirai que le principal corps est commandé par le maréchal de Turenne, sous les ordres du roi ; les deux autres sont conduits par le maréchal d'Aumont et M. de Créquy : le tout forme à peu près trente-cinq mille combattants. Puisque je trouve le premier homme de guerre de notre temps sous son véritable jour, c'est-à-dire au sein de sa carrière héroïque, je vais essayer de le peindre. Turenne est un homme d'une taille à peine médiocre ; sa poitrine est large, ses épaules sont élevées ; il a les cheveux châains, la tête grosse et un peu penchée, les yeux grands et pleins de feu, mais recouverts par de gros sourcils joints ensemble ; ses traits ne manquent pas précisément de régularité, ils manquent plutôt d'effet. En un mot, rien dans la physionomie de ce héros n'annonce la grandeur ; elle ne se révèle pas davantage par ses paroles, qui semblent toujours exprimer des idées ou des opinions peu arrêtées. Turenne a cependant un fonds d'instruction, il cite quelquefois les auteurs de l'antiquité, particulièrement ceux qui ont consigné quelques traits d'Annibal, son général de prédilection. A l'espèce d'hésitation que le maréchal apporte dans l'émission de ses avis, comme à la simplicité de ses habits, on pourrait le croire modeste ; ceux qui vivent dans son intimité ne tardent cependant pas à découvrir en lui un grand fonds d'amour-propre. S'il veut parler de lui, il commence par : *Je ne sais si j'oserai vous dire...* et bientôt il ose faire de ses belles qualités le plus immodéré panégyrique. Il a coutume de se désigner à la troisième personne par un pronom général : « On se porta sur la ligne, on fit de belles manœuvres et l'on battit les ennemis. » Si, dans la vie privée, Turenne a quelques défauts, il est difficile d'en remarquer dans ses actions sur le champ de bataille : per-

sonne ne sait prendre un parti avec autant de rapidité, personne ne sait aussi bien le changer au besoin. Il n'y a jamais de bataille désespérée pour ce grand capitaine ; plus on le croit près de la perdre, plus il l'est souvent de la gagner, tant il a l'art de profiter des accidents du terrain sur lequel il combat ; un ravin, un ruisseau, le moindre buisson, lui fournissent des avantages que l'ennemi ne peut prévoir, et qui tout à coup deviennent, sous sa main, des moyens de victoire. Turenne reçut de la nature l'esprit du commandement, et cet esprit est chez lui si vaste qu'il gouvernerait un État comme une armée.

Le grand Condé marche dans cette campagne à la droite du roi ; mais il n'a point de commandement spécial. Sa Majesté lui tient toujours rancune des guerres de la Fronde et de son service dans les troupes espagnoles. « Sans vous, » lui disait l'autre jour ce monarque en lui montrant une « immense plaine de la Flandre, sans vous, tout cela se-
« rait à moi. — Ah ! sire, répondit M. le prince, vous
« m'aviez promis de ne plus m'en parler, et je puis rappe-
« ler cette promesse à Votre Majesté au moment où elle
« interdit à mon épée la conquête de ce pays. »

Il s'est passé à l'armée une chose qui divertit beaucoup la capitale, après avoir diverti la cour voyageuse. Tous nos jeunes seigneurs, à peu près, ont emmené en Flandre leur maîtresse ; c'est une partie indispensable de leurs équipages. On était donc étonné que d'Artagnan, capitaine de la deuxième compagnie des mousquetaires, ne se fût pas conformé à cette partie de l'étiquette et n'eût point de belle parisienne au camp. Il est vrai que M. de Maulevrier¹, commandant de la première compagnie, mène à sa suite deux dames au moins ; mais, comme cette espèce de bagage ne se prête pas volontiers, personne ne s'est avisé d'admettre la compensation. D'Artagnan, à son départ de Paris, n'était pourtant point au dépourvu : on

1. Colbert de Maulevrier, frère du contrôleur général.

connaissait l'inclination très vive qu'avait pour lui certaine veuve très riche, âgée de vingt-deux ans à peine, et dont l'amour mêlé de chasteté fit époque au commencement de cette année. Le capitaine, qui n'avait pu vaincre la cruauté de ce petit phénomène de vertu, lui conservait la foi la plus rare, la plus étrange dans un mousquetaire. Il passait de tristes instants, tandis qu'en attendant l'heure de se signaler, ses camarades coulaient d'heureux jours et surtout d'heureuses nuits. D'Artagnan avait encore un autre sujet d'affliction : son collègue Maulevrier, frère du contrôleur général, ne manquait jamais d'argent, les mousquetaires qu'il commandait s'en ressentaient. Il leur avait donné à ses frais des justaucorps dorés d'un fort grand prix et des armes du plus beau poli. D'Artagnan, officier parvenu, pour qui les clefs du trésor royal ne tournent que rarement, n'avait pu faire une semblable dépense ; aussi sa compagnie paraissait-elle pauvre auprès de celle du riche Maulevrier. Il rêvait tristement à ce parallèle affligeant et aux rigueurs de la charmante veuve qu'il adorait, lorsqu'à son inexprimable surprise il la vit entrer un matin dans sa chambre.

— Dieu ! que vois-je ! vous, madame ! est-ce une illusion, un rêve enchanteur ? s'écria-t-il.

— Non, monsieur, répondit la dame en l'embrassant sur le front, sans permettre que d'Artagnan plaçât différemment le baiser qu'il lui rendit.

— Ah ! chère amie, reprit avec feu le capitaine en tombant aux genoux de la belle voyageuse... je suis le plus heureux des hommes... plus de tristesse, plus de chagrin pour moi... vous voilà... votre présence me dit...

— Pas précisément tout ce que vous pensez, reprit la veuve avec calme... Relevez-vous, mon ami, ajouta-t-elle en ouvrant une croisée, et dites-moi où nous ferons placer tout ceci.

D'Artagnan jeta les yeux dans la cour, et vit trois grands chariots encore attelés et pesamment chargés.

— Qu'est-ce que cela, madame ? demanda-t-il avec surprise.

— Ce qui vous manque, monsieur... un habillement et un équipement complet pour votre compagnie.

— Est-il possible !... et qui peut m'envoyer ces effets ?

— Une personne qui ne veut pas que l'opulence de M. de Maulevrier donne du dessous à un officier valant mieux que lui...

— Ah ! je devine, femme adorable... c'est vous dont la générosité... De combien d'amour, de bonheur, de délices je vais payer...

— Arrêtez, d'Artagnan, je fais ma fourniture sans avoir passé avec vous de marché préalable... Mais permettez-moi de faire mes conditions après la livraison : rien entre nous n'est changé ; je vous aime plus que je ne saurais le dire, je sais que vous me payez de retour... tous deux nous brûlons de nous prouver cet amour mutuel... mais il n'en sera rien... N'oubliez donc plus que vous êtes marié...

— Hélas ! à quel scrupule vous arrêtez-vous au temps où nous vivons ?...

— Je sais tout ce que vous pouvez me dire ; mais je ne veux pas être de mon siècle sur ce point.

— Songez donc qu'avant de nous connaître je ne vivais point avec M^{me} d'Artagnan...

— J'espère bien que vous la reprendrez un jour, parce que vous me connaissez.

— N'y comptez pas, madame... Une veuve cruelle à vingt-deux ans !... c'est bien assez extraordinaire... Il ne me manquerait plus, pour devenir le jouet de la cour, que de voir ma maîtresse me ramener ma femme...

— Capitaine, je déjeune avec vous, en présence d'une de mes parentes qui m'a suivie, et je repars immédiatement. Occupez-vous de faire déposer quelque part ma cargaison.

— Quoi ! pas seulement un jour ?

— Pas une heure...

— Parbleu ! voilà du nouveau ! l'une des plus jolies femmes de la cour qui entretient les mousquetaires de Sa Majesté !

— Ce n'est pas la première fois... Mais, au même prix, c'est rare, j'en conviens...

— Que vont-ils penser, ces braves gens, s'ils savent que leur capitaine même n'a pu reconnaître...

— Oh ! je suis tranquille, ils ne seront pas tentés de vous croire insolvable.

— Ce sera bien, en tout cas, la première fois qu'une compagnie des gardes sera équipée par la sagesse...

— Hâtons-nous, mon ami ; j'ai demandé des chevaux pour midi, et tous ces habits doivent être essayés avant mon départ...

— Vous ne pousserez pas, je le suppose, la complaisance jusqu'à présider à l'essai...

— J'ai peut-être mérité l'épigramme ; mais demain, à la revue du roi, les félicitations de Sa Majesté m'en vengeront.

La compagnie de mousquetaires fut rassemblée ; elle essaya les habits, pendant que notre belle Parisienne déjeunait au quartier du capitaine. Elle repartit ensuite emportant quelques hauts-de-chausses trop larges ou trop étroits, dont elle se fit expliquer minutieusement les défauts.

Le jour suivant, à la parade, Louis XIV fut ébloui par la richesse de sa deuxième compagnie de mousquetaires, qui éclipsa la première... Le roi, surpris au dernier point que d'Artagnan, dont il connaissait la gêne, eût pu faire cette dépense, lui demanda s'il disposait de la baguette d'une fée. Cet officier répondit que sa bonne fortune lui avait procuré quelque chose d'équivalent ; et sans nommer la veuve, il raconta ce qu'elle venait de faire... Sa Majesté n'en voulut d'abord rien croire ; mais le capitaine jura que son rapport était de toute exactitude. Jamais peut-être le roi n'a tant ri... « Je donnerais mille louis pour connaître cette femme », s'écria-t-il quand les éclats bruyants de sa gaieté furent enfin calmés. « Ah ! sire, dit d'Artagnan, qui savait à l'occasion être courtisan comme un autre, Votre Majesté voudrait donc lui faire perdre le mérite du désintéressement. »

Trois jours après le départ de la dame son action était connue de toute l'armée, mais son nom demeura caché sous un voile mystérieux que je ne soulèverai point ; il

n'y aurait aucun avantage à pratiquer la sagesse, si le ridicule la traînait, de même que le vice, à son tribunal... Les mousquetaires s'amuseront comme des bienheureux de la générosité dont ils profitaient ; certaine partie de leur habillement fut nommée *le haut-de-chausse des amours*, et la cour les surnomma *les enfants de la veuve*.

Cependant nos troupes font des prodiges : Charleroi, Armentières, Saint-Vinox, Furnes, Ath, Douai, Oudenarde, le fort de la Scarpe, Courtrai, sont tombés au pouvoir des troupes du roi en moins de deux mois ; Sa Majesté a mis en personne le siège devant Lille. La tranchée est ouverte sous cette place, et tous les rapports s'accordent à dire que le roi y descend comme un simple grenadier. Les courtisans pressent continuellement leur maître de ne pas s'exposer ainsi au feu des ennemis : il y a quelques jours, M. de Turenne, voyant le roi couvert de terre par un boulet qui venait de tomber près de lui, le menaça de quitter le siège s'il persistait à se montrer aussi imprudent... Ce prince, après s'être avancé, à la vue de toute l'armée, jusqu'au pied des palissades, allait déférer aux supplications du maréchal général ; il se retirait... « Sire, s'écria le « vieux duc de Charost en retenant Sa Majesté par le bras, « M. de Turenne a raison ; mais *le vin est tiré, il faut « le boire...* Prenez mon chapeau et donnez-moi le vôtre : « si les Espagnols visent au panache, ils s'y méprendront ; « et moi j'ai fait mon temps. » Le roi sentit la justesse de cet avis ; il resta ce jour-là, mais le lendemain il s'exposa moins.

Voici le revers peu satisfaisant de cette brillante médaille : *Monsieur* a toujours près de lui l'abbé de Cosnac, évêque de Valence ; c'est son aide de camp, son guide sur le chemin de la gloire. On voit le feu des batteries du rempart se réfléchir sur la calotte luisante de ce martial abbé, qui, le premier chaque matin dans la tranchée, jette au nom du prince de l'argent aux soldats, et dicte les questions que Son Altesse Royale doit adresser aux ouvriers. Le roi, surpris des progrès de son frère dans l'art de la guerre, lui demandait dernièrement « qui lui en avait tant appris...

« qui l'engageait à se donner à l'armée tout le mouvement
« qu'il se donnait ? — Sire, répondit *Monsieur*, c'est l'évê-
« que de Valence. — Ses avis, répliqua Sa Majesté, *ne*
« *sont guère obligeants pour moi* ; mais il ne vous con-
« seille pas trop mal pour vous. » Nous voilà donc préve-
nus que Louis XIV ne veut de gloire militaire dans sa
famille que pour lui seul.

Soit galanterie, soit bravade, M. de Brouay, gouverneur
espagnol de Lille, envoie tous les matins de la glace au
roi. « Priez-le, dit un jour Sa Majesté au porteur, de
« m'en envoyer un peu davantage. — Sire, répondit le
« Castillan, mon général la ménage parce qu'il espère que
« le siège sera long, et il craint que Votre Majesté n'en man-
« que... — Bon, bon, cria à l'envoyé le vieux Charost qui
« se trouvait alors auprès du roi, recommandez bien à
« M. de Brouay de ne pas imiter le gouverneur de Douai,
« qui s'est rendu comme un coquin. — Êtes-vous fou.
« monsieur ? dit vivement le roi surpris d'un tel discours
« — Comment, sire, ajouta le duc, Brouay est mon cou-
« sin ! »

Malgré la recommandation de M. de Charost, Lille
s'est rendue au roi après neuf jours de siège ; le marquis
de Bellefonds en est nommé gouverneur. La population
de cette place paraît mal disposée à subir le joug du vain-
queur : elle reçoit avec une froideur presque brutale ses
nouveaux hôtes, auxquels Sa Majesté a fait recommander
beaucoup de circonspection, particulièrement aux offi-
ciers, qui se promettaient déjà de comprendre les jolies
Lilloises dans le butin de la conquête. Un lieutenant aux
gardes, huit jours après l'entrée des troupes, porta loin
le respect pour cette consigne ; sa patience fut telle que le
Frappe mais écoute du général grec n'est rien en com-
paraison. Cet officier, qui se trouvait à la tête de sa com-
pagnie rangée sur la place, ayant un mot pressé à écrire,
entra chez un boulanger et le pria très poliment de lui
prêter ce qu'il fallait pour cela. « Il y a dans la ville des
« gens qui vendent de ces sortes de choses, répondit inso-

« lemmement le boulanger ; adressez-vous à eux si vous en
« voulez avoir. » Le lieutenant répliqua « que le refus seul
« eût été impoli, mais que, fait de la sorte, il était bru-
« tal. » A peine eût-il achevé cette juste observation qu'un
violent soufflet tomba sur sa joue... On croit peut-être que
le militaire souffleté va riposter par un coup d'épée qui
étendra à ses pieds son adversaire percé de part en part...
Point du tout, un capucin ne se fût pas conduit autrement
que l'officier français. La joue chaude, les dents ébranlées,
il relève les vingt mousquets qui tout à coup avaient été
couchés en joue contre l'imprudent Lillois, il ordonne
d'une voix forte à sa troupe de s'écouler et reste devant
la porte du boulanger jusqu'à ce qu'elle se soit éloignée.
Ce trait de sang-froid presque incroyable a trouvé des
admirateurs et des critiques, le nombre de ces derniers
est le plus grand ; mais M. de Bellefonds, M. de Louvois
et Sa Majesté se sont rangés parmi les premiers : le lieu-
tenant vient d'être nommé capitaine des gardes. Les éche-
vins de Lille, après avoir fait arrêter le boulanger, avaient
rendu l'offensé arbitre de son sort. « Qu'il retourne dans
« sa famille, a répondu ce dernier ; je suis garant qu'il
« recommandera à ses enfants de ne jamais imiter sa bru-
« talité. » Le mot est digne de Socrate ; mais notre héros
de patience peut être bien sûr d'avoir perdu un bel
exemple.

Le roi est de retour de sa glorieuse campagne ; il songe
maintenant à récompenser. Il paraît que les services de
M^{lle} de la Vallière pendant la guerre de Flandre ont été
bien éclatants, car c'est elle qui reçoit le premier gage de
la reconnaissance de son souverain. La seigneurie de Vau-
séjour est érigée en duché-pairie en faveur de la favorite
et de sa fille ; les lettres patentes sont ainsi motivées :
« Nous avons cru ne pouvoir mieux *exprimer dans le*
« *public* l'estime toute particulière que nous faisons de
« la personne de *notre chère bien-aimée et très-féale*
« Louise-Françoise de la Vallière, qu'en lui conférant les
« plus hauts titres d'honneur et d'estime qu'une affection
« *très singulière*, excitée dans notre cœur par une infinité

« de rares perfections, nous a inspirée depuis quelques années en sa faveur. »

Je prends note du traité de paix qui sous la médiation de la Suède vient d'être conclu à Breda ¹ par trois actes distincts : 1° entre la France et l'Angleterre ; 2° entre l'Angleterre et le Danemark ; 3° entre l'Angleterre et la Hollande.

On a joué une tragédie-opéra de Quinault ² sous le titre d'*Isis* et dont Lully a fait la musique. Cette pièce, où l'on remarque une poésie brillante, est, quant à l'action, un tissu péniblement ourdi d'épisodes réunis sans vraisemblance ; on n'y trouve point d'intérêt. La musique offre de grandes beautés ; mais il me semble que l'art y tient plus de place que l'inspiration. Il y eut dernièrement une cabale de cour formée contre l'ouvrage, et cette intrigue en dévoila une autre... M^{me} la marquise de Montespan avait ameuté les cabaleurs, parce qu'elle a cru se reconnaître dans un des personnages d'*Isis* ; or, le zèle, l'empressement que nos jeunes gentilshommes ont mis à seconder les vues de cette dame, prouve qu'elle commence à plaire au roi. Malgré cette faveur naissante, Louis XIV ne partage pas l'avis de ses courtisans sur l'œuvre de Quinault et Lully ; il en est au contraire si content qu'il a fait rendre un arrêt du conseil qui permet à un homme de condition d'être chanteur à l'Opéra, et de tirer des gages de cette profession sans déroger à la noblesse... Notre bon parlement s'est empressé d'enregistrer cet édit ; le sénat romain ne fit pas mieux quand il délibéra gravement sur la sauce à laquelle il convenait de manger le turbot de Domitien.

Le Sicilien est une jolie bagatelle de Molière dirigée

1. Ce triple traité fut signé le 31 juillet.

2. Ce poète n'était encore connu que par des comédies médiocres, ses opéras devinrent depuis de véritables titres de gloire... La critique injuste de Quinault est une tache dans la carrière de Boileau, et le public l'a démentie.

contre le genre prétentieux de Benserade ; cette petite comédie, qui n'est qu'ingénieuse et gaie, prouve du moins la prodigieuse fécondité de l'auteur du *Tartufe*, pièce qu'on vient enfin de jouer en entier, mais à Chantilly, chez M. le prince. Jamais production n'excita plus de critiques et ne mérita cependant autant d'éloges. C'est un chef-d'œuvre ; mais les chefs-d'œuvre ont tort quand ils blessent des intérêts puissants. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les dévots se sont ligüés avec un acharnement sans exemple contre cette comédie : il est impossible de convenir plus clairement qu'ils se reconnaissent dans les hypocrites que Molière a voulu frapper des stigmates du ridicule. La colère est bien inconséquente, bien aveugle... Un curé, dans un mémoire présenté au roi, a décidé que l'auteur du *Tartufe* est digne du feu ; pour conclure, il le condamne de son autorité privée. En attendant, nos gentilshommes courent à la pièce et n'envoient au diable que ceux qui en gênent la représentation.

CHAPITRE XIV

1668-1669

Campagne d'hiver. — Intrigues de Louvois pour M. le prince en haine de Turenne. — Conquête de la Franche-Comté. — *L'Avare* de Molière. — *Amphitryon* du même. — Bourdaloue. — Traité d'Aix-la-Chapelle. — Intrigues de la Cour de Londres à La Haye. — Le farouche républicain. — Une province pour un coup de chapeau. — M^{me} de Montespan favorite. — Turenne se fait catholique. — Miracle reconnu par ce héros. — Les registres du parlement mutilés. — M^{lles} Hilaire et Raymond contre huit. — *Les Plaideurs* de Racine. — *Georges Dandin* de Molière. — Anecdote à ce sujet. — Conduite du roi avec la duchesse de la Vallière. — Avec M^{me} de Montespan. — La Vallière retourne à Chaillot. — La tyrannie remplace l'amour. — La Vallière pare sa rivale de ses mains. — Calomnie de cette dernière. — Le petit chien. — Portrait de M^{me} de Montespan. — Mélange de galanterie et de dévotion. — M^{me} de Montespan l'avait dit à son mari. — Un

soufflet conjugal. — Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule. — Mode propice aux fécondités mystérieuses. — Permission de jouer *le Tartufe*. — Dettes de M. le prince. — Armée de créanciers. — Gourville raccommode les affaires du grand Condé. — On meurt de faim dans l'opulente Espagne. — Les belles Castillanes. — Le roi de Pologne Casimir. — Galanterie et vocation monastique. — Racine et la Champmeslé. — *Britannicus* de ce poète. — Louis XIV ne danse plus dans les ballets ; pourquoi. — La grande *Mademoiselle* et le comte de Lauzun. — Portrait de ce seigneur. — Intrigues pour empêcher son mariage avec *Mademoiselle*. — Scène à cet égard. — Le roi permet cet hymen et le défend aussitôt. — Fureur du comte. — Entretien orageux avec Louis XIV. — Douleur de *Mademoiselle*. — Il serait là. — Médisance par ressentiment. — Lauzun capitaine des gardes. — Commencement de faveur des bâtards du roi. — Expédition de Candie. — Maîtresses cornues. — Sortie contre les Turcs. — Le fouet à manche d'argent. — Disparition de la dépouille de M. de Beaufort. — Pélisson vu du beau côté. — Le chevalier de Lorraine et M^{lle} de Coëtlogon. — Importation du café en France. — Edit portant qu'on ne déroge pas à la noblesse par le commerce maritime. — *Pourceaugnac* de Molière.

Nos jeunes seigneurs, contents et récompensés de leurs prouesses de l'année dernière, ne songeaient qu'à danser à la cour de Saint-Germain ou à rire aux comédies de Molière, qui nous en promet, dit-on, plusieurs nouvelles. Tout à coup voilà que le roi monte à cheval la semaine dernière avec M. le prince, M. le duc d'Enghien et quelques gentilshommes pour se rendre à Dijon malgré la neige et le verglas. Quelques jours après toute la noblesse française prend la même route, et l'on apprend que Louis XIV va conquérir la Franche-Comté en dépit des frimas... Le secret a été gardé jusqu'ici comme celui d'une conspiration ; l'amour même ne s'est pas montré indiscret. Ces pauvres Espagnols ne s'attendent guère à une semblable visite au milieu de l'hiver. Cette fois, M. de Louvois est parvenu à raviver la tige des lauriers du grand Condé ; c'est lui qui doit commander dans cette campagne sous les ordres du roi. Mais ce choix n'est pas un hommage rendu à la valeur éclairée du vainqueur de Nordlingen ; le ministre ne satisfait ici que sa haine pour M. de Turenne.

Le roi s'est prêté d'autant plus volontiers à sanctionner ce choix, que le projet même de la conquête est une idée de M. de Condé. Le prince, étant dans son gouvernement de Bourgogne, a vu la faible attitude des Espagnols en Franche-Comté, et s'est flatté, si Louis XIV approuvait ses vues, de se rendre maître de ce pays, malgré les rigueurs de la saison, en aussi peu de temps que Turenne en a mis à conquérir la Flandre au milieu de l'été. La jalousie qui fut l'âme de ce projet, était celle d'un héros, Louvois l'a secondée à l'aide des intrigues d'un homme de cour.

Le roi, comme César, est venu, a vu, a vaincu ; les lis flottent sur les remparts de la Franche-Comté. M. le prince est entré, après deux jours de siège, à Besançon, qui, pour unique condition, a demandé qu'on lui laissât le saint suaire. Le duc de Luxembourg a pénétré avec aussi peu d'obstacles dans Salins : Dôle n'a pas résisté davantage au roi, qui en a pris possession en personne. « A la défense
« que vous avez faite, écrivait le conseil d'Espagne au gou-
« verneur de la province perdue, on voit que le roi de
« France aurait pu se borner à envoyer ses laquais con-
« quérir le pays, au lieu de se donner la peine d'y aller
« lui-même. »

On assure cependant, à la décharge de cet officier, que quelque peu de trahison s'est mêlée au pouvoir de nos armes. Un fin politique me disait hier que des citoyens espagnols ont été gagnés par un abbé de *Vatteville*¹, ancien officier, puis chartreux, puis pacha en Turquie, puis enfin ecclésiastique, ami du pape, et, malgré ce dernier titre, le plus mauvais sujet de la chrétienté. La qualité de grand doyen de la province a été, dit-on, promise à cet intrigant pour prix d'un service si loyal.

Quoi qu'il en soit, l'Académie française, au retour du roi, l'a complimenté sur la rapide conquête qu'il vient de

1. L'abbé de Vatteville, dont notre comtesse raconte ailleurs les aventures extraordinaires, était le frère de ce Vatteville qui insulta à Londres notre ambassadeur en 1662.

terminer. C'est la première fois que ce corps savant présente ainsi ses félicitations à Sa Majesté ; les méchants en concluent que quelques membres de la docte compagnie aspirent à d'autres grâces qu'aux faveurs d'Apollon.

Molière nous a donné presque en même temps deux nouveautés : *l'Avare*, qu'à la honte du public il fut contraint de relirer l'année dernière avant qu'on eût entendu la pièce entière, et la charmante comédie d'*Amphitryon*. Le parterre, peut-être composé des mêmes personnes qui sifflèrent *l'Avare* à sa première apparition, l'a reçu avec acclamation à la seconde : ce dernier jugement est le bon. « Je vous vis dernièrement à la pièce de Molière, disait Racine à Despréaux en parlant de *l'Avare*, et vous riez tout seul sur le théâtre. — Je vous estime trop, répondit le poète satirique, pour croire que vous n'y ayez pas « ri vous-même, au moins intérieurement. »

Boileau paraît moins content d'*Amphitryon*, dont le succès est cependant plus général : il croit que, dans cet ouvrage, Molière ne s'est pas élevé au niveau de Plaute... Mais quel argument contre l'opinion de Despréaux que le rire continuel du public pendant la représentation de cette pièce, que sa versification seule placerait au rang des chefs-d'œuvre ! « Dieu ! s'écriait une femme à principes, la charmante comédie qu'*Amphitryon* !... C'est dommage « qu'elle apprenne à pécher... » Et voyez la diversité des goûts ; tandis que cette dame parlait ainsi, Ninon, placée près d'elle, disait tout haut : « Est-elle heureuse, Alcmène, « d'avoir un dieu pour amant ! »

Il faut procéder par ordre chronologique, et je dois, quoiqu'à regret, parler de sermons immédiatement après avoir parlé de comédie. On entend, depuis quelques semaines, un nouveau prédicateur qui produit la plus grande sensation : c'est le père *Bourdaloue*, jésuite de Bourges... Il n'a point l'éloquence de Senault, il n'a point celle de Bossuet ; la sienne est mieux que l'une et l'autre... Jamais tant de persuasion ne découla de la bouche d'un homme,

à travers tant de grâce, de force et de clarté... Telle doit être la parole de Dieu lui-même.

Les gazettes nous donnent aujourd'hui le traité d'Aix-la-Chapelle, qui rétablit la paix entre la France et l'Espagne. Le roi était peu disposé à renoncer aux projets qu'il avait sur le reste de la Flandre ; mais l'Angleterre inquiète de l'agrandissement de Louis XIV, intriguait à La Haye pour détacher la Hollande de son alliance. Le chevalier Temple, ambassadeur de Charles II auprès de cette république, et le grand pensionnaire Jean Witt se sont bientôt entendus pour arrêter l'essor d'un souverain qui possède deux bras comme Turenne et Condé. Dans cette circonstance les Hollandais ont envoyé à Saint-Germain un *Van-Beuning*, échevin d'Amsterdam, dont la franchise républicaine s'est mise fort à l'aise à la cour de France, et qui a, sans le moindre scrupule, opposé sa rudesse batave à la hauteur impérieuse du roi. Il n'a pas fallu seulement faire des promesses à ce fumeur de harengs, il a voulu des garanties. « Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi ? lui disait un jour M. de Lionne. — J'ignore ce que veut Sa Majesté, répondit-il, je considère ce qu'elle peut. » Grâce à l'intervention de ce rude ambassadeur, l'Espagne rentre en possession de la Franche-Comté ; la France garde ce qu'elle a conquis des Pays-Bas : mais Louis XIV l'aurait volontiers abandonné pour faire découvrir en sa présence *Van-Beuning*, qui, malgré toutes les représentations des courtisans, entretint constamment le roi avec son chapeau sur la tête. Ce matin, au lever, MM. de Créquy, de Bellefonds et d'Humières ont été nommés maréchaux de France ; M. de Montausier a reçu le titre de gouverneur du Dauphin.

Quand on douterait encore de l'amour du roi pour M^{me} de Montespan, il faudrait céder à l'évidence : M^{me} de Montausier, toujours prompte à se tourner vers le point où se lève le soleil de la faveur, abandonne M^{me} de la Vallière, et fait des mines charmantes à sa rivale. Celle-ci disait hier au milieu des appartements de *Madame* : « Le roi fait

« tout ce qu'il peut pour persuader à la Vallière qu'il
« l'aime toujours, mais il oublie de le lui dire. — Oui,
« répondit M^{me} de Montmorency, c'est comme M. de
« Choisy, qui, écrivant à un de ses amis, disait, en termi-
« nant sa lettre : A propos, j'oubliais de vous marquer
« que ma femme est morte depuis trois jours. »

Turenne vient d'abjurer le calvinisme et de se faire catholique romain. Thèse générale, c'est à merveille; mais on voudrait n'avoir pas à remarquer un reniement de religion dans un tel caractère. Henri IV abandonnant le protestantisme pour régner sur la France, dont il doit faire le bonheur, inspire le respect et la reconnaissance. Turenne, abjurant par calcul d'ambition, ne laisse dans l'âme qu'un sentiment pénible, dont la promotion de son neveu d'Albret au cardinalat ne saurait consoler. Les instructions de Bossuet ont achevé de décider le maréchal; c'est pour cette conversion que cet habile théologien a composé son livre de *l'Exposition de la foi*, ouvrage dicté par une piété éclairée, et repoussant les superstitions proclamées au nom de l'Eglise, qui les désavoue. Un miracle arrivé dernièrement au Louvre paraît avoir contribué surtout à convertir M. de Turenne : le feu avait pris dans la galerie; un vent impétueux menaçait de rendre l'incendie général... On apporte le saint sacrement; la tempête s'apaise, les flammes s'éteignent... « J'ai le témoignage de mes
« yeux, disait le héros quelques jours après; je ne puis douter... » Moi, je n'ai point vu, mais je me signe et je crois.

Le roi a fait enlever des registres du parlement la mention de tout ce qui s'y est passé de 1647 à 1652; voilà maintenant des chartes bien complètes. Mais les événements de la Fronde sont écrits ailleurs; les méfaits des gouvernements n'échappent jamais au jugement de la postérité.

M. le duc ¹ donna hier un souper, dans sa petite mai-

1. Fils du prince de Condé.

son de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, aux chanteuses à la mode, M^{lles} Hilaire et Raymond ; elles étaient seules de femmes avec le prince, MM. de Lionne, de Saint-Paul, de Souvré et quatre autres gentilshommes... Il faut que ces deux belles soient de véritables héroïnes pour accepter une telle partie. On assure cependant qu'elles chantent ce soir à la cour : il y a des grâces d'État pour les enfants d'Apollon.

Racine sort de chez moi : je l'ai embrassé de bon cœur : je crois même que je m'y suis reprise à plusieurs fois... En vérité, l'on serait tenté de se plaindre des principes contre les enchantements d'un si beau génie... J'ai vu les *Plaideurs*. Je n'aurais pas cru que les larmes du rire eussent une même source que les pleurs de la sensibilité ; il ne me serait jamais venu à l'idée que l'imagination où naquirent la brûlante passion d'Hermione et les fureurs d'Oreste pût infanter les ingénieuses folies de la comtesse de Pimbêche et de l'Intimé. « Où donc, mon cher Racine, « disais-je au nouveau rival de Molière, avez-vous pu trouver tout ce que vous avez fait entrer dans cette charmante débauche d'esprit ? — Gardez-vous, m'a-t-il répondu, de m'en faire tous les honneurs : je ne fus que le metteur en œuvre des éléments que m'ont fournis Despréaux, la Fontaine, Chapelle, Furetière et quelques seigneurs avec lesquels ces écrivains et moi nous réunissons souvent au cabaret du Mouton, marché Saint-Jean. « Les termes du barreau m'ont été appris par le conseiller Brilhac, jeune magistrat qui juge gravement au palais et rit comme un fou à la buvette. Je lui dois aussi la connaissance des personnages que j'ai mis en scène, et qui sont encore plus grotesques dans le monde que dans mes vers. Voilà, chère comtesse, toute la vérité ; vous voyez que je ne mérite qu'une petite partie des éloges que vous me prodiguez... Quant à la douce récompense que vous y avez jointe, je la garderai pour moi tout seul, vous priant de recommander mes collaborateurs à d'autres dames aussi reconnaissantes et aussi jolies que vous. »

Pourquoi faut-il ajouter que le public n'a pas goûté *les Plaideurs* à la première représentation, que ce chef-d'œuvre de fine plaisanterie, de critique aussi mordante que spirituelle, a été reçu avec dérision ! « Laissez faire, » disait Molière quoique brouillé avec Racine, on se moquera bientôt de ceux qui se moquent d'un tel ouvrage... » Cette prédiction s'est accomplie : la comédie nouvelle est aux nues.

Pendant le triomphe comique de Racine, Molière ne se repose pas ; il a fait jouer cette année devant la cour, à Versailles et ensuite à Paris, *Georges Dandin* ou le *Mari confondu*, comédie dans laquelle beaucoup d'honnêtes gens ont pu se reconnaître. Mais l'auteur n'eut en vue qu'un seul modèle, qu'il a peint frappant de ressemblance.

— Ceci, mon ami, disait Chapelle au copiste fidèle, me semble un peu dangereux ; cet homme est puissant, il peut nuire à votre fortune, peut-être à votre repos. — Ne craignez rien, répondit Molière ; je vais aller voir l'original de mon Dandin, et je veux qu'à la représentation de ma pièce il applaudisse plus fort que tous les autres.

En effet, à quelques jours de là, notre poète comique accosta Chapelle dans la rue, et lui dit que tout était arrangé avec le mari parisien.

— Voici, poursuit Molière, ce qui s'est passé entre lui et moi : Je l'aborde un de ces soirs en sortant du théâtre, et je le prie de m'assigner un moment pour écouter un ouvrage sur lequel je désirerais avoir son avis. Mon homme, en se rengorgeant, me répond qu'il est enchanté de cette bonne fortune ; nous prenons jour. Le lendemain il court chez toutes ses connaissances, pour les inviter à venir entendre chez lui une lecture de Molière... Son salon est comble quand j'arrive ; je commence à lire mon *Georges Dandin*... Bientôt on rit malignement, on chuchote, on regarde le maître de la maison... Madame, pendant ce manège, rougit, s'agite sur sa chaise, cache sa figure avec son éventail ; enfin elle se lève et se glisse hors du salon... Quant à mon Dandin au naturel, il s'amuse comme un bienheureux de la confusion de sa copie...

Rayonnant d'hilarité, il appelle l'attention des auditeurs sur les traits qui se rapportent le mieux à son histoire... Ma lecture finie, cet honnête mari vient à moi, m'embrasse, me présente à ses amis, qui lui rient au nez... et je vous répète que je n'aurai pas de plus ferme soutien à la représentation.

Molière ne s'était point trompé : le Dandin du monde, placé sur le théâtre pendant qu'on jouait pour la première fois la comédie dont il a fourni le sujet, donnait l'exemple et le signal aux applaudisseurs... L'original ainsi rapproché de la copie a excité dans le parterre une gaieté folle... Tous les jours pareille scène se renouvelle ; notre aveugle mari ne manque jamais d'être à son poste, et la salle ne peut suffire aux curieux.

Il est impossible maintenant de révoquer en doute l'amour du roi pour M^{me} de Montespan ; mais il continue de cacher cette passion. Avec la duchesse de la Vallière, ses discours sur celle qu'il lui préfère sont pleins d'indifférence, on pourrait presque dire de mépris. « Elle voudrait bien que « je l'aimasse, dit quelquefois Sa Majesté ; Dieu m'en garde ! « cette femme me semble trop coquette, trop impérieuse. » Cependant tous les jours, au retour de la chasse, le roi, après s'être débotté, repoudré, habillé chez M^{me} de la Vallière, sans lui adresser trois mots, passe dans l'appartement de la nouvelle favorite, où ce prince reste toute la soirée. Désespérée de ces procédés de la part d'un homme qu'elle chérit comme le premier jour de leur union, la tendre duchesse avait quitté secrètement Saint-Germain au commencement de cette semaine, et s'était retirée une seconde fois à Chaillot. Mais sa disparition n'a été encore qu'une courte éclipse ; il a fallu qu'elle obéît à l'ordre de revenir au château, que lui a fait intimier le roi par M^{me} Colbert. Dans cette circonstance, où la tendresse du roi brilla d'un éclat passager comme une lumière qui finit, M^{me} de Montespan a eu le déplaisir d'entendre Louis XIV jurer un attachement éternel à la duchesse, et la mortification de recevoir le lendemain l'injonction de vivre avec

sa rivale, dont il lui est impossible, a-t-il dit, de se détacher.

Depuis cet instant, les deux maîtresses se sourient dans le monde, et ne se haïssent qu'en secret. Mais, malgré les serments du roi, il est aisé de voir qu'il supporte impatiemment la présence de la pauvre la Vallière ; jamais pourtant une amante trahie ne se montra pénétrée d'une plus douce résignation ; elle pousse la complaisance, l'abnégation apparente des regrets cuisants qui la dévorent, jusqu'à parer sa rivale de ses propres mains ; et celle-ci assure à qui veut l'entendre qu'elle n'est point satisfaite de son ajustement si la Vallière n'y a pas travaillé. Comment reconnaît-elle un si rare effort ? En insinuant au roi que le comte de Vermandois ¹ n'est pas son fils, mais celui de Lauzun. Tout, dans la bouche d'une femme qu'on aime, devient persuasif : Louis XIV se laisse convaincre par cette calomnie, et l'infortunée, qui loin d'être capable de le tromper se meurt lentement d'avoir perdu sa tendresse, est souvent brusquée par cet infidèle amant. Hier, dans les appartements, il trouva et ramassa l'épagneul de M^{lle} de la Vallière... « Tenez, dit-il à la duchesse en passant près d'elle et en lui jetant l'animal, voilà votre compagne, c'est assez pour vous. »

La marquise de Montespan, qui règne aujourd'hui sur le cœur de Sa Majesté, serait, il faut en convenir, une des beautés parfaites de la cour, si l'ensemble de ses traits ne révélait une audace propre à exciter le désir plutôt qu'à conquérir de solides affections. Les yeux de cette dame sont beaux, mais il en jaillit un feu plus libertin que tendre. Sa bouche est d'une extrême fraîcheur, mais le sourire qui s'y montre paraît dédaigneux et moqueur. Des cheveux blonds d'une nuance heureuse, une gorge éblouissante et bien placée, des bras moulés, la plus jolie main que j'ai jamais vue, une taille régulière, quoiqu'un peu forte ; une jambe bien tournée, dont le mollet, très prononcé et musculeux, annonce une puissante constitution ; telle est, au physique, la nouvelle favorite. Personne n'a

1. Louis de Bourbon, comte de Vermandois, né le 2 octobre 1667.

plus d'esprit que M^{me} de Montespan, et personne ne peut l'avoir aussi singulier : c'est un mélange continuél de raison, de sarcasme et de galanterie, piquante émanation d'un tempérament sans cesse excité. Cette irritation continuelle d'une nature impérieuse prête à la conversation de la marquise des expressions dont la justesse dépasse toujours les bornes du juste ordinaire : le bon sens est, dans sa bouche, une sorte de passion. Du reste, rien de séduisant comme le langage de cette dame : tout ce qu'il y a d'exagéré dans ses idées est fondu et lié de telle sorte par une élocution délicate, que l'on est tout surpris de n'en être nullement choqué. Ce genre d'éloquence, où la grâce et le naturel font passer, admirer même une conversation presque cynique, est un talent de famille : on l'appelle en cour *langue Mortemart*.

Croirait-on qu'avec une telle organisation il ait pu se loger des pensées dévotes dans la tête de M^{me} de Montespan, et des inclinations religieuses dans son cœur ? L'affirmative est pourtant reconnue, constatée. Des observateurs bien informés des progrès que le roi a faits auprès de la marquise, m'ont assuré que, dans ces instants de délire où la sagesse n'a plus d'empire sur les sens, il lui arrive quelquefois d'enlever à son amant l'autel préparé, bien préparé pour le sacrifice de l'amour, et d'aller, dans un cabinet voisin, se jeter à genoux et prier. On ajoute que, joignant le véritable sentiment du devoir à ces pratiques pieuses, auxquelles il ne manque que d'être plus opportunes, la maîtresse préférée a prévenu son mari du danger de leur commune réputation en le suppliant de l'éloigner de la cour, et que, soit indifférence ou ambition, il n'a pas eu égard à cet avis.

Aujourd'hui le marquis ne reconnaît que trop la justesse des craintes de la marquise ; il jette les hauts cris, fait toutes les folies imaginables, et produit un éclat qui le déshonore. Dernièrement, M. de Montespan se rendit à Saint-Germain avec un carrosse dont les panneaux étaient de corne, et qu'il avait fait draper de noir ; lui-même parut dans le plus sombre costume. Le roi, surpris de le

voir ainsi affublé, lui demanda de qui il était en deuil. « De ma femme, sire, » répondit-il. Sa Majesté se contenta, pour le moment, de tourner le dos au marquis ; mais, le soir même, il eut ordre de ne plus paraître à la cour. Cette aventure bizarre ayant eu lieu le mercredi des Cendres, Lauzun disait le lendemain dans la galerie : « Le carême est commencé, il est dans l'ordre qu'on ne « donne au château que des farces tragiques. »

Mais ce tragique ne s'est pas concentré à la cour ; M^{me} de Montespan l'a retourné dans son ménage. Les rois ne veulent pas souvent avoir quelque chose de commun avec leurs sujets, et s'ils consentent parfois à ce partage, ce n'est jamais en amour. La favorite a reçu l'injonction expresse de refuser à son mari ce qu'elle ne devrait accorder qu'à lui ; or, sur ce point, la longanimité conjugale devient difficile et l'impatience naturelle. Dans un de ces moments où toutes les belles prérogatives de la raison humaine cèdent à l'instinct, qui n'est pas moins animal dans l'homme que dans la brute, le marquis n'obtint qu'un refus sec et obstiné... L'époux, privé de ses droits, ne put contenir sa fureur, et le plus vigoureux soufflet appliqué sur le plus beau visage de la cour en tripla soudain le coloris. La vengeance n'est pas seulement le plaisir des dieux ; c'est encore le besoin des femmes, et surtout des femmes souffletées. La marquise courut se plaindre au roi ; le marquis fut exilé dans une terre qu'il possède au pied des Pyrénées : il y emmena ses enfants. Deux cent mille francs, qui lui furent comptés à son arrivée par le trésorier de la province de la part du roi, adoucirent un peu l'amertume de ses regrets... Le pauvre exilé, en comptant ses quatre mille louis, répéta ce vers d'*Amphitryon* :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Il était temps qu'Amphitryon-Montespan s'éloignât ; son infidèle moitié ne pouvait plus cacher le résultat de ses amours avec le roi. Elle essaya pourtant de dissimuler encore sa grossesse, en inventant une mode que la cour

s'est empressée d'adopter ; on voit les dames habillées en hommes, à la réserve d'une jupe sur laquelle, à l'endroit de la ceinture, on tire la chemise, que l'on fait bouffer de manière à perdre le volume du ventre dans les plis de ce dernier vêtement. Cette mode fait fureur ; il est à présumer que la population de l'année y gagnera.

Nous pouvons jouir enfin du chef-d'œuvre de Molière ; après deux ans de démarches infructueuses à la cour, ce poète vient d'obtenir la permission de faire représenter son *Tartufe*... Voilà les hypocrites, les faux dévots condamnés à se voir jouer au théâtre, après nous avoir joués impunément dans le monde ; cela diminuera un peu leur crédit, et c'est un grand bonheur.

Les affaires de M. le prince sont en fort mauvais état ; il doit plus de huit millions, et ses domestiques n'ont pas reçu leurs gages depuis cinq ou six ans. Chaque jour une foule de créanciers l'attend dans son antichambre pour lui rappeler ses dettes ; Son 'Altesse Royale, qui, en sortant, ne peut se dispenser de passer la désagréable revue de cette armée réclamante, traverse le plus vite qu'elle peut ses rangs, et débite toujours de nouvelles promesses sans savoir comment elle les remplira. Dans cette extrémité, M. le prince intercède depuis longtemps auprès de M. Colbert pour obtenir que Gourville, le seul homme qui puisse rétablir les affaires de ce héros endetté, ait la permission de rentrer en France. Le contrôleur général mettait à cette permission un prix exorbitant : malgré les services que Gourville a rendus au roi en concluant divers traités d'alliance dans les Pays-Bas, tandis qu'on le pendait à Paris, le sévère ministre voulait lui faire verser encore au trésor royal une somme de six cent mille livres. Le prince a du moins obtenu que l'ancien partisan fût admis à venir débattre lui-même ses intérêts. Il est arrivé dernièrement, et s'occupe tout à la fois de calmer peu à peu la rapacité de Colbert, et les pressantes réclamations des créanciers du prince. Ce double soin est en bonne main.

On a beaucoup ri à la cour de la précaution que Gour-

ville a dû prendre de se munir à Madrid de farine et de biscuit pour traverser l'*opulente* Espagne jusqu'à Bayonne. Aucune nation ne possède autant d'or que les Espagnols, et le peuple n'en est pas moins dévoré de vermine et de misère ; cela donne l'idée de ce que peut être la prospérité d'un État lorsque la noblesse seule réunit toutes les richesses. Gourville nous a raconté quelques particularités plus gaies des mœurs castillanes ; par exemple, l'usage est, quand l'on passe près d'un carrosse renfermant des femmes, de leur adresser la parole : l'apostrophe est ordinairement leste et un peu plus qu'à double entente. Elles y répondent avec beaucoup de vivacité, et ne sont jamais en reste de propos gaillards. Mais s'il y a près d'elles un homme que vous n'ayez pas aperçu, elles vous en préviennent par un signe très expressif qui équivaut à l'invitation de vous abstenir. Aussi les maris espagnols peuvent-ils compter sur la modestie de leurs femmes... lorsqu'ils les accompagnent.

Casimir, d'abord jésuite, puis cardinal, ensuite guerrier, enfin roi de Pologne, et qui, à l'exemple de la reine Christine, est descendu volontairement du trône, habite Paris depuis un mois. Louis XIV a fait un très bon accueil à ce prince ; et prévenu qu'il voulait embrasser de nouveau la vie religieuse, il lui a donné l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés avec une forte pension. Cependant Casimir ne paraît pas extrêmement pressé de prendre possession de sa dignité monastique : soit habitude royale, soit souvenir de cardinal, Sa Majesté Polonaise se montre fort sensible aux charmes de nos belles. Ce roi, devenu abbé, n'est ni jeune, ni beau, ni spirituel ; mais il a de forts gros diamants, qui tiennent éveillées toutes les ambitions cupides de la cour. Le monarque presque enfroqué est toujours environné d'un essaim de beautés mondaines dans la galerie de Saint-Germain ; on dirait que ces pierrieres sont à une enchère de douces œillades et de faveurs. Pendant que, nouveau saint Antoine, Casimir se débat au milieu de ces douces tentations, ses sujets viennent de

lui donner un successeur. Le duc de Lorraine et le grand Condé avaient des partisans dans la diète; mais l'agent principal, l'or, leur a manqué, et Michel Wiesnowski, prince sans mérite du sang des Jagellons, a été élu par les Polonais.

Racine ne vient plus me voir; nous sommes, je crois, brouillés; il me semble cependant que je n'ai pas un seul tort à me reprocher. Je me croyais assez l'amie de ce jeune poète pour me permettre quelques remarques sur les soins trop peu poétiques qu'il donne à la Champmeslé; je ne sais pas comment il a pris la chose; mais son éloignement a suivi de près mes observations... Apparemment les raisons d'une comtesse de trente ans ne valent pas les procédés d'une actrice de vingt-cinq. Malgré cette espèce de rupture, je n'en rendrai pas moins justice aux belles compositions du successeur de Corneille, et je suis outrée du triste accueil que le public fait à sa tragédie de *Britannicus*, qu'on joue dans le désert depuis un mois. Il est vrai qu'on peut reprendre de graves défauts dans cette pièce: par exemple, la fidélité historique est trop blessée par l'abaissement de la vraie grandeur de *Britannicus* devant Néron. Le dénouement, où Junie, après la mort du héros, court se faire vestale, manque aussi de dignité: c'est un moyen de comédie, dépourvu même de vraisemblance, puisque le temple de Vesta ne s'ouvrait, pour les prêtresses de cette divinité, qu'après une multitude d'épreuves et de formalités. Mais le seul rôle de Néron, admirablement joué par Floridor, le premier comédien de notre temps, suffirait pour faire admirer l'ouvrage, si la versification n'était pas ce que l'auteur a produit de plus parfait. On a remarqué que depuis la première représentation de *Britannicus*, Louis XIV ne danse plus dans les ballets de la cour; frappés de cette circonstance, les esprits observateurs en ont cherché la cause, et l'ont trouvée dans ces vers sur l'empereur romain, qui s'appliquent avec tant de précision à la conduite du monarque français:

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre.

Voilà un résultat moral qui vaut mieux qu'un grand succès; on croit que ce passage a été demandé à Racine par M. Colbert.

Mademoiselle, qui refusa la main de plusieurs souverains, n'en devait pas moins porter les chaînes d'un mortel moins illustre; le comte de Lauzun fait, depuis longtemps déjà, palpiter ce cœur qu'anime le sang de Henri IV. Ce favori de Louis XIV n'est, auprès d'une petite-fille du grand Béarnais, qu'un gentilhomme bien obscur que la faveur seule de son maître a tiré de la foule, et dont l'audace a conquis encore plus de crédit qu'on ne lui en a donné. Dire ce qui a charmé M^{lle} de Montpensier dans M. de Lauzun me serait difficile, car je lui connais peu de qualités aimables, et ce n'est certainement pas un bel homme. Voici son portrait : il est petit, mais assez bien fait, et sa tournure ne manque pas d'élégance. Ses cheveux sont d'un blond fade, ses yeux plus malins que spirituels, son nez et sa bouche mal dessinés. Il a le visage pâle et d'une coupe qui n'est point heureuse. Avec tout cela, l'ensemble de sa physionomie a pourtant de l'expression. M. de Lauzun est le plus ambitieux des courtisans; comme il n'est pas moins inconstant, pas moins capricieux, le but qu'il vient d'atteindre n'est jamais celui auquel il veut s'arrêter. Envieux de tout, il convoite sans cesse les richesses ou les faveurs d'autrui; les a-t-il obtenues, elles perdent à ses yeux tout leur charme, et c'est à dépouiller d'autres possesseurs qu'il aspire aussitôt. L'humeur de ce gentilhomme ne peut en rien contribuer à lui faire des amis : il est chagrin, sauvage, et trouve avec une sorte de plaisir l'occasion de haïr. Si parfois quelques lueurs de gaieté dissipent la mélancolie de M. de Lauzun, c'est en

éclats de malignité que son hilarité passagère ne tarde pas de dégénérer : l'on peut dire qu'il ne montre un peu d'esprit que pour découvrir des défauts même à ceux qu'il appelle ses amis, et auxquels il n'épargne point le ridicule. Le comte est d'une bravoure que sa prodigieuse adresse rend très dangereuse ; aussi en prend-il occasion d'être fier jusqu'à l'insolence, tandis qu'auprès des grands dont il dépend, on le voit souvent bas jusqu'au valetage. Cet homme, tel que je viens de le peindre, a cependant plu à presque toutes les femmes de la cour ; un grand nombre d'entre elles se vantent journellement de lui avoir cédé ; d'autres regrettent de n'avoir pu se rendre à lui.... Il faut bien en conclure que Lauzun possède le secret de ce qui plaît aux dames, et que *Mademoiselle* elle-même en est convaincue, puisqu'elle brûle de l'épouser.

Il y eut pendant tout le mois dernier de grands débats à la cour sur cette étrange alliance, dont M^{lle} de Montpensier a manifesté ouvertement le désir. La reine, *Mon-sieur*, *Madame*, et même M^{me} de Montespan, ont fait envisager au roi tout ce qu'une telle union avait de contraire à la dignité du trône, auquel *Mademoiselle*, cousine germaine de Sa Majesté, tient de si près. Louis XIV reconnaissait la justesse de ces remontrances, mais il aimait Lauzun ; il ne croyait pas d'ailleurs avoir le droit d'imposer le célibat à sa parente, qui, parvenue à quarante-trois ans, ne pouvait plus prétendre à une main illustre.

— Que diable ! mesdames, disait-il à Marie-Thérèse, à la belle Henriette et à la favorite, vous en parlez à votre aise, vous qui n'êtes plus demoiselles : mais mettez-vous un peu à la place de cette pauvre fille...

— Sire, répondit la reine, les secours du ciel ne peuvent lui manquer...

— N'oubliez donc pas, madame, que vous n'êtes pas fâchée d'y joindre de temps en temps les secours de la terre.

— *Mademoiselle*, dit M^{me} de Montespan, doit, à son âge, avoir renoncé...

— Vous, marquise, interrompit le roi, prendriez-vous

l'engagement de faire une telle renonciation à cinquante ans ?...

— Votre Majesté est toujours compatissante, reprit la reine avec une intention presque maligne.

— Il faudra faire à votre confesseur l'aveu de cette petite malice, dit le roi en souriant.

— Ainsi Votre Majesté permettra que M. de Lauzun devienne son cousin, poursuivit la favorite.

— Est-ce que vous auriez voulu qu'il devînt le vôtre ?

— Votre Majesté fait quelquefois des plaisanteries...

— Trêve de badinage ; M. de Lauzun est un homme d'esprit, un brave officier, un gentilhomme de bon lieu ; son alliance avec *Mademoiselle* ne peut nuire à ma gloire ; elle fera le bonheur de ma parente et le sien ; j'y souscrirai quoi qu'on dise.

— On voit bien, dit la reine en se retirant, que Votre Majesté ne saurait rien refuser aux amours.

— Peut-être leur accorderai-je moins, madame, répliqua sèchement le roi, si vous aviez été plus généreuse envers eux.

— Ce n'est pas moi, sire, qui conserve leurs trésors, repartit Marie-Thérèse en jetant un regard significatif sur M^{me} de Montespan... Puis Sa Majesté sortit après avoir fait une grande révérence au roi.

La permission d'épouser M. de Lauzun était accordée à *Mademoiselle* ; le contrat venait d'être signé ; le favori, qui devait prendre le titre de duc de Montpensier, recevait de magnifiques apanages¹ ; le roi avait écrit à toutes les cours pour annoncer le mariage de sa cousine. Mais la fortune est volage ; Lauzun, au lieu de l'enchaîner quand il en avait le pouvoir, s'amusa de bagatelles qui laissèrent à cette capricieuse divinité le temps de lui échapper. Le favori, enivré de sa grandeur future, voulut l'orner de tout l'éclat d'un triomphe ; il perdit huit ou dix jours en préparatifs. Pendant ce retard, M. le prince et son fils

1. *Mademoiselle* lui abandonnait à peu près vingt millions.

furent se jeter aux pieds du roi ; ils lui peignirent sous les couleurs les plus sombres le déshonneur que le mariage projeté allait répandre sur la famille royale, sur cette noble race qui comptait tant de siècles d'une illustration sans tache, et qu'allait ternir l'événement qui se préparait. MM. de Condé venaient de toucher la corde sensible : l'orgueil excité de Louis XIV fit plus en un instant que n'avaient pu faire dans un mois toutes les obsessions de la cour ; il retira la parole qu'il avait donnée à M. de Lauzun, et écrivit à l'étranger pour contremander la notification du mariage.

Il est plus aisé de concevoir que de peindre quelle fut la fureur du comte en apprenant cette fatale nouvelle ; trompé dans le plus impérieux de ses penchants, l'ambition, blessé dans cette vanité qui fait le fond de son caractère, il se répandit en injures contre Louis XIV, injures qui, par bonheur, ne furent entendues que de quelques domestiques dévoués. Mais Lauzun ne s'en tint pas là ; il courut au château, méprisa toutes les consignes, et pénétra dans l'appartement de M^{me} de Montespan, où le roi se trouvait. L'heure était même tellement inopportune que Sa Majesté, occupée d'un tout autre soin que de donner une audience, dut se retirer précipitamment sous un rideau pour se mettre en état de paraître, tandis que la favorite, dont le désordre n'était pas moins grand, se jetait dans un cabinet voisin.

— Sire, dit brusquement le comte sans excuser son apparition déplacée, je viens demander à Votre Majesté comment j'ai mérité qu'elle me déshonorât ?...

— Allons, allons, mon ami, calmez-vous, dit avec douceur Sa Majesté, qui sentait tout ce que la colère de son favori avait d'excusable...

— Non, sire, non, je ne puis accepter tant d'humiliation, reprit à haute voix Lauzun en présentant au roi son épée... Vous m'avez enlevé l'honneur, prenez ma vie... prenez... je n'en veux plus... je l'abhorre.

— Remettez-vous, comte, poursuivit Louis XIV avec le même calme, je sens tout ce que ceci doit avoir de

contrariant pour vous ; mais je vous en dédommagerai : je vous élèverai si haut que vous cesserez de regretter l'union que je dois interdire.

— Je ne veux point de vos dons, sire... je ne dois rien accepter d'un prince qui se dégrade.

— Monsieur de Lauzun ! s'écria le roi avec un éclat de voix terrible, qui attira dans la chambre M^{me} de Montespau effrayée.

— Venez, perfide, venez jouir de votre ouvrage ! dit le comte en apostrophant la favorite. C'est vous, vous surtout qui avez attiré la honte sur moi... Vous craigniez de perdre un peu de votre empire.

— Sortez, comte, poursuivit le roi, dont la fierté s'était réveillée, sortez ; je pardonne à votre emportement, mais ne reparez à la cour que résigné et soumis.

— Voilà votre mot de prédilection, sire ; il ne vous faut que des esclaves... Quand par hasard votre fantaisie leur permet de lever la tête, ils doivent se montrer prompts à la rebaisser, à se replonger dans la poussière dès que cette fantaisie a cessé... Je prie Votre Majesté de me permettre de m'éloigner ; j'aimais à la servir, mais je ne saurai jamais ramper... Et Lauzun sortit sans avoir fait le moindre salut.

Pendant que cette scène se passait à Saint-Germain, *Mademoiselle* enfermée au Luxembourg, éclatait en pleurs et en gémissements. Elle garda le lit plusieurs jours sans rien prendre que du bouillon. Quelques-unes de ses amies dévouées purent seules être admises auprès d'elle. Son Altesse Royale les reçut en veuve désolée. « *Il serait là !* » s'écriait-elle en montrant dans son lit la place vide que Lauzun devait occuper, *il serait là !... Oh ! j'en mourrai, mesdames, j'en mourrai...* » Et la pauvre fille inondait sa couche de larmes. Non, jamais on ne vit une virginité aussi affligée de n'avoir pu mourir... Peu à peu cependant la douleur de *Mademoiselle* se calme au sein des consolations que lui prodigue M. de Lauzun ; un amant possède de grandes ressources pour consoler de la perte d'un mari, surtout quand l'un et l'autre se trouvent réunis

dans la même personne, et quand l'amant offre avec une certaine persévérance tout ce que le mari pouvait offrir. Mais si la douleur de M^{lle} de Montpensier s'apaise, sa colère contre M. le prince subsiste. Pour se venger autant qu'elle peut des mauvais offices de son parent, elle va révélant partout les amours de madame la princesse avec plusieurs jeunes seigneurs, que M. le prince ne peut plus suffire à faire exiler. Elle disait l'autre jour à Saint-Germain en présence du grand Condé : « Il faut espérer, « sire, que bientôt les femmes auront la liberté de déclara-
« rer leurs amants, comme les hommes déclarent leurs
« maîtresses... Cela épargnera à Votre Majesté beaucoup
« d'exils... » M. le prince fronça le sourcil et se tut.

Louis XIV, qui sentait qu'en bonne conscience il devait à Lauzun un dédommagement, vient, dans un grand travail de promotions, de le nommer capitaine des gardes, en remplacement de M. de Tresmes, fait premier gentilhomme de la chambre. Le roi a le même jour nommé le jeune comte de Vermandois, son fils naturel, amiral de France, charge que Sa Majesté fait revivre pour cet enfant d'une maîtresse délaissée que les honneurs ne consoleront pas d'avoir perdu le cœur de son royal amant.

Il n'y a pas encore un an que nous avons la paix, et le courage de nos guerriers s'indigne de ce qu'ils appellent un long repos. Plusieurs gentilshommes, parmi lesquels on compte M. de la Feuillade, le duc de Beaufort, M. de Navailles et le comte de Saint-Paul, fils puiné de M. de Longueville, ont demandé au roi la permission d'aller à l'île de Candie ¹ aider les Vénitiens à se défendre contre les Turcs, qui depuis quelques années les tiennent assiégés

1. Les Vénitiens ne consentirent à défendre cette possession, d'une faible importance, que par les continuelles obsessions du pape, qui craignait de voir s'établir les infidèles dans une île située assez près de ses États. Cette crainte lui fit prodiguer l'or de la chrétienté aux Vénitiens, pour les mettre à même de perpétuer la défense ; et tel fut le motif qui les détermina à tenir si longtemps. Mais il fallut céder à la force : Candie capitula en septembre 1669.

dans cette place. Cette bouillante noblesse, à laquelle Sa Majesté a confié quelques troupes, est rendue à sa destination ; on en a même reçu des lettres, qui m'ont été communiquées. Elles renferment des détails que je consigne sur mes tablettes, à cause de leur singularité, mais que j'aurai soin d'en effacer un jour.

Quand le petit corps français arriva dans la forteresse assiégée, il y trouva des officiers de toutes les nations qui, au milieu des plus grands dangers, de dangers de tous les instants, se livraient à un genre de débauche dont nos jeunes seigneurs furent effrayés, quoique passablement aguerris à la cour de France. Si l'on se rappelle ce corps amené d'Italie sous un autre règne par le duc de Nevers pour secourir le roi contre la maison de Guise, on se souviendra aussi des deux mille chèvres caparaçonnées de velours vert brodé d'or qui suivaient ces troupes. Le nombre de ces chèvres, égal à celui des officiers, ne laissa bientôt plus douter de l'usage auquel on les destinait... C'était un cortège de maîtresses quadrupèdes. Tel fut le spectacle qui s'offrit à nos gentilshommes à leur arrivée dans les murs de Candie. La Feuillade, qui rend compte de cette horreur, n'est pas facile à intimider en fait de dépravation ; pourtant il avoue avoir senti ses cheveux se dresser un matin qu'il trouva le gouverneur tête à tête avec sa chèvre favorite. « Elle était, écrit le duc, couverte
« d'un caparaçon de velours noir brodé d'or ; mais j'eus
« occasion de remarquer depuis, que son amant lui faisait
« changer souvent de parure, et l'ornait de ses propres
« mains de dentelles et de rubans. »

La Feuillade et ses amis, qui ne prenaient pas goût à de tels passe-temps, pressèrent bientôt le général vénitien de leur donner des troupes pour une sortie dans laquelle ils espéraient faire lever le siège. N'ayant pu obtenir ce qu'ils demandaient, ils n'en sortirent pas moins avec le peu de soldats qui les avaient suivis. Je voudrais, en rapportant un fait d'armes très honorable, n'avoir pas à mentionner une fanfaronnade ridicule ; mais il faut être vrai avant tout. La Feuillade ne voulut, dans l'attaque des

infidèles, être armé que d'un fouet à manche d'argent, qu'il fit claquer en chargeant les ennemis. Mais il fallut bientôt changer de manœuvre ; le corps français, trop faible pour battre les assiégeants, fut, malgré des prodiges de valeur, mis dans une complète déroute, et le fanfaron n'eut besoin de son fouet que pour exciter sa monture à fuir plus vite... Le brave duc de Beaufort périt dans cette malheureuse tentative ; on n'a pu retrouver son corps.

Tandis que nos guerriers se font battre sur les côtes de l'Italie, la religion catholique romaine remporte chaque jour de nouvelles victoires en France sur les protestants. Pélisson, cet ami dévoué de Fouquet, qui fit de beaux mémoires en sa faveur pendant le procès de ce ministre, fut cette semaine sur le point d'abjurer. Mais M. de Montausier ayant dit à M^{lle} Scudéry qu'aussitôt après sa conversion ce bel esprit serait précepteur du Dauphin et président à mortier, Pélisson, en homme délicat, a différé de se convertir, ne voulant pas paraître embrasser la foi catholique par un motif intéressé.

Au récit de ce beau trait a succédé ce matin dans la galerie de Saint-Germain celui d'une anecdote qui caractérise bien le chevalier de Lorraine. Si ce jeune seigneur de la maison d'Armagnac, peut, par ambition, jouer au Palais-Royal un rôle à peu près semblable à celui des chèvres de Candie, on doit présumer qu'il revient aux sources d'une félicité plus naturelle, avec le même empressement que ces maîtresses à quatre pieds mettent à retourner aux amants de leur espèce. Mais en amour la frivolité du chevalier est extrême : il rompit il y a quelques jours avec M^{lle} de Coëtlogon, qu'il négligeait depuis longtemps. La belle était triste, éplorée, car, quelque peu qui vaille un amant, nous avons la bonté de le regretter. « Pourquoi cette tristesse ? lui dit l'infidèle avec sa légè-
« reté accoutumée ; qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qui
« nous arrive ? Nous nous sommes aimés, nous ne nous
« aimons plus : la constance n'est pas une vertu de notre

« âge ? Il vaut mieux que nous oublions le passé que de « nous amuser à le pleurer... Voilà un joli petit chien ! « qui vous l'a donné ? » Aimez donc les hommes de ce caractère !... Pauvres femmes ! pauvres femmes !

M. de Lionne donna ces jours derniers les premières audiences à un ambassadeur de la Porte nommé Soliman Aga ; les entrevues ont eu lieu à Surène. Notre ministre des affaires étrangères ne peut se lasser de vanter une boisson appelée *café* que l'envoyé mahométan lui a fait prendre ; M. de Lionne avait engagé hier une nombreuse compagnie, qu'il a régälée de cette drogue : pour mon compte, je l'ai trouvée détestable... Je m'y habituerai peut-être ¹.

Il vient de paraître un édit portant que par le commerce de mer on ne déroge point à la noblesse ; comment peut-on y déroger par tout autre négoce ? En Angleterre les pairs siègent au parlement sur des balles de coton..... sublime allégorie qui rappelle que le commerce est une des bases de la prospérité des États... Chez nous il est encore des parties d'une telle industrie qui peuvent déshonorer les nobles, lorsque l'histoire atteste que nos illustres aïeux sortaient de leurs manoirs crénelés pour détrousser les voyageurs et cela sans déroger.

Molière nous a donné *Pourceaugnac*, farce qui fera rire nos arrière-petits-enfants comme nous en rions nous-mêmes. Il est, dit-on, impossible de rester au-dessous des loges où les dames sont placées lorsque les comédiens représentent *Pourceaugnac*, parce que le plancher de ces loges est trop mal joint pour garantir de la suite des accidents auxquels cette représentation donne lieu. La chose est forte, mais elle n'est pas impossible ; quand la gaieté nous gagne, nous autres femmes, elle se loge partout.

1. Quelques années plus tard, un nommé Pascal établit, à la foire Saint-Germain, une taverne qu'il nomma *café* parce qu'on y prenait de cette liqueur. Le succès ne fut pas durable à cette première époque ; et la mode du *café* passa, ainsi que l'avait prédit M^{me} de Sévigné. Mais, en 1689, François Procope le remit en usage dans un établissement qui porte encore son nom... Le *café* et le *Racine* restèrent.

CHAPITRE XV

1670

Abrégé de l'histoire de M. le prince sur les livres d'un tailleur. — Bossuet précepteur du Dauphin. — L'évêque marié. — Beaumont de Péréfixe ; sa mort. — Accouchement romanesque. — La voix du rideau. — Louis XIV valet. — Le duc du Maine arrive. — M. de Montespan et le maréchal d'Albret. — Le premier se prévaut du crédit de sa femme. — M^{me} Dufrénoy. — La dame du lit. — Les grandes entrées ; quatrain. — Caquet chez Ninon. — Exil du chevalier de Lorraine. — M^{me} de Colonne court après lui. — La belle ambassadrice. — Explication de l'exil du chevalier de Lorraine. — Promenade pompeuse de la cour en Flandre. — Le carrosse du roi ; qui s'y trouve. — Lauzun commande l'escorte. — Fêtes sur la route. — Artistes envoyés de Paris. — Beautés de la capitale en mission. — Mécontentement des belles provinciales. — Effet que produit la cour voyageuse. — Des Flamandes se plaignent de n'être pas conquises. — Gratifications aux officiers des garnisons. — *Madame* passe en Angleterre. — Elle emmène M^{lle} de Kerouaille pour aider aux négociations. — Un mot sur le rôle que joue la princesse. — Succès de ce voyage. — *Bérénice* de Racine. — *Tite et Bérénice* de Corneille. — Mort de *Madame*. — Détails à ce sujet. — Tableau. — Morel ; sa déposition — Ordonnance criminelle. — Les Grâces Mortemart. — Jugement de l'abbé Testu sur ces trois dames. — M^{me} de Thianges ; sa manie. — L'abbesse de Fontevrault. — Velléité de Louis XIV pour cette religieuse. — L'abbé de Rivière ; son épitaphe. — Le roi promet à Lauzun de le faire grand maître de l'artillerie. — Intrigues de Louvois pour qu'il ne le soit pas. — M^{me} de Montespan s'en mêle. — Lauzun emploie auprès d'elle le grand moyen. — Le comte craint d'être joué ; il veut s'en assurer. — Le lit de la favorite. — Dialogue à bâtons rompus. — Dures vérités. — Démarche audacieuse de Lauzun. — La canne du roi. — L'épée rompue. — Lauzun à la Bastille. — *Le Bourgeois gentilhomme*. — Voilà bien les courtisans ! — Vengeance de la favorite exercée contre Lauzun. — Louvois la seconde. — Découverte du mariage secret de *Mademoiselle*. — Lauzun sera renfermé à Pignerol. — Douleur calme de sa femme. — Le duc de Lorraine est dépossédé de ses États.

Gourville rétablit un peu d'ordre dans les affaires de

M. le prince : le nombreux cortège de créanciers que Son Altesse Royale trouvait chaque matin dans son antichambre, et qui l'obligeait à la traverser fort vite, malgré sa goutte, commence à s'éclaircir ; encore quelques mois, et le grand homme sera débarrassé de cette troupe auxiliaire que le plus habile général ne fait pas toujours obéir à commandement. Le nommé Tabouret, tailleur, était un des plus assidus réclamants ; il est vrai que ses mémoires ne s'élevaient pas à moins de trois cent mille livres. Les commencements de cette robuste dette remontent, dit-on, au règne précédent : le sieur Tabouret a fourni tour à tour au prince des habits pour la cause de la cour, pour celle de la Fronde et pour le commandement des armées espagnoles. Les livres de cet artisan sont un abrégé de l'histoire politique et militaire de Son Altesse Royale.

Le roi a choisi l'évêque de Condom pour précepteur du Dauphin. Les grandes dignités éveillent l'envie ; bien des gens sont jaloux de la faveur de Bossuet, et, ne pouvant nier son mérite, cherchent à ternir sa vertu. Voici ce qu'on m'a dit de ce prélat : Bossuet, fils de l'intendant de Soissons, étant venu à Paris finir ses études au collège de Navarre, devint éperdument amoureux de M^{lle} Des Vieux, demanda sa main à son père, et l'épousa secrètement. Un contrat de mariage fut, dit-on, dressé ; la personne de qui je tiens cette anecdote affirme l'avoir vu, ainsi que deux petits garçons, fruits de cet hymen, et morts en bas âge. Cependant Bossuet, dominé par sa vocation pour l'éloquence sacrée, aurait pris les ordres du consentement de sa femme, et, après avoir été docteur en Sorbonne, chanoine à Metz, puis archidiacre dans la même métropole, serait devenu évêque de Condom quoique époux et père. Jusqu'ici je ne vois rien qui ne puisse s'accorder avec le vœu des conciles sur la chasteté des prêtres, car celui-ci peut s'être abstenu depuis son ordination... C'est à cela que la question se réduit ; mais les méchants la résolvent négativement. A les en croire, M^{me} Bossuet a constamment habité le lieu où se trouvait son mari ; seulement le secret a protégé cette union clan-

destine du sacerdoce et du sacrement qu'il exclut... En admettant que M. de Condom soit réellement marié, je ne crois pas que cet évêque inspire pour cela de plus mauvais principes au Dauphin ; il y a du moins présomption qu'il s'en tient à l'épouse dont il a fait choix, tandis que tant de moines, d'abbés et de prélats se vengent sur toutes les femmes de la défense qui leur est faite d'en posséder une seule.

A propos de précepteur, je dois noter que M. Har douin de Beaumont de Péréfixe, qui contribua à élever Louis XIV, est mort la semaine dernière. Il était auteur d'une *Histoire de Henri IV*, composée pour l'éducation du petit-fils de ce grand prince ; elle est remarquable par une naïveté de style qu'on a trop négligée depuis. Ce livre renferme mille exemples de simplicité qui font encore ressortir la grandeur du héros ; il serait à désirer que cette partie de l'ouvrage eût été plus goûtée par l'élève de M. de Péréfixe.

Les rois croient toujours que le secret de leurs aventures est religieusement gardé parce qu'ils le payent cher ; mais on a tant de plaisir à s'amuser de leurs faiblesses, qu'il se trouve toujours des gens disposés à payer plus cher l'indiscrétion. M^{me} de Montespan n'accoucha qu'avant-hier, dans la nuit, du premier fruit de sa royale galanterie, et déjà cet événement environné d'un mystère qu'on avait jugé impénétrable m'a été raconté par dix personnes.

Clément, fameux accoucheur, fut amené par une dame de confiance de la marquise, qui l'avait été quérir avec un carrosse de place. Ce chirurgien arriva dans la chambre de la favorite ayant un bandeau sur les yeux ; mais on le lui ôta après avoir pris la précaution d'éteindre les bougies.

— Ah ! ah ! dit Clément, qui est jovial, il paraît que je dois aller prendre l'enfant au lieu où il est, à tâtons comme on l'y a mis !

— Rassurez-vous, lui dit une voix d'homme qui sortit de dessous le rideau du lit.

— Parbleu ! je ne crains rien ! ne suis-je pas habitué à ces petites expéditions mystérieuses dans un temps où mes jeunes clients entrent dans le monde comme ils peuvent !

— Monsieur, répondit la voix du rideau, vous êtes ici pour faire votre métier, et non pas des dissertations morales.

— J'entends bien... c'est hors de propos... mais je n'avais pas soupé quand on est venu me prendre, j'ai faim ; faites-moi, je vous prie, donner à manger en attendant que l'enfant se décide à venir.

Le roi (car c'était lui qui se trouvait là) sortit alors de sa cachette et alla prendre un pot de confitures et du pain, qu'il apporta à l'accoucheur.

— N'épargnez ni l'un ni l'autre, dit Sa Majesté, il y en a encore au logis.

— Je le crois, répondit Clément ; mais la cave serait-elle moins bien garnie ? Vous ne me donnez pas de vin, et j'étouffe.

— Un peu de patience, je ne puis pas être à tout à la fois... Sa Majesté aurait pu ajouter qu'elle n'avait pas l'habitude du service.

— A la bonne heure ! reprit le chirurgien en recevant un verre que dans l'obscurité Louis XIV avait rempli jusqu'au bord.

— Est-ce tout ? demanda le roi.

— Pas encore... Un second verre pour boire avec vous à la santé de la commère...

— Mais, monsieur...

— Allons donc, l'affaire en ira mieux...

Le roi versa de nouveau, approcha un verre, qu'il prit sur la cheminée, de celui de Clément, et mouilla ses lèvres de quelques gouttes de vin. En ce moment un cri aigu arraché à la marquise par le premier essor vers le monde de l'hôte impatientement attendu mit fin au repas de l'accoucheur et au service du roi.

Pendant que Clément se mettait à l'œuvre, M^{me} de Montespan prit les mains de Sa Majesté, qui tant que le travail dura, demandait de minute en minute si cela ne se

terminerait pas bientôt. Enfin après une heure environ de douleurs assez fortes un gros garçon ¹ parut, à la plus vive satisfaction de notre maître, et à la plus grande renommée de M. de Montespan. Le chirurgien ayant alors demandé une bougie pour mettre ordre à certaines choses, Louis XIV s'enveloppa de nouveau dans le rideau, et y demeura jusqu'au départ de Clément. Celui-ci, muni d'une bourse de cent louis, reprit gaiement son bandeau pour quitter l'hôtel ; il fut reconduit chez lui par la personne qui l'avait amené. « N'oubliez pas en pareille circonstance, lui dit-il en la quittant, que je suis votre très humble serviteur. »

Dans le temps où M^{me} de Montespan travaillait si bien à la réputation de son mari, il avait dans son exil une querelle avec M. le maréchal d'Albret, gouverneur de la province. « Vous me manquez, lui disait ce dernier, et me devez pourtant le respect. — C'est bien vous qui me le devez, répondit le marquis, car c'est ma femme qui vous a fait nommer à ce gouvernement. » La nouvelle de ce différend parvint d'abord à M. de Montmorency : lorsqu'il la reçut, il était dans l'appartement de la favorite, à qui il demanda la permission de lire cette dépêche. Comme la marquise voyait rire le duc en lisant, elle voulut savoir le motif de sa gaieté ; après s'être fait prier un peu, il lui montra l'écrit. « J'aurais tort de blâmer le marquis, dit sérieusement M^{me} de Montespan ; il a de l'honneur, et est assez malheureux de m'avoir épousée. Avant notre mariage, le pauvre homme ne perdait qu'au jeu ; depuis il a perdu jusqu'à sa femme. Faites savoir, je vous prie, à M. d'Albret qu'il doit traiter M. de Montespan avec plus d'égard, s'il tient à conserver la faveur dont il jouit. »

Rien de contagieux comme l'exemple des princes : M. de Louvois ne se contente plus d'avoir des maîtresses ; pour mieux copier son maître, il vient d'élever M^{me} Dufrénoy, femme de l'un de ses commis, aux hon-

1. Louis-Auguste de Bourbon, depuis duc du Maine.

neurs de sa favorite en titre. Le roi, toujours disposé à excuser les faiblesses amoureuses, a bien voulu créer pour cette beauté sensible une charge dont la désignation prête beaucoup à rire aux courtisans : M^{me} Dufrénoy est *dame du lit de la reine*, dignité qui lui vaut les grandes entrées. On débite une foule de bons mots à ce sujet. Je copie le moins mauvais de tous :

La dame Dufrénoy, dans ces belles contrées
Où l'on peut aux honneurs arriver en aimant,
Par l'orgueilleux Louvois a les *grandes entrées*...
La belle n'avait pas moins fait pour son amant.

On s'amusait l'autre soir chez Ninon à composer des armoiries pour la nouvelle dame de cour. « Il faut, disait « la Fare, qu'il y ait un lit dans son écusson, puisque « c'est l'objet caractéristique de sa charge. — Dites donc « la base de sa dignité, ajouta Chaulieu, abbé poète, qui « ne manque jamais de renchérir sur un propos leste, « quelque libre qu'il soit... — Vous ferez, messieurs, figurer comme vous voudrez M^{me} Dufrénoy au blason, dit « M^{lle} de Lenclos ; mais M. de Louvois s'est conduit, en « la créant *dame du lit*, comme Caligula quand il fit son « cheval de bataille consul. »

Depuis plusieurs années le chevalier de Lorraine était le sujet de troubles souvent très graves dans la maison de *Monsieur*. Ce favori, qui ne pouvait souffrir *Madame*, parce que cette princesse le méprisait, ne laissait perdre aucune occasion de rappeler ses tendres faiblesses au souvenir de son époux. Souvent Henriette, tout en larmes, s'était jetée aux pieds du roi et l'avait conjuré d'éloigner de la cour cet ennemi de son repos. Louis XIV avait toujours répondu qu'il était désolé de déplaire à la belle suppliante, mais qu'il ne pouvait prendre sur lui de débarrasser *Monsieur* jusqu'au point de bannir le chevalier. Enfin *Madame* a mieux choisi son temps cette année ; le duc d'Orléans est veuf de son favori, que le roi exila le mois dernier dans le midi de la France malgré les pleurs

amers de *Monsieur*. Les bosquets de Saint-Cloud retentissent des cris de cet amant éploré ; mais Louis XIV tient bon, et sa belle-sœur a juré qu'elle ne mettrait point de bornes à sa reconnaissance : ce dont le roi a, dit-on, pris bonne note.

J'apprends que le chevalier de Lorraine a déjà fait parler de lui dans son exil. M^{me} de Colonne l'ayant vu, lors de son passage à Aix, s'est éprise d'un beau feu pour ce jeune seigneur, qui serait, il faut en convenir, un très bel homme s'il était un homme. Soudain le sang Mancini s'est échauffé dans la belle Laure ; elle s'est mise à courir après l'exilé, déguisée en cavalier ; et sa dame d'honneur, sous un semblable déguisement, a profité de l'occasion pour se mettre à la poursuite du comte de Marsan, qui partage la disgrâce du chevalier, et dont elle brûlait d'éprouver le mérite. Le roi, en apprenant ce double pèlerinage par trop galant, s'est repenti tout haut d'avoir aimé une telle bacchante ; Sa Majesté a juré qu'elle ne lui inspirait plus aucun intérêt. Louis XIV avait jusqu'ici fermé l'oreille aux demandes réitérées du page, qui réclame M^{me} de Colonne au nom de son mari ; mais M. de Lionne fut chargé hier d'écrire à Sa Sainteté que la duchesse serait arrêtée et renvoyée à Rome... Convenons qu'il faut être d'une bonne trempe de mari pour rouvrir le bercail de l'hymen à une brebis si longuement et si complètement égarée.

Toute la cours'étonnait que *Madame* après de nombreuses et vaines tentatives pour obtenir le bannissement du chevalier de Lorraine eût réussi à le perdre au moment où l'on s'y attendait le moins. Nous avons maintenant le mot de cette énigme.

Le roi était informé depuis quelques jours par M. de Pomponne, son ambassadeur en Hollande, que cette puissance, ayant conclu une ligue avec l'Empire et l'Espagne, deviendrait dangereuse pour lui s'il ne parvenait à empêcher le roi d'Angleterre de se joindre à elle, ainsi que les nouveaux alliés espèrent encore l'y déterminer. Dans cette circonstance, Louis XIV pensa que *Madame*, sœur de Charles II, pourrait servir la cour de France auprès

de ce prince ; et Sa Majesté se détermina à faire passer Henriette très secrètement dans les États de son frère. Le roi ne pouvait mieux choisir son ambassadeur : *Madame* est spirituelle, remplie de finesse, très aimée de Charles et fort attachée à la cause de la France. Le mystère fut recommandé. *Monsieur* même, ou plutôt *Monsieur* surtout, dont l'indiscrétion était connue, devait ignorer la mission de sa femme, et celle-ci fit promettre au roi de taire la négociation projetée à M. de Louvois. Le secret d'Etat fut gardé de la part de *Madame* ; mais M. de Turenne, qui en était informé, plus indiscret qu'une jeune femme, eut à soixante ans la faiblesse de laisser échapper l'aveu des projets de son maître, avec les épanchements du fol amour que ce héros éprouvait pour M^{me} de Coatquen. Cette dame, qui n'avait rien de caché pour le chevalier de Lorraine, courut lui répéter ce qu'elle tenait du maréchal, et le moment d'après *Monsieur* apprit de son favori ce qu'on voulait lui laisser ignorer. Le prince éclata en reproches sanglants contre sa femme ; il lui fit une scène affreuse ; mais elle la supporta sans se plaindre. *Monsieur* lui offrait lui-même un moyen de perdre le chevalier de Lorraine... En effet, ce gentilhomme fut exilé dès le lendemain pour une indiscrétion qu'il n'avait fait que répéter. Telle est la cause de disgrâce qui a tant surpris la cour, et qui n'a été connue que plus d'un mois après le départ du chevalier.

Cependant on fait semblant d'ignorer la mission dont *Madame* est chargée ; chacun paraît croire de bonne foi, en voyant les préparatifs du voyage que le roi va faire en Flandre avec toute la cour, qu'il s'agit seulement de visiter les places conquises, lorsqu'à la connaissance de tout le monde le but de cette course est d'accompagner la princesse jusqu'au point de l'embarquement, et d'aider ainsi au prétexte qu'elle prendra du voisinage des îles Britanniques pour aller faire visite à Charles II.

Le nombreux et brillant cortège qui se rend en Flandre partit hier matin. Le roi voyage dans un magnifique car-

rosso à glaces avec la reine, *Madame* et la favorite, dont Marie-Thérèse ne peut éviter un seul instant la présence et l'accablante rivalité. Il arrive cependant quelquefois que *M^{me} de Montespan*, dont les caprices sont nombreux et toujours servis à souhait, occupe seule un carrosse à elle. Quatre gardes galopent alors aux portières ; mais cette fantaisie, qui délivre un moment la reine d'une femme qu'elle hait, fait encore sentir plus cruellement à Sa Majesté la faveur scandaleuse de cette rivale abhorrée.

L'escorte du roi se compose de toute sa maison. *Lauzun*, à qui Louis XIV ménageait ce petit dédommagement après la grande humiliation qu'il subit l'année dernière, commande toutes les troupes qui suivent Sa Majesté. *Mademoiselle*, cette triste veuve d'un époux d'un jour, jouit au moins de l'espèce de triomphe ménagé à celui qu'elle eût voulu voir heureux d'un bonheur qu'elle pût mieux partager.

Les plus beaux meubles de la couronne ont été envoyés dans les villes où la cour doit coucher ; partout sur la route des fêtes sont préparées, et c'est le roi qui les donne au lieu de les recevoir. Des coiffeuses, des marchands de parfums, des costumiers, des musiciens, des artificiers, partis de Paris, organisés en troupes régulières sous les ordres des officiers du roi, ont été échelonnés d'un bout à l'autre de la route ; une indemnité leur a été promise pour ce service de campagne. Il n'y a pas jusqu'à des beautés complaisantes que les attentifs ordonnateurs ont envoyées sur les divers points de station, afin que les plaisirs de nos courtisans n'aient à souffrir aucune interruption. Mon parent le gentilhomme de la chambre, me marque, en ce qui concerne cette dernière précaution, qu'elle a déplu beaucoup aux dames provinciales, qui se croient pourvues d'un fonds suffisant d'hospitalité.

Quand le cortège arrive dans une petite ville, la population est soudain émaillée des couleurs de deux mille valets de tous étages appartenant à la maison du roi ou formant le service des princes et princesses. Le luxe envahit l'espace et dore pour un instant la simplicité, quelquefois la

misère provinciales. Les chefs d'office, les cuisiniers, les marmitons de Saint-Germain étant du voyage, on entend frire à grands frais dans les rues, le bruit des rôtissoires longtemps inactives étourdit les paisibles habitants, et le parfum délicieux des mets recherchés excite en eux un appétit qui ne sera point satisfait. C'est avec cette pompe orientale que Louis XIV visite toutes les places conquises. De belles Flamandes de Mons, Bruxelles, Gand, Namur, villes encore possédées par l'Espagne, viennent admirer la marche solennelle du roi et des seigneurs charmants qui le suivent. Peut-être se plaignent-elles tout bas de ne pas être encore conquises ; mon parent me mande au moins que plusieurs d'entre elles font des traités secrets avec nos gentilshommes français. Le roi lui-même, en excellent politique, invite à sa table ces curieuses étrangères ; presque toutes reçoivent de lui des cadeaux galants : mon cousin ne me dit pas si quelques-unes en fournissent l'équivalent à Sa Majesté.

Cependant les officiers des garnisons que le roi passe en revue pendant son voyage reçoivent tous des gratifications qui s'élèvent souvent à trente-six mille livres pour un seul régiment ; les chefs des corps sont en même temps admis à de nouveaux honneurs ; ceux dont le nom est illustre mangent avec Sa Majesté ; d'autres, moins nobles ou moins favorisés, assistent seulement aux repas du roi.

Ce que tout le monde prévoyait est arrivé : la cour se trouvant à Dunkerque, et une flotte anglaise croisant *par hasard* dans le détroit, *Madame* a supplié le roi de lui permettre de profiter du voisinage pour aller voir son frère, qui *par hasard* aussi se trouvait à Cantorbéry. On pense bien que Louis XIV a trouvé tout naturel le désir de Son Altesse Royale ; elle s'est donc embarquée sur un des vaisseaux de Charles II, emmenant avec elle M^{lle} de Kerouaille¹,

1. M^{lle} de Kerouaille est cette femme qui sous le nom de duchesse de Portsmouth prit un tel empire sur l'esprit de Charles II, qu'elle fut plus souveraine que Sa Majesté. La duchesse était belle, mais sa figure était massive ; son embonpoint excessif, ses formes trop prononcées, étaient précisément ce qui avait séduit le monar-

jeune Bretonne extrêmement jolie, dont l'exhibition était un des moyens politiques de la mission d'Henriette. Je ne m'amuserai point à examiner la moralité de cet expédient ni à chercher la qualification que l'on donnerait dans le monde au rôle que jouait *Madame* en conduisant une maîtresse à son frère. Le succès justifie tout, Son Altesse Royale et sa compagne ont si bien réussi, que la première est revenue avec la promesse écrite de Charles II de fermer l'oreille aux propositions des alliés, et que M^{lle} de Kerouaille reste en Angleterre.

Avec moins d'éléments de séduction, Henriette eût, je crois, obtenu le même résultat : Charles se fût prêté bien difficilement aux vues de la triple alliance ; il conservait contre la Hollande un vif ressentiment de l'attentat commis par cette puissance sur les vaisseaux anglais, qu'elle vint brûler jusque dans la Tamise tandis qu'on concluait la paix à Breda.

Le beau poète Racine revient chez moi depuis quelques jours ; mais, quoique ce petit inconstant soit un grand homme, je crois que je le recevrai avec froideur, et que je renverrai ses malicieuses galanteries à la Champmeslé, avec qui je ne puis, en conscience, avoir rien de commun. Notre tragique s'est fait adroitement un motif de retour auprès de moi d'une tragédie de *Bérénice* qu'il a donnée récemment. Il prétend que le succès qu'elle a obtenu ne saurait le flatter si je ne le confirme par mon assentiment. En vérité, je ne sais que dire de cette pièce : est-ce justice, est-ce prévention, il me semble que Racine n'a pas d'ouvrage plus faible que celui-là. De beaux vers qui passent inaperçus parce qu'ils ne prouvent rien, des scènes fades et inutiles à l'action, un Titus qui nous ferait détester la vertu si elle s'offrait sous l'aspect niais qu'il lui prête ; tout, en un mot, dans cette œuvre manque de nerf et de chaleur. Le mince intérêt de *Bérénice* est expliqué

que anglais, qui ne se piquait pas de délicatesse en amour et préférerait la substance au sentiment.

par cette brève critique de Chapelle ; c'est le résumé de tout ce qui se passe pendant cinq actes d'une extrême longueur : *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie*. Disons tout : le vice essentiel est dans le sujet, qui fut choisi par *Madame*, et imposé en même temps à nos deux poètes tragiques. Or, s'il est possible de trouver quelques beautés dans la tragédie de Racine, c'est après avoir vu celle de Corneille, dont il fit cacher la première représentation au château de Chambord. C'est véritablement une dérision que cette production informe ; Boileau, avec une grande raison, l'a classée parmi les compositions qu'il appelle *galimatias double*, c'est-à-dire où l'auteur ne se comprend pas lui-même. Rien ici de plus exact que cette qualification ; car Baron, qui devait jouer le rôle de Domitien dans *Tite et Bérénice*, ayant consulté Corneille sur le sens de quatre vers qu'il n'entendait pas, le poète lui répondit : « Je ne les entends pas trop bien non plus, mais récitez-les toujours ; tel qui ne les entendra pas les admirera. »

La jeune et belle princesse qui fournit l'idée des tragédies de *Bérénice* ne pensait pas, en assistant à leur représentation, devenir elle-même le sujet d'une catastrophe tragique. Jamais événement aussi imprévu que la mort de *Madame* ne plongea la ville et la cour dans un deuil plus sincère, plus universel. Le 29 juin, Son Altesse Royale n'éprouvait pas la moindre indisposition, et le 30 au matin elle a cessé de vivre... Comment n'eût-on pas soupçonné l'attentat d'une main ennemie en voyant cette mort si prompte, et qu'ont d'ailleurs caractérisée tous les signes d'un empoisonnement ! *Madame* prenait une boisson amère, qui lui était ordonnée par précaution et non par maladie ; le vase contenant ce breuvage était renfermé dans une armoire dont on ne retirait jamais la clef. Au milieu de la journée du 29, un garçon de chambre vit le marquis d'Effiat, l'un des gentilshommes de *Monsieur*, refermant cette armoire ; mais, ne pouvant concevoir aucun soupçon, cet homme crut aisément que le marquis

cherchait, comme il le lui disait, de l'eau pour apaiser sa soif. Le garçon de chambre se tut, et Son Altesse Royale but, comme de coutume, l'eau de chicorée qu'on lui avait préparée. A peine l'infortunée Henriette eut-elle avalé cette infusion, qu'elle se sentit un mal d'entrailles affreux, et s'écria dès ce moment qu'elle était empoisonnée. Bientôt son visage devint pâle et plombé. Ses yeux, ordinairement si vifs, si brillants, s'éteignirent; ils devinrent ternes et fixes. Les membres de la princesse se contournèrent; d'horribles convulsions défigurèrent ces traits si délicats, crispèrent ce corps tout à l'heure si gracieux... Le duc d'Orléans, qui, retiré à Villers-Cotterets, pleurait à chaudes larmes l'absence de son favori, fut mandé en toute hâte à Saint-Cloud; *Madame* était à la dernière extrémité quand il arriva... Il ne recueillit plus auprès de son lit que quelques paroles sans suite, parmi lesquelles le mot de poison, joint au nom du chevalier de Lorraine et à celui du prince lui-même, affligea l'oreille de cet époux sans doute innocent... Ainsi mourut à vingt-six ans Henriette d'Angleterre, l'une des femmes les plus jolies, les plus spirituelles, les plus aimables de notre temps... On croit voir tomber dans la prairie une fleur brillante d'éclat et de fraîcheur que vient d'atteindre la faulx acérée... Il n'y a qu'un instant elle se balançait mollement sur sa tige souple et pleine de vie; maintenant la voilà couchée sur l'herbe, elle ne se relèvera plus... Telle fut *Madame*; le 29 juin on admirait en elle un chef-d'œuvre de création... le 30 il ne restait de tant de perfections qu'une masse hideuse, infecte, que la tombe et les vers réclamaient.

Le roi apprit en frémissant la mort violente de sa belle-sœur; un soupçon terrible agita sa pensée. Il se fit amener au milieu de la nuit le nommé Morel, contrôleur de la bouche de *Madame*, sur lequel planaient quelques soupçons; cet officier fut introduit mystérieusement dans le cabinet de Sa Majesté qui l'interrogea en présence d'un lieutenant des gardes et du seul Bontems.

Regardez-moi, dit gravement Sa Majesté à Morel, et comptez sur la vie si vous êtes sincère.

— Sire, je dirai la plus exacte vérité.

— Rappelez-vous cette promesse ; si vous y manquez, votre supplice est prêt... Il dépend de vous de sortir du château vivant ou mort.

— Sire, reprit avec calme le contrôleur, après votre parole sacrée, je serais un imbécile si j'osais mentir.

— Bon... répondez maintenant : *Madame* meurt-elle empoisonnée ?

— Oui, sire.

— Qui l'a empoisonnée ?

— Le marquis d'Effiat et moi.

Le roi frémit.

— Qui vous a donné cette horrible mission, et de qui teniez-vous le poison ?

— Le chevalier de Lorraine est la cause et le premier instrument de cet attentat ; c'est lui qui nous a envoyé de Rome la drogue vénéneuse que j'ai préparée, et que d'Effiat a jetée dans le breuvage de Son Altesse Royale.

— Mon frère, continua Louis XIV d'une voix presque éteinte, mon frère a-t-il eu connaissance du complot ?

— Non, sire.

— L'affirmeriez-vous par serment ? poursuivit le roi d'un accent plus libre...

— Sire, j'en jure devant Dieu que j'ai offensé... *Monsieur* ne connut point le secret... Nous ne pouvions compter sur lui... il nous aurait perdus.

— Ah ! je respire... voilà tout ce qu'il m'importait de savoir... Allez, malheureux, je vous laisse la vie, mais sortez de mon royaume.

Le marquis d'Effiat et M. de Beuvron, son ami, que l'on soupçonne d'avoir connu l'attentat, sont en fuite ; rien n'annonce qu'on songe à les poursuivre, et la mort de *Madame* arrivée il y a moins d'un mois paraît être, pour *Monsieur*, pour le roi lui-même, un événement déjà ancien... Voilà les cours !

Aux discours sur la fin tragique d'Henriette d'Angleterre ont succédé l'éloge et la critique de l'*ordonnance criminelle* qui vient de paraître : c'est une matière trop

grave pour trouver place sur mes feuilletés légers ; je dirai seulement que cette ordonnance fera honneur à notre époque, encore même qu'elle puisse être vicieuse. Remplissons d'abord les lacunes de notre législation ; nous la rectifierons et l'épurons ensuite.

Nous avons maintenant à la cour un *trio* Mortemart tout à fait séduisant : savoir, M^{me} de Montespan M^{me} de Thianges et l'abbesse de Fontevault. Ce sont véritablement les trois Grâces ; il est bien dommage que la plus jeune, la plus jolie de ces charmantes sœurs soit une Grâce embéguinée. L'abbé Testu, qui a beaucoup plus d'esprit que de piété, a défini en peu de mots l'esprit de ces dames : « M^{me} de Montespan, a-t-il dit, parle comme une personne qui lit, M^{me} de Thianges comme une personne qui rêve, M^{me} de Fontevault comme une personne qui pense. » Ce jugement, assez exact, mérite un certain développement quant à M^{me} de Thianges et à sa sœur l'abbesse. La première, qui, pour me servir de l'expression de l'abbé Testu, *rêve* assez souvent, a quelquefois des songes très aimables, très spirituels surtout ; mais il faut convenir qu'il lui en passe aussi dans la tête de fort singuliers. Par exemple, elle se considère comme un chef-d'œuvre de la nature, non pas seulement à cause des charmes résultant d'une heureuse organisation de sa machine, mais parce qu'elle est convaincue que la naissance a produit en elle une perfection propre à la distinguer du commun des humains. M^{me} de Fontevault a des idées plus saines ; son esprit est vaste, orné, pétillant. Elle a commenté et même critiqué les Pères de l'Église ; elle est adorée de ses religieuses, pour lesquelles cette supérieure instruite et sensée a rendu la vie du cloître douce, quoique régulière jusqu'à la sévérité, en la dégageant de ces pratiques d'une austérité ridicule qui diminuent la vocation en rendant la règle dégoûtante et puérile. Cette religieuse d'un nouveau patron vient souvent à la cour, où malgré son voile, son caractère et ses vœux, elle paraît fort à l'aise au milieu des amusements qu'à quelques exceptions près, elle partage avec ses sœurs

et les femmes les plus légères de la cour. Je ne sais comment cela se fait, mais l'abbesse de Fontevrault en marchant avec si peu de précaution sur le plancher glissant des petits appartements, paraît n'y avoir jamais trébuché; toujours est-il constant que sa réputation est demeurée sans tache. Louis XIV songea plus d'une fois à se donner cette beauté embéguinée, dont il raffole.

— En vérité, disait-il un jour à Lauzun, ces voiles, cette guimpe, cette jupe épaisse, me tournent l'esprit... Il y a là je ne sais quoi de piquant qui manque à mon bonheur... Je donnerais mille faveurs de M^{me} de Montespan pour un soupir de sa sœur.

— Eh bien, sire, répondit le hardi favori, il faut voir; tout cet accoutrement de cloître n'équivaut pas aux remparts d'une place de guerre; un amant couronné peut emporter cela au premier assaut... Votre Majesté veut-elle que je prépare les voies?

— Non parbleu! et conservez-moi bien le secret, si jamais la marquise se doutait...

— Diable! je crois bien, en amour, la belle dame ne s'arrangerait pas de la règle appelée soustraction... passe pour la multiplication...

— Hein! que voulez-vous dire, Lauzun?

— Rien, sire, rien du tout...

— C'est que je sais qu'il vous arrive quelquefois de parler mal de M^{me} de Montespan.

— Moi! sire, gardez-vous de le croire... Je la tiens pour une femme capable de procurer le plus robuste bonheur à Votre Majesté... A cet égard, vous êtes sûr de la trouver prête à tous les instants du jour; et quand, pour se tenir en haleine, quelques distractions...

— Taisez-vous, monsieur.

— Sire, j'obéis.

Je ne sais si le roi donnera carrière aux désirs que lui inspire M^{me} de Fontevrault, mais jusqu'ici rien n'a transpiré. Elle est de toutes les fêtes sans que l'on jase sur elle: le seul point qu'on trouve à reprendre dans sa conduite, c'est qu'elle, religieuse, bergère d'un troupeau de brebis

sacrées, exploite avec ardeur le crédit de sa sœur la favorite, la courtisane du roi.

L'abbé La Rivière, évêque de Langres, est mort il y a huit jours. On a trouvé dans sa cave de quoi approvisionner celles de trois maréchaux de France et d'un prieur de bernardins. Mais on peut être un fidèle sectateur de Bacchus et un ministre très régulier de la religion catholique romaine... Ce double caractère est admis par les canons. Le prélat défunt a eu l'étrange caprice à ses derniers moments de laisser cent écus pour celui qui ferait son épitaphe ; je transcris des vers que pourra bien rejeter l'exécuteur du testament de Sa Grandeur :

Ci-gît un très grand personnage
 Qui fut d'un illustre lignage,
 Qui posséda mille vertus,
 Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage :
 Je n'en dirai pas davantage,
 C'est trop mentir pour cent écus.

Le roi a été très content du comte de Lauzun pendant la brillante promenade de la cour en Flandre, il le lui a dit à son retour ; et après avoir permis à ce favori de vendre la charge de colonel général des dragons, créée pour lui en 1668, Sa Majesté lui a promis celle de grand maître de l'artillerie, vacante par la démission de M. de Mazarin. Louis XIV s'était même avancé à cet égard jusqu'au point de promettre à jour fixe les provisions de cette haute dignité. Mais M. de Louvois en avait décidé autrement ; le grand maître de l'artillerie marchant de pair avec le ministre de la guerre et ne déférant à ses ordres que par pure condescendance d'étiquette, le fier marquis ne pouvait consentir à voir dans un tel emploi un homme aussi altier que Lauzun. Le ministre fit détourner secrètement le roi des projets favorables au comte : ce fut M^{me} de Montespan qui se chargea de ce soin, M^{me} de Montespan qui vit dans une grande intimité avec Louvois et qui ne peut pardonner à Lauzun d'avoir cessé de servir ses lubriques

emportements. Or, le favori étant entré au jour indiqué dans le cabinet du roi pour lui rappeler sa promesse, Sa Majesté éluda, prit ses armes et partit pour la chasse. Le jour suivant, même demande, même tergiversation dans la réponse... Lauzun résolut alors de recourir à la maîtresse en titre, se promettant de racheter ses bonnes grâces à l'aide des secrets du baigneur La Vienne ¹, et de se montrer au moins complaisant, puisqu'il ne lui était plus possible d'être fidèle. La marquise, en voyant entrer Lauzun, devina le motif de sa visite, elle pressentit même les offres qu'il allait lui faire ; et, quoique le comte fût remplacé avec avantage par Louvois, dont la puissance physique et le crédit excédaient ceux du favori, l'ardente beauté ne laissa pas de profiter des dispositions du volage qui lui revenait. M^{me} de Montespan promit en retour à M. de Lauzun de le servir chaudement pour la grande maîtrise de l'artillerie, quoiqu'elle fût décidée à ne point lui tenir parole... Le favori sortit content... et exténué.

Plusieurs jours se passèrent et le brevet n'arrivait point ; le roi changeait toujours de conversation quand Lauzun rappelait la promesse de Sa Majesté ; bien plus, le comte apprit qu'on songeait à donner l'emploi si désiré au comte du Ludre, qui, selon d'autres rapports, en était déjà pourvu depuis longtemps sous le voile du secret. « Oh ! oh ! dit Lauzun, prétendrait-on décidément se jouer de moi, et veut-on mettre le comble à l'horrible humiliation de l'année dernière?... J'en aurai dès aujourd'hui le cœur net. » L'irrité gentilhomme se rendit sur-le-champ auprès d'une femme de chambre de la marquise, lui prodigua l'or, et obtint de pouvoir se cacher dans la chambre de cette favorite un peu avant l'heure à laquelle elle y viendrait

1. Ce baigneur avait des drogues propres à rendre la vigueur aux amants épuisés par de trop fréquents sacrifices ; il leur vendait, entre autres aphrodisiaques, une substance appelée *polleville*, que l'on reconnut, plus tard, être de la poudre de cantharides mêlée avec du bois de réglisse pulvérisé. Le polleville fit fortune et La Vienne aussi. Ce baigneur devint même valet de chambre du roi.

avec le roi. Ces dispositions étant faites, et voyant Louis XIV s'avancer vers l'appartement de sa maîtresse, Lauzun se trouva sur le passage de Sa Majesté, lui remit un nouveau mémoire touchant la place ; puis, après avoir fait une profonde inclination, se glissa dans la chambre de M^{me} de Montespan par une porte détournée. A peine y était-il tapi sous le lit que le monarque et la dame entrèrent. Ils vinrent se placer sur la couchette servant de refuge au curieux courtisan, qui ne se laissa point intimider par les plaintes de ce meuble, dont il avait éprouvé plus d'une fois la solidité.

Le roi, en entrant dans la chambre, avait déposé le placet de Lauzun sur une console ; mais comme il était préoccupé de son contenu, il y revint dès qu'il n'eut rien de mieux à faire : c'est ce que le comte avait prévu.

— Je ne sais vraiment, dit Sa Majesté, comment sortir de cette affaire... Lauzun presse pour que je lui donne la place, et Louvois me prie instamment de ne pas la lui donner.

— Il me semble qu'en pareil cas un ministre, et surtout un ministre du mérite de M. de Louvois, doit l'emporter sur un fade courtisan.

— La coquine ! dit tout bas le comte en serrant les dents.

— A la bonne heure ; mais ma parole royale...

— Oui, sire, mais la raison d'État...

— De laquelle parlez-vous, marquise ?... car je vois que vous prétendez..

— Je veux dire que si votre ministre de la guerre, mécontent d'être en rapport avec un grand maître de l'artillerie qu'il haïrait, donnait sa démission...

— Ah diable ! j'en serais désolé ; non non, c'est peine perdue, demain...

— En ce cas, refusez nettement Lauzun.

— Tu me le payeras, catin ! s'écria plus qu'à demi-voix le comte.

— Hein !... quelqu'un vous appelle, je crois ?

— Nullement, sire, répondit la favorite, dont l'attention était trop distraite pour avoir entendu.

— Votre avis, reprit le roi, est donc que je refuse ?

— A Lauzun sans doute... mais à moi... sire... en vérité vous ne m'aimez plus.

— Allons... allons, Athénaïs, vous êtes toujours comme cela... on ne peut pas causer sensément avec vous...

— Levons-nous donc, sire, puisque...

— Vous avez raison, levons-nous.

Et le couple amoureux alors à des degrés tout à fait différents, descendit du lit. Le roi se retira; la marquise passa dans son cabinet de toilette. Pour Lauzun, sortant furieux de sa cachette, il alla se poster à la porte extérieure de l'appartement, décidé à se venger à tout prix de la perfide Montespan.

La favorite, parée comme une châsse, ne tarda pas de sortir pour se rendre à la répétition d'un opéra qu'on devait jouer le lendemain sur le théâtre du château. Le comte, comprimant sa rage, présenta la main à M^{me} de Montespan, et lui demanda du ton le plus respectueux si elle avait daigné parler en sa faveur au roi.

— Aujourd'hui même, répondit-elle.

— Ah! que de bonté, madame! repartit le courtisan avec un sourire affecté...

— Ne m'y étais-je pas engagée?... Et je vous assure que mes sollicitations ont été beaucoup plus loin encore que je n'avais promis.

— C'est charmant! dit d'un air moqueur le favori, dont l'impatience ne pouvait plus être contenue...

— Mais on dirait, comte, que vous doutez...

— Du tout, madame, poursuivit Lauzun en s'approchant de l'oreille de la marquise, je suis bien sûr que vous êtes une effrontée menteuse, une coquine... Puis il répéta en peu de mots ce qu'il avait entendu étant sous le lit... M^{me} de Montespan se déconcerte, tremble, s'évanouit, tandis que le courtisan, toujours furieux, la quitte et se rend dans le cabinet du roi, qu'il somme audacieusement de lui tenir sa promesse. Jamais encore ce gentilhomme n'avait montré tant d'insolence. Louis XIV, outré, saute sur sa canne, la lève; mais, réfléchissant ensuite au carac-

tère de l'homme qu'il menace, le roi s'approche de la croisée et laisse tomber son bâton dans la cour en disant : « Sortez, monsieur, je ne me pardonnerais pas d'avoir « frappé un seigneur de ma cour. — Et moi, répondit Lau-
« zun, je ne servirai de ma vie un souverain infidèle à sa
« parole. » A ces mots le comte s'éloigne de quelques pas, tire son épée, en brise la lame entre son pied et le parquet et sort de l'appartement, où il laisse les débris de son arme rompue.

Deux heures après, le comte, arrêté dans son hôtel, fut conduit à la Bastille. C'est le maréchal de Rochefort, capitaine des gardes en quartier, qui avait été chargé de la désagréable mission d'emprisonner son collègue : tout n'est pas couleur de rose dans la carrière des grands.

Pour dérider le roi après l'affaire de Lauzun, il ne fallait pas moins que *le Bourgeois gentilhomme*, la plus spirituelle, la plus gaie, la plus critique, quoique la plus folle, des comédies de Molière. Sa Majesté n'avait encore vu cet ouvrage qu'à Chambord, où il fut joué cet automne devant la cour. Je dois noter une anecdote qui caractérise bien les courtisans : Louis XIV n'ayant vu *le Bourgeois gentilhomme* qu'une fois, n'en dit point son avis ; la cour se hâta d'en conclure que ce prince était mécontent, et voilà mes gens déchainés contre l'œuvre du pauvre Molière, qui n'osait sortir de sa chambre, craignant d'être lapidé. Enfin, après un espace de six jours, le poète comique hasarda une seconde représentation de sa pièce ; cette fois il fut complimenté par le roi, qui lui dit hautement qu'aucune de ses précédentes productions ne l'avait autant divertie et que *le Bourgeois gentilhomme* était une comédie excellente. Ce jugement inattendu devenait embarrassant pour les nobles critiques qu'on avait entendus déchirer à belles dents et Molière et M. Jourdain ; mais ils rusèrent, biaisèrent, se retournèrent si bien qu'ils parvinrent à prouver au roi qu'ils avaient toujours été de son avis. Tout Paris court au *Bourgeois gentilhomme*, joué avec beaucoup d'ensemble sur le théâtre du Palais-

Royal : Sa Majesté y était hier ; jamais, je crois, elle n'avait ri d'aussi bon cœur.

Mais M^{me} de Montespan, qui accompagnait notre gracieux maître, ne riait que par acquit de complaisance ; l'orgueilleuse marquise a le cœur ulcéré des grosses injures que Lauzun s'est permis de lui dire. L'emprisonnement de l'audacieux ne suffit pas à la vengeance de cette favorite humiliée ; elle craint toujours un retour de faveur, conquis sur la faiblesse du roi ; il lui faut le bannissement du comte, ou tout au moins l'ordre de le faire transférer dans une prison d'État éloignée de Paris. Louvois est prêt à seconder la vindicative beauté ; mais il lui conseille d'alléguer un motif moins personnel que les qualifications injurieuses dont elle se plaint. Lauzun est lié avec les plus grands personnages de la cour ; il est capitaine des gardes ; on ne peut lui ravir pour longtemps la liberté qu'en réparation d'un attentat à l'autorité royale.

La marquise de Montespan est satisfaite ; à force de recherches, de subtilités, de sacrifices, et M. de la Reynie aidant, les agents de la favorite ont découvert qu'au mépris de la défense faite à M. de Lauzun d'épouser *Mademoiselle*, le mariage a été conclu secrètement, dans le temps même où le roi en interdisait la conclusion... Ainsi, le comte se trouve convaincu du crime irrémissible d'avoir transgressé la plus souveraine des lois que Louis XIV connaisse, sa volonté. Ce monarque eût pardonné peut-être à son ancien favori un mouvement de vivacité brutale, excusé par un motif dont il reconnaissait secrètement la justice ; mais il n'a pu pardonner à sa désobéissance... Louvois n'avait pas négligé toutefois d'envenimer par précaution la conduite et les intentions de Lauzun : il s'était appliqué à le peindre au roi comme un ambitieux qui voulait se faire adorer de la troupe ; ses aventures galantes avec M^{me} de Soissons avaient été présentées sous l'aspect d'intrigues dirigées contre les plaisirs de Sa Majesté ; le ministre s'était enfin aventuré jusqu'à dire que le comte conspirait avec la Hollande et l'Espagne pour nuire aux affaires du roi.

Lauzun sera conduit à la forteresse de Pignerol, où l'on fait préparer pour lui, dit-on, un cachot sous une basse voûte ; sa détention est illimitée... Le règne de Louis XIV est taché d'un acte tyrannique de plus.

Mademoiselle, un peu plus veuve encore cette année que l'an dernier, n'a cependant pas osé élever la voix contre cet emprisonnement. Si l'on n'avait pas les détails les plus circonstanciés sur l'union secrète que Son Altesse Royale a contractée, cette indifférence seule prouverait que Lauzun est son mari.

Pendant que Louis XIV était en veine d'arbitraire, il a voulu tout de suite en finir avec le duc de Lorraine, dont la cour de France ne pouvait cesser d'avoir à se plaindre, attendu que sa principauté touche nos frontières. On n'avait pris encore que les places fortes de Charles IV ; le maréchal de Créquy vient de recevoir l'ordre d'occuper sa capitale. Il s'est retiré à Cologne.

CHAPITRE XVI

1671

Louis XIV détache le roi de Suède et l'empereur de la cause de l'Espagne. — Alliances du roi. — L'armée ; disparition des piques ; usage de la baïonnette. — Le maréchal de Grammont. — Les grenadiers. — Le roi installe lui-même les colonels. — Progrès de l'artillerie. — Projets favoris de Louis XIV. — Incendie ; naturel de M^{me} de Sévigné. — Le cocu par arrêt. — Les perruques et les bosses au front. — Bon mot de M. de la Rochefoucauld. — Fondation de l'hôtel des Invalides. — Création de l'académie d'architecture. — L'amant entre la mère et la fille. — Révolution dans la coiffure. — Chanoines *in naturalibus*. — Opinion de M^{me} de Thianges sur l'éloquence de Bourdaloue. — Les nobles rôtis au bois de rose. — Comment Louis XIV entend les avis. — Encore une nouvelle coiffure. — *Les Fourberies de Scapin* de Molière. — M. de Lionne en meurt. — La tête de M. de Pomenars. — Obligeance de M. de Villarceaux. — La seconde *Madame* ; son portrait.

Le roi, qui sent combien les coalitions peuvent être redoutables, même pour les plus grands souverains, travaillait depuis quelques mois à détacher le jeune Charles XI, roi de Suède, de la cause de l'Espagne. Louis XIV est parvenu à faire rompre à ce prince l'engagement que la régence suédoise lui avait fait contracter pendant sa minorité avec la cour de Madrid. Sa Majesté n'a pas eu de peine à déterminer l'empereur à une semblable rupture ; Léopold est assez occupé chez lui à calmer les troubles de la Hongrie et à punir quelques seigneurs mutins qui les ont excités ou les dirigent. D'un autre côté, le roi cimente de plus en plus ses alliances ; il vient de donner au traité dès longtemps conclu avec la Suisse une extension très favorable : les troupes auxiliaires que depuis 1477 ce pays envoyait à la France en cas de guerre seulement feront à l'avenir un service sédentaire dans le royaume en temps de paix. Ce n'est plus seulement le sang de ses soldats que nous vend l'Helvétie, c'est aussi leur soumission et le sacrifice de leur esprit républicain.

Pendant que par ses ambassadeurs Louis XIV s'assure ainsi des alliés au dehors, ou neutralise au moins quelques alliances qui pourraient ajouter à la puissance de ses ennemis, nos forces intérieures augmentent et se régularisent. L'armée présente maintenant un aspect imposant : les régiments sont uniformément habillés ; la discipline est devenue sévère ; la troupe commence à manier le mousquet avec une précision déterminée par des règles et obéit simultanément aux commandements des chefs. Ces longues piques, regardées jusqu'ici comme des armes redoutables, auront bientôt disparu de nos rangs ; la baïonnette, adaptée au bout du mousquet, en tiendra lieu dans le choc immédiat des masses combattantes. On a déjà reconnu tout le parti qu'on pourra tirer de cette arme nouvelle par les manœuvres du régiment des fusiliers, qui vient d'en être pourvu. On doit beaucoup de ces améliorations au maréchal de Grammont, officier doué d'un esprit véritablement militaire, c'est-à-dire qui sait allier l'amour de l'ordre et la sévérité à la valeur, qui

n'est qu'une des qualités du guerrier. Le roi vient d'augmenter le nombre des grenadiers, hommes choisis autant à cause de leur bonne conduite et de leur bravoure que pour leur forte constitution. Ces soldats de choix ne furent d'abord que quatre par compagnie ; maintenant chaque régiment a deux ou trois compagnies de grenadiers. Le roi, voulant faire entendre à son armée que toute autorité relève de lui, et que toute obéissance doit se rapporter à lui, installe lui-même les colonels à la tête des régiments ; ces officiers reçoivent alors de sa main un hausse-col doré et un esponton ¹, signes du commandement qu'il leur confie. L'artillerie reçoit de grandes améliorations : des officiers sont formés à ce service à Douai, à Metz, à Strasbourg, où des professeurs habiles enseignent l'application de la géométrie et du calcul à la science de l'artilleur.

C'est ainsi que Louis XIV se prépare à l'exécution de deux grands projets, qu'il n'a jamais perdus de vue un seul instant : soumettre cet orgueil républicain de la Hollande, que l'échevin Van-Beuning est venu étaler avec audace jusque dans le palais de nos rois, et faire descendre la monarchie espagnole au rang que le monarque français prétend lui assigner au-dessous de lui. Sa Majesté veut donc conquérir la Hollande, et donner lui-même des limites à ces marchands audacieux ; il veut du même coup enlever enfin à l'Espagne le reste des Pays-Bas, dont les belles habitantes donnèrent l'année dernière à la cour voyageuse des gages de soumission, et à beaucoup de nos jeunes seigneurs des preuves de dévouement.

Il y eut l'autre semaine un feu terrible chez M. de Guittaut ; M^{me} de Sévigné, qui demande à toute la nature des sujets de lettre, en a trouvé là un superbe. On me montra hier la copie du récit qu'elle fit à sa fille le lendemain

1. Ce nom fut d'abord donné à une *demi-pique* quand l'armée portait des piques ; on laissa ensuite le nom d'esponton au fusil plus léger et plus orné que les autres mousquets, que portèrent longtemps les officiers.

de l'événement : c'est un morceau à mettre en parallèle avec le tableau de l'incendie de Troie. Mais voyez ce que c'est que le naturel, la marquise n'a pas pu s'empêcher de peindre M. de Guitaut en chemise flottante, M^{me} de Vauvineux en jupe courte, gorge nue, et surtout la poitrine blanche, grasse, potelée, la poitrine d'Hercule, en un mot, du secrétaire de l'ambassadeur de Venise... Il faut avoir de l'attention de reste pour s'attacher à de tels détails pendant un incendie, à moins qu'on ne brûle soi-même d'un feu non moins ardent.

Le procès conjugal de M. et M^{me} de Courcelles est le sujet de toutes les conversations : on en égaye toutes les mélancolies ; c'est une si drôle de chose qu'une attaque judiciaire devant une cour supérieure pour se faire déclarer cocu ! « Que diable avez-vous fait là, mon cher monsieur, disait l'autre jour Ninon au mari plaignant, vous serez condamné ; c'est vous peut-être que le parlement enverra tondu dans un cloître... Ces messieurs ne croient guère aux cocus ; dans une épidémie générale, on ne reconnaît point de degrés à la maladie. » Il est probable cependant que l'épouse intimée a craint l'arrêt, car elle s'est sauvée samedi soir de son couvent, déguisée en laquais. Faute de mieux, Courcelles prend son parti de bonne grâce. Se trouvant à dîner hier chez M^{me} du Mans, et voulant s'excuser de n'avoir pas encore adopté la mode des perruques, il s'est mis à dire qu'il avait deux bosses au front qui l'empêchaient de se conformer à cet usage. On riait encore quand M. d'Olone est entré. « Oh ! par ma foi, madame, m'a dit en le voyant M. de la Rochefoucauld qui se trouvait à table près de moi, voilà deux hommes qui ne peuvent tenir ensemble dans cette chambre. » Le mot a circulé de bouche en bouche, et le rire a recommencé.

Voici une idée généreuse du marquis de Louvois ; je me hâte de la saisir et de la consigner, de peur qu'elle ne s'évapore. Ce ministre a soumis au roi le projet de fondation d'un hôtel royal des Invalides, où seront reçus les vieux soldats mutilés au service du roi. Sa Majesté accueil-

lit, il y a quinze jours, ce projet avec un véritable enthousiasme; elle veut que l'édifice soit commencé cette année. Cette fondation est digne d'un grand règne; l'État doit un asile aux braves qui lui consacrèrent leur vie avec trop peu de mesure pour qu'il leur reste la force d'en alimenter eux-mêmes la fin. Nous ne verrons donc plus se traîner, dans nos villages, ces artisans vieilliss de la gloire de nos rois, sans pain, sans vêtements, privés de leurs membres, après avoir donné des provinces à leur souverain et des honneurs à leurs chefs.

Nous avons, de cette année, une académie d'architecture; c'est encore une des fleurs de la couronne d'immortelles que la postérité décernera à Colbert.

Mais il faut descendre des hauteurs où je me suis placée pour parler de ces grandes institutions; le scandale frappe souvent à ma porte; j'ai promis de tout noter; je ne puis me dispenser d'ouvrir. Ce fou de Chapelle vient de me raconter l'aventure la plus singulière, la plus curieuse, la plus cynique. En vérité je la tairais si je n'étais pas jalouse de connaître la vérité sous toutes ses faces. M. de Cœuvres, gendre de M. de Lionne, ayant soupçonné sa jeune épouse de galanterie, assembla dernièrement un conseil de famille; et le résultat de la conférence fut l'avis unanime d'encloîtrer la trop sensible beauté. L'arrêt de famille allait s'exécuter, lorsque la parole évangélique de l'évêque de Laon, oncle de la belle pécheresse, parvint à persuader son mari que l'accusation était calomnieuse, et le fit renoncer au projet de réclusion. Voilà, certes, une action digne d'un vertueux patriarche... hélas ! ce n'est qu'un beau semblant. A peine M. de Laon eut-il obtenu l'absolution conjugale, qu'il courut s'en faire un mérite auprès de l'épouse absoute, et lui demander, pour récompense, un peu de tendresse, en retour de la flamme dont il brûlait pour cette nièce.

Personne n'est vertueux comme M^{me} de Cœuvres... quand on ne lui plaît point; elle repoussa avec horreur la déclaration de son oncle. L'évêque, qui se douta dès lors que la petite femme aimait ailleurs, résolut de s'en

assurer, afin de se venger ensuite. M. de Laon rôda longtemps autour de l'hôtel pour fixer ses soupçons; il voyait bien venir, à toute heure, M. le duc de Sceaux; mais comme il passait pour donner des soins à M^{me} de Lionne, et qu'il la demandait toujours, le prélat observateur ne put le soupçonner d'être son rival. Cependant un affidé de Sa Grandeur la prévint un soir qu'il venait de voir un homme escalader les murs du jardin de l'hôtel de Lionne, et que, s'étant approché, il avait reconnu M. de Sceaux. L'évêque, qui habitait la même maison, fut bientôt sur la trace de l'aventurier, qu'il entrevit en effet au moment où il suivait un corridor commun à l'appartement de M^{me} de Cœuvres et à celui de M^{me} de Lionne. Certain qu'il y avait rendez-vous donné à M. de Sceaux, soit par la mère, soit par la fille, M. de Laon entre dans le cabinet où M. de Lionne travaillait encore, et, sans lui rien expliquer, l'amène à tâtons sur le lieu de la scène. Le duc, qui sans doute attendait un signal ou l'assistance d'une femme de chambre confidente, était toujours dans le couloir, lorsqu'il se sentit saisir le bras. La main qui le saisissait ainsi était celle de M^{me} de Lionne; elle avait donné rendez-vous pour cette nuit même à M. le comte de Fiesque, et crut que c'était lui.

— Est-ce toi ? demanda-t-elle tout bas à l'homme qu'elle venait d'arrêter par la manche... Oh ! que tu as tardé, mon cher comte ; et voulant sans doute réparer le temps perdu, elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa. Mais s'étant aperçue que le corps qu'elle sentait avait beaucoup plus d'embonpoint que son amant, la dame abusée fit un grand cri, qui eût amené infailliblement M. de Lionne, si déjà il n'eût pas été là.

— A quoi pensez-vous donc, madame, dit bien bas M. de Sceaux en calmant celle qui lui parlait, ne voyez-vous pas que vous allez nous perdre tous les deux... Si vous attirez votre mari, ne va-t-il pas croire que c'est vous qui m'avez fait venir !

— Quoi ! c'est vous, monsieur le duc, répondit M^{me} de

Lionne reconnaissant la voix du galant, que venez-vous chercher ici ?

— A ne vous point mentir, madame, ce n'est pas vous, et vous ne songiez guère à m'y rencontrer. Si vous m'en croyez, vous me laisserez continuer mon aventure, et suivrez le cours de la vôtre.

— Non, non, monsieur le duc, cela ne peut s'arranger ainsi ; je sais que c'est à ma fille que s'adressent vos hommages ; mais il ne sera pas dit qu'elle passe la nuit en si bonne compagnie, tandis que j'enragerais toute seule dans mon lit. N'en déplaise à vous et à elle, je ne lâche pas ce que je tiens... je profite de l'occasion que le hasard m'envoie... Et M^{me} de Lionne voulut emmener M. de Sceaux dans sa chambre.

— De grâce, marquise, reprit le duc en se faisant tirer fortement par le pan de l'habit... laissez-moi ; j'ai promis à M^{me} de Cœuvres, je ne puis lui manquer de parole... Permettez du moins que j'aille me dégager ; je vous jure que je reviendrai ensuite vous trouver.

— A d'autres ! je connais la puissance humaine, c'est trop peu de chose pour être partagé.

— Eh bien ! écoutez, madame. Allez vous-même chercher votre fille, afin que je m'excuse auprès d'elle... Là, puis-je faire une proposition plus raisonnable ?

— Soit, j'y consens ; mais à condition que vous allez entrer chez moi et vous mettre au lit. J'irai quérir ensuite M^{me} de Cœuvres ; vous passerez la nuit entre elle et moi... Est-ce là de la raison ?

Le duc en étant convenu, et toutes choses ayant été réglées au gré de M^{me} de Lionne, elle passa chez sa fille, qu'elle ne tarda pas à amener. Quel fut l'étonnement de la jeune marquise, lorsqu'ouvrant les rideaux du lit, sa mère lui montra M. de Sceaux couché ! elle devint furieuse et l'accabla de reproches sanglants.

— Épargnez-vous tout ce bruit, ma fille, répondit M^{me} de Lionne, avant que le duc eût trouvé le temps de s'excuser, c'est moi qui ai tout fait. M. de Sceaux me plaît beaucoup mieux ici que dans votre chambre, et vous

devez, au lieu de crier si fort, me remercier d'avoir consenti à partager avec vous un bien que j'aurais pu garder pour moi seule.

— Ma mère, j'avoue qu'il y a quelque chose de généreux dans cette dernière partie de votre procédé ; mais je ne dois pourtant vous remercier qu'à moitié de la part que vous me faites d'une bonne fortune qui m'appartenait en entier...

— Prétendez-vous, poursuit M^{me} de Lionne, qui déjà s'était dépouillée de sa robe, discourir ici toute la nuit ?

— Quoi ! vous voulez qu'ensemble...

— Allons, nous perdons un temps précieux... Au surplus, raisonnez à votre aise ; moi je vais...

— Non, non, de grâce, attendez... je suis prête...

Et, d'un doigt empressé, la jeune marquise, ayant détaché l'unique cordon qui retenait sa robe légère, s'élança dans les bras de M. de Sceaux, en même temps que M^{me} de Lionne s'y précipitait de l'autre côté du lit. Il est cependant un genre de possession qui, entre trois personnes, ne peut être qu'alternatif... Fut-ce d'abord M^{me} de Cœuvres ou la marquise de Lionne, c'est ce que je n'ai pu savoir.

— Eh bien ! monsieur, douterez-vous encore ? dit l'évêque au ministre quand les trois acteurs de la scène nocturne furent dans la chambre où je viens de les laisser.

— Malheureuse femme ! malheureuse fille ! dit M. de Lionne avec un profond soupir...

— Est-ce tout ? continua M. de Laon altéré de vengeance... Quoi ! morbleu, vous demeurez si tranquille avec l'assurance d'un tel affront... là, comme s'il vous était étranger... Laissez-vous donc impunie une chose qui vous déshonore ?

— J'en serais presque d'avis, répondit froidement le pauvre mari. Le plus grand déshonneur serait ici dans l'éclat... évitons-le.

— Sacrebleu ! je ne partage pas du tout votre sentiment, poursuit le prélat, que la jalousie mettait hors de lui... A vous permis de prendre si résolument votre parti

en pareille affaire ; mais M^{me} de Cœuvres est ma nièce, et vous trouverez bon que je ne partage pas votre sang-froid...

A ces mots l'évêque irrité s'avança vers l'appartement de M^{me} de Lionne ; le ministre le suivit par complaisance ; et comme il avait une double clef de la chambre de sa femme, lui et M. de Laon se trouvèrent bientôt près des trois amoureux, qui songeaient en ce moment à tout autre chose qu'à se défier d'une surprise. Il fallut bien à la fin s'apercevoir que des témoins étaient survenus ; M^{me} de Lionne se jeta aux pieds du ministre, et lui prodigua les promesses, voire même les serments de n'y plus revenir. Pour M^{me} de Cœuvres, elle s'était attachée à son oncle ; elle le conjurait d'apaiser son père, de cacher la chose à son mari... Puis, s'étant approchée de l'oreille du prélat, elle ajouta :

— Je suis sans réserve à vous.

— Cette nuit même, répondit à voix basse M. de Laon, et je vais tout apaiser.

— Faites-moi renvoyer... Je vous attends dans ma chambre.

— Cela suffit ; ne vous inquiétez plus de rien... Tenez, décidément, marquis, vous aviez raison, continua l'évêque en s'adressant à son frère ; le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de nous taire sur tout ceci ; le public n'a pas besoin de connaître ces tristes détails... gardons-les pour nous, et ne faisons pas rire à nos dépens.

M. de Lionne ne répondit pas ; il était plongé dans une profonde rêverie... Le cher homme savait depuis longtemps que sa femme le trompait ; mais un amant couché entre la mère et la fille !... cela passait tout ce qu'il pouvait concevoir de vicieux.

Pendant les supplications des dames prises en flagrant délit, le duc de Sceaux s'était habillé en toute hâte derrière les rideaux ; il s'était ensuite glissé hors de l'appartement, et, quoique brave, avait disparu lestement de l'hôtel, d'où le marquis eût pu d'un mot l'empêcher de sortir vivant.

M^{me} de Cœuvres, laissant sa mère pleurer aux pieds de Lionne, regagna sa chambre ; M. de Laon l'y suivit... Quelques minutes après, l'heureux prélat était en possession de l'autel où l'instant d'avant un autre sacrifiait... C'est une charmante famille que celle de notre ministre des affaires étrangères.

Les choses n'allèrent pas plus loin pour M^{me} de Cœuvres : le marquis ne fut informé que par la voix publique, qu'un mari patient est toujours en droit de récuser ; celui-ci la récusa, quoique le duc de Sceaux eût, selon son habitude, confié cette aventure à toutes les trompettes de la renommée. Le déshonneur du pauvre Lionne et de son gendre n'est pas seulement la nouvelle des salons dorés ; on la sait dans tous les carrefours ; on se la raconte à la halle : Chapelle, qui m'a fait le récit complet de toutes les circonstances d'une si étrange anecdote, les entendit hier au cabaret.

M. de Lionne a renfermé sa femme dans un couvent ; le roi a donné l'ordre au duc de Sceaux d'habiter ses terres, de ne pas se montrer à la cour sans une permission expresse ; et voilà un scandale bien conditionné dont on ne parlera plus dans huit jours.

M^{me} de Lionne ne se serait-elle pas trouvée sous la dent d'une petite chienne enragée qui mordit il y a huit jours M^{me} du Ludre, M^{lle} de Coëtlogon et la petite de Rouvray ! Car il y avait un peu de rage, au moins locale, dans le fait de l'effrontée marquise... Le duc de Sceaux ne se plaint pourtant pas d'avoir été mordu. Pour les autres dames, elles sont allées à Dieppe se faire jeter dans la mer ; tout le monde ne s'arrange pas d'être enragé, même quand la maladie devrait tourner entièrement au profit de l'amour.

Il y a grande division entre les dames de la cour ; nos belles exaltées ont admis une coiffure nouvelle, inventée par la Martin ; ce sont des cheveux coupés très court sur toute la tête, et qui frisent *naturellement*... avec le secours d'une centaine de papillotes. La tête d'une femme ainsi *bretaudée* (c'est le mot consacré) ne ressemble pas trop

mal à un chou frisé. On conçoit qu'une telle frisure n'admet pas de coiffe ¹, parce qu'il faut absolument avoir un chef rond comme une boule. Le roi n'aime point cette nouvelle mode ; on peut donc présumer que les têtes *bre-taudées* n'iront pas loin.

Le comte d'Estrées produit une grande sensation à la cour par le récit de force anecdotes de son voyage à la côte de Guinée ; a beau mentir qui vient de loin : aussi la vérité n'entre guère dans le bagage des voyageurs. Celui-ci nous fit rire une heure entière dans la galerie de Saint-Germain, où la foule l'entourait avant-hier, en nous racontant sa visite dans une église chrétienne, que desservent des Africains. Il y trouva vingt chanoines chantant les louanges du Seigneur, en grand costume pontifical du pays, c'est-à-dire le bonnet carré sur la tête, une aumusse au bras gauche, et du reste entièrement nus... Il est aisé de se représenter ces ecclésiastiques noir de jais, et produisant avec ingénuité tout ce que dame nature leur a donné de formes athlétiques pour l'édification des fidèles. M^{mes} d'Olone et de la Ferté disaient à qui voulait l'entendre que les nègres avaient chez eux de très bonnes institutions.

M^{ms} de Thianges, qui n'a pas vu les chanoines de la côte de Guinée, trouve qu'il y a trop d'abandon, de simplicité, d'éloquence à la portée de tout le monde dans les sermons de Bourdaloue. « Ce prédicateur, disait-elle l'autre jour au lever de la reine, parle trop à l'âme du peuple ; celle des gens comme il faut ne peut faire son profit de ses sermons. La parole de Dieu ne saurait être la même pour les nobles et pour la roture... Les ministres du Seigneur ne devraient pas oublier que ce sont deux divisions très distinctes du genre humain. — Sans doute, dit le maréchal de Grammont, qui venait d'entrer, le diable lui-même ne s'y méprend point : lorsqu'il s'agit de rôtir un personnage titré, il le brûle à part et se

1. La coiffe était une espèce de voile qu'on attachait sur les cheveux, et qui tombait carrément derrière la tête. Les demoiselles et les jeunes femmes n'en portaient point.

« sert de bois de rose. » La dévote Marie-Thérèse, comme toute la cour, a ri de cette saillie du vieux guerrier : mais, par réflexion, Sa Majesté s'est signée en se rappelant que le nom de l'esprit malin venait d'être prononcé.

Hier, au cercle de M^{me} de Chaulnes, je prêtais sans en avoir l'air l'oreille à ce qui se disait derrière moi du dernier conseil. Il paraît que M. Colbert a voulu dans quelque rapport faire sentir encore sa fêrûle, et qu'il s'est cru obligé d'excuser ensuite sa trop rude franchise ; car le roi lui a répondu ces paroles, répétées par M. le Tellier, et que j'ai bien retenues : « Monsieur Colbert, ne craignez
« pas que mon amitié diminue ; vos services continuant,
« cela ne se peut ; mais *il faut me les rendre comme je les*
« *désire*, ET CROIRE QUE JE FAIS TOUT POUR LE MIEUX. Ne hasar-
« dez plus de me fâcher encore, car après que j'aurai en-
« tendu vos raisons, et que j'aurai prononcé sur vos *pré-*
« *tentions*, je ne veux plus jamais en entendre parler. Voyez
« si la marine ne vous convient point ; si vous ne l'avez
« pas à votre mode, si vous aimeriez mieux autre chose.
« Parlez librement ; mais, après la décision que je donne-
« rai, *je ne veux pas une seule réplique*. » Tout le système de gouvernement de Louis XIV est dans ce peu de mots ; il ne nous reste qu'à prier Dieu qu'il mette toujours Sa Majesté dans la bonne voie, ou qu'il nous envoie la force de supporter le poids de ses erreurs si elle peut se tromper. Je reviens à la coiffure des dames, puisque, même sans être ministre, on a jusqu'à présent conservé son franc parler sur cette matière.

Je savais bien que les têtes *bretaudées* ne se soutiendraient pas ; mais comme toutes nos dames avaient fait couper leurs cheveux pour les *frisotter*, et qu'ils ne repoussent pas aussi vite qu'arrive une mode nouvelle, il a fallu s'arranger de la demi-chevelure revenue depuis que la folie imaginée par la Martin a cessé. Les cheveux, maintenant séparés en deux parties et étagés de chaque côté, forment de grosses boucles rondes placées les unes au-dessus des autres, et qui ne descendent pas au-dessous des oreilles. Ces bouquets de cheveux accompagnent heureusement la

figure ; ils font ressortir la fraîcheur du teint, animent les traits, leur donnent quelque chose de mutin, et prêtent un peu de jeunesse aux femmes qui n'en ont plus. On peut mêler quelques nœuds de ruban à cette coiffure ; quand la longueur des cheveux le permet, une seule boucle, une boucle légère, s'échappe d'un côté de la frisure et tombe jusque sur la gorge. Je vis hier à l'hôtel de Bourgogne la duchesse de Sully et M^{me} de Créqui coiffées ainsi ; elles étaient jolies à ravir. Ce matin la reine a fait abattre sa belle chevelure pour adopter la mode nouvelle ; ce soir les ciseaux de La Vienne ne peuvent suffire aux sacrifices ; il a dû s'adjoindre M^{no} de la Borde ; jamais les Parques n'ont plus coupé.

La comédie des *Fourberies de Scapin* que Molière vient de donner sur son théâtre est une farce composée pour égayer le peuple ; mais j'ai vu bon nombre de personnages de la cour qui s'en amusaient beaucoup, et cela ne vient guère à l'appui de la double nature que M^{me} de Thianges voit dans l'espèce humaine. En fait de goût, nous sommes tous les jours obligés de reconnaître qu'il y a bien du peuple parmi les gens comme il faut.

Notre pauvre ministre des affaires étrangères mourut la semaine dernière ; il n'a jamais pu prendre son parti sur l'aventure scandaleuse dont M. de Laon l'a forcé d'être témoin. Cette partie tierce du duc de Sceaux, de sa femme et de sa fille, ne lui sortait pas de l'idée : en public, au conseil, dans la solitude de son cabinet, il voyait ces trois têtes pécheresses sur son oreiller... C'était une hydre qui le suivait partout... Enfin il a succombé ; on enterra jeudi cette victime des injures de l'hymen. Si les maris allaient se mettre à mourir de cela, quelle dépopulation, bon Dieu ! Mais il y a par bonheur dans le monde trop de sagesse résignée pour qu'on puisse craindre une telle mortalité. Je ne sais pas si M^{me} de Lionne est guérie de la rage dont je la soupçonnais atteinte ; mais elle continue d'être au régime du comte de Fiesque, son amant en titre. Pour la marquise de Cœuvres, délaissée par un mari aussi indifférent à ses charmes qu'à l'usage qu'elle en fait, elle

est presque toujours à la campagne avec son oncle, auquel la jeune dame ne fait plus difficulté d'avouer qu'un évêque a bien son prix.

La Bretagne est une province inquiète, turbulente, et parmi les Bretons M. de Pomenars sera tant qu'il vivra l'un des plus mutins ; il n'a jamais sur le corps moins de deux ou trois appréhensions pour crimes de lèse-majesté ; chacun ici-bas s'habille comme il peut. Quelqu'un alla voir il y a huit ou dix jours ce gentilhomme dans sa prison à Rennes, et lui témoigna sa surprise de lui voir une barbe descendant jusque sur sa poitrine. « A quoi bon, répondit-il, prendre soin de ma tête, sais-je à qui elle doit appartenir ? Je tiendrais assez à la garder ; mais le roi me la dispute. Si c'est à moi qu'elle demeure, je m'occuperai de la soigner ; jusque-là ce serait peine perdue. » Il y a dans ce laisser aller de la vie quelque chose qui navre ; je me hâte de jeter par-dessus une petite anecdote d'un genre plus gai.

M. de Villarceaux sollicitait hier, dans le cabinet du roi, une charge pour son fils ; il avait en parlant un ton confidentiel auquel le roi ne concevait rien, Sa Majesté le pria de s'en expliquer.

— Il me semble, Villarceaux, que vous ne m'avez pas tout dit ?

— Non, sire, mais...

— Ne me poussez donc pas dans l'embrasure de cette croisée...

— C'est que je voudrais pouvoir dire librement à Votre Majesté...

— Ah ! vous avez donc une communication secrète à me faire ?...

— Oui, sire, répondit Villarceaux avec un air mystérieux à mourir de rire.

— En ce cas, entrons dans ce cabinet.

— Sire, continua le gentilhomme quand il fut seul avec le roi, il y a des gens qui prétendent que Votre Majesté a quelques vues sur ma nièce...

— Comment, des vues ?

— Oui, de ces regards charmants que Votre Majesté laisse quelquefois tomber sur ses jolies sujettes...

— Ah ! je comprends.

— S'il en est ainsi, je supplie Votre Majesté de se servir de moi ; l'affaire sera mieux traitée que par tout autre.

— Ah ? c'est délicieux ! s'écria le roi en comprimant une impérieuse envie de rire.

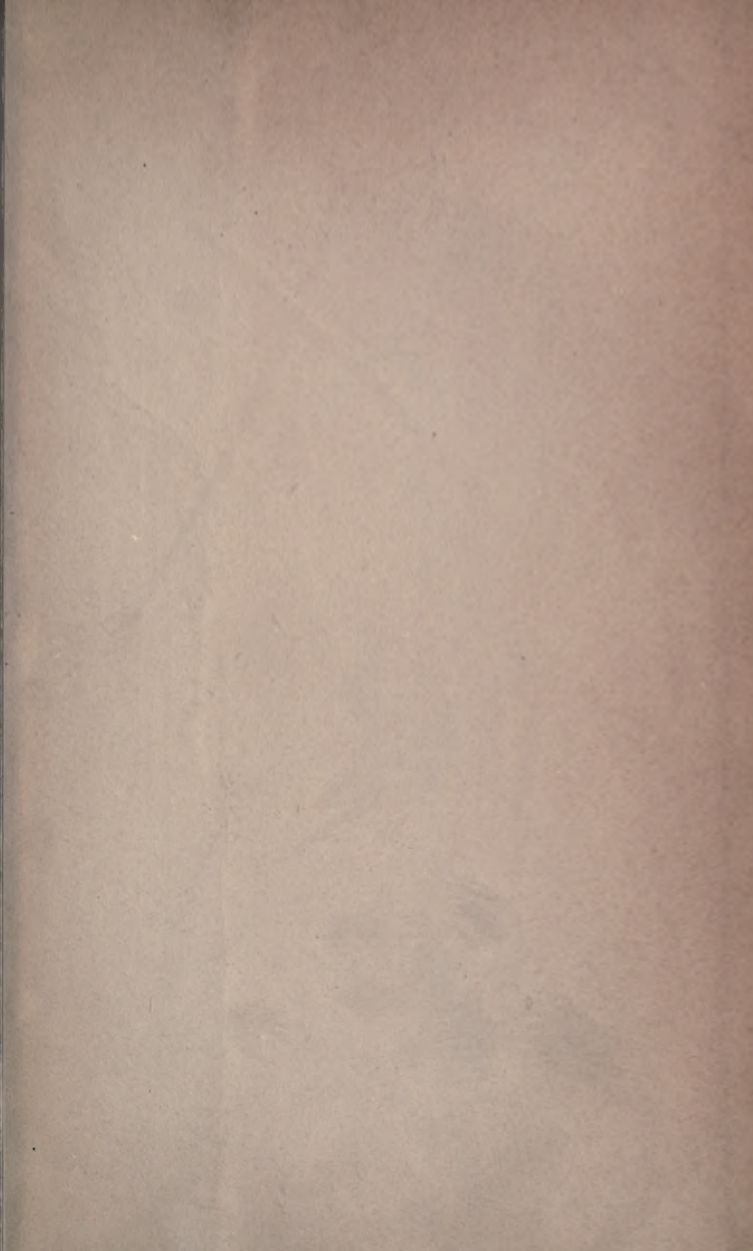
— Que Votre Majesté daigne y songer... Je connais le caractère de manière, et la négociation ira bon train.

— Villarceaux, mon ami, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer les demoiselles de quinze ans.

Le soir même Louis XIV amusa toute la cour des offres de l'oncle complaisant. *Madame* mena l'année dernière une maîtresse au roi d'Angleterre, mais cette dame n'était pas la nièce de Son Altesse Royale.

A propos de cette malheureuse princesse, elle est non seulement oubliée, mais remplacée. *Monsieur* épousa le mois dernier à Châlons, Charlotte-Isabelle, fille de Charles-Louis, électeur palatin. La princesse palatine a dû, pour épouser le duc d'Orléans, renoncer à la religion de ses pères et se faire catholique romaine, de calviniste qu'elle était. On dit qu'elle conserve un respect secret pour sa foi primitive ; il doit en être de même après toutes les conversions intéressées. La seconde *Madame* ne possède aucune beauté, mais c'est une assez belle femme dans le sens vulgaire, c'est-à-dire qu'elle est fortement constituée. Par le volume de la gorge, la grosseur des bras et des jambes, mais surtout par l'imposante rotondité d'une partie qu'on ne nomme point, Charlotte-Isabelle formerait deux Henriette d'Angleterre. Cette volumineuse Allemande, dont la tête est forte en proportion du reste de sa personne, a des yeux grands, impérieux et saillants, une forêt de cheveux, des lèvres épaisses, des joues pleines et hautes en couleur. Tout, en un mot, dans *Madame* trahit une complexion robuste, exigeante. Cette princesse a beaucoup d'esprit, mais de cet esprit tranchant, exclusif, hardi, qui semble plutôt intimer des ordres qu'émettre des opi-

nions. Du reste, Son Altesse Royale est imbue de cette fierté germanique qui ne rêve que grandeur, aïeux et blason. La maison palatine, au dire de *Madame*, est la plus irréprochablement illustre de toutes les familles de la chrétienté ; je ne sais si elle n'y a pas découvert quelque point de parenté avec Dieu le père ; mais elle ne fait point mystère de dire qu'elle a dérogé en s'alliant au petit-fils d'Henri IV et à la race de saint Louis.





102328

LF

T722C

Author *Toucheard - Lafosse, G.*
Title *Chroniques de L'Oril-de-Bœuf*

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket

Under Pat. "Ref. Index File."

Made by LIBRARY BUREAU

